



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

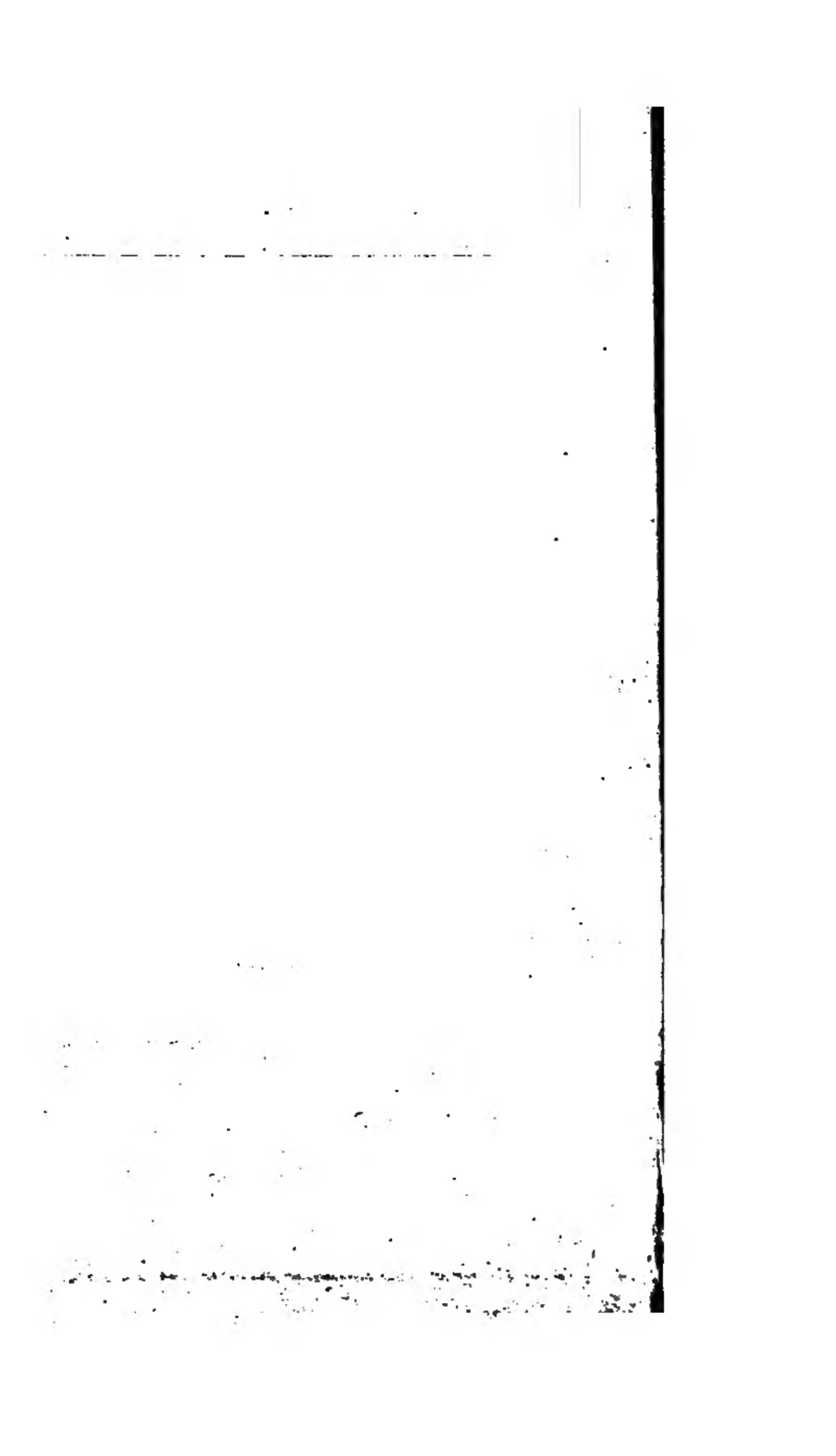
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>











MÉMOIRES  
DE L'ACADÉMIE NATIONALE  
DE CAEN



**MÉMOIRES**  
DE  
**L'ACADÉMIE NATIONALE**  
DES  
**SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES**  
DE CAEN

**CAEN**  
**CHEZ F. LE BLANC-HARDEL, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE**  
RUE FROIDE, 2 ET 4

--  
1884





# MÉMOIRES



# DE L'ELLIPSE

ET DE

## L'ELLIPSOÏDE INSCRITS

Par M. Ch. GIRAULT

Membre titulaire

---

### PREMIÈRE PARTIE.

DE L'ELLIPSE INSCRITE DANS UN TRIANGLE.

---

#### **I. — Détermination des éléments d'une ellipse de centre donné, inscrite dans un triangle.**

1. Soit  $O$  (fig. 1) le centre de l'ellipse inscrite dans le triangle  $LMN$ . Joignons le point  $L$  au point  $O$  par la droite  $LO$ , qui rencontre en  $D$  la base  $MN$  du triangle ; prenons sur  $OL$  la longueur  $OD_1$  égale à  $OD$  ; menons par le point  $D$  la parallèle  $M_1N_1$  à la base ; posons ensuite

$$DL = \lambda, \quad DM = \mu, \quad DN = \nu, \quad MDL = i, \quad \frac{M_1N_1}{MN} = r.$$

Nous supposerons donnés les éléments  $\lambda, \mu, \nu, i, r$ , qui déterminent à la fois le triangle  $LMN$  et le centre  $O$  de l'ellipse.

Si nous représentons, en outre, par  $l$  la base  $MN$  du triangle et par  $h$  sa hauteur  $LH$ , nous aurons, entre ces éléments auxiliaires et les précédents, les deux relations

$$(1) \quad \mu + \nu = l, \quad \lambda \sin i = h.$$

**2.** Soit  $B$  le point où l'ellipse inscrite au triangle touche la base  $MN$ ; cette ellipse touche aussi la droite  $M_1N_1$ , en un point  $B_1$  diamétralement opposé au point  $B$ ; et le demi-diamètre  $OA$  conjugué de  $OB$  est situé sur la parallèle  $M'N'$  à  $MN$ , menée par le point  $O$ .

L'ellipse sera déterminée de grandeur et de position si l'on connaît la distance  $DB$  du point  $B$  au pied  $D$  de la droite  $LD$ , les longueurs  $a$  et  $b$  des demi-diamètres conjugués  $OA$  et  $OB$ , et l'angle  $AOB$  de ces demi-diamètres, ou son supplément  $OBD$ .

**3.** Pour obtenir ces éléments, commençons par mener la droite  $LB_1$ , dont le prolongement rencontre en  $C$  la droite  $MN$ , et démontrons que  $CN$  est égal à  $BM$ .

Il résulte des propriétés relatives à la tangente à l'ellipse, que les segments  $BM$  et  $B_1M_1$ , d'une part,  $BN$  et  $B_1N_1$ , de l'autre, déterminés sur les tangentes  $MN$  et  $M_1N_1$  parallèles au demi-diamètre  $a$ , par les tangentes  $MM_1$  et  $NN_1$ , satisfont aux relations

$$(2) \quad BM \cdot B_1M_1 = a^2, \quad BN \cdot B_1N_1 = a^2,$$



d'où l'on tire

$$\frac{BM}{BN} = \frac{B_1 N_1}{B_1 M_1},$$

et, par suite,

$$\frac{BM}{BN} = \frac{CN}{CM}.$$

Cette égalité, dans laquelle on rend les dénominateurs égaux en les augmentant respectivement de leurs numérateurs, entraîne la condition

$$BM = CN,$$

qu'il s'agissait d'établir.

**4.** De ce que  $BM$  est égal à  $CN$ , il en résulte

$$DC - DB = DN - DM = \nu - \mu.$$

D'une autre part, on a

$$DB = D_1 B_1 = r \cdot DC;$$

en sorte que  $DB$  et  $DC$  satisfont aux deux relations

$$DC - DB = \nu - \mu, \quad DB = r \cdot DC,$$

d'où l'on tire aisément la formule

$$(3) \quad DB = \frac{r(\nu - \mu)}{1 - r},$$

qui détermine la position du point  $B$  de contact de l'ellipse avec la base  $MN$ .

**5.** Pour obtenir ensuite le demi-diamètre  $OB$  et l'angle  $OBD$ , il faudrait résoudre le triangle  $ODB$ , dans lequel on connaît l'angle en  $D$  égal à  $i$ , le côté  $DB$  donné par la formule (3), et le côté  $DO$  égal à  $\frac{1}{2} (LD - LD_1)$ , c'est-à-dire à  $\frac{1}{2} (1 - r) \lambda$ .

Il reste enfin à déterminer le demi-diamètre  $a$ , qui sera donné par l'une des deux formules (2), par la première, par exemple, amenée à la forme

$$a^2 = r \cdot BM \cdot BN.$$

en y remplaçant  $B, M$ , par le produit  $r \cdot CM$ , ou par son égal  $r \cdot BN$ .

Comme on a

$$BM = \mu - BD, \quad BN = \nu + BD,$$

on en conclura, après substitution de la valeur de  $BD$ ,

$$BM = \frac{\mu - r \nu}{1 - r}, \quad BN = \frac{\nu - r \mu}{1 - r},$$

et, par suite,

$$(4) \quad a^2 = \frac{r (\mu - r \nu) (\nu - r \mu)}{(1 - r)^2}.$$

**6.** Pour que l'ellipse puisse être inscrite au triangle  $LMN$  (fig. 2), il faut que le point  $D_1$  soit intérieur au triangle, ou que l'on ait  $OD < OL$ . Si donc  $\beta$  et  $\gamma$  sont les milieux des côtés  $NL$  et

LM, il faut que le point O soit situé entre les droites MN et  $\gamma\beta$ .

De même, si  $\alpha$  est le milieu de MN, il faut que le point O soit situé, d'une part, entre les droites NL et  $\alpha\gamma$ , de l'autre, entre les droites LM et  $\beta\alpha$ : car les côtés NL et LM peuvent, aussi bien que MN, être pris pour bases du triangle, et donnent lieu aux mêmes raisonnements.

Il faut donc que le point O, pris pour centre de l'ellipse, soit intérieur au triangle  $\alpha\beta\gamma$ , qui a pour sommets les milieux des côtés du triangle LMN.

On démontrerait, d'ailleurs, que cette condition est suffisante.

7. Le demi-diamètre  $a$  se réduit à zéro et l'ellipse dégénère en une simple droite, toutes les fois que, dans la formule (4), l'un des facteurs du numérateur se réduit à zéro.

Pour  $r = 0$ , le point  $D_1$  se confond avec le point L, on a  $OD = OL$ , et le point O est situé sur la droite  $\beta\gamma$ .

Pour  $\mu - r\nu = 0$ , on a  $DM = D_1N_1$ , le point O est en ligne droite avec les points M et  $N_1$ , et à égale distance de chacun d'eux: il est donc situé sur la droite  $\gamma\alpha$ .

Pour  $\nu - r\mu = 0$ , on a  $DN = D_1M_1$ , le point O est en ligne droite avec les points N et  $M_1$ , et à égale distance de chacun d'eux: il est donc situé sur la droite  $\alpha\beta$ .

Ainsi, l'aire de l'ellipse s'annule sur tout le périmètre du triangle  $\alpha\beta\gamma$ .

## II. – Aire de l'ellipse inscrite ; son maximum.

8. Les relations précédentes fournissent une expression simple de la surface  $s$  de l'ellipse inscrite. En effet, dans la formule connue

$$s = \pi \cdot OA \cdot OB \cdot \sin AOB,$$

on peut substituer à  $OA$  la valeur de  $a$  donnée par la formule (4). D'une autre part, on a fig. 1,

$$OB \cdot \sin AOB = OB \cdot \sin OBD = OD \cdot \sin ODB,$$

ou

$$OB \cdot \sin AOB = \frac{1}{2} (1 - r) \lambda \sin i = \frac{1}{2} h (1 - r),$$

en vertu de la seconde formule (1) et de la valeur de  $OD$  donnée ci-dessus.

Il en résulte

$$(5) \quad s = \frac{1}{2} \pi h \sqrt{r (\mu - r\nu) (\nu - r\mu)}.$$

9. On peut donner une autre forme à la valeur de  $s$ , en y introduisant l'aire  $S$  du triangle  $LMN$  et en posant

$$(6) \quad \frac{\nu - \mu}{\nu + \mu} = u.$$

On a, en effet, d'une part, la relation

$$S = \frac{1}{2} h l,$$

de l'autre, les identités

$$\frac{\mu - r\nu}{\mu + \nu} = \frac{1}{2} \left[ 1 - r - (1 + r) u \right],$$

$$\frac{\nu - r\mu}{\mu + \nu} = \frac{1}{2} \left[ 1 - r + (1 + r) u \right].$$

Si donc, dans la valeur de  $s$ , on multiplie hors du radical par  $\frac{1}{2} l$ , et, sous le radical, par  $\frac{4}{(\mu + \nu)^2}$ , c'est-à-dire par  $\frac{4}{l^2}$ , on aura

$$(7) \quad s = \frac{1}{2} \pi S \sqrt{r [(1 - r)^2 - (1 + r)^2 u^2]}.$$

De cette formule, on conclut aisément que, pour tous les triangles de même surface  $S$ , l'aire  $s$  de l'ellipse inscrite est la même, si la droite  $LD$  (fig. 1) divise la base  $MN$  dans le même rapport, et si cette droite  $LD$  est divisée dans le même rapport par le point  $O$ .

**10.** Pour déterminer l'aire maximum de l'ellipse inscrite à un triangle donné, on peut recourir, soit à la formule (5), où l'on fait varier  $r$ ,  $\mu$  et  $\nu$



que la somme  $\mu + \nu$  varie, soit à la formule (1), où  $r$  et  $s$  sont deux variables indépendantes. Nous nous dispensons d'effectuer ici ce calcul très simple, pour lequel il suffit de chercher le maximum de la quantité placée sous le radical.

Dans les deux cas, on est conduit aux conditions

$$\mu = \nu, \quad r = \frac{1}{3},$$

exprimant que le point O est le centre de gravité du triangle LMN, et faisant prendre à  $s$  la valeur

$$s_0 = \frac{\pi S}{3\sqrt{3}}.$$

La condition  $\mu = \nu$  introduite dans la formule (3) annule DB : ce qui montre que le point B de contact de l'ellipse avec la base MN (fig. 1) se confond avec le milieu D de cette base ; et, comme chacun des côtés du triangle peut être choisi pour base, on est en droit d'affirmer que les milieux des trois côtés du triangle LMN sont les points de contact de ces côtés avec l'ellipse maximum inscrite.

### III. — Autre expression de l'aire de l'ellipse inscrite.

11. Si, du point O (fig. 3) pris pour centre de l'ellipse inscrite au triangle LMN, on abaisse des

perpendiculaires OE, OF, OG sur les trois côtés MN, NL, LM, les longueurs  $e, f, g$  de ces perpendiculaires et leurs directions déterminent d'une manière complète le triangle LMN et la position du point O dans ce triangle. Nous supposons que l'on donne  $e, f, g$  et les angles L, M, N du triangle, lesquels sont les suppléments des angles que forment deux à deux les trois perpendiculaires issues du point O.

**12.** A l'aide de ces données, nous chercherons d'abord l'expression des longueurs  $l, m, n$  des trois côtés MN, NL, LM. Pour cela, par le point O, nous mènerons des droites M'N', N''L'', L'''M''' respectivement parallèles à ces trois côtés, et qui, avec les trois perpendiculaires, déterminent, sur ces côtés, des segments faciles à calculer.

On a, par exemple,

$$l = MM''' + M'''N'' + N''N = M'O + M''E + EN'' + ON',$$

avec

$$M''E + EN'' = \frac{e}{\operatorname{tg} M} + \frac{e}{\operatorname{tg} N} = \frac{e \sin (M+N)}{\sin M \cdot \sin N} = \frac{e \sin L}{\sin M \cdot \sin N},$$

$$ON' = \frac{f}{\sin N}, \quad M'O = \frac{g}{\sin M},$$

d'où

$$l = \frac{e \sin L + f \sin M + g \sin N}{\sin M \cdot \sin N}.$$

On procèdera de même pour obtenir les valeurs de  $m$  et de  $n$ ; et si, pour abrèger l'écriture, on pose

$$(8) \quad e \sin L + f \sin M + g \sin N = 2K,$$

on aura les formules

$$l = \frac{2K}{\sin M \cdot \sin N}, \quad m = \frac{2K}{\sin N \cdot \sin L}, \quad n = \frac{2K}{\sin L \cdot \sin M}.$$

**13.** Le triangle LMN pouvant se décomposer en trois autres qui ont le point O pour sommet commun, et pour bases les trois côtés du triangle LMN, l'expression S de sa surface est

$$S = \frac{1}{2} (el + fm + gn),$$

ou, en vertu des valeurs de  $l, m, n$ ,

$$S = \frac{K (e \sin L + f \sin M + g \sin N)}{\sin L \cdot \sin M \cdot \sin N},$$

ou, ce qui équivaut,

$$(9) \quad S = \frac{2K^2}{\sin L \cdot \sin M \cdot \sin N}.$$

Si l'on divise cette valeur de S par  $\frac{K}{\sin M \cdot \sin N}$ , qui est la moitié du côté  $l$  pris pour base du triangle LMN, on aura la hauteur  $h$  correspondante, c'est-à-dire

$$(10) \quad h = \frac{2K}{\sin L}.$$

**14.** De la valeur de  $h$  on déduit celle de  $r$ . Que l'on désigne, en effet, par  $H_1$  (fig. 4) le point de rencontre de la hauteur  $LH$  avec la droite  $M_1N_1$ , on a l'égalité

$$\frac{M_1N_1}{MN} = \frac{LH_1}{LH},$$

laquelle peut s'écrire  $r = 1 - \frac{2e}{h}$ .

Substituant dans cette expression de  $r$ , la valeur de  $h$  tirée de la formule (10), on obtient la formule

$$(11) \quad r = 1 - \frac{e \sin L}{K}.$$

**15.** Connaissant  $S$  et  $r$ , il ne nous reste plus qu'à trouver  $u$ , pour tirer de la formule (7) la valeur de  $s$  exprimée en fonction des données  $e, f, g, L, M, N$ .

Pour cela, revenons à la formule (6) mise sous la forme

$$u = \frac{1 - \frac{\mu}{v}}{1 + \frac{\mu}{v}},$$

et calculons  $\frac{\mu}{v}$ .

Les triangles  $LDM$  et  $LDN$  (fig. 3) donnent les relations

$$\frac{\mu}{LD} = \frac{\sin DLM}{\sin M}, \quad \frac{v}{LD} = \frac{\sin DLN}{\sin N},$$

d'où l'on déduit

$$\frac{\mu}{\nu} = \frac{\sin \text{DLM}}{\sin \text{DLN}} \cdot \frac{\sin \text{N}}{\sin \text{M}}.$$

Les triangles rectangles LGO et LFO donnent, à leur tour,

$$\sin \text{DLM} = \frac{g}{\text{OL}}, \quad \sin \text{DLN} = \frac{f}{\text{OL}},$$

et, par conséquent,

$$\frac{\sin \text{DLM}}{\sin \text{DLN}} = \frac{g}{f}.$$

Ce résultat, substitué dans la précédente expression de  $\frac{\mu}{\nu}$ , conduit à la relation

$$\frac{\mu}{\nu} = \frac{g \sin \text{N}}{f \sin \text{M}},$$

d'où l'on déduit

$$(12) \quad u = \frac{f \sin \text{M} - g \sin \text{N}}{f \sin \text{M} + g \sin \text{N}}.$$

**16.** On doit substituer, maintenant, dans la formule (7), les valeurs de  $r$ ,  $u$  et  $S$  tirées des formules (11), (12) et (9).

On a d'abord

$$1 - r = \frac{e \sin \text{L}}{\text{K}}, \quad 1 + r = \frac{f \sin \text{M} + g \sin \text{N}}{\text{K}},$$

$$(1 + r) u = \frac{f \sin \text{M} - g \sin \text{N}}{\text{K}}.$$



Il en résulte

$$\begin{aligned}
 & (1 - r)^2 - (1 + r)^2 u^2 \\
 &= \frac{1}{K^2} \left[ e^2 \sin^2 L - (f \sin M - g \sin N)^2 \right] \\
 &= \frac{1}{K^2} (2K - 2f \sin M) (2K - 2g \sin N) \\
 &= 4 \left( 1 - \frac{f \sin M}{K} \right) \left( 1 - \frac{g \sin N}{K} \right);
 \end{aligned}$$

d'où l'on conclut d'abord

$$(13) \quad s = \pi S \sqrt{\left( 1 - \frac{e \sin L}{K} \right) \left( 1 - \frac{f \sin M}{K} \right) \left( 1 - \frac{g \sin N}{K} \right)};$$

puis

$$(14) \quad s = \frac{2\pi \sqrt{K (K - e \sin L) (K - f \sin M) (K - g \sin N)}}{\sin L \cdot \sin M \cdot \sin N},$$

après substitution de la valeur de S.

Aux formules (13) et (14) il faut avoir soin, d'ailleurs, d'associer toujours la formule (8), qui détermine K.

La formule (14) montre que, pour des positions variables du point O dans l'intérieur du triangle LMN, l'aire s varie proportionnellement au radical, c'est-à-dire proportionnellement à l'aire du triangle qui aurait pour côtés  $e \sin L$ ,  $f \sin M$  et  $g \sin N$ .

**17.** La formule (13) montre que l'aire  $s$  s'annule si l'un des facteurs sous le radical devient égal à zéro, par exemple, si l'on a  $e = \frac{K}{\sin L}$ . Or on sait que  $h$  est égal à  $\frac{2K}{\sin L}$ ;  $s$  s'annule donc dans le cas de  $e = \frac{1}{2} h$ , c'est-à-dire quand le point  $O$  (fig. 2) est situé sur la droite  $\beta\gamma$  définie précédemment. Ce résultat et d'autres que fournirait également la discussion de la valeur de  $s$  ont été établis plus haut.

Nous nous bornerons à revenir ici sur la recherche du maximum de la valeur de  $s$  que fournit la formule (13), quand on y fait varier  $e$ ,  $f$ ,  $g$ , de manière que le triangle LMN demeure toujours égal à lui-même.

Dans ces conditions, l'aire  $S$  du triangle ne change pas, et la formule (9) fait voir que  $K$  est invariable avec  $S$  : en sorte que les éléments  $e$ ,  $f$ ,  $g$  sont liés par la relation (8), dans laquelle  $K$  conserve une valeur constante.

Pour simplifier, posons

$$\frac{e \sin L}{K} = x, \quad \frac{f \sin M}{K} = y.$$

Il en résulte

$$\frac{g \sin N}{K} = 2 - x - y,$$

et, par suite,

$$s = \pi S \sqrt{(1-x)(1-y)(x+y-1)}.$$

On obtiendra donc le maximum de  $s$ , en cherchant celui du produit

$$v = (1 - x) (1 - y) (x + y - 1),$$

c'est-à-dire en cherchant les valeurs de  $x$  et  $y$  qui satisfont aux conditions

$$\frac{dv}{dx} = 0, \quad \frac{dv}{dy} = 0,$$

lesquelles peuvent s'écrire

$$2x + y = 2, \quad x + 2y = 2,$$

et donnent

$$x = y = \frac{2}{3},$$

d'où l'on déduit

$$e \sin L = f \sin M = g \sin N = \frac{2K}{3},$$

et, par conséquent, pour le maximum  $s_0$  de l'aire  $s$ ,

$$s_0 = \frac{\pi S}{3\sqrt{3}},$$

comme on l'a vu déjà.

La discussion faite au n° 10 nous dispense d'insister ici davantage.

## SECONDE PARTIE.

## DE L'ELLIPSOÏDE INSCRIT DANS UN TÉTRAÈDRE.

## I. — Expression générale du volume de l'ellipsoïde inscrit.

**18.** L'ellipsoïde inscrit au tétraèdre SPQR (fig. 5) est déterminé quand on donne son centre O et la direction du diamètre C'C aboutissant au point C' de contact avec la base PQR. Nous allons, dans cette hypothèse, chercher l'expression de son volume, et nous nous proposerons ensuite de déterminer le maximum de la valeur dont il est susceptible.

**19.** Si l'on désigne par  $a$ ,  $b$ ,  $c$  trois demi-diamètres conjugués de l'ellipsoïde, par  $\omega$  l'angle des deux premiers, par  $\gamma$  l'angle du troisième avec le plan des deux autres, on sait que le volume  $v$  de cet ellipsoïde est donné par la formule

$$v = \frac{4}{3} \pi abc \sin \omega \sin \gamma,$$

à laquelle on peut substituer cette autre

$$(1) \quad v = \frac{4}{3} sc \sin \gamma,$$

et dans le plan de la section. Si donc on mène par le point I la parallèle IJ à OE, rencontrant en J la face SMN, et, par le point J, la parallèle JK à MN, la droite JK sera la tangente à la section considérée.

Or, à l'aide de cette tangente JK à la section de centre I, on peut trouver la droite  $M_1N_1$  qui, parallèle à JK, touche la section de centre O déterminée par le plan LMN. Les deux sections, en effet, sont semblables: leurs tangentes JK et  $M_1N_1$  sont semblablement placées, et les distances IJ et  $OE_1$  de ces tangentes aux centres respectifs I et O sont dans le rapport des dimensions homologues de ces deux sections, ou dans le rapport de  $\sqrt{c^2 - \overline{OI}^2}$  à  $c$ .

On a donc

$$\frac{OE_1}{IJ} = \frac{c}{\sqrt{c^2 - \overline{OI}^2}}.$$

ou

$$2) \quad \frac{OE_1}{IJ} = \frac{d}{\sqrt{d^2 - c^2}},$$

en vertu de la valeur de OI, égale à  $\frac{c^2}{d}$ .

D'une autre part, on a

$$\frac{IJ}{OE} = \frac{ID}{OD} = \frac{d - \frac{c^2}{d}}{d}.$$

ou

$$(3) \quad \frac{IJ}{OE} = \frac{d^2 - c^2}{d^2}.$$

On en conclut, après multiplication des égalités (2) et (3) membre à membre, la formule

$$\frac{OE_1}{OE} = \sqrt{1 - \frac{c^2}{d^2}},$$

qui devient

$$(4) \quad e_1 = e \sqrt{1 - \frac{c^2}{d^2}},$$

quand on représente par  $e_1$  la distance  $OE_1$ .

Cette expression de la valeur de  $e_1$  peut être transformée de la manière suivante.

**22.** Menons par le sommet S (fig. 7) une droite parallèle à DO et rencontrant le plan LMN en un point Z, dont nous supposerons la position déterminée par la grandeur  $z$  du rayon vecteur OZ et par l'angle  $\zeta$  que forme ce rayon vecteur avec une droite XY fixe dans le plan LMN : en sorte que les valeurs de  $z$  et  $\zeta$  font connaître la direction de la droite OD issue du point O et parallèle à ZS.

La droite OZ est, sur le plan LMN, la trace du plan des deux parallèles; elle coupe les côtés MN, NL et LM du triangle LMN aux points respectifs T, U et V. Les points T, D, S sont en ligne droite,

étant situés à la fois dans le plan des parallèles et dans la face SMN.

Posons, pour abréger,

$$\frac{c}{ZS} = \sin \varphi;$$

désignons par  $\lambda, \mu, \nu$  les angles que forment avec XY les côtés MN, NL, LM. Nous pourrons, transformant la formule (4), écrire

$$e_1 = e \sqrt{1 - \left(\frac{ZS}{OD}\right)^2 \left(\frac{c}{ZS}\right)^2} = e \sqrt{1 - \left(\frac{TZ}{TO}\right)^2 \sin^2 \varphi},$$

et substituer, sous le second radical,

$$\frac{TZ}{TO} = 1 + \frac{OZ}{TO} = 1 + \frac{z \sin OTE}{e},$$

avec

$$OTE = \pi - \lambda + \zeta,$$

ce qui donnera, après simplification,

$$(5) \quad e_1 = e \cos \varphi \sqrt{1 - \left[ \frac{2z \sin (\lambda - \zeta)}{e} + \frac{z^2 \sin^2 (\lambda - \zeta)}{e^2} \right] \sin^2 \varphi}.$$

**23.** La considération du contact de l'ellipsoïde avec la face SMN nous a conduit à la formule (5), qui détermine, pour la section d'aire  $s$ , la tangente  $M_1N_1$  parallèle à MN. De même, la considération du contact de l'ellipsoïde avec les deux autres

faces SNL et SLM du tétraèdre déterminera les tangentes  $N_1L_1$  et  $L_1M_1$  respectivement parallèles aux deux autres côtés NL et LM du triangle LMN (fig. 8).

Si, en effet, on représente par  $f_1$  et  $g_1$  les distances  $OF_1$  et  $OG_1$  de  $N_1L_1$  et  $L_1M_1$  au centre O de la section d'aire  $s$ , on trouve, en procédant comme dans le cas de la face SMN, les formules

$$f_1 = f \sqrt{1 - \left(\frac{UZ}{UO}\right)^2 \sin^2 \varphi}, \quad g_1 = g \sqrt{1 - \left(\frac{VZ}{VO}\right)^2 \sin^2 \varphi},$$

dans lesquelles on a

$$\begin{aligned} \frac{UZ}{UO} &= 1 - \frac{OZ}{UO} = 1 - \frac{z \sin OUF}{f}, \\ \frac{VZ}{VO} &= 1 - \frac{OZ}{VO} = 1 - \frac{z \sin OVG}{g}, \end{aligned}$$

avec

$$OUF = \zeta - \mu, \quad OVG = \pi + \nu - \zeta,$$

d'où il résulte

$$6. \quad f_1 = f \cos \varphi \sqrt{1 - \left[ \frac{2z \sin (\mu - \zeta)}{f} + \frac{z^2 \sin^2 (\mu - \zeta)}{f^2} \right] \tan^2 \varphi},$$

$$7. \quad g_1 = g \cos \varphi \sqrt{1 - \left[ \frac{2z \sin (\nu - \zeta)}{g} + \frac{z^2 \sin^2 (\nu - \zeta)}{g^2} \right] \tan^2 \varphi}.$$

**24.** Les valeurs de  $e_1$ ,  $f_1$ ,  $g_1$  une fois obtenues par les formules (5), (6) et (7), on peut calculer l'aire  $s$  de la section de centre O inscrite dans le



triangle  $L_1 M_1 N_1$ . En effet, la formule (14) obtenue au n° 16 devient ici

$$(8) \quad s = s_1 = \frac{2 \pi \sqrt{K_1 (K_1 - e_1 \sin L) (K_1 - f_1 \sin M) (K_1 - g_1 \sin N)}}{\sin L \cdot \sin M \cdot \sin N}$$

et doit être accompagnée de la relation

$$(9) \quad 2 K_1 = e_1 \sin L + f_1 \sin M + g_1 \sin N,$$

qui détermine  $K_1$ .

Si l'on substitue la valeur  $s_1$  de  $s$  dans la formule (1) et si l'on y remplace, en outre,  $c \sin \gamma$  par  $h$ , on aura la formule

$$(10) \quad v = \frac{4}{3} s_1 h,$$

qui présente, sous la forme la plus générale, l'expression du volume de l'ellipsoïde inscrit dans le tétraèdre.

Dans cette formule,  $h$  est la hauteur du centre  $O$  au-dessus de la base  $PQR$  du tétraèdre, et l'angle  $\varphi$ , qui entre dans  $s_1$ , puisqu'il entre dans  $e_1, f_1, g_1$ , dépend lui-même de  $h$ : car, si  $H$  est la hauteur du tétraèdre, les deux relations

$$c \sin \gamma = h, \quad \overline{ZS} \sin \gamma = H - h$$

donnent

$$(11) \quad \frac{c}{\overline{ZS}} = \frac{h}{H - h},$$

ou, ce qui équivaut,

$$(12) \quad \sin \varphi = \frac{h}{H-h}.$$

**25.** Pour appliquer la formule (10) à tous les ellipsoïdes inscrits, il faut déplacer la section LMN parallèlement à elle-même, c'est-à-dire faire varier  $h$ , tant explicitement qu'implicitement dans  $\varphi$ , dont  $s_1$  est fonction; il faut déplacer le centre O dans le plan LMN, en faisant varier  $e, f, g$ , de manière à satisfaire toutefois à la condition

$$e \sin L + f \sin M + g \sin N = 2K,$$

dans laquelle K a une valeur constante déterminée par la formule

$$\frac{2K^2}{\sin L \cdot \sin M \cdot \sin N} = \text{surface LMN},$$

établie au n° 13; il faut enfin donner au demi-diamètre OC toutes les directions, en faisant varier  $z$  et  $\zeta$  dans  $s_1$ .

## II. — Discussion.

**26.** Il est évident que l'inscription de l'ellipsoïde n'est possible, dans les conditions énoncées, que si le point C, extrémité supérieure du diamètre C'C (fig. 5), se trouve situé à l'intérieur du tétraèdre, c'est-à-dire si l'on a l'inégalité  $OC < OD$  (fig. 7), qui peut s'écrire

$$c < OD.$$

Or, la relation (11) trouvée précédemment peut elle-même s'écrire

$$\frac{ZS}{c} = \frac{H}{h} - 1,$$

et la figure (7) donne

$$\frac{ZS}{OD} = 1 + \frac{OZ}{TO}.$$

Le point C sera donc intérieur au tétraèdre, si l'on a

$$(13) \quad \frac{OZ}{TO} < \frac{H}{h} - 2.$$

**27.** Cette inégalité implique la condition

$$h < \frac{1}{2} H,$$

qui assujettit le centre O à se trouver situé au-dessous de la section faite dans le tétraèdre SPQR (fig. 9) par un plan parallèle à la base PQR et coupant en leurs milieux  $\alpha$ ,  $\beta$ ,  $\gamma$  les arêtes latérales.

Si, d'ailleurs, au lieu de prendre la face PQR pour base du tétraèdre, on choisit l'une quelconque des trois autres, il sera tout aussi vrai de dire que la distance du point O à cette face doit être moindre que la moitié de la hauteur correspondante.

De là on conclut, en désignant par  $\alpha'$ ,  $\beta'$ ,  $\gamma'$  les

milieux des arêtes QR, RP, PQ, que le centre O de l'ellipsoïde doit être intérieur à l'octaèdre  $\alpha\beta\gamma\alpha'\beta'\gamma'$  qui a pour sommets les milieux des arêtes du tétraèdre donné.

**28.** Pour interpréter la formule (13), revenons (fig. 10) à la section LMN déjà considérée, laquelle renferme le point O, et construisons le triangle  $lmn$  inversement homothétique au triangle LMN, ayant avec lui le point O pour centre d'homothétie, et tel que l'on ait

$$\frac{Ol}{OL} = \frac{Om}{OM} = \frac{On}{ON} = \frac{H}{h} - 2.$$

Appelons  $t$  le point de rencontre de OZ avec  $mn$ ; nous aurons

$$\frac{Ot}{OT} = \frac{H}{h} - 2.$$

Ce résultat, rapproché de la formule (13), donne  $OZ < Ot$ . La formule (13) impose donc au point Z la condition d'être intérieur au triangle  $Om n$ , pour la direction OZ considérée, et même pour toute autre direction comprise dans l'angle  $mOn$ .

Quand, par suite de la valeur de  $\zeta$ , la direction OZ n'est pas comprise dans l'angle  $mOn$ , la formule (13) n'est plus applicable, et le point Z est assujetti à d'autres conditions que l'analogie fournit aisément. On peut les énoncer en disant que, si la direction OZ est située dans l'angle

$nOl$ , le point  $Z$  doit être intérieur au triangle  $Onl$ , et que, si la direction  $OZ$  est située dans l'angle  $lOm$ , le point  $Z$  doit être intérieur au triangle  $Olm$ .

On renferme les trois conditions dans un seul énoncé, en disant que, quel que soit  $\zeta$ , le point  $Z$  doit être intérieur au triangle  $lmn$ .

**29.** Du moment que le point  $Z$  est intérieur au triangle  $lmn$  (fig. 10), les valeurs de  $e_1$ ,  $f_1$ ,  $g_1$  fournies par les formules (5), (6) et (7) sont réelles; mais il ne résulte pas nécessairement de là qu'il existe un ellipsoïde de centre  $O$  inscriptible au tétraèdre donné; il faut, en outre, que l'on puisse inscrire une ellipse de centre  $O$  dans le triangle  $L_1M_1N_1$  (fig. 8): ce qui impose au point  $O$  la condition d'être intérieur au triangle ayant pour sommets les milieux des côtés du triangle  $L_1M_1N_1$  (voir la *première partie*).

D'ailleurs, les diverses conditions énoncées comme nécessaires sont suffisantes: car elles déterminent, dans le triangle  $LMN$ , l'ellipse de centre  $O$  inscrite au triangle  $L_1M_1N_1$ , et cette ellipse, associée au diamètre  $C'C$  qui lui est conjugué, détermine à son tour l'ellipsoïde d'une manière complète.

### III. Cas particulier de $z = 0$ .

**30.** Si  $z$  est nul, c'est-à-dire si le diamètre  $C'C$  prolongé va passer par le sommet  $S$  du tétraèdre,

les formules (5), (6) et (7) se simplifient et les valeurs particulières  $e_0$ ,  $f_0$ ,  $g_0$  que prennent les distances  $e_1$ ,  $f_1$ ,  $g_1$  sont données par les formules

$$(14) \quad e_0 = e \cos \varphi, \quad f_0 = f \cos \varphi, \quad g_0 = g \cos \varphi.$$

Il résulte de ces formules, que le triangle  $L_0 M_0 N_0$  (fig. 11) déterminé par les grandeurs  $e_0$ ,  $f_0$ ,  $g_0$  des perpendiculaires  $OE_0$ ,  $OF_0$ ,  $OG_0$  abaissées du point  $O$  sur ses côtés, est directement homothétique au triangle  $LMN$ , possède avec lui le point  $O$  pour centre d'homothétie, et a pour rapport de similitude avec lui le facteur  $\cos \varphi$  figurant dans les seconds membres des formules (14).

**31.** Si le point  $O$  se déplace dans l'intérieur du triangle  $LMN$ ,  $h$  reste le même, et par suite aussi  $\varphi$ , en vertu de la formule (12); le rapport de similitude conserve donc la même valeur et le triangle  $L_0 M_0 N_0$  se déplace parallèlement à lui-même sans changer de grandeur.

**32.** On n'est pas assuré qu'à chaque position du point  $O$  dans le triangle  $LMN$ , il réponde une ellipse de centre  $O$  inscriptible au triangle  $L_0 M_0 N_0$ . Cette ellipse n'existe que si le point  $O$  est intérieur au triangle ayant pour sommets les milieux des côtés du triangle  $L_0 M_0 N_0$ , et cette condition n'est remplie que si ce même point  $O$  est intérieur au triangle ayant pour sommets les milieux des côtés

du triangle LMN. Dans ce cas, il existe donc un ellipsoïde inscriptible au tétraèdre SPQR.

La condition à laquelle est assujetti le point O convient à toute valeur de  $h$  comprise de zéro à  $\frac{1}{2}H$ . Si donc, comme on l'a fait précédemment, on suppose que les points  $\alpha, \beta, \gamma$  (fig. 12) soient les milieux des arêtes latérales du tétraèdre SPQR, et  $\alpha', \beta', \gamma'$  les milieux des côtés de la base, cette condition pourra s'énoncer en disant que le point O doit être intérieur au tronc  $\alpha'\beta'\gamma'\alpha''\beta''\gamma''$  déterminé dans le tétraèdre SPQR, en coupant le tétraèdre partiel  $S\alpha'\beta'\gamma'$  par le plan  $\alpha\beta\gamma$ . Nous ne nous arrêtons pas à le démontrer.

#### IV. — Ellipsoïde inscrit maximum.

**33.** Pour trouver le plus grand ellipsoïde inscrit dans le tétraèdre, nous ne considérerons d'abord que ceux pour lesquels on a  $z=0$ , c'est-à-dire pour lesquels le diamètre  $C'C$  prolongé va passer par le sommet S, et nous supposerons que le centre O se déplace dans le plan de la section LMN répondant à une valeur particulière donnée à  $h$ . Nous rappellerons la formule (10) et nous l'écrirons sous la forme

$$(15) \quad v = \frac{4}{3} s_0 h ,$$

en désignant par  $s_0$  l'aire de l'ellipse de centre O inscrite dans l'un quelconque des triangles  $L_0M_0N_0$ .

**34.** On a vu au n° 31, que les différents triangles  $L_0M_0N_0$  répondant aux différentes positions du point  $O$  sont égaux entre eux. Il n'en résulte pas que les ellipses de centre  $O$  inscrites dans ces triangles soient égales entre elles : car, dans ces différents triangles, le centre  $O$  n'est pas placé de la même manière. L'aire  $s_0$  peut donc varier d'une ellipse à l'autre. D'après ce qui a été vu dans la première partie de ce travail, la plus grande ellipse répond au triangle  $L_0M_0N_0$  pour lequel le centre  $O$  est le point de concours des médianes. Mais le point  $O$  est le centre d'homothétie des deux triangles  $L_0M_0N_0$  et  $LMN$  ; il est donc, à la fois, le point de concours des médianes du triangle  $L_0M_0N_0$  et du triangle  $LMN$ .

On conclut de cette remarque et de la formule (15), où le facteur  $s_0$  est seul variable, que le volume  $v$  de l'ellipsoïde est maximum quand le centre de l'ellipse inscrite au triangle  $L_0M_0N_0$  coïncide avec le centre de gravité du triangle  $LMN$ , auquel cas le point  $C'$  lui-même coïncide avec le centre de gravité de la base  $PQR$  du tétraèdre.

**35.** On va démontrer, maintenant, que cet ellipsoïde est aussi le plus grand de tous ceux que l'on obtient en considérant les diverses directions possibles du diamètre  $C'C$  mené par un point  $O$  quelconque de la section  $LMN$ .

**36.** Mais d'abord il importe de faire voir que le



triangle  $L_0 M_0 N_0$  qui se déplace dans le triangle  $LMN$  en même temps que le point  $O$ , est plus grand que chacun des triangles  $L_1 M_1 N_1$  répondant à toutes les positions du point  $O$  dans le plan  $LMN$  et à toutes les directions de  $C'C$ .

On aura, pour cela, recours aux formules connues

$$\text{Surf. } L_1 M_1 N_1 = \frac{2 K_1^2}{\sin L \sin M \sin N},$$

$$2 K_1 = e_1 \sin L + f_1 \sin M + g_1 \sin N,$$

qui montrent que le maximum de la surface du triangle  $L_1 M_1 N_1$  s'obtient en cherchant le maximum de la somme

$$e_1 \sin L + f_1 \sin M + g_1 \sin N,$$

dans laquelle les valeurs de  $e_1$ ,  $f_1$ ,  $g_1$  sont déterminées par les formules (5), (6) et (7).

**37.** Dans ces formules, on supposera que l'on ait donné à  $e$ ,  $f$ ,  $g$  des valeurs particulières quelconques, et l'on y considérera  $z$  et  $\zeta$  comme seules variables.

De la formule (5) et de l'inégalité

$$\sqrt{1 - \left[ \frac{2z \sin(\lambda - \zeta)}{e} + \frac{z^2 \sin^2(\lambda - \zeta)}{e^2} \right] t g^2 \varphi} < 1 - \frac{z \sin(\lambda - \zeta)}{e} t g^2 \varphi$$

laquelle se vérifie en élevant au carré les deux membres, on déduit

$$e_1 < \left( 1 - \frac{z \sin(\lambda - \zeta)}{e} t g^2 \varphi \right) e \cos \varphi.$$

On trouvera, de même,

$$f_1 < \left( 1 - \frac{z \sin (\mu - \zeta)}{f} t g^2 \varphi \right) f \cos \varphi,$$

$$g_1 < \left( 1 - \frac{z \sin (\nu - \zeta)}{g} t g^2 \varphi \right) g \cos \varphi.$$

Multipliant respectivement ces trois dernières inégalités par  $\sin L$ ,  $\sin M$ ,  $\sin N$ , les ajoutant membre à membre, et tenant compte des formules (14), on obtient l'inégalité nouvelle

$$e_1 \sin L + f_1 \sin M + g_1 \sin N$$

$$< e_0 \sin L + f_0 \sin M + g_0 \sin N$$

$$- \frac{z \sin^2 \varphi}{\cos \varphi} \left[ \sin L \sin (\lambda - \zeta) + \sin M \sin (\mu - \zeta) + \sin N \sin (\nu - \zeta) \right].$$

dans laquelle, en vertu des valeurs de  $L, M, N$ , fonctions de  $\lambda, \mu, \nu$ , la seconde ligne du second membre est identiquement nulle, quels que soient  $z$  et  $\zeta$ .

Il en résulte

$$e_1 \sin L + f_1 \sin M + g_1 \sin N < e_0 \sin L + f_0 \sin M + g_0 \sin N,$$

et, par conséquent,

$$\text{Surf. } L_1 M_1 N_1 < \text{Surf. } L_0 M_0 N_0.$$

**38.** Quelles que soient les valeurs attribuées à

$e, f, g$ , c'est-à-dire quelle que soit la position du point  $O$  dans le triangle  $LMN$ , on arrive toujours au même résultat, à savoir que l'un quelconque des triangles  $L_1M_1N_1$  qui répondent à ce point  $O$ , a une surface moindre que celle du triangle  $L_0M_0N_0$ . L'ellipse de centre  $O$ , inscrite dans le triangle  $L_1M_1N_1$ , a donc elle-même une surface moindre que l'ellipse homothétique inscrite dans le triangle  $L_0M_0N_0$ , et, *a fortiori*, moindre que la plus grande ellipse inscrite dans ce triangle  $L_0M_0N_0$ , laquelle a son centre au point de concours des médianes de ce triangle, et s'obtient, dans la recherche de l'ellipsoïde inscrit au tétraèdre, quand,  $z$  étant nul, le centre de l'ellipse inscrite au triangle  $L_0M_0N_0$  coïncide avec le centre de gravité du triangle  $LMN$  (voir au n° 34).

C'est donc à cette ellipse inscrite et au diamètre  $C'C$  concourant au point  $S$ , que répond le plus grand de tous les ellipsoïdes inscrits au tétraèdre et ayant leurs centres situés dans le plan  $LMN$ .

**39.** Il faut maintenant, dans la formule (15), où  $s_0$  dépend de  $h$ , faire varier  $h$  et chercher à quelle valeur de  $h$  correspond le maximum de  $v$ .

Appelant  $V$  le volume du tétraèdre  $SPQR$ , on a  $\frac{3V}{H}$  pour expression de la surface de la base, et  $\frac{3V(H-h)^2}{H^3}$  pour expression de la surface du triangle  $LMN$ . La surface du triangle

$L_0 M_0 N_0$  est donc, d'après ce qui a été vu au n° 30, exprimée par  $\frac{3V(H-h)^2}{H^3} \cos^2 \varphi$ , ou par  $\frac{3V(H-2h)}{H^2}$ , en vertu de la valeur de  $\varphi$  que détermine la formule (12).

D'une autre part, on a vu, aux n°s 10 et 17, que l'aire maximum de l'ellipse inscrite à un triangle est égale à l'aire de ce triangle multipliée par  $\frac{\pi}{3\sqrt{3}}$ .

On aura donc ici

$$s_0 = \frac{\pi}{\sqrt{3}} \frac{H-2h}{H^2} V,$$

d'où, pour le volume de l'ellipsoïde,

$$v = \frac{4\pi}{3\sqrt{3}} \frac{(H-2h)h}{H^2} V.$$

Le maximum de  $v$  répond donc au maximum du produit  $(H-2h)2h$ , formé de deux facteurs dont la somme est constante, c'est-à-dire qu'il répond à  $h = \frac{H}{4}$ . Il est donc égal à  $\frac{\pi}{6\sqrt{3}} V$ .

**40.** Ainsi, l'ellipsoïde maximum inscrit dans le tétraèdre a son centre au centre de gravité du tétraèdre, et il en touche les faces en leurs centres de gravité respectifs (puisque chacune d'elles peut être, aussi bien que la face  $PQR$ ,

choisie pour base du tétraèdre). De plus, le volume  $v_0$  de cet ellipsoïde maximum est donné par la formule

$$v_0 = \frac{\pi}{6\sqrt{3}} V,$$

où  $V$  représente le volume du tétraèdre.

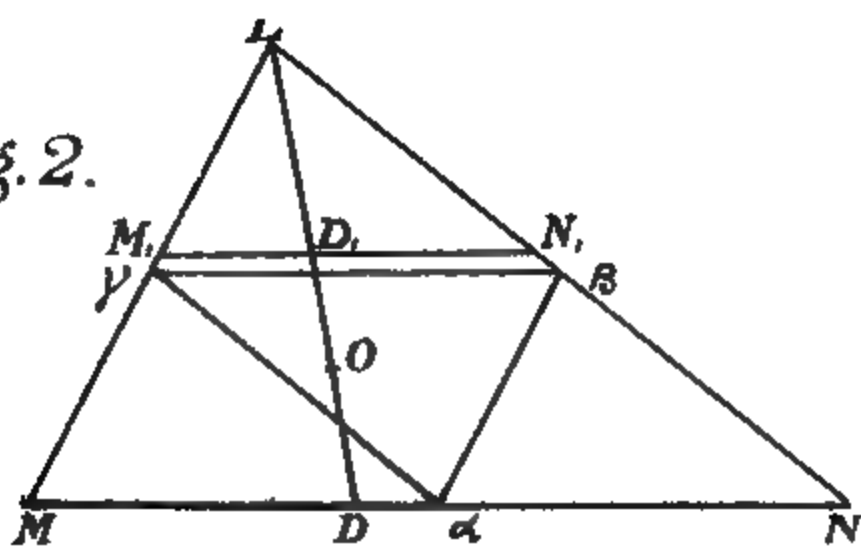


*Dernière partie : De l'Ellipse inscrite dans un triangle.*

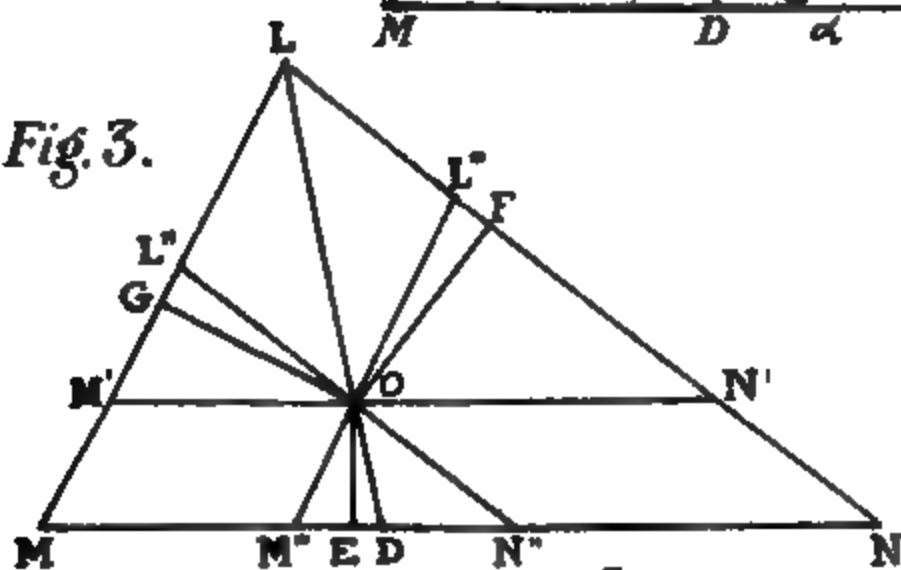
*F*

*M*

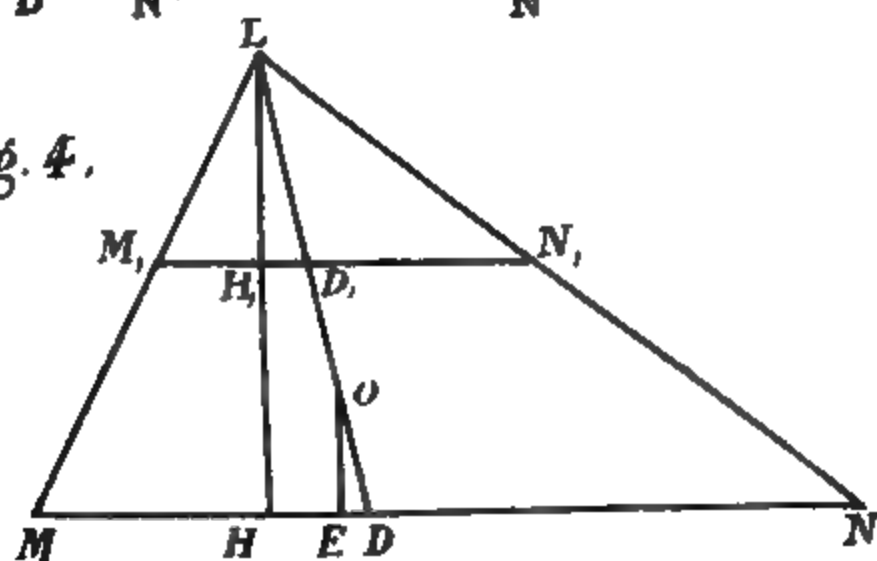
*Fig. 2.*



*Fig. 3.*



*Fig. 4.*



Seconde partie : De l'Ellipsoïde inscrit dans un tétraèdre.

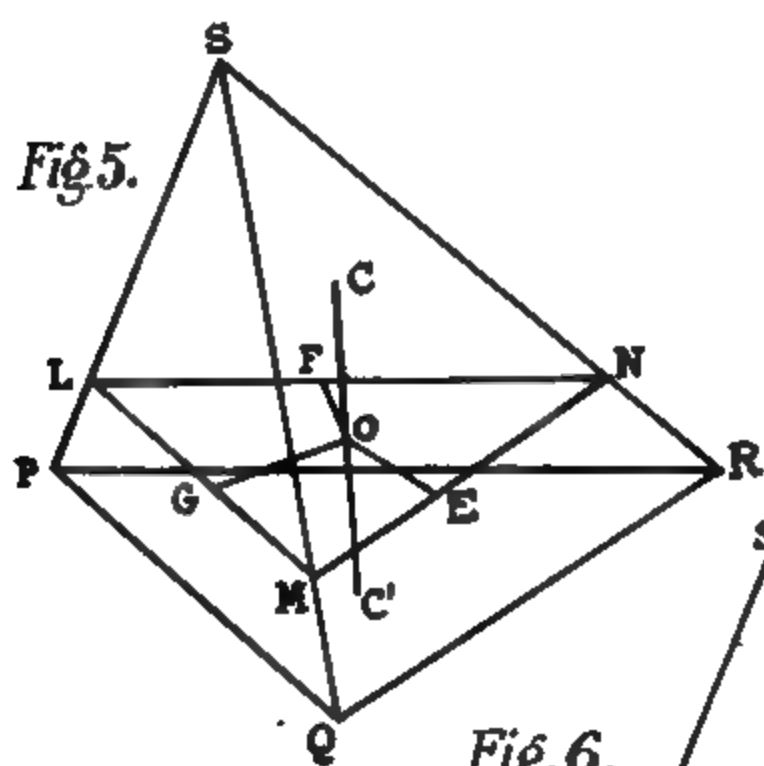
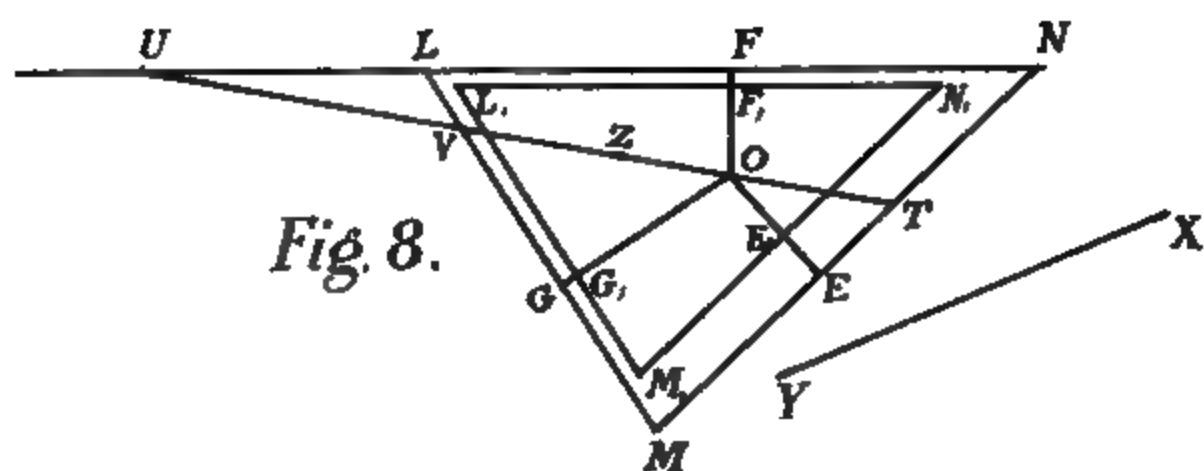
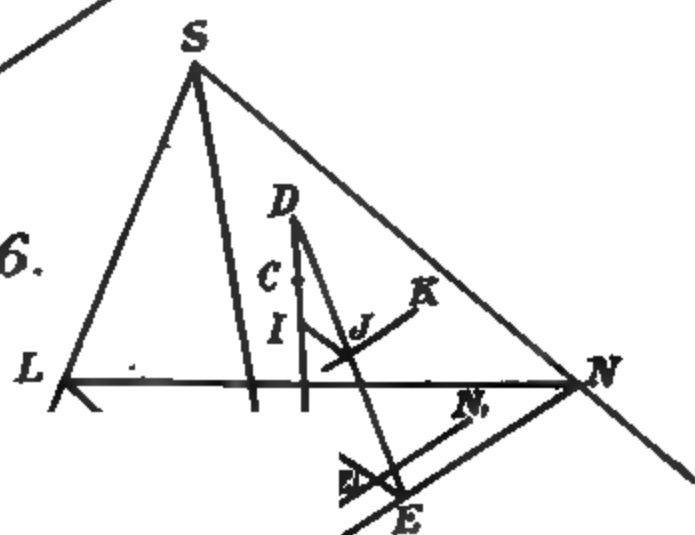


Fig. 6.



deuxième partie: Un Ellipsoïde inscrit dans un tétraèdre. (Suite).

S

Fig. :

P

R

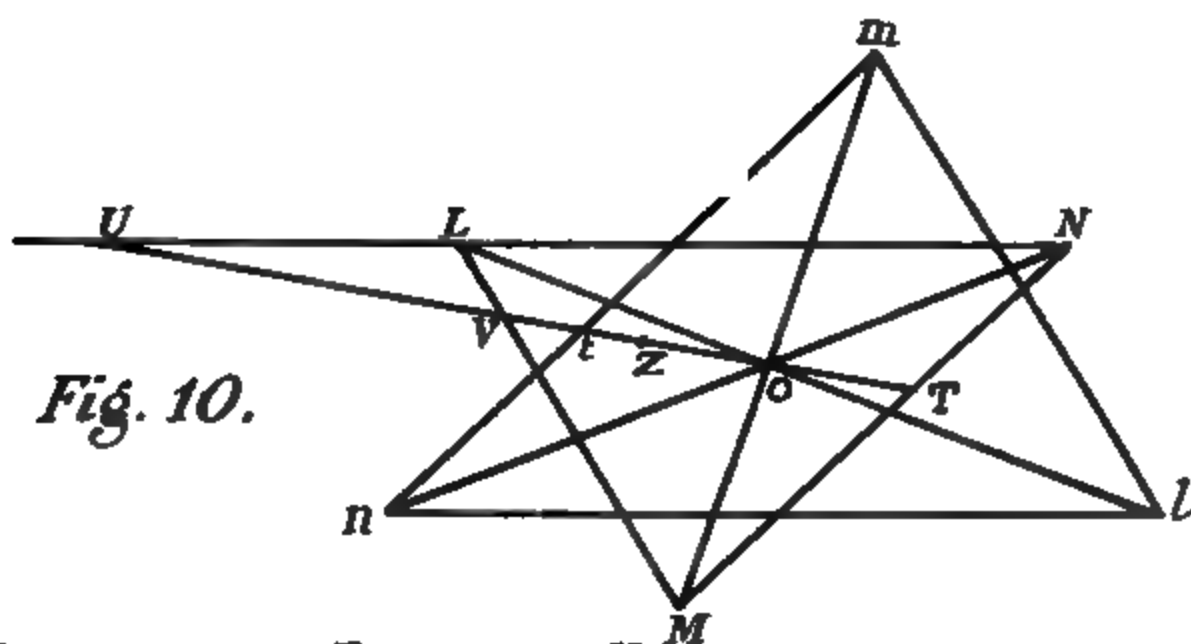


Fig. 10.

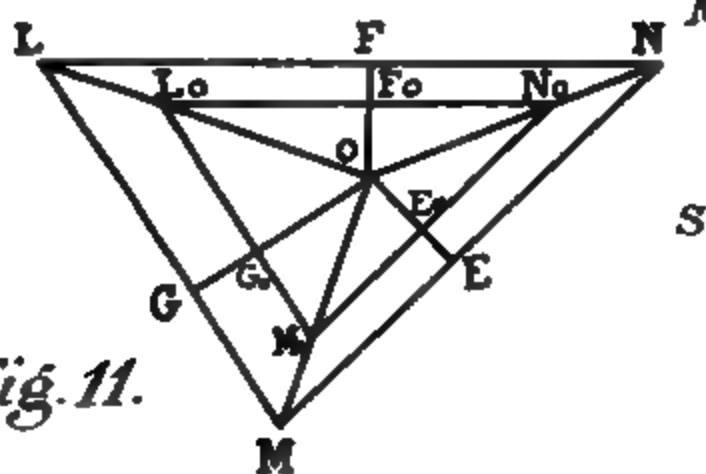


Fig. 11.

P

R

Fig. 12.





# RECHERCHES

SUR

# L'HARMONICA CHIMIQUE

**Par M. V. NEYRENEUF,**

Membre titulaire.



Les travaux des nombreux physiciens qui se sont occupés de *l'harmonica chimique* ont eu surtout pour objet de découvrir la véritable origine du son et de renseigner sur l'état particulier soit de la flamme, soit du gaz au sein du tube qui enveloppe cette dernière. Dans la disposition expérimentale la plus ordinairement employée, en faisant brûler le gaz à l'extrémité d'une pointe effilée, on rend la masse gazeuse interne comme indépendante du mouvement vibratoire établi. Il n'en sera plus ainsi, en employant comme tubulure de dégagement un cylindre de quelques millimètres de diamètre. Les mouvements de la flamme se trou-

veront alors solitaires des agitations de la masse interne aussi bien que de celles qui ont pour siège le tube enveloppe. On peut prévoir, dans ces nouvelles conditions, des concordances et des discordances et des compositions effectuées dans des circonstances diverses. Nous étudions dans ce travail les principaux effets de cette coexistence de mouvements vibratoires, animant deux milieux gazeux contigus.

#### PRODUCTION DU SON PAR L'EMPLOI DE TUBES CYLINDRIQUES.

Deux procédés peuvent être employés pour produire des sons avec des flammes excitées à l'extrémité de tubes cylindriques :

1° Il suffira de donner au tube cylindrique une longueur variant entre certaines limites dépendant de la longueur même du tube-enveloppe ;

2° Le tube cylindrique, beaucoup plus court, sera installé de manière à être suivi d'une partie dilatée assez notable. On réussit bien en disposant la petite tubulure au-dessus d'un large flacon ou d'un tube beaucoup plus gros orienté dans une direction perpendiculaire. Remarquons, en passant, que cette disposition ne diffère pas essentiellement (1) de celle que j'ai mentionnée plus haut.

(1) On peut employer aussi l'appareil ordinaire à flammes chantantes, à la condition d'enlever les tubulures mobiles portant les petits orifices de sortie du gaz.

de verre dont les diamètres variaient de 0<sup>m</sup>,009 à 0<sup>m</sup>,004, avec un tube-enveloppe de 0<sup>m</sup>,030 de diamètre, sans rencontrer d'autres obstacles que ceux provenant de l'épaisseur des parois.

Un tube à gaz de 2<sup>mm</sup>,5 n'a rien donné avec le tube-enveloppe précédent ; mais, avec un autre de moindre section. le phénomène a repris son allure régulière. Il est cependant indispensable, avec les tubes de petit diamètre, de n'employer comme raccord que des tubes étroits de caoutchouc, afin qu'il ne se produise aucune dilatation anormale au voisinage de la pince.

.

#### DÉTERMINATION DES LONGUEURS LIMITES.

Nous avons indiqué plus haut que l'expérience de l'harmonica réussissait encore alors que l'un des tubes présentait avec l'autre une certaine différence de longueur. Il était intéressant de déterminer les limites du phénomène.

Voici, pour une longueur primitive de 72<sup>c</sup>, les longueurs minimas des tubes faisant parler un tube-enveloppe dont les dimensions étaient :

$$l = 72^c \qquad d = 29^{mm}.$$

Diamètres.		Longueur minima.		Diff. avec 72 <sup>c</sup> .
11	. . .	60,5	. . .	11,5
10	. . .	61	. . .	11

longueur des tubes - enveloppes que la limite inférieure ; ce qui se rattache sans doute à la différence de densité des milieux gazeux et à la nécessité de comparer des longueurs équivalentes (1).

Ces différents résultats s'expliquent sans peine au moyen des lois ordinaires des tuyaux sonores. On voit qu'il est nécessaire que les mouvements vibratoires des deux masses contiguës soient concordants pour que la région où brûle la flamme soit animée d'ébranlements réguliers, et de plus que l'énergie de l'appel a une grande influence sur la production du son.

#### PRODUCTION D'HARMONIQUES DANS LE TUBE A GAZ.

Il semble que le son produit avec une longueur de tube interne, comprise entre des limites convenables, devrait reparaître pour des longueurs multiples de la première, par suite du partage de la colonne gazeuse interne en parties analogues à celles qui caractérisent la formation des harmoniques d'un tuyau sonore. J'ai tenté l'expérience avec la disposition précédente, mais en vain, par suite, sans doute, de trop grandes différences des pressions existant aux différents niveaux. Il a fallu recourir à la disposition suivante : le tube à gaz est fixé au-dessus d'une des

(1) J'ai jugé inutile de transcrire un plus grand nombre de déterminations conduisant aux mêmes conséquences.

Longueurs favorables.			Longueurs défavorables.		
1,900 à 1,445	.	.	2,100 à 1,900	.	.
1,165	767	.	1,355	1,275	.
440 et au-dessous	.	.	700	500	.

3. Tube-enveloppe de 650<sup>mm</sup> de longueur et de 19<sup>mm</sup> de diamètre, tube à gaz de 9<sup>mm</sup> de diamètre.

Longueurs favorables.			Longueurs défavorables.		
2,100 à 1,900	.	.	1,808 à 1,775	.	.
1,630	1,275	.	1,165	1,050	.
1,050	700	.	628	380	.
340 et au-dessous.					

Le tableau suivant résume tous ces résultats : les nombres contenus dans la liste des longueurs ont été obtenus en prenant les moyennes de chaque limite. Ainsi, avec le tube n° 1, on prendra pour la dernière longueur favorable, la moyenne entre 628 et 700, pour l'autre, la moyenne entre les moyennes 1,775 et 1,630 d'une part, et de 995 et 957 d'autre part, c'est-à-dire :

$$\frac{1,702 + 976}{2} = 1,339$$

Ce procédé d'évaluation atténue l'inexactitude du mode expérimental consistant à raccourcir le tube à gaz, de quantités suffisantes pour que la tranche reste bien nette.

Tube.	Longueurs favorables.	Rapport avec la longueur du tube enveloppe.	Longueurs défavorables.	Rapport avec la longueur du tube enveloppe.
1.	... 1339	... 1,42	... 1801	... 1,91
	664	... 0,704	... 770	... 0,81
2.	... 1700	... 2,29	... 1310	... 1,77
	976	... 1,31	... 601	... 0,81
	470	... 0,635		
3.	... 1461	... 2,24	... 1778	... 2,73
	885	... 1,36	... 1163	... 1,78
	360	... 0,55	... 512	... 0,78

Autre série, avec un tube à gaz dont le diamètre était de 6<sup>mm</sup>.

1.	... 1377	... 1,46	... 964	... 1,02
	714	... 0,75		
2.	... 1126	... 1,51	... 712	... 0,96
	535	... 0,71		
3.	... 893	... 1,39	... 649	... 1
	535	... 0,82		

L'examen du premier tableau montre que pour les longueurs favorables les rapports ne s'éloignent pas beaucoup d'être multiples les uns des autres, pour les tubes n° 1 et n° 2. — La même remarque peut être faite pour le 2<sup>e</sup> tableau. — On

voit, de plus, que pour le tube 3, dans les deux cas, aucun rapport simple n'existe entre les longueurs favorables.

Pour les longueurs défavorables, la proportionnalité est moins bien accusée, sauf pour le tube 2 du 1<sup>er</sup> tableau. Il est remarquable que les rapports soient si voisins de l'unité dans les nombres du 2<sup>e</sup> tableau. — L'expérience type ne réussirait pas dans ces conditions, ce qui s'explique par l'accroissement du frottement contre les parois.

Le peu de précision des résultats ne permet pas d'interprétation plus complète : on voit que la loi des harmoniques peut être regardée comme satisfaite. Quant à déterminer le rapport d'intervalle le plus défavorable, par les longueurs obtenues ou la densité du milieu gazeux intérieur, cela serait, je pense, purement illusoire avec la complexité des circonstances. N'oublions pas, en effet, que nous avons dans les différents cas, à faire à des mélanges différents de gaz et d'air dont les conditions d'écoulement varient suivant des lois qui ne sont pas identiques.

Lorsque la dernière limite favorable est atteinte, le son se fait toujours entendre, avons-nous vu, quelque petite que soit la longueur, pourvu que l'aspiration puisse être assez énergique. L'explication de cette particularité se trouvera dans l'étude du deuxième cas de production du son.



Un autre jour, c'est-à-dire dans des circonstances où les qualités du gaz n'étaient pas nécessairement les mêmes :

Diamètres des tubes à gaz.	Longueurs maximas.
9 . . . . .	49
10 . . . . .	54
11 . . . . .	56

Avec un tube-enveloppe de diamètre plus grand, des résultats du même ordre se produisent avec une netteté encore complète.

Tube-enveloppe : long., 980<sup>mm</sup> ; diam., 31<sup>mm</sup>.

Diamètres des tubes à gaz.	Longueurs maximas.
4 . . . . .	670
6 . . . . .	750

Ainsi, la longueur maxima va en augmentant avec le diamètre du tube à gaz. Elle augmente aussi avec les dimensions du tube-enveloppe. On peut prévoir, du reste, l'existence de limites dans l'un et l'autre sens à cause de la nécessité d'un bon tirage.

Si l'on diminue les tubes à gaz à partir de la longueur maxima, l'énergie du mouvement vibratoire, va, dans tous les cas, en croissant. La manifestation de cette croissance se trouve dans l'étendue que l'on peut donner à la flamme sans détruire le son.

## EXPÉRIENCES AVEC LE TUBE A PISTON.

Pour étudier l'action de la partie dilatée, je me suis servi d'un flacon à tubulure, permettant par l'introduction d'eau, de faire varier graduellement le volume. J'ai constaté que, comme on pouvait le prévoir, la longueur minima était plus grande pour le flacon plein d'eau que pour le flacon vide ; mais aucune relation marquée n'a pu être établie, à cause des variations relativement faibles des volumes.

Je me suis servi, en outre, d'un autre appareil dont voici la description. Un tube de laiton de 1 mètre de longueur et de 30<sup>mm</sup> de diamètre est fermé à l'une de ses extrémités qui porte implantée normalement une tubulure destinée à recevoir divers tubes à gaz. Par l'autre extrémité s'engage un piston à tige creuse, permettant l'introduction du gaz. Le déplacement du piston permet de faire varier dans des limites assez étendues, le volume de la partie dilatée, maintenue fixe dans la première méthode.

Les principaux résultats obtenus avec cet appareil mettent en jeu, non-seulement la position du piston, les dimensions du tube enveloppe et celle du tube à gaz, mais aussi la grandeur de la flamme.

Le tableau suivant résume les résultats que j'ai obtenus avec des tubes à gaz et des tubes enve-

loppes différents, en maintenant constant le débit du gaz qui alimentait une flamme de moyenne grandeur.

Tube à gaz.		Partie rentrante.	Tube enveloppe		Distance minima du piston.
Longueur.	Diamètre.		Longueur.	Diamètre.	
252 <sup>mm</sup>	8 <sup>mm</sup>	.. 140 <sup>mm</sup>	... 530	28	.... 60
»	»	.... »	..... 490	20	... 50
»	»	.... »	..... 490	16	.... 44
160	8	.... 132	..... 530	28	.... 39
»	»	.... »	..... 490	20	.... 28
46	8	.... 35	..... 490	20	.... 130
160	8	.... 35	..... 490	20	.... 280
160	8	.... 49	..... 490	20	.... 75

On peut en conclure que la distance minima du piston augmente avec le diamètre et la longueur du tube enveloppe.

On voit aussi l'influence que peuvent avoir soit dans un sens, soit dans l'autre, les dimensions du tube à gaz et la longueur de la partie rentrante.

Nous reviendrons plus loin là-dessus après l'examen d'autres résultats.

#### DISTANCES MINIMAS DU PISTON POUR DES NIVEAUX DIFFÉRENTS DE L'OUVERTURE DU TUBE A GAZ ET POUR DES FLAMMES DE DIVERSES GRANDEURS.

J'ai opéré avec un tube à gaz dont les dimensions étaient 258<sup>mm</sup> et 8<sup>mm</sup>. Le tube enveloppe avait pour longueur 943 et pour diamètre 34.

Distances minimas du piston.								
Niveau de l'orifice du tube à gaz.	Petite flamme.		Flamme de 6 c.		Flamme de 12 c.		Flamme de 25 c.	
258 ..	122 ..		118 ..		109 ..		80	
250 ..	120 ..		» ..		» ..		»	
241 ..	116 ..		110 ..		100 ..		70	
211 ..	109 ..		107 ..		90 ..		64	
180 ..	105 ..		102 ..		90 ..		63	
136 ..	98 ..		100 ..		93 ..		60	
90 ..	123 ..		94 ..		85 ..		56	

D'une manière générale , la longueur minima diminue avec la partie rentrante du tube à gaz Elle diminue aussi à mesure que la flamme s'allonge. Le phénomène est régulier , sauf pour la plus petite flamme , quand le tube à gaz s'enfonce peu dans le tube-enveloppe.

Avec des tubes à gaz de différents diamètres, j'ai obtenu , pour les distances minimas, les nombres reproduits dans le tableau suivant , qui se rapportent au même tube-enveloppe.

Niveaux de l'orifice du tube à gaz.	Diamètre 8.	Diamètre 9.	Diamètre 10.
258 .....	122 ....	93 ....	210
250 .....	120 ....	» ....	205
241 .....	116 ....	96 ....	200
211 .....	100 ....	92 ....	193
180 .....	105 ....	97 ....	180
136 .....	98 ....	105 ....	170
90 .....	123 ....	130 ....	188

Les niveaux et les distances minimas du piston semblent varier de la même manière avec les tubes à gaz de diamètre 8 et 10. Celui dont le diamètre est 9 présente des irrégularités remarquables. Sans doute que la force d'aspiration qui constitue l'un des éléments essentiels de la production du son passe pour cette dimension par un maximum.

Des tableaux analogues pour des flammes plus grandes, et qu'il est inutile de transcrire ici, nous montreraient que le tube de 9<sup>mm</sup> garde sa supériorité, en même temps que les distances du piston prennent une allure plus régulière.

Pour les flammes plus grandes encore, la supériorité revient au tube de 8<sup>mm</sup> de diamètre.

Indiquons encore, relativement à tous ces résultats, la comparaison des effets de deux tubes à gaz de même diamètre 8<sup>mm</sup>, mais de longueur 258 et 440. La flamme excitée était de petite dimension.

Niveau de l'orifice du tube à gaz.	Distance minima du piston.		
	Tube de 258.	Tube de 440. .	
258 . . . . .	122 . . .	52	
250 . . . . .	120 . . .	»	
241 . . . . .	116 . . .	49	
211 . . . . .	109 . . .	47	
180 . . . . .	105 . . .	55	
136 . . . . .	98 . . .	360	

On voit que le tube le plus long exige, sauf

pour les derniers niveaux des distances minimas des plus petites.

Il est indispensable, pour l'interprétation de ces résultats, de mentionner ce qui arrive dans les divers cas, lorsqu'on dépasse les distances minimas du piston. Le son se fait entendre avec d'autant plus d'énergie que la distance du piston est plus grande, c'est-à-dire, à mesure que l'on augmente la masse du gaz qui occupe la partie dilatée sur laquelle est implanté le tube à gaz. Il y a certainement antagonisme entre les vibrations dont est le siège le tube-enveloppe et celles qui tendraient à s'établir dans le tube à gaz et dans la partie dilatée jusqu'à ce que, pour une position convenable du piston, les dernières, diffusées dans une masse assez grande, n'exercent plus une action suffisante pour empêcher les premières de se produire. On voit bien aussi que les circonstances qui favoriseront l'aspiration, favoriseront en même temps la production du son par le tube enveloppe. Les divers résultats que renferment les tableaux précédents s'expliquent facilement dans cet ordre d'idées.

#### EXAMEN DES SONS PRODUITS DANS LES DIFFÉRENTS CAS.

Il était intéressant de comparer entre eux les sons produits dans les diverses circonstances que nous avons examinées et de constater l'influence toujours prédominante du tube enveloppe. La

détermination des sons produits a été faite *grosso modo* au moyen d'un harmonium. Malgré le peu de précision de la méthode, on constate sans peine que le son propre au tube, ou à son défaut l'octave, éclate toujours dans le cas des flammes petites et moyennes pour une longueur du tube à gaz qui ne sont pas trop petites.

Avec les grandes flammes, la hauteur du son dépend, dans une certaine limite, du débit gazeux. On peut obtenir ainsi successivement :  $fa_2$ ,  $sol_2$ ,  $la_2$ ,  $si_2$  et  $si_3$ . Dans certaines conditions, sur lesquelles je reviendrai plus loin, le même tube peut donner  $fa_1$ .

Il n'y a rien de surprenant de voir changer la hauteur du son, puisque la composition interne du gaz varie; ce qui altère, comme on sait, les longueurs d'onde, et il n'est rien permis de conclure encore au sujet des sons provenant soit du tube à gaz, soit du tube à piston.

Dans le cas d'un très-petit ajustage et pour une position particulière du piston, on obtient des sons d'une acuité relative très-grande et pour lesquels l'aspect de la flamme est tout différent. On ne remarque, en effet, ni directement, ni au miroir tournant, aucune apparence qui révèle un mouvement vibratoire intestinal.

Voici, au surplus, le détail d'une expérience exécutée avec un tube à gaz de 75<sup>mm</sup> de longueur et de 8<sup>mm</sup> de diamètre, entouré d'un tube-enveloppe de 940<sup>mm</sup> de longueur et de 34<sup>mm</sup> de diamètre.

Distance du piston.	Son	
	Petite flamme.	Grande flamme.
215 . . . .	<i>ut</i> <sub>4</sub> . . . .	<i>si</i> <sub>2</sub>
238 . . . .	<i>sol</i> <sub>3</sub> . . . .	<i>si</i> <sub>2</sub>
293 . . . .	<i>sol</i> <sub>3</sub> . . . .	<i>si</i> <sub>2</sub>
330 . . . .	<i>sol</i> <sub>3</sub> . . . .	<i>si</i> <sub>2</sub>

Pour cette dernière distance, les deux sons *ut*<sup>4</sup> et *sol*<sub>3</sub>, pour une flamme moyenne, peuvent être entendus simultanément. Quand le *sol*<sub>3</sub> seul se produit en ouvrant légèrement la prise du gaz, le son monte graduellement jusqu'à *ut*<sub>4</sub>, puis le son grave *si*<sub>2</sub> éclate, entraînant le partage de la flamme en parties nettement vibrantes.

D'où proviennent ces sons aigus? Sont-ils des harmoniques des tubes-enveloppes? Et la position du piston ne fait-elle que favoriser un son au détriment d'un autre? Peut-on, avec sûreté, à un milieu si complexe et de forme irrégulière, appliquer sans réserver les lois des tuyaux sonores? On conçoit que le mouvement vibratoire du tube-enveloppe, en général prépondérant, puisse, dans certains cas, céder à celui qui convient à la masse interne. Nous verrons, du reste, à propos de l'étude de la flamme, d'autres exemples de l'intervention de ces vibrations des systèmes de tube à gaz et du tube à piston.

#### ÉTUDE DE LA FLAMME.

Dans le cas d'une petite flamme, quelle que soit la disposition adoptée, on a, au miroir tournant,



une apparence vibratoire très-nette que représente la figure 1.

*fig. 1*



Le bourrelet s'épaissit quand le débit gazeux augmente en même temps que l'amplitude devient plus grande. Puis naît un petit prolongement qui sera l'origine des modifications ultérieures.

*fig. 2*



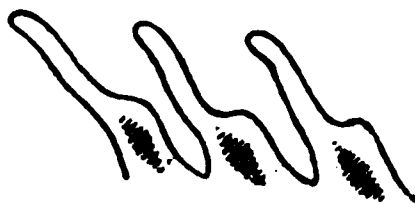
On obtient ensuite l'apparence de la figure 3, où le prolongement est mieux marqué.

*fig. 3.*



La même apparence observée avec un mouvement plus rapide du miroir donne un parallélisme remarquable des parties sinueuses (fig. 4).

*fig. 4.*



Cette dernière forme peut être regardée comme le type général des apparences. Alors que le débit s'exagère, on trouve toujours, que l'aspect persistant soit régulier ou non, des flammes séparées, montrant des traces très-nettes de vibrations transversales.

On peut déjà conclure que la combustion qui a son origine, pour chaque vibration, à l'ouverture même du tube à gaz, se propage de bas en haut avec la vitesse du mouvement vibratoire, puisque les pulsations sont si nettement séparées les unes des autres dans toute la longueur de la flamme. Ce n'est pas, du reste, la première fois que nous rencontrons une action réciproque de la combustion et du mouvement vibratoire. Il nous suffira de rappeler à ce sujet les résultats obtenus dans l'étude de la combustion des mélanges détonants (Voir *Mémoires de l'Académie*, année 1875).

A mesure que la proportion de gaz augmente, le mélange combustible peut occuper une fraction de plus en plus grande de la longueur du tube-enveloppe. Le mouvement sinusoïdal devient dès lors plus uniforme et plus régulier; mais avant de signaler une particularité très-remarquable que l'on y rencontre dans certaines conditions, mentionnons quelques apparences qui montrent bien l'influence propre au mouvement vibratoire de la masse gazeuse interne.

Deux systèmes de vibrations peuvent se rencontrer correspondant à deux sons à l'octave. Cela ressort de l'examen de la figure 5.

*fig. 5.*



Des battements peuvent se produire soit pour

de petites flammes (fig. 6) ou de grandes flammes (fig. 7).

*fig. 6.*



*fig. 7.*



Mais les effets les plus remarquables de combinaison des vibrations s'observent dans les apparences fixes, que l'on peut réaliser pour un débit convenable et des dimensions déterminées des diverses parties de l'harmonica.

Les figures 8, 9, 10 et 11 représentent les formes plus nettes que j'ai pu obtenir.

*fig 9*



*fig.10*



*fig 11*

Les deux dernières apparences ont été obtenues avec le tube horizontal de 355<sup>mm</sup> de longueur et

de 23<sup>mm</sup> de diamètre, portant un tube à gaz de 196<sup>mm</sup> de longueur et de 8<sup>mm</sup> de diamètre. — Le tube-enveloppe avait 760<sup>mm</sup> de longueur et 27<sup>mm</sup> de diamètre.

Avec le tube à piston, il est facile de réaliser les mêmes apparences et beaucoup plus en grand, en donnant au volume intérieur une valeur convenable. On peut avoir ainsi de longues flammes figurant quatre segments perpendiculaires montrant des subdivisions transversales très-nettes.

Ces apparences précèdent, en général, la formation d'un mouvement désordonné et très-bruyant, qui aboutit le plus souvent à l'extinction même de la flamme par suite de la violence des vibrations.

Dans ce dernier cas comme dans les précédents, l'aspect au miroir tournant ne s'écarte pas de la forme type que nous avons indiquée pour les flammes de moyenne grandeur. On remarque des flammes ondoyantes effilées à l'extrémité supérieure, qui se succèdent seulement dans le dernier cas avec irrégularité. Le son lui-même ne se trouve pas sensiblement modifié dans sa hauteur. Les apparences seules des figures 9 et 10 correspondent à la production du son octave grave du son fondamental.

#### GRANDES FLAMMES.

Si, après la tempête que nous venons de signaler, on augmente le débit gazeux, la flamme

reprend en s'allongeant des allures régulières. Elle se constitue en une série de parties cylindriques de longueurs égales, visibles surtout à la base.

La partie supérieure s'épaissit de plus en plus, à mesure que le débit augmente. Le son hausse progressivement, comme nous avons déjà eu l'occasion de l'indiquer, puis cesse.

On peut, en favorisant encore la sortie du gaz, réaliser une flamme très-épaisse et très-pâle, animée de pulsations très-lentes qui semblent avoir leur siège vers la partie moyenne du tube et qui donnent au miroir tournant l'apparence de larges trainées lumineuses sillonnées par des bandes noires un peu hélicoïdales.

Le son peut reparaitre, mais dans des conditions toutes différentes des précédentes, pour un débit exagéré, alors que la flamme intérieure se réduit à une surface égale à la section du tube, qui sépare de l'air extérieur la colonne de gaz qui s'écoule par le tube-enveloppe.

Il n'y a pas de remarque spéciale à faire relativement à ces deux derniers cas. Ils démontrent une fois de plus l'existence des deux mouvements inverses qui résultent de la combustion d'un gaz qui s'écoule.

#### FLAMME A NOEUDS.

Dans certains cas, alors que la grande flamme présente des divisions transversales à la base et

vers la partie centrale, on aperçoit, vers la partie supérieure, des apparences tout à fait analogues à celles que l'on remarque sur une veine liquide. La flamme s'étale, en effet, en certaines régions et se resserre en d'autres, de manière à figurer une série de nœuds et de ventres équidistants. L'intervalle de deux nœuds est égale à la distance qui sépare transversalement la flamme vers la base. De sorte que tout le tube semble partagé par des lignes nodales en parties égales, comme cela a lieu dans le mode de fonctionnement ordinaire des tuyaux sonores.

A-t-on à faire ici à une harmonique d'un ordre très-élevé? Le son, il est vrai, hausse peu, puisque il s'élève seulement à l'octave aiguë du son fondamental; mais on sait, depuis les recherches de Wertheim (1), que ce dernier reparait quand les harmoniques se produisent d'un ordre trop supérieur.

Ne perdons pas, du reste, de vue que cette apparence n'est qu'exceptionnelle et qu'elle est loin de se produire dans tous les cas, de telle sorte qu'il est nécessaire, pour expliquer son existence, de tenir compte de l'influence du tube à gaz et de la partie dilatée qui le continue. Aucun phénomène acoustique remarquable, soit modification, soit pureté exceptionnelle du son, n'accompagne l'apparence des nœuds de la flamme.

(1) Voir aussi mon Mémoire sur la lumière stratifiée (*Annales de Chimie et de Physique*, tome VIII).

Quoi qu'il en soit, voici quelques données sur sa formation :

Avec l'appareil à volume constant, on obtient de bons résultats avec un tube à gaz dont les dimensions sont :  $l=196^{\text{mm}}$   $d=8^{\text{mm}}$ .

pour le tube-enveloppe :  $l=910$   $d=29$ .

ou :  $l=720$   $d=29$ .

Avec le tube à piston, il est toujours facile de donner à la masse interne un volume tel que les nœuds se forment nettement, à la condition cependant que les diamètres du tube à gaz et des tubes-enveloppes ne soient pas trop petits.

J'ai mesuré dans différents cas, les distances internodales, que j'ai toujours trouvées équidistantes. Il peut se faire cependant que des divisions se produisent à la base, à des intervalles plus petites, mais dans ce cas elles sont bien sensiblement la moitié des précédentes.

Citons parmi les nombreuses mesures effectuées, les deux suivantes, relatives à des flammes produites l'une avec l'appareil à volume constant, l'autre avec le tube à piston.

Longueur.	Diamètre.	Internœud.	Rapport avec la longueur.
910	29	21,53	42,2
720	29	16,7	43,1

L'intervalle d'un internœud s'obtient en divisant par le nombre de nœuds la longueur qui les contient.

Avec le tube à piston :

Longueurs.	Diamètres.	Internœuds.	Rapport avec la longueur.
988 . . .	35 . . .	17,2 . . .	57
735 . . .	35 . . .	13 . . .	56

On voit par ces résultats que je pourrais multiplier que les distances internodales sont bien proportionnelles aux longueurs des tubes pour des tubes de même diamètre. Je n'ai pas pu trouver une relation précise relative aux diamètres. D'une manière générale, on peut dire que les distances internodales augmentent avec les diamètres, mais sans pouvoir indiquer une relation plus exacte. La raison en est sans doute dans la différence du régime gazeux à établir pour obtenir, dans les divers cas, une bonne apparence de flammes à nœuds, différence qui modifie sans aucun doute la densité des milieux.

Outre la position du piston, comme circonstance essentielle à signaler, j'indiquerai encore la position dans le tube-enveloppe de l'ouverture du tube à gaz. J'ai pu, en effet, en les modifiant toutes les deux, obtenir avec un même tube-enveloppe des distances internodales de 23<sup>mm</sup> et de 13<sup>mm</sup>, n'ayant entre elles aucun rapport simple.

Signalons enfin une particularité qui montre que la division en parties condensées et en parties dilatées existent dans les parties supérieures du tube-enveloppe, sans que elles soient le siège de la combustion. On peut, quand la flamme à nœuds



s'est produite, obtenir, en diminuant légèrement le débit gazeux, son apparition intermittente. De légers excès de gaz échappés à la combustion intérieure viennent illuminer les parties supérieures et montrent leur état vibratoire.



# SUR LES

# SURFACES A PENTE UNIFORME

## ET LES RÉSEAUX PROPORTIONNELS

**Par M. L. LECORNU**

**Ingénieur des Mines.**



Nous entendons par *surface à pente uniforme* une surface dont chaque ligne de plus grande pente a toutes ses tangentes également inclinées sur la verticale, autrement dit une surface dont toutes les lignes de plus grande pente sont des hélices à base quelconque. La surface de vis à filet carré et à axe vertical en fournit le type le plus simple.

M. Ossian Bonnet (*Journal de Liouville*, 2<sup>e</sup> série, t. IV) a nommé, d'une manière générale, parallèle d'une surface le lieu des points où le plan tangent possède une inclinaison donnée sur la verticale, et méridien, le lieu des points où le plan tangent est parallèle à une direction horizontale donnée. — D'après cela, les surfaces à pente uniforme sont des surfaces dont les parallèles coïncident avec les lignes de plus grande pente.

Les plans tangents aux divers points d'un paral-

lèle sont parallèles à ceux d'un cône de révolution à axe vertical. L'intersection de deux plans tangents infiniment voisins est parallèle à une génératrice de ce cône, et, par conséquent, sa direction coïncide, dans le cas qui nous occupe, avec celle de la tangente à la ligne de plus grande pente. Celle-ci est donc une ligne asymptotique de la surface. La réciproque est vraie, et on peut, dès lors, définir une surface à pente uniforme, en disant que c'est une surface dont les lignes de plus grande pente coïncident avec un système de lignes asymptotiques.

Les lignes de plus grande pente sont évidemment coupées par les lignes de niveau en parties proportionnelles. La propriété subsiste en projection horizontale, et l'on obtient ainsi une famille de courbes planes coupées par leurs trajectoires orthogonales en parties proportionnelles. La considération des réseaux de ce genre, que nous proposons d'appeler *réseaux proportionnels*, peut être utile dans certaines questions. Elle fournit, par exemple, la solution de ce problème d'hydrodynamique plane (pour un liquide de densité constante) :

Trouver un régime permanent dans lequel les vitesses soient normales aux courbes d'égale vitesse.

En effet, la continuité du liquide exige alors, comme on le reconnaît sans peine, que les courbes d'égale vitesse soient partagées proportionnellement par les trajectoires des molécules.

Les lignes de plus grande pente étant asymptotiques, leur torsion est égale à la racine carrée de la courbure totale, prise positivement. Ces lignes étant d'ailleurs des hélices, il existe, le long de chacune d'elles, un rapport constant entre leur première et leur deuxième courbure, c'est-à-dire entre leur courbure géodésique et leur torsion. On voit ainsi que, pour chaque ligne de plus grande pente, le rayon de courbure géodésique est proportionnel au rayon de courbure totale.

Soit  $i$  l'angle que forment avec la verticale les tangentes à une ligne de plus grande pente. Soient  $\rho_1$  le rayon de courbure géodésique et  $T$  le rayon de courbure totale. L'on a la relation :

$$(1) \quad \rho_1 = T \operatorname{Cotg} i.$$

Soit, d'autre part,  $ds$  l'arc d'une ligne de niveau compris entre les deux lignes de plus grande pente  $i$  et  $i + di$ . Le déplacement  $ds$  fait tourner le plan tangent d'un certain angle, et la projection de cet angle sur le plan normal à la ligne de niveau est égale à  $di$ . C'est ce qu'on peut appeler la torsion du plan tangent pour le déplacement  $ds$ , et il résulte de la théorie générale des surfaces, que cette torsion est égale et contraire à la torsion analogue résultant d'un même déplacement effectué sur la surface, dans la direction perpendiculaire. On peut donc écrire :

$$(2) \quad ds = -T di.$$

Cette équation exprime que :

*Deux lignes de plus grande pente infiniment voisines interceptent sur les lignes de niveau des arcs proportionnels aux rayons de courbure totale.*

Si l'on élimine l'angle  $i$  entre les équations (1) et (2), l'on obtient la nouvelle équation :

$$(3) \quad \frac{ds}{T} = - d. \text{Arc tg} \left( \frac{T}{\rho_1} \right)$$

qui subsiste dans toutes les déformations de la surface, considérée comme inextensible.

Je dis que, réciproquement, s'il existe sur une surface un réseau de lignes orthogonales satisfaisant à l'équation (3), cette surface peut être déformée de façon à devenir une surface à pente uniforme.

Nous pouvons, en effet, effectuer la déformation de manière à faire coïncider avec une courbe plane donnée l'une des lignes qui doivent devenir lignes de niveau. Si  $\rho_2$  désigne le rayon de courbure géodésique de cette ligne en un point quelconque M, et  $r$ , le rayon correspondant de la courbe plane, le plan tangent coupe le plan de la courbe sous un angle  $\alpha$  déterminé par la formule

$$\cos \alpha = \frac{r}{\rho_2}.$$

On peut donc choisir le rayon de la courbe plane de telle façon que  $\alpha$  soit partout le complément de l'angle  $i$  donné par la relation (1).

Rappelons-nous maintenant que le rayon géodésique  $\rho$ , est lié aux déplacements  $ds$ ,  $\delta s$ , effectués suivant la ligne de niveau et suivant la direction perpendiculaire par la formule connue :

$$\frac{1}{\rho_1} = - \frac{d(\delta s)}{ds \cdot \delta s}.$$

On a donc, ici :

$$\frac{d(\delta s)}{ds} = \frac{di}{\text{Cotg } i}$$

d'où l'on tire, en intégrant :

$$(4) \quad \delta s \cos i = \text{Constante},$$

ce qui veut dire que tous les éléments tels que  $\delta s$  ont même projection verticale, et, par suite, que la ligne consécutive à celle que nous avons rendue de niveau se trouve aussi de niveau.

D'ailleurs, la formule (2) exprime actuellement que la torsion du plan tangent, le long de la ligne de niveau, est égale à la racine carrée de la courbure totale. Cette propriété n'appartient qu'aux directions asymptotiques et aux directions perpendiculaires. Comme la ligne de niveau n'est pas asymptotique, il faut que la ligne de plus grande pente le soit, au moins au point de départ M, et, par conséquent, que sa normale principale soit tangente à la ligne de niveau. Dans ces conditions,

le plan mené par la tangente en  $M$  à la ligne de plus grande pente parallèlement à la tangente au point infiniment voisin de la même ligne est perpendiculaire au plan vertical passant par la tangente en  $M$  ; et, par suite, en négligeant les infiniment petits du second ordre, on peut dire que les deux tangentes consécutives ont même inclinaison,  $i$ , sur la verticale.

Cela étant, la ligne de niveau infiniment voisine de celle que nous avons considérée tout d'abord, se trouve dans des conditions identiques ; le plan tangent, en chacun de ses points, possède l'inclinaison  $i$  donnée par la formule (1), puisque le rapport  $\frac{\rho_1}{T}$  n'a pas changé, et, en répétant les mêmes raisonnements, on établira de proche en proche la constance de l'inclinaison de chaque ligne de plus grande pente.

Pour énoncer, d'une façon commode, le théorème qui vient d'être établi, nous appellerons *hélice virtuelle* d'une surface quelconque toute courbe dont le rayon géodésique est dans un rapport constant avec le rayon de courbure totale, et nous entendrons par paramètre de cette courbe l'arc qui a pour cotangente le rapport dont il s'agit.

Nous dirons alors que :

*La condition nécessaire et suffisante pour qu'on puisse déformer une surface de manière à obtenir une surface à pente uniforme est qu'il existe sur elle une série d'hélices virtuelles dont l'écartement*

*soit constamment égal à la variation du paramètre multipliée par le rayon de courbure totale.*

Ces hélices virtuelles seront nécessairement coupées par leurs trajectoires orthogonales en parties proportionnelles ; mais cela ne suffit pas pour que la pente puisse être rendue uniforme. Il faut, en outre, en vertu de la formule (4), que l'écartement des deux trajectoires consécutives varie en raison inverse du cosinus du paramètre ; ce qui fournit un nouvel énoncé de la condition cherchée.

Proposons-nous maintenant de trouver les équations qui caractérisent une surface à pente uniforme. En employant les notations habituelles, on doit écrire que la différentielle de  $p^2 + q^2$  s'annule pour un déplacement effectué suivant la ligne de plus grande pente, et, par suite, qu'on a en même temps :

$$\begin{aligned} p(r dx + s dy) + q(s dx + t dy) &= 0 \\ q dx - p dy &= 0. \end{aligned}$$

L'élimination de  $\frac{dy}{dx}$  donne immédiatement :

$$(5) \quad r p^2 + 2 s p q + t q^2 = 0.$$

Telle est l'équation différentielle du problème. Pour effectuer l'intégration, nous aurons recours à des considérations géométriques.

On connaît *a priori* une solution particulière : c'est la surface d'égale pente, pour laquelle  $p^2 + q^2$



est une constante absolue. En désignant par  $\beta^2$  cette constante et par  $\alpha$  l'angle que forme avec l'axe des  $x$  la trace horizontale du plan tangent, par  $u$  une fonction arbitraire de  $\alpha$ , nous pouvons représenter l'hélice à base quelconque qui constitue l'arête de rebroussement au moyen des trois équations simultanées :

$$(6) \quad z = \beta (x \sin \alpha - y \cos \alpha) + u$$

$$(7) \quad 0 = \beta (x \cos \alpha + y \sin \alpha) + \frac{du}{d\alpha}$$

$$(8) \quad 0 = -\beta (x \sin \alpha - y \cos \alpha) + \frac{d^2 u}{d\alpha^2}.$$

Si nous faisons varier  $\beta$  d'une façon continue, nous obtenons une série d'hélices qui engendrent une nouvelle surface. Pour que celle-ci satisfasse à l'équation (5), il suffit que ses plans tangents soient donnés, pour chaque valeur de  $\beta$ , par l'équation (6) : car, s'il en est ainsi, leur pente sera constante en tous les points de l'hélice correspondante, et en outre l'hélice, ayant chacune de ses tangentes perpendiculaire à la trace horizontale du plan tangent, coïncidera avec la ligne de plus grande pente.

Considérons donc  $\beta$  comme un paramètre variable, dont peut dépendre  $u$  ( $\frac{du}{d\alpha}$ ,  $\frac{d^2 u}{d\alpha^2}$  deviennent alors des dérivées partielles). Nous avons simplement à écrire que la dérivée de second membre

de (6) est nulle par rapport à  $\beta$ , comme elle l'est déjà par rapport à  $\alpha$ . Il vient ainsi :

$$(9) \quad 0 = x \sin \alpha - y \cos \alpha + \frac{du}{d\beta}.$$

En comparant cette équation à l'équation (8), nous obtenons :

$$(10) \quad \frac{d^2 u}{d\alpha^2} + \beta \frac{du}{d\beta} = 0.$$

On peut toujours choisir le sens positif de l'axe des  $z$  de manière à rendre  $\beta$  positif, et poser alors :

$$\beta = e^{-\gamma}, \quad \text{d'où} \quad \frac{du}{d\beta} = -e^{\gamma} \frac{du}{d\gamma}.$$

Il vient ainsi :

$$(11) \quad \frac{d^2 u}{d\alpha^2} - \frac{du}{d\gamma} = 0.$$

Cette équation se rencontre dans la théorie de la propagation de la chaleur. Son intégrale est connue, et peut se mettre sous la forme, facile à vérifier :

$$(12) \quad u = \int_{-\infty}^{+\infty} e^{-t^2} F(\alpha + 2t\sqrt{\gamma}) dt$$

où  $F$  désigne une fonction arbitraire, telle que  $e^{-t^2} F(t)$  tende vers 0 pour  $t = \pm \infty$ .

\_\_\_\_\_

1. The first group of respondents (10%) was composed of individuals who had been employed by the company for less than one year. This group was the least experienced and the least likely to have been involved in the company's history.

[illegible]

1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 2679, 26

\_\_\_\_\_

- - - - -

\_\_\_\_\_ 2 : 1 partie

... .. à l'égard de  
... .. la fonction  
... .. énergie de

... est  
... importante  
... intérieur à  
... imaginaires.

revisieren

$$= \frac{1}{2} \left( \frac{1}{2} + \frac{1}{2} \right) = \frac{1}{2}$$

multipliant

$$(15) \quad u = \frac{1}{\sqrt{\gamma}} \int_{-\infty}^{+\infty} e^{-\frac{(\theta - \alpha)^2}{4\gamma}} F(\theta) d\theta.$$

Il est alors nécessaire que  $F(\theta)$  tende vers 0, pour  $\theta = \pm \infty$ , plus rapidement que  $e^{-\frac{(\theta - \alpha)^2}{4\gamma}}$ .

On obtient une valeur explicite de  $u$  en supposant, dans la formule (15), que  $F(\theta)$  est nul constamment, sauf pour une valeur particulière  $\theta = \theta_1$ . Il vient ainsi :

$$u = \frac{A}{\sqrt{\gamma}} e^{-\frac{(\theta_1 - \alpha)^2}{4\gamma}}.$$

La vérification de cette solution, dans laquelle  $A$  est une constante arbitraire, se fait sans difficulté. Comme les dérivées d'ordre quelconque d'une solution sont aussi des solutions, on peut déduire de là une infinité de valeurs différentes de  $u$ . D'autres solutions, également explicites, sont données par toute combinaison linéaire d'expressions telles que :  $e^{\sqrt{k\alpha} + k\gamma}$ , où  $k$  est une constante quelconque.

On peut d'ailleurs effectuer l'intégration indiquée dans la solution générale (12) au moyen du procédé suivant. Si l'on pose  $2t\sqrt{\gamma} = \varphi$ , il vient :

$$u = \frac{1}{2\sqrt{\gamma}} \int_{-\infty}^{+\infty} e^{-\frac{\varphi^2}{4\gamma}} F(\alpha + \varphi) d\varphi.$$

ou bien, en développant  $F(\alpha + \varphi)$  par la formule

de Taylor et remarquant que les puissances impaires de  $\varphi$  donnent une intégrale nulle :

$$(15) \quad u = \frac{1}{2\sqrt{\gamma}} \sum_{\mu=0}^{\infty} \frac{1}{1.2.3....\mu} \int_{-\infty}^{+\infty} e^{-\frac{\varphi^2}{4\gamma}} \varphi^{2\mu} d\varphi.$$

$$\text{Soit :} \quad P_{\mu} = \int_{-\infty}^{+\infty} e^{-\frac{\varphi^2}{4\gamma}} \varphi^{2\mu} d\varphi.$$

Prenant la dérivée par rapport à  $\gamma$ , nous avons :

$$P'_{\mu} = \frac{1}{4\gamma^2} \int_{-\infty}^{+\infty} e^{-\frac{\varphi^2}{4\gamma}} \varphi^{2(\mu+1)} d\varphi.$$

$$\text{Donc :} \quad P_{\mu+1} = 4\gamma^2 P'_{\mu}.$$

A l'aide de cette formule, et en remarquant que  $P_0 = 2\sqrt{\pi\gamma}$ , on trouve sans peine :

$$P_{\mu} = 2^{\mu} \times 1.3.5....\overline{2\mu-1} \gamma^{\mu+\frac{1}{2}} \sqrt{\pi}$$

d'où, en substituant dans l'expression (15), négligeant le facteur commun  $\frac{\sqrt{\pi}}{2}$ , et réduisant les coefficients numériques à leur plus simple expression :

$$(16) \quad u = F(x) + \frac{\gamma}{1} F''(x) + \frac{\gamma^2}{1.2} F^{(4)}(x) + .... \frac{\gamma^{\mu}}{1.2.3....\mu} F^{(2\mu)}(x) +$$

Quel que soit  $F(\alpha)$ , cette série, pourvu qu'elle soit convergente, est la solution de l'équation (11). En particulier, quand  $F(\alpha)$  est une fonction entière, la série se termine et donne comme valeur de  $u$  un polynome entier en  $\alpha$  et  $\gamma$ . Si  $m$  est le degré de  $F(\alpha)$ , ce polynome est du degré  $m$  en  $\alpha$ ; par rapport à  $\gamma$ , il est de degré  $\frac{m}{2}$  ou  $\frac{m-1}{2}$ , suivant que  $m$  est pair ou impair.

La fonction  $u$  étant trouvée, les coordonnées d'un point de la surface s'obtiennent, au moyen des paramètres arbitraires  $\alpha$  et  $\gamma$ , en résolvant les équations (6) (7) (8); ce qui donne :

$$\begin{aligned} x &= e^\gamma \left( \frac{du}{d\gamma} \sin \alpha - \frac{du}{d\alpha} \cos \alpha \right) \\ (17) \quad y &= e^\gamma \left( \frac{du}{d\gamma} \cos \alpha + \frac{du}{d\alpha} \sin \alpha \right) \\ z &= u + \frac{du}{d\gamma}. \end{aligned}$$

On remarque que  $z$  est une solution de l'équation (11), et peut s'exprimer par suite à l'aide de formules semblables à celles qui ont été données pour  $u$ .

Si, dans la formule (16), on fait  $F(\alpha) = m\alpha$ , les équations (17) deviennent :

$$\begin{aligned} x &= -m e^\gamma \cos \alpha \\ y &= -m e^\gamma \sin \alpha \\ z &= m \alpha \end{aligned}$$

d'où : 
$$y = x \operatorname{tg} \left( \frac{z}{m} \right).$$

C'est la surface de vis à filet carré.

Si l'on prend :  $F(\alpha) = \alpha^2$ , l'on a :

$$\begin{aligned} x &= 2e^\gamma (\sin \alpha - \alpha \cos \alpha) \\ y &= -2e^\gamma (\cos \alpha + \alpha \sin \alpha) \\ z &= \alpha^2 + 2\gamma. \end{aligned}$$

L'élimination de  $\alpha$  donne :

$$x^2 + y^2 = 4e^{2\gamma} z + 4e^{2\gamma} (1 - 2\gamma).$$

Pour  $\gamma = \text{constante}$ , cette équation représente un parabolôïde de révolution autour de l'axe des  $z$ . Les lignes de plus grande pente de la surface sont donc des hélices tracées sur des parabolôïdes de révolution : ce sont des lignes d'égale pente de ces parabolôïdes. Il est aisé de reconnaître que leurs projections horizontales sont des développantes de cercles concentriques, ayant toutes leurs points de rebroussement sur l'axe des  $y$ .

Les méridiens, obtenus en faisant  $\alpha = \text{constante}$ , sont des logarithmiques égales situées dans des plans passant par l'axe de  $z$ , qui est leur asymptote commune. La surface peut donc être engendrée par la rotation uniforme d'une logarithmique autour de son asymptote, rotation accompagnée d'un glissement suivant la même droite, avec une vitesse variant suivant une loi convenable.

Les développantes de cercle dont il vient d'être question sont évidemment homothétiques; nous savons, d'ailleurs, qu'elles sont coupées par leurs trajectoires orthogonales en partie proportionnelles. Il est intéressant de rechercher s'il existe d'autres systèmes de courbes homothétiques jouissant de la même propriété. Soit  $R$  la longueur du rayon vecteur allant du centre d'homothétie à un point  $M$  de l'une de ces courbes et formant un angle  $V$  avec la tangente en  $M$ . Si l'on fait varier  $R$  sans déplacer le rayon vecteur, on obtient un point  $M'$  d'une courbe infiniment voisine, et la distance des deux courbes est  $ds = dR \sin V$ . En vertu de l'homothétie supposée, l'on peut écrire :  $dR = \lambda R$ ,  $\lambda$  étant un facteur constant pour la courbe à laquelle appartient  $M$ . D'ailleurs, en appelant  $\delta s$  l'arc élémentaire de cette courbe et  $\rho$  son rayon de courbure, l'on a :  $\frac{1}{\rho} = - \frac{d(\delta s)}{ds, \delta s}$ . De plus, la propriété dont jouit le système considéré donne :  $\frac{d(\delta s)}{\delta s} = - \mu$ ,  $\mu$  étant un facteur constant en même temps que  $\lambda$ . D'après cela :

$$\frac{ds}{\rho} = \frac{\lambda R \sin V}{\rho} = \mu$$

et, par suite, pour chacune des courbes cherchées, le rayon de courbure est proportionnel à la projection du rayon vecteur sur la normale.

Soit  $h$  la distance du centre à la normale qui fait



un angle  $\alpha$  avec une direction fixe ; soit  $m\rho$  la projection du rayon vecteur sur cette normale. On trouve sans peine, en considérant deux normales infiniment voisines :

$$\begin{aligned} dh &= (1 - m) \rho d\alpha \\ h d\alpha &= m d\rho ; \end{aligned}$$

d'où, par l'élimination de  $h$  :

$$\frac{d^2 \rho}{d\alpha^2} = \frac{1 - m}{m} \rho.$$

Pour  $m = 1$ , l'on retombe sur la famille de développantes. Dans les autres cas, si l'on remplace  $\frac{1 - m}{m}$  par  $k$ , l'on a pour valeur de  $\rho$ , en fonction de  $\alpha$  :

$$\rho = A e^{\alpha \sqrt{k}} + B e^{-\alpha \sqrt{k}},$$

A et B désignant deux constantes arbitraires.

Les coordonnées cartésiennes se déduisent de là au moyen des équations :

$$\begin{aligned} dx &= -\rho \sin \alpha d\alpha \\ dy &= \rho \cos \alpha d\alpha, \end{aligned}$$

d'où, en intégrant et plaçant convenablement l'origine :

$$\begin{aligned}
 -k) \quad x &= A e^{\alpha \sqrt{k}} (\cos \alpha - \sqrt{k} \sin \alpha) + B e^{-\alpha \sqrt{k}} (\cos \alpha + \sqrt{k} \sin \alpha) \\
 +k) \quad y &= A e^{\alpha \sqrt{k}} (\sin \alpha + \sqrt{k} \cos \alpha) + B e^{-\alpha \sqrt{k}} (\sin \alpha - \sqrt{k} \cos \alpha).
 \end{aligned}$$

Si maintenant l'on suppose que  $A$  et  $B$  varient proportionnellement, on obtient les équations générales des courbes cherchées.

La comparaison de ces valeurs de  $x$  et de  $y$  avec celles que donnent les équations (17), conduit, pour  $u$ , à l'expression :

$$u = e^{k\gamma} (a e^{\alpha \sqrt{k}} + b e^{-\alpha \sqrt{k}})$$

$a$  et  $b$  étant deux constantes arbitraires. Les coordonnées de la surface correspondante sont donc :

$$\begin{aligned}
 &= e^{(k+1)\gamma} \sqrt{k} \left[ a e^{\alpha \sqrt{k}} (\sqrt{k} \sin \alpha - \cos \alpha) + b e^{-\alpha \sqrt{k}} (\sqrt{k} \sin \alpha + \cos \alpha) \right] \\
 &= -e^{(k+1)\gamma} \sqrt{k} \left[ a e^{\alpha \sqrt{k}} (\sqrt{k} \cos \alpha + \sin \alpha) + b e^{-\alpha \sqrt{k}} (\sqrt{k} \cos \alpha - \sin \alpha) \right] \\
 &= (1+k) e^{k\gamma} \left[ a e^{\alpha \sqrt{k}} + b e^{-\alpha \sqrt{k}} \right].
 \end{aligned}$$

Les équations générales de la surface à pente uniforme dépendant de deux fonctions arbitraires, il faut, pour la déterminer entièrement, se donner soit deux courbes de cette surface, soit une courbe et la loi de variation de l'inclinaison du plan tangent le long de cette courbe. Mais la recherche de la surface satisfaisant à des conditions de cette nature paraît impraticable, même lorsque les

courbes données sont des lignes de niveau. Si une seule ligne de niveau est donnée, il y a une infinité de solutions. L'une d'elles peut toujours s'obtenir sans difficulté : c'est la surface d'égale pente.

Quand la ligne par laquelle doit passer la surface est une ligne de plus grande pente, la loi de variation du plan tangent cesse d'être arbitraire, et, dans ce cas, il est relativement facile de former les équations de la surface. Pour cela, nous supposons d'abord que la ligne donnée ait ses tangentes inclinées à  $45^\circ$  sur la verticale, ce qui revient à faire  $\gamma = 0$ . Soit  $\varphi(x, y) = 0$  la projection horizontale de cette ligne. En remplaçant  $x$  et  $y$  par leurs valeurs tirées des deux premières équations (17), après avoir fait  $\gamma = 0$ , l'on a :

$$\varphi \left( \frac{du}{d\gamma} \sin \alpha - \frac{du}{d\gamma} \cos \alpha, -\frac{du}{d\alpha} \cos \alpha + \frac{du}{d\alpha} \sin \alpha \right) = 0.$$

Or, pour  $\gamma = 0$ , il vient :

$$u = F(\alpha) \int_{-\infty}^{+\infty} e^{-t} dt = \sqrt{\pi} F(\alpha)$$

et 
$$\frac{du}{d\alpha} = \sqrt{\pi} F'(\alpha),$$

$$\frac{du}{d\gamma} = \frac{d^2 u}{d\alpha^2} = \sqrt{\pi} F''(\alpha),$$

de telle façon que  $F(\alpha)$  est déterminé par une

équation différentielle du second ordre de la forme :

$$\Psi [F' (\alpha), F'' (\alpha), \alpha] = 0$$

et le problème est ramené à l'intégration de cette équation.

Si l'inclinaison des tangentes à l'hélice donnée diffère de  $45^\circ$ , on commencera par chercher la surface admettant comme ligne de plus grande pente l'hélice à  $45^\circ$  tracée sur le même cylindre. Quand on aura mis les équations de cette surface auxiliaire sous la forme (17), on multipliera la valeur de  $z$  par une constante arbitraire, ce qui conservera évidemment à la surface ses propriétés essentielles, et n'altérera pas les projections horizontales de ses lignes de plus grande pente. Il sera alors aisé de choisir la valeur de la constante de telle façon que la surface contienne l'hélice donnée.

Proposons-nous maintenant d'exprimer, au moyen des paramètres auxiliaires  $\alpha$  et  $\beta$ , les éléments principaux de la surface. Si l'on considère, sur la ligne de plus grande pente, un déplacement

$$ds = \frac{dz}{\cos i}, \text{ la projection horizontale de la}$$

tangente à la courbe de niveau tourne d'un angle  $d\alpha$ , qui est égal au quotient de  $dz \operatorname{tg} i$  (projection horizontale du déplacement) par le rayon de courbure  $\rho_1 \sin^2 i$ , de la base. Donc :

$$d\alpha = \frac{dz \operatorname{tg} i}{\rho_1 \sin^2 i} = \frac{dz \operatorname{tg}^2 i}{T \sin^2 i} = \frac{dz}{T \cos^2 i}$$

et, comme  $\beta$  n'a pas varié, on tire de là :

$$(18) \quad T = \frac{1}{\cos^2 i} \frac{d z}{d \alpha}$$

et

$$(19) \quad \rho_1 = \frac{1}{\sin i \cos i} \frac{d z}{d \alpha}.$$

Ces formules font connaître le rayon de courbure totale et le rayon géodésique de la ligne de plus grande pente. On aura le rayon de courbure géodésique de la ligne de niveau en appliquant l'équation :

$$\frac{1}{\rho_2} = - \frac{\delta (d s)}{d s \cdot \delta s} ;$$

on tire, en effet, de l'équation (2) :

$$\frac{\delta (d s)}{d s} = \frac{\delta T}{T}$$

et de l'équation (18) :

$$\frac{\delta T}{T} = \frac{\frac{d^2 z}{d \alpha^2} d \alpha}{\frac{d z}{d \alpha}}.$$

D'ailleurs

$$\delta s = \frac{\frac{d z}{d \alpha} d \alpha}{\cos i}.$$

Par suite :

$$(20) \quad \rho_2 = \frac{1}{\cos i} \frac{\left( \frac{dz}{d\alpha} \right)^2}{\frac{d^2 z}{d\alpha^2}}.$$

Enfin, le rayon de courbure normale suivant la ligne de niveau est donné par :

$$(21) \quad R_2 = \rho_2 \operatorname{tg} i = \frac{\sin i}{\cos^2 i} \frac{\left( \frac{dz}{d\alpha} \right)^2}{\frac{d^2 z}{d\alpha^2}}.$$

Les formules (18) à (21), dans lesquelles il reste à faire  $\operatorname{Cotg} i = \beta$ , répondent à la question.

Il convient aussi de calculer l'angle sous lequel les lignes  $\alpha = \text{constante}$ , c'est-à-dire les méridiens, coupent les lignes  $\beta = \text{constante}$ , c'est-à-dire les parallèles. Soit  $\varphi$  cet angle et soit  $d\sigma$  un déplacement élémentaire effectué le long du méridien. L'on a, en conservant les notations déjà adoptées :

$$ds = d\sigma \sin \varphi = -T di = -\frac{dz}{d\alpha} \frac{di}{\cos^2 i}.$$

et

$$ds = d\sigma \cos \varphi = \frac{dz}{\cos i} = \frac{1}{\cos i} \frac{dz}{d\gamma} d\gamma = \frac{dz}{d\gamma} \frac{d\gamma}{\sin i \cos^2 i}$$

Donc :

$$(22) \quad \operatorname{tg} \varphi = -\sin i \frac{\frac{dz}{d\alpha}}{\frac{dz}{d\gamma}} = -\sin i \frac{\frac{dz}{d\alpha}}{\frac{d^2 z}{d\alpha^2}}.$$

Cet angle ne peut être droit que si  $\frac{d^2 z}{d\alpha^2} = \frac{dz}{d\gamma} = 0$ , c'est-à-dire si  $z = A\alpha + B$ ,  $A$  et  $B$  étant des constantes. Dans ce cas,  $\alpha$  est constant en même temps que  $z$  : par suite les lignes de niveau sont des lignes droites. C'est le cas de la surface de vis à filet carré.

Le réseau de lignes coordonnées  $\alpha$  et  $\beta$  a donc en général le grave inconvénient de n'être pas rectangulaire.

On obtiendrait un réseau rectangulaire en prenant comme variables indépendantes  $\gamma$  et  $z$ , et par suite en remplaçant dans toutes les formules qui ont été établies, le paramètre  $\alpha$  par sa valeur en fonction de  $\gamma$  et de  $z$ . Mais ce calcul ne peut être effectué tant que l'on ne spécifie pas la fonction  $F$ .

Quant à l'angle  $\omega$  des deux directions asymptotiques en un point, on le calcule sans peine en se servant de la formule générale :

$$\frac{1}{R} = \frac{\cos^2 \omega}{R_1} + \frac{\sin^2 \omega}{R_2} + \frac{2 \sin \omega \cos \omega}{T}$$

qui fait connaître le rayon de courbure d'une section normale quelconque en fonction des rayons de courbure normaux et du rayon de torsion correspondant à deux directions rectangulaires. Si l'une de ces deux directions est asymptotique, on doit faire, par exemple,  $R_1 = \infty$ , et l'autre direction asymptotique est alors donnée par :

$$\operatorname{tg} \omega = -\frac{2 R_2}{T}.$$

Remplaçant  $R_2$  et  $T$  par leurs valeurs précédemment trouvées, nous avons :

$$(23) \quad \operatorname{tg} \omega = -2 \sin i \frac{\frac{dz}{d\alpha}}{\frac{d^2z}{d\alpha^2}}$$

et nous en concluons la relation remarquable :

$$\operatorname{tg} \omega = 2 \operatorname{tg} \varphi.$$

Ainsi :

*Les lignes asymptotiques d'une surface à pente uniforme se coupent, en chaque point, sous un angle dont la tangente est double de celle de l'angle formé par le méridien et le parallèle.*

Connaissant la courbure totale,  $-\frac{1}{T^2}$ , et l'angle  $\omega$  des directions asymptotiques, on trouve immédiatement pour les rayons de courbure principaux,  $U$  et  $V$ , pris en valeur absolue :

$$U = \frac{T}{2 R_2} \left( \sqrt{T^2 + 4 R_2^2} + T \right)$$

$$V = \frac{T}{2 R_2} \left( \sqrt{T^2 + 4 R_2^2} - T \right),$$

$T$  et  $R_2$  ayant les valeurs qui résultent des équations (18) et (21).





SUR

# LA MÉTALLURGIE DU FER

EN BASSE-NORMANDIE

Par M. L. LECORNU

Ingénieur des Mines

---

La vie industrielle est soumise, comme toute autre vie, à la grande loi de la lutte pour l'existence. Mille ennemis conspirent contre elle, et si les armes lui manquent pour se défendre, sa destruction devient inévitable.

C'est ainsi que, dans la Basse-Normandie, la métallurgie du fer, jadis assez florissante, s'est étiolée peu à peu, et a fini par disparaître. Son histoire présente pourtant autre chose qu'un intérêt rétrospectif; car certains symptômes permettent d'espérer que la victime renaîtra tôt ou tard de ses cendres, transfigurée comme l'exige le milieu dans lequel elle est appelée à vivre désormais.

Les minerais de fer du Calvados, de la Manche et de l'Orne appartiennent à deux catégories bien

distinctes. Les uns constituent des couches intercalées dans les terrains cambrien et silurien, et leur formation remonte par conséquent aux premières périodes géologiques. Ce sont des minerais durs, compacts, anhydres, riches en métal. Le plus souvent, ils sont rouges et sans action sur l'aiguille aimantée : l'hématite de St-Rémy, près Harcourt, peut être prise comme type du genre. Cependant les minerais de Diélette, près Cherbourg, injectés au contact du granit, sont noirs, à l'éclat métallique, et plus ou moins magnétiques. La seconde catégorie est celle des minerais superficiels, qui remplissent en beaucoup d'endroits des poches superficielles. On les rencontre surtout dans la partie orientale du département de l'Orne.

L'exploitation de ces divers gisements remonte sans doute à une époque fort reculée. Les anciens Bretons savaient en effet produire et travailler le fer, et M. Vaugeois, l'historien de la ville de Laigle, a remarqué que le radical Theux, qui veut dire « fonte » en celto-breton, se retrouve dans plusieurs noms de localités connues pour leurs minerais de fer. Exemple : St-Nicolas-d'Athez, dans l'Eure. L'industrie métallurgique des Romains a laissé des traces plus certaines. En beaucoup d'endroits, on a retrouvé des tuiles antiques au milieu des restes de minerai, et l'on a constaté, dans l'Orne, que le village de Mézières, près Tourouvre, est traversé par une voie romaine empierrée avec du laitier antique sur une épaisseur d'un mètre.

Quelques petits fourneaux dont on a reconnu la trace paraissent dater de la même époque.

Il faut franchir plusieurs siècles pour arriver aux premiers documents écrits concernant le sujet qui nous occupe. Au moyen âge, s'étendait dans la région comprise entre la Seine, l'Orne et l'Aure (affluent de l'Eure) une corporation de férons dont M. de Formeville a fait connaître la curieuse organisation (1). Leurs chefs étaient six barons notables, appelés fossiers parce que chacun d'eux possédait au moins une fosse charbonnière, c'est-à-dire un établissement de fabrication du charbon de bois. La plus ancienne mention des férons se rencontre dans une enquête faite en 1265. Leur centre administratif était à Glos-la-Ferrière, dans l'arrondissement d'Argentan. Les férons, leurs fils et leurs gendres avaient seuls le droit de fabriquer du fer; cependant l'abbé de la Trappe obtint, en 1551, une autorisation analogue. Chaque féron ne pouvait produire annuellement qu'une quantité limitée. Les procédés de travail étaient même l'objet de prescriptions minutieuses; car on lit dans les statuts des férons, publiés en 1470 :

« Article 21. Les propriétaires de forgettes (petites forges) peuvent refondre les fers minces qui tombent de leurs enclumes.

« Article 22. Les férons faisant en grosses forges

(1) Les barons fossiers et les férons de Normandie (*Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. XIX, 1851).

et qui auront forgettes ne pourront y refondre les fers minces , mais seulement en leurs grosses forges avec la mine, sous peine d'amende et de forfaiture. »

Les barons fossiers exerçaient sur les ouvriers férons une juridiction spéciale. Souvent contestée par les férons , l'autorité des barons ne disparut qu'avec l'ancien régime.

Nous ignorons s'il exista dans le Calvados et dans la Manche des corporations analogues à celle des férons de l'Orne. Cela est peu probable , car l'industrie métallurgique de ces deux départements ne présenta jamais une grande importance. Dans le Calvados, on comptait autrefois deux forges, celles de Balleroy et de Danvou ; toutes les deux éteignirent leurs feux à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les anciennes forges de la Manche avaient toutes disparu dès le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle ; mais, en 1793, les acquéreurs de la forêt domaniale de la Lande-Pourrie, près Mortain, firent élever le haut-fourneau de Bourberouge pour utiliser le bois et le minerai que le pays pouvait fournir et fabriquer principalement les projectiles destinés à alimenter les arsenaux, pendant les grandes guerres contre l'Angleterre.

Quant aux procédés métallurgiques employés, avant le siècle actuel, dans les forges de Basse-Normandie, nous avons peu de détails, et nous savons surtout qu'ils devaient être assez rudimentaires. Suivant Odolant Desnos, historien de la ville d'Alençon, on n'employait dans l'Orne,

jusqu'au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, que des forges soufflées à bras. A cette époque, on commença à utiliser les moteurs hydrauliques. En 1559, René Aumouette, maître de forges du Cotentin, fut député pour examiner la nature des mines à fer des environs d'Alençon et les lieux où il serait possible d'établir des forges mécaniques. Les premiers fourneaux soufflés mécaniquement n'avaient que 12 à 15 pieds de hauteur; mais, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, on construisit des fours plus élevés, et l'industrie atteignit dès cette époque un degré de perfection qu'elle ne dépassa guère depuis.

La Révolution fut fatale à la métallurgie dans le département de l'Orne. De 1789 à 1817, dix usines se fermèrent pour ne plus se relever. La statistique de 1817 nous apprend qu'à cette date, onze établissements seulement restaient en activité (1). L'ensemble possédait douze hauts-fourneaux, trente-deux feux de forge et produisait environ 3,000 tonnes de fonte. Dans la Manche, le haut-fourneau de Bourberouge prospérait, grâce à sa bonne situation.

Les hauts-fourneaux, dont la hauteur ne dépassait jamais 9 mètres (2), brûlaient du charbon de bois, marchaient à l'air froid et traitaient ex-

(1) En voici la liste : Aube, — Moulin-Renault, — Longny, — Gaillon, — St-Denis-sur-Sarthon, — Boucey, — Carrouges, — Ranes, — Champ-de-la-Pierre, — La Vie et Cossé, — Varennes.

(2) Les détails qui suivent sont extraits des notes manuscrites de M. Héroult, ingénieur des mines à Caen, de 1819 à 1845.

clusivement les minerais crus extraits des minières avoisinantes. Suivant la nature de ces minerais, la fonte était moulée ou bien convertie en fer par l'affinage. Les fontes de l'arrondissement de Mortagne, obtenues avec des minerais superficiels, étaient en général grises et faciles à mouler. Leur ténacité était assez grande pour faire des tuyaux de conduite. Le prix variait de 220 à 360 francs la tonne, suivant la nature des produits. Les expéditions se faisaient jusqu'à Paris, moyennant un prix de transport qui atteignait 45 francs par tonne. Dans le centre du département de l'Orne, à St-Denis-sur-Sarthon, à Ranes, à Carrouges, etc., on traitait des minerais également superficiels, mais de moins bonne qualité; en outre, le prix du bois, plus élevé qu'à Mortagne, obligeait à réduire le plus possible la consommation. Aussi les fontes étaient-elles souvent blanches et aigres, impropres au moulage. On les réservait pour la fabrication du fer de moyenne qualité. Dans la partie occidentale, à Varennes et Cossé, les minerais, provenant surtout des terrains schisteux, donnaient une fonte encore moins bonne : le fer qu'on en retirait était cassant à chaud. Le minerai de Bourberouge, bien que de provenance analogue, fournissait des produits plus satisfaisants.

La conversion de la fonte en fer ductile s'opérait par un procédé rappelant la méthode wallonne. La gueuse de fonte, blanche ou truitée, pesant en moyenne 7 à 800 kilos, était introduite dans le creuset d'affinerie, formé de quatre plaques de

fonte verticales et d'une plaque de fond ; celle-ci était rafraîchie par dessous au moyen d'un petit réservoir dans lequel on faisait de temps en temps passer de l'eau. Le vent était fourni par une paire de soufflets en bois, mis en action par une roue hydraulique. Quand une loupe de fer était bien formée, on la portait sous un marteau du poids de 500 kilos, mis en mouvement par une autre roue hydraulique, de manière à frapper environ deux coups par seconde. Après avoir, par ce cinglage, expulsé les scories interposées dans la masse, on ramenait celle-ci au feu d'affinerie, puis on la martelait de nouveau en s'arrangeant de manière à lui faire subir un premier étirage. On la portait ensuite dans un creuset dit de chaufferie, analogue au creuset d'affinerie, mais de dimensions différentes (1). Enfin, un dernier martelage transformait la loupe primitive en une barre de fer pesant environ 30 kilogrammes.

Le travail d'affinage commençait chaque semaine le lundi, de très-bonne heure, et il était poursuivi sans interruption jusqu'au dimanche matin. Ce travail occupait trois hommes et donnait dix loupes en douze heures. Chaque usine était pourvue de deux foyers d'affinerie. La chaufferie, desservie également par trois ouvriers, fournissait,

(1)	Dimensions en millimètres.	Longueur (parallèlement à la tuyère).	Largeur.	Profondeur.
	—	—	—	—
Creuset d'affinerie. . . . .	889	. . .	833	. . 306
Creuset de chaufferie. . .	864	. . .	806	. . 444

en douze heures , soixante barres de fer dont chacune était le produit d'une loupe entière. La chaufferie ne pouvait donc fonctionner qu'à des intervalles de temps plus ou moins éloignés ; on choisissait les moments où la chute d'eau fournissait une force motrice suffisante.

Pour obtenir une tonne de fer, on consommait 1,550 à 1,650 kilos de fonte et 1,300 à 1,600 kilos de charbon. Le prix de revient était, en 1835, établi par M. Hérault, de la manière suivante :

1,600 kil. de fonte à 166 fr. 60. . . .	266 fr. 50
1,450 kil. de charbon de bois à 75 fr. . . .	108 70
Main d'œuvre. . . . .	40 »
Intérêt du capital engagé. . . . .	20 »
Fonds de roulement. . . . .	37 50
Frais divers . . . . .	15 »
	<hr/>
	487 70

Le prix de vente du fer en grosses barres étant en moyenne 500 fr., il restait une bien faible marge pour le bénéfice, et il suffisait d'un léger changement dans les conditions économiques pour rendre l'opération ruineuse.

A la fin de 1832, le propriétaire de l'usine de Boncey entreprit quelques essais ayant pour but de substituer, dans le lit de fusion de son haut-fourneau, à une certaine quantité de minerai, une quantité égale de sornes, c'est-à-dire de déchets ferrugineux provenant de l'affinage. La composition normale du lit de fusion comprenait :



4	mesures	de	charbon.
2	—	de	castine.
9	—	de	minerai.

(Chaque mesure représentant un poids de 25 kilos environ). Pour faire les essais, on remplaçait une ou plusieurs mesures de minerai par un même poids de sornes, concassées en morceaux de la grosseur d'un œuf de pigeon. A la suite de quelques tâtonnements, on s'arrêta à la proportion d'une mesure de sornes pour huit de minerai.

Des essais analogues furent exécutés au haut-fourneau de Rainville. On reconnut qu'avec un quart de sornes, la qualité des produits devenait détestable, et, pour ne pas altérer sensiblement cette qualité, on renonça à dépasser la proportion de 1/10; encore la fonte ainsi obtenue était-elle impropre au moulage, et devait-elle être réservée pour l'affinage. Pour passer les sornes avec succès, il fallait donner au haut fourneau une allure très-chaude, et diminuer la dose de minerai dès que l'allure tendait à se refroidir.

Dans le même haut-fourneau de Rainville, on essaya vers 1837 l'emploi d'une certaine quantité de bois en nature; mais on fut bientôt obligé d'y renoncer. Au haut-fourneau de St-Denis-sur-Sarthon, une innovation d'un autre genre obtint plus de succès: on parvint à utiliser la chaleur du gueulard pour cuire de la pierre à chaux. Il eût été plus logique de faire servir cette chaleur pour échauffer l'air destiné au soufflage. Mais le

soufflage à l'air chaud, qui présente des avantages certains et qui est généralement adopté de nos jours (au détriment de la qualité, il est vrai) ne fut jamais essayé dans le département de l'Orne. Tout au plus figura-t-il à l'état de projet dans l'établissement d'un nouveau haut-fourneau, qui fut construit en 1841 à St-Martin-de-Pontchardon, près Vimoutiers. La hauteur de cet appareil atteignait 12 mètres et il devait consommer annuellement 20,000 stères de bois. Près du gueulard était installée une plate-forme destinée à recevoir un four pour la carbonisation du bois. La soufflerie se composait de deux caisses cylindriques en bois de noyer, ayant 1<sup>m</sup>, 40 de diamètre, dans lesquelles se mouvaient des pistons conduits par une roue hydraulique. La température de l'air devait être élevée soit au moyen de tuyaux placés derrière la chemise du fourneau, soit dans un appareil installé sur la plate-forme et chauffé par les flammes perdues ou bien placé à terre et chauffé avec de la tourbe extraite de la vallée voisine. Malheureusement, ce haut-fourneau, qui commençait à se rapprocher des types actuels, ne fut jamais mis en feu.

Quelques années plus tard, en 1848, M. de Failly transformait de fond en comble son usine de Bourberouge. La capacité du haut-fourneau était triplée, les soufflets en bois étaient remplacés par de puissantes souffleries à cylindres en fonte, à double effet. L'air était chauffé à 200° au moyen des flammes perdues. Une machine à vapeur per-

mettait de se passer au besoin de la force hydraulique, et la chaudière de cette machine était aussi chauffée par le gaz du haut-fourneau. Les travaux furent terminés en 1853. A la session de l'Association normande tenue à Mortain en 1870, M. de Failly lui-même décrivit cette installation toute moderne, résumant ainsi les principaux avantages qu'il en avait tirés : puissance de production du haut-fourneau portée à cent cinquante tonnes par mois ; consommation de combustible par tonne de fonte diminuée de 30 % ; possibilité de l'emploi du coke. et, comme conséquence, réduction du prix de revient de la fonte brute de 162 fr., chiffre de 1844, à une centaine de francs. En cinq ans, de 1854 à 1859, la totalité des dépenses de transformation avait été amortie. L'avenir, à ce moment, paraissait donc brillant ; mais, hélas ! cette prospérité ne devait guère durer. En 1860, les traités de commerce ouvraient la porte à la concurrence imprévue et toute-puissante de l'Angleterre. Le haut-fourneau de Bourberouge, bien que l'un des mieux outillés des provinces de l'Ouest, renonçait le premier à la lutte. Bientôt même, le propriétaire, pour échapper aux charges d'un impôt qu'il fallait payer sans espoir de reprise, faisait démolir son œuvre. Les hauts-fourneaux de l'Orne, après une agonie plus ou moins longue, s'éteignaient à leur tour. Depuis plus de dix ans, il n'en reste pas un seul en activité.

Les traités de commerce déterminèrent donc la ruine définitive de la métallurgie normande ; mais

il importe d'ajouter que si le coup fut mortel, c'est parce qu'il atteignait un malade déjà fort compromis, et dont la maladie remontait même très-loin. Nous avons vu, en effet, que, dès le XVII<sup>e</sup> siècle, les anciennes forges du Cotentin avaient cessé d'exister; que, pendant le XVIII<sup>e</sup>, celles du Calvados disparurent à leur tour; que la Révolution amena dans l'Orne la fermeture de dix usines. Ce recul progressif de l'industrie avait pour cause principale la rareté et le renchérissement du combustible. La métallurgie du fer exige des quantités énormes de charbon : un haut-fourneau consommant, comme celui de St-Martin-de-Pontchardon, 20,000 stères de bois par an, absorbe à lui seul toute la production de 2,000 hectares de forêts. Les plus vastes domaines ne sauraient donc suffire longtemps à une fabrication un peu active, surtout lorsque tant d'autres causes tendent déjà à amener le déboisement. Les usines de l'Orne qui continuèrent à végéter pendant une partie du XIX<sup>e</sup> siècle devaient leur prospérité relative à la puissance des forêts, à la nature accidentée du sol, qui retardait les progrès de l'agriculture et du défrichement; elles la devaient aussi à la difficulté des communications, qui empêchait d'autres usines de leur disputer les débouchés locaux. Malgré la cherté du combustible, malgré l'élévation des frais généraux causée par la faiblesse de leur production, elles pouvaient encore écouler sur place la fonte et le fer à des prix rémunérateurs. Dès le commencement du siècle cependant, le fer, dont

la fabrication consomme plus de charbon que la fonte, était devenu d'une vente plus difficile, et par cela même l'affinage avait une tendance marquée à disparaître. De 1817 à 1857, le nombre des feux de forge était descendu de 32 à 18, tandis que celui des hauts-fourneaux avait varié seulement de 12 à 11. Dans les deux usines de Longny et de Ranes, on avait dû substituer en partie la houille au charbon de bois pour le travail d'affinage. Il est évident que, dans de pareilles conditions, et lors même que les traités de commerce ne fussent pas venus hâter le dénouement de la crise, la concurrence intérieure, facilitée par le développement des voies ferrées, aurait tôt ou tard jeté sur le marché normand les fontes et fers à la houille provenant des grands centres métallurgiques, à des prix contre lesquels toute lutte serait devenue impossible. Le raisonnement et l'expérience prouvent que les usines à fer doivent en général, pour prospérer de nos jours, rechercher la proximité des bassins houillers, plutôt que celle des gisements de minerai.

En résumé, la métallurgie est morte en Normandie. Des anciennes usines, les unes sont abandonnées ou détruites; d'autres se sont transformées en moulins pour utiliser la force hydraulique; d'autres encore achètent la fonte anglaise et la moulent pour les usages domestiques. Les gisements de minerais restent perdus au fond des bois, sans que cette richesse naturelle du sol soit utilisée.

Cependant cette dernière assertion est trop générale : car nous assistons depuis quelques années à un phénomène singulier. Tandis que la fonte étrangère s'impose à la consommation locale, nous voyons partir du port de Caen pour l'Angleterre et pour l'Amérique des bateaux chargés de minerai normand ; les chemins de fer en prennent aussi pour diverses usines françaises. Ce minerai vient des anciennes fosses d'Enfer, près d'Harcourt, ainsi nommées sans doute par corruption de fosses *en fer*. Tout le monde connaissait, dans le pays, ces curieuses excavations souterraines ouvertes dans la montagne de St-Rémy, vestiges d'une ancienne exploitation qui avait dû servir à alimenter, aux siècles précédents, les forges de Danvou. Un jour, l'on s'est aperçu qu'il y avait là un fort beau gisement, permettant une extraction économique, relié au port de Caen par 34 kilomètres de chemin de fer. Par décret du 28 septembre 1875, une mine a été créée, qui est maintenant en pleine prospérité et qui développera encore sa production lorsqu'un tunnel, déjà assez avancé, reliera directement à la gare les travaux souterrains. Un tel succès s'explique sans peine : les grandes usines ne dévorent pas seulement beaucoup de charbon, il leur faut aussi beaucoup de minerai ; et, pourvu que celui-ci soit riche et peu coûteux, elles ne craignent pas d'aller le chercher à grande distance (1).

(1) Une série de 12 analyses faites sur des échantillons re-

Devons-nous donc espérer que, dans un avenir peu éloigné, tous les gisements ferrugineux de la Basse-Normandie seront employés d'une manière analogue? Non sans doute, car bien peu d'entre eux présentent des conditions aussi favorables que celui de St-Rémy. Il faut d'abord exclure toutes ces poches superficielles qui étaient la principale raison d'être de beaucoup d'anciennes usines, mais qui, par suite de leur faible extension, ne se prêteraient pas aux entreprises réellement importantes. Ce qu'il faut étudier avec soin, ce sont les bandes siluriennes qui s'étendent, de l'est à l'ouest, sur des longueurs parfois considérables. Il faut les examiner dans leurs parties les plus voisines des chemins de fer et chercher si, par leur richesse, par leur continuité, par leur situation topogra-

cueillis dans les divers quartiers de la mine de St-Rémy, a donné en moyenne :

Fer . . . . . 57,83 % (maxim.: 61,88 — minim.: 49,72).  
Phosphore. 0,110 (maxim.: 0,63 — minim.: 0).

Voici le résultat d'une analyse complète :

Eau à 100° . . . . .	1,17
Perte à la calcination . . . . .	5,41
Silice . . . . . , . .	5,24
Alumine. . . . .	8,28
Peroxyde de fer . . . . .	79,33
Chaux. . . . .	0,44
Acide phosphorique. . . . .	0,09
	<hr/>
	99,96

La proportion de soufre, le plus souvent insensible, ne paraît jamais dépasser 0,18 %.

phique, elles permettent d'attendre des résultats avantageux. Un travail de ce genre a été fait récemment dans l'Orne pour les minerais de la forêt de Halouse, et il a abouti à une demande de concession qui vient de recevoir un accueil favorable (décret du 8 avril 1884).

Un gisement de même nature, mais moins bien placé par rapport au réseau actuel des voies ferrées, existe à Urville, non loin de Bretteville-sur-Laize (Calvados). Il consiste en une couche puissante d'hématite rouge affleurant presque verticalement dans les coteaux qui dominent la vallée de la Laize. Une ordonnance du 1<sup>er</sup> mai 1822 en fit la concession au sieur Doray, notaire à Bretteville, qui comptait le traiter sur place, en une seule opération, par la méthode dite catalane. Ce procédé aurait eu l'avantage d'économiser le bois qui est assez rare dans le pays ; mais les essais du minerai d'Urville, entrepris à la forge de Pinsot, près Allevard (Isère), donnèrent de mauvais résultats : on trouva le minerai trop pauvre et trop réfractaire pour la forge catalane. Il fut alors question de construire sur place un haut-fourneau marchant à la houille : le prix trop élevé de ce combustible empêcha la réalisation du projet.

- Finalement, la concession d'Urville fut supprimée le 31 juillet 1857, sans qu'il eût été exécuté aucun travail d'exploitation.

Quelque temps après, en 1839, M. Hérault indiquait pour l'avenir la possibilité d'utiliser d'une autre façon le minerai d'Urville :



« Lorsque, disait-il, le canal de Caen à la mer sera terminé, et si, par ce moyen et par l'effet de la diminution survenue dans le droit d'importation de la houille anglaise, on parvenait à se procurer dans ce pays du combustible minéral à un prix modéré, je pense qu'on pourrait s'en servir avec succès pour traiter le minerai d'Urville et en obtenir de la fonte douce qui servirait à alimenter les fonderies de deuxième fusion de Caen, de Cherbourg, de Rouen et de Paris. En construisant un haut-fourneau dans l'emplacement d'un des moulins qui sont sur les bords de l'Orne, on serait à même de recevoir par eau la houille dont on aurait besoin, et d'embarquer, presque sans aucun frais, la fonte brute pour la conduire à sa destination. Une usine de ce genre n'aurait d'autre inconvénient que celui que présenteront tous les établissements qu'on formera sur le littoral et qui s'alimenteront de houilles étrangères, d'être obligés de cesser de travailler au premier coup de canon sur mer, ou dans le cas où l'on mettrait un droit trop élevé à la sortie des houilles qui nous viennent d'Angleterre ou de Belgique. »

Ces réflexions sont fort justes, et peut-être le moment serait-il venu de leur donner la sanction de la pratique en créant des usines locales destinées à traiter non pas le minerai d'Urville, dont le transport serait trop coûteux, mais bien les minerais de St-Rémy, de Halouse et d'autres gisements placés, comme ceux-là, à proximité des

chemins de fer. Il faudrait, dans ce cas, fondre sur place les minerais les moins riches, ceux dont, par conséquent, la moindre valeur ne permet pas l'envoi à grande distance, et expédier le minerai plus riche vers les bassins houillers, comme fret de retour des bateaux qui importeraient le charbon nécessaire.

Le principal avantage d'une telle combinaison consisterait dans la possibilité d'organiser ainsi un service de cabotage avec des navires recevant dans les deux sens la même charge utile, sans aucune perte de temps, et rendant par suite leur effet maximum. On éviterait en outre le double voyage du métal qui s'en va en Angleterre à l'état de minerai pour revenir chez nous à l'état de fonte, de fer ou d'acier.

Toutefois, en parlant ainsi, nous ne prétendons pas que la question soit dès à présent résolue. D'abord, les minerais de St-Rémy et autres semblables sont sensiblement phosphoreux; ils sont, en outre, siliceux et alumineux, dépourvus de calcaire et de manganèse. Traités seuls au haut-fourneau, ils doivent donner des produits coûteux et impropres à certains usages, et il y aurait tout intérêt à les allier avec d'autres minerais de qualité supérieure. Des essais longuement suivis seraient donc nécessaires pour déterminer la meilleure composition du lit de fusion. Ceci fait, la question économique devrait être examinée sous toutes ses faces : étant donnés, pour Caen, par exemple, le prix des terrains, celui de la con-

struction, le coût de la main-d'œuvre, les tarifs de douane, les frets de navire, etc., serait-il possible d'établir une usine métallurgique avec chances de bénéfices? Devrait-on se borner à la fabrication de la fonte? Devrait-on y joindre celle du fer, ou même celle de l'acier, que l'on sait actuellement obtenir avec des minerais assez impurs? Voilà tout un programme d'études que nous nous bornons ici à indiquer.

Un exemple tout récent est de nature à encourager les industriels qui voudraient marcher dans cette voie. A la fin de 1879, s'est fondée la Société anonyme des mines de fer de l'Anjou et des forges de St-Nazaire. Cette société, qui paraît prospérer, exploite les minerais siluriens des environs de Segré et les transporte à St-Nazaire, où elle fait venir par mer les minerais calcaires de Bilbao et les charbons anglais, pour alimenter ses forges et ses aciéries. Or la situation d'une usine placée à Caen serait entièrement analogue : la proximité des gisements locaux serait même notablement plus grande, et les ports anglais seraient moins éloignés.

Des conditions du même genre se retrouveraient aussi à Cherbourg, ou dans le voisinage, et permettraient peut-être de traiter sur place le beau gisement de Diélette (1). En cet endroit, les affleu-

(1) 5 analyses de minerai de Diélette ont donné en moyenne :

Fer. . . . . 55,27 (maxim.: 60,09 — minim.: 46,94).

Phosphore . . 0,304 (maxim.: 0,921 — minim.: traces).

rements du minerai, entièrement situés sous la mer, découvrent en partie à marée basse, et pendant longtemps on s'est contenté de les exploiter durant les courts intervalles de temps où ils devenaient accessibles. Un pareil procédé d'extraction ne pouvait suffire longtemps. Aujourd'hui, un puits de 100 mètres de profondeur, percé dans la falaise granitique, aboutit à une galerie qui s'avance à plus de 200 mètres sous les flots, sans que ceux-ci envahissent les travaux d'une façon inquiétante. Les chantiers souterrains sont aménagés pour une exploitation régulière. A la surface, le puits, muni de machines d'extraction et d'épuisement, est relié à une voie ferrée de 1,500 mètres de longueur, conduisant au port de Diélette. Malheureusement, le port est médiocre et ne peut recevoir les bâtiments d'un fort tonnage. Mais un chemin de fer s'embranchant sur la grande ligne de Paris à Cherbourg remédierait en

Voici le résultat d'une analyse complète :

Peroxyde de fer. . . . .	54,50
Protoxyde id. . . . .	23,00
Bisulfure id. . . . .	0,80
Oxyde de manganèse . . . . .	0,89
Alumine. . . . .	6,90
Silice . . . . .	12,80
Acide phosphorique—chaux. . . . .	traces.
Eau . . . . .	0,10
	<hr/>
	98,99

La proportion de soufre s'est élevée, dans une analyse, à 0,68. Un échantillon renfermait des traces d'or.

partie à cet inconvénient, car le port de Cherbourg n'est pas très-éloigné. On conçoit donc, dans un avenir plus ou moins rapproché, la possibilité de créer un centre métallurgique dans cette région, déjà favorisée par la présence de l'arsenal maritime. S'il en était ainsi, d'autres gisements jadis exploités dans le pays, à la Pierre-Butée et à Sauxmesnil, pourraient être repris avec avantage.

Le jour où des hauts-fourneaux seront allumés dans le Calvados et dans la Manche, un dernier pas restera à franchir. On se rappellera qu'entre Caen et Cherbourg s'étend un bassin houiller dont les bords seuls ont été fouillés : à Littry, dans le Calvados, et au Plessis, dans la Manche (1). L'insuffisance de qualité des charbons fournis par ces deux mines ne devra pas décourager les chercheurs ; car il peut fort bien se faire que, dans d'autres parties, il existe des veines plus pures. On percera donc des trous de sondage au centre même du bassin, par exemple vers la gare de Lison, si bien placée à la rencontre de deux lignes importantes, et, si le résultat est favorable, de nouvelles usines de houille pourront, comme l'a fait jadis celle de Littry, enrichir leurs actionnaires tout en enrichissant le pays.

(1) Voir *le Terrain houiller de Basse-Normandie, ses ressources, son avenir*, par M. Vieillard, ingénieur au corps des mines (1874).

# LA MUSIQUE

ET LA

## SOCIÉTÉ CAENNAISE

AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

---

### LE PÈRE ANDRÉ. — LE CONCERT DE CAEN

**Par M. J. CARLEZ**

Directeur du Conservatoire de Musique de Caen ,  
Vice-Secrétaire de l'Académie des Sciences , Arts et Belles-Lettres.



#### I.

On lit ceci dans la péroraison de l'un des discours sur le Beau, que prononça, vers 1740, devant l'Académie royale des Belles-Lettres de Caen, le P<sup>r</sup> André, professeur au collège des Jésuites :  
« C'est un nouvel agrément, Messieurs, que d'illustres citoyens viennent de procurer à votre ville, par l'institution d'un concert en règle. Plusieurs capitales du royaume vous en avaient donné

l'exemple ; mais ce qui vous est particulier, ce qui est peut-être unique dans toute la France, vous avez trouvé chez vous-mêmes de quoi former un concert complet, sans avoir eu besoin de rien emprunter d'ailleurs ; des génies pour la composition ; des talents pour l'exécution, et, ce qui est infiniment plus estimable, des directeurs pour le conduire, du caractère le plus propre pour le rendre en toute manière utile et agréable ;... des hommes amateurs du beau, pour en ordonner le dessein ;... aussi connaisseurs qu'amateurs de la belle musique pour faire avec goût le choix des pièces ;... mais surtout, des hommes pleins d'honneur et de vertu,... sages et prudents, pour en bannir toutes les dissonances morales qui auraient pu déconcerter, dans la ville, l'harmonie des bonnes mœurs ; pour en marquer les jours d'assemblée, en sorte que le plaisir et le devoir ne se trouvassent jamais en opposition ; enfin, pour en régler l'ordre et la décence, qui est toujours la plus belle décoration d'une assemblée publique (1). »

Ces lignes, un peu redondantes et déclamatoires, nous font connaître l'état florissant de la musique, au dix-huitième siècle, dans la ville de Caen, ou pour parler avec plus d'exactitude, au sein de la société caennaise. Cultivé avec amour, et aussi avec intelligence, par de nombreux amateurs, appartenant soit à la noblesse, soit à la bourgeoisie,

(1) *Essai sur le Beau* ; Paris , Crapart, 1770 , in-12 ; p. 196 et suiv.

l'art musical offrait alors de sérieuses ressources aux artistes de profession qui habitaient la ville, et dont plus d'un joignait au talent d'exécution, ou aux connaissances exigées pour l'enseignement, les facultés et le savoir du compositeur.

Le dilettantisme caennais avait son foyer principal dans la société lettrée, c'est-à-dire parmi les poètes, les philosophes et les savants qui composaient l'Académie. Ceci explique comment le P. André, lorsqu'il eut entrepris de traiter sous toutes ses faces la question du beau, s'étendit avec une complaisance toute particulière sur le beau musical, certain qu'il était d'intéresser son auditoire, et en fit l'objet du plus important des huit discours qui composent son *Essai sur le beau*, le seul aussi qu'il ait jugé nécessaire de diviser en deux parties.

Non pas qu'en l'écrivant l'auteur traitât un sujet favori, préféré, et sur lequel il se déployait à l'aise parce que les tenants et les aboutissants lui en étaient familiers. Rien de plus mince, au contraire, que son savoir musical; rien de moins fondé que ses jugements sur la musique et les musiciens, et rien de plus naïf parfois que les raisons sur lesquelles il s'appuie pour décerner l'éloge ou le blâme. C'est ce dont on peut se convaincre à la lecture de certaines pages du recueil manuscrit dans lequel Charles de Quens a consigné en notes concises, rapides et sans apprêt, le souvenir de ses conversations avec le P. André, et l'écho des opi-



nions manifestées devant lui, sur toute sorte de sujets, par son ancien maître et ami (1).

Le P. André (2) n'avait jamais solflé, ni par bémol, ni par bécarré ; les livres de théorie qu'il avait eu l'occasion de lire étaient aussi peu nombreux que possible ; en revanche, il avait entendu beaucoup de musique dans sa jeunesse, alors qu'il faisait son noviciat à la maison-professe de Paris, et il aimait à redire ses impressions de ce temps-là. Les opéras du P. du Halde, représentés par les acteurs de l'Académie royale de musique, son *Midas*, son *Narcisse ou l'amour de soi-même*, qui avaient éveillé en maint endroit les susceptibilités de Mgr le cardinal de Noailles ; l'opéra du P. Lefèvre, *La Musique* ; le *Saül* du P. Bretonneau, « noté par un des plus grands maîtres », Charpentier, sans nul doute, et dont le rôle principal, créé par le célèbre Beaumavielle (3), avait été repris en-

(1) Ce manuscrit appartient à la bibliothèque de Caen, et porte le n° 154. Charles de Quens (1725-1807) exerçait à Caen la profession d'avocat.

(2) Né à Châteaulin (Bretagne) le 22 mai 1675, le P. André (Yves-Marie) vint en 1726 à Caen, pour professer les mathématiques au collège des Jésuites. Il mourut le 26 février 1764, à l'Hôtel-Dieu, où il avait pris sa retraite.

(3) Beaumavielle s'assimilait ce rôle de Saül d'une telle façon qu'il avait cru devoir avertir l'acteur chargé du rôle de David, et lui recommander de s'enfuir au plus vite lorsque lui-même entrerait en fureur, ainsi que son rôle le commandait. A la représentation, le jeune David, tout entier aux mouvements désordonnés de Saül, oublia cette recommandation, et la lance royale l'atteignit dans sa fuite tardive ; fort heureusement, le fer ne fit que traverser ses vêtements.

suite par Boutelou, « la plus belle voix que le P. André eût entendue dans le gracieux », autant de souvenirs pieusement conservés par le bon jésuite (1).

C'est à l'aide de ces souvenirs qu'il s'était formé un jugement en matière de musique, jugement souvent erroné et superficiel, cela va sans dire. Il n'estimait point, nous apprend de Quens, « notre musique en plusieurs parties, du haut, du bas : C'est un charivari », disait-il. « Dans cette musique en parties, les maîtres peuvent sentir les finesses de l'art ; mais le commun des auditeurs n'y entend rien : beaucoup de bruit et point de symphonie (*sic*). Cette musique en parties dégénère insensiblement en cacophonie, l'oreille ne pouvant naturellement distinguer tant de sons à la fois. » Jean-Jacques Rousseau, lui aussi, quoique un peu plus musicien que le P. André, détestait la musique trop riche d'harmonie ; elle mettait son oreille en déroute.

« Le P. André, lisons-nous encore, n'aimait pas trop le mélange des instruments avec les voix, ce qui empêche de bien entendre les voix qui doivent pourtant dominer. » Même ordre d'idées : toujours

(1) Détail assez curieux : le cardinal-archevêque de Paris, Mgr de Noailles, ayant fini par s'alarmer de la fréquente exhibition des acteurs de l'Opéra sur le théâtre des Jésuites, où se représentaient les ouvrages qui viennent d'être cités, lança un arrêté leur défendant formellement d'y paraître. Ils cessèrent donc de figurer sur la scène, et ils durent se tenir en bas, dans l'orchestre, où ils chantaient, tandis que des comparses jouaient à leur place.

l'impuissance de l'oreille. Il donnait la préférence à la musique française, plus touchante, disait-il, que l'italienne, qui est trop artificielle. Et pourtant, Rameau lui paraissait « fantasque avec ses figures musicales », qu'il traitait de « charivaris. » Sur ce point, il est vrai, notre jésuite ne faisait que refléter l'opinion de M. Aubery de Vastan, intendant de la généralité de Caen, lequel avait entendu chanter les opéras de Rameau, et disait qu'ils le mettaient dans une grande agitation et comme hors de lui-même. D'où le P. André avait conclu que cette musique remuait fortement les sens ; il n'en doutait pas moins qu'elle pût contenter la raison.

Moins exclusif que le philosophe de Genève, le P. André croyait toutes les langues également propres à la musique, excepté peut-être celles qui sont trop sibilantes ou trop gutturales. A coup sûr, il n'eût jamais écrit la *Lettre sur la musique française*, ni formulé ces fameuses conclusions, dont Rousseau lui-même a pu reconnaître un jour toute l'absurdité.

Il aimait les belles voix, et goûtait fort la musique qu'elles lui faisaient entendre, pourvu qu'elle ne fût pas trop compliquée ; il avait du goût aussi pour les instruments joués en solo. Son habit ecclésiastique lui imposait, sans doute, une certaine réserve dans le choix de ses plaisirs musicaux ; mais, comme en ce temps-là on trouvait des musiciens un peu partout, même dans les couvents, les bonnes occasions s'offraient à

lui encore assez nombreuses. L'Abbaye-aux-Dames, dont le cloître n'abritait, à quelques exceptions près, que des religieuses de famille noble, comptait parmi celles-ci des musiciennes de talent : M<sup>me</sup> de Tournay, la directrice du chœur, de première force sur la basse de viole ; M<sup>me</sup> de Beauvoir, qui cultivait de préférence l'instrument de Louis Hotteterre et de Blavet, la flûte traversière ; M<sup>me</sup> d'Hermanville, cantatrice distinguée. Quelque vingt ans plus tard, le P. André eût rencontré dans ces murs pieux la sœur du peintre Jean Restout, musicienne elle aussi à l'égal de ses devancières.

A force donc de méditer sur la musique, d'en entendre et d'étudier les livres de théorie, le P. André finit par composer son discours sur le Beau musical. Mais que de fois, en l'écrivant, il avait dû reconnaître l'insuffisance de ses connaissances et de ses méditations ! C'est alors qu'il avait senti la nécessité, pour éclaircir certaines difficultés, ou pour s'assurer de l'exactitude des propositions par lui émises, de recourir aux lumières d'un homme du métier. A diverses reprises, il était allé frapper à la porte d'André de La Jaunière, le plus en renom des musiciens de la ville. Maître de musique de la collégiale du Sépulcre, dont les chanoines avaient le pas sur le clergé des douze paroisses, La Jaunière était le directeur obligé des exécutions musicales officielles, commandées, soit par l'Université, soit par le corps de ville, soit encore par la compagnie du Papeguay. Il y faisait

entendre ses compositions, des psaumes, messes, *Te Deum*, chœurs et récits, « avec grande symphonie », compositions dont l'importance, et probablement aussi la valeur, assuraient la réputation du maître.

Mais, soit parti-pris de la part de La Jaunière, soit tout bonnement mauvaise chance, notre jésuite ne put jamais se rencontrer avec ce grand personnage; les cinq ou six visites qu'il lui fit demeurèrent infructueuses : La Jaunière ne se trouvait jamais chez lui. « Les gens de routine et de pratique n'aiment pas les questions », telle est la moralité que tire Charles de Quens de la conduite du maître de chapelle.

Je n'entreprendrai pas la critique du *Discours sur le Beau musical*; la tâche serait par trop facile. Beaucoup de rhétorique, quelques pensées justes, noyées dans un flot d'hérésies et de divagations, tel est l'aspect général de ce morceau. Comme l'auteur disserte moins qu'il ne déclame, il n'y aurait pas trop lieu de le chicaner sur la pauvreté des raisons à l'aide desquelles il arrive à poser des conclusions absolument fantaisistes, s'il ne mêlait à sa rhétorique d'inutiles considérations sur les nombres sonores, et par suite tout un éblouissement de chiffres : pur effet de l'habitude, sans doute; ici, c'est le professeur de mathématiques qui reparait. Ainsi avaient fait le géomètre Crousaz, écrivant son *Traité du Beau* (1), et, avant lui,

(1) Amsterdam, Lhonoré, 1715, in-8°.

Descartes, dans son *Compendium musicæ*, faible ouvrage que le P. André tenait en grande estime ; il s'en était inspiré de préférence aux traités de Rameau, qu'il trouvait mal écrits et dépourvus de méthode.

Quoi qu'il en soit, le discours sur le Beau musical fut bien accueilli des académiciens caennais ; l'un d'eux, M. Cahagne de Verrières, grand amateur d'art et connaisseur en musique, se montra surpris que l'auteur eût « rencontré si juste les choses d'expérience, qui semblent réservées aux gens du métier. » En revanche, lorsque le P. André eut fait paraître, en 1741, la première édition de son *Essai sur le beau*, il s'attire une verte critique de la part de l'auteur du *Clavecin oculaire*, le P. Castel, vexé de n'avoir pas été cité dans certain passage du discours sur la musique, où les sept notes de la gamme sont assimilées aux sept couleurs de l'arc-en-ciel. Je suppose que le P. André fit la sourde oreille devant cette petite querelle que lui cherchait un confrère vaniteux ; n'avait-il pas, pour se dédommager, l'approbation de ses confrères de l'Académie et le bon accueil que le public venait de faire à son livre ?

Mais occupons-nous à présent de ce Concert de Caen, dont la fondation avait fourni, comme nous l'avons vu, une si éloquente péroraison à l'un des discours de notre académicien.

## II.

Au siècle dernier, on avait coutume d'employer le mot : *concert*, en lui donnant une acception générale, c'est-à-dire que l'on qualifiait ainsi une institution permanente, ayant pour but l'organisation de réunions musicales, ce que nous appellerions aujourd'hui : une entreprise ou une société de concerts. La plus importante et la plus célèbre de ces institutions était le Concert spirituel, établi à Paris, depuis 1725, lequel s'ouvrait, chaque année, aux époques où l'usage et les convenances religieuses imposaient, à l'Académie royale de Musique, la suspension de ses représentations. En province, un grand nombre de villes avaient établi, ou vu naître dans leur sein, une entreprise du même genre ; il y avait le Concert de Rouen, le Concert de Lille, le Concert d'Avignon, etc. Nées le plus souvent de l'initiative privée, fondées par un groupe d'amateurs, qui s'entourait d'associés ou d'abonnés, et entretenait à gages des musiciens de profession, ces institutions représentaient assez exactement les sociétés philharmoniques d'aujourd'hui.

Le Concert de Caen, qui prit naissance vers 1740, eut pour promoteurs les gens les plus distingués de la ville : M. de Monts, M. de Fresnel, M. le marquis de Hautefeuille, dont on vantait la belle voix, et nombre d'autres gentilshommes, « tous

gens d'honneur et de probité, ayant grande attention d'écarter tout ce qui pouvait choquer les bonnes mœurs », dit Charles de Quens, lequel s'exprime ici en digne élève du P. André (1).

La cotisation des membres adhérents fut fixée à un louis d'or; on réunit un nombre considérable d'abonnés, et l'évêque de Bayeux, Mgr de Luynes, donna, lui aussi, son louis, sur cette considération qu'il s'agissait d'un amusement honnête. Les âmes puritaines se montrèrent néanmoins quelque peu scandalisées de l'adhésion de leur évêque: « Comme il est difficile, observe de Quens, pour ne pas dire impossible, que cela ne dégénère en abus tôt ou tard, le décorum semblait exiger du prélat de ne point donner une approbation aussi formelle. »

Le Concert trouva, dans la ville même, et dès le début, les éléments nécessaires à son fonctionnement. Sa réputation ne tarda pas à s'étendre, grâce surtout aux réclames de toute nature que lui fit le rédacteur des *Nouvelles littéraires*, recueil périodique qui venait d'être fondé à Caen. L'auteur de cette publication (2) disait, dans son discours préliminaire: « On a réussi à établir un concert dans ce pays, où la privation de la vigne ne permettait pas d'espérer d'y voir jamais un musicien;

(1) V. *loco cit.*

(2) L'abbé Charles-Gabriel Porée, curé de Louvigny, membre de l'Académie de Caen, dont il devint plus tard le secrétaire. Né à Caen en 1685, mort en 1770, l'abbé Porée était le frère cadet du jésuite Charles Porée, l'un des maîtres de Voltaire.



c'est le zèle de la noblesse et des citoyens distingués, qui a opéré ce miracle (1). »

La prospérité du Concert se trouve attestée dans une lettre adressée de Rouen à l'abbé Porée : « On a beaucoup loué ici votre Concert, et on est surpris qu'il se soutienne cette année par le seul goût de vos concitoyens, puisque nous avons beaucoup de peine à soutenir le nôtre avec les secours étrangers dont nous jouissons en abondance (2). » Un autre correspondant des *Nouvelles littéraires* écrit, à la date du 26 janvier 1741 : « Nous aurons un fort bon concert cette année; s'il y manque une

(1) Parmi les autres articles sur le même sujet, il faut citer une *Lettre sur la musique et le Concert de Caen*, dans laquelle l'écrivain, après avoir parlé du roi David et de la piqure de la tarentule, entreprend de recommander le concert, à cause des avantages qu'en doit retirer la société, avantages qu'il énumère successivement, avec les développements que chacun d'eux comporte : éloignement pour la jeunesse des lieux de débauche; source de distractions et de consolations pour les affligés : « Leclair et Blavet, dit l'auteur, sont de plus grands consolateurs qu'Épictète et Boèce. » Et pour continuer l'énoncé des biens qui peuvent résulter du Concert : « Il illustre la ville, écrit-il, soulage les pauvres, occupe les oisifs, réunit les citoyens, adoucit les mœurs, répand la paix dans les cœurs et la sérénité dans les esprits. C'est un fond pour l'artisan et le marchand, un asile pour l'étranger, et un plaisir pour tout le monde. » Notre panégyriste y voit encore de grands avantages au point de vue de la prononciation et du langage; mais la plus piquante de ses observations est celle relative aux mariages, « dont le Concert est, dit-il, ou peut être le principe. »

(2) *Nouvelles littéraires*, feuille IV, 1740.

voix ou deux, elles seront remplacées par d'autres ; j'en connais qui sont actuellement à Paris, et qui dans peu reviendront ici, après s'y être perfectionnées (1). » Ces renseignements confirment ce que nous avait déjà révélé le discours du P. André, c'est-à-dire que le Concert de Caen était exclusivement défrayé par des éléments locaux ; nous voyons aussi que le désir de se faire entendre dans les conditions les plus avantageuses conduisait les amateurs exécutants à aller prendre des leçons de perfectionnement près des maîtres de la capitale ; l'institution déterminait donc, dès ses débuts, une utile émulation parmi les adhérents.

Nous n'avons aucun renseignement précis sur la composition des programmes de ces réunions

(1) L'écrivain consacre une partie de sa lettre à railler spirituellement les gens qui se sont faits les détracteurs du Concert. Il cite notamment : « un petit-maître arrivant de Paris, où il n'a demeuré que quinze jours, et qui se dit ami de Le Maire, de Jéliotte, de Blavet, de Cupis, et de Mondonville, avec qui il est en commerce de musique. Ce petit homme, pour se donner un certain air de connaisseur, dédaigne nos instruments et nos voix ; peut-être n'a-t-il connu, à Paris, que quelques ménétriers des Marionnettes ou quelques choristes de l'Opéra-Comique. » Reprenant ensuite un ton plus sérieux, le correspondant ajoute : « Il y a beaucoup de bon chez nous ; mais il y a aussi bien du faible. Nous sommes naturellement paresseux et encore plus envieux. On porte envie à tout ce qui réussit, et tel qui ne voudrait pas se donner la moindre peine pour se distinguer, jalouse bassement son compatriote, qui a de l'émulation. Voilà la raison pour laquelle le Concert a eu et aura toujours des critiques. »

musicales. Nous savons toutefois que des fragments choisis des opéras en vogue, des ariettes et des chœurs extraits des partitions de Lulli, Campra, Destouches ou Rameau, en formaient le fond (1). Des cantates, cantatilles et autres pièces de chant, complétaient la partie vocale. Quant à l'élément symphonique, il trouvait, lui aussi, d'abondantes ressources dans les ouvrages écrits pour la scène lyrique, et il s'y pourvoyait à son gré d'ouvertures, de marches, d'airs de danse de toute nature : menuets, chacons, passepieds, courantes, allemandes, gavottes, etc. Les morceaux de solo ne manquaient pas non plus : d'Anglebert, les Couperin, de Chambonnières en fournissaient aux clavecinistes ; les violonistes avaient le choix entre les sonates de Corelli, Tartini, Locatelli, et celles des maîtres français, Duval, Senaillé et Leclair.

L'audition de ces œuvres de nos virtuoses put aider à l'éclosion de plus d'un jeune talent ; en 1754, nous voyons une jeune fille de Caen, M<sup>lle</sup> Marchand, âgée de douze ans seulement, débiter à Paris, au concert spirituel du jour de l'Assomption, et se faire applaudir en jouant un concerto de violon de Mondonville.

Ce qu'il importe de constater ici, au moins dans

(1) De Quens nous apprend que les fondateurs du Concert, soigneux d'écarter tout ce qui pouvait choquer les bonnes mœurs, substituaient au mot *amour*, dans les opéras de Lulli, une autre rime ; mais les dames, paraît-il, restituaient au vers ainsi défiguré sa forme première.

la mesure du possible, c'est l'influence exercée sur la production locale par la création du Concert ; influence facilement explicable, car ce qui excite, en général, le zèle des compositeurs, c'est la certitude d'avoir sous la main les ressources nécessaires à l'exécution de leurs ouvrages.

Le Concert de Caen était à peine établi qu'on y chantait une cantate intitulée : *l'Amour désarmé par Bacchus*, cantate mise en musique par un artiste de la ville, nommé Vigneron. En 1742, un compositeur anonyme fit exécuter, sous le titre : *le Concert de Caen*, une cantatille à trois parties, en l'honneur des dames qui prenaient part aux réunions, soit par leur talent, soit par leur simple présence. Les *sol*i en furent chantés par M. le comte de Hautefeuille.

En dehors même du Concert, nous voyons se produire, à cette époque, un certain nombre de compositions émanant de musiciens caennais. Un maître à danser, fort en vogue, qui joignait à ses connaissances chorégraphiques le talent du compositeur, Hardouin, ajoute aux ballets de sa composition qui avaient déjà été joués et dansés à Caen, un ouvrage du même genre, *l'Histoire de la Danse*, lequel fait son apparition le 2 août 1741, au collège du Bois. On y signale surtout le prologue, destiné à célébrer l'origine de la danse au son de la voix, et formant une sorte de pastorale assez développée.

André de La Jaunière, dont j'ai parlé précédemment, continue à travailler pour l'église ou le con-

cert ; il apporte notamment sa collaboration musicale à plusieurs pièces dramatiques, dont la représentation a lieu au collège des Jésuites, le 9 août 1748.

En 1749, l'intendant de la généralité de Caen, M. Aubery de Vastan, le dilettante qui comptait au nombre de ses commensaux le P. André, est remplacé par M. de La Briffe de La Ferrière. L'année suivante, de Poix, maître de musique de l'église St-Pierre, compose et fait exécuter un *Divertissement* en l'honneur de M<sup>me</sup> de La Briffe. Cette composition, de dimensions respectables, comprenait six airs, deux récitatifs mesurés, un duo, un trio et trois chœurs ; de plus, pour la partie instrumentale, une ouverture, une marche plusieurs fois répétée, des menuets, des tambourins, une chaconne et quelques autres morceaux de symphonie. Le livret imprimé à Caen, chez Jean-Claude Pyron (1), porte quelques indications relatives à l'orchestration des morceaux de chant ; nous voyons ainsi que l'*air grave* qui faisait suite à l'ouverture avait un accompagnement de flûte, violon, basson et basse ; un autre était accompagné par les violons seuls, un troisième par la flûte et les violons.

Citons encore les intermèdes de chant composés par Blainville pour la tragédie d'*Isaac*, jouée en août 1757 au collège des Jésuites. Et il est bien

(1) 4 pp. in-4°, 1750. Je dois la communication de cette plaquette à l'obligeance de l'excellent bibliophile M. Er. Thoinan.

permis de supposer que les quelques ouvrages que je viens de tirer de l'oubli ne forment encore que la moindre partie de ceux qui naquirent en ce genre, à Caen, dans cette période d'environ vingt ans.

En 1756, à la suite de la déclaration de guerre faite à l'Angleterre, une armée fut réunie sur les côtes de Basse-Normandie. Le duc d'Harcourt en reçut le commandement et on lui adjoignit, comme commandant en sous-ordre, un gentilhomme distingué à la fois, tant par sa valeur et ses antécédents militaires, que par son talent et ses succès dans la composition dramatique. René de Galard de Béarn, marquis de Brassac, maréchal des camps et armées du roi, longtemps connu sous le nom du chevalier de Brassac, avait su mener de front les devoirs de l'homme de guerre et la satisfaction de ses goûts musicaux. En 1733, n'étant encore que simple capitaine, il faisait représenter, à l'Opéra, un premier ouvrage : *l'Empire de l'Amour*, ouvrage auquel Voltaire a fait allusion dans ces vers du *Temple du Goût* :

Brassac, sois toujours mon soutien :  
Sous tes doigts j'accordai ma lire.  
De l'amour tu chantes l'empire  
Et tu composes dans le mien.

« M. le chevalier de Brassac, disait le poète dans une note explicative, non-seulement a le talent très-rare de faire la musique d'un opéra, mais il a le courage de le faire jouer et de donner cet exemple à la noblesse française. »

duquel nous empruntons ces détails (1). Il était stipulé que le produit des autres souscriptions, savoir : celles des chefs de famille à 50 livres par an, et celles des célibataires à 30 livres, serait compté au profit des quarante du grand abonnement, étant préalablement retenue la somme de 8,000 livres, formant le fonds du Concert. Ceux-ci versèrent chacun 200 livres les deux premières années ; la troisième, on leur réclama encore une cotisation de 100 livres. L'un d'eux, M. Dubisson, échevin, opposa un refus à cette nouvelle demande d'argent ; il alléguait pour prétextes : 1° qu'il n'avait signé que par contrainte ; 2° que l'on avait mit son fils « à rang pour tirer à la milice au mois de septembre dernier, et qu'on aurait dû le lui accorder en qualité d'échevin, et qu'il lui en a coûté 300 livres pour fournir un homme en sa place » ; 3° qu'on n'avait point rendu compte du produit des abonnements à 50 et 30 livres, comme l'exigeait la nécessité d'établir la différence à partager entre les souscripteurs du fonds de 8,000 livres.

Sur son refus de payer, les directeurs du Concert, après avoir fait contrôler l'abonnement des 40, le firent signifier à M. Dubisson, avec sommation de payer dans la huitaine, « faute de quoi l'on prendroit les voyes de droict. » A l'expiration de cette huitaine, M. Dubisson présenta une requête au lieutenant-général de police, et la fit

(1) *Journal de Mauger, avocat du Roy à l'Hôtel-de-Ville de Caen* ; ms. 73 de la Bibliothèque de Caen.

signifier aux directeurs (1), avec assignation pour le lundi 9 devant cette autre juridiction.

De part et d'autre on fit défaut ; toutefois le tribunal de police retint la cause, et déclara l'abonnement résolu , c'est-à-dire résilié, avec dépens ; tandis qu'au bailliage, l'avocat du Concert, M<sup>e</sup> Crevel, demandait et obtenait la remise à huitaine ; et il en fut de même la semaine suivante.

« Tous ces renvois, dit Mauger, ne tendoient que pour avoir un délai, à l'effet d'obtenir une réponse de M. le comte de Saint-Florentin, auquel les directeurs du Concert avaient escrit pour obtenir du Roy des lettres patentes pour autoriser leur Concert. Ce sage ministre a répondu ou dû répondre, par sa lettre adressée à M. de Fontette, intendant, que plusieurs villes beaucoup plus considérables que celle de Caen avaient inutilement fait la même tentative, que S. M. avait toujours refusé, parce que le Concert empêchait la jeunesse de s'appliquer à l'étude, beaucoup plus utile à l'État que la musique. Le ministre ajoute : Mais vous ne me dites rien à l'occasion d'une affaire que les abonnements ont causée. Elle regarde constamment la police et non le bailliage ; d'ailleurs le Roy veut que ses sujets soient libres dans les abonnements. Je vous exhorte à estouffer cette affaire sans éclat, et surtout point d'autorité. »

La lettre du ministre mit fin au différend ; les

(1) « Au domicile du sieur Desclozets, épicier, receveur particulier des abonnements dudit Concert. »



directeurs du Concert versèrent au sieur Dubisson la somme de 37 livres 1 sou 9 deniers, pour paiement des frais de la sentence de police qu'il avait obtenue; puis les 40 souscripteurs du grand abonnement furent convoqués, pour le 30 juillet, à une réunion qui se tint chez M. de Brassac, et « par l'issue de laquelle, dit encore notre annaliste, il fut arrêté que le Concert seroit aboli, jusques à des temps plus heureux (1). »

(1) Nous trouvons dans le journal de Mauger la copie d'une délibération du Corps municipal de Caen, datée de mai 1759, et concernant le don d'un clavecin au Concert de Caen. Ce don avait précédé d'une année environ l'acte qui en établissait le caractère officiel. Voici le texte de cette délibération :

« La Compagnie, duement convoquée et assemblée, au sujet de l'arrêté fait par Messieurs les Directeurs de l'Académie de Musique de cette ville, par lequel il a esté décidé que les abonnements des corps seront abolis, à l'exception cependant de celui de cet hôtel, lequel, par diverses considérations, aura ses entrées franches au Concert, ce qui a esté confirmé par Messieurs Berthie et Massieu de Clerval, députés de ladite Académie. L'affaire mise en délibération, la Compagnie, en reconnaissance de la politesse de Messieurs les Directeurs, a arrêté que, pour augmenter l'orqueste (*sic*) dudit Concert, elle luy feroit présent d'un clavessin, avec son pied en menuiserie, qu'elle a fait venir de Paris; qu'elle se propose d'en faire orner tous les dehors, ainsy que le dedans du couvercle par les sieurs Pelouse (\*), peintres italiens en cette ville; que dans un cartouche on inscriroit ces mots : *Proprio ære, et propriis sumptibus ædilium urbis Cadomensis*, et que le tout seroit personnellement acquitté par la Compagnie. En conséquence, Messieurs les Directeurs ont prié Messieurs de Ville de demeurer les dépositaires, tant

(\*) Probablement : *Pelusi*.

La suspension du Concert ne fut pas de longue durée ; dès l'année 1760, les réunions avaient repris leur cours. Le 16 février, l'orchestre du Concert prenait part, dans l'église St-Pierre, conjointement avec la maîtrise de cette paroisse et celle du St-Sépulcre, à l'exécution de la messe funèbre pour le maréchal de Coigny, gouverneur de la ville et du château de Caen. On avait choisi, pour cette circonstance, la messe de *Requiem* composée par Lalande pour les obsèques de Louis XIV ; l'exécution était dirigée par un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, Pizet, maître de musique de St-Pierre.

A ces fonctions, Pizet joignit bientôt celles de maître de musique du Concert de Caen. Cette même année 1760, il y faisait exécuter un ouvrage qu'il publia aussitôt après, sous ce titre : « *Les Faveurs du Sommeil*, cantatille à voix seule, avec symphonie, dédiée à M. le marquis de Brassac, lieutenant-général des armées du Roi, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis (1). »

du clavessin que des autres effets appartenans à la d. Académie, en cas que le Concert vienne à cesser, pour estre le tout remis, au premier rétablissement, suivant l'inventaire qui en sera déposé ; ce qui a été agréé respectivement, tant de Messieurs de Ville que de Messieurs les Directeurs de l'Académie, le dit jour et an. — Signés : le marquis de Vrigny (maire), Brassac, Massieu de Clerval, Berthie, Saint-Germain-le-Diacre, Collet, Guisle, Vicaire du Dezert, de Mézières, Le Courtois-Duquesney, Rousselin, Lair, Dejean (greffier), et Mauger. »

(1) « A Caen, chez l'auteur, rue St-Pierre, vis-à-vis celle

Ici s'arrêtent nos renseignements sur le Concert de Caen. Rien ne nous empêche de croire qu'il prolongea son existence au-delà de l'époque avec laquelle prend fin le présent travail. Vingt ans s'étaient écoulés depuis sa fondation : vingt ans ! durée déjà longue pour une association de ce genre ; pendant ce laps de temps, combien viennent à disparaître parmi ceux qui participèrent à sa création, la patronnèrent, l'encouragèrent de leurs soins incessants ? Et ceux-là partis, que restait-il souvent de cet esprit de corps et de ce zèle commun, sans lesquels une Société ne peut vivre ?

Il faut aussi faire la part des changements qui viennent à s'opérer dans l'état général des esprits, dans les goûts dominants, dans le milieu politique et social. Ces raisons admises, il est permis de supposer qu'à l'époque où s'écroula notre vieil édifice monarchique, l'institution dont je viens de retracer l'historique, en traits rapides et bien incomplets, avait, depuis longtemps, cessé d'exister.

des Teinturiers. A Paris, aux adresses ordinaires de musique, et chez M. Dàton, rue Beaubourg, la porte cochère, vis-à-vis le cul-de-sac des Anglais. Prix, 36 sols. » (*Mercure de France*, novembre 1760.) Le marquis de Brassac, à qui cette composition était dédiée, avait été élevé en 1759 au grade de lieutenant-général.



# PORTRAITS D'ARTISTES

---

## MEISSONIER

**Par M. CHAUMELIN**

Directeur des Douanes, membre titulaire.

---

### I.

Il y a une quinzaine d'années, ayant à faire, dans un journal de Paris, l'analyse de certaines œuvres de M. Meissonier, un critique de mauvaise humeur se permit la boutade suivante :

« Le jour où il a pris un pinceau pour la première fois, M. Meissonier s'est posé ce problème évangélique : Étant donné une aiguille et un chameau, faire passer le chameau par le trou de l'aiguille.

« Et il a trouvé la solution, — ce qui lui a valu de devenir très-riche.

« Et la richesse ne l'a pas empêché d'entrer à l'Académie, qui est le paradis des artistes.....

« On connaît la réponse que fit un paysan

« d'Athènes, interrogé sur les motifs pour les-  
« quels il votait le bannissement d'Aristide : — Je  
« suis las d'entendre appeler cet homme *le Juste*.

« Eh bien ! je l'avouerai (c'est toujours notre  
« critique de méchante humeur qui parle), je  
« suis quelque peu paysan de l'Attique à l'endroit  
« de M. Meissonier : — L'excessive perfection de  
« ce peintre me fatigue !

« Loin de moi, d'ailleurs, l'intention de de-  
« mander que cet homme qui a si merveilleuse-  
« ment rapetissé la nature, soit banni du paradis  
« académique. Je ne désire pas même qu'on  
« l'expulse du Salon lorsqu'il daignera y des-  
« cendre..... Le seul châtiment que je lui souhai-  
« terais, serait qu'on le contraignît à déployer sa  
« perfection sur une toile de six mètres, — à laisser  
« tomber son aiguille dans une botte de foin, à  
« jeter son grain de sable dans la mer. »

Il s'est trouvé un américain (ce peuple est sans pitié) qui a voulu se donner le spectacle du supplice rêvé par le critique que je viens de citer, et pour lequel j'ose demander aujourd'hui un peu d'indulgence. Les journaux nous ont annoncé, tout récemment, qu'un certain M. Vanderbilt venait d'infliger à M. Meissonier la commande d'un tableau de six mètres sur quatre. La somme de *un million de francs* (chiffre absolument inédit dans l'histoire des commandes) dédommagera le patient !

En attendant le résultat d'une entreprise aussi

considérable, nous sommes réduits à juger M. Meissonier sur des œuvres qui sont, pour la plupart, de très-petite taille. Il n'y a certes pas là une cause d'infériorité que l'on puisse signaler *a priori*. Chacun sait que ce qui constitue le grand art, c'est le style et non la dimension des figures.

Voyons donc ce que vaut le style de M. Meissonier.

## II.

Nous avons vu reparaître à la vente Paturle, en 1872, le tableau par lequel M. Meissonier débuta au Salon de 1834, *Les Bourgeois flamands* : — trois bonshommes moins hauts que le pouce, affublés d'élégants costumes du XVII<sup>e</sup> siècle, assis et causant près d'une table sur laquelle sont posés un broc et trois verres.

Ce n'était là qu'un pastiche de l'école néerlandaise, mais, à défaut d'originalité, toutes les qualités qui ont fait depuis la réputation de l'auteur, y étaient en germe : netteté méticuleuse de l'exécution, justesse des expressions et des attitudes, simplicité extrême de la composition.

Il faut louer M. Meissonier d'avoir su, à ses débuts, résister ainsi à l'influence des deux groupes d'artistes qui se disputaient alors les faveurs du public français ; de s'être tenu à une égale distance des poncifs secs et décolorés de l'école classique et des turbulentes ébauches de l'école romantique ; d'être remonté, — voulant peindre des scènes de mœurs, — aux sources mêmes de l'art familial, aux

créateurs de la peinture de genre. Le malheur est qu'en se proposant les Hollandais pour modèles, il se soit attaché à les imiter bien moins dans l'esprit que dans la lettre ! Il s'est efforcé de s'approprier leur délicatesse de pinceau, la légèreté et la finesse harmonieuse de leur coloris ; mais il ne s'est pas inspiré de leur manière de voir et d'interpréter la nature, de leur sentiment profond de la réalité qui fait, à vrai dire, le plus grand charme de leurs œuvres.

Au lieu de regarder autour de lui, d'observer les types et les mœurs de ses contemporains, de saisir sur le vif des caractères et des passions, des vertus et des vices, des beautés et des ridicules, il s'est mis à peindre une société morte, la société des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, et il a été fatalement amené, dans ce travail rétrospectif, à donner plus de soin à l'exécution des accessoires qu'à la représentation des idées, à la fidélité des costumes qu'à la vérité des caractères.

Par là, il est bien inférieur à Metsu, à Terburg, à Frans-Miëris, à Gérard Dov, auxquels on l'a comparé. Ceux-ci déroulent sous nos yeux la comédie humaine telle qu'ils l'ont observée ; lui ne nous fait assister qu'à une exhibition de costumes et de mobiliers dont l'exactitude ne peut pas même être garantie, si l'on songe aux métamorphoses incessantes de la mode.

Sans doute les figures qui lui servent à faire montre de son talent de costumier, ne sont pas de simples mannequins ; elles ne se meuvent pas mé-

caniquement ; elles vivent de cette vie mystérieuse que donne l'art ; mais elles ne sont d'aucune époque, d'aucun pays ; elles manquent d'individualité. Or, si dans les créations de pure fantaisie, dans les allégories, par exemple, cette impersonnalité est une des conditions du beau, elle ne saurait convenir aux scènes de mœurs, aux sujets familiers.

### III.

Ce n'est qu'exceptionnellement que M. Meissonier a peint des costumes de notre temps. Il a fait, vers 1869, un séjour à Antibes et il en a rapporté quelques toiles dans lesquelles, indépendamment de certains types provençaux, — joueurs de boules, blanchisseuses étendant du linge, paysans apportant des provisions à la ville, — il a cherché à fixer les terrains crayeux de la Provence, son ciel sans nuages et sa mer bleue, toute moirée, toute pailletée de lumière. — C'est, à dire vrai, le paysage qui nous a le plus frappé dans ces tableaux. Si l'artiste n'a pas réussi à exprimer la chaleur des sites méridionaux, il a su, du moins, rendre avec force la limpidité des ciels, la profondeur des horizons, la clarté et la netteté des moindres détails.

M. Meissonier a exposé au Salon de 1853 un *Paysage* sur lequel nous n'avons aucun renseignement : mais cette œuvre elle-même ajouterait sans doute peu de chose à ce que nous connaissons de sa manière de traduire la nature. Comme



paysagiste, il est évidemment trahi par l'acuité de sa vue : tous les objets se retracent sur sa rétine avec une précision extrême, et il les peint comme il les voit. Le détail l'absorbe et l'empêche de discerner l'harmonie de l'ensemble. Il pourrait rivaliser pour la minutie avec M. Paul Robinet, que les rapins ont surnommé « le Raphaël des cailloux. »

Au reste, comme fonds de tableaux, ses paysages s'arrangent généralement bien avec les figures : si finis qu'ils soient, ils ne les écrasent pas, et, s'il n'est pas toujours possible de deviner le climat auquel ils appartiennent et le moment du jour où la scène se passe, on y marche du moins et on y respire suffisamment à l'aise.

#### IV.

C'est le détail que M. Meissonier perçoit dans la figure humaine, comme dans le paysage : le caractère de l'une lui échappe comme l'harmonie de l'autre. C'est ce qui le distingue essentiellement de François Millet, par exemple, qui a su dégager et fixer, d'une façon si magistrale, les traits essentiels et les attitudes significatives de ses rustiques modèles. Pour lui, il analyse, il fouille, il dissèque, et, — il faut bien le reconnaître, — il saisit avec une adresse inouïe les plus légères inflexions des muscles, il reproduit, avec une merveilleuse sûreté de touche, les moindres plis du visage.

Au surplus, s'il songe à nous étonner, il n'a aucune prétention à nous émouvoir. Nul peintre

ne fait si peu de cas que lui des moyens *extra-pittoresques* qui attirent et captivent le public. Il ne songe ni à flatter les mauvaises passions ni à encourager les bonnes. Il évite, avec un scrupule égal, les sujets moralisateurs et les grivoiseries, les scènes comiques et les scènes touchantes, les traits de l'histoire ancienne et les actualités. Il ne connaît ni le rire, ni les larmes. Il pousse le dédain de la grâce jusqu'à proscrire de ses compositions les enfants et les femmes. Il ne s'adresse directement ni à l'esprit ni au cœur. Il cherche, avant tout, à charmer les regards par les tours de force de son pinceau ; il ne compte pour plaire que sur son adresse. Il ne fait pas de l'art pour l'homme, il fait de l'art pour l'art.

Les motifs les plus simples lui suffisent : un militaire qui choisit une épée, une sentinelle appuyée sur sa hallebarde, un arquebusier, un porte-étendard, un capitaine de lansquenets en grande tenue, un peintre à son chevalet, un graveur penché sur une eau-forte, un amateur qui regarde des dessins, un bibliophile qui se délecte au milieu de ses in-folio, un mélomane qui râcle une guitare, un autre qui joue de la flûte, un jeune homme distrait de son déjeuner par une lecture intéressante, un épicurien qui clôture un bon repas par une bonne pipe, un solliciteur qui fait antichambre, un jeune seigneur que l'attente lasse et qui se penche à la croisée pour regarder dans la rue.....

Ces sujets, à une seule figure, sont de ceux que

M. Meissonier a traités avec une sorte de prédilection, et les tableaux qu'il leur a consacrés ne sont pas les moins estimés : ils tirent leur principal intérêt de la justesse d'expression de la physionomie, de la vérité du geste, de la précision des mouvements, de la netteté spirituelle des accessoires.

## V.

Dans les scènes à plusieurs personnages, M. Meissonier ne réussit pas toujours à relier les figures entre elles, et les figures avec les fonds. Les détails sont irréprochables, comme d'habitude ; l'ensemble laisse quelquefois à désirer.

Autrefois, d'ailleurs, il ne se mettait guère en frais pour varier les sujets de ses compositions : il a reproduit, à satiété, des scènes de lecture, des intérieurs d'atelier, des groupes de joueurs. A cette dernière catégorie appartiennent la *Partie d'échecs*, du Salon de 1841, la *Partie de piquet* et les *Soldats jouant aux dés sur un tambour*, du Salon de 1845, la *Partie de boules*, du Salon de 1848, les *Joueurs de boules sous Louis XV*, et les *Joueurs de tonneau*, de l'Exposition universelle de 1855.

Ces deux dernières toiles comptent parmi les merveilles microscopiques qui ont le plus contribué à la réputation de M. Meissonier : le public les a admirées comme de véritables prodiges d'adresse ; les amateurs les ont payées fort cher, en tenant

compte surtout de la difficulté vaincue, et la critique s'est faite l'écho de l'admiration universelle.

« L'exécution des *Joueurs de boules* dépasse, comme finesse, tout ce qu'on peut imaginer, a dit Théophile Gautier ; les têtes ne sont pas grandes comme le quart de l'ongle, et rien n'y manque ; l'on distingue les paupières, les plis des joues, l'âge et l'expression du personnage. Le *Jeu de tonneau* est encore plus étonnant ; il faudrait le regarder à la loupe pour en saisir les imperceptibles perfectiones. »

Dire d'une peinture qu'il faut l'examiner à la loupe pour en apprécier les beautés, c'est en faire, à notre avis, la critique la plus cruelle : c'est la classer parmi les œuvres de patience dans lesquelles les Chinois sont passés maîtres.

Heureusement pour sa gloire, M. Meissonier a peint plus d'un tableau dont il est possible de saisir les détails à l'œil nu.

Quoique de très-petite dimension et d'une exécution excessivement délicate, ses *Amateurs de peinture*, exposés au Salon de 1843 et qui figurent aujourd'hui dans la galerie de M. le baron Hottin-guer, — ont des qualités de couleur, d'expression et de vie qui s'aperçoivent tout de suite ; rien de spirituel et d'amusant comme la mimique de ces amateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, affectant des poses admiratives devant le chevalet d'un peintre qui travaille sans prendre garde à eux. Ce tableau nous a remis en mémoire le portrait que Diderot a tracé d'une plume si incisive, dans son Salon de 1763 :

« Nos artistes sont fatigués, dans leurs ateliers, d'une vermine présomptueuse qu'on appelle les amateurs, et cette vermine nuit beaucoup à leurs travaux. Ces faux connaisseurs sont des âmes froides auxquelles les arts sont, au fond, très-indifférents, quoiqu'elles paraissent quelquefois s'y intéresser ; des enthousiastes hors de mesure, la plupart comédiens de sentiment ; des dissertateurs diffus et vagues, pleins d'eux-mêmes, qui soutiennent opiniâtrément les sentiments qu'ils ont adoptés, souvent par hasard, ou en les empruntant d'autrui ; des discoureurs qui, fort instruits des lieux communs, ne connaissent aucun des détails importants qui appartiennent aux arts ; des hommes enfin qui prononcent sur la réputation et sur les talents, et qui s'arrogent le droit de décider souverainement. »

M. Meissonier est revenu plusieurs fois à ce sujet des *Amateurs de peinture*, notamment dans une charmante toile exécutée en 1860, et qui fait aujourd'hui partie de la collection de M. le vicomte de Trédern.

*L'Amateur chez un peintre* ou *Les Deux Van de Velde*, morceau d'une exquise finesse, exposé pour la première fois, en 1857, a atteint le prix de 38,000 fr. à la vente de la collection Michel de Trétaigne, en 1872. Ces chiffres ont été bien dépassés depuis : pour ne citer qu'un exemple, le *Portrait du sergent*, toile capitale datée de 1874, a été adjugée pour 100,000 francs, à la vente Oppenheim, en 1877.

Les amateurs ne savent pas mauvais gré à

M. Meissonier de les mettre en scène. A considérer les prix énormes qu'atteignent les productions de ce maître, on pourrait croire, suivant le mot de Th. Gautier, que la postérité a commencé pour elles.

## VI.

A la même année que *L'Amateur chez un peintre*, appartient *La Confidence*, qui joint à une exécution irréprochable les agréments d'une composition très-piquante dans sa simplicité : deux gentils-hommes sont attablés dans un élégant cabaret du XVIII<sup>e</sup> siècle ; le plus jeune tient en main une lettre d'amour et en donne lecture à son compagnon avec une expression de vanité naïve et de satisfaction béate ; l'autre, d'âge déjà mûr, nous montre, par son air narquois et par un sourire perdu dans la main sur laquelle il appuie son menton, qu'il a une très-médiocre confiance dans les promesses de l'épître.

M. Meissonier a rarement abordé les sujets aimables et badins ; il leur préfère les scènes de la vie studieuse et méditative.

*La Lecture chez Diderot* (payée 38,000 fr. à la vente Demidoff) est un chef-d'œuvre en ce genre. Il y a, dans ce tableau, sept personnages groupés avec beaucoup d'esprit ; les têtes sont bien celles de penseurs et de lettrés. On a fait remarquer, non sans raison, que les costumes étaient détaillés un peu minutieusement, et que les livres de la

bibliothèque, peints un à un, attiraient beaucoup l'attention. Néanmoins, grâce à l'habile distribution de la lumière, les figures ne perdent rien ici de leur importance ; l'accessoire n'écrase pas le sujet.

Une œuvre qui a eu moins de succès, est le *Jeune poète*, du Salon de 1853 ; ce poète chante ses vers, à l'ombre d'un bosquet, au milieu d'un cercle d'élégantes jeunes femmes. L'idée de cette sorte de Décaméron a été suggérée à M. Meissonier par un poème de Ch. Reynaud. C'est le seul sujet littéraire qu'il ait jamais traité, que je sache (1), et au dire d'un Salonnier de 1853, il s'en serait assez médiocrement inspiré. « Il y a là, — écrivait M. Paul Mantz dans la *Revue de Paris*, — des têtes très-fines, de petites mains et de petits pieds, qu'on ne peut distinguer qu'à la loupe ; mais toutes ces jolies choses sont faites mesquinement, sans largeur et sans esprit. Et puis, ce sont des roses, des bleus, des jaunes, qui éclatent de toutes parts, et qui blessent l'œil par un scintillement sans harmonie. M. Meissonier sait peindre des figures isolées, mais il ne sait pas faire un tableau. »

L'auteur de ces lignes cruelles avait alors, comme tous les critiques à leur début, une sévérité

(1) Je m'aperçois, en relisant mes notes, qu'il avait exposé au Salon de 1839 une composition, *Le Docteur anglais*, dont le sujet était tiré de *La Chaumière indienne* de Bernardin de Saint-Pierre. Il a fait, en outre, plusieurs dessins pour une édition de ce même ouvrage et pour les *Contes rémois* de M. de Chevigné.

quelque peu farouche. M. Mantz s'est fort adouci depuis, ce qui ne l'a pas empêché de rappeler dans son compte-rendu de l'Exposition triennale de 1883, que « M. Meissonier n'a pas toujours pratiqué avec une exactitude absolue l'art de discipliner le ton local et de mettre les choses à leur place. » Il ne faisait d'ailleurs cette constatation rétrospective qu'afin de pouvoir mieux louer une œuvre de tous points exquise qui figurait à cette exposition de 1883, et qui représente une jeune femme en deuil, éplorée et suppliante, penchée sur l'autel de la *Madonna del Baccio*, dans un recoin mystérieux de la basilique de St-Marc de Venise ; cette figure, vue de dos, et celle d'un prêtre agenouillé dans le fond d'une chapelle, et qui se voit également par derrière, ont des tournures extraordinairement expressives ; mais ce qui est plus étonnant encore, — précisément parce que l'auteur nous y a moins habitués, — c'est la couleur fondue, l'exécution souple et presque large de ce petit tableau.

## VII.

Nous avons dit que M. Meissonier proscrivait de ses tableaux les femmes et les enfants ; Paul de Saint-Victor a qualifié sa peinture de « peinture de garçons », et lui a reproché d'être monotone et attristante ; Edmond About a fait la même observation : « Meissonier s'est laissé enfermer dans un cercle étroit d'où il ne sort jamais : la grâce lui



est interdite ; son domaine est la finesse un peu sèche et cassée. Ce n'est point par hasard que vous ne rencontrez, dans ses tableaux, ni femmes, ni enfants. Les femmes et les enfants, créatures tendres et gracieuses, exigent une dépense d'huile (1) que M. Meissonier ne peut pas se permettre : il n'a pas le moyen. »

Si le tableau de la *Madonna del Baccio*, où il y a une si gracieuse silhouette de femme, est une exception très-réussie à la « peinture de garçons » dans laquelle se complait, d'ordinaire, M. Meissonier, on ne saurait en dire autant du *Chant* et de *l'Arrivée des hôtes*, qui ont figuré à l'Exposition triennale de 1883. Dans le premier de ces tableaux, une chanteuse blonde, en robe de velours vert brodée d'or, roucoule, les yeux levés au ciel, la chevelure dénouée, la main appuyée sur l'épaule d'un organiste brun, vêtu de velours rouge comme un procureur de Venise, qui se retourne vers elle et la regarde avec enthousiasme. Cette *diva* paraît un peu trop bien nourrie pour une femme aussi sentimentale. Je sais bien que beaucoup de cantatrices célèbres n'ont pas brillé par la sveltesse de leurs formes ; mais quand on est libre de choisir son modèle, et que l'on traite un sujet idéal,

(1) M. About entend ici le mot *huile* dans le sens que lui donnait Ingres lorsqu'il recommandait à ses élèves de laisser l'huile aux Flamands. L'illustre professeur indiquait par là que les peintres d'histoire doivent s'appliquer à peindre dans la pâte, et laisser aux peintres de genre les assaisonnements délicats que l'huile peut jeter sur un petit tableau.

pourquoi mettre en scène une figure plantureuse comme était l'Alboni ? Du reste, cette composition où les costumes et les accessoires ont beaucoup d'importance, est peinte dans des tons riches et harmonieux que M. Meissonier ne rencontre pas toujours sur sa palette.

*L'Arrivée des hôtes* ne nous a pas même satisfait pour l'exécution : les journaux ont dit, à la vérité, que cette peinture n'était pas achevée ; M. Meissonier eût mieux fait, en ce cas, de ne pas l'exposer. Ce tableau, qui compte un assez grand nombre de figures de gentilshommes, de dames, d'enfants, de valets, de chevaux et de chiens, nous a rappelé, par le sujet et par l'analogie des costumes, certaines compositions de Philipp Wouwerman ; ce rapprochement est bien loin, du reste, de tourner à l'avantage de l'artiste français ; le maître hollandais est autrement élégant et distingué dans ses peintures de la vie seigneuriale.

M. Meissonier ne s'est pas toujours tenu, d'ailleurs, à une aussi grande distance de cet excellent modèle. Il s'en approche, on peut même dire qu'il l'égale dans ses *Cavaliers se faisant servir à boire*, qui ont figuré à l'Exposition universelle de 1867, et qui, après avoir appartenu au comte de Morny et à lord Hertford, font aujourd'hui partie des trésors d'art de sir Richard Wallace. Ce tableau, ce chef-d'œuvre, mérite qu'on l'analyse.

Trois gentilshommes, en costumes du XVIII<sup>e</sup> siècle, ont arrêté leurs chevaux à la porte d'une auberge et ont demandé à boire. L'un d'eux prend

un verre sur une assiette qu'élève vers lui l'hôtesse accorte, en caraco brun, jupe grise à bordure rouge et noire, coiffe et tablier blancs; la jeune femme sourit aux propos aimables que lui adresse le voyageur. Le second cavalier semble joindre ses compliments à ceux de son camarade, tandis que le troisième, plus altéré que disposé à la galanterie, est en train de vider son verre. L'aubergiste fume tranquillement sa pipe sur le seuil de la porte, à côté d'un marmot appuyé sur le perron et qui ouvre de grands yeux curieux. Des poules picorent derrière les chevaux. Au bout de la rue, à droite, deux hommes arrêtés à la porte d'un enclos causent ensemble, et une femme s'éloigne.

Ces trois dernières figures, de proportions extrêmement réduites, sont touchées avec une précision merveilleuse; leurs mouvements, leurs attitudes, sont d'une vérité surprenante. Mais ce qui est tout à fait admirable, ce sont les personnages et les chevaux du premier plan : ils valent, assurément, pour la délicatesse de l'exécution, les délicieuses figurines de Wouwerman et d'Adrien van de Velde.

La limpidité et l'harmonie de la couleur séduisent tout d'abord. Les tons ne manquent ni de variété, ni de vivacité; mais l'artiste les a combinés et fondus si heureusement, que toutes les parties du tableau se tiennent et s'enchaînent. Le dessin témoigne aussi de beaucoup d'habileté et de science. Il semble même que M. Meissonier ait recherché complaisamment les difficultés pour se donner le mérite de les vaincre. Presque toutes

les figures offrent des raccourcis pleins de hardiesse : deux des cavaliers et l'hôtelière se présentent de profil perdu ; l'un des chevaux est vu de croupe, un autre de face, et le troisième de trois-quarts.

## VII.

Par tempérament, M. Meissonier est porté à peindre des scènes tranquilles ; sa gravité, et sans doute aussi son amour de la propreté, répugnent à l'interprétation des passions violentes, du mouvement, du drame. Deux de ses œuvres les plus célèbres, *La Rixe* et *Les Bravi*, de l'Exposition universelle de 1855, offrent, sans contredit, une remarquable énergie d'expressions ; mais, en donnant aux figures de ces tableaux des proportions auxquelles il n'avait pas encore accoutumé le public, il perdit quelque peu de la correction de son dessin et de la délicatesse de sa touche : en enflant la voix, il cessa de chanter juste. *Les Suites d'une querelle de jeu*, qu'il exposa en 1865, appartient à la même série.

Une peinture de M. Meissonier, qui est vraiment pathétique, et, en même temps, très-belle d'exécution, c'est *La Scène de guerre civile* qui a été exposée au Salon de 1850 : des insurgés, morts ou mourants, sont à demi ensevelis sous les pavés d'une barricade, au milieu d'une rue dont les maisons sont closes ; les fauves lueurs du crépuscule éclairent cet amoncellement lugubre.

C'est, au contraire, sous un jour clair et froid que l'artiste a peint *Les Tuileries en mai 1871* : l'incendie a dévasté le palais des empereurs et des rois ; les flammes ont rougi les embrasures des fenêtres, rongé les moulures de pierre et tordu les balcons de fer ; les voûtes se sont affaissées ; les murs se sont fendus ; et la vue, plongeant dans l'intérieur de ce qui fut la Salle du Trône, embrasse des débris hideux de choses glorieuses et de décors fastueux, de marbres héroïques et de trophées de victoire, entassés pêle-mêle avec d'ignobles plâtras ; au-dessus, les noms de « *Marengo* » et d' « *Austerlitz* » se lisent encore sur les voussures chancelantes où deux Renommées sonnent de la trompette épique en l'honneur de la gloire française ; et, au fond, une large baie aux découpures sinistres encadre le quadrigé de bronze de la Victoire qui surmonte l'arc triomphal du Carrousel et s'enlève sur le ciel bleu :

*Gloria majorum per flammæ usque superstes.*

Ce vers latin, que M. Meissonier a tracé sur sa toile, indique la signification patriotique qu'il a prétendu donner à cette douloureuse leçon de choses (*lacrymæ rerum*).

Bien qu'ils n'aient absolument rien de commun avec ce qu'on est convenu d'appeler la peinture d'histoire, les deux petits tableaux que nous venons de décrire sont plus saisissants et plus instructifs que beaucoup de grandes toiles qui encombrent les galeries de Versailles. Ce ne sont

guère que des notes pittoresques, prises par un témoin intelligent des événements, mais elles ont le mérite incontestable de la sincérité, — et la sincérité ici n'est que trop éloquente.

Dans la peinture des sujets militaires, M. Meissonier ne s'est guère élevé au-dessus du genre anecdotique. *La Campagne de France en 1814* et *La Bataille de Solférino*, qui parurent au Salon de 1864, ont été l'objet de louanges et de critiques également exagérées.

Les enthousiastes ont prêté une sorte de grandeur épique au Napoléon qui, dans le premier de ces tableaux, chevauche soucieux, à la tête de son état-major, sur un chemin défoncé où se mêlent la boue et la neige, tandis que les débris de la grande armée défilent silencieusement dans la brume; d'autres juges, moins bienveillants, ont prétendu, au contraire, que les physionomies maussades, larmoyantes, de l'empereur et de ses généraux tournaient à la caricature. La vérité est que cette toile, si elle n'atteint pas au style de l'épopée ou simplement de l'histoire, résume en un épisode assez saisissant les douleurs de la retraite de 1814.

Quant à *La Bataille de Solférino*, elle n'est pas même retracée d'une manière épisodique. L'œuvre de M. Meissonier nous a laissé tout au plus l'impression d'une revue, d'une parade militaire. Napoléon III et son état-major, dans lequel figure le peintre lui-même, occupent tout le premier plan et absorbent l'attention : ils ne prennent pas part

au combat, ils se contentent de l'observer de loin avec des lunettes. Ce n'est guère émouvant. On est réduit à s'extasier devant l'habileté avec laquelle tous ces petits personnages et leurs chevaux sont minutieusement détaillés.

## IX.

Dans la plupart de ses autres peintures militaires, M. Meissonier a cherché sinon à élever son style, du moins à agrandir sa manière. Quelques-unes de ses compositions, — *L'Ordonnance*, de l'Exposition universelle de 1867, et *Le Guide*, de l'Exposition triennale de 1883, par exemple, — n'ont aucune prétention à l'histoire : ce sont des tableaux à costumes, de simples « restitutions » archéologiques, pour me servir d'une expression employée par les architectes. L'artiste a, d'ailleurs, fait de sérieux efforts pour donner de l'expression et une apparence de vie aux figures qu'il a ainsi affublées des défroques du vieux temps ; il y a presque réussi dans les deux tableaux que nous venons de citer et qui, tous deux, représentent des militaires du temps de la première République. Deux autres toiles, qui offrent avec celles-ci les plus grandes analogies de faire et de sentiment, ont reçu des étiquettes historiques : *Desaix à l'armée du Rhin et Moselle* et *Moreau et son chef d'état-major Delsol devant Hohenlinden* ; mais il faut avouer que M. Meissonier présente ici l'histoire par les tout petits côtés : son Desaix, entouré de ses

officiers, reçoit, auprès d'un feu de bivouac, les renseignements que lui fournit un paysan alsacien ou badois; son Moreau, monté sur un rocher avec son chef d'état-major, étudie les approches d'une ville ennemie... Ces deux tableaux ne nous apprennent rien de plus sur l'histoire que *Le Guide* et *L'Ordonnance*; mais, comme eux, ils nous offrent des détails spirituels, d'intéressants costumes, des figures bien posées, bien dessinées. Ces quatre compositions sont, d'ailleurs, d'assez grandes dimensions, et il est juste de reconnaître que la facture de l'artiste n'a rien perdu de sa fermeté et de sa netteté en s'étendant ainsi : nous eussions même souhaité plus de laisser-aller, plus de *vaghezza* dans les fonds; la perspective y eût certainement gagné.

La plus vaste, la plus importante des compositions qu'ait peintes jusqu'à présent M. Meissonier, c'est *L'Épisode de la bataille de Friedland* : elle mesure 2 mètres 40 sur 1 mètre 40, et a été exécutée pour M. Stewart, le richissime collectionneur américain dont les trésors d'art empêchent évidemment M. Vanderbilt de dormir.

On ne se bat pas plus dans cette bataille de M. Meissonier que dans ses autres toiles militaires. L'empereur, arrêté sur un tertre, au troisième plan, au milieu d'un brillant état-major, salue ses troupes qui défilent au galop sur le devant du tableau. C'est l'antithèse de *La Retraite de 1814*. Le grand homme de guerre est dans toute la force de son génie, dans tout l'éclat de sa gloire : la



fortune lui sourit. Ses principaux généraux, ses heureux compagnons de victoire, ceux dont il a fait des princes, des ducs, des barons, se tiennent derrière lui à une distance respectueuse et lui forment comme une auréole vivante. Et ses troupiers invincibles, vieux grognards et jeunes conscrits, emportés par leurs chevaux lancés à fond de train, heureux de passer une seconde fois sous les yeux de l'empereur, se dressent sur leurs étriers et l'acclament avec enthousiasme, avec amour.

M. Meissonier a composé ce tableau d'une façon très-pittoresque ; l'escadron qui effectue, au premier plan, un mouvement tournant, semble prêt à sortir de la toile ; mais il est peint avec une si implacable précision, jusque dans les moindres détails du costume, qu'il ne cause aucun émoi, aucun vertige au spectateur ; on dirait d'un torrent subitement congelé par un froid hyperboréen.

Au reste, cette grande page est toute pleine de morceaux traités avec une adresse, une patience et une science consommées. S'il est vrai qu'elle ait été payée 200,000 fr., comme on l'a dit, par M. Stewart, on peut être persuadé que le célèbre amateur en a eu pour son argent et que sa propriété gagnerait à être revendue en détail ; car il n'y a pas un tableau seulement dans *L'Épisode de la bataille de Friedland*, il y en a vingt, il y en a trente, il y en a autant que de figures... Lorsque cette toile fut exposée dans la galerie de M. Francis Petit, en novembre 1875, j'ai vu des amateurs

convaincus, des connaisseurs émérites, des experts jurés promener lentement une forte loupe d'un bord à l'autre du cadre, analyser muscle par muscle, poil par poil, la structure des chevaux ; s'extasier devant la perfection d'une passementerie ou d'une sabrelache, s'émerveiller, enfin, de ce que cette peinture supportait aussi bien qu'une photographie l'épreuve de l'*agrandissement*.

## X.

Hélas ! le grand malheur de M. Meissonier est justement de faire beaucoup trop penser à la photographie. Certains critiques lui ont même reproché de s'en inspirer directement. C'est un tort qui lui serait commun, il faut l'avouer, avec un très-grand nombre d'artistes contemporains. Mais, il voit trop clair, et il a trop d'esprit, au bout de son pinceau, pour ne pas se renseigner et se modeler sur la nature ; s'il consulte la photographie, c'est, évidemment, — pour me servir d'un mot d'Edmond About, — comme Molière consultait sa servante.

La meilleure preuve qu'il en est ainsi, c'est la manière très-mordante, très-alerte, très-spirituelle, en même temps que très-précise, avec laquelle il a traité le portrait.

On a, de lui, en ce genre, plusieurs œuvres capitales qui suffiraient pour sa gloire. Le portrait de M. Delahante, qui a paru à l'Exposition universelle de 1867, est une merveille d'exécution souple et fine ; mais, c'est mieux encore : c'est

une figure d'expression intense, d'un caractère profondément marqué au coin d'une époque, et, en quelque sorte, typique. Je ne saurais mieux comparer ce portrait qu'à celui de *Bertin l'ainé*, par Ingres, de qui Gautier a dit, avec raison, qu'il est « la révélation de toute une époque », et qu'il « en raconte plus sur la haute bourgeoisie parisienne du temps de Louis-Philippe, que les six volumes de *Mémoires* du docteur Véron. »

Le portrait de M. Hetzel et celui de M. Alexandre Dumas fils, qui ont figuré à l'Exposition des portraits du siècle; ceux de M. Victor Lefranc et de M<sup>me</sup> Mackay, surtout, que nous avons vus à l'Exposition triennale de 1883, mériteraient d'être décrits et d'être loués, tant pour les mérites de l'exécution que pour leur caractère bien vivant et bien personnel. Mais je craindrais d'allonger démesurément cette étude. Je ne puis m'empêcher, cependant, de dire quelques mots du portrait de M<sup>me</sup> Mackay, autour duquel il s'est fait récemment tant de bruit : la simplicité et le naturel de la pose, l'expression fine et comme un peu voilée des yeux, les palpitations des narines qui respirent et des lèvres qui vont s'entr'ouvrir, la beauté de la main, dont l'épiderme délicat laisse transparaître les veines bleuâtres, la sobriété des accessoires et le moelleux de l'exécution, tout fait de cette peinture un des chefs-d'œuvre de l'école française (1).

(1) Les journaux ont raconté que le modèle, peu satisfait

## XI.

Me voilà bien loin de l'appréciation maussade que j'ai enregistrée au début de cette étude, et je voudrais bien ne pas y revenir. Cependant, si nous laissons de côté deux ou trois œuvres qui ont tout pour nous passionner, comment ne pas reconnaître que la peinture de M. Meissonier, dans laquelle tout est si clair, si net, si savant, si sage, si réfléchi, manque de quelques qualités maîtresses : elle n'a ni l'imprévu qui saisit, ni l'élan qui remue, ni la chaleur qui pénètre et transporte. C'est la perfection, mais une perfection limitée, emprisonnée dans un cercle étroit, une perfection monotone qui, — je le répète tout bas, — finit par lasser ceux qu'elle étonne le plus.

---

*P.-S.* L'étude qui précède était écrite depuis plusieurs mois (1), et allait être livrée à l'impression au moment où s'est ouverte à Paris, dans la galerie

de son peintre (on devine bien pourquoi), aurait détruit cette image si complètement réussie sous le rapport de l'art. Nous n'en voulons rien croire. Une femme a beau placer au-dessus de tout le renom de sa beauté, il doit lui répugner de commettre un acte de vandalisme.

(1) La lecture en a été faite à l'Académie, dans la séance de décembre 1883.

Georges Petit, une exposition générale des œuvres de Meissonier, organisée par les admirateurs de ce maître, pour célébrer ses « nocés d'or artistiques », c'est-à-dire le cinquantième anniversaire de ses débuts au Salon. J'ai tenu à voir cette exposition avant de publier mon travail, — tout prêt à le remanier et à en changer même les conclusions, si j'y étais amené par le rapprochement et la comparaison de peintures que j'avais auparavant étudiées séparément, — à des dates plus ou moins éloignées et dans des dispositions d'esprit assurément fort diverses, — et dont quelques-unes, du reste, m'étaient tout à fait inconnues.

Maintenant que j'ai terminé cet examen comparatif et récapitulatif, je ne vois rien à retrancher de ce que j'avais écrit, et, si j'ai quelque chose à y ajouter, c'est plutôt pour insister sur les appréciations résultant de mes précédentes études que pour envisager le talent de M. Meissonier sous de nouveaux aspects. Telle est, en effet, l'unité qui existe dans l'œuvre de cet éminent artiste, depuis les pages de la première année jusqu'aux dernières productions, qu'il suffit d'en connaître quelques exemplaires pour avoir une idée exacte de sa manière de peindre et de la tournure de son esprit.

Dans l'exécution, M. Meissonier s'est toujours signalé comme un calligraphe consciencieux, patient, prodigieusement habile, joignant à l'imperturbable sûreté de la main, le goût des traits les plus ténus et des fioritures les plus délicates.

Bien qu'il y ait plus de sécheresse dans ses premières productions, plus de vivacité et d'esprit dans celles du milieu de sa carrière, plus d'ampleur et peut-être de rondeur dans celles qu'il a exécutées depuis quinze ans, elles se ressemblent toutes en ce qu'elles tendent au même idéal pittoresque, la précision, et que tout y est subordonné à cet idéal.

Au point de vue de la conception, c'est encore le détail, le petit côté qui est mis en relief, qui occupe la place principale dans l'œuvre de M. Meissonier.

Si ce maître représente, par exemple, un cavalier isolé dans la campagne, il nous intéresse moins à l'homme qu'à son cheval ou à son costume. S'il groupe plusieurs figures dans un tableau de genre, il se préoccupe bien plus de l'effet pittoresque que de l'effet moral, du jeu des lumières et des lignes que du jeu des passions.

S'il aborde l'histoire, il s'arrête aux épisodes, comme cela lui est arrivé pour la *Bataille de Solferino* et pour la *Bataille de Friedland*, dont il a été question plus haut, — et surtout pour son grand tableau de *Mil-huit-cent-cinq*, et qui a paru pour la première fois à la galerie Georges Petit et dans lequel la bataille d'Austerlitz (car c'est d'elle qu'il s'agit, supposons-nous) est représentée par un superbe escadron de cuirassiers rangé sur une seule ligne, à travers des champs labourés, et attendant sans doute l'ordre de charger. Le catalogue nous a appris que dans cette composition

qui n'a pas moins de 2 mètres de longueur et 1 mètre 25 centimètres de haut, on aperçoit sur les collines du fond, à une grande distance, l'empereur et son état-major ; nous n'aurions vraiment pas eu l'idée d'aller chercher si loin le héros de la journée, et nous aurions cru tout bonnement à une manœuvre de cavalerie, à un incident de « petite guerre ».

Nous n'irons pas jusqu'à prétendre avec certains critiques, que M. Meissonier ne met jamais rien de son âme dans ses œuvres ; mais nous pensons qu'elle ne s'y manifeste que très-inconsciemment, même quand c'est avec le plus de force, comme dans la *Barricade* et les *Tuilleries en 1871*. C'est en copiant sincèrement et presque naïvement les choses lugubres qui l'avaient ému, qu'il a réussi à nous émouvoir par ces deux tableaux. Lorsqu'il lui est arrivé de viser au pathétique, comme dans la *Rixe* et les *Suites d'une querelle de jeu*, il n'a pu se défendre d'une certaine exagération qui choque et refroidit le spectateur. Et, pour une fois qu'il s'est efforcé d'atteindre à l'épopée, — dans son *Paris en 1870 et en 1871*, — il a fait un amalgame de réalités palpitantes et de fictions démodées qui trahit la faiblesse de son imaginative. Cette œuvre, la dernière sortie de son pinceau, montre d'ailleurs que, pour célébrer ses noces d'or, il a conservé toute sa puissance d'artiste, toute sa verdure, toute sa *maestria*.

Si l'on retranche de cette composition la femme géante, coiffée d'une peau de lion, vêtue d'une

robe jaunâtre, qui personnifie la ville de Paris, et dont la main armée d'une épée, s'appuie énergiquement sur une sorte d'autel de la Patrie, où est peint le vaisseau emblématique de la capitale; — il reste une page des plus intéressantes où des groupes, qui n'ont heureusement rien d'allégorique, résument les dévouements, les sacrifices, les souffrances et les épouvantes du siège héroïque de 1870-71.

Le devant du tableau est couvert de morts et de mourants, parmi lesquels on distingue une figure d'un caractère très-mâle et très-fier: c'est un officier, — le colonel de Dampierre, dit le catalogue, — qui expire, adossé à un amas de cadavres, les flancs entourés d'une large ceinture rouge, les poings serrés, la main droite étreignant encore son épée, la bouche menaçante, les yeux ouverts et lançant un dernier éclair.

Comme contraste à cette physionomie martiale et empreinte d'un désespoir farouche, un jeune officier de marine, — le capitaine Després, — meurt, le sourire aux lèvres, appuyé contre l'autel de la Patrie, et, plus près encore de la Ville de Paris, le peintre Régnault, en vareuse de garde national, s'est affaissé, ayant encore à la main son revolver et fronçant les sourcils.

Parmi les figures du premier plan, on distingue encore un officier, M. Néverley, déjà roidi par la mort et une jambe prise sous un cheval qui se débat lui-même dans l'agonie et redresse la tête en hennissant.



A droite, au second plan, une jeune femme cherche son époux parmi les morts ; un vieillard, penché sur un cadavre, reconnaît son fils ; un mari, qui revient de la bataille, voit s'affaïsser devant lui son épouse qui presse son enfant mort contre son sein tari ; un médecin des ambulances soutient un artilleur qui chancelle ; des frères de la doctrine chrétienne emportent sur un brancard un blessé, devant lequel se découvrent ceux qui vont combattre.


A gauche, un autre ambulancier, le frère Anthelme, est atteint d'un coup mortel et laisse tomber le blessé qu'il avait pris dans ses bras. De ce côté-là, on continue la lutte : des marins pointent une pièce de marine ; un garde national, le fusil à la main, s'apprête à faire feu ; un autre tient haut et ferme le drapeau tricolore. Ces deux dernières figures, d'une tournure très-flère, sont debout devant l'autel même de la Patrie qu'ils semblent vouloir couvrir de leur corps.

Héroïsme inutile ! Dans le ciel livide plane le spectre hideux de la famine, un aigle noir sur le poing !... La grande ville affamée ouvrira ses portes.

Cette figure de la famine, confondue pour ainsi dire avec les nuées, est beaucoup moins déplaisante que la massive personnification de Paris. Celle-ci n'a d'autre avantage que de servir de lien aux groupes épisodiques dont nous avons fait la description.

Somme toute, cette œuvre ne manque ni d'âme

**ni de poésie : elle glorifie d'une façon très-digne, très-émouvante, la noble passion du patriotisme. Comme peinture, elle offre un mélange admirable de délicatesse et de force et suffirait pour classer M. Meissonier parmi les plus habiles maîtres de l'art contemporain.**



# NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

## M. ERNEST COLLAS

**Par M. HOUYVET,**

**Premier Président,**

**Membre titulaire de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres  
de Caen.**



Je remercie l'Académie de l'honneur qu'elle m'a fait, dans sa dernière séance, en me chargeant de lui lire une notice biographique sur M. Collas. Elle m'a fourni ainsi l'occasion de rendre un dernier devoir à un homme de bien, à un magistrat éminent, à un ami.

M. Collas (Charles-Ernest) est né à Alençon, le 20 octobre 1809.

Son père était alors procureur impérial dans cette ville. Plus tard, en 1826, il devint président du tribunal d'Alençon, dont il dirigea les travaux pendant vingt-sept ans : il descendit de son siège, atteint par le décret du 1<sup>er</sup> mars 1852, et il mourut à Alençon en 1878.

Sa grande droiture, l'élévation de son esprit, sa science et surtout sa grande bienveillance lui avaient acquis toutes les sympathies.

Il a laissé des regrets et des souvenirs qui durent toujours. Il fait encore aujourd'hui autorité au Palais.

Il consacrait ses loisirs à la littérature ; il aimait à lire les anciens, surtout les poètes, et quelquefois même la Muse lui inspira des vers.

Je ne l'ai point connu, mais on m'a dit souvent qu'au physique son fils lui ressemblait d'une manière frappante. S'il en est ainsi, c'est de tout point que notre cher et regretté collègue rappelait son père. Il n'eut qu'à suivre son exemple, et il dut naturellement se destiner à cette magistrature que depuis son enfance il avait vue entourée de considération et de respect.

Ernest Collas fit de brillantes études au collège d'Alençon. Il obtint, en 1826, le prix d'honneur en rhétorique, et, en 1827, le prix d'honneur en philosophie (dissertation latine), et, de plus, le prix de dissertation française. — Il fit son droit à Caen et débuta comme avocat à Alençon, où il plaida plusieurs fois avec succès devant le Tribunal et devant la Cour d'assises.

Le 25 novembre 1836, il fut nommé substitut à Vire. Il occupa successivement les postes de substitut à Cherbourg, procureur du roi à Paimbœuf, président à Domfront, à Argentan et à St-Lo. C'est comme président, à St-Lo, qu'il fut, en 1858, décoré de la Légion d'Honneur.

Il fut nommé, le 13 octobre 1859, conseiller à la Cour de Caen, et, le 7 décembre 1875, président de Chambre. Il fut appelé à ce poste par les vœux de tous ses collègues, sans avoir fait la moindre démarche pour l'obtenir, et je pourrais ajouter, sans l'avoir désiré.

Dans toute sa carrière judiciaire, il fut un véritable magistrat. A l'étude approfondie du droit, il joignait l'expérience acquise. Il pratiquait cette justice qui s'éclaire par la connaissance du cœur humain, et qui n'oublie jamais qu'elle juge des hommes. Toutes les fois qu'il eut à appliquer des peines, si sa raison lui disait qu'il faut être sévère pour les récidivistes et les malfaiteurs incorrigibles, son cœur le portait à l'indulgence pour les jeunes gens et pour les premières fautes. Il était de ceux qui comprennent que, quand un homme fait pour la première fois un faux pas, ce n'est point en l'accablant d'un lourd fardeau qu'on le relève.

Je n'ai point, Messieurs, à vous entretenir de ses travaux judiciaires, qui consistent surtout en des jugements et arrêts, œuvres qui ne sont pas ordinairement des titres pour l'Académie. N'oublions pas, cependant, que la langue française est toujours la langue des affaires, qu'elle convient merveilleusement à la justice qui a son style à part, sévère et rigoureux.

Ce n'est pas chose facile et donnée à tous, de bien rédiger un jugement. Certains arrêts de la Cour de Cassation sont en ce genre des modèles à

la perfection desquels il est difficile d'atteindre. Un arrêt doit résumer, en quelques lignes, une longue discussion, mettre en relief les raisons de décider, répondre aux objections, être clair, précis, méthodique : l'amplification est l'écueil, la concision le mérite.

M. Collas avait été à bonne école près de M. le premier président Champin ; il apportait dans la rédaction de ses arrêts le même culte de la forme que vous avez remarqué dans ses œuvres poétiques. Il polissait et repolissait son ouvrage à l'aide de ratures et de corrections, et il arrivait ainsi à une rédaction irréprochable.

Le 1<sup>er</sup> novembre 1879, M. Collas fut atteint par la limite d'âge, et il ne resta plus attaché à la Cour que par les liens de l'honorariat.

Loin de s'affliger, comme beaucoup d'autres, de sa mise à la retraite, il l'accueillit avec la sérénité d'esprit et l'égalité d'humeur qui ne lui ont jamais fait défaut. Il s'en console et s'en réjouit même :

- « La loi pour tous est faite,
- « Je suis à la retraite.
- . . . . .
- « Il n'est rien tel que d'être
- « Son seigneur et son maître.
- 
- « Pourtant n'allez pas croire
- « Qu'en quittant le prétoire
- « Je n'éprouve, en secret,
- « Nul souci, nul regret.

« Je songerai sans cesse  
« Aux amis que j'y laisse.  
« Penseront-ils à moi ?  
« Je l'espère et j'y croi. »

Son espoir n'a point été déçu ; nos vives sympathies et nos regrets l'ont suivi dans sa retraite, et tous ceux qui l'ont connu comme magistrat conserveront toujours le souvenir de leur excellent et éminent collègue.

Si au Palais nous avons mieux connu le magistrat, vous, Messieurs, vous avez plutôt connu le poète gracieux et délicat ; nous avons tous aimé l'homme de bien que la mort nous a ravi le 2 décembre dernier, et nous aimons à nous le rappeler.

Il était grand ; dans les derniers temps, les années l'avaient un peu voûté, l'œil était vif, le regard était franc. A la distinction naturelle il joignait une grande simplicité : sa conversation était pleine de charme.

Ce qui le distinguait surtout, c'était sa bonté ; il était bienveillant pour tous, pour ses collègues, pour ses amis, pour ses domestiques ; très-généreux et très-charitable pour les pauvres, d'une urbanité parfaite, d'une humeur toujours égale et d'une modestie poussée quelquefois jusqu'à la timidité.

Il aimait la promenade et la rêverie. C'est en se promenant qu'il a composé une partie des œuvres que vous connaissez, ainsi qu'un grand nombre.

de couplets et quatrains, œuvres éphémères qu'il réservait pour ses amis les plus intimes.

Souvent absorbé par ses méditations, il avait l'air distrait du bon La Fontaine, et comme le poète latin qu'il aimait à lire, il a pu dire souvent :

*Ibam forte via sacra, sicut meus est mos,  
Nescio quid meditans nugarum, totus in illis.*

Voici, d'ailleurs, à ce point de vue, son portrait peint par lui-même :

#### LE REGRET.

- « Il est un grand rêveur, habillé tout de noir,
- « Qui flâne assez souvent ; chacun a dû le voir,
- « Mais lui ne voit personne... Il a passé peut-être
- « Tout près de vous, Madame, et sans vous reconnaître.
- « Hélas ! l'instant d'après, quand il s'est aperçu
- « De sa distraction, vous aviez disparu.
- « Oh ! l'étrange rêveur qui poursuit une idée
- « Au milieu de la rue, une rime attardée,
- « Et qui perd justement, ce qui peut l'inspirer,
- « Le regard vif et doux qu'il aime à rencontrer. »

C'est le poète qui s'est ainsi dépeint. — Le magistrat à l'audience était toujours digne, sérieux, attentif.

Jurisconsulte et poète, M. Collas était comme ce Julius Florus auquel Horace écrivait :

Ipse quid audes ?  
Quæ circumvolitas agilis thyma ? non tibi parvum



Ingenium, non incultum est, seu civica jura  
Respondere paras, seu condis amabile carmen.

*Amabile carmen*, n'est-ce pas le titre qu'il conviendrait de placer en tête de chacune des poésies de M. Collas ?

M. Collas avait, près d'Alençon, à Valframbert, un cousin, M. le colonel Charpentier, poète et fabuliste qui publia, en 1860, pour ses amis seulement, un petit volume de fables terminé par les fables de M. E. C....s.

Dans sa préface, M. Charpentier disait :

« A MES AMIS,

« J'ai ajouté à ce recueil quelques fables inédites, qu'un parent, un ami, un de nos concitoyens, distingué par son mérite et son talent plus encore que par sa haute position, a bien voulu m'autoriser à prendre dans son portefeuille : en cela, je suis certain de vous être agréable. »

M. Collas, de son côté, fit précéder ses fables de l'introduction suivante :

- « Venez sans plus tarder, puisqu'on vous y convie,
- « Sortez de la retraite où vous avez vécu.
- « Seules, s'il vous fallait, dans un monde inconnu
- « Vous risquer au grand jour, sans qu'une main amie
- « Guide vos premiers pas, votre timidité
- « Préférerait toujours l'ombre et l'obscurité.

- « Mais on vous tend la main. Paraissez donc, mes fables,
- Sous la protection de parentes aimables
- Qu'accueille dès longtemps, avec tant de faveur,
- « Le public, dont pour vous on craindrait la rigueur. »

La première de ces fables a pour titre : « La Perruche. »

Une perruche indiscrete avait révélé le secret de deux amants qui se répétaient sans cesse : « Je t'aime. »

Écoutez comme elle s'excuse :

- « Ah ! répétés ainsi,
- Ces mots étaient charmants, j'aimais à les entendre,
- Prononcés d'une voix et si douce et si tendre,
- Et je les préférais à tout autre discours ;
- Je m'étudiai donc à les dire toujours. »

Je voudrais vous citer toutes ces fables, ou au moins vous en donner des extraits : elles ont toutes la même grâce. Mais vous les connaissez et vous ne les avez pas oubliées. Ce sont ces premières fables qui firent accueillir M. Collas avec tant d'empressement au sein de notre compagnie.

Il fut nommé associé résidant, le 22 avril 1864. A la séance suivante, il vous lut un remerciement en vers si gracieux, qu'à lui seul il justifiait la légitimité des titres de l'auteur à vos suffrages.

Le 26 janvier 1866, il fut nommé membre titulaire, et le 26 novembre 1869, il fut élu président de l'Académie.

Depuis 1864, vous avez eu, Messieurs, la primeur de ces œuvres charmantes lues avec tant de grâce à nos séances, poésies tantôt graves et philosophiques comme « La Poupée » et « Le Rêve d'Or », tantôt vibrantes des accents les plus patriotiques, comme « Le Miserere » ; tantôt spirituelles et satiriques ; quelquefois mélancoliques comme « L'Orpheline » et « Le vieux Célibataire », toujours pleines de charme par le style, par l'élévation de la pensée et par la morale qui s'en dégage.

Vous vous rappelez « Le Poète et l'Oiseau » :

« Le poète et l'oiseau se comprennent si bien ! »

Une hirondelle a fixé son nid au toit du poète ;  
avec quelle sollicitude il protège ce nid :

« Un nid, c'est du grand au petit  
« Le chez-soi que l'on aime, et qu'à tout l'on préfère ;  
« On dort moins bien ailleurs, et là sont nos amours ;  
« On peut s'en éloigner, on y revient toujours. »

Je suis encore obligé de m'arrêter dans les citations, à cause de l'embarras du choix.

C'est surtout dans l'expansion des sentiments affectueux que le poète est le mieux inspiré. Ce sont ces sentiments qu'il a si heureusement exprimés dans « Le Hérisson et l'Hermine », dans les stances « à Marie » et dans ce chef-d'œuvre « à Laurence », dont vous avez entendu, le 20 mars 1875, la lecture, qui fut, je crois, la dernière que notre cher collègue nous ait faite de ses poésies.

Dans ces stances « à Laurence », il rappelle ses souvenirs d'enfance, la profonde affection qui l'unissait à sa sœur :

- « Ce commerce si doux, la mort, quoi qu'il arrive,
- « Ne le supprime pas; c'est par le souvenir
- « Qu'on peut s'entendre encor de l'une à l'autre rive,
- « En attendant le jour qui doit nous réunir. »

Il aime à croire que :

- « Ceux qui nous ont aimés, des sphères lumineuses
- « Descendraient jusqu'à nous; nous serions visités
- « Dans notre isolement, et ces ombres heureuses,
- « Quand nous nous croirions seuls, seraient à nos côtés! »

Et il ajoute :

- « Rêves, si vous voulez, vaines illusions,
- « Mais souffrez que je croie à tout ce que j'espère. »

Avec quels accents émus il raconte la mort de cette sœur bien-aimée :

- « Laurence, pauvre sœur, portée au cimetière,
- « Pour moi, si j'étais mort, qu'elle eût versé de pleurs!
- « A mon chevet, pour moi, quelle ardente prière!
- « Sur ma tombe, elle m'eût offert toutes ses fleurs. »

Il n'est pas de fleurs plus agréables et d'un parfum plus suave que les poésies de notre aimable collègue. En lui disant, en notre nom à tous, un

dernier adieu, notre honorable président a eu l'heureuse pensée de nous rappeler, par quelques extraits lus sur la tombe encore ouverte, ces œuvres si fraîches et si délicates. Il me permettra de lui emprunter ses dernières paroles :

« Ces fleurs, je les ai cueillies pour les déposer sur votre tombe, avec les paroles d'adieu et de suprême espérance de vos collègues, qui apprécient trop les qualités de l'esprit et du cœur pour oublier jamais dans « le vieux célibataire », un des poètes les plus aimables de notre Académie. »



# **SCEPTIQUES OU LIBERTINS**

## **DE LA**

# **PREMIÈRE MOITIÉ DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE**

**GASSENDI, GABRIEL NAUDÉ, GUI-PATIN, LAMOTHE-  
LEVAYER, CYRANO DE BERGERAC**

**Par Jacques DENIS**

**Professeur à la Faculté des Lettres de Caen**



Gui-Patin écrit à un de ses amis, quelques jours avant la Fronde : « M. Naudé, bibliothécaire de M. le cardinal Mazarin, intime ami de M. Gassendi, comme il est aussi le mien, nous a engagés à souper tous trois à sa maison de Gentilly, à la charge que nous ne serons que nous trois et que nous y ferons la débauche ; mais Dieu sait quelle débauche ! M. Naudé ne boit naturellement que de l'eau et n'a jamais goûté de vin. M. Gassendi est si délicat qu'il n'en ose boire, et s' imagine que son corps brûlerait s'il en avait jamais bu ; c'est

pourquoi je puis bien dire de l'un et de l'autre ce vers d'Ovide :

« Vina fugit gaudetque meris abstemius undis (1). »

Pour moi, je ne puis que jeter de la poudre sur l'écriture de ces deux grands hommes; j'en bois fort peu, et néanmoins ce sera une débauche, mais philosophique et peut-être davantage. Tous trois guéris du loup-garou et délivrés du mal des scrupules qui est le tyran des consciences, nous irons peut-être jusque fort près du sanctuaire. Je fis l'an passé ce voyage de Gentilly avec M. Naudé, moi seul avec lui tête à tête; il n'y avait pas de témoins, aussi n'y en fallait-il point; nous y parlâmes fort librement de tout, sans que personne fût scandalisé (2). »

Si nous pouvions percer le secret de ces débauches philosophiques, où Gui-Patin, Gabriel Naudé et Gassendi parlaient fort librement de tout et allaient fort près du sanctuaire, quand ils n'en brisaient pas hardiment les portes, nous connaîtrions tout un coin obscur et non le moins curieux de la Société française du XVII<sup>e</sup> siècle. Les savants, les érudits et les médecins formaient une petite société à part, ayant sa physionomie, ses mœurs et ses opinions propres, plus conforme par son tour d'esprit aux hommes de la Renaissance qu'à ceux de cet âge. Intelligences tout

(1) Il fuit le vin et sobre n'aime que l'eau pure.

(2) *Lettres*, p. 362.

ensemble très-libres et très-serviles, leur prétention la plus commune était d'être déniaisés et de mépriser souverainement le vulgaire avec ses sottes croyances. Mais s'ils étaient fort dégagés des préjugés du peuple, ils en avaient qui leur étaient particuliers et qui tenaient à leur profession, à leurs études, à leur passion de l'antiquité. En général, leur esprit était tout d'emprunt, et leur science regardait plus vers le passé que vers l'avenir. Ils sont libertins, comme on disait alors, et l'on ne voit pas, en effet, que la foi les ait beaucoup gênés. Mais ils sont libertins à la manière de Montaigne et de Charron, doutant sans autre but que de douter et que de rire entre eux de la crédulité humaine, dont ils étaient tout fiers d'être émancipés ; avec cela, parlant plus par la bouche d'autrui que par eux-mêmes, et si pleins de textes ramassés de toutes parts, qu'ils en regorgeaient.

« Tout beau Mascurat, se fait dire Gabriel Naudé par son interlocuteur Saint-Ange, tu es si plein de notions et de conceptions différentes que tu ne cherches qu'à t'en décharger ; tu ressembles à ces cuves où la vendange regorge de toutes parts.

« ... Spumat plenis vindemia labris (1). »

(1) La vendange écume (et bouillonne) à pleins bords. — *Le Mascurat*, p. 473. Voyez encore ces mots de Saint-Ange : « Enfin les sources du Nil tariraient plutôt que ton admirable polymathie. Je crois, pour moi, que si tu avais fait gageure de ne rien dire de trois jours que par la bouche d'autrui, tu en viendrais à bout, p. 487. »



A la différence de Descartes, qui semble jaloux de ne rien avancer que de lui-même, ils mettent leur esprit et leur gloire à citer ; ils diraient volontiers avec Naudé que « leurs citations ne peuvent être blâmées que par ceux qui n'en pourraient faire de semblables, juxta illud : cavillari facilius est quam imitari (1). »

C'est là plus ou moins le caractère de toute une classe d'hommes, dont l'indépendance d'esprit se cache sous le voile épais de l'érudition et trop souvent du pédantisme. G. Naudé se plonge à corps perdu et avec une telle fougue dans ses bouquins, qu'à peine l'en peut-on démêler. Gui-Patin y va avec plus de discrétion et, à force d'humeur et de bon sens caustique, il n'est pédant qu'autant qu'il le fallait encore pour être un médecin de son temps, portant robe et rabat. L'érudition de Gassendi est si bien digérée, si à lui, de si bon aloi, qu'elle ne semble qu'une couverture ou un passe-port pour des doctrines assez mal sonnantes dans un prêtre. Tous les trois d'ailleurs, « peu gênés du mal des scrupules », ils sont jetés entre Montaigne et Bayle, comme pour rejoindre le XVI<sup>e</sup> siècle au XVIII<sup>e</sup>, la Renaissance à la Révolution.

Quoique leurs débauches philosophiques soient restées couvertes d'un silence prudent, il n'est pas trop difficile de savoir quelle espèce d'idées en

(1) *Mascurat*, p. 490. Selon ce mot, il est plus facile de se moquer que d'en faire autant.

faisaient les frais. J'extrairai donc des ouvrages de Gassendi, de ceux de Gabriel Naudé, et des lettres de Gui-Patin, ce qui pourra nous éclairer à ce sujet; et pour achever la peinture du libertinage ou de l'incrédulité des contemporains de Richelieu et de Mazarin, je joindrai à ma rapide étude sur les trois amis, quelques mots sur Lamothe-Levayer et sur Cyrano de Bergerac.

Gassendi était, comme dit Tennemann, le plus savant parmi les philosophes, et le plus habile philosophe parmi les savants. G. Naudé l'appelle « l'oracle de la philosophie, des mathématiques, de l'astronomie, de tout ce qu'il y a de meilleur dans les sciences plus relevées (1) »; et je ne doute pas qu'il ne fût plus considéré que Descartes parmi les érudits, tandis qu'il compta presque autant de disciples ou de partisans que lui parmi les hautes classes ou ceux qu'on appelait les honnêtes gens. La philosophie de Gassendi pouvait facilement s'accorder avec le scepticisme de Naudé et avec l'humeur opposante de Gui-Patin. En effet, quel est l'esprit de cette philosophie, qu'on la prenne ou dans *Les Objections contre les Méditations* de Descartes, ou dans l'exposé que Gassendi fait de la doctrine d'Épicure (*Syntagma philosophiæ Epicuri*), ou dans le système qu'il tire lui-même de cette ancienne philosophie (*Syntagma philosophicum*)? C'est le plus pur sensualisme. Toutes les idées viennent des sens, même celle de l'âme,

(1) *Mascurat*, p. 285.

même celle de Dieu ou de l'être spirituel par excellence. Il dit, à la vérité : « Je fais profession de croire qu'il y a un Dieu et que nos âmes sont immortelles. » Il prétend réfuter les dogmes épicuriens qui sont contraires à la foi chrétienne, comme il l'annonce dans le titre même de son exposé de la doctrine épicurienne (*Syntagma philosophiæ Epicuri cum refutationibus dogmatum quæ contra fidem christianam ab eo asserta sunt*). Mais ces réfutations, il faut l'avouer, paraissent plutôt données aux convenances du prêtre ou à la sécurité de l'auteur, qu'à la vérité (1). Non-seulement il s'efforce de démontrer que l'idée de Dieu, qu'il appelle cependant avec les Épicuriens une *prénotion* ou une *anticipation*, n'est pas innée, que la conception de l'infini est toute négative, et que dire d'une chose qu'elle est infinie, c'est attribuer à une chose qu'on ne comprend pas un nom qu'on n'entend pas davantage. Mais il expose avec le soin le plus attentif et une sensible complaisance les opinions d'Épicure et de quelques anciens, les plus destructives de toute religion : par

(1) Gassendi sentait bien le désaccord de ses opinions philosophiques et de la foi dont il faisait profession en sa double qualité de chrétien et de prêtre. Aussi, vers la fin de sa vie, fit-il prier Sorbière, qui avait mis du latin en français une partie de son système, d'en différer la publication. On tolérât, en latin, beaucoup de choses qui eussent fait scandale en français. Je ne nie pas qu'il n'ait vécu en bon prêtre. Il était assez fin, assez sage, assez charitable pour cela. Je n'envisage que ses doctrines, et elles me laissent de grands doutes sur sa foi.

exemple, que c'est la crainte qui a fait les dieux (*Primus in orbe Deos fecit timor*), que les dieux sont une invention des législateurs, qu'on a divinisé les grands hommes et les objets naturels qui sont utiles. Il accorde et détruit en même temps le consentement unanime des peuples, comme preuve que l'idée de Dieu est une prénotion naturelle de notre esprit. Voici une page qui devait singulièrement plaire à Gabriel Naudé. Après avoir rapporté l'opinion de Cicéron et d'autres anciens sur l'universalité de la religion et sur le consentement unanime des peuples à admettre l'existence de la Divinité, il ajoute pour affaiblir cette opinion : « Certains peuples de l'antiquité, au dire des historiens, furent totalement dépourvus de l'idée de Dieu, comme en Espagne et en Éthiopie, si l'on en croit le témoignage de Strabon ; et l'on a trouvé dans le Nouveau-Monde des nations entières chez lesquelles on n'a observé aucune opinion, aucune croyance sur la Divinité ; c'est ce qu'attestent tant les premières relations sur l'Amérique méridionale, que celles qui viennent de paraître sur l'Amérique du Nord, où se sont établis nos compatriotes. Il faut donc accorder que ce n'est pas seulement un petit nombre d'hommes, tels que ceux que Cicéron énumère, Diagoras, Protagoras, Théodore, qui sont athées ; il y en a, au contraire, un très-grand nombre. Toutefois, comparé avec l'universalité du genre humain, c'est si peu de chose, qu'on doit regarder comme un monstre qu'ils ne conviennent pas avec

la multitude infinie des autres. » C'est un procédé fréquent dans Gassendi, comme dans les incrédules d'Italie du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècle, d'affirmer et de nier en même temps : avis à ceux qui entendent.

Ainsi, l'on croirait que c'est un homme pénétré de la grandeur de Dieu qui parle, lorsqu'on l'entend dire : « Certainement Dieu est infiniment élevé au-dessus de toute compréhension ; et quand notre esprit veut s'appliquer à la contemplation de ce grand être, non-seulement il se reconnaît trop faible pour le comprendre, mais encore il s'éblouit et se confond lui-même. » Mais l'explication qu'il donne de cette confusion et de cet éblouissement est toute sceptique : « Je remarquerai en passant, dit-il, que la raison pourquoi notre esprit se confond d'autant plus qu'il augmente et amplifie davantage quelque *espèce* ou quelque idée, vient de ce qu'il dérange alors cette espèce de sa situation naturelle, qu'il en ôte la distinction des parties, et qu'il l'étend de telle sorte et la rend si mince et si déliée, qu'enfin elle se dissipe et s'évanouit. » L'idée de Dieu est donc d'autant plus vide d'objet ou de réalité, qu'elle paraît plus infinie ; et il n'est pas étrange qu'elle ne laisse dans notre esprit qu'une sorte d'aveuglement.

Gassendi a donc recours à la foi pour établir la certitude de l'existence de Dieu ; mais l'on sait ce que cet appel à la foi veut dire dans un philosophe, surtout lorsque ce philosophe répète après Epicure : « On est impie, non point pour anéantir les

Dieux du peuple , mais pour appliquer les opinions du peuple à la divinité ; tout ce que le vulgaire rapporte de la divinité est fondé non sur des prénotions naturelles et vraies , mais sur de fausses conjectures. »

C'est encore à la foi que Gassendi en appelle pour assurer l'existence de l'âme. « Que la foi nous fasse donc luire sa lumière pour nous apprendre qu'il y a dans chaque homme une âme raisonnable et immortelle , créée par Dieu et unie par lui avec le corps. » Tous les raisonnements sont vains pour établir fermement cette vérité ; « il ne manque pas de docteurs, comme Duns Scot et Caiétan , qui , tout en admettant comme bien trouvées et industrieusement construites (congruas) les raisons par lesquelles on prouve l'immortalité de l'âme , soutiennent que ces raisons pourtant ne sont pas convaincantes ni démonstratives. » Au fond , Gassendi n'est pas moins matérialiste que son maître Epicure ou que son contemporain Hobbes , et , comme philosophe , il n'admet pas d'âme incorporelle , autrement dit, d'âme. Mais ne pouvant , en sa qualité de prêtre , enseigner le matérialisme cru , il imagine la doctrine la plus anti-métaphysique qui se puisse concevoir , mais qui avait le double avantage de le mettre en règle avec la foi et d'inviter les lecteurs à chercher sa vraie pensée : c'est l'hypothèse d'une âme qui est à la fois une et composée de deux substances , l'une matérielle et qui doit périr , l'autre incorporelle et impérissable. Toutes

les fonctions autres que l'entendement appartiennent à l'âme corporelle qui n'est que la partie la plus pure et « la fleur » du sang. L'entendement est ce qu'il y a dans l'âme d'immatériel et d'immortel (1). Mais comme, après tout, l'entendement ne fait que combiner les matériaux fournis par les sens et conservés par la fantaisie ou imagination, on ne voit aucune nécessité qu'il diffère en nature de la sensation, de la mémoire, de la fantaisie, qui sont toutes fonctions corporelles, et il paraît bien être simplement, comme Gassendi le dit en termes formels dans ses objections à Descartes, « la partie la plus subtile, la plus pure et comme la fleur de l'âme », qui n'est elle-même, comme nous venons de le voir, que la fleur du sang. Que deviennent alors l'immatérialité et l'immortalité ? Lorsque je vois Gassendi grossir la liste de ceux qui rejettent l'âme immortelle de Socrate, d'Aristote, des Cyniques, des Stoïciens (2),

(1) Gassendi semble d'accord dans cette hypothèse avec les plus grands métaphysiciens de l'antiquité, Platon et Aristote, qui admettent, eux aussi, que tout ce qui dans l'âme n'est point le *Noûs* procède de la matière. Mais outre que l'explication que Gassendi donne de l'entendement est toute matérialiste, il ne me paraît pas qu'Aristote ni Platon admettent de vraies parties et rien de matériel dans l'âme en tant qu'âme. Les facultés procédant de la matière s'ajoutent seulement à l'âme comme accessoires par suite de son union avec le corps.

(2) Je ne sais sur quoi Gassendi se fonde pour ranger Socrate parmi ceux qui repoussent l'immortalité de l'âme. L'opinion d'Aristote est fort obscure et équivoque sur ce point. On ne peut dire au juste ce qu'en pensaient les

j'ai peur qu'il ne le fasse pour renforcer le parti d'Épicure, parce que ce parti est le sien.

Aussi parle-t-il de la mort exactement comme Épicure. On doit toujours tempérer le désir de vivre que la nature nous a donné, selon les prescriptions mêmes de la nature, et adoucir, en y consentant volontiers et doucement, les destinées que rien ne saurait fléchir, et qui entraînent de force ceux qui s'y refusent. Il n'y a pas d'autre moyen de passer tranquillement et sans inquiétude ce peu de vie qui nous est octroyé, que de nous prêter facilement à la nature, de ne vouloir pas nous-mêmes ce qu'elle ne veut pas, mettant la fin de la vie parmi ses fonctions, et nous disposant de telle sorte que nous puissions dire, à l'approche de la mort : « J'ai vécu et j'ai fourni, ô Nature, la carrière que tu m'avais assignée :

*Vixi et quem dederas cursum, Natura, peregi* (1).

Tu m'appelles. me voici ; tu me redemandes le dépôt que tu m'avais confié, je te le rends de bon cœur ; tu m'ordonnes de mourir ; je meurs sans révolte. » Gassendi était bien, comme le dit Gui-

**Cyniques.** Les Stoïciens avaient une doctrine particulière, à l'exception de Panétius, qui repoussait nettement toute immortalité. Ils admettaient que les âmes, au moins celles des bons, survivaient au corps jusqu'à l'ἐκπύρωσις, c'est-à-dire jusqu'au moment où les âmes qui sont de nature ignée (*igneus ollis vigor*) rentrent et s'absorbent en Dieu ou dans le feu primordial.

(1) *Énéide*, IV, 653.



Patin, un épicurien mitigé, c'est-à-dire intelligent. Il vécut doucement et sans inquiétude ; et lorsque la dernière heure fut venue, lorsque Gui-Patin, son médecin et son ami, lui donna à entendre qu'il n'y avait plus de remède, et lui dit de mettre ordre à ses affaires, il leva gaiment la tête et lui dit à l'oreille :

Omnia præcepi atque animo mecum ante per-gi (1).

Gassendi n'était donc guère croyant malgré sa prêtrise, et ses disciples lui ressemblèrent. Sorbière, qui était huguenot, se fit catholique pour avoir des bénéfices, parce que sans doute il ne tenait pas plus à une communion qu'à l'autre (2). Chapelle ne connut d'autre Dieu que le plaisir ; et l'on ne saurait trop dire à quelle religion appartenait Molière ; mais on peut affirmer, dans tous les cas, que ce n'est pas un croyant qui aurait jamais eu assez de hardiesse ni l'esprit assez libre pour écrire le *Tartufe* et certaines scènes de *don Juan*. Quant à Saint-Évremond et à Cyrano de Bergerac, l'un était parfaitement indifférent à toute chose, excepté au plaisir, et l'autre, comme nous le verrons, se montra hostile à toute croyance religieuse. Ajoutons à cette courte appréciation de Gassendi

(1) Lettres de Gui-Patin, p. 446. — Le sens de ce vers de l'*Énéide* (IV, 105), est en gros. « J'ai tout prévu ; j'y suis dès longtemps préparé », mais la force des mots *præcepi*, *peregi* est incomparable et ne peut guère se rendre en notre langue.

(2) C'est du moins l'opinion de Gui-Patin.

et de son influence, qu'il fallait que la doctrine d'Épicure, expliquée par lui et mise en français par son disciple Bernier, exerçât un certain empire sur beaucoup d'esprits, pour qu'il vînt à la pensée de Fénelon de la réfuter comme une doctrine contemporaine et toujours vivante (1).

Gassendi était libertin par un dogmatisme opposé au spiritualisme chrétien ; Gabriel Naudé le fut par érudition et par indifférence en matière religieuse. Toutes les religions ne lui paraissaient que des inventions humaines à l'usage des politiques pour mener le peuple ; à cet égard, elles sont bonnes ; et, d'ailleurs, elles sont curieuses à connaître comme variétés de l'humaine sottise. Je ne dirai pas, comme Gui-Patin, que c'est à Rome où il avait demeuré douze années, dans la domesticité et la familiarité de deux cardinaux (2), qu'il avait appris cette belle indifférence. Gabriel Naudé était, je crois, irréligieux, ou plutôt non-religieux de tempérament ; et, de plus, il avait eu pour professeur de rhétorique un certain Belurget qu'il estimait fort, et *supra modum* (3), nous dit Gui-Patin, et voici les leçons qu'il en avait reçues : « Belurget ne se souciait d'aucune religion, faisait un état extraordinaire de deux hommes de l'antiquité, qui ont été Homère et Aristote, se moquait de la Sainte-Écriture, surtout de Moïse et des pro-

(1) C'est ainsi seulement que je m'explique le chap. III de la 1<sup>re</sup> p. du *Traité de l'Existence de Dieu*.

(2) Lettres de Gui-Patin, p. 351.

(3) Au-dessus de toute mesure.

phètes, haïssait les juifs et les moines, n'admettait aucun miracle, prophétie, vision, révélation, se raillait du purgatoire qu'il appelait *chimæra bombinans in vacuo et comedens secundas intentiones* (1), disait que les plus sots livres du monde étaient *La Genèse* et *La Vie des Saints*, et que le ciel était une pure fiction. Il faisait grand état d'un passage de Sénèque :

Quæ nobis inferos faciant terribiles ,  
Fabula est ; luserunt ista poetæ  
Ut vanis nos agitentur terroribus (2).

On lui demandait un jour, sur quelques mots qu'il avait lâchés, de quelle religion il était ; il répondit qu'il était de la religion des grands hommes de l'antiquité, Homère, Aristote, Cicéron, Pline, Sénèque, dont il faisait grand état pour un chœur *in Troadibus*, qui commence par ces mots :

Verum est an timidos decepit fabula,  
Umbras corporibus vivere conditis (3) ? »

Voilà certes un instituteur de la jeunesse bien

(1) « Chimère bourdonnant dans le vide et se nourrissant de creuses abstractions. » L'esprit, en s'appliquant (intendans se) aux idées particulières, forme des idées abstraites, d'où il peut tirer des idées plus abstraites encore, et, par conséquent, plus éloignées de la réalité : ce sont les *secundæ intentiones*.

(2) Ce qui nous rend les enfers terribles n'est que fable ; ce sont des jeux de l'imagination des poètes pour nous agiter de vaines terreurs.

(3) Est-ce une vérité (ou n'est-ce qu'une fable pour tromper

choisi, et qui faisait un bel usage de sa connaissance de l'antiquité. Il n'était pas, sans doute, le seul de son espèce, les sceptiques n'étant point rares, au XVI<sup>e</sup> siècle, parmi les gens instruits; tandis que les uns penchaient vers la Réforme, beaucoup d'autres étaient devenus complètement païens, tant ils étaient enivrés de la littérature antique.

Naudé retint les leçons de son maître, et comme dit Gui-Patin,

Qui viret in foliis venit e radicibus humor (1).

Seulement il était plus prudent et plus discret. Il répétait souvent qu'il faut faire, comme les Italiens, bonne mine sans bruit, et prendre pour devise : *Intus ut libet, foris ut moris est* (2). Son indifférence se manifeste partout. Ainsi, dans son *Avis pour dresser une bibliothèque*, il veut qu'on ait sur chaque matière controversée le pour et le contre, afin d'entendre toutes les parties. Les hérétiques donc marcheront à côté des orthodoxes; à côté des anciens qu'il vénère, il n'oublie point les modernes qui lui suggèrent toutes les conceptions imaginables et surtout qui lui ôtent l'admiration, ce vrai signe de notre faiblesse. Il s'élève

les esprits timides) que les âmes vivent encore quand les corps sont ensevelis ? — *Lettres de Gui-Patin*, p. 351.

(1) *Lettres de Gui-Patin*, p. 351. — Les sucs humides qu'on voit verdier dans les feuilles, viennent de la racine.

(2) Au dedans, comme il vous plaît, au dehors, selon la coutume.

avec force contre les préventions exclusives en fait de livres, « comme si ce n'était pas d'un homme sage et prudent de parler de toute chose avec indifférence. » Il se garde donc d'omettre à la fin de cet *Avis* sa conclusion favorite, à savoir « le bon droit des Pyrrhoniens fondé sur l'ignorance des hommes. » Naudé voudrait bien attaquer le christianisme, moins comme opinion fausse que comme opinion dominante et exclusive, qui peut gêner la curiosité et l'indépendance de la pensée. Mais il a trop de prudence et de circonspection pour lui porter des coups directs ; il ne l'atteint qu'obliquement et sans avoir l'air d'y toucher. Sainte-Beuve a caractérisé ingénieusement cette méthode indirecte et sournoise en y appliquant un mot du Mascurat. Après avoir énuméré longuement et comme un admirateur, toutes les Académies d'Italie, voilà qu'à la fin, citant un mot de Pétrone, il montre que ces gymnases littéraires ne servent au fond de rien, que les vrais grands écrivains y sont antérieurs, et que les bons esprits vont à ces nouvelles Académies, comme les belles femmes au bal, sans chercher d'autre profit que d'y passer agréablement le temps et de s'y faire voir et admirer. Sur quoi l'interlocuteur un peu surpris du revers : « Tu fais justement, dit-il, comme ces vaches qui attendent que le pot au lait soit plein pour le renverser (1). » Voilà en bon français la méthode de Naudé.

(1) Mascurat, p. 87.

L'ironie sournoise, narquoise et un peu grosse est son procédé de prédilection. Ainsi à propos de l'Alcoran, dont les paroles, dit Mascurat, sont très-belles et très-bonnes, quoique la doctrine soit mauvaise, Saint-Ange, son interlocuteur, se récrie, et Mascurat reprend : « Si tu me demandes ce qu'il me semble, je te dirai ingénument qu'il est impossible de connaître quelle est la religion des Turcs, soit pour la foi ou les cérémonies, par la seule lecture de l'Alcoran, tout de même (sans comparaison toutefois) qu'un homme qui n'aurait lu que le Nouveau-Testament, ne pourrait jamais connaître le détail de la religion catholique, vu qu'elle consiste en diverses règles, cérémonies, établissements, institutions, traditions et autres choses semblables, que les papes et les conciles ont établies de temps en temps et pièces après autres, conformément à la doctrine contenue *implicite* ou *explicite* dans le dit livre (1). » Après ce rapprochement passablement hardi et irrespectueux, Mascurat ou Naudé continue tranquillement et comme si de rien n'était : « Et, en effet, si je n'eusse eu recours à Postel et à Baudier (2), je ne serais pas plus savant que toi, qui n'as jamais lu l'Alcoran, dans les cérémonies de la religion

(1) Mascurat, implicitement ou explicitement, p. 265.

(2) Postel est un savant du XVI<sup>e</sup> siècle, qui avait beaucoup vécu dans l'Orient et qui mêlait une assez forte dose de folie à beaucoup de connaissances. Je ne connais pas Baudier.

Turquesque (1). » Mais c'est bien de cela qu'il s'agit : Naudé a décoché son trait et fait coup double contre l'islamisme et le christianisme ; c'était le principal pour lui ; et il passe , courant aussitôt se cacher dans son pédantisme , pour faire oublier sa témérité et son irrévérence. Tantôt Mascurat , pressé par son interlocuteur sur les questions religieuses , a l'air de se récuser et de renvoyer aux docteurs , mais non sans avoir lâché quelque impertinence , témoin ce bout de dialogue : « Pour boire , je le ferai très-volontiers , mais ce sera plutôt à toi qu'à un hérétique clavelé tel qu'était de Bèze. — Tu devrais dire plutôt comme moi : *Père éternel et Agimus* , soyez tous deux les bien venus. — Peut-être le dirais-je , si tu pouvais me montrer que les huguenots sont mieux fondés à la Sainte-Écriture que les Anabaptistes , et ceux-là que les Sociniens de Pologne ou les Indépendants d'Angleterre. Mais si toutes ces sectes , outre qu'elles sont différentes les unes des autres , ne s'accordent même pas entre elles (2) , j'aime mieux m'en tenir à l'admirable union qui a toujours été entre les catholiques , que de prendre un nouveau parti qu'il me faudrait peut-être changer d'un jour à l'autre. — Brisons là ; car cette matière est plus séante à MM. nos maîtres de Sorbonne qu'à toi et à moi qui n'irions pas loin , sans rencontrer quelque écueil (3). » Tantôt il feint de se soumettre

(1) *Mascurat* , p. 266.

(2) Sans doute avec elles-mêmes.

(3) *Mascurat* , p. 181.

en matière d'interprétation à l'Eglise qu'il ne se fait pas faute d'égratigner en passant. Au sujet du *Sermon d'État*, prêché à Saint-Germain, dans lequel on alléguait l'écriture pour apprendre aux rois qu'ils peuvent avoir des favoris, et aux favoris qu'ils peuvent tuer ou empoisonner qui bon leur semble pour arriver à la faveur du maître : « Je ne pense pas, dit Saint-Ange, qu'on puisse établir une telle doctrine sur la Sainte-Écriture. — Si tu ajoutes, *bien entendue*, reprend Mascurat, je suis de ton côté ; mais faute de suivre l'interprétation que la seule Église catholique donne à ces livres sacrés, ils sont souvent cause de beaucoup de désordres (1), tant ès mœurs à cause du *Livre des Rois* et autres pièces historiques du *Vieux Testament*, qu'en la doctrine laquelle est bien embrouillée dans le *Nouveau*, et par les épîtres de saint Paul principalement ; Mare enim est scriptura divina, habens in se sensus profundos et altitudinem prophetarum ænigmatum, comme disait saint Ambroise (2). »

L'indépendance religieuse de Naudé se trahit à chaque instant par un défaut de respect, qui égale déjà celui de Voltaire, ou par des allusions, des comparaisons, des anecdotes plus ou moins plaisantes. Par exemple, Saint-Ange disant :

(1) Témoin les sectaires d'Angleterre ; témoin, un peu auparavant chez nous, les sectaires de la Ligue, pour ne point citer certaines bulles des papes.

(2) *Mascurat*, p. 145. — Car l'Écriture est une mer qui a des sens profonds et les abîmes des sens prophétiques.



« Jamais le pieu  
 les Philistins, qu  
 que l'on peut fai  
 Au moins, lui  
 avec une mâche  
 Ange prend le  
 faux prophète e  
 chrétien : « Je le  
 ironiquement M  
 d'être aussi indi  
 Brisighelles, les  
 églises Pascha no  
 de crainte que ce  
 rend avec eux, n  
 chantait ailleurs :  
 ainsi de toi ; car  
 prophète, mais  
 rapprochements  
 ou piquants sont  
 de Naudé. L'esp  
 pointe et la légèr  
 de n'être pas enfe  
 in-quarto, où l'on  
 Mazarin, académ  
 toire du genre m.

(1) *Mascurat*, 383.  
 de Voltaire et de Pir  
 (2) *Idem*, p. 220. —  
 immolatus est Christ  
 le *Christ d'Imola*. Ils  
 le Christ de Brisighel

sions sur les sorciers : que peut-on dire qui n'y soit pas ? On croirait lire un perpétuel coq-à-l'âne.

Au lieu d'attaquer le sentiment religieux en lui-même, Naudé l'attaque dans les superstitions qui y touchent, mais qui n'y tiennent pas essentiellement, quoique de nos jours on les ait déclarées les ouvrages avancés et les boulevards de la religion. Il n'oserait donc toucher le cœur même de la place ; il n'en entame que les abords. Cela tient encore à la tactique oblique, qui lui est commune avec presque tous les sceptiques du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle. Mais il se montre ici très-net et très-résolu. Ce n'est pas qu'il abandonne tout à fait sa prudence et qu'il déclare catégoriquement que « le moyen de n'être pas trompé continuellement est de ne croire ni prédictions, ni miracles, ni visions, ni révélations (1) », comme il faisait dans ses conversations avec Gui-Patin et quelques autres intimes. On peut même regarder comme une hardiesse extraordinaire chez lui d'avoir écrit : « Quoique les anges et les diables ne diffèrent en rien de nature, nous représentons toutefois les premiers, parce qu'ils nous sont favorables, avec une beauté si excellente, qu'elle donne lieu à la comparaison *beau comme un ange* ; au contraire, nous donnons aux derniers, à cause qu'ils sont taxés de nous faire du mal, des nez crochus, des griffes pointues, des yeux rouges et enflammés, des cornes et autres laideurs semblables, à l'occa-

(1) *Lettres de Gui-Patin*, p. 351.

sion desquelles nos anciens poètes ne les nomment pas autrement que les mal-faits (1)..... N'est-ce pas en conséquence de cette haine que nous lisons dans un livre apocryphe de *Vita et origines Pilati*, qu'il tua son frère, qu'il égorga le fils d'un roi d'Angleterre, et qu'à la fin il fut homicide de soi-même ? Ne disons-nous pas aussi avec l'auteur du  *Fortalitium fidei*  (III), que les juifs ont commis mille méchancetés et enseigné mille folies auxquelles toutefois ils n'ont pas songé (2). Naudé borne en général son audace à discuter et à repousser comme des inepties et des fables l'alchimie, la magie, l'astrologie, la sorcellerie et toutes ces prétendues sciences occultes qui ne sont que ignorance et imposture : audace bien modérée à ce qu'il semble d'abord, mais qui portait plus loin qu'on ne serait tenté de le penser. La théologie n'admettait-elle pas comme réelles des sciences vaines ? N'en faisait-elle pas des œuvres du diable ? N'avait-elle pas condamné, il n'y a pas longtemps, Campanella comme trop savant et trop universel pour ne s'être pas servi du diable, ce maître de Luther et de Calvin (3) ? N'a-t-elle pas toujours enseigné et n'enseigne-t-elle pas encore dans ses livres de théologie morale l'absurde et ridicule théorie des incubes et des succubes ? Supprimer ces sciences menteuses, c'était retr

(1) Li maufé (malefacti), li maufès (malefactus).

(2) *Mascurat*, p. 143.

(3) *Idem*, p. 331.

cher en partie le royaume du diable, et, par conséquent, celui des exorciseurs, des inquisiteurs et des brûleurs d'hommes. Naudé n'ose pas se prononcer formellement contre toutes les *possessions*, ni dire de tous les possédés ce que Marescot, un des premiers médecins de Paris, avait dit d'une possédée du temps : *ficta multa, a natura plurima, a dæmone nulla* (1), ce qui avait fait passer ce sage médecin pour un athée. Mais il voudrait que MM. les évêques et les juges ne procédassent pas si légèrement à l'examen de ceux et de celles qui, la plupart du temps, ne sont possédées que de malice et de maladie (2). Quant à la sorcellerie, aux voyages des sorciers à travers les airs pour se rendre au Sabbat, il déclare sans réserve que ce sont des contes ridicules (3); et nonobstant les décisions et la jurisprudence des parlements de son époque, il déplore que ces opinions, contraires aux règles de la bonne philosophie, contraires aux sentiments des anciens Pères de l'Église, contraires aux anciennes maximes et aux anciens arrêts des Parlements et de la Sorbonne (4), aient corrompu les esprits et se soient généralement répandues par le fait de livres absurdes, tels que

(1) *Mascurat*, p. 242. — Il y a dans le fait de cette possédée Marthe Bossier, beaucoup de fourberie, plus encore de phénomènes naturels (ou physiologiques), rien qui vienne du démon.

(2) *Idem*, p. 242.

3 *Id.*, p. 245.

(4) *Id.*, p. 250-252.

le *Formicarum nidor* et l dont il traite les auteurs mépris. Et le brave Nauson bon sens, touche qui ne lui est pas ord écrit-il, de la confession est justement établir Car tu estimes cette co je la maintiens fausse l'imagination qu'ont ces été au Sabbat et d'y av impossibles. Quand un des diables, des arm lions, des incendies, o un hypocondriaque, a nemment de mille chos persuader qu'il est Di roi, le mari de quelque cruche, on se moque de grosse fille ,

Jam matura viro, jam

se plaint d'avoir quelque de voir des diables, maison, d'être entourée moquant d'elle que son

(1) Les auteurs de ces ouvrages des idiots qui débitent de sot

(2) C'est Mascurat qui s'ad.

(3) Sensé pour tout le reste

(4) Déjà mûre pour le mari

parle que des esprits ou follets ou sérieux reviennent dans une maison, on répond communément que la maîtresse ou la servante sont amoureuses. Et pourquoi donc brûler une pauvre femme qui, par maladie, par sottise, par force ou autrement, confesse d'avoir été portée en moins de rien sur un bouc, sur une fourche ou sur un balai, à des assemblées, tantôt éloignées de cent lieues, tantôt proches de leur village, où elles auraient fait mille extravagances puériles, ridicules, impossibles, et qui mériteraient mieux qu'on les fît panser ou enfermer aux petites-maisons, que non pas de les exterminer, comme on fait, par le feu ou par la corde (1)?..... » Naudé revient fréquemment sur cet ordre d'idées, dans ses divers ouvrages, aussi bien dans *l'Instruction à la France sur les Roses-Croix* que dans *l'Apologie pour tous les grands hommes qui ont été accusés de magie*, etc.

En résumé, sa pensée fondamentale est que « qui pourrait établir dans le monde l'incrédulité jusqu'à un certain point, en chasserait bien de la folie, et que le nerf de la sagesse est de ne point

(1) *Mascurat*, p. 347-350. — Nous voyons par une lettre de Gui-Patin, postérieure de quelques années à Gabriel Naudé, que le Parlement de Paris était enfin revenu au bon sens. « Il y a quelque temps que je vous parlais de certaines personnes accusées de sorcellerie qui apparemment seront renvoyées hors de cour et de procès. Il y a longtemps que beaucoup de juges pèchent grièvement sur le fait de ces pauvres malheureux sorciers. Le Parlement de Paris n'en reconnaît plus. » *Lett.*, p. 513.

croise témérement (non temere credere) (tout à fait à cet axiome qu'il emprunte aux juristes de l'is que non rent (2) », c'est-à-dire saisi par les sens est co d'être jugé comme s'il de l'injustice, je crois mais il est bien près d des choses surnaturelle lui-même qu'on pourra dulté outrée, quand il :

« Prends garde que tu cipaux noms de l'antéchrist saint Benoit disait : *Nego* (3). »

Je ne sais pourquoi Patin, l'ami de Naude

C'est un bien gros mot, appliqué à un si charmant esprit. Il y a certes dans ses *Lettres* plus qu'il n'en fallait à certaines époques pour vous faire brûler vif, mais on n'y rencontre pas un seul mot contre le principe des religions en général, ni contre celui du christianisme en particulier. Gui-Patin semble s'être dépeint lui-même dans ce portrait d'un avocat de son temps : « M. l'avocat Lechas-

(1) *Mascurat*, p. 105.

(2) *Idem*, p. 360.

(3) *Nego* (je nie) rappelle le mot du diable dans la *Divine Comédie* : et moi aussi, je suis logicien.

sier était un vieux frondeur, bon gaulois, homme de bien, mais âcre et fantasque... vieux chrétien, mais ennemi juré des fourberies de Rome. » Son caractère droit et entier, son humeur railleuse, son esprit frondeur, le portaient naturellement du côté de l'opposition. Aussi est-il de toutes les oppositions en matière religieuse : gallican contre la cour de Rome, janséniste contre les Jésuites, aux trois quarts protestant contre les catholiques, et par dessus tout franc gaulois, haïssant mortellement tout ce qui sent l'hypocrisie et l'imposture. « Hélas ! s'écrie-t-il, que le monde est méchant et dépravé ! J'ai pitié du genre humain, quand je vois tant de fourberies. *Populus, lex, rex, grex, mundus omnis facit histrioniam..... Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum* (1). »

Gui-Patin a un certain nombre de bêtes noires, Mazarin, les chirurgiens qui voulaient se délivrer de la dépendance des médecins, les apothicaires, les partisans de l'antimoine, les moines et les jésuites. Mais ce qu'il hait le plus, ce sont les jésuites et les antimoniaux, et je crois qu'il aurait été fort embarrassé pour donner la préférence aux uns ou aux autres. Il a contre tout le clergé régulier les préventions séculaires de la France, et ces préventions sont portées chez lui jusqu'à la fureur

<sup>1</sup> *Lettres*, p. 307. — « Le peuple, le roi, la loi, la foule, tout le monde joue la comédie..... Il n'est personne qui fasse le bien, non, pas un seul. » Je ne sais à qui est empruntée la première partie de cette citation. La seconde est empruntée aux livres Saints.



contre  
 non-se  
 les aff  
 écrire  
 contre  
 loyoli  
 janiss  
 ces bo  
 ait be  
 gieux  
 toute  
 sable.  
 veine  
 et de  
 cheval  
 Malte  
 fort cl  
 l'appé  
 rien sa  
 tout a

moines d'épée qui ont fait trois vœux, de pauvreté, de chasteté et d'obéissance : pauvreté au lit ; ils couchent tout nus et n'ont qu'une chemise à leur dos ; chasteté à l'église où ils ne caressent point les femmes ; leur troisième vœu est obéissance à table ; quand on les prie d'y faire bonne chère, ils le souffrent ; ils mangent, après qu'ils sont saouls, une cuisse de perdrix, puis du biscuit en buvant par dessus du vin d'Espagne,

(1) Le troupeau de Loyola.

du rosolio ou du popolo avec des confitures ou de la pâte de Gênes, et tout cela par obéissance. O sanctas gentes (1)! »

Gui-Patin ne plaisante pas toujours, et lorsqu'il vient à penser aux fourberies des jésuites et en général des ordres religieux pour s'enrichir, il ne forme plus qu'un vœu. « Que ce serait un beau déblai, si l'on mettait sur des bateaux tous ces moines, moineaux et moinillons avec les moinettes, et qu'on les envoyât cultiver le purgatoire dans les îles de l'Amérique, ou bien à la Mozambique, dont les habitants n'ont jamais vu d'oiseaux de tel plumage ! Ce serait le vrai moyen de décharger la France de tant de bouches inutiles et de tant d'hommes oiseux, *quorum numerus est innumerus* (2). » Cette idée lui plaît, et il y revient trois ou quatre fois dans ses lettres. Quoi de plus plaisant en effet et de plus simple, que d'envoyer moines, moineaux et moinettes, convertir les sauvages, défricher les savanes et « chercher à sa source cet or qu'ils aiment tant (3) » malgré leur

(1) *Lettres*, p. 336. — O les saintes gens !

(2) *Lettres*, p. 280. — Dont le nombre est innombrable.

(3) *Idem*, p. 306. — On lit encore p. 314 : On dit ici que les jésuites ont fait une grande conquête dans l'Amérique méridionale au-dessus du Rio de la Plata, qu'ils se sont rendus maîtres d'un pays tout entier jusqu'ici inconnu et de nul abord, et qu'ils y vont ériger un grand empire. Mais qui en sera le roi ? *An Deus, an papa ?* Ou leur Père général ? Je voudrais que toute l'espèce et tous les individus, et les moines et les moineaux et les moinillons y fussent tous dans l'eau jusqu'au cou. Ah ! qu'ils seraient bien là ! Ah ! le beau

vœu de pauvreté ?  
 jamais le clergé pr  
 pape et des cardina  
 de leur ambition e  
 trop de pouvoir en  
 disait pas encore le  
 puchonnée que G  
 raison, comme le  
 tienté. C'est pour c  
 en haine. « Elle e  
 patria diabolorum.  
 d'empoisonnement  
 renégats et des pl  
 tienté. Tout y est  
 crisie. Tout cela i  
 Quant aux cardina  
 moine m'a autrefo  
 cardinal; me permettez-vous bien de vous la  
 dire? Est. animal rubrum, callidum et rapax,  
 capax et vorax omnium beneficiorum (2). Faites-  
 moi la faveur de m'en donner une meilleure, si  
 vous le savez (3). »

Les abus le poussent bien près du protestan-  
 tisme. Il admire le livre de Saumaise sur la *Pri-  
 mauté du pape*, et, parlant d'un ouvrage du même

déblai de chétive marchandise! Que l'Europe serait heureuse  
 ce jour-là!

(1) *Lett.*, p. 453.

2, C'est un animal rouge, rusé, rapace et vorace, capable  
 de dévorer tous les bénéfices.

(3) *Lett*, p. 381.

genre que Blondel, un autre protestant, venait de publier, il raconte qu'un évêque lui a dit qu'on ne répondait jamais à de pareils livres, parce qu'on ne le peut pas. Il incline donc fortement à croire que la primauté de l'évêque de Rome n'est pas essentielle et nécessaire à l'Église. A plus forte raison, ne peut-il supporter le dogme nouveau de l'infailibilité du pape. « Le Parlement, dit-il, a donné un arrêt sévère contre une thèse de théologie, dans laquelle on voulait faire passer comme un article de foi cette prétendue infailibilité du pape, contre laquelle M. Talon fit merveille au Parlement (1). » L'infailibilité ! comme si le pape n'était pas un homme sujet comme les autres à la maladie et aux dérangements du cerveau ! « Quelques-uns disent, écrit Gui-Patin, que notre saint Père le pape est hydropique, de sorte qu'il a deux mauvaises pièces dans son sac, savoir le foie et la tête ; car on dit qu'il perd l'esprit. Dans ce cas, le Saint-Esprit est mal logé. Mais les canonistes d'Italie et les révérends Pères de la Société y pourront trouver quelque échappatoire (2). » Le bruit court qu'il s'est élevé quelques difficultés entre le pape et le roi : Gui-Patin en bondit de joie. « Le roi revient particulièrement pour aviser aux propositions du pape, et il y a grande apparence que nous allons nous brouiller avec Rome ; et même, comme on parlait de ces affaires, M. le Garde des

(1) *Lettres*, p. 67.

(2) *Id.*, p. 468.

sceaux a dit que bien  
 le roi avait en France  
 citer le Richérisme  
 les ailes au prétend  
 ce qui est fort rais  
 Gui-Patin dura pe  
 rappeler, avec une  
 sants vers macaron  
 spirituel et du ten  
 Calphe et d'Hérode  
 le pauvre monde :

Consili

Quia q

Sunt ei

Ambo :

Qui dic

Calpho. . . . .

Gui-Patin méprise singulièrement tout ce  
 n'est que cérémonies et pratiques, ou plutôt il  
 hait de tout son cœur, parce qu'elles sont le  
 dement du pouvoir de la papauté et du clerg

(1) Le Richérisme, ainsi nommé, du docteur Riche  
 commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, lequel docteur maint  
 fortement les droits du pouvoir civil contre les ambit  
 prétentions des papes.

(2) *Lettres*, p. 280.

(3) *Id.*, p. 284. — Conseil trop clair : pleure, parce  
 tout ce que tu as sera raflé ; car le roi et le pape sont  
 têtes dans un même bonnet, qui se disent mutuellement  
 donnant donnant ! C'est Hérode et Caïphe.

ne digère qu'avec peine le célibat des prêtres, cette puissante machine de hiérarchie et de domination inventée par Grégoire VII. « Maudite invention du célibat des prêtres, s'écrie-t-il, que tu as causé de maux et de désordres en ce monde, sans compter ceux que tu feras encore (1) ! » Il n'a qu'en médiocre estime « la benoite confession auriculaire », dont il est si facile d'abuser pour s'ingérer dans les affaires domestiques et même dans celles du gouvernement. Il se plaint qu'il y ait trop de saints et qu'ils servent trop bien aux moines et à leur bourse. Aussi, fait-il grand cas du docteur Launoi, ce terrible *dénicheur de saints*, comme on l'appelait. C'est donc avec un sensible plaisir qu'il écrit : « Nous avons ici un docteur en théologie, nommé Jean de Launoi, fort habile homme et extrêmement savant dans l'histoire ecclésiastique. On disait autrefois qu'il ôtait tous les ans un saint du paradis, et qu'il fallait que Dieu se gardât bien qu'enfin il ne l'en ôtât lui-même. C'est lui qui a écrit contre les chartreux touchant cette fable d'un chanoine de Notre-Dame qui revint de l'autre monde, et qui dit : *Justo Dei judicio condemnatus sum* (2), ce qui fut cause de la conversion de leur bon père Bruno. *Sed hæc sunt anilibus fabulis simillima* (3). » Gui-Patin ne paraît pas très-convaincu de l'effica-

(1) *Lettres*, p. 67.

(2) C'est par un juste jugement de Dieu que je suis condamné.

(3) *Lettres*, p. 488. — Mais toutes ces histoires ressemblent à des contes de bonnes femmes.

cité de l'intercession des saints : « Nous avons, dit-il, trois armées autour de nous, des princes, du Mazarin et du duc de Lorraine. Mais tout cela n'est rien au prix de la dévotion qu'on a par deçà pour sainte Geneviève. On porta sa châsse le dix de ce mois en procession par les rues. Si la paix se fait ensuite, la bonne sainte ne manquera pas d'en avoir l'honneur. Mais la dussions-nous avoir à cela près : tant j'ai peur qu'elle ne vienne point ! Je ne vis jamais tant d'affluence de peuple par les rues qu'à cette procession. Je ne sais s'il s'y est fait quelque miracle, mais je tiens que c'en est un, s'il n'y a eu plusieurs personnes d'étouffées (1). » Il ne se montre pas moins hostile au merveilleux que son ami Gabriel Naudé : sorciers, possessions, miracles, diableries, apparitions d'anges ou de saints, autant de supercheries exploitées par les moines. « Je crois tout ce qui est dans le Nouveau-Testament, comme article de foi, écrit-il quelque part, mais je ne donnerai pas telle autorité à toute la légende de nos moines, *fabulosis et commentitiis narrationibus Loyolitarum* (2) qui, dans leurs romans qu'ils nous envoient des Indes, disent des choses aussi impertinentes et aussi peu vraies que les fables d'Ésope. Vous diriez que ces gens-là ne travaillent qu'à infatuer (3) le monde. Il est vrai que, si nous étions tous bien

(1) Aux histoires fabuleuses et controuvées que débitent les Loyolites.

(2) *Lettres*, p. 406.

(3) *Infatuer* signifie étymologiquement *rendre sot*.

sages, ces maîtres pharisiens du christianisme seraient en danger de bientôt mourir de faim. *Credo Deum, Jesum crucifixum, etc. De minimis non curat prætor* (1). Le mensonge est une chose horrible et indigne tout à fait d'un honnête homme. Mais c'est encore pis que tout cela, quand il est employé et mêlé dans les affaires de religion. *Christus ipse qui est veritas non indiget mendacio* (2). Je ne saurais goûter les puantes faussetés que les moines débitent par le monde pour autoriser leur cabale, et m'étonne fort, *imo serio irascor* (3) de ce qu'ils ont tant de crédit (4). » Gui-Patin n'était pas homme à croire au miracle de la sainte épine; il donne même de bonnes raisons contre les témoignages des médecins et des chirurgiens qui la certifiaient par leurs signatures (5),

(1) Je crois en Dieu, en Jésus-Christ crucifié, etc. Le préteur ne s'occupe pas des bagatelles.

(2) Christ qui est la vérité n'a pas besoin de mensonge.

(3) Même je m'irrite sérieusement.

(4) *Lett.*, p. 105.

(5) Je m'étonne surtout comment (les Jésuites) n'ont rien dit (dans un *Rabat-Joie du miracle*, etc.) contre ces approbateurs du miracle... Le bonhomme Bouvard est si vieux qu'il touche au délire sénile (*parum abest a delirio senili*). Hamon est le médecin ordinaire et domestique du Port-Royal des Champs, *ideoque recusandus ut suspectus* (et pour cela récusable comme suspect). Les deux autres ne valurent jamais rien et même l'ainé des deux est le médecin ordinaire du Port-Royal de Paris. *Imo, ne quid deesse videatur ad insaniam seculi* (même pour que rien ne manque à la folie du siècle), il y a cinq chirurgiens barbiers qui ont signé le miracle. Ne voilà-t-il pas des gens bien capables d'attester



revienne ou non quelque chose, il n'en blâme pas moins les jeûnes, les macérations et autres pra-

ce qui est *supra vires nature* (au-dessus des forces de la nature), des laquais revêtus et bottés et qui n'ont jamais étudié!

(1) *Lett.*, p. 291.

(2) *Id.*, p. 408.

tiques de cette espèce, comme des cruautés que l'on commet sur soi-même, et dont le résultat le plus clair et le plus certain est d'altérer la santé (1).

On le voit, Gui-Patin touche plus aux travers de la superstition et de la crédulité qu'à la religion elle-même. Le seul point de doctrine où son inclination pour les idées de la Réforme se trahit clairement, c'est le purgatoire. Dans son horreur pour la papimanie, il ne voit dans le purgatoire qu'une invention et une imposture, propre à soutirer l'argent des personnes crédules. « On fit ici, dit-il, il y a quinze jours, un service solennel à Notre-Dame pour le repos de l'âme du feu roi de Portugal ; cela était somptueux et magnifique, et je crois que vous pensez bien que cela lui a fait grand bien. Le cardinal de Richelieu, qui aimait assez à rire, lorsqu'il n'était pas tourmenté de sa bile noire, demanda un jour au docteur Mulet, son confesseur, combien il fallait de messes pour tirer une âme du purgatoire. Le docteur lui dit qu'on ne savait pas cela et que l'Église ne l'avait pas défini. Le cardinal lui répliqua : c'est que tu n'es qu'un ignorant. Je le sais bien, moi. Il en faut autant qu'il faudrait de pelotes de neige pour échauffer un four. Ne voilà-t-il pas de bonnes gens, qui se moquent ainsi de ce saint et sacré

(1) Il écrit au sujet du janséniste de Bagnols : Quelle sottise de jeûner si rudement qu'il en faille mourir ! C'est une folie de se traiter si cruellement pour mourir jeune ; *tantum religio potuit suadere malorum* (tant la religion a pu conseiller de crimes !) *Lett.*, p. 451.

feu, qui fait si heureusement bouillir leur marmite (1)? » Gui-Patin va même plus loin. ou serait tenté d'aller plus loin que les Réformés. Il trouve que Luther et Calvin auraient bien dû ne pas s'arrêter en si beau chemin, mais pousser jusqu'à l'abolition de l'enfer. « Luther et Calvin, écrit-il, nous ont ôté le purgatoire ; s'ils pouvaient aussi bien nous ôter l'enfer, nous serions comme rats en paille. Le diable serait mort cette fois-là, et nous n'aurions plus qu'à nous réjouir et gaudir, sans plus avoir aucune crainte de cette vilaine bête métaphysique, cornue et fort affreuse, à ce que nous disent les moines, gens de bien et gens d'honneur (si on veut les croire), mais qui pratiquent fort bien à leur profit ce beau vers de Lucrèce :

Qui faciunt animos humiles formidine Divum (2). »

Gui-Patin est plutôt ennemi de l'abus qu'on fait ici-bas du dogme des récompenses et des peines à venir, que du dogme lui-même. Ce qui l'irrite, ce sont les impostures des uns, la sottise superstitieuse des autres, comme il est facile de le voir par ce jugement sur le livre qu'Eusèbe de Nuremberg avait composé touchant les démons. « Il y a là-dedans bien des contes borgnes aussi bien que

(1) *Lett.*, p. 452.

(2) *Id.*, p. 289. — Qui abattent l'esprit des hommes par la crainte des Dieux.

dans l'Alcoran. C'est un abus que tout ce qu'on dit de cette prétendue démonomanie. Il n'y a point de pires démons que les princes qui nous font du mal et qui nous empêchent de vivre à notre aise. Les ministres, les jésuites et les moines, se servent de ce mot de démon comme d'un épouvantail de chénevière pour intimider le peuple. Les ministres (1) et le Mazarin sont les démons de la France, comme le Turc l'est de la chrétienté. Les chimistes, les apothicaires et les charlatans sont les démons du genre humain en leur sorte, principalement quand ils se servent d'antimoine. Le démon d'enfer ne tue pas tant de gens que ce démon chimique ou ce venin chimique (2). » Le seul défaut du paradis aux yeux de Gui-Patin, c'est d'être un trop bon moyen de leurrer les âmes simples et de battre monnaie avec leur crédulité. « J'ai entendu dire autrefois au sermon, à un certain P. Benoit, écrit-il, que la porte du paradis est dorée et que les riches ne doivent pas désespérer de leur salut. Je le crois ainsi, parce qu'ils ont de l'argent. Tout leur est promis ou permis ; du moins, bien des gens que vous connaissez se servent de ce leurre pour tirer finement de l'argent de ceux qui croient, et (ils) ne sont point chiches de promettre le

(1) Le style de ces lettres est plein de négligence. Le mot de ministres qui commence ici deux phrases consécutives est équivoque. Dans la première, il doit signifier le clergé protestant, dans la seconde les ministres politiques, et encore ne l'affirmerais-je pas.

(2) *Lett.*, p. 207.

paradis, dont ils n'ont pas la clef (1). » Gui-Patin ne voit partout que dupes et fripons ; et le monde, gouverné par les moines et par les princes qui conflent leur conscience aux moines, lui paraît si méchant, qu'il a peur, comme il dit plaisamment, que « Dieu ne se lasse d'être chrétien. »

Il y a sans doute une grande liberté de pensée et de plume dans tout ce que j'ai cité du spirituel médecin, et dans bien d'autres passages de ses lettres que l'on pourrait citer encore. Mais rien ne prouve qu'il ne fût pas sincèrement chrétien ; il l'était, il est vrai, à sa manière. Rien ne prouve surtout qu'il ait jamais été athée, lorsqu'on le voit au contraire professer souvent la peur et le dégoût de l'athéisme. De Naudé, de Gassendi et de Gui-Patin, c'est certainement ce dernier, malgré sa liberté ou, si l'on veut, sa licence de langage, qui est le moins incrédule, comme c'est Gassendi, qui me paraît, quoique prêtre, le plus près de ne point reconnaître de divinité et d'abandonner toutes choses, non point au hasard, comme on ne cesse de le répéter sottement, lorsqu'on réfute le matérialisme, mais aux lois nécessaires et fatales de la matière. Tous les trois d'ailleurs, ils sont fort déniaisés de la sottise du siècle, comme ils disent ; et placés entre Jansénius et Pascal, entre le cardinal de Bérulle et Bossuet, ils forment un singulier contraste avec le mouvement d'idées qui va ramener la société fran-

(1) *Lett.*, p. 530.

çaise au catholicisme et à une foi plus éclairée et plus ardente.

Nous n'en avons pas fini avec les sceptiques ou libertins de la première partie du XVII<sup>e</sup> siècle. Il pourrait même sembler que nous avons à peine entamé la question, à ceux qui jugent plus les hommes sur leur enseigne que sur leur valeur personnelle ; car si Gassendi est un philosophe, s'il peut être considéré à juste titre comme un des pères du scepticisme à cette époque, Gui-Patin et Gabriel Naudé doivent plutôt être regardés comme des éclaireurs et des tirailleurs que comme des chefs de bande. D'autres qui ont laissé quelque nom dans la littérature philosophique, aspiraient à cet honneur au-dessus de leurs forces. Nous ne parlons pas du chevalier de Méré ni de Saint-Evremond, qui ne se donnent pas plus pour philosophes que Naudé ou Gui-Patin, et qui, en représentant les mêmes tendances, les représentent à leur manière, en moralistes et en hommes du monde. Mais Lamothe-Levayer est donné par les histoires de la philosophie comme le champion du scepticisme en France, sous Louis XIII et sous la régence d'Anne d'Autriche ; et Cyrano de Bergerac, qu'on ne cite guère que comme un grotesque, montre une témérité de pensée et une violence de haine contre le dogmatisme, qui ne paraissent pas appartenir à cet âge des lettres françaises. Ce serait être trop injuste et en même temps trop incomplet que de les passer sous silence.

—

•

veler le scepticisme dans le fond ou dans la forme. Il se vante de la liberté de son style qui méprise toute contrainte, de la licence de ses pensées purement naturelles, du caprice de ses fantaisies; et ses plus grands écarts ne sont que des réminiscences des sceptiques anciens. Il se fait gloire de ne pas marcher dans les sentiers battus, de quitter les sentiments du vulgaire, et, selon son expression, de n'être point bête de compagnie qui suive le troupeau; il se trompe grandement. Rien n'est plus commun et plus fade qu'un paradoxe qui n'est pas nouveau et qui n'est pas relevé par un style étincelant. C'est par là que ses dialogues à la façon des anciens et intitulés *Orasius Tubero*, après avoir fait quelque bruit au moment de leur apparition, ont mérité l'oubli dans lequel ils sont tombés. Son style lâche, diffus, non sans élégance, mais sans cette pointe et cet aiguillon qui pénètrent les esprits, sans ces vives saillies qui les secouent, ou sans cette puissance de logique qui les maîtrise, eût suffi peut-être à l'expression d'idées sans prétention et de simple bon sens. Mais appliqué à des paradoxes, il paraît terne et rebutant : les paradoxes ne supportent pas la médiocrité.

Il serait inutile d'analyser ici, soit le *Tubero* de Levayer, soit ses *Discours* pour montrer que les doutes de la philosophie sceptique sont d'un grand usage dans les sciences, soit son *Traité du peu de certitude de l'histoire*, etc. Tout cela, même le dernier de ces écrits, le moins vulgaire de tous, n'a



rien de neuf ni de piquant ; et les ouvrages de Levayer, avec l'estime qu'ils acquirent d'abord, ne prouvent qu'une chose, l'influence persistante de Montaigne et de Charron dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Je me contenterai d'en citer en passant quelques particularités. Le mépris de Levayer pour le vulgaire n'est pas sans une certaine générosité ; car le vulgaire comprend pour lui les grands et les princes, aussi bien que les petites gens, dont ils ne diffèrent que par l'habit et non par le cœur. Aussi, dans cette espèce de prostitution des dédicaces, où des hommes tels que Corneille s'abaissaient devant les grands seigneurs, on aime à entendre dire à un écrivain, fût-il médiocre : « Vous dites que par la protection de quelque grand, auquel je dédierais mon ouvrage, il serait aisément à l'abri de toute injure. Bon dieu ! que je suis éloigné de ce dessein et que je méprise ces puissances dont vous parlez !..... Si nos discours philosophiques ont besoin d'asile et de sauvegarde, qu'ils la trouvent dans la force de la vérité et dans l'autorité de la raison. Ce serait chose honteuse et indigne à nous d'en rechercher ailleurs. Que si leur sacré respect ne nous peut suffisamment assurer, observons le silence..... Moquons-nous des suffrages d'une sotte multitude (1). » Ces libertins, sans être des intelligences de premier ordre, étaient généralement des cœurs fiers et bien placés. Gui-Patin, qui était lui-même

(1) *Orasius Tubero*, p. 57.

incapable d'une bassesse, rend ce témoignage à Gabriel Naudé, que malgré ses douze années de service auprès du cardinal Bagni, malgré sa demi-domesticité auprès du cardinal Mazarin, malgré ses principes plus ou moins étranges en politique, il « vivait dans une certaine équité naturelle, et que jamais il ne mentit à son escient (1). » Ces mots un peu secs de Gui-Patin suffisent cependant pour justifier l'éloge que Naudé fait de sa propre droiture dans le dialogue suivant : « Et qu'est-ce donc que tu leur dis (aux grands) qui les touche si fort? — La vérité de toutes choses, le désordre de leurs maisons, les abus qui se glissent à la cour, les larcins des traitants et monopoleurs....., la tyrannie des intendants et de leurs fuseliers, l'injustice des faiseurs d'affaires, etc. — Et moi, je dis que tous ces discours sont d'un vrai parlementaire, tel que je ne te croyais pas être. — Je respecte encore plus la cour que le Parlement. Mais de m'attacher à l'un ou à l'autre, sinon autant que la justice et l'équité me permettent, c'est ce que je ne puis pas faire sans changer de naturel, sans qu'on me répétrisse de nouveau :

Mihi flectere mentem

Sola solet ratio, ratio dux fida sophorum (2). »

Il y a quelque chose de plus libre encore et de

(1) *Lettres*, p. 351.

(2) *Mascurat*, p. 212. — Une seule chose peut faire fléchir mon esprit, c'est la raison, la raison guide fidèle des sages.

plus fier dans Levayer. Il se montre sans doute trop dédaigneux, lorsqu'il ne voit dans la société « qu'un amas et multitude d'esprits populaires, impertinents et mal faits. » Mais pour un homme attaché à la cour, il y a une certaine audace généreuse à dire : « Le gentilhomme, l'artisan, le prince, le magistrat, le laboureur, ne sont à cet égard qu'une même chose. *Togis isti, non judiciis distant* (1) » ; et je crois entendre le son d'une âme fière et libre dans ces paroles : « Vous ignorez le peu de différence que mettent les philosophes entre votre pourpre et l'étoffe qui couvre la plus vile multitude, *Vulgus tam clamidatos quam coronatos vocantes* (2). Sachez que ni les plus hautes dignités d'un état, ni les premières charges d'un Louvre, ni les plus imposants offices d'un palais n'empêchent pas un homme, comme ils le considèrent, d'être du nombre du peuple (3). » Moins discret, et d'un cœur, je ne dis pas plus honnête, mais plus haut que Naudé, Levayer juge avec le sans-façon et le mépris d'un philosophe ces manières insolentes par lesquelles les princes croient se mettre au-dessus du reste des mortels. « Prendre le haut du pavé, écrit-il ironiquement, regarder par-dessus l'épaule, ne saluer qu'à demi,

(1) *Orasius Tubero*, p. 106. — Ils diffèrent plus d'habit que de jugement.

(2) Appelant vulgaire aussi bien ceux qui portent la couronne que ceux qui portent la chlamide.

(3) *Or. Tubero*, p. 188.

c'est être insupportablement superbe ; ne se laisser aborder qu'à travers des piques et des hallebardes, cheminer sur la tête des hommes, se faire porter sur leurs épaules, leur faire baiser sa pantoufle, ce sont actions pontificales et dignes de la majesté royale (1). » Cela vaut mieux que le scepticisme d'emprunt qui s'étale dans le *Tubero*.

Levayer renchérit sur le chapitre de Montaigne, si célèbre sous le titre d'*Apologie de Raymond Sebond*. Montaigne avait montré, moitié sérieusement, moitié par jeu, qu'en désespoir de cause, lorsqu'on discute contre des impies ou des hommes qui contestent la vérité de la foi chrétienne au nom de la raison, il est bon de les pousser jusqu'au scepticisme pour confondre leur orgueil et leur esprit de contention. Charron avait repris cette thèse avec plus de méthode apparente, mais avec moins d'originalité et peut-être de bonne foi. Lamothe-Levayer imita Charron. Il soutint que le pyrrhonisme, loin d'être contraire à la foi, « se peut nommer une parfaite introduction au christianisme (2) », et que « l'époque (3) peut passer pour une heureuse préparation évangélique (4). » Parlait-il sincèrement ou bien ne faut-il voir dans ce paradoxe qu'un moyen d'échapper à l'accusa-

(1) *Or. Tubero*, p. 97.

(2) *Id.*, p. 295.

(3) Époque, terme grec qui signifie ici *suspension* (de jugement).

(4) *Or. Tubero*, p. 301.

tion de libertinage et d'incrédulité? Comme ce paradoxe sera la thèse fondamentale de Pascal, qui la reçut de ses devanciers (1), mais en la renouvelant par la vigueur de sa logique et par sa prodigieuse éloquence, il n'est pas inutile de l'examiner en elle-même, en supposant que Lamothe-Levayer la soutint avec la même bonne foi que l'ardent janséniste.

A prendre la chose en elle-même et abstraitement, sans considérer les raisons de détail et les vérités moyennes par lesquelles on peut lui donner un air de vraisemblance, je dis que la conclusion que l'on prétend établir n'est rien moins que nécessaire, et que l'infirmité de l'esprit humain ou l'impossibilité de saisir et de discerner certainement le vrai ne conduit pas plus à la foi chrétienne qu'à toute autre croyance. La seule conclusion légitime et rigoureuse du scepticisme, au point de vue religieux, est celle qu'avaient énoncée Pyrrhon et ses disciples dans l'antiquité : je veux dire le respect des lois et de la religion du pays où l'on vit, non comme vraies, mais comme établies pour le gouvernement et la sécurité des hommes, de telle sorte qu'il est sage d'être chrétien dans les pays chrétiens, juif parmi les juifs, musulman parmi les musulmans. Lamothe-Levayer ajoute que la foi vient plutôt de la grâce de Dieu que des lumières de la raison. Soit ! cela

(1) Elle fut reprise encore par Huet au XVII<sup>e</sup> siècle, et au nôtre, par l'auteur de *l'Essai sur l'indifférence*.

ne détruit pas la conclusion précédente ; car toutes les religions prétendent avoir leurs grâces divines ou leurs inspirations surnaturelles auxquelles on ne résiste pas ; et déclarer ces inspirations fausses, c'est préjuger d'une certaine manière une question que d'autres préjugent autrement, toute religion dogmatique se donnant pour la seule vraie. Que si « dans cette infinité de religions il n'y a quasi personne qui ne croie posséder la véritable et qui, condamnant toutes les autres, ne combatte *pro aris et focis* (1) jusqu'à la dernière goutte de son sang (2) » ; si « tout le monde est touché chacun en sa condition de la passion de ce roi de Cochinchine, qui n'estimait point de plus grande gloire que de triompher des dieux de ses ennemis (3) », il faut, à moins de considérer le choix d'une religion comme un fait brutal, que ce choix ait des motifs. Or, il n'y en a que trois, ou la coutume, ou l'inspiration d'en haut, ou la supériorité rationnelle et évidente d'une religion sur toutes les autres. Mais s'il est bon pratiquement de suivre la religion de ses pères et de ses concitoyens, toutes les religions s'équivalent, toutes ont le même droit d'exister par cela seul qu'elles existent ; et il serait d'un furieux de chercher à convertir les autres par la force ou autrement. D'ailleurs, la coutume revient au fait brutal dont

(1) Pour ses autels et ses foyers.

(2) *Or. Tubero*, p. 323.

(3) *Id.*, id.

je parlais tout à l'heure : je ne suis chrétien ou juif par coutume, que parce que je suis chrétien ou juif par naissance. Si c'est la grâce qui fait le chrétien, c'est une autre grâce qui fait le musulman, le juif ou le bouddhiste. Et qu'est-ce qui décidera entre ces grâces différentes? Sera-ce la valeur d'une religion qui jugera de la valeur des grâces, comme la valeur des grâces a jugé de la valeur des religions? Mais on tourne dans un cercle à moins de jouer sa foi *à pile ou face*, ou de démontrer que la religion qu'on tient pour vraie est la plus raisonnable, la plus conforme à la nature, cette première loi de Dieu, ou plutôt la seule conforme à la raison et à la nature. Mais alors que devient ce fameux argument sceptique, qui sert de fondement à tout cet échafaudage ruineux d'une prétendue préparation évangélique?

Quoi qu'il en soit, Lamothe-Levayer nous paraît plus près du libertinage que de la foi. Qu'est-ce pour lui que le Christianisme? Une religion fondée sur la « théanthropie », autrement dit sur l'anthropomorphisme (1). Et c'est pour cela qu'on s'échaufferait, qu'on se persécuterait, qu'on s'égorgerait, qu'on s'exterminerait par le fer et par le feu? Ne vaut-il pas mieux, n'est-il pas plus sensé et plus humain d'admettre et de suivre le sentiment de cette secte musulmane citée par Jean

(1) « La théanthropie sert de fondement à tout le Christianisme. » *Or. Tubero*, p. 332.

Léon, « laquelle tient qu'on ne saurait errer en aucune foi ou loi religieuse que ce soit, parce que, dans toutes, les humains ont intention d'adorer celui qui le mérite (1)? » Non; la théologie qui se donne pour la science des sciences, « n'est pas vraiment une science (2) », comme en conviennent les plus saints docteurs (3) : ce qui devrait couper court à toutes les argumentations et à toutes les disputes. La scolastique, selon Levayer, a tout gâté par son entêtement pour Aristote. « Les premiers pères de l'Église s'étaient tous déclarés contre le Lycée, et saint Ambroise a prononcé, dans ses *Offices*, qu'il était bien plus à craindre que les jardins d'Épicure. Mais depuis que le docteur angélique a le premier baptisé (4) Aristote dans l'École, on lui a de tous endroits tendu la main avec un si général applaudissement, que les théologiens de Cologne ont bien osé le nommer *præcursorem*

(1) *Or. Tubero*, p. 326.

(2) *Id.*, p. 293.

(3) Lesquels? Quelques mystiques, sans doute, qui n'admettent aucune science, ou qui, en admettant la certitude de la science, supposent quelque chose au-dessus. Car, si saint Thomas admet que les principes de la foi s'adressent plus à la volonté qu'à la raison, qu'ils ne tombent pas par conséquent sous la science, il admet pourtant qu'il y a une science théologique et qu'elle relève du raisonnement.

(4) A fait d'Aristote un chrétien, ou a fait entrer Aristote dans l'Église comme par le baptême et par conséquent a mis, fait consister par contre-coup la doctrine de l'Église dans la philosophie d'Aristote.



*Christi in naturalibus ut (est) J. Baptista in gratuitis* (1). »

Tout cela n'est pas d'un orthodoxe bien zélé. Mais le fond de la pensée de Levayer se montre pleinement dans un passage qui a dû faire frémir Bayle de plaisir. Il écrit quelque part dans le *Tubero* : « L'athéisme, dit le chancelier Bacon, laisse à l'homme le sens, la philosophie, la piété (2) naturelle, les lois, la réputation, et tout ce qui peut servir de guide à la vertu. Mais la superstition détruit toutes ces choses et s'érige en tyran absolu sur l'entendement des hommes. C'est pourquoi l'athéisme ne trouble jamais les États, mais il rend l'homme plus prévoyant à soi-même, comme ne regardant pas plus loin. Et je crois, ajoute-t-il, que les temps inclinés à l'athéisme, comme le temps d'Auguste César et le nôtre propre en quelques contrées, ont été temps civils et le sont encore, là où la superstition a été la confusion de plusieurs États (3). »

D'ailleurs, Lamothe-Levayer admirait trop les philosophes de l'antiquité profane pour être un chrétien bien fervent. Selon lui, « ces grands per-

1) *Or. Tubero*, p. 297. — Aristote est le précurseur du Christ dans l'ordre des sciences naturelles, comme Jean-Baptiste dans l'ordre des choses de la grâce.

(2) Je ne sais ce qu'est cette piété naturelle, à moins que ce ne soit l'affection bienfaisante des parents pour les enfants, l'affection respectueuse des enfants pour leurs parents.

(3) *Or. Tubero*, p. 331.

sonnages ne semblent avoir été envoyés du ciel que pour l'institution du genre humain (1). » C'est d'eux, bien plus que des philosophes modernes, qu'il dit ailleurs : « Les philosophes sont appelés cosmopolites ou citoyens du monde. Ils ne peuvent, à cause de leur grandeur disproportionnée, faire partie du corps des états particuliers ; mais, les considérant dans cette grande cité de l'univers, ils en font le plus beau, le plus important et considérable membre après les dieux (2). » Avec de tels sentiments, Lamothe-Levayer ne pouvait guère accepter la condamnation que le Christianisme a prononcée sur les vertus des anciens. Dans son engouement pour eux, loin de nier la réalité de leurs vertus, il devait être plutôt porté à les exagérer et à les regarder, à l'exemple de Montaigne et de la plupart des érudits, comme des vertus surhumaines, bien au-dessus de la médiocrité et de la faiblesse des âmes modernes. Il eut le courage et le bon sens de crier tout haut dans un livre exprès, ce que pensait tout bas la foule des gens éclairés, souvent sans se l'avouer à eux-mêmes. Je n'analyserai pas *la Vertu des anciens* (3) ;

(1) *Or. Tubero*, p. 194.

(2) *Id.*, p. 220. Cette phrase est assez mal faite et assez obscure. Elle veut dire : « lorsqu'on les considère, etc... »

(3) Arnauld, en bon janséniste, ne pouvait manquer de soutenir la thèse opposée ; il réfuta donc le livre de Levayer. Si l'on s'en tient aux termes du Concile de Trente, qui veut que l'on laisse la question indécise, parce qu'on ne sait ni si Dieu

le titre du livre vaut mieux que le livre même. Je me bornerai à deux réflexions. Parmi les esprits cultivés, les uns déniaisés, comme ils s'en vantaient, pensaient en eux-mêmes, s'ils ne le criaient pas aux autres, que les peuples païens étaient tout aussi capables de vertu que les nations chrétiennes; d'autres, sans donner dans ce libertinage, inclinaient vers le même sentiment, peut-être sans le vouloir ni en avoir une conscience bien nette; d'autres enfin, dominés par leurs préjugés chrétiens, et malgré leur vif enthousiasme pour l'antiquité, avaient l'inconséquence de donner les anciens pour les modèles de la raison humaine, d'admirer même leurs actions célébrées par l'histoire, et en même temps de les tenir pour incapables de vertu par suite de la chute originelle. Le livre de Levayer fit scandale : il tranchait dans le sens humain et le moins agréable à la plupart des docteurs, une question que le Concile de Trente avait voulu qu'on laissât indécise. Arnauld le réfuta avec sa véhémence habituelle, en posant en principe la nécessité de la foi en Jésus-Christ pour la vertu. Sa thèse était dure, exclusive, intolérante; elle

a accordé, ni s'il n'a pas accordé *in extremis* une lueur de foi aux païens qui ont vécu vertueusement en suivant la loi naturelle, Arnauld et Levayer ont également tort. Ce qui n'empêche pas Bossuet (il est vrai, dans des sermons et dans des oraisons funèbres) de faire comme Arnauld et de damner les plus vertueux des païens, qui vains ont reçu leur récompense vaine; *Receperunt mercedem suam, vani vanam*, comme parle saint Augustin.

avait le mérite d'être plus logique et en même temps plus conforme à la tradition. Mais elle répugnait à la conscience moderne après avoir été la foi du moyen âge et des pères latins après saint Augustin. Le livre de la *Vertu des anciens* peut donc paraître, malgré sa médiocrité, le manifeste le plus hardi et le plus franc du nouvel esprit qui se développait depuis la Renaissance. C'était le symptôme manifeste du divorce et de la séparation qui, en dépit des Arnauld, des Bossuet, des Fénelon, des Leibnit, de tous ces promoteurs de la conciliation de la raison et de la foi, allaient se creusant toujours davantage entre les anciennes croyances qui faisaient effort pour reprendre le dessus, et des opinions plus libérales, qui, un moment arrêtées dans leur cours, se remirent en marche après le long règne théologico-politique de Louis XIV.

Mais de tous les écrivains de cette période le plus hardi, le plus ennemi du spiritualisme chrétien, celui chez lequel l'hostilité secrète qui régnait dans beaucoup d'esprits, se déclare le plus nettement, j'ai peine à le dire, c'est Cyrano de Bergerac, un des nombreux disciples de Gassendi. Les histoires de la philosophie ne connaissent guère ce nom. Cyrano n'était en effet qu'un grotesque : grotesque de visage ; il avait un nez formidable, et malheur à qui le regardait ! Cyrano dégainait aussitôt ; grotesque dans sa vie : on cite de lui les aventures les plus folles, témoin son



partie une des scènes les plus bouffonnes et les plus gaies des fourberies de Scapin (1); Cyrano enfin défendit avec force et avec talent le cardinal Mazarin au moment où le déchaînement était le plus général et le plus violent contre ce ministre. Mais nous n'avons à nous occuper que de ses aspirations philosophiques; et quoique ses idées soient étrangement mêlées, nous n'avons pas plus le droit de les mépriser, que ne faisaient Gassendi et Rohaut. Elles sont semées dans deux ouvrages où le fantastique et le burlesque s'allient sans cesse à des opinions hardies et paradoxales, et qui portent même des titres au moins bizarres pour des livres philosophiques : *Histoire comique du royaume dans la lune*, *Histoire comique des états et*

Des plus fermes États ce fantasque soutien,  
Va, va, Térentius, qui les craint ne craint rien.  
— Mais, s'il n'en était point, cette machine ronde...  
— Mais, s'il en existait, serais-je encore au monde.

Acte II, sc. 4.

Ces vers qui, dans la pensée de Cyrano atteignaient toute religion par delà le polythéisme, furent écoutés sans scandale par de braves gens, dit-on, qu'on avait ameutés contre l'athéisme du poète. Mais en entendant (acte IV, sc. 4) les mots « frappons, voilà l'hostie », ils s'imaginèrent que Cyrano en voulait au Saint-Sacrement, et crièrent : à l'impie ! à l'athéisme !

(1) La scène 4, acte II, du *Pédant joué*. Si j'en crois les frères Parfait, Molière aurait emprunté de plus à Cyrano l'idée de faire parler les paysans dans leur jargon. Mais l'auteur du *Pédant joué* est-il bien réellement le premier qui ait hasardé le patois au théâtre ?

*empires du soleil*; un troisième s'appelait *L'Étincelle*. *L'Étincelle* est aujourd'hui égarée ou détruite; l'*Histoire comique des états et empires du soleil* ne paraît pas avoir été jamais achevée; l'*Histoire comique du voyage dans la lune* est pleine de lacunes, dans les endroits où l'auteur s'était le plus abandonné à l'audace de ses libres pensées (1).

Cyrano était un libertin ou un esprit fort dans toute la force du terme. Il ne déguise pas sa pensée, comme son maître Gassendi; il ne la met point sur le compte de quelque ancien et ne l'en-

(1) C'est ce que certifie Monmerqué dans une lettre au bibliophile Jacob, qui la donne dans son Avertissement de l'éditeur, mis en tête de l'*Histoire comique*. « Il y a plus de vingt ans, écrivait de Monmerqué au bibliophile, que j'ai acquis un manuscrit des *États et Empires de la lune* du singulier Cyrano de Bergerac, dans lequel les passages retranchés et dont l'absence est indiquée par des points, se trouvent sans que le sens éprouve d'interruption. Je le publierai, dès que j'aurai achevé de payer mon tribut à M<sup>me</sup> de Sévigné..... *Cyrano faisait partie d'une coterie prétendue philosophique*, avec d'autres littérateurs du temps, sur laquelle je lèverai quelques voiles..... Tout ce que je puis vous dire, c'est que les passages retranchés dans les *États de la lune*, outre certaines bizarreries propres à Cyrano, sont les avant-coureurs de la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont les auteurs n'ont cherché qu'à nier et à repousser toutes les bases religieuses. » Qu'est devenu ce manuscrit? Car Monmerqué n'a pas fait, que je sache, d'édition de Cyrano. On pourrait impunément le donner au complet. Les endroits retranchés ne nous apprendraient rien sur ce que nous savons; ils ne feraient que le confirmer.

fouit pas sous une masse indigeste d'érudition, comme Gabriel Naudé; il nie ou il affirme nettement, sans ménagement, sans réticence, sans ambages, avec l'assurance d'un homme qui ne sait pas dissimuler ce qu'il croit ou ne croit pas. Aussi, quoique ses romans à la fois burlesques et philosophiques ne paraissent pas avoir été publiés de son vivant, mais avoir circulé seulement en manuscrit, il eut la réputation d'un libertin et d'un athée; et, quand il fut mort, la mystérieuse confrérie de l'Index fit une guerre infatigable à ses ouvrages, qui, cent fois réédités, disparaissaient toujours de la circulation (1).

Analysons rapidement le *Voyage dans la lune*, en n'insistant que sur le fonds philosophique. C'était une question de savoir si la lune était un monde comme le nôtre, question fort agitée au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle. Une nuit que Cyrano revenait à travers champs avec des amis, toute la compagnie fut émerveillée de l'éclat de la lune, alors dans son plein : de là, une suite intarissable de pointes et de facéties. Cyrano ne disait mot. On lui demanda ce qu'il pensait de la lune : « Moi, répondit-il d'un air grave et d'un ton doctoral, je pense qu'elle est un monde comme celui-ci, à qui celui-ci sert de lune. » Il fut interrompu par un rire général. « Ainsi, reprit-il, se moque-t-on peut-être dans la lune de quelque autre qui soutient que ce globe-ci est un monde. »

(1) *Avertissement de l'Éditeur*, par le bibliophile Jacob.



qui ne soit matériel et la matière seule est éternelle. « Le premier obstacle qui nous arrête, écrit-il, c'est l'éternité du monde, et l'esprit des hommes n'étant pas assez fort pour la concevoir et ne pouvant s'imaginer non plus que ce grand univers si beau, si bien réglé, pût s'être fait soi-même, ils ont eu recours à la création, semblables à celui qui s'enfoncerait dans la rivière de peur d'être mouillé par la pluie..... Cette éternité qu'ils ôtent au monde pour ne l'avoir pas

pu comprendre, ils la donnent à Dieu....., comme s'il était plus facile de l'imaginer dans l'un que dans l'autre..... Dites-moi, je vous prie, a-t-on jamais conçu que de rien il pût se faire quelque chose? Hélas! entre rien et un atôme seulement, il y a des proportions tellement infinies que la cervelle la plus aiguë n'y saurait pénétrer (1). »

Cyrano suppose donc, comme Gassendi, que le plus petit corps visible se sépare en une infinité de moindres corps invisibles, que ces atomes, dont l'univers est composé, sont infinis en nombre, très solides, très incorruptibles, très simples. Mûs selon leur nature et leurs dispositions, ils forment tous les objets qui frappent nos sens. Ce n'est point par hasard, comme on dit; car il n'est pas merveille que la matière, disposée d'une certaine façon, ait formé un chêne; la merveille serait plus grande si elle ne l'eût pas formé... Quand ayant jeté les dés sur une table, il arrive rafle de deux ou de trois, quatre et cinq, ou bien six et un, direz-vous: ô le grand miracle? A chaque dé, il est arrivé le même point, tant de points peuvent arriver: ô le grand miracle! Il est arrivé trois points qui se suivent: ô le grand miracle (2). » Ce n'est pas la franchise au moins qui manque à Cyrano. On pourrait seulement lui dire que si, après un très grand nombre de dés jetés au hasard, il sortait toujours le même point, il faudrait pour un pareil

(1) *Des États et Empires de la lune*, p. 101-102.

(2) *Id.*, p. 103.

**fait vivre cet animal sous une nouvelle espèce. Ainsi cet homme que vous voyez était peut-être, il y a 60 ans, une touffe d'herbes dans mon jardin (1). Inutile d'insister sur ce matérialisme; et je**

**(1) Tout ceci est assez mal raisonné. Il y a un fait constant, c'est que tel amas de molécules qui formait le corps**

termine par cette courte citation : « De dire que la nature a plus aimé l'homme que le chou (1), c'est que nous nous chatouillons pour nous faire rire. Étant incapable de passion, elle ne peut ni haïr ni aimer personne, et si elle était susceptible d'amour, elle aurait plutôt des tendresses pour ce chou qui ne peut l'offenser, que pour cet homme qui voudrait la détruire, s'il le pouvait (2). »

Cyrano met en doute, s'il ne nie pas résolument, l'immortalité de l'âme. D'abord, il se contente de répéter les assertions de Sénèque le tragique et de Lucrèce : « Dis-moi, celui qui n'est pas né, n'est pas malheureux. Or, tu vas être comme celui qui n'est pas né ; un clin d'œil après ta vie, tu seras ce que tu étais un clin d'œil devant ; et ce clin d'œil passé, tu seras mort d'aussi longtemps

d'un pourceau, d'un arbre, d'une herbe, entre maintenant dans la composition du corps d'un homme ou de tel autre être organisé. Mais il n'y a dans ce fait ni passage, ni progrès d'une espèce à une autre. Des molécules de matière, indifférentes en elles-mêmes à former un composé ou un autre, à devenir herbe, prunier, pourceau, homme, passent du corps d'une herbe, etc., dans celui de l'homme. Est-ce à dire que l'espèce luzerne devienne l'espèce homme ? Et surtout n'est-ce pas sortir des considérations purement matérialistes que de supposer dans la nature une aspiration, je ne dis pas au changement, mais à un progrès quelconque ? Et fera-t-on jamais sortir de l'idée des propriétés de la matière, l'idée du progrès ?

(1) Pourquoi non, si l'on admet dans la nature une aspiration au plus parfait ?

(2) *Des États et Empires de la lune*, p. 116. Idées analogues, *États et Empires du soleil*, p. 212, 222-223.

que celui qui mourut il y a mille siècles (1). Rappelant ailleurs les arguments qu'on donne pour l'immatérialité et de l'immortalité de l'âme, il tourne en ridicule par ce discours d'un jeune philosophe lunaire : « Pour l'âme des bêtes est corporelle, je ne m'étonne pas qu'elle meure vu qu'elle n'est, possible, qu'une harmonie de quatre qualités, une force du sang, une proportion d'organes bien concertés ; mais je m'étonne bien fort que la nôtre, intellectuelle, incorporelle et immortelle, soit contrainte de sortir de nous par la même cause qui fait périr celle du bœuf. A-t-elle fait pacte avec notre corps quand il aurait un coup d'épée dans le cœur, une balle de plomb dans la cervelle, une mousquetade

(1) *États et Empires du Soleil*, p. 226. — C'est précisément ce que le professeur de Gabriel Naudé, Belurget, lui expliquait en expliquant un chœur des *Troyennes* de Sénèque sur cette idée du néant de l'âme, après comme avant la vie. Cette idée assez répandue parmi les contemporains de Cyrano. « *in Troadibus*, écrit Gui-Patin, un chœur qui commence *Verum est*, etc. Si vous le lisez, vous trouverez que c'est la religion de plusieurs personnes d'aujourd'hui, entre autres des princes, des magistrats, des supérieurs de religion, même de quelques médecins et philosophes... Les esprits éveillés comme la reine de Suède (Christine qui venait de faire catholique), aiment de telles pointes et de ces subtilités qui passent le commun..... Feu mon père m'a appris le gros M. Du Maine (Mayenne), chef de la ligue, disait que les princes n'avaient pas de religion qu'après avoir atteint l'âge de 40 ans, quand ils deviennent vieux, cum *nobis mors instans majora facit* (lorsque la mort qui talonne rend les Dieux plus grands). *Lett.*, 443.

à travers le corps, d'abandonner aussitôt sa maison?... Et si cette âme était spirituelle et par soi-même si raisonnable, qu'elle fût aussi capable d'intelligence, quand elle est séparée de notre masse, que quand elle en est revêtue, pourquoi les aveugles nés, avec tous les beaux avantages de cette âme intellectuelle, ne sauraient-ils s'imaginer ce que c'est que de voir? Est-ce à cause qu'ils ne sont pas encore privés par le trépas de tous leurs sens?... Et enfin pour faire une comparaison juste et qui détruise tout ce que vous avez dit, je me contenterai de vous apporter l'exemple d'un peintre qui ne peut travailler sans pinceau; et je vous dirai que l'âme est tout de même, quand elle n'a pas l'usage des sens... Cependant, ils veulent que cette âme qui ne peut agir qu'imparfaitement à cause de la vie, puisse alors travailler avec perfection, quand après notre mort elle les aura tous perdus. S'ils me viennent rechanter qu'elle n'a pas besoin de ces instruments pour faire ses fonctions, je leur rechanterai qu'il faut fouetter les Quinze-Vingts qui font semblant de ne voir goutte (1). »

Ces pensées, quelque peu confuses, mais hardies, étaient le fruit naturel et inattendu de l'opinion de Copernic, renouvelée et affermie par Galilée. Du moment que la terre tournait autour du soleil, et non le ciel autour de la terre, elle perdait la place privilégiée que l'ancienne astronomie lui avait faite dans le système du monde,

(1) *États et Empires de la lune*, p. 119-120.

et il devenait ridicule de supposer que la lune, le soleil et tant d'astres n'eussent été faits que pour le service de l'homme. Si la terre n'était plus qu'un point dans l'infinité de l'univers, qu'était l'homme lui-même dans cette infinité d'êtres animés qui peuplaient ou pouvaient peupler ces milliards de mondes ? Ces conséquences frappèrent vivement l'imagination de Cyrano, et il les exprima avec son insolence ordinaire. « Le vice-roi, écrit-il, me dit qu'il s'étonnait fort, vu que le système de Ptolémée était si peu probable, qu'il eût été si généralement reçu. — Monsieur, lui répondis-je, la plupart des hommes qui ne jugent que par les sens, se sont laissé persuader à leurs yeux, et de même que celui dont le vaisseau vogue terre à terre, croit demeurer immobile et que le rivage chemine, ainsi les hommes tournant avec la terre autour du ciel, ont cru que c'était le ciel qui tournait autour d'eux. Ajoutez à cela l'orgueil insupportable des humains qui se persuadent que la nature n'a été faite que pour eux, comme s'il était vraisemblable que le soleil, un grand corps quatre cent trente-quatre fois plus vaste que la terre, n'eût été allumé que pour mûrir ses nèfles et pommer ses choux. Quant à moi, bien loin de consentir à leur insolence, je crois que les planètes sont des mondes autour du soleil, et que les étoiles fixes sont aussi des soleils qui ont des planètes autour d'eux, c'est-à-dire des mondes que nous ne voyons pas d'ici à cause de leur petitesse et parce que leur lumière empruntée ne saurait

venir jusqu'à nous. Car comment, en bonne foi, s'imaginer que des globes si spacieux ne soient que de grandes campagnes désertes, et que le nôtre, à cause que nous y campons, ait été bâti pour une douzaine de petits superbes? Quoi! parce que le soleil compasse nos jours et nos années, est-ce à dire pour cela, qu'il n'ait été construit que pour que nous ne nous frappions pas la tête contre les murs? Non, non, si ce Dieu visible éclaire l'homme, c'est par accident, comme le flambeau du roi éclaire par accident au crocheteur qui passe par la rue.—Mais, me dit-il, si, comme vous assurez, les étoiles fixes sont autant de soleils, on pourrait conclure de là que le monde serait infini, puisqu'il est vraisemblable que les peuples de ces mondes qui sont autour d'une étoile fixe, que vous prenez pour un soleil, découvrent encore au-dessus d'eux d'autres étoiles fixes que nous ne saurions apercevoir d'ici, et qu'il en va de cette sorte à l'infini. — N'en doutez point, lui répliquai-je (1). »

On conçoit que Cyrano, avec un tel libertinage d'esprit, ait failli avoir maille à partir avec le curé de sa paroisse et avec le parlement de Toulouse qui aurait pu lui faire subir le sort de Vanini (2). Aussi en a-t-il gardé rancune aux docteurs, aux scolares (3); il attaque en toute rencontre les

(1) *États et Empires de la lune*, p. 37-38.

(2) Il fait allusion à ces démêlés, *États et Empires du soleil*, 44-45.

(3) C'est ainsi qu'il écrit ce mot, lequel est disparu de notre langue, et nous est revenu sous la forme anglaise de *scholar*.





dont le sens est déjà dans Platon et dans Aristote, et qui ont été si souvent répétés sous des formes différentes. Il avait emprunté à Descartes et à Bacon (1) leur aversion pour les causes finales. Mais, quoique les théologiens et sorbonnistes aient abusé étrangement de ce principe, il n'en est pas moins solide en lui-même, ni moins naturel à l'esprit; et, dans le cas présent, il y a peut-être moins d'absurdité que ne le croit Cyrano, à supposer que la forme de l'homme est appropriée à sa fin, et que la station droite convient mieux que toute autre à l'animal intelligent.

Quoi qu'il en soit, je ne connais aucun écrivain du XVII<sup>e</sup> siècle, qui ait attaqué aussi vivement que Cyrano les théologiens avec leur manière raisonneuse et fort peu raisonnable d'expliquer les choses naturelles. Il faut ajouter que cet homme, uniquement connu pour sa verve burlesque, a réclamé avec une rare énergie le droit de la liberté des opinions; et sans prétendre le comparer à Descartes, il faut reconnaître qu'il est sur ce point plus net et plus explicite que notre grand philosophe. Descartes, dans tous les cas, eût applaudi *in petto* à cette noble protestation : « Justes, dit un orateur lunaire, en prenant la parole pour le voyageur près d'être condamné, vous ne sauriez condamner cet homme, ce singe ou ce perroquet

(1) A Bacon, sans doute par l'intermédiaire de Gassendi, qui avait donné un résumé du *Novum Organum*.



Ce que nous venons de dire de Cyrano, de Lamothe-Levayer, de Gui-Patin et de ses amis, Gabriel Naudé et Gassendi, prouve suffisamment que Rabelais et Montaigne avaient laissé de nombreux héritiers, et que les esprits forts ne manquaient pas sous Louis XIII et pendant la régence d'Anne d'Autriche et de Mazarin. Mais à l'exception de Cyrano, dont le matérialisme et l'incrédulité marchaient tête levée et flamberge au vent, on peut dire que le caractère de tous les libres penseurs d'alors est de n'aimer que pour eux-mêmes la philosophie et la liberté. Pourvu qu'ils se sentent déniaisés de la folie du siècle, ils sont contents ; « et possible, dit Lamothe-Levayer, que les plus avisés sont ceux qui, pour s'accommoder à l'usage, suivent librement et en riant les folies du commun (1). » Ils se gardent bien de vouloir répandre leurs opinions au dehors ; ils en jouissent comme des avarés ou plutôt comme des gourmets, dans un petit cénacle d'intimes. Il semble qu'elles perdraient de leur prix, si elles devenaient communes, et qu'elles ne seraient pas si délicieuses, si elles n'étaient assaisonnées du droit de rire de la crédulité et de la sottise humaines, dont, pour son compte, on se croit émancipé. Tous ces sceptiques se font gloire de mépriser le vulgaire, c'est-à-dire à peu près toute l'humanité. « Plus je vois, dit Lamothe-Levayer, un sentiment éloigné du vulgaire, plus volontiers

(1) *Lettres sur la Providence.*



cées que Paris (1). » Gui-Patin, qui ne se targuait pas de machiavélisme, comme son ami, n'avait pas de ces vues politiques; mais on comprenait alors si peu la liberté, que le *Journal des savants*, qui venait de se fonder, ayant critiqué le fils de Gui-Patin, notre libre penseur ne put le supporter et s'écria : « Voilà une violence qu'on n'a jamais vue (2). » Aussi approuve-t-il les paroles du président Lamoignon à ce sujet : « Ces gens-là se mêlent de critiquer; ils se feront bien des ennemis, et nous serons forcés de leur imposer silence (3). » Et de quoi s'agissait-il? De simples critiques philosophiques ou littéraires; et si nous en croyons Gui-Patin, ce n'était pas seulement son avis et celui de M. Lamoignon, c'était celui de tous les gens éclairés : « La république des lettres est pour nous, mais M. Colbert contre. » Les mots qui suivent sont curieux pour la connaissance du bon vieux temps. Gens de lettres et Pouvoir entendaient la liberté de la même manière : « Et si mon fils se défend, on dit qu'on l'enverra à la Bastille; il vaut mieux ne pas écrire (4). » Gui-Patin, si caustique, quand il s'agissait d'autrui, était fort chatouilleux quand il s'agissait de lui-même, de son fils ou de sa chère Faculté de médecine. Il n'y a point à ses yeux de peine assez grave contre les grimauds qui osent l'attaquer, ou lui-même, ou

(1) *Mascurat*, p. 289.

2) *Lettres*, p. 669.

(3) *Ibid*, p. 669.

4) *Ibid.*, p. 666.



d'esprit qu'on aimait, et dont on se targuait comme d'une marque de force intellectuelle et de supériorité sur le commun des mortels, on ne se souvenait de la liberté, on n'en sentait le prix, que lorsqu'on était soi-même victime de quelque acte arbitraire et tyrannique des puissances. Quand le fils de Gui-Patin est menacé de poursuites criminelles et se sauve à l'étranger (1), à cause

(1) Ce fils de Gui-Patin fut condamné par contumace aux galères, et sans appel. On ne sait vraiment pour quelle cause Colbert le fit poursuivre si impitoyablement. Les prétextes mis en avant sont dans cette lettre de Gui-Patin. « La plupart des juges ont reçu des lettres de cachet et de recommandation sur ce qu'on avait besoin d'un exemple. Mais à quoi peut servir cet exemple? Est-ce que, tandis que les Hollandais et autres impriment des livres d'histoire et principalement de la nôtre, dont les auteurs sont à Paris, on pourra ôter aux particuliers l'envie et la curiosité de lire ces nouveautés? Que ne punissent-ils les auteurs de ces livres? Que n'en empêchent-ils l'impression en Hollande ou qu'on n'en apporte en France? Tous ces livres sont vendus à Paris par des libraires du Palais ou de la rue St-Jacques. C'est faire venir l'envie de voir ces livres que l'on veut supprimer et cacher avec tant de rigueur : je m'en rapporte à ce que dit Tacite de Crémutius Cordus. C'est donc à bon droit que tant de gens demandent ce que Juvénal a dit quelque part de Séjan : *sed quo cecidit sub crimine?* Quel est ce grand crime? Qu'a fait cet homme pour être si injustement traité? On a nommé trois livres, savoir : un, plein d'impiété; c'est un livre huguenot intitulé *l'Anatomie de la Messe*, par Pierre Dumoulin, comme si l'Inquisition était en France. Paris est plein de ces livres et il n'y a guère de bibliothèques où l'on n'en trouve, et même chez les moines. Il y a liberté de conscience en France. Il est même permis à



un homme de changer de religion et de se faire huguenot s'il veut ; et il ne sera pas permis à un homme d'étude d'avoir un livre de cette sorte, car il n'en avait qu'un exemplaire. Le second était un livre, à ce qu'ils disent, contre le service du roi : c'est le *Boucher d'État*, qui s'est vendu dans le Palais publiquement, et auquel on a imprimé ici deux réponses. Le troisième est l'*Histoire galante de la Cour*, qui sont de ces petits libelles plus dignes de mépris que de colère », p. 766.

la sagesse. Comme les philosophes italiens du XV<sup>e</sup> siècle, avec plus de moralité et moins de finesse, ils voulurent être les *dilettanti* de l'incrédulité, peu soucieux de l'ignorance et des ténèbres où vivait la foule, pourvu qu'ils en fussent eux-mêmes dégagés : égoïsme qui fut fatal aux uns et aux autres. La pensée italienne fut arrêtée court par la surveillance et les ombres des princes et de la papauté, qui, faisant cause commune contre la Réforme, se retournèrent contre la libre pensée. Les cachots et des supplices obscurs eurent raison des esprits indépendants qui se permettaient d'avoir des idées ; l'on ne souffrit qu'un certain libertinage philosophique, peu redoutable, parce qu'il était l'absence de toute opinion sérieuse, et qu'il s'alliait parfaitement avec l'hypocrisie et avec le respect servile de l'autorité. On ne croyait rien, mais aussi l'on ne pensait rien : la domination de Rome et des principicules était assurée. La France, plus jeune et plus robuste de tempérament, éloignée d'ailleurs du foyer de corruption et de *malaria* intellectuelle, qui de Rome infectait toute l'Italie, ne tomba point à ce degré d'immoralité frivole et d'abjection hypocrite. Mais la libre pensée fut ajournée pour un siècle ; le mouvement cartésien avorta dans un augustianisme réchauffé ; les sceptiques furent réduits au silence ; la théologie reprit partout l'avantage ; et l'on put voir se renouveler, quatre-vingts ans après l'édit de Nantes, qui semblait avoir pacifié les



religion et ses mystères. Il fallait bien pourtant qu'il eût donné lieu de penser qu'il ne croyait pas même en Dieu. Car en apprenant qu'il est malade, Gui-Patin écrit : « Belle âme devant Dieu, s'il y croyait. » Le chevalier de Méré, qui faisait si grand cas d'Épicure, le prince des philosophes pour les incrédules de ce temps-là, était probablement de ces galants hommes dont le libertinage d'esprit irritait Pascal. Et que d'autres on pourrait citer ! Qui croit, par exemple, à la foi de l'auteur des *Maximes*, malgré son pessimisme presque janséniste ? Était-elle de meilleur aloi que celle de ce Des Barreaux dont l'impiété « pestilente » a étonné et scandalisé jusqu'à Gui-Patin (1) ? Le Père Garasse, on le sait, voyait des athées partout, au commencement du siècle ; et le Père Mersenne, un peu plus tard, n'en comptait pas moins de 30,000 dans Paris seulement. Il y a là, sans doute, de l'exagération ; mais les sceptiques qui poussaient le libertinage jusqu'à l'athéisme, devaient être assez nombreux, même dans les premières années du règne personnel de Louis XIV. Car, à propos de la guerre d'Italie, Gui-Patin nous conte cette singulière anecdote : « M. de Roquelaure a proposé de bons moyens d'envoyer une grande armée en Italie, à savoir que M. de Lian-

(1) Si M<sup>me</sup> de Lafayette revient, après la mort de Laroche-foucauld, son amant, à des sentiments religieux, c'est que sans doute, pour parler le langage du temps, elle en avait été jusque-là assez déniaisée : ce qui suffirait pour prouver que le maître de son cœur l'était encore plus.

quement, faute de convictions fondées et de solides principes. C'est ce qu'il ne faut jamais oublier en appréciant les doctrines de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, où la liberté est toujours sacrifiée à l'autorité, tant dans l'ordre des choses intellectuelles que dans celui de la politique : la licence est toujours et en tout la mère du despotisme.

(1) Gui-Patin, *Lettres*, p. 603.

# LA JEUNESSE D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ

Par M. Henri-Ch. MONOD

Préfet du Calvados, membre titulaire



C'est un point avéré, semble-t-il, admis par tous ceux qui ont écrit sur Agrippa d'Aubigné (je citerai les textes plus loin), que le rude écuyer du roi de Navarre, plus tard gouverneur du Maillezais, et mieux que cela, auteur des *Tragiques* et de l'*Histoire universelle*, eut dans sa jeunesse des mœurs plus que légères. Pas de désaccord là-dessus entre les amis et les ennemis de l'opiniâtre huguenot; les uns l'accusent, les autres plaident les circonstances atténuantes; mais sur le fait lui-même, les critiques sont unanimes : d'Aubigné, jeune, fut un libertin, un débauché. Je me propose de rechercher, en étudiant sa vie privée, et particulièrement en faisant l'histoire de ses amours, si cette opinion est justifiée.



avait coûté. Il écrivit donc, pour compléter son *histoire universelle*, une *Histoire de sa vie*, où il raconte tout ce qui, dans son autre ouvrage, eût été, suivant lui, « de mauvais goust (1). » Dans ses mémoires tout personnels, nous avons le récit complet de sa vie intime, depuis ce fameux serment d'Annibal que lui fit prêter son père, quand il était âgé de huit ans, devant les cadavres des conjurés d'Amboise (2), jusqu'à la trahison de son fils Constant, trahison qui empoisonna les derniers temps de sa longue vie, sans oublier le jour où, s'étant sauvé de Genève, à quatorze ans, par dégoût de l'étude des dialectes de Pindare, il se trouva seul à Lyon, sans ressources et voulut se jeter dans la Saône (3), ni celui où, quatre années plus tard, blessé, malade, pensant mourir, il se repentit tout haut des « pilleries où il avait mené ses soldats » et, les racontant, « fit dresser les cheveux à la teste des capitaines et des soldats qui le visitoyent (4). »

Bien qu'il ne soit pas permis d'appliquer à ce genre d'ouvrages, sous peine de le proscrire absolument, le mot de Pascal que « le moi est haïssable, étant injuste, en ce qu'il se fait le centre de tout », il faut convenir pourtant que d'Aubigné fait bien complaisamment à ses lecteurs les honneurs de sa personne. J'avoue qu'en

(1) *Œuvres complètes*, I, 4.

(2) *Ibid.*, I, 6.

(3) *Ibid.*, I, 12.

(4) *Ibid.*, I, 17.





qui, en controverse publique, embarrasse le cardinal Duperron (1); ce calviniste austère est un politique qui sait, au Louvre, quand il faut masquer les desseins du roi de Navarre et endormir les esprits sur certains projets de fuite, amuser la Cour par de petits vers, des ballets, des « caprioles et affecteries », des gentillesses tout italiennes (2); cet auteur de bluettes galantes est un savant qui, à six ans, lisait le latin, le grec et l'hébreu, un poète qui devait écrire plus tard l'une des plus virulentes, des plus éloquentes satires qui existent (3), donnant d'une part la main à Juvénal, et de l'autre à l'auteur des *Châtiments*; historien, orateur, diplomate très-avisé, très-rusé, homme vraiment extraordinaire, à qui il n'a manqué, pour être un des plus grands écrivains de la France, que d'être né un siècle plus tard, et, pour être un éminent homme d'État, qu'un peu plus de détachement dans l'esprit et de souplesse dans le caractère. De ce caractère, avant d'aborder mon objet spécial, il est nécessaire pourtant de dire quelques mots : il faut mettre en lumière sa flerté, son indomptable courage, son sentiment de l'honneur, sa piété. Un petit nombre de traits suffiront.

Il avait à peine dix-huit ans, — il y avait deux ans déjà qu'il faisait la guerre, — quand, « entre

(1) *Œuvres complètes*, I, 73.

(2) *Ibid.*, I, 23, et aussi *Hist. univ.*, t. III, p. 41, l. I, ch. XI (édit. de 1626, ch. XIV). Passage cité dans les *Mémoires de d'Aubigné*, édit. Lalanne, p. 183.

(3) *Les Tragiques*.

nées plus tard , d'Aubigné , rapportant ce trait , se le reproche , et le donne comme une marque de sa « trop rustique liberté (1). »

Ne la regrettons pas , puisque , grâce à elle , il entra , non pas au service du prince de Condé , mais , trois ans après , à celui du roi de Navarre , auquel il devait être un si rude , si fidèle et si utile ami. « C'est un homme qui ne trouve rien de trop chaud (2) » , avait-on dit à Henri , et le

(1) *Œuvres complètes*, I , 15.

(2) *Ibid.*, I , 21.

roi eut bientôt, en effet, mainte occasion de reconnaître l'intrépidité, la bravoure folle de son nouvel écuyer. Jamais d'Aubigné n'a reculé. Il dit de lui-même que nature

A escript sur son front l'amour du difficile (1).

Agé de près de soixante-quinze ans et à propos d'un accident qui lui était survenu sur un échafaudage, il constatait que Dieu n'avait voulu, « en aucun temps ny lieu », le laisser sans péril (2) ni sans secours. Mais ces périls, il les cherchait de lui-même, et le secours, il le trouvait dans son adresse aussi bien que dans son courage. Je veux citer un fait qui montrera à la fois le bouillonnement impétueux de son sang, son mépris du danger et son intraitable indépendance. C'était au siège de Paris. Henri III était à St-Cloud. Les duels étaient fréquents entre assiégeants et assiégés, entre royalistes et ligueurs. Le 2 août 1589, le jour même où Jacques Clément assassina le roi, et l'évènement encore inconnu, d'Aubigné, placé en vedette par Henri de Navarre, voulut appeler en combat singulier un gentilhomme nommé Sagonne. Il se rendit au Pré-aux-Clercs, et s'adressant au chevalier le plus proche, L'Éron-

(1) *Œuvres complètes*, III, 64, sonnet 98. Il a écrit encore, au sonnet 15 de l'*Hécatombe* (III, 22) :

Que c'est le naturel et l'amitié de l'homme  
D'affecter l'impossible et mespriser l'aisé.

(2) *Ibid.*, I, 105.

nière, maréchal-des-logis du comte Tonnerre, pria de transmettre sa provocation. L'autre répondit qu'injures et blasphèmes, le défi n'était même, bien qu'il dût croire la rencontre insaisissable, « à cause d'un fossé hors de toute mesure » qui estoit entre eux. » Mais d'Aubigné releva le combat ! C'eût été la première fois. Il lança son cheval ; « bien lui servit », dit-il, « d'avoir un cheval grand sauteur » ; il franchit ce fossé ; tombe dans le camp ennemi ; subitement, sans être touché, un coup de pistolet de L'Éronnière lui met à son tour le pistolet sous la main. L'Éronnière demande grâce de la vie et se retire à merci, bien que huit ou dix cavaliers aient couru à son secours. D'Aubigné ne les attend pas ; il s'échappe, emmenant son prisonnier, et le conduit à Vaugirard au prince de Conti. Ce fut un tel cri d'admiration dans l'armée que Henri III, du lit où il était étendu et où il devait mourir le lendemain, en entendit l'écho ; il demanda à voir le héros de cette prouesse inouïe ; Henri de Navarre commanda à son serviteur de se rendre au désir du roi ; mais d'Aubigné s'y refusa. « Je ne voulais pas », répondit-il, « faire le charlatan ».

On ne s'étonnera pas de trouver chez cet homme le sentiment de l'honneur poussé jusqu'aux plus grandes délicatesses et susceptibilités. Le duc de La Trémouille, investi dans Thionville, écrivit à d'Aubigné :

(1) *Œuvres complètes*, I, 66.

« MON AMY,

« Je vous convie , suivant nos jurements , à  
venir mourir avec

« Votre tres-fidelle ,

« LA TREMOILLE. »

Voici la réponse :

« MONSIEUR,

« Vostre lettre sera bien obeye , quoy que je la  
blasme d'une chose , c'est d'avoir allégué nos  
promesses qui devoient estre trop presentes pour  
les ramentevoir.

« AUBIGNY (1). »

A l'âge de vingt-quatre ans, dans une entreprise  
sur Saintes , il fut fait prisonnier par les troupes  
du roi, commandées par Saint-Luc , et emmené  
au Brouage. Saint-Luc ne tarda pas à se lier  
d'amitié avec son captif. Sur sa demande, il l'au-  
torisa à aller à La Rochelle , lui faisant promettre  
que le dimanche suivant, à cinq heures du soir,  
il serait de retour, « si mort ou prison ne l'em-  
peschoit. » Le dimanche matin, il lui dépêcha un  
messager, nommé Luché, l'avisant qu'il ne revînt  
pas à l'heure jurée, des vaisseaux de guerre étant  
arrivés de Bordeaux avec ordre du roi d'emmener

(1) Œuvres complètes, I, 77.



Il n'y a pas sans doute de commentaires à faire d'un tel acte et de telles paroles. Mais que l'on juge par là de quoi cet homme était capable, obéissant ainsi à ce qu'il appelle quelque part « ce monstre d'honneur (1). »

D'Aubigné avait un autre guide de ses actions, c'était sa profonde piété. Non pas cette piété politique, faite de calcul et d'intérêt, la seule qu'aient connue alors tant de gentilshommes et dans le camp des réformés et dans celui des catholiques, dont tant d'autres se sont contentés depuis, qui n'est qu'un moyen de gouvernement ou d'opposition, et qu'affichent les hommes de parti quand ils croient avoir besoin, soit pour se maintenir au pouvoir, soit pour le conquérir, du point d'appui des croyances religieuses. Non pas cette piété de mode qui n'est qu'une vanité sociale : la dévotion n'était pas à la mode à la cour du roi de Navarre. Henri vivait, suivant l'expression de d'Aubigné, « sans profession de religion. » Les bons courtisans n'avaient garde de se montrer plus pratiquants que leur maître, si bien qu'un jour où l'on donnait la cène, cérémonie grave, peu fréquente, de grande importance religieuse pour les réformés, il n'y eut dans tout le camp, dans toute la cour, que deux hommes qui eurent le courage de s'approcher de la sainte Table : l'un des deux était d'Aubigné (2). Non pas seulement

(1) *Œuvres complètes*, I, 61.

(2) *Ibid.*, I, 28.



vie, dans ses  
actions, indiqué avec la  
grands courages en de telles matières,  
constant de la conscience. Son père mourant,  
lorsque lui-même n'était âgé que de douze ans,  
lui avait rappelé son serment d'Amboise, et  
recommandé « le zèle de la religion, l'amour des  
« sciences, et d'estre véritable ami (2). » Il n'oubli

(1) *Œuvres complètes*, I, 7.

(2) *Ibid.*, I, 10.

jamais ces paroles. J'ai déjà rappelé la circonstance où, isolé, sans ressources, désespéré, il voulait se jeter dans la Saône : « Alors », dit-il, « sa « bonne nourriture », (c'est-à-dire sa bonne éducation) • luy faisant souvenir qu'il fallait prier « Dieu devant toute action, le dernier mot de « ses prières estant *la vie éternelle*, ce mot l'effraya et le fit crier à Dieu qu'il l'assistast en son « agonie (1). » Et quelques années plus tard, étant un jour en grande détresse, s'humiliant pour avoir été trop orgueilleux, il nous raconte qu'il repassa sa vie, se souvint de ses désobéissances à ses parents, et, priant Dieu en ses angoisses, dit en s'accusant et citant l'Écriture Sainte : « L'homme « indompté sera dompté par les maux (2). » Quand il eut déterminé Henri de Navarre à s'enfuir de Paris, passant la Seine à Poissy, il fit dans le bateau chanter au roi le psaume : « Seigneur, le « roy s'esjouira d'avoir vu ta délivrance (3) », et dans combien d'autres circonstances fut-il comme la conscience religieuse d'Henri IV, au point que celui-ci, après son abjuration, malade, se croyant en danger de mort, et les leçons bibliques qu'il avait reçues sur les genoux de Jeanne d'Albret remontant à sa mémoire, ce fut d'Aubigné qu'il fit chercher pour lui demander s'il n'avait pas

(1) *Œuvres complètes*, I, 12.

(2) *Ibid.*, I, 14.

(3) *Histoire universelle*, t. II, p. 183 et sq., l. II, ch. XVIII (édition de 1626, ch. XX). Cité par Lalanne dans son édition des *Mémoires de d'Aubigné*, p. 184 et sq.

Agrippa d'Aubigné avait trente-deux ans quand il se maria, et nous verrons plus tard quelle tendresse il eut pour sa femme, et quelle fidélité il lui garda. Mais avant de se marier, il eut son roman, tout brillant de fraîcheur, de jeunesse et de poésie (2).

(1) *Œuvres complètes*, I, 69, 70.

(2) Nous ne nous arrêtons pas à une amourette d'enfant pour la savante Loyse Sarrasin, « Genevoise, honorée de  
« plusieurs doctes et qui, ayant passé par tous les degrés de  
« science, s'est veüe capable, si le sexe luy eust permis, de  
« faire des leçons publiques, principalement aux langues,

On trouve dans le Blaisois, à une petite distance de Marchenoir, un château curieux, que l'on visite volontiers comme un intéressant vestige de l'architecture féodale, le château de Talcy (1). La terre de Talcy avait été, en 1517, achetée par Bernard Salviati, membre d'une famille italienne qui avait suivi Catherine de Médicis en France, et qui comptait deux cardinaux, neveux par leur mère de Léon X, et, par conséquent, parents de Catherine.

Il n'est donc pas surprenant que le château de Talcy ait été à maintes reprises honoré de visites royales, et qu'on y montre encore la chambre des Valois. Catherine, François II, Charles IX, Henri III y résidèrent. Ce fut dans ce château, qu'en 1562,

« ayant la grecque et l'hebrayque en main comme la fran-  
 « coise. J'estois entièrement destourné de la grecque sans  
 « elle; mais elle, ayant reconnu en moy quelque aiguillon  
 « d'amour en son endroit, se servit de cette puissance pour  
 « me forcer par reproches, par doctes injures auxquelles je  
 « prenois plaisir, par la prison qu'elle me donnoit dans son  
 « cabinet, comme à un enfant de douze à treize ans, à faire  
 « les thèmes et les vers grecs qu'elle me donnait. » (*Lettre  
 de d'Aubigné à ses filles touchant les femmes doctes du siècle*,  
 I, 448.) Ainsi, ce qui empêcha d'Aubigné de se sauver de  
 Genève avant 14 ans, ce qui l'y retenait pour faire des vers  
 grecs, c'était un « aiguillon d'amour ». Décidément, il était  
 précoce en toutes choses.

(1) Le château de Talcy est aujourd'hui la propriété de M. Albert Stapfer, l'excellent traducteur de Faust. Voir la *Notice historique et chronologique sur le château de Talcy*, par A. Storelli. Paris, Baschet, 1883.

(1) Elle parut telle dès lors, et à tous, témoins ces vers de Ronsard :

Dès longtemps les écrits des antiques prophètes,  
Les songes menaçants, les hideuses comètes,  
Avaient assez prédit que l'an soixante et deux  
Rendrait de tous côtés les Français malheureux,  
Tués, assassinés; mais, pour n'être pas sages,  
Foi n'avons ajoutée à ces divins présages.

*(Discours des misères de ce temps.)*

(2) Ce fut un Le Malon qui, au XVII<sup>e</sup> siècle, fit construire, d'après les plans de Mansard, le château de Bercy, sur l'emplacement duquel passe aujourd'hui le chemin de fer de Vincennes. Président au Parlement, ce Le Malon était surtout célèbre, dit-on, par sa prodigieuse avarice. — Une Salviati, tante de Jean, avait épousé Guillaume de Musset, l'un des ancêtres directs d'Alfred de Musset.

En 1571, la femme du seigneur de Talcy était morte. La châtelaine de ce domaine princier était sa fille Diane, alors dans tout l'éclat de la jeunesse et d'une merveilleuse beauté. Cette beauté tenait à la fois de l'orgueil de sa race et de la grâce de son âge ; elle avait dans toute sa démarche quelque chose d'impérieux et de doux, un charme fier qui semblait justifier son nom de Diane, un teint éblouissant de blancheur, des mains d'ivoire, des cheveux d'or, des yeux noirs (1).

D'Aubigné avait 19 ans. Il venait de traverser la troisième guerre civile, celle qui aboutit, en 1570, à la paix de St-Germain. Il s'y était distingué par son intrépidité, et en même temps, lancé si jeune et isolé au milieu des désordres de la vie des camps, il s'était laissé entraîner assez loin des enseignements qui avaient nourri son enfance, notamment de ce commandement du Décalogue : « Tu ne prendras pas le nom de Dieu en vain », et de ce précepte de l'Évangile : « Qu'aucune parole « déshonnête ne sorte de votre bouche (2). » Il fait l'aveu et s'accuse du cynisme de son langage d'alors dans des termes qui nous semblent aujourd'hui toucher eux-mêmes au cynisme (3). Mais la conscience n'était jamais longue à se réveiller chez notre jeune huguenot. Si vigoureux qu'il fût,

(1) *Hécatombe*, sonnet 25, III, 25 ; sonnet 11, III, 20, et passim.

(2) *Ép. aux Col.*, III. 8.

(3) *Œuvres complètes*, III, 221.

avait été tué dans la dernière guerre. Ses parents maternels, qui étaient catholiques ardents, le désavouèrent. Son fermier, qui lui devait trois années de fermages, espéra s'acquitter d'un coup, et le méconnut également. « Lors le misérable, à « qui les parents, l'argent, la faveur et la santé « desfailloyent, se fait porter demi-mort par « bateau à Orléans, et de là dans l'auditoire, où, « estant dans une chaire fort basse, il eut permis-

(1) *Œuvres complètes*, I, 17.

(2) *Ibid.*, III, 221.

« sion de plaider sa cause. » Son discours fut tel que le juge, l'écoutant, commence à regarder « d'un œil furieux » ses adversaires, et que ceux-ci, entraînés à la fois et effrayés, se levèrent tous ensemble, s'écrièrent qu'il n'y avait que le fils de Jean d'Aubigné qui pût parler ainsi, lui demandèrent pardon et lui restituèrent ses biens. Je rappelle qu'il avait alors 19 ans (1).

Ce fut cette même année que, convalescent, passant par aventure au château de Talcy, il devint passionnément amoureux de la belle Diane Salviati.

La famille de Diane était catholique. Comme je l'ai dit, elle comptait deux cardinaux. Mais elle avait des attaches avec les réformés. Le frère de Jean, le chevalier Salviati, était écuyer de Marguerite de Valois, reine de Navarre, et chef de son conseil (2).

Jean Salviati prit en goût le jeune Agrippa. Il le retint auprès de lui. Il s'intéressa à ses projets, écouta avec bienveillance l'histoire de son père et de ses jeunes années, lui donna des conseils, lui fit connaître par ses récits les principaux personnages du temps. Un jour, il lui conta une

(1) *Œuvres complètes*, I, 17 et 18.

(2) *Choses mémorables du règne de Henri III*, tome II, p. 192. Le chevalier Salviati était en même temps grand maître de l'ordre des hospitaliers de Saint-Lazare. D'après la règle de fondation de cet ordre, le grand maître devait être un lépreux. Mais, depuis longtemps, une décision du pape avait abrogé cet article des statuts. (Bulle d'Innocent IV, 1253.)





peut-être le prince de Condé ; ce n'était pas le temps de s'amuser aux bagatelles de la porte.

Le jeune partisan écoutait avec plaisir et notait les entretiens du sieur de Talcy. Du premier coup, il avait pu juger que la conquête du père de Diane ne serait pas difficile à faire. Restait celle de Diane. Et c'est là que nous allons voir toute la vaillance du capitaine, toute la finesse du diplomate, toute l'habileté de cet homme réputé n'échouer jamais, aussi adroit dans les intrigues de cour que dans les surprises et les embuscades, se briser, se perdre devant le sourire d'une jeune fille coquette. Tant la passion aveugle, affole, enlève l'usage des dons naturels ! Histoire commune, après tout, et qui ne vaudrait pas d'être contée, si elle n'était relevée par le caractère de la victime et l'explosion de poésie qu'elle provoqua.

« L'amour », dit d'Aubigné dans ses Mémoires, « lui mit en tête la poésie française, et lors il composa son *Printemps* où il y a plusieurs choses moins polies, mais quelque fureur qui sera au gré de plusieurs (1). » Il n'en dit pas autre chose.

Ce *Printemps* a eu cette singulière fortune de n'être publié que trois siècles après sa naissance. Trois siècles juste. C'est de 1572 à 1574 que d'Aubigné l'écrivit ; c'est en 1874, il y a dix ans, que des admirateurs pieux, des investigateurs

(1) *Œuvres complètes*, I, 18.



Et ailleurs :

Je n'avais jamais fait babiller à mes vers  
Que les folles ardeurs d'une prompte jeunesse..... (1).

Et ailleurs encore :

Je n'escry plus les feulx d'un amour inconnu :  
Mais par l'affliction plus sage devenu,  
J'entreprends bien plus haut. . . . .  
Le luth que j'accordoïs avec mes chansonnettes  
Est ores estouffé de l'esclat des trompettes (2).

Pourquoi d'Aubigné n'a-t-il pas publié lui-même son *Printemps*? Est-ce le temps qui lui manqua? Des occupations plus hautes, d'une portée plus générale, ne lui laissèrent-elles aucun loisir pour ce retour vers le jeune âge? Peut-être. Peut-être aussi fut-il retenu par une certaine pudeur virile que tous ceux qui ont aimé comprendront; peut-être ne put-il pas se résoudre à livrer en pâture à la curiosité publique ce qui avait si profondément troublé son âme; peut-être, dans son abstention, y eut-il quelque chose du sentiment qui lui faisait écrire, précisément dans la préface de ce *Printemps* :

J'enrage que ma Diane  
Passe en la bouche profane

(1) *Œuvres complètes*, IV, 72.

(2) *Ibid.*, IV, 31.



Et ainsi, après trois cents ans, d'Aubigné a aussi ses *Juvenilia* ! Mais, plus prudent que d'autres, il ne les publia pas de son vivant, et, plus moral, plus chaste, quand enfin cette publication a lieu, ses admirateurs n'ont pas à en rougir, ni sa mémoire rien à y perdre.

C'est dans cette masse de vers (1), de langue non encore formée, tout pleins de la fraîcheur, mais aussi de l'amphigouri de l'école de Ronsard, qu'il faut aller chercher les péripéties de l'amour du jeune Agrippa. La besogne n'est pas mince, ni facile, ni toujours agréable. Notre auteur a fait aux Aristarques futurs cette recommandation nullement inutile :

Correcteurs, je veux bien apprendre  
De vous ; je subirai vos lois,  
Pourvu que pour me bien comprendre  
Vous me lisiez plus d'une fois (2).

Lisons donc *Le Printemps*. A tout le moins, aura-t-il pour nous l'attrait de la nouveauté, avec cette bizarrerie que c'est une nouveauté fort vieille. Ainsi qu'un fruit qui, brusquement surpris par un cataclysme, sevré en un moment de tout contact avec le soleil et l'air, garderait encore, longtemps enfermé dans quelque roche, sa primitive saveur, ainsi ce *Printemps* nous arrive, à travers

(1) Et encore faut-il y ajouter des poésies diverses, entre autres trois épîtres à Diane, où se trouvent des traits intéressants.

(2) *Œuvres complètes*, III, 270.



tiers; mais, en les plaignant, nous ne saurions condamner les instruments involontaires de leur peine : l'Esprit souffle où il veut.

Avec quelques intermittences, d'Aubigné passa environ dix-huit mois à Talcy. De toute sa vie, ce fut la seule période oisive, si c'est être oisif que d'aimer. En tout cas, comme nous avons vu qu'il dit lui-même, cette oisiveté lui fit perdre le repos (1). Comment cet amour commença-t-il? Quelles en furent les phases successives? Cela est fort difficile à démêler. Allez donc demander au poète qui chante ses amours de descendre au détail des faits! Les faits? Mais lisez ses vers: les seuls faits qui méritent mention, ce sont ses sentiments, tantôt tristes, tantôt joyeux; c'est la clarté du ciel et la douceur du printemps qui sourient à son allégresse ou insultent à sa douleur; c'est le feu des regards de sa bien-aimée, l'éclat de son teint, les reflets de ses cheveux; c'est, hélas! la dureté de son cœur, sa tendresse à lui, sa cruelle souffrance; voilà ce qui remplit ses poèmes, et quand nous voudrions savoir à quelle date il les écrit, s'il est à Talcy ou à Paris, si, à Talcy, il habite au château ou au dehors, quels sont les autres prétendants qui entrent en lice, nous ne trouvons que des lamentations sur ses tourments, ou des dithyrambes sur la beauté de Diane. Que lui importe le reste? Il a tout, s'il a le cœur de celle qu'il aime; il n'a rien, s'il ne l'a pas.

(1) V. *supra*, p. 22.





gens. Puis ils ne s'en tiennent pas là. Elle accepte de lui de petits présents ; comme il part pour Paris, elle lui demande d'en rapporter « quelque nouveauté » : il choisit pour elle un miroir (1) ; ils plantent des arbres où ils gravent leurs chiffres enlacés (2) ; il lui donne son portrait (3) ; ils font de longues promenades dans le parc de Talcy, soit à pied, soit en voiture, et un jour ils versent ensemble, à la grande joie de d'Aubigné :

Je me desdis du mal que j'ai dit de fortune,  
Si mon mal et mon bien sont unis avec vous (4) ;

elle lui reproche je ne sais quelle parole trop vive, et le lendemain il implore son pardon par une longue pièce de vers, fort mauvaise du reste (5) ; tous ces légers épisodes donnent lieu à des poésies dont des parties au moins mériteraient des citations ; mais ce serait par trop allonger cette histoire. Bornons-nous à une.

Agrippa, allant à la chasse dans les bois de Talcy, et s'étant emparé d'un écureuil vivant, le donna à Diane, qui, toute heureuse, l'attachait d'une chaîne de soie. L'écureuil mourut. Là-dessus, d'Aubigné écrivit :

(1) Sonnet 36. *Œuvres complètes*, III, 33.

(2) Sonnet 31. *Ibid.*, III, 30.

(3) Sonnet 26. *Ibid.*, III, 28.

(4) Sonnet 30. *Ibid.*, III, 30.

(5) *Ibid.*, t. III, 84.

Plustôt obstinément à la mort le convient  
Qu'estre prisonnier et vivant.

Las ! comment ne suis-je semblable  
Au petit escureu qui , estant arrêté ,  
Meurt de regretz sans fin, et n'a si agréable  
Sa vie que sa liberté ! . . . . .

Mais tant s'en fault que je ruine  
Ma vie et ma prison qu'elle me plaist si fort,  
Qu'en riant je gazouille, ainsi que fait le cigne,  
Les douces chansons de ma mort (1).

(1) *Œuvres complètes*, III, 83.

Tels étaient les menus incidents de la vie quotidienne, Agrippa adorant Diane, Diane coquetant avec Agrippa. Il y eut vraiment sympathie presque immédiate entre eux. On retrouve dans les vers de d'Aubigné la trace des enfantillages des débuts,

Ces mille riens charmants de l'amour qui commence (1).

On cause le soir, on s'émeut, et le lendemain matin on se retrouve : « Avez-vous bien dormi ? — Je n'ai pas fermé l'œil. — Moi non plus, « ou bien au contraire : « comme un charme. — Moi aussi », et voilà d'Aubigné enchanté :

D'une âme toute pareille  
Furent honorés nos corps ;  
Car tu veilles si je veille,  
Et j'ai sommeil si tu dors (2).

Ils semblaient si bien faits l'un pour l'autre qu'ils avaient sur le corps les mêmes signes : on devine avec quel plaisir d'Aubigné fait cette découverte ; il y en avait cinq tout pareils, dit-il, à la main, au bras, et encore ailleurs, à la gorge (3) : le costume des dames d'alors était bien favorable — ou, si l'on veut, bien cruel — aux amoureux.

(1) Joli vers, dont je ne sais pas l'auteur, et que j'ai trouvé dans un journal.

(2) *Œuvres complètes*, III, 156.

(3) Sonnet 43. *Ibid.*, III, 36.

vers tout pétillants de joie :

Sous la tremblante courtine  
De ces bessons arbrisseaux,  
Au murmure qui chemine  
Dans ces gazouillans ruisseaux,

(1) Sonnet 58. *Œuvres complètes*, III, 44 :

Mille baisers perdus, mille et mille faveurs,  
Sont autant de bourreaux de ma triste pensée, etc.

V. aussi III, 91 :

Ma bouche osa toucher ta bouche éremoine,  
Pour cueillir, dans la mort, l'immortelle beauté...

(2) Sonnet 35. *Ibid.*, III, 32.

Sur un chevet touffu, émaillé des couleurs  
D'un million de fleurs,

A ces babillars ramages  
D'osillons d'amour espris,  
Au flair des roses sauvages  
Et des aubépins floris,  
Portez, zéphirs pillars, sur mille fleurs trottans,  
L'haleine du printemps.

O doux repos de mes paines !  
Bras d'yvoire potelez !  
O beaux yeux, claires fontaines,  
Qui de plaisirs ruisselez !  
O giron, doux support, beau chevet émaillé  
A mon chef travaillé !

Vos douceurs au ciel choisies,  
Belle bouche qui parlez,  
Sous vos lèvres cramoisies  
Ouvrent deux ris emperlez.  
Quel baulme précieux flotte par les zéphirs  
De vos tièdes soupirs !

Si je vis, jamais ravie  
Ne soit cette vie icy ;  
Mais si c'est mort, que la vie  
Jamais n'ait de moy souci :  
Si je meurs, si je vis, ô bienheureux séjour  
En paradis d'amour (1) !

Ces instants furent délicieux : mais qu'ils furent  
rares ! et qu'ils furent courts ! Bientôt l'humeur

(1) *Œuvres complètes*, III, 131. Le même souvenir a sans doute inspiré le sonnet 19. III, 24.



Elle lui reproche jusqu'à ses plaintes :

Je confesse, j'ai tort,

répond le malheureux, non sans amertume. Mais ne pensez-vous pas que j'aimerais mieux parler d'un autre style :

Diane, essayez donc si je saurois écrire  
Folastre, et fredonner de la muse et du lut  
Un plaisir de l'amour aussi bien qu'un martire (1). »

Peut-être le caractère d'Agrippa, un peu bien tranchant et exigeant, effraya-t-il Diane, et finit-il par la rebuter. Il faut convenir qu'il n'était guère endurant. Un soir, comme on se promenait, d'Aubigné absent, par une belle nuit, un des familiers du château s'amusa à consulter les astres, et prédit à Diane qu'avant six mois d'Aubigné l'aurait perdue. Le lendemain, la malicieuse jeune fille raconte à Agrippa la prophétie, sans nommer le prophète. Le voilà en fureur, qui veut savoir quel est cet

« astrologue parjure,

« Estropié des yeux et de l'entendement,

« ce maistre sot », et, le découvrant, lui lance un fort coup de pied avec cette question : Et celui-là, Monsieur le devineur, l'avais-tu lu aussi dans les

(1) Sonnet 93. *Œuvres complètes*, III, 61.



objectait sa fortune médiocre, aussi bien que sa petite et douteuse noblesse. D'Aubigné, dans deux de ses sonnets (3), nous décrit le combat de la Fortune et de l'Amour dont il est le sanglant champ de bataille. Il en est comme dans les guerres civiles, dit-il ; le pays qui est le théâtre de la lutte en est en même temps la principale victime. Mais, quoi qu'il puisse souffrir, son honneur lui est plus cher encore que son amour. Dix mille écus étaient

(1) Sonnet 52. *Œuvres complètes*, III, 41

(2) Sonnets 24 et 25. *Ibid.*, III, 27.

(3) Sonnets 7 et 8. *Ibid.*, III, 7 et 8.

une richesse alors: nous verrons bientôt comment, malgré le conseil du père de Diane, d'Aubigné refusa de les acquérir par un moyen qui lui parut d'une loyauté suspecte. Quant à la noblesse, Agrippa reconnaît que Diane est d'une

lignée,

Tige de tant de ducs, de princes et seigneurs ;

il reconnaît que ce nom de Salviati

s'esleve jusqu'aux cieux ;

mais fièrement, il oppose la valeur personnelle à celle des aïeux, dans ces beaux vers, dignes précurseurs du célèbre discours de Don Louis à son fils Don Juan (1).

J'estime la grandeur une céleste grâce ;

Ce don n'est rien, s'il n'est d'autres dons décoré.

C'est beaucoup d'estre ainsi de sa race honoré.

Mais c'est encore plus d'estre honneur de sa race (2).

Les sollicitations, les critiques de son entourage durent exercer certainement sur Diane une certaine influence. Déjà au XVI<sup>e</sup> siècle, elles sont rares, les jeunes filles qui, en semblable occurrence, ont un amour tel. une telle énergie. une telle foi, qu'en dépit des résistances de gens réputés plus expérimentés et plus sages, malgré l'opposition

(1) Molière, *Le Festin de Pierre*, acte IV, sc. 6.

(2) Sonnet 32. *Œuvres complètes*, III, 14.



abandonné à son tour ? Nous ne le savons pas. Ce qui n'est que trop certain, c'est qu'Agrippa sentit que son bonheur lui échappait. Le changement de Diane le désola ; mais, en outre, il le stupéfia. Non pas par vanité. Mais sa nature répugnait aux variations en amour. Ce caractère tout d'une pièce non-seulement ne s'y pliait pas, mais n'en admettait pas la possibilité chez les autres. Tel est l'empire d'un sentiment exclusif chez les hommes passionnés. Pascal écrit, en parlant de l'indifférence religieuse : « Elle m'irrite « plus qu'elle ne m'attendrit ; elle m'étonne et « m'épouvante ; c'est un monstre pour moi. » D'Aubigné en eût dit autant de l'inconstance. Et c'est ce qui le sépare profondément de tant de poètes de son temps. Rien de plus fréquent alors que les poésies galantes ; rien de plus rare que la trace d'un sentiment sincère et profond. On ne parlait que d'amour, mais on le prenait fort légèrement. Ronsard, du Bellay célébraient en vers gracieux des aventures qui n'avaient rien d'austère ; Desportes chantait successivement Diane, Hippolyte et Cléonice ; du Perron voulait élever un temple à l'Inconstance (1). A ce moment même d'Aubigné écrivait

contre cette inconstance,  
Infernalle furie, et qui n'est pas des trois  
Qui tormentent là bas les transgresseurs des loix

(1) Sainte-Beuve (*Littérature au XVI<sup>e</sup> siècle*, 1843, p. 115, *note*, reproduit *in extenso* la pièce de du Perron.

Te fit perdre celui qui de l'or de sa foy  
Passa tous les humains. . . . . (5).

Nous avons de cette horreur que lui inspiraient les humeurs volages de son époque une preuve intéressante. Il courait alors de Desportes une villanelle restée célèbre, que le duc de Guise, quelques années plus tard, au château de Blois, fredonnait à sa maîtresse la nuit même qu'il allait être assassiné,

(1) *Œuvres complètes*, III, 226.

(2) *Ibid.*, III, 238

(3) *Ibid.*, III, 237.

(4) *Ibid.*, III, 93.

(5) *Ibid.*, III, 77.

et que l'on entend encore chanter dans les salons qui ont gardé le culte de la romance. Un berger se plaint de la trahison de sa bergère, se vante de la sienne et demande « qui premier s'en repentira. » Un des hôtes du château de Talcy y avait sans doute apporté cette nouveauté. La lecture de la villanelle indigna d'Aubigné. Il pensa que l'amant si vite consolé ne valait pas mieux que sa changeante maîtresse, et, gardant le même *rhythme* et presque les mêmes rimes, il fit la contre-partie de la poésie de Desportes. Il est assez plaisant d'assister, à trois siècles de distance, — et comme pour la première fois, — à ce petit duel littéraire.

Voici les vers de Desportes :

Rozette, pour un peu d'absence,  
Votre cœur vous avez changé ;  
Et moi, sachant cette inconstance,  
Le mien autre part j'ai rangé.  
Jamais plus beauté si légère  
Sur moi tant de pouvoir n'aura.  
Nous verrons, volage bergère,  
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs je me consume,  
Maudissant cet éloignement,  
Vous, qui n'aimez que par coutume.  
Caressiez un nouvel amant.  
Jamais légère girouette  
Au vent si tôt ne se vira.  
Nous verrons, bergère Rozette,  
Qui premier s'en repentira.

la revanche du sens moral contre un détachement  
par trop élégant et épicurien :

Bergers, qui, pour un peu d'absence,  
Avez le cœur si tost changé,  
A qui aura plus d'inconstance  
Vous avez, ce croi-je, gagé,  
L'un léger et l'autre légère,  
A qui plus volage sera :  
Le berger comme la bergère  
De changer se repentira. . . . .

De tous deux les caresses feintes  
Descouvrent leur cœur inconstant.  
Ils versent un millier de plaintes,  
Et le vent en emporte autant.

Le menteur et la mensongère  
Gagent à qui mieux trompera !  
Le berger comme la bergère  
De changer se repentira.

Ils se suivent comme à la trace  
A changer sans savoir pourquoi  
Pas un des deux l'autre ne passe  
D'amour, de constance et de foy.  
Tous les jours une amitié neuve  
Ces volages contentera :  
Aussi vous verrez à l'espreuve  
Que chacun s'en repentira.

De tous deux les promesses vaines  
Et les pleurs versez en partant  
N'ont plus duré que les haleines  
Qui de la bouche vont sortant :  
Chacun garde son avantage  
A fausser tout ce qu'il dira ;  
Et chacun de ce faux langage  
A son tour se repentira (1).

« Desportes aspirait », dit M<sup>lle</sup> de Scudéri, « à être le plus amoureux des poètes français. » D'Aubigné, dans son *Printemps*, n'est poète que parce qu'il est sincèrement amoureux. Là est la différence, et elle est grande. Voici comment de Thou s'exprimait sur les poètes de son temps : « En parlant de ce siècle corrompu, il ne faut pas oublier les poètes qu'il enfanta en grand

(1) *Œuvres complètes*, III, 134.



f

i

j

k

l

m

n

o

— — — — —

pas écrit

car c'est

*Printemp*

même la

contemporains ; mais son amour respire une santé morale que ces autres poètes ne connaissent pas ; celle qu'il chante, pour laquelle il souffre, est une jeune fille pure dont il aspire à faire sa femme.

Elle ne voulut pas l'être. De plus en plus, elle se détacha de lui, sans pourtant s'en séparer encore tout à fait. Alors commença pour notre pauvre Agrippa un supplice plus affreux peut-être que l'abandon définitif. Qu'il est ingrat le rôle de l'homme qui n'est plus aimé ! Il est comme celui qui s'enlise : chaque effort qu'il fait pour se dégager l'enfonce plus profondément. Il est semblable à une bous-

sole affolée ; les mouvements impétueux et si contradictoires de la passion le dirigent en même temps en tous sens ; il agit généralement juste au contraire de son avantage ; il parle quand il faudrait se taire , ne peut plus trouver une syllabe quand il faudrait parler ; il est triste , il sent que sa tristesse n'est guère engageante , et il affecte une gaieté qui ne l'est pas davantage ; le voilà aux côtés de celle qu'il aime : elle, d'un mot, d'un pli de ses lèvres, l'exalte au ciel ou le précipite dans les abîmes du désespoir ; lui, il comprend que non-seulement sa dignité , mais l'intérêt même de son amour exigent qu'il quitte la place ; et pourtant, il reste là, lâchement, s'exposant à toutes les blessures, pour ne pas perdre la joie de la voir, tandis qu'elle, que le jeu n'amuse plus, se demande s'il ne va pas bientôt la débarrasser de sa fâcheuse présence (1). Telle a été, pendant une période, l'histoire d'Agrippa. Elle n'était pas dure avec lui, et il la suppliait de l'être davantage , de ne pas le laisser ainsi entre la vie et la mort, de ne pas rire quand il souffrait :

Ta main doucement me repousse,  
Et ta parole encor plus douce  
Glace mon cœur en l'enflammant :  
Tu me refuses sans colère,  
Et, en riant de ma prière,  
Tu me fais mourir doucement.

1) Sonnet 65, déjà cité p. 34.

**J'aime mieux  
Recevoir un ouy en collère  
Qu'un nenny d'un œil gracieux (1).**

**Il se rappelle avoir vu sur un champ de bat  
un malheureux qui suppliait en vain qu'on l'a  
vât, et il se compare à lui dans ce sonnet :**

**Je vis un jour un soldat terrassé,  
Blessé à mort de la main ennemie :  
Avec le sang l'âme rouge ravie  
Se débattait dans le sein transpercé.**

**(1) *Œuvres complètes*, III, 181.**

De mille morts ce périssant pressé  
Grinçoit les dents en l'extrême agonie,  
Nous prioit tous de lui oster la vie :  
Mort et non mort, vif non vif fut laissé.

Ha! dis-je alors, pareille est ma blessure !  
Ainsi qu'à luy ma mort est toute seure ;  
Et la beauté qui me contraint mourir

Voit bien comment je languis à sa vue,  
Ne voulant pas tuer ceux qu'elle tue,  
Ny par la mort un mourant secourir (1).

D'Aubigné essaie à maintes reprises de secouer le joug. Il s'éloigne de Talcy. Il cherche à reprendre sa vie militaire. En attendant qu'il trouve des soldats, il se livre aux exercices du corps, il lutte énergiquement contre lui-même, il veut éteindre en lui cette flamme importune. Il monte en barque ; il rame rageusement ; mais, comme il dit, il est bien déçu :

Mille nymphes des bois sortent leur chef d'argent  
Sur les saulles feuilliez et suivent en nageant,  
De l'œil et de la voix, et mes cris et mes rames :  
Où fuis-tu, malheureux ? Où cherches-tu repos ?  
Penses-tu bien que l'eau noye amour et les flammes ?  
Venus fust née en mer, et vit parmy les flots (2).

Puis , attiré invinciblement , il revient , sans

(1) Sonnet 14. *Œuvres complètes*, III, 22.

(2) Sonnet 47. *Ibid.*, III, 38.

entrer, rôder  
tout ce qu'il

Pourtant u  
bas, en Hain  
Mons. A la té  
de Tolède co  
le calviniste  
appel aux réf  
des assiégés.  
huguenot de  
cet appel, et  
tyrannie qui  
mes, dit adieu  
Diane est sûr  
ce beau feu  
c'est alors q  
« quelque no

Diane avait  
où se prépare  
Marguerite de  
sa compagnie  
que Genlis a  
rage (3) Il n'

(1) Quand je  
Le plaisir  
Si superbe  
D'un mari  
Je vironne

(2) Sonnet 36.

(3) 19 juillet 1  
trouvé étranglé

espérer de commission : la cour de France cherchait au contraire à se dégager de toute compromission avec les révoltés de Flandre. D'Aubigné sert de second dans un duel près la place Maubert ; la force publique intervient ; un sergent veut l'appréhender ; Agrippa se défend, blesse le sergent, et, en amoureux qu'il est, saisit ce prétexte pour quitter la capitale et s'enfuir à Talcy. Bien lui en prit : trois jours après, la Saint-Barthelemy éclatait. Il est permis de croire que, présent, il ne se fût pas épargné et ne l'eût pas été par les croix blanches.

Et le même manège recommença. C'est un conseil facile à donner que celui de Baïf :

Qui me demandera ,  
S'il n'est aimé, d'aimer se gardera.

Tout le monde n'arrive pas à dire comme lui :

Aimer ne puis, si je ne suis aimé.

D'Aubigné n'a pas cette philosophie. Il aime ardemment, n'est pas aimé, et il en souffre, et il pleure, et il en crie. C'est en vain qu'il veut arracher de son cœur un amour sans espoir ; les lueurs de raison sont bien vite obscurcies par l'aveuglement de la passion :

Diane, aucunes fois la raison me visite  
Et veult venir loger en sa place, au cerveau ;  
Mais elle est étrangère, et un hoste nouveau,  
Qui ne la cognoist point, la chasse et met en fuite



de prétexte (1). De cet amour, il n'avait rien osé dire au père de Diane. Mais celui-ci le surveillait, de plus en plus l'estimait, l'aimait, arrivait à désirer le voir entrer dans sa famille, cherchait les moyens d'écarter les objections tirées du modique état de fortune de d'Aubigné. Ici se placent entre ces deux hommes de cœur de belles scènes, et qui font grand honneur à tous deux. Un jour, Agrippa contait ses misères à Jean Salviati. Il sentait bien que sa place était à La Rochelle, au milieu des réformés. L'on devine quelle fermentation avait excitée dans la place de sûreté, garantie par la paix de Saint-Germain, la nouvelle des massacres de la Saint-Barthélemy. Les fugitifs affluaient dans la ville. La Noue en refusait l'entrée au maréchal Biron. Jeanne d'Albret venait s'y installer. C'était là évidemment qu'allait s'organiser la résistance. Mais quoi ! disait d'Aubigné au seigneur de Talcy, j'ai voulu équiper une compagnie pour aller au secours de Mons en Hainaut, je n'ai pu continuer à payer mes hommes. Une partie est à Sancerre, qui résiste avec tant d'intrépidité aux troupes du roi ; je n'ai pas de quoi en réunir d'autres ; les moyens me manquent pour aller au secours de mes frères. L'entendant ainsi gémir, Salviati lui répliqua un jour, et ici je cite textuellement le récit de d'Aubigné : « Vous m'avez dit autres fois que les originaux de l'entreprise d'Amboise avaient été mis

(1) « L'amour et la pauvreté ayant empesché d'Aubigné de se jeter dans La Rochelle, etc... » *Œuvres complètes*, I, 21.



« votre amour envers ma fille. Vous la voyez  
« recherchée de plusieurs qui vous surpassent en  
« biens. » Ce qui estant advoué, il poursuit ainsi :  
« Ces papiers que vous avez bruslés de peur qu'ils  
« ne vous bruslassent, m'ont eschauffé à vous dire  
« que je vous désire pour mon fils. » Aubigné res-  
pond : « Monsieur, pour avoir mesprisé un trésor  
« médiocre et mal acquis, vous m'en donnez un  
« que je ne puis mesurer (1). »

Cette noblesse de langage cachait une joie vio-

(1) *Œuvres complètes*, I, 19

lente. Il avait la parole du père ; s'il parvenait à se faire aimer de la fille, qui donc, parmi les Salviati, aurait la puissance d'empêcher son bonheur ? S'il fallait s'en rapporter à ses *Mémoires*, ce serait l'oncle de Diane, lui seul, et seulement à cause de la diversité des religions, qui empêcha le mariage. Ce fut là sans doute le prétexte mis en avant pour la rupture des accords ; mais il importe de compléter les indications des *Mémoires* par les confessions des poésies, confessions échappées, toutes palpitantes de vérité et de douleur, d'un cœur brisé. Si un homme tel que notre Agrippa avait été sûr de Diane, ayant le consentement paternel, il eût renversé tous les obstacles (1). Mais, à un homme tel que notre Agrippa, et quelle que fût à cette époque l'autorité du chef de famille, le consentement paternel ne suffisait pas. Il n'entendait pas s'en targuer pour contraindre celle qu'il aimait. Pour qu'elle fût à lui, il fallait qu'elle l'aimât aussi. Elle ne l'aima pas : il ne faut pas chercher ailleurs le véritable motif de leur séparation.

Après que son père eût accordé sa main, Diane se montra plus fière, plus hautaine, plus réservée, plus inaccessible que jamais. Et l'infortuné Agrippa dut reconnaître qu'il n'avait rien gagné. D'autant plus désespéré qu'il avait espéré davan-

(1) ....Mille empeschements essaient de combattre  
Les cœurs nez à l'amour : mais qui pourrait abattre  
L'entreprise et l'ouvrage et la force d'un Dieu ?

(Œuvres complètes, III, 408.)

tage, il p  
et partit,

Mais c'  
ailleurs  
violentes  
repos de  
dant ses  
corps. *Ir*  
épithète.

On étai  
quitté Ta  
mis pied.  
il vit arr  
individu  
premier  
tuer. Que  
relle? Aff

bigné lui-même n'en savait rien (1). Ce n'était, tous cas, pas un personnage sans conséquence comme nous le verrons tout à l'heure. D'Aubert était en pantoufles. Il arrache une épée des mains d'un garçon de cuisine et court sus à son ennemi qui de son côté fond sur lui. La tête du cheval galop heurte et étourdit le piéton; mais il reprend aussitôt, et lance un coup d'épée. Le cheval rencontre une armure cachée sous l'habit: nouveau coup d'épée, cette fois au défaut de la cuirasse qui campe au cavalier un demi-pied de fer dans

(1) Je te bénis encore, *ennemi inconnu*,

A ta mort, à la mienne, et à mon heur venu.

*Épître à Diane*, III, 208.

**C**orps ; puis d'Aubigné, faisant un quart de conversion, évite la riposte et se jette sur l'agresseur. **M**ais la terre est dure, le froid est vif, la glace est sous ses pieds : il glisse, il tombe. L'autre se précipite, et lui se relève ; il reçoit coup sur coup deux blessures, dont l'une très-grave à la tête. **P**ourtant il se redresse encore et saisit à bras-le-corps le cavalier, qui enfin désespère de venir à bout de cet enragé, se dégage, pique des deux et laisse notre malheureux étendu à terre, baigné dans son sang. On le recueille à l'hôtellerie. On appelle en hâte un chirurgien. Celui-ci examine la blessure, pose un appareil et fait ce hochement de tête qui, depuis qu'il y a des médecins, signifie : « Il n'en a pas pour longtemps. » D'Aubigné surprend ce signe, et le comprend. Quoi ! s'en aller ainsi, tout seul, loin de Talcy, loin de Diane ! Il la fuyait pour vivre ; il veut la revoir pour mourir. Il se lève ; sans même permettre qu'on change son appareil, il monte à cheval, refait les vingt-deux lieues sans débrider, et vient tomber entre les bras des Salviati, perdant son sang de toutes parts, « sans sentiment, sans vue et sans pouls (1). »

En portant avecq'moy ma fin, j'ai traversée  
 La Beausse presqu'entière, et mon âme pressée  
 Pressa le cors d'aller, de vivre et de courir  
 Pour entre ses doux bras si doucement mourir (2).

(1) *Œuvres complètes*, I, 20.

(2) *Ibid.*, III, 208.



c'était elle qui servait d'aide au chirurgien (1). D'Aubigné s'en rend compte et aussi de son piteux état, et bien qu'expirant, il reste amoureux et poète. Il pense bien mourir, et ne s'en plaint pas. Devant la mort, dit-il à ceux qui la craignent, j'ai pâli comme vous ; au premier goût, elle est amère :

Mais qui vaut mieux, le fruit qui nous donne à la bouche  
Un goût doux et plaisant, et puis, si tost qu'il touche  
A l'estomac trahi, est poison dans le cœur,  
Ou celui qui, après une première aigreur,  
Est un baume au dedans (2)?

(1) Pourquoi mets-tu la main à serrer un artère ?

Me fais-tu endurer devant tous un cautère ? etc.



*Œuvres complètes*, III, 214.

(2) *Ibid.*, III, 209. — Veut-on avoir un exemple du mauvais goût d'alors ? Il faut lire toute cette pièce. Le poète entend que sa mort tourne, non-seulement à son profit, mais à celui de Diane : il veut que son être entier, son âme, et toutes les diverses parties de son corps, reviennent la servir :


Que l'esprit vigilant qui fut emprisonné  
Des amoureuses lois, ayant abandonné  
Le cors, et n'estant plus compagnon de ma peine,  
Jour et nuit, sans cesser, travaille et se promène  
A gouverner Diane, et conduire ses pas  
Pour garder que son pied tendre ne glisse pas.

Il veut que ses yeux deviennent deux diamants pour orner les bagues de Diane ; que ses dents soient changées en perles pour former un diadème au front de Diane ; que de sa peau l'on fabrique des gants pour les mains de Diane ; que ses nerfs soient les cordes du luth où Diane chantera sa

Tu as toujours aimé les coups et les piquenres,  
Et tu prens à plaisir et faveur les blesseurs.  
Quand mes yeux seront clos d'un éternel sommeil,  
Tu auras un office et supplice pareil :  
Tu serviras Diane et, sur les mêmes breches  
Que front dedans toi mille sanglantes fleches,  
Tu seras gardien des épluques qu'au soir  
Sa délicate main te fera recevoir,  
Celles qui remparaient d'un satin noir sa face,  
Ou qui piquoient mes doigts punis de mon audace.

Et quant à ses pauvres larmes, ah ! qu'elles croissent   
sources, en ruisseaux, qu'elles montent au ciel, qu'elles   
descendent en douce pluie, et puissent-elles alors

Calmer les vents facheux et les bises tranchans  
Qui facherolent les joux de ma Diane aux champs.

(III, 209-212). — Le lecteur aura pourtant détaché   
vers charmant, d'une coupe toute moderne :

Pour garder que son pied tendre ne glisse pas.

**T**rois fois il avait signé de son sang son testament. Et cependant il regardait Diane, tâchait de **s**urprendre chez elle un mouvement d'amour, **a** **t**rouvait attentive, dévouée, sensible, mais non pas **a**imante. Quand tout semblait mort en lui,

Son œil vivait encor qu'il darda longuement  
*Sur sa Diane émue, et non pas attendrie* (1).

Agrippa échappa encore à une mort que déjà l'on pleurait autour de lui.

Son adversaire de la plaine de Beauce, qui l'avait si violemment et si traîtreusement attaqué, fut-il aussi heureux ? Peut-être non. Nous avons vu (2) que c'était « pour sa mort » que son ennemi l'avait assailli. Quoi qu'il en soit, cet « ennemi inconnu » appartenait à une bonne famille. Il avait à sa façon conté la rencontre ; ses parents s'agitèrent beaucoup, et eurent assez de crédit pour obtenir de l'évêque d'Orléans qu'il envoyât « son promoteur, avec six officiers de justice », pour contraindre le sieur de Talcy à livrer d'Aubigné. Jean Salviati se montra alors ce qu'il était, homme d'esprit et de résolution. Il paya le promoteur de vaines excuses et le renvoya. L'ambassadeur, mortifié, refusa de délivrer l'attestation de sa mission remplie et se retira, la menace aux lèvres : il reviendrait bientôt, mais ce serait pour

(1) *Œuvres complètes*, III, 214.

(2) Page 54, *note*.



Vertes forêts, verts prez, verts montz et vertes plaines,  
Qui vous esjouissez,  
Est-ce pour vous moquer de mes cruelles peines  
Que vous reverdissez (2) ?

Il saluait le retour des fleurs, et, sous l'influence  
du soleil d'avril, écrivait gracieusement à Diane :

Pourquoi d'une pillarde main  
Cueilles-tu pour parer ton sein

(1) *Œuvres complètes*, I, 21.

(2) Pièce inédite. Manuscrit de Monmerqué, p. 83. J'ai déjà

Tant de fleurs fraîchement écloses ?  
 Pourquoi ces beaux lis blanchissans ?  
 Pourquoi ces œillets rougissans ?  
 Pourquoi vas-tu cueillant ces roses ?

Si la blancheur du lys te plaist,  
 Si le teint pourpré de l'œuillet,  
 Si le teint des roses vermeilles,  
 Nature n'a-t-elle pas peint  
 Ton sein, et ta bouche, et ton teint  
 Avecques des couleurs pareilles ?

. . . . .

Il faict beau voir en son vermeil  
 La rose aux rayons du soleil  
 Déboutonner sa robe neuve ;  
 Mais le mal est que quelquefois,  
 La cueillant, elle point les doigts,  
 Quand la main ses espines treuve (1)

Oui, le printemps revint, et aussi les gelées du  
 printemps :

Je voy desjà les arbres qui boutonnent  
 En mille nez, et ces beautés m'estonnent.  
 En une nuit ce printemps est glacé !  
 Ainsi l'amour qui trop serein s'avance  
 Nous rit, nous ouvre une belle apparence,  
 Et, né bien tost, est bien tost effacé (2).

parlé plus haut (note de la page 22) de ce manuscrit, qui appartient à M. Charles Read.

(1) Pièce inédite. Manuscrit de Monmerqué, p.p. 75, 76, 77.

(2) Sonnet 83. *Œuvres complètes*, III, 56.

Mais quoy ! De mesmes pleurs leur triste face est teinte,  
Et mesmes signes ont l'amour vraye, et la feincte.  
Que ne puis-je arracher, montrer mon cœur au jour (2) !

C'est bien l'homme qui, n'ayant jamais rien à  
cacher, écrira plus tard :

Heureux qui comme le visage  
Peut montrer le cœur au soleil (3) !

(1) Sonnet 82. *OEuvres complètes*, III, 56.

(2) Sonnet 54. *Ibid.*, III, 42.

(3) *Ibid.*, III, 249.

A ces doutes malicieux de la belle Diane, d'Aubigné répondit un jour non moins malicieusement. Nous retrouvons le satirique, sinon des *Tragiques*, au moins du *Baron de Fœneste*, dans ces deux quatrains d'un de ses sonnets :

Un povre serf bruslant d'un tel feu que le mien,  
Longtemps humilié, discourant à sa dame  
Son amour, sa constance et sa volante flamme,  
Eut pour response enfin qu'elle n'en croyoit rien.

Une autre fois, louant sa grâce, son maintien,  
Ses vertus, sa beauté qui le tue et l'enflamme,  
Son corps digne des cieux, la prison de son âme,  
Elle dit : « Taisez-vous, car je le cognoy bien (1). »

Mais parfois il se révoltait. « J'appelle lâcheté », disait-il, « trop longue patience », et il écrivait ce beau sonnet :

Pour faire les tesmoins de ma perte les bois  
Et les lieux esgarez, pour contraindre les plaines  
Et les rocs endurcis et les claires fontaines  
A donner les accentz d'une seconde voix,

Pour faire les eschos repondre par sept fois  
A ces cris esclatans qui sortent de mes gennes,  
En redoublant mes cris je redouble mes peines,  
Je rallume le mal qu'amorty je pensois.

Mon malheur n'est pas tel que je le puisse feindre ;  
Il se montre soy-mesme, et il sçait bien se plaindre  
Quand je le veux cacher sous la clef d'un bon cœur.

(1) Sonnet 69. *Œuvres complètes*, III, 49.



O combien à souhait, combien délicate  
Serait ma liberté après cette prison !  
Combien au condamné serait la vie heureuse (1) !

C'est alors, quand aucun effort ne parvient à dominer la passion toute puissante, que l'on est tenté de douter du libre arbitre, de montrer à certains philosophes combien souvent l'âme en nous subit la domination de son interprète, c'est-à-dire des sens :

Vous savez que l'esprit se sent de son organe.  
J'en fis la preuve alors que les yeux de Diane  
Changèrent mon vouloir à ne vouloir qu'amour.  
Ma volonté n'est plus volonté qu'à faux titre ;  
Je voudrois n'aimer point et j'aime de ce jour,  
Ce qui m'oste le choix, l'asme et le franc arbitre (2).

D'Aubigné n'a plus ni la liberté de ne pas aimer.  
ni la puissance de souffrir davantage :

L'air ne peut plus avoir de vents,  
De nuages s'entresuivants :  
Il a versé tous les orages.  
Ainsi j'épuise mes douleurs ;  
Mes yeux sont assechez de pleurs,  
Mon sein de soupirs et de rages (3).

Il ne parle que de sa mort prochaine, que décidera. non plus un coup d'épée, mais la cruauté et

(1) Sonnet 66. *Œuvres complètes*, III, 48.

(2) Sonnet 67. *Ibid.*, III, 48.

(3) *Ibid.*, III, 95.

digue :

« Je suis rentré, lui écrit-il un jour, maudissant la destinée, méditant le suicide, et je suis resté trente-six heures immobile et seul, dans l'agonie du désespoir (1). »

Un autre jour :

« Victor de Broglie, qui m'a rencontré, me disait que j'avais l'air condamné à mort d'avance. Il attribuait cela à des chagrins politiques. Hélas ! mon Dieu, mes chagrins, ma proscription, mon bourreau, c'est vous (2). »

(1) *Lettres de Benjamin Constant à M<sup>me</sup> Récamier*, p. 225.

(2) *Ibid.*, p. 201.

Un autre jour :

« J'ai bien cru cette nuit que je n'y survivrais pas (1). »

Que demandait Benjamin Constant ? Que demandait d'Aubigné ? Que demandent tous ceux qui aiment et ne sont pas aimés ? Moins que rien : un regard, l'aumône d'un peu de pitié. Ils sont sincères en croyant qu'ils s'en contenteraient ; et, n'obtenant pas même cela, ils sont sincères aussi en appelant la mort. Ah ! si cette mort pouvait être plus efficace que les prières ! Si elle réussissait à l'émouvoir, elle, si implacable ! Si, enfin vaincue, elle se penchait sur moi mourant, et si ses lèvres se posaient sur les miennes ! Quelle douce fin !

Je ne me plaindrais pas, si ma mort pouvoit faire

Au prix d'un sacrifice éteindre sa colère,

Et un peu l'apaiser,

Tant qu'en voyant la fin d'une amour non pareille,

Par un funèbre adieu de sa bouche vermeille

Je sentisse un baiser (2) !

Il y aurait encore bien des citations à faire, mais il faut nous hâter vers le dénouement de cette idylle douloureuse.

Diane réussit enfin à se débarrasser de cette poursuite enragée. Elle invoqua l'opposition de

(1) *Lettres de Benjamin Constant à M<sup>me</sup> Récamier*, p. 202.

(2) *Œuvres complètes*, III, 96.



Tout cela qui sent l'homme à mourir me convie ;  
En ce qui est hideux je cherche mon confort ;  
Fuyez de moi, plaisirs, heurs, espérance et vie ;  
Venez, maux, et malheurs, et désespoir, et mort !

Je cherche les désertz, les roches égairées,  
Les forestz sans chemin, les chesues périssans,  
Mais je hays les foretz de leurs feuilles parées,  
Les séjours fréquentez, les chemins blanchissans (2) ?...

(1) . . . . . O malheureuse dextre  
Qui promis mon départ... *Œuvres complètes*, III, 69.

(2) *Ibid.*, III, 70.

Hélas ! Pans forestiers, et vous, Faunes sauvages,  
Ne guérissez-vous point la plaie qui me nuit ?  
Ne savez-vous remède aux amoureuses rages  
De tant de belles fleurs que la terre produit (1) ?...

Les pitenses forestz pleurent de mes ennuis,  
Gémissent avec moy, et font pleurer leurs fruicts  
Mille larmes, au lieu des tendrettes rosées  
Qui naissaient de l'aurore à la fuite des nuitz (2)...

Mon esté soit hiver et les saisons troublées ;  
De mes afflictions se sente l'univers,  
Et l'oubly oste encor à mes peines doublées  
L'usage de mon luth (3) et celui de mes vers.

Ainsi comme le temps frissonnera sans cesse  
Un printemps de glaçons et tout l'an orageux,  
Ainsi hors de saison une froide vieillesse  
Des l'été de mes ans neige sur mes cheveux (4) !

L'été de ses ans ! Il en avait vingt-deux. Heureux  
âge, après tout, malgré de telles souffrances ; ne  
faudrait-il pas dire : à cause de telles souffrances ?  
Le poète continue, de plus en plus lyrique, excessif  
évidemment, mais vraiment dolent et emporté :

(1) *Œuvres complètes*, III, 68.

(2) *Ibid.*, III, 74.

(3) L'édition de Réaume et Caussade écrit : *liet* ; mais il faut évidemment lire, comme dans le manuscrit Monmerqué : *luth*.

(4) *Ibid.*, III, 71.

secl  
bles  
ber  
le s

se fer  
aux j  
le l'o  
estor

l suj  
ous :  
irpr  
oris :

un d

me vient un je

M'essayant, me tentant pour que je désespère,  
Que je suive ses arts, que je l'adore après.

Il m'offrira de l'or ? Je n'aime la richesse.  
Des estatz, des faveurs ? Je mesprise les cours.  
Puis il me promettra le corps de ma maîtresse...  
A ce point, Dieu viendra soudain à mon secours (2).

Il peint les fantômes qui assiègeront son imagination, le poursuivant jusqu'à la mort, et il termine ainsi :

(1) *Œuvres complètes*, III, 71

(2) *Ibid.*, III, 72.

Et lorsque mes rigueurs auront fini ma vie,  
Et que par le mourir finira mon souffrir,  
Quand de me tourmenter la fortune assouvie  
Voudra mes maux, ma vie et son ire finir,

Nymphes, qui avez vu la rage qui m'affole,  
Satyres, que je fis contrister à ma voix,  
Baptisez en pleurant quelque pauvre mausole  
Aux fonds plus esgairiez et plus sombres des bois ;

Plus heureux mort que vif, si mon âme, éveillée  
Des Enfers, pour revoir mon sépulcre une fois,  
Trouvoit autour de moy la bande échevelée  
Des Driades comptant mes peines de leur voix,

Que pour éterniser la sanguinaire force  
De mes amours ardents et de mes maux divers,  
Le chesne plus voisin portast en son écorce  
Le succès de ma mort et ma vie en ces vers :

Quand, serf brûlant, gehenné (1), trop fidelle, je pense  
Vaincre un cueur sans pitié, sourd, sans yeux, et sans loy,  
Il a d'ire, de mort, de rage, et d'inconstance,  
Payé mon sang, mes feux, mes peines, et ma foy (2).

Il se serait, en effet, laissé mourir dans cette solitude, si des amis, inquiets, ne l'en avaient arraché pour le conduire à Paris et le faire soigner par plusieurs médecins. Mais quel remède ? Il n'y

(1) Prononcez : *Gehné*.

(2) *Œuvres complètes*, III, 71, 73.

plus agitée et la plus bizarre. Orientaliste et théologien, présenté à Ignace de Loyola, un moment incorporé dans la Compagnie de Jésus, puis dénoncé à l'Inquisition pour ses hérésies, deux fois, trois fois condamné, emprisonné, fugitif, aumônier à Venise, vagabondant en Palestine, en Turquie, en Syrie, pro-

(1) Sonnet 58. *Œuvres complètes*, III, 44.

(2) *Ibid.*, III, 78.

fesseur à Vienne en Autriche, revenu à Paris, rétabli officiellement dans sa chaire de langues orientales pour la quitter bientôt, il s'était enfin retiré au monastère de Notre-Dame-des-Champs, continuait à y professer et y attirait un immense auditoire. Il est probable qu'il se contentait d'y expliquer et d'y commenter les livres orientaux, et qu'il n'exposait pas toutes les choses étranges que l'on trouve dans ses ouvrages. Ainsi il croyait que la monarchie universelle appartenait au roi de France, comme descendant du fils aîné de Noë. Il croyait encore que Jésus-Christ n'avait sauvé que les hommes, et que les femmes obtiendraient la rédemption par le mérite d'une certaine mère Jeanne qu'il avait connue à Venise, et sur laquelle il publia plusieurs ouvrages : *La Vergine veneziana*, et encore *Les très merveilleuses victoires des femmes du Nouveau-Monde, et comme elles doivent à tout le monde par raison commander*. Ce visionnaire rassemblait à sa parole les princes et tous les savants de son époque. « Ils allaient voir », écrit Florimond de Raimond, l'élève de Ramus et de Théodore de Bèze, lui-même passablement visionnaire, « ils allaient voir ce vénérable vieillard, assis dans sa chaire, la barbe blanche lui tombant jusqu'à la ceinture, avec une telle majesté en son port, une telle gravité en ses sentences, que nul ne s'en retournait jamais sans désir de le revoir. » D'Aubigné avait 22 ans quand on l'amena à Paris ; Postel en avait 63. Quel hasard les réunit ? Nous ne le savons pas. Ils se prirent d'affection l'un pour

fêtes pour son roi et même pour la reine-mère; se fit craindre des hommes par ses coups d'épée, des femmes par ses bons mots; se rendit célèbre par ses actes de folle témérité (3).

D'Anbigné avait depuis bien des mois quitté Talcy, lorsque Diane Salviati, qui avait peut-être ignoré l'excès de la souffrance du jeune homme,

(1) *Œuvres complètes*, I, 21.

(2) *Ibid.*, II, 23.

(3) *Ibid.*, I, 23, 24.

qui probablement ne connaissait pas et ne connut jamais les derniers vers si douloureux qu'elle avait inspirés, vint à Paris. Elle était alors fiancée à M. de Limeuil, fils ou neveu de la fameuse Isabelle de Limeuil. Elle était alliée à cette famille par son frère, Forese Salviati, qui avait épousé une fille d'Isabelle. Elle fut conviée à assister à un tournoi où parurent le roi de Navarre, les deux ducs de Guise et enfin celui qu'à Talcy elle avait méprisé, son amoureux, son poète, Agrippa. La présence de Diane stimula sans doute notre héros ; il se surpassa, emporta tous les suffrages, et la pauvre Diane, voyant alors ce qu'elle avait perdu, le comparant à ce qu'elle possédait, sentit, mais trop tard, son cœur s'ouvrir à l'amour. A son tour, elle tomba malade, malade d'une maladie noire qui ne la quitta plus et la conduisit prématurément à la mort (1). Étrange retour des choses ! Mystères impénétrables du cœur ! Qui, lisant le *Printemps*, eût pu supposer que ce serait Diane qui mourrait d'amour pour Agrippa ?

Quant à d'Aubigné, le souvenir de Diane ne le quitta jamais. L'impression avait été trop forte. Il l'aima, pour employer les termes dont se servait il y a quelques jours M. Renan au Collège de France, « comme on aime la femme dont on rattache le souvenir aux premiers enivremens de la jeunesse, à la première découverte de la vie. » Il avait au bras gauche un bracelet fait de ses

(1) *Œuvres complètes*, I, 24.





Telle fut l'histoire des premières amours de d'Aubigné. Faut-il le plaindre d'avoir eu cette idylle dans sa vie guerrière ? Faut-il l'en féliciter ? Il a tellement souffert, que la première opinion est défendable ; il a si puissamment vécu pendant ce temps de souffrance, que la seconde l'est aussi. Laissons-le donc conclure lui-même ; il le fera dans les deux sens :

Bienheureux sont ceux-là qu'une tendrette enfance  
Empesche heureusement d'avoir la congnoissance  
Des forces du malheur et de celles d'amour !  
Mais ils seroient heureux si, dès l'âge première,  
D'un sommeil éternel ils fermoient leur paupière :  
Leur vie et leur bonheur n'auroient qu'un dernier jour.  
J'ai tort. Hors de l'amour est toute joye esteinte,  
Tout plaisir est demi, toute volupté feinte ,  
*Et nul ne rit content s'il ne souffre amoureux (1).*

Ajoutons seulement qu'il n'est donné qu'aux natures puissantes de souffrir ainsi, et disons avec Martial :

Fortiter ille facit, qui miser esse potest.

### III

Nous avons vu que d'Aubigné était écuyer du roi de Navarre. La chose n'avait pas été sans diffi-

(1) *Œuvres complètes*, III, 106.

partie, et finit par lui dire, d'un ton menaçant, qu'il ressemblerait à son père. « Dieu m'en fasse la grâce ! » répartit Agrippa. Il faillit être arrêté du coup. Un autre jour, la reine-mère reprochait à Henri de Navarre que ses gens n'étaient pas bons catholiques. C'était le mardi de Pâques, et l'on

(1) *Œuvres complètes*, I, 21

(2) *Ibid*

était réuni au jeu de paume. Sur ce propos, la porte s'ouvre : d'Aubigné entre. « N'avez-vous pas fait vos Pâques? » lui demande Henri. Le jeune homme déconcerté répond évasivement : « Comment donc, Sire! — Et quel jour? » insiste le roi. D'Aubigné répond à l'étourdie : « Vendredi dernier. » Un éclat de rire général accueille sa réponse : « pour avoir ignoré », écrit-il dans ses *Mémoires*, « qu'il n'y avait que ce pauvre jour en toute l'année sans messe. » Le duc de Guise dit que décidément il n'était pas bien catéchisé, et les princes recommencèrent à rire, mais non pas la reine-mère, qui devinait en Agrippa autre chose qu'un amuseur de cour, ou qu'un vaillant et brillant tireur d'épée (1).

Ce serait une étude curieuse à faire que celle des rapports d'Henri de Navarre avec son écuyer. La conduite du roi, en plusieurs circonstances, notamment pendant son séjour à la cour de France après la St-Barthélemy, en serait dans une certaine mesure éclaircie. Mais ce n'est pas notre sujet. Nous ne suivrons donc pas Agrippa dans son séjour à Paris, où, au milieu de toutes sortes de plaisirs et de folies chevaleresques, il ne perdit pas un instant de vue son but, qui était d'arracher Henri à la cour, de l'emmener dans le Midi, et d'en faire le chef des réformés; nous ne raconterons pas le succès de ses efforts, la fuite du roi en février 1576, les guerres qui s'en suivirent, les

(1) *Œuvres complètes*, I, 25.

—

prolongea, dans ce seul but, son séjour à la cour de Navarre. Ayant échoué dans plusieurs tentatives d'assassinat à main armée, il eut recours au poison, celui-là même sans doute dont la comtesse de Maurevert avait trop bien prouvé l'efficacité. D'Aubigné absorba le poison et faillit en mourir (1). D'Aubigné s'était bien gratuitement attiré ces périls. Si peu recommandables que fussent ses adversaires, nous ne saurions ici ne pas le blâmer. De quoi s'allait-il mêler ? De quel droit cette intervention indiscrete dans la vie d'autrui ? Et l'indiscrétion est d'autant plus choquante que ce tout jeune officier se permettait de morigéner ainsi l'un de ses supérieurs, dont il avait été le guidon, et qui avait quatorze ans de plus que lui. Si l'action de d'Aubigné prouve en faveur de la sévérité de ses principes, elle marque en même temps un véritable manque de tact, de mesure, de goût, défaut que l'on a trop souvent l'occasion de rencontrer et dans sa vie et dans ses livres.

Nous ne pouvons, au contraire, qu'approuver sa manière d'agir dans la seconde circonstance que nous voulons rappeler. A la cour de Navarre, le roi Henri mêlait la galanterie à la politique, et plus d'une fois sacrifia la seconde à la première, comme on le vit plus tard après la bataille de Coutras. On sait qu'il perdit le bénéfice de sa victoire pour avoir voulu porter lui-même en Béarn les drapeaux conquis à sa Corisande, la comtesse de Grammont.

(1) *Œuvres complètes*, I, 25 et sq., 29 et sq.

(1) « Qui depuis mourut de faim, elle, et l'enfant qu'elle avait du roi » (*Confession de Sancy*, chap. v.)

(2) *Ibid.*

(3) Il faut bien le dire : il n'était pas beau, et il n'était pas toujours propre. On sait qu'un jour, ayant, au prix de mille périls, déguisé en paysan, fait sept lieues pour aller voir Gabrielle d'Estrées, plus tard définitivement enlevée par lui à Bellegarde, celle-ci ne lui dit rien, sinon qu'il était trop laid pour qu'elle le pût regarder (\*). La chronique scandaleuse donne encore sur la repugnance qu'éprouvait la demoiselle de Montagu à se trouver avec lui, des détails peu ragoûtants (\*\*).

(\*) *Amours du Grand Alexandre. (Journal des choses mémorables du règne de Henri III, t. I, p. 206).*

(\*\*) *Confession de Sancy*, chap. v.

qui plaiderait sa cause auprès d'elle. C'était un office fort recherché, et facilement le roi eût trouvé pour ce service des gentilshommes des meilleurs maisons. Il eut la bizarre idée de s'adresser à d'Aubigné. D'Aubigné refusa : il n'avait pas en cette matière la largeur de vues de ses contemporains, et l'emploi qu'on lui faisait l'honneur de lui offrir, il le qualifiait d'un mot si bas qu'il est impossible de le transcrire ici. Il avait ces scrupules que Mercure reproche à la Nuit dans le prologue d'*Amphitryon* :

Pour une jeune déesse  
Vous êtes bien du bon temps !  
Un tel emploi n'est bassesse  
Que chez les petites gens.

Henri, dont le caprice s'exaspérait par cette double résistance, et qui s'était mis dans l'esprit qu'à d'Aubigné rien n'était impossible, s'obstina : ruses, caresses, menaces, prières, il mit tout en œuvre pour décider d'Aubigné. S'imaginant que le point d'honneur seul le retenait, et qu'il céderait si l'on parvenait à faire croire qu'il avait déjà cédé, il l'emmenait le soir, comme pour veiller à sa sûreté, se livrait à quelque débauche, et allait conter la chose le lendemain aux chefs réformés et aux ministres du culte : « D'Aubigné m'accompagnait », disait-il. Il alla jusqu'à méditer de le faire mourir. Il alla, — ce qui semble pire, — jusqu'à se mettre à genoux, et, les mains jointes,



dans la confiance du roi de Navarre, et que c  
serait, somme toute, la religion et les église  
reformées qui porteraient la peine de ce purita  
nisme exagéré. D'Aubigné garda longtemps le si  
lence, mais enfin il éclata, et, descendant de che  
val : « Ainsi, s'écria-t-il, vous dites, l'un, que pou  
servir les églises, et l'autre, que pour reconnaître  
les grands dons que Dieu m'a départis, je do  
devenir un m..... ! » D'Aubigné répète le mot  
et s'éloigne indigné, laissant les deux amis toi  
penaude du piteux résultat de leur ambassade (1

(1) *Œuvres complètes*, I, 28, 30.

La lutte continua entre le roi et son serviteur. La vertueuse résistance de l'un, l'insistance moins honnête de l'autre, aboutirent enfin à une rupture. Notre officier quitta la cour de Navarre. Il sacrifia une situation élevée, la faveur d'un souverain, la présence d'un maître qu'il aimait. Au XVI<sup>e</sup> siècle, et au milieu des cours, soit au Louvre, soit en Guyenne, on ne trouve pas beaucoup d'exemples de tels scrupules.

En se séparant d'Henri, d'Aubigné lui écrivit :

« Sire,

« Votre mesmoire vous reprochera douze ans de mon service, douze playes sur mon estomac : elle vous fera souvenir de vostre prison, et que cette main qui vous escrit en a deffaict les verrouils, et est demeurée pure en vous servant, vuide de vos bienfaits et des corruptions de vostre ennemi et de vous.

« Par cet escrit, elle vous recommande à Dieu. à qui je donne mes services passez, et voue ceux de l'advenir, par lesquels je m'efforceray de vous faire cognoistre qu'en me perdant, vous avez perdu vostre très fidèle serviteur

« AUBIGNY (1). »

Qu'allait devenir Agrippa ? Il ne le savait pas

(1) *Œuvres complètes*, I, 36.

ne. Sép  
comme  
il avait  
es ? Iso  
e parti  
n, et à  
, l'un d  
aintes r  
au secol  
à St-Ge  
une fer  
ir est pr  
ement  
Plus d'e  
! Il a, j  
e, « trot

La commen  
nêtes que les pr  
quoique l'issue en ait été plus heureuse.

Tous les sentiments généreux bouillonnent en lui. Cette fois, son amour ne sera pas une école d'oisiveté. Il est au milieu de protestants, parmi des amis au cœur chaud, qui partagent ses passions religieuses, et qui ne laisseront pas perdre l'occasion de s'assurer le concours d'un tel auxiliaire. Suzanne elle-même est du fond de l'âme attachée à la Réforme; il faut qu'il se rende digne d'elle par les services qu'il rendra à cette cause sainte; ce n'est plus ici le château de Talcy, ni la coquette

1) *Œuvres complètes*, I, 37.

et frivole Diane. Pour conquérir l'affection de Suzanne, il se rendra « recommandable aux siens », « nécessaire » aux églises et en même temps « regrettable à son ingrat », mot touchant qui montre combien il aimait celui qu'il avait quitté. Aussi, son nouvel amour est-il « meslé d'impatience de repos (1). » Il pousse une reconnaissance sur Nantes, si hardie qu'il est sur le point d'être pris ; il fait une entreprise sur Montaigu, et une autre sur Limoges, bien curieuse, et qui montre à la fois son audace et la subtilité de son esprit, mais le temps nous manque pour la raconter (2). Heureuses les femmes dont l'amour inspire ainsi les courages !

Suzanne de Lezai appartenait à la maison de Vivonne, qui, un siècle plus tard, devait donner un maréchal de France, et dès lors avait pour chef Jean de Vivonne, marquis de Pisani, « un parfaitement honnête homme », dit de Thou, et gouverneur d'Henri de Bourbon, prince de Condé. Elle se donna dans son cœur à celui qu'elle voyait, par amour pour elle, se dévouer ainsi aux plus nobles et aux plus périlleuses entreprises. Cependant elle était orpheline, et cette affection mutuelle dérangeait les projets de son curateur, un certain Bougoin. Henri de Navarre, qui, avec beaucoup de peine, avait réussi à ramener d'Aubigné auprès de lui, et qui sentait qu'il lui devait

(1) *Œuvres complètes*, I, 37.

(2) Lalanne, *Mémoires de d'Aubigné*, pp. 228 et sq.

amitié renouvelée , voici le tour que Tifardière joua au tuteur de Suzanne. « Le roi de Navarre, lui dit-il, vous tourmente au sujet du mariage de d'Aubigné. Voulez-vous un moyen de vous débarrasser de cette poursuite, sans vous brouiller avec personne? Proposez à d'Aubigné de lui donner votre consentement, s'il vous apporte les preuves qu'il est gentilhomme. Il est trop glorieux pour ne pas prétendre à la noblesse, d'autant qu'il a maintes fois affirmé la sienne. Il a déjà eu à ce sujet des discussions publiques où, pour tout parchemin, il a montré son épée. Faites, vous et les parents de Suzanne, un compromis avec lui, obligez-vous à

signer le contrat s'il produit ses titres de noblesse, et qu'il s'oblige à abandonner toute prétention à la main de Suzanne s'il ne les produit pas. Je sais très-bien qu'il est dans l'impuissance de les produire. » L'idée parut admirable à Bougoïn. Il remercia, il embrassa cet ami dévoué; avec l'assurance que l'épreuve tournerait à la honte de d'Aubigné, il fit accepter le projet par tous les parents de la jeune fille. « Nous n'avons, dirent-ils, aucune objection à faire à un candidat que le roi daigne patronner; mais il comprendra lui-même que nous ne pouvons accorder la main de Suzanne qu'à un gentilhomme avéré; que M. d'Aubigné produise ses titres, et notre consentement lui est acquis. » Ainsi le compromis fut fait. d'Aubigné se donnant toutes les apparences d'un homme pris au piège. Or, il se trouvait — et de là lui était venue la pensée de ce stratagème — que lui, « qui ne s'estoit jamais soucié de biens, ni de maisons, ni de titres », avait tout récemment retrouvé, dans de vieux meubles, les preuves de l'ancienneté de sa famille. C'était même ainsi qu'il avait appris son origine, son père ayant eu d'autres et de plus graves leçons à lui donner. Ces documents, qui le faisaient descendre d'un certain Savary d'Aubigné, « commandant par le roy d'Angleterre au chasteau de Chinon », il les remit en garde à un parent âgé de Suzanne, le sire de Cosniou, « protestant, si quelqu'un des parents en aage de combat s'en mesloit, qu'il auroit à faire à luy. » Les pièces furent trouvées en

la  
me  
, et  
igné  
zai, l  
.t tr  
le S  
, pèr  
III  
ont,  
a Be  
d'A  
lui l  
du t  
de l  
rme

serment l

aucun, non plus que leur père ; qu'ilz  
surtout celui du mariage quand Dieu les  
appelez, affin d'hériter à la rare benedic  
laquelle ilz sont sortis d'une mère sans re  
honorée de tant de vertuz, à laquelle j'a  
foy et loyauté et chasteté trois ans de  
quatre ans après la durée de sa vie et du m  
pouvant jurer ne l'avoir enfreint ni par de  
par effect. » La période qu'embrasse cette c

(1) On alla même jusqu'à visiter une chapelle bâtu  
Savary d'Aubigné, « bordée des armes de sa maison  
de gueules, un lion d'argent rampant, armé et l  
d'or. »

(2) *Œuvres complètes*, I, 46-47.

tion solennelle de d'Aubigné va de 1580 à 1600, de sa 29<sup>e</sup> à sa 50<sup>e</sup> année.

Deux ans après son mariage, d'Aubigné accompagna les troupes réformées à une entreprise sur Angers. L'affaire fut des plus périlleuses, particulièrement pour lui. Pendant trois semaines, il passa pour mort. Il fut séparé de ses bagages, et un jour sa femme vit rentrer en désordre dans la basse-cour quinze chevaux et sept mulets appartenant à son mari, et sur l'un d'eux son chapeau et son épée. Elle tomba à la renverse, évanouie. Cependant Agrippa, échappé comme par miracle, revenait de son côté au pays, et doucement, de dix lieues de distance, par deux billets successifs, le premier faisant renaitre l'espoir, le second confirmant le premier, il avait soin de préparer sa femme à le revoir; « appréhendant », dit-il, « que d'une prompte joie on peut mourir (1). »

Quand, après treize ans de mariage, sa femme mourut, d'Aubigné en éprouva une douleur, non-seulement violente, comme l'étaient tous les sentiments chez lui, mais durable. « Il fut trois ans, dit-il, ne passant guère nuits sans pleurer. » Il écrivit à ce sujet bien des vers, français et latins, bien des pages éloquentes. Nous ne citerons qu'un passage, parce qu'il rentre dans notre sujet, qu'il montre la force, la gravité, la tendresse de son amour pour Suzanne, et en même temps le noble rôle, tel qu'on pouvait le souhaiter pour

(1) *Œuvres complètes*, I, 53-54.



moitié de moi-mesme ; tu as fendu mon cœur, et dissipé mes entrailles en arrachant mon sein ma fidelle, très aimée et très chérie, laquelle, comme génie de mon Âme, ma fidelle compagne à tes louanges, m'exhortoit bien, me retiroit du mal, arrestoit mes vices, consolait mes afflictions, tenoit la bride aux pensées desreglées, et donnoit l'esperon au courage de m'employer à la cause de la vérité.

« Nous allions unis à la maison, et de la cuisine de la chambre et du lit, faisons un sacrifice à ton honneur... (1). »

(1) *Œuvres complètes*, II, 201, 202.

Nous voici hors des limites de la jeunesse d'Agrippa d'Aubigné, et nous devons arrêter notre récit. Nous ne pouvons cependant résister au plaisir de le clore par une courte pièce de vers qu'il écrivit aux derniers jours d'une vie enfin apaisée, un pied déjà dans la tombe, mais les yeux toujours levés vers le ciel :

C'est un grand heur en vivant  
D'avoir vaincu tout orage,  
D'avoir, au cours du voyage,  
Toujours en poupe le vent ;

Mais c'est bien plus de terrir  
A la coste désirée,  
Et voir sa vie assurée  
Au hâvre de bien mourir.

Arrière craintes et peurs !  
Je ne marque plus ma course  
Au Canope, ni à l'Ourse,  
Je n'ai soucy des hauteurs ;

Je n'espie plus le Nord,  
Ni pas une des estoiles :  
Je n'ay qu'à baisser les voiles  
Pour arriver dans le port (1).

(1) *Œuvres complètes*, III, 312.

Comment  
exception, toi  
nous l'aient r  
nesse débauc  
fougue de soi  
passions (2)

(1) « .....La m  
lui une perte d  
ainsi dire sans d  
donna dès lors  
caractère. » (Ha  
(2) « Pendant

duite (2) », de sa jeunesse « un peu déréglée (3). » M. Lavallée, qui est toujours pour d'Aubigné le juge le plus hostile, et, à notre avis, le plus injuste, ne voyant en lui, à proprement parler, qu'un homme de sac et de corde, nous parle de ses *orgies* (4). D'autres enfin se livrent sur ce thème à des floritures et des vocalises. Ainsi, Sainte-Beuve. Le maître critique, dans l'étude, d'ailleurs admirable, qu'il a consacrée à d'Aubigné, s'étend avec complaisance sur les désordres de la jeunesse de son héros, et en tire de tout à fait charmants effets de style. Citons-le; il y a toujours plaisir à le lire :

« Tout en apprenant du latin, du grec, de l'hébreu, et en se rompant aux mâles études, l'enfance et la première jeunesse de d'Aubigné

l'éloigna des études classiques. » (Gérusez, *Essais d'histoire littéraire. Étude sur d'Aubigné*, p. 127.)

(2) « A l'issue de sa maladie, Agrippa, demeuré dans la ville d'Orléans qui, alors soumise au prince de Condé, n'avait pas échappé à la licence qu'entraînent les guerres civiles, s'y laissa aller à de fâcheux écarts de conduite. Ils lui attirèrent heureusement, grâce à la mâle discipline paternelle veillant sur ses mœurs, de rudes corrections qui y mirent bientôt un terme. » (Léon Feugère, *Étude sur Agrippa d'Aubigné*.)

(3) « A Orléans, le jeune d'Aubigné fut atteint de la peste. Étant guéri, il se débaucha avec les soldats et fut rudement traité par son père..... Rebuté de la sévérité des maîtres qui morigénaient sa jeunesse un peu déréglée..... » (de Noailles, *Histoire de M<sup>me</sup> de Maintenon*, I, 9.)

(4) Ch. Lavallée, *La famille d'Aubigné et l'enfance de M<sup>me</sup> de Maintenon*, pp. 5 et sq.

homme, et qui gagna seulement avec  
dut à sa race, à sa trempe d'éducation et  
milieu où il fut plongé, de conserver, à  
ses passions contradictoires, et qu'il co  
très-peu, un fonds de moralité qui étonn

C'est l'étonnement de Sainte-Beuve qui  
ceux qui ont bien voulu nous suivre jusqu  
que nous connaissons maintenant d'Aul  
relâchement de ses mœurs serait plus  
nous surprendre que leur austérité. No  
en effet voir qu'ici, séduit par le piquant  
thèse, Sainte-Beuve s'est livré à son im

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. X, pp.

de poète plus qu'il ne s'est montré critique exact et historien précis. Les autres écrivains que nous avons cités, moins brillants, sont aussi plus discrets; et, en relevant avec soin les termes de leurs jugements, nous trouverons peut-être la clef de ce mystère, l'explication de cette contradiction choquante entre l'opinion si formelle, si universelle de la critique, et celle que nous nous sommes faite par l'étude attentive de tous les documents authentiques.

Remarquons que nos écrivains, quand ils parlent des débauches de la jeunesse de d'Aubigné, tournent tous autour d'un même fait, qu'ils l'indiquent expressément ou non : le siège d'Orléans en 1563. Le dernier biographe de d'Aubigné, celui qui nous a fait connaître une si grande partie de son œuvre, et auquel les amis des lettres et de l'histoire ont tant d'obligations, M. Réaume, a résumé pour ainsi dire ce qui avait été écrit avant lui en ces mots laconiques : « Si d'Aubigné échappa à la peste d'Orléans et à mille dangers, *il n'échappa point à la débauche* (1). »

Jusqu'en 1854, l'*Histoire de la vie* de d'Aubigné n'était connue que par les deux éditions publiées, un siècle environ après la mort de son auteur : la

(1) Réaume, *Étude historique et littéraire sur Agrippa d'Aubigné*, p. 9. — M. Sayous, dans ses belles *Études littéraires sur les écrivains de la Réforme* (t. II, p. 214) dit, sous les mêmes termes : « Il se réfugia à Orléans, la peste, se guérit et se laissa débaucher par la peste. »

et le menaient même au b..... (ici le mot le p  
cru), où il était lorsque M. de Duras fut tué (1)

Dans l'édition de 1731, ces deux passages étaient  
rapportés de la manière suivante :

« Mon père ayant été obligé de faire un voyage  
en Guyenne pendant ma maladie pour en hâter  
secours, me trouva à son retour tout à fait guéri  
mais en même temps devenu un peu débauché  
ainsi qu'il est coutumier de le devenir parmi

(1) *Les aventures du baron de Farneste, par Théophraste  
Agrippa d'Aubigné, édition nouvelle, augmentée de plusieurs  
Remarques historiques, de l'Histoire secrète de l'auteur écrite  
par lui-même, etc.* A Cologne, chez les héritiers de Pierre  
Marteau, 1729, t. I, p. IX.

licence des guerres civiles : *Pacis artes vigere inter Martis incendia.....*

« Le siège d'Orléans ayant été formé sur la fin de l'année, Béroalde s'en fut loger à la maison de la Reine, dans le cloître de Saint-Aignan, et moi je restai au logis de mon père; ce qui donna occasion à ses domestiques de me corrompre de nouveau, me menant avec eux dans les lieux de débauche, où je me trouvai lorsque M. de Duras fut tué (1). »

Nous affirmons que tout ce qui a été écrit sur les débauches de la jeunesse de d'Aubigné a pour point de départ unique la double citation que nous venons de faire. Nous mettons au défi qu'on trouve à ces assertions une autre origine. Elle paraît du

(1) *Mémoires de la vie de Théodore Agrippa d'Aubigné, écrits par lui-même, avec les mémoires de Frédéric Maurice de La Tour, etc., etc.* A Amsterdam, chez Jean Frédéric Bernard, 1731, t. I, pp. 11 et 12.

Cette double publication en fit, quelques années plus tard, éclore une troisième : celle-ci en langue anglaise, sous ce titre : *The life of Theodore Agrippa d'Aubigné*. London, MDCCLXXII. Arrivé au siège d'Orléans, l'écrivain anglais ne manque pas d'insister, quoique en termes très pudiques, sur les désordres que la lecture des livres français lui a révélés. Il met en marge : *Recovers and becomes dissolute*, et, dans le texte (p. 9), il écrit :

« By the time his father returned to Guyenne, he was entirely free from all the effects of that contagion, but had fallen into one that was still worse, for the licentious conduct of the officers had infected him with such vices as his age would admit of; and his father found that although his body was restored to health, his principles were much corrupted. »





En 1854, M. Ludovic Lalanne édita, pour la première fois, d'après le manuscrit de la Bibliothèque du Louvre, les *Mémoires* de d'Aubigné. Le texte de *Sa vie à ses enfants*, publié en 1873 chez Lemerre, par MM. Réaume et de Caussade, d'après le manuscrit de la collection Tronchin, est conforme à celui des *Mémoires*. Or, voici ce qu'avait écrit d'Aubigné dans les passages qui nous occupent :

« Le sieur d'Aubigné ayant faict un voyage en Guienne pour haster les forces, trouva son fils guéri, mais un peu DESBAUCHÉ, *comme il est difficile pacis artes colere inter Martis incendia.....*

« Sur la fin de l'année, le siège estant venu, et Béroalde estant logé dans le logis de la Royne, au cloître Saint-Aignan, *les soldats du père DESBAUCHOIENT le fils, et le menoient mesme dans LES MOTTINES, comme il y estoit lorsque M. de Duras fut tué (1).* »

Le sens de ces textes n'était pas bien difficile à démêler. D'Aubigné écrit à ses enfants ; il veut leur montrer comment, dès ses plus jeunes années, il avait le tempérament d'un soldat. Le voici, à onze ans, au siège d'Orléans. Son père était parti pour la Guienne, le laissant malade. Agrippa guérit, mais l'autorité de son précepteur Béroalde ne fut pas suffisante pour le contraindre à reprendre ses études. Il est difficile de s'appli-

(1) *Œuvres complètes*, I, 9 (Lalanne, *Mémoires de d'Aubigné*, p. 10).

nom ne peut qu'être cher à l'Académie de Caen, Segrais, a écrit presque dans les mêmes termes que d'Aubigné : « Étant jeune, je me *débauchai*

(1) Lorsque son père, qui lui avait fait donner une si forte éducation classique, et tenait tellement à l'instruction de son fils que, plus tard, dans ses recommandations suprêmes, il lui ordonna encore « l'amour des sciences, » revint de son voyage et reçut le rapport de Béroalde, il tança son fils et le punit sévèrement. (*Œuvres complètes*, I, 10.)

(2) Lettre du 25 juillet 1667.

de mes études avec quelques-uns de mes camarades : nous fîmes dessein de nous en aller en pèlerinage à St-Jacques en Gallice (1). » Il serait trop facile de multiplier les exemples.

Quant au mot *mottines*, je ne l'ai trouvé dans aucun glossaire ; mais la signification n'en est pas moins claire. Il vient de *motte*, « petit morceau de terre, dit Littré, détaché avec la charrue, la bêche, ou autrement. » Dans le Pays-d'Auge, on appelle encore *les mottes* les larges et profonds fossés pleins d'eau qui entourent les anciens manoirs. *Mottines* a le même sens. Dans son *Histoire universelle* (liv. III, ch. xvi), d'Aubigné l'emploie à deux reprises, précisément en racontant le siège d'Orléans : « La prise des Tourelles estonna tellement les corps de garde prochains que sans l'arrivée du chef et la résolution de quelques gentilshommes, toutes les *mottines* des îles étaient quittées et la ville bien tost perdue..... Le péril et l'industrie disputèrent à couper l'arche devant les Tourelles et s'y eslever de terre ; mais plus encore à dresser les parapets des *mottines*, battues à plomb par les Tourelles. » Il ne peut subsister aucun doute : *mottine* n'a jamais signifié lieu de débauche.

Il reste donc acquis que du passage de ses mémoires qui a si longtemps fait croire aux débauches de sa jeunesse, il ne faut retenir qu'une

(1) *Ile imaginaire*, t. II, p. 180.

*Dans le camp et dans la ville  
J'apprins du soldat le stille  
Et les vocables de l'art (2).*

**Ainsi perdent toute leur portée les jugements**

(1) L'auteur de l'article d'Aubigné dans la *Biographie universelle* de Michaud, paraît être le seul qui ait compris le vrai sens. Voici en effet ce qu'il dit : « A 13 ans, Agrippa se trouva au siège d'Orléans, où il se fit remarquer par un sang froid peu commun dans les enfants de cet âge. » Il n'y a ici d'erreur que sur l'âge qu'avait alors Agrippa. Le siège d'Orléans est du commencement de l'année 1563, et Agrippa est né le 8 février 1552. Il avait donc tout juste 11 ans.

(2) *Œuvres complètes*, III, 139.

que nous avons cités, car nous ne pensons pas que l'on s'avise de relever contre les mœurs de d'Aubigné les passages où il parle de « sa maîtresse » ; il est trop clair que, dans ces passages, il vise soit Diane Salviati, soit Suzanne de Lezai ; au XVI<sup>e</sup> siècle, on n'avait pas encore imaginé de réserver le mot de maîtresse pour la femme dont on s'est rendu maître. Ainsi tombent les jolis contrastes de Sainte-Beuve : « Il gardait au cœur, en toutes ces licences, un coin de puritain..... A travers ses passions contradictoires et qu'il combattait très-peu... » Cette « consolation d'un Dieu très-doux » par laquelle d'Aubigné se reposait, suivant Sainte-Beuve, des craintes d'un « Dieu terrible », il faut y renoncer également.

Avons-nous la pensée de prétendre que, de la mort de son père à son mariage, la conduite de d'Aubigné, au point de vue des mœurs, a été irréprochable ? Nullement. Nous n'en savons rien, et, à vrai dire, nous ne le croyons pas. Sa nature était trop ardente et le milieu où il vivait trop corrompu pour qu'il ait toujours résisté aux tentations. S'il l'eût fait par extraordinaire, il n'eût pas manqué de le dire. Mais ce que nous avons voulu établir, c'est qu'il n'est pas permis de le détacher, de le mettre pour ainsi dire en vedette, comme un type de libertinage, dans cette époque si libertine. Or, c'est ce que l'on a fait, sur la foi de textes dont nous avons démontré la fausseté. La vérité est dans l'affirmation inverse. D'Aubigné se distingue en effet



# LE TRAVAIL

## ÉTUDES MORALES

**Par M. E. CHAUVET**

Membre titulaire.

---

Je voudrais, Messieurs, étudier le travail d'un point de vue purement moral. Je voudrais, considérant d'abord le travail d'une manière générale, montrer que, étant donnés sa nature et ses caractères, il s'impose à tous les hommes quels qu'ils soient, avec une obligation absolue, qu'on ne saurait enfreindre sans se rendre coupable envers soi-même et les autres. Je voudrais, considérant ensuite le travail dans ses différentes applications, qui sont les professions particulières, montrer que ces professions ont leurs devoirs propres, qui n'importent pas moins à la moralité de ceux qui les exercent qu'à la sécurité et à la prospérité sociales. J'estime que sur ces divers points bien des ombres obscurcissent encore la conscience individuelle et publique, et je serais heureux de contribuer dans ma mesure à en dissiper quelques-unes.



## LE

## DÉFINITION DE

Et d'abord  
 Messieurs  
 vous demandez  
 constitue, ce  
 les philosophes  
 en se répondant  
 que tout être  
 il y a un être  
 pas d'être,  
 une chaîne  
 élevé. Si l'

maines toutes ces merveilles agricoles, industrielles, artistiques, scientifiques, qu'étalait notre *Exposition universelle*, et qui ne sont pas que les glorieux témoins de notre haute civilisation sans doute parce qu'il est une force, et la somme de toutes les forces. Et c'est aussi parce qu'il est un être que l'animal cherche et trouve sa nourriture, se creuse un terrier, bâtit une cité au bord d'une rivière, édifie une ruche, accomplit les admirables travaux de l'insecte, la plus petite

plus industrielle des bêtes. Et c'est encore parce qu'il est une force que le végétal prend à la terre les sucs et à l'atmosphère les gaz dont il forme ensuite, en les élaborant, cette tige flexible, ces feuilles découpées, ces fleurs odorantes, ces graines fécondes, qui font de la nature un enchantement. Et c'est toujours parce qu'il est une force que le minéral tient ses parties assemblées en un tout qui ne se laisse pas diviser sans résistance, qu'il forme par la réunion d'un grand nombre de ces tous, que nous appelons des corps, ces grandes masses que nous appelons des sphères et qui roulent dans les espaces, en s'attirant, se repoussant, se coordonnant suivant des lois que les mathématiciens savent déterminer et formuler. De sorte que, soit que nous regardions en nous-mêmes ou autour de nous-mêmes, à nos pieds ou dans l'immensité, l'être se montre toujours à nous sous l'aspect de la force, et il n'est rien ni sur la terre ni dans le ciel qui ne soit une force.

Or, si vous fixez votre attention sur cette idée de la force, vous concevrez sans peine, et il ne tiendra qu'à vous de constater par l'observation, que toute force peut se présenter et se présente en effet dans deux états différents, que les philosophes désignent par l'opposition de la *puissance* et de l'*acte*, et que je désignerai moins métaphysiquement par celle du *repos* et de l'*exercice*. La force peut être en repos, la force peut être en exercice, et presque toujours elle est tour à tour en repos et en exercice. Cette pierre que vous foulez sous votre

en repos ; mais l'homme qui veille est une force en exercice. Telle est la force dans tous les règnes à tous les degrés de l'existence et de la vie, tantôt se reposant, tantôt s'exerçant, réparant ses pertes pendant le repos, dépensant ses acquisitions pendant l'exercice.

Eh bien ! ne pressentez-vous pas que nous touchons à une définition du travail très-générale, mais en même temps très-exacte ? Qu'est-ce, en effet, que la force en repos ? C'est la force immobile, c'est la force qui ne fait rien. Et qu'est-ce que la force en exercice ? C'est la force qui développe ses énergies innées ; c'est la force qui, devenant virtuelle effective, se manifeste et s'affirme par

des actes divers et successifs ; en un mot, c'est la force qui travaille.

Le travail n'est donc ni plus ni moins que la force en exercice. D'où vous voyez une chose que beaucoup de gens ne voient pas, c'est que le travail n'est pas seulement un fait humain, mais un fait universel. Tout être étant une force, toute force étant tour à tour en repos et en exercice, il s'en suit rigoureusement que tout être travaille. Le travail est partout : tout ce qui pense, travaille ; tout ce qui vit, travaille ; tout ce qui se meut, travaille ; et l'univers est un immense atelier où toutes les forces sont à l'œuvre, sous l'œil de Dieu, qui les a faites et qui les surveille du fond de l'infini.

Mais si le travail est partout, il n'est pas partout identique. Il diffère, il s'élève de règne en règne, d'échelon en échelon, se compliquant et se perfectionnant toujours. Dans le minéral, c'est l'exercice sourd d'une force brute ; dans la plante, c'est l'exercice spontané d'une force vivante au sein de l'organisme qu'elle crée et recrée sans cesse ; dans l'animal, c'est l'exercice conscient d'une force instinctive, allant à un but qu'elle cherche sans le connaître, par des moyens qu'elle emploie sans s'en rendre compte ; et dans l'homme, enfin, c'est l'exercice raisonné, calculé, voulu, d'une force intelligente et libre, qui sait ce qu'elle fait, et comment, et pourquoi. Vous apercevez la supériorité du travail humain, du travail proprement dit. Il est encore supérieur par deux autres endroits : sa richesse et sa fécondité. Sa richesse :

du travail universel.

Quels sont ses caractères ? Est-il conforme à notre nature ? Nous apporte-t-il bonheur ou le malheur ?

Le travail est si peu un état contraire à la nature que c'est au contraire un état absolument naturel à l'homme. Il est naturel à l'homme comme la force est naturelle à la force. L'exercice du travail, oui ou non, naturel à la force ? Est-elle faite pour s'exercer ? Sans nul doute, elle est faite pour s'exercer. Elle est donc faite pour le travail. Et si cela est vrai des forces inférieures, comment ne le serait-ce pas de l'homme, la force par excellence ?

Le sens intime, d'ailleurs, nous dit clairement que la force que nous sommes, que notre âme, est faite pour s'exercer par tous ses instruments, par toutes ses facultés, et que le travail est bien notre destination. Est-ce que nous ne sentons pas que si nous avons deux jambes et la faculté de les mouvoir, c'est pour marcher ; que si nous avons deux mains et la faculté de les adapter aux objets, c'est pour saisir ceux-ci, les déplacer, les transformer ? Est-ce que nous ne sentons pas que si nous avons l'imagination, c'est pour concevoir et réaliser l'idéal en des œuvres, en des chefs-d'œuvre qui nous élèvent et nous consolent ? Est-ce que nous ne sentons pas que si nous avons une intelligence capable de tout comprendre, c'est pour tout expliquer, pour ajouter les sciences aux arts, comme nous ajoutons les arts à l'industrie ? En un mot, est-ce que nous ne sentons pas que si nous avons reçu les plus hautes et les plus belles facultés, c'est pour les développer et leur faire produire tous les merveilleux résultats qu'elles contiennent en germe ? C'est-à-dire : est-ce que nous ne sentons pas qu'en travaillant nous obéissons au vœu de notre nature, et qu'en ne travaillant pas nous nous révoltons contre elle ?

Si vous doutiez que le travail est l'état naturel de l'homme, je vous dirais : regardez-le vivre, regardez-le vivre enfant, jeune homme, homme fait, vieillard, et vous constaterez qu'à tous les âges, vivre pour lui c'est travailler.

pétuelle. Il exerce ses sens sur tous les objets d'alentour, leurs formes et leurs couleurs, et quand il ne les voit plus, il se les représente en sa jeune et vive imagination. Il les interroge et leur souffle les réponses. Et comme il a ses idées, ou plutôt ses images, il a aussi ses résolutions, ou plutôt ses velléités. Mille projets, mille plans s'ébauchent, paraissent et disparaissent sur la scène mobile où se joue sa capricieuse volonté. Toute cette agitation intestine, vous la devinez sans pouvoir la préciser au jeu de sa physionomie, à ses gestes, à ses cris, à ses larmes, à ses colères, à ses paroles mal articulées. Ainsi, dès les langes, la

nature humaine déclare son penchant à l'action et au travail.

Chez le jeune homme, le spectacle est le même, avec les différences que comportent ces âges différents. Il y a plus de suite, plus d'ordre, plus de méthode; mais c'est le même mouvement au dehors, le même exercice des facultés au dedans. On parle beaucoup de la paresse des jeunes gens, et on la leur reproche justement. Cette paresse, je n'en connais que trop les effets. Mais paresse n'est pas inaction. Le jeune homme, qui ne fait pas ce qu'on lui demande, fait autre chose. Vous voudriez le voir assis à son berceau : lui, il court par monts et par vaux. Vous voudriez le voir résoudre des problèmes, discuter des questions, composer en vers et en prose, en grec et en latin; lui, il rêve de mille choses qui l'intéressent bien autrement et construit en Espagne tous ces beaux châteaux dont il nous souvient encore. Pour agir à sa manière, il n'en agit pas moins. Pour travailler à sa fantaisie, il n'en travaille pas moins. C'est toujours le même besoin d'agir et de travailler, tellement quellement.

L'âge mûr est particulièrement celui du travail. C'est dans cette période de la vie que l'homme, penché sur le sillon qu'il creuse, l'arrose et le féconde de ses sueurs. C'est dans cette période que le politique marche à la puissance, l'artiste, le savant à la gloire, l'industriel à la richesse. L'ouvrier lui-même, qui s'est donné une femme et en a eu des enfants, aiguillonné par ses affec-





siste encore de nombreux et beaux échantillons. Eh bien ! savez-vous ce que prouvent ces oisifs ? Ils prouvent encore , à leur façon , que le travail est l'état naturel de l'homme.

Considérez-les. Ils s'agitent tous dans un malaise manifeste , le malaise d'une nature contrariée, et ils cherchent avec inquiétude une issue pour sortir d'une situation intolérable. Ils en sortent , en effet , un peu plus tôt , un peu plus tard , chacun comme il peut. Il en est , — ce sont les mieux inspirés , les meilleurs , j'entends les moins à charge à eux-mêmes et aux autres , — il en est qui , n'ayant rien voulu faire de sérieux et d'utile , trompent leur ennui en employant leur activité à de laborieuses , ou pompeuses , ou dispendieuses bagatelles. Les uns peignent , avec un superbe laisser-aller , d'affreux tableaux , qu'ils proposent ensuite à l'admiration de leurs amis ; d'autres désolent les oreilles délicates par une exécration musicale : c'est la variété des *artistes*. Quelques-uns riment des vers boiteux de tous leurs pieds ; quelques-uns expriment des idées invraisemblables dans une prose impossible : c'est la variété des *beaux esprits*. Certains cultivent des fleurs , et presque toujours une seule espèce , et préférablement des fleurs sans feuillage ni parfum , des anémones , des renoncules , des tulipes : c'est la variété des *fleuristes*. D'autres rassemblent en grand nombre , et classent méthodiquement des médailles , d'autres des autographes , d'autres des livres d'un certain format , d'autres des tableaux

distances puiser de l'eau pour l'arroser. même inutilité dans l'effort ; mais ici la v l'action ne fait que prouver davantage l'irr penchant de l'homme au travail.

Il est une autre classe d'oisifs qui se do change à eux-mêmes d'une toute autre ils sont déjà plus déplaisants que les pré et s'il y avait des dames ici, je ne leur souh pas de les connaître trop personnellement. ceux qui, ayant femme et ménage, s'y jette tête, et, s'étant refusés aux sérieuses aff dehors, qui les appelaient, consacrent une malheureuse à celles du dedans, qui ne le dent pas. On ne peut nier qu'il n'existe des l

de cette trempe, qui s'occupent au rebours du bon sens et de la dignité virile. Ils ont, dans la maison, l'œil à tout, et même la main. Défense aux domestiques de prendre les ordres de *Madame*, c'est à *Monsieur* qu'ils doivent s'adresser exclusivement. Ce n'est pas Madame qui décide la grande question de savoir s'il convient de mettre ou d'enlever les tapis, de pendre ou de dépendre les rideaux, d'habiller ou de déshabiller les fauteuils : c'est Monsieur. Monsieur toujours, Monsieur partout : au salon, dans les chambres, à l'office, à la cuisine, de la cave au grenier : *Illa se jactat in aula*. Vrais diminutifs d'hommes, *Homunculi*, qui ne sont, à proprement dire, ni hommes, ni maris, mais des ménagères, et qui mériteraient qu'on brodât sur leur habit, en guise d'insignes, un balai et un époussetoir entrecroisés. — C'est sans doute en réponse à cette variété d'hommes féminins qu'on a vu paraître de nos jours celle des femmes masculines, qui conduisent à grandes guides, chassent au sanglier et dérobent jusqu'aux vêtements de l'autre sexe. Seulement la justice voudrait que ces femmes-là fussent unies en légitime et indissoluble mariage à ces hommes-là : tandis que l'homme en robe de chambre ferait la femme, la femme en justaucorps ferait l'homme, et tout irait le mieux possible dans les meilleurs des ménages possibles.

D'autres oisifs ont une autre manière d'occuper et d'intéresser leurs misérables loisirs, une manière plus déplorable encore et, s'il se peut, plus

**hôpital et un enfer tout ensemble. Quelques-uns s'abîment dans l'hypocondrie, les hallucinations, et il en est même qui finissent par la folie déclarée.**

**Enfin, il faut noter une dernière catégorie d'oisifs, celle-là vraiment redoutable, un fléau pour la famille et la société : ce sont les oisifs à tempérament fougueux, qui s'efforcent de combler le vide de leur vaine et inutile existence par les désordres d'une**

vie sans frein et sans vergogne. A la recherche des grandes émotions, ils se font joueurs, et ils mettent leur fortune sur une carte, sur un dé, sur une hausse ou une baisse. Ou bien ils se jettent dans la débauche et l'orgie, y laissant bien souvent l'honneur avec la santé. La femme de ces hommes vit dans l'abandon et les larmes. Ses enfants lui seraient une consolation, mais elle n'y peut penser qu'en tremblant, car elle a tout à craindre pour eux comme pour elle-même.

Cette peinture que je viens d'esquisser à grands traits, est-ce une fiction ou une réalité? Je ne doute pas que chacun de vous, Messieurs, ne pût facilement écrire un nom propre au bas de chacune de ces silhouettes. Il faut donc convenir que la nature humaine va d'elle-même au travail, que c'est sa pente invincible, comme sa destinée évidente, et que quiconque se révolte contre cette loi, plus forte que notre volonté, en est bientôt puni par la frivolité des occupations, ou la sottise, ou la honte, ou la ruine.

Mais si le travail est l'état naturel de l'homme. se peut-il qu'il le rende misérable? N'est-il pas évident, au contraire, qu'il doit le rendre heureux? Qu'est-ce, en effet, que le bonheur pour un être quel qu'il soit, sinon l'état conforme à sa nature? La nature de l'homme l'incline invinciblement au travail; il doit donc trouver sa félicité avec sa satisfaction dans le travail. Cela est mathématiquement vrai.

Cependant, il faut insister, parce que ceux qui

sûrement, à une mort prématurée ! » *Et cætera.*

Ces beaux arguments, pour être finement ironiques, n'en sont pas moins dépourvus de toute valeur. Quand je parle du travail, quand j'affirme que, naturel à l'homme, il le fait heureux, je parle du travail en lui-même, indépendamment des accidents qui peuvent s'y mêler et en changer les effets. Un travail excessif est une souffrance. Mais c'est qu'il y a là deux choses : le travail et l'excès qui s'y joint. C'est l'excès qui cause la souffrance, non le travail. Le travail dans un milieu malsain est un danger. Mais là encore il y a deux choses : le travail et le milieu malsain. C'est le milieu mal-

sain qui fait le danger, non le travail. Otez tout ce qui est étranger au travail, le travail paraît aussitôt tel qu'il est, tel que je l'ai décrit : un état naturel, un état heureux parce qu'il est naturel.

Oui, le travail considéré en lui-même, considéré comme le déploiement spontané ou réfléchi de notre force et de nos facultés, — et il n'est que cela dans son essence, — le travail est un état de félicité ; il procure à celui qui s'y livre une jouissance intime exquise. Il y a en cet homme, il y a en ce travailleur un accroissement de vie, dont le sentiment lui est délicieux. Il exerce des organes faits pour s'exercer, il développe des facultés faites pour se développer, et il en est heureux. Cet exercice lui est une joie saine et forte, ce développement lui est une récompense pleine de douceur et infiniment salulaire. Tout son être s'épanouit, fleurit et fructifie, si j'ose ainsi dire, comme la plante parmi le climat et les influences qui lui conviennent.

Et ce n'est pas tout. Outre le bonheur qui naît du sentiment de la vie agrandie et perfectionnée par l'exercice, il y en a un autre ; et lequel ? Il y a le bonheur qui naît de la contemplation de l'œuvre, tandis qu'elle s'ébauche, se continue, se consomme. Je vais me faire comprendre. Supposez un sculpteur : il pétrit son argile ou il taille son bloc de marbre. Peu à peu, une statue se forme sous sa main ou sous les coups de son ciseau. L'idéal qu'il a dans l'esprit prend des formes et un corps. Voilà son œuvre qui paraît, qui grandit,



des émotions les plus délicates et les plus saines qui puissent remuer le cœur humain.

Ainsi, le travail nous fait doublement heureux, heureux de notre être qui, par l'exercice de nos facultés, se transforme, se perfectionne, s'élève plus haut, plus haut encore; heureux de notre œuvre où se réfléchissent nos pensées, où rayonnent nos sentiments, où nous sentons, où nous goûtons, où nous admirons notre puissance de production et de création — Faut-il ajouter qu'il est l'apaisement des passions tumultueuses, qu'il est aussi le baume des douleurs inconsolables? Que les jeunes gens le sachent bien : rien n'assainit une jeune

âme comme le travail ; il y met l'ordre, il y met la gravité, il y met l'élévation ; et quand elle est ainsi remplie de nobles pensées, de généreuses aspirations, comment le vice et l'erreur y trouveraient-ils place ? Au contraire, l'oisiveté fait le vide dans l'âme, et elle y appelle les passions mauvaises qui s'y précipitent comme un flot impur, mêlé d'écume et de limon. — Que les infortunés le sachent bien, je parle des vrais infortunés, qui ont au cœur une blessure saignante qui ne se fermera pas : ils n'ont rien à attendre des hommes, et tout du travail. Le travail seul peut mettre un appareil sur cette plaie incurable, et apporter quelque adoucissement à cette douleur qui, parce qu'elle est irréparable, veut être immortelle.

O travail, ô travail ! Loi suprême des mondes, qui accomplissent harmonieusement leur tâche éternelle dans l'immense espace ! Loi sainte de l'humanité, qui creuse de l'aurore au crépuscule le fécond sillon où germent, où s'épanouissent l'industrie, l'art, la science et la vertu ! O travail, tu as été longtemps méconnu et calomnié ; mais tu commences à te montrer à nos yeux désillés dans ta vérité et ta beauté ! Puisses-tu, après avoir séparé les hommes aveuglés sur ta nature et tes bienfaits, les rassembler enfin et les unir dans la lumière, la justice et la paix !

les plus riches comme les plus dépourvus, ceux qui datent des croisades comme ceux qui datent d'hier ; il règne ou il doit régner du haut en bas de la société et de l'humanité.

Je dis, Messieurs, que le travail est un devoir : il l'est doublement. Il y a, en effet, deux manières d'envisager l'homme : dans l'isolement, c'est alors un individu, et le travail nous apparaît comme le devoir de l'individu envers lui-même ; dans la société, c'est alors un citoyen, et le travail nous apparaît comme le devoir du citoyen envers l'État. En d'autres termes, tout homme étant à la fois un

individu et un citoyen, le travail est pour lui tout à la fois un devoir personnel et un devoir social.

Que l'homme considéré individuellement se doive à lui-même de travailler, c'est ce que prouvent sans réplique les dictées de la conscience, interprétées par la raison.

Je n'ai pas à décrire la conscience, cette faculté souveraine qui, dans toutes les alternatives de la vie, distingue entre le bien et le mal, nous commande l'un, nous défend l'autre, et nous impose ainsi nos devoirs; qui, après que nous avons ouvert ou fermé l'oreille à sa voix, porte une sentence sur notre conduite, la louant ou la blâmant; qui enfin exécute elle-même cette sentence, nous récompensant par la satisfaction morale ou nous châtiant par le remords: véritable oracle divin, véritable juge divin, dont on élude mais dont on ne conteste pas les arrêts, et devant lequel s'inclinent en secret ceux-là mêmes qui le bravent ouvertement.

Eh bien! sans nul doute, la conscience impose à tout individu le travail comme un devoir, et le lui impose avec une autorité indiscutable. Et en effet, qu'il s'interroge, l'enfant qui fréquente la modeste école de son quartier ou de son village, qu'il s'interroge le pétulant élève de nos lycées, qu'il s'interroge le fier étudiant de nos facultés, et ils reconnaîtront que la conscience leur répète chaque jour, sans se lasser jamais, cet invariable précepte: **Travaille, travaille, travaille!** Et la même conscience

vautour de la fable.

Voilà comment la conscience impose à l'individu le devoir de travailler. Et si quelqu'un pouvait se faire illusion à lui-même sur cette impérieuse prescription de la conscience, il n'aurait qu'à se donner le spectacle de ses semblables pour dissiper toute obscurité, car s'il est facile d'être indulgent à soi-même, on n'est que juste envers autrui. Dites-moi, Messieurs, quand vous voyez un honnête père de famille se rendre dès l'aube à l'atelier ou au chantier, et n'en revenir qu'au tomber du jour, apportant à sa femme et à ses enfants le pain laborieusement gagné, n'applau-

**dissez-vous pas à cet homme comme on applaudit au devoir accompli ; ne pensez-vous pas avoir devant vous une modeste mais sympathique image de la vertu ? Et quand, au contraire, vous voyez un père de famille consumer lâchement les jours dans l'oisiveté, bayant aux corneilles, errant à l'aventure (je ne veux rien supposer de plus fâcheux), et rentrant le soir fatigué de n'avoir rien fait, et les mains vides, inutile fardeau dans la famille comme dans la société, ne vous détournez-vous pas de cet homme avec dégoût comme on se détourne du devoir indignement foulé aux pieds ; et ne vous dites-vous pas que ce que vous avez là sous les yeux, c'est la honteuse image du vice ? Et ce que votre conscience admire et honore chez l'ouvrier, à savoir le travail, elle l'admire et l'honore partout ; et ce qu'elle hait et méprise chez l'ouvrier, à savoir la fainéantise, elle le hait et le méprise partout. Qu'il s'agisse de nous-mêmes ou des autres, qu'il s'agisse d'un individu placé en haut ou en bas de l'échelle sociale, la conscience n'a qu'une balance, comme elle n'a qu'une mesure, et à tous les hommes également elle fait un mérite d'avoir travaillé et un crime de n'avoir pas travaillé, parce que à tous les hommes également elle fait un devoir du travail.**

La conscience nous affirme donc que le travail est un devoir. Mais ce que la conscience nous affirme purement et simplement, avec cette autorité absolue qui lui est propre, la raison nous l'explique. et en nous l'expliquant, elle ajoute à la

merce, qu'est-ce ? une forme du travail ; mais les beaux-arts, qu'est-ce ? une autre forme de travail ? mais les sciences, qu'est-ce ? une troisième forme du travail ; mais la vertu, qu'est-ce ? la plus haute forme du travail. L'homme ne peut donc atteindre ses fins particulières et sa fin totale que par le travail ? Et voilà pourquoi la conscience lui ordonne de travailler.

D'autre part, comment le travail ne serait-il pas notre devoir, si nous devons nous perfectionner sans cesse, et si nous ne pouvons nous perfectionner que par le travail ? Que nous devons nous perfectionner dès là que nous le pouvons, c'est ce

qui n'est pas douteux ; il ne l'est pas davantage que le travail est la condition et l'instrument de toute perfection. Comment se perfectionner, si l'on ne fait rien ? Mais, d'un autre côté, comment ne pas se perfectionner, si l'on travaille, c'est-à-dire si on exerce ses facultés ? — Un homme accomplit-il chaque jour une course régulière, pour distribuer, par exemple, les lettres d'un bureau de poste, il devient un excellent marcheur ; l'exercice fortifie ses nerfs, assouplit ses muscles, lui fait, comme on dit, un jarret d'acier. — Un homme emploie-t-il ses deux bras à quelque rude besogne, ou ses dix doigts à une besogne délicate, il y gagne dans un cas des bras robustes et dans l'autre des doigts agiles. — Et ne savez-vous pas que la vue chez le peintre, l'ouïe chez le musicien, tous les sens chez ceux qui en font un usage constant et réfléchi, acquièrent à la longue une puissance et une finesse extraordinaires ? — Or, ce qui est vrai des membres, ce qui est vrai des sens, l'est aussi de l'intelligence, qui devient plus pénétrante et plus étendue ; du cœur, qui devient plus tendre et plus généreux ; de la volonté, qui devient plus ferme et plus persévérante ; de l'âme entière, qui devient plus belle ; de l'homme entier, qui devient plus grand. Tel est le naturel effet du travail : il transforme l'homme, l'élève au-dessus de lui-même, et le fait plus homme de bien, plus homme de sens, plus homme de cœur, plus homme de caractère, plus homme d'honneur, en un mot qui



victoire ; les passions déchaînées se jouent d'elle comme d'une feuille morte. Cette intelligence que Dieu nous a donnée pour connaître le monde et nous-mêmes , pour le contempler dans ses œuvres , pour éclairer notre route et notre but la laisse-t-on languir dans l'inaction ? Elle se trouble , se déconcerte , s'obscurcit ; elle cesse de voir clair , puis de voir juste , puis de voir ; c'est la nuit. Or , quand l'intelligence n'est plus , quand la volonté n'est plus , l'homme lui-même a cessé d'être. Ce qui reste , c'est une ruine informe , dont on se détourne avec dégoût. Et c'est ainsi que l'oisiveté fait le néant , là où le travail eût mis

**plus de force dans plus de vie , plus de vertu dans plus de dignité.**

**Le travail est le devoir de l'individu envers lui-même ; il est aussi le devoir du citoyen envers la société.**

**Que nous soyons obligés envers la société, cela saute aux yeux. A quelles conditions, en effet, une société vit-elle, se développe-t-elle et prospère-t-elle ? A la condition de l'agriculture , des métiers et du commerce, des arts et des sciences. Otez l'agriculture : plus de moissons, plus de céréales, plus de denrées ; la société meurt de faim. — Otez les métiers : plus de maisons pour se mettre à couvert , pour abriter la chère famille et le doux bonheur domestique, plus de meubles, plus de vêtements pour se défendre du froid, plus de tous ces objets, les uns nécessaires, les autres utiles, les autres superflus et pourtant indispensables ; la société languit dans la barbarie. — Otez le commerce, plus d'échanges, nul moyen de se procurer les matières premières que le pays ne fournit pas, nul débouché pour écouler la surabondance des produits du sol ou de l'industrie ; la société végète dans un état précaire, bien au-dessous de la médiocrité. — Otez les arts : plus de ces monuments qui embellissent nos villes et charment nos regards, plus de ces tableaux qui mettent sous nos yeux les grandes scènes de la nature et de l'histoire, nous remuent doucement ou nous transportent ; plus de ces compositions musicales qui nous bercent en des rêveries infinies, nous ravissent**

toute sorte ; car, je vous prie, si la société ne trouvait tout cela dans son sein, où le prendrait-elle ? — Et si l'on me dit qu'un certain nombre d'agriculteurs, d'ouvriers, de commerçants, de savants, d'artistes suffissent, et que le reste des citoyens, par conséquent, peut vivre tranquillement les bras croisés, je répondrai qu'une société n'a jamais assez d'agriculteurs, parce que la terre rapporte d'autant plus qu'elle est plus cultivée, et, par des raisons analogues, qu'une société n'a jamais assez de travailleurs en quelque genre que ce soit ; je répondrai

---

surtout que telle est la société et telle l'organisation sociale que nul n'a droit de se tenir à l'écart et de refuser d'apporter sa part de travail personnel à la masse du travail social.

Et, en effet, Messieurs, comprenez-bien ce qu'est l'état sauvage et les modifications qu'y apporte la civilisation, c'est-à-dire la société. Dans l'état sauvage, chacun vit à peu près comme s'il était seul, chacun doit se suffire à soi-même. Le même homme bâtit sa hutte, l'orne à sa manière, s'il en a le goût et le talent, la répare, se fabrique des vêtements avec des peaux de bêtes ou toute autre matière, pourvoit à sa nourriture en chassant, pêchant ou labourant, fait des observations sur le temps, les saisons, la nature, lui-même, et s'en compose une sorte de science grossière à son usage. Sa vie se consume misérablement dans cette multiplicité d'opérations imparfaites. — Que fait la civilisation, quand elle survient? Que fait la société, quand elle s'organise? Elle divise la masse indistincte de ses membres en un certain nombre de catégories différentes, exerçant chacune, au profit de tous, une seule et unique fonction. Elle fait des agriculteurs qui ne sont qu'agriculteurs, et qui nourrissent tout le monde; des artisans qui ne sont qu'artisans, et qui fournissent à tout le monde des maisons, des vêtements, et le reste; des savants qui ne sont que savants, et qui éclairent tout le monde, *et cætera*. Il en résulte que chacun travaille pour tous et que tous travaillent pour chacun, par une réciprocité qui est la

Le travail de chacun est donc nécessaire à la société, et c'est ce qui en fait un devoir social. Je dirais presque le premier devoir social; car, si vous y réfléchissez un seul instant, vous verrez qu'il en est des sociétés comme des individus, qu'elles grandissent et fleurissent par le travail, qu'elles se dégradent et tombent par l'inaction. C'est le témoignage de l'histoire, de l'histoire universelle et de l'histoire contemporaine.

Qu'est devenu l'antique Orient, cette terre bénie du ciel, aux montagnes superbes, aux plaines immenses, aux fleuves majestueux, au soleil d'or, le berceau du genre humain et de la civilisation, qui vit s'élever les plus grands empires du monde et

leurs fabuleuses capitales? Il a pâli, comme la lampe qui s'éteint; il s'est effacé, comme le jour qui meurt; suspendu sur le gouffre du néant, où il est sur le point de s'engloutir, c'est à peine s'il existe, ombre de lui-même, vaste ruine, fouillée par les géologues et les archéologues, qui s'efforcent de lire les splendeurs du passé dans les décombres du présent. — L'Orient ne travaille pas.

Qu'est devenue la vieille Europe, autrefois couverte de forêts impénétrables, de marais fangeux, la demeure des fauves et des monstres marins? Elle s'est assainie, elle s'est défrichée; les plaines cultivées ont pris la place des eaux croupissantes; les forêts ont fourni les matériaux nécessaires à la construction des navires, à l'édification des villes; des royaumes, des empires, des républiques se sont fondés; l'industrie s'est développée; le commerce s'est propagé; les sciences ont apporté leurs lumières, leurs découvertes, leurs inventions; à tant de merveilles, les arts ont ajouté leurs enchantements, et la civilisation est montée à des hauteurs à donner le vertige. — L'Europe travaille.

Un pays voisin du nôtre a eu d'immenses possessions en Europe, en Asie, en Amérique; il a eu les mines du Nouveau-Monde, d'où il a tiré des monceaux d'or; il a eu des flottes sans nombre; il a eu de tout-puissants empereurs; et cependant ce n'est plus aujourd'hui qu'un peuple morne et sans vie. Le pauvre mendie fièrement, le riche vit à la mode arabe d'un trésor qui croupit dans un coffre ou dans un silo. Les villes n'ont

travailler, et celui qui se dérobe à cette noble tâche cause un dommage à la prospérité publique. Il est coupable du crime de lèse-société.

Je me résume et je dis : Voulez-vous obéir à la voix de votre conscience ; voulez-vous accomplir votre destinée sur la terre ; voulez-vous développer, perfectionner votre être, vos facultés, agrandir en vous l'humanité, vous rendre digne du regard de Dieu : travaillez ! — Voulez-vous payer votre dette à la société ; voulez-vous, par une juste rétribution, rendre aux autres ce que les autres font pour vous ; voulez-vous être bon citoyen en même temps qu'honnête homme ; voulez-vous contribuer

à la prospérité nationale, à la gloire nationale, et bien mériter de votre patrie, de la France, puisque vous avez l'honneur d'être Français : travaillez ! — Et j'ajouterai volontiers : voulez-vous quand l'heure inévitable sonnera, partir, non pas sans douleur (il faudrait n'aimer personne !) mais sans regret ; voulez-vous arriver les mains pleines d'œuvres devant celui qui nous jugera sur nos œuvres ; voulez-vous enfin bien mourir après avoir bien vécu : travaillez !

### III.

#### LE TRAVAIL UNIVERSELLEMENT OBLIGATOIRE.

Les raisons qui prouvent que le travail est obligatoire prouvent qu'il l'est universellement. Elles ont, en effet, une portée universelle. La même conscience parle à tous les hommes le même langage et leur impose également le travail. Tous les hommes ont également une destinée à accomplir et ne peuvent l'accomplir que par le travail. Tous les hommes doivent également se perfectionner et ne peuvent se perfectionner que par le travail. Tous les hommes sont également membres d'une société à laquelle ils doivent leur travail, puisqu'il lui est nécessaire ; et comme ils profitent tous du travail de leurs concitoyens, ils doivent tous faire profiter leurs concitoyens de leur propre travail. La démonstration vaut pour



A tout seigneur tout honneur. Il y a d'abord ceux qui s'estiment trop bien nés pour travailler. Il est des descendants dégénérés, ou aveuglés, de notre grande noblesse française, qui regardent le travail avec mépris et penseraient déroger en s'y livrant. L'industrie, même la grande, le commerce, même celui qui étreint les deux mondes dans ses serres puissantes, les arts avec leurs séductions infinies, les sciences avec leur essor sublime, la politique, l'administration, tout est au-dessous d'eux. J'imagine que cela date de Louis XIV. C'est à sa cour, dans ce milieu pompeux et malsain, que notre noblesse française a commencé de prendre

habitude de l'oisiveté et le dégoût du travail. Puis lors, la société ayant constamment marché rebours de ses vœux, elle a boudé la société, et travaillé avec elle. Quoi qu'il en soit et quelque explication que l'on donne de cette aberration, il manque pas de nobles chez nous, surtout parmi les petits, et plus encore parmi les très-petits, qui vivent l'oisiveté à la hauteur d'un principe et trident misérablement leur vie au plus sot des jugés.

Il est, d'autre part, des gens qui, riches du travail éternel, se jugent dispensés de travailler eux-mêmes. Un autre a sué sang et eau pour amasser une telle fortune, il est bien juste qu'ils en jouissent ! A quoi la richesse servirait-elle, si ce n'était à cela ? Quand on peut tout avoir sans rien faire, à quoi bon faire quelque chose ? Ce serait un pur contre-sens. C'est affaire aux indigents de travailler ; mais eux, les opulents, ils sont faits pour respirer, aller au bois, jouer au club, et passer le reste du temps parmi les chiens, les chevaux, les cigares et certaines femmes qu'on aime encore trop en ne les nommant pas. C'est leur lot, leur supériorité, leur titre de gloire ; aux autres le travail, à eux le plaisir ; c'est ainsi !

Eh bien, Messieurs, que faut-il penser de ces prétentions d'une noblesse oisive par principes, d'une richesse fainéante par conviction ? Il faut penser que richesse et noblesse commettent une double erreur et s'exposent à un double danger.

dialogues, Aristote ses traités, Descartes et tous nos modernes philosophes leurs profonds ouvrages ! Alors nos savants se sont déshonorés par tant de belles découvertes, tant de merveilleuses applications qui ont renouvelé la face de la terre ! Alors Richelieu s'est déshonoré en administrant la France et en fondant définitivement notre unité nationale ! Alors Christophe Colomb s'est déshonoré en découvrant l'Amérique ! Alors Dieu même, Dieu s'est déshonoré en créant le monde, et il se déshonore tous les jours en le gouvernant par sa Providence !

Et admirez la contradiction où tombe fatalement

cette noblesse oisive. Elle méprise le travail, et elle est fière de quoi ? D'un premier ancêtre qui fut grand. Mais ce premier ancêtre qui fut grand, par quoi donc fut-il grand, je vous prie ? Est-ce parce qu'il ne fit rien, ou parce qu'il fit quelque chose ? Et si c'est parce qu'il fit quelque chose, ce fut donc un travailleur ! Vous conspuez le travail, et c'est par le travail que vous êtes ce que vous êtes, ou ce que vous paraissez être !

En professant le mépris du travail, la noblesse oisive ne professe pas seulement une sottise, elle se place sur une pente au bout de laquelle il y a un abîme, l'abîme du vide. En effet, celui qui ne travaille pas, n'exerçant pas ses facultés, descend, descend toujours, jusqu'à ce qu'il arrive au vide de l'esprit, au vide du cœur, et finalement à la nullité consommée. — Or, pendant que ces beaux messieurs, livrés aux sublimités du *far niente*, assistent, sans y prendre part, à ce grand mouvement social et civilisateur qui s'accélère de jour en jour, leurs fermiers qui appliquent vaillamment les découvertes nouvelles à l'agriculture, les manants, objet de leurs dédains, qui s'instruisent, tout en exerçant leurs métiers, tout cela qui travaille, tout cela grandit, monte, prend la tête et le gouvernement de la société, où ils perdent leur place ; et, par leur faute, la démocratie, qu'ils détestent, s'élève sur les ruines de l'aristocratie, qu'ils trahissent.

L'erreur de la richesse fainéante, c'est de croire que le travail n'a d'autre raison d'être que le besoin

la société à laquelle vous faites l'honneur d'appartenir serait-elle parfaite elle-même? Non. Vous avez donc lieu de vous perfectionner et de contribuer au perfectionnement social, vous avez donc lieu de travailler. Le travail est votre devoir comme il est celui du dernier indigent.

Je serais bien tenté de dire davantage, de dire que la richesse, loin de supprimer le devoir de travailler, le rend plus impérieux encore. Et pourquoi? par cette raison très-simple : le riche est mieux outillé pour le travail ; avec moins d'effort, moins de talent ou de génie, il peut aller plus ha

et plus loin que tout autre à qui manque cette puissance de la fortune. Quel privilège, Messieurs, de n'avoir pas à lutter de jour en jour contre les incessantes nécessités d'une existence précaire, de n'avoir pas à trembler devant l'avenir incertain d'une femme aimée, d'enfants bénis ! Quel privilège de pouvoir rassembler autour de soi toutes les circonstances favorables à la production industrielle, artistique, scientifique ; de pouvoir se transporter d'un bout à l'autre de l'univers, de pouvoir s'instruire à tous les spectacles, s'abreuver à toutes les sources ! Et celui que la Providence a traité ainsi, qui peut tout faire facilement, sûrement, grandement, excellemment, il ne ferait rien cependant ! Et ce lâche qui enfouit tous les dons du ciel, en ricanant au visage de ceux qui sont à la peine, je ne mépriserais pas sa sotte vanité, son imbécile orgueil ? C'est une liberté que j'ai prise depuis longtemps, et que j'entends garder toujours.

Du reste, rarement le châtiment se fait-il attendre. Par une juste loi de la Providence, la richesse se conserve comme elle s'acquiert, par le travail. Le pauvre qui travaille s'enrichit, le riche qui ne travaille pas s'appauvrit. Voyez ces beaux fils dont le père a amassé péniblement une belle fortune et qui, à cause de cela, n'ont rien voulu apprendre à nos écoles, et ne veulent rien faire dans la société, où les mène leur crasse ignorance et leur stupide inertie ? A des désordres de toutes sortes, à des extravagances de toute espèce, à des aventures invraisemblables, à des fautes ou des malheurs



peuvent que plier sous le poids de leur grand nom.

« Le goût ou le dégoût du travail, c'est, dans une vie, dans un pays, dans une génération, un oui ou un non décisif.

« C'est par là qu'on est un homme ou un autre ; et puisqu'on veut bien me permettre une certaine rudesse de langage, c'est par là qu'on est un homme, ou pas un homme.

« Il faut d'ailleurs bien connaître ici l'esprit du temps où nous vivons, temps d'égalité démocratique et de luttes sociales. Les privilèges des classes ont disparu ; l'homme se compare à l'homme, et chacun aujourd'hui est apprécié selon ce qu'il vaut et ce qu'il fait. Nos institutions, en multipliant l'usage des épreuves et des concours à l'entrée de toutes les carrières, ramènent chacun à son mérite personnel. C'est pourquoi tout homme qui veut compter aujourd'hui doit être plus ou moins fils de ses œuvres.

« Vous voulez, parce que vous êtes riches, parce que vous avez beaucoup reçu, parce que la Providence vous a comblés, parce que Dieu vous a payés d'avance, vous voulez ne rien rendre et ne rien faire, mais jouir et vous engraisser ; et, vous posant, vous étendant orgueilleusement sur vos biens entassés, vous dites à votre âme : « C'est bien ; j'ai de l'argent, des terres, des titres, une noblesse ; il y en a pour des années ; donnons-nous à notre aise du repos et des jouissances. » Eh



destinée de l'homme sur la terre , ou du m

l'essentiel et nécessaire instrument de sa destinée. Et quiconque se soustrait à cette grande loi, à cette sainte loi, est doublement coupable, envers lui-même, envers la société : inutile à soi et aux autres, ne faisant rien de la vie, qui ne lui a pas été donnée sans dessein, il perd pour ainsi dire le droit de vivre (1).

#### IV.

##### LE REPOS.

Mais ce travail universellement obligatoire, quel est-il, ou plutôt quel doit-il être ? Objet, emploi, honneur de la vie humaine, doit-t-il la remplir d'un bout à l'autre, sans interruption, sans trêve ni relâche ? Doit-il être continu, doit-il être perpétuel ?

Ce n'est pas la philosophie qui va répondre, c'est la nature elle-même.

Or, la nature répond d'abord par l'alternative de la veille et du sommeil. Cette alternative de la veille et du sommeil, nous la trouvons partout où la vie se déploie, chez l'animal comme chez l'homme, chacun sait cela ; chez la plante comme chez l'animal, chacun peut l'observer et le constater. Or, qu'est-ce que la veille ? C'est la vie qui

(1) « *Si quis non vult operari, nec manducet*, » Celui qui ne veut pas travailler n'a pas le droit de manger. Ce n'est plus un évêque, c'est un apôtre qui parle ainsi.

**travail, une certaine période de repos à côté d'un**

de période de travail, l'une succédant à l'autre  
blement.

de cette vie moyenne que nous venons de con-  
, élevons-nous à la vie supérieure, qui  
tient plus qu'à l'homme, et qui consiste  
ment dans la pensée, la vie intellectuelle et  
. Dans cette troisième sphère, nous trou-  
ve une troisième alternative, celle de l'attention  
et de la distraction. Quand l'esprit a été concentré  
un certain temps sur un problème pour le ré-  
soudre ; sur un sujet de drame, de roman pour  
l'écrire ; sur un tableau pour le peindre ; sur une  
cause pour en assembler les idées et les coor-  
diner ; sur une affaire pour la plaider ou la juger,  
à un moment où il sent le besoin de recou-  
rir à la liberté, de se mettre au large et à l'aise ; et  
lorsque ce besoin est combattu, il grandit, il devient  
insurmontable, si bien que de gré ou de force il y faut  
recourir. Après l'attention, la distraction. Or, qu'est-ce  
que l'attention ? L'âme qui travaille. Et qu'est-ce  
que la distraction ? L'âme qui se repose. D'où il  
résulte que, dans l'ordre de la vie intellectuelle et  
morale, qui est la vie humaine par excellence, la  
nature a mis le repos à côté du travail, une  
période de repos à côté d'une certaine  
période de travail, l'une succédant à l'autre in-  
variablement.

La nature n'a pas seulement fait le travail,  
elle a fait le repos aussi, et elle impose le second  
comme le premier à tout ce qui vit, à tout  
ce qui se meut, à tout ce qui pense.

repos, et ainsi de suite. Ce n'est donc pas p  
caprice de la nature (la nature, d'ailleurs, n'  
de caprices) que le travail aboutit au repos,  
par une nécessité absolue des choses. Il  
peut pas qu'une force finie et imparfaite ne s'é  
pas, ne se fatigue pas, et, par conséquent, n'ai  
besoin, après avoir travaillé, de se reposer. I  
a que la force divine, parce qu'elle est parfa  
infinie, qui puisse travailler toujours sans s  
poser jamais.

Ainsi, le travail que la morale, d'accord a  
nature, nous impose, le travail dont la morale  
fait un devoir à tous sans distinction, n'es  
un travail incessant, mais un travail intermi

**coupé par des intervalles de repos périodiques ou à peu près, le repos étant à la fois la conséquence nécessaire du travail qui le précède, et la condition nécessaire du travail qui le suivra.**

**Telle est la loi de la nature humaine : après le travail obligatoire, le repos nécessaire.**

**Cette loi, nous la voyons observée partout, consacrée par les coutumes, les usages, les lois écrites de tous les pays. Chez tous les peuples, à toutes les époques, la journée donnée au travail est divisée en deux ou trois sections par les heures des repas, qui sont aussi des heures de repos. Partout l'année est semée de fêtes, les unes religieuses, les autres nationales, les autres domestiques, et, qu'elles soient consacrées à la prière, à la célébration des glorieux ou des tristes anniversaires de la patrie ou de la famille, elles sont dans tous les cas des jours de repos. Enfin les peuples catholiques et chrétiens ont la semaine, le septième jour étant à la fois le jour du Seigneur et le jour du travailleur, puisque celui-ci, tout en rendant à Dieu l'hommage qui lui appartient, trouve cependant, dans l'accomplissement de ce devoir, le délassement de ses fatigues physiques ou intellectuelles, en même temps que la satisfaction des plus hautes et des plus salutaires aspirations de sa nature. Quand je dis, Messieurs, que les peuples chrétiens ont la semaine, je ne veux pas dire qu'ils en soient les inventeurs. La semaine n'est pas née d'hier : elle remonte aux plus anciens jours de l'histoire. Elle est d'origine**

travailleur de la main et du travailleur de la tête

Je viens de distinguer deux sortes de travailleurs, ceux qui travaillent surtout de leur corps et ceux qui travaillent surtout de leur esprit. C'est le lieu, Messieurs, de poser et de débattre une question intéressante.

Voici un fait. Si on compare le repos des travailleurs manuels et celui des travailleurs intellectuels, on constate une grande inégalité en faveur des derniers. En effet, dans la plupart des professions libérales, dans la plupart des fonctions publiques et privées, civiles et politiques, il y a, outre les heures des repas, outre les jours de fêtes, outre le septième jour, il y a quoi ? Voi

**Je** savez bien : il y a les congés et les vacances ,  
**pour** les appeler de leur nom ; car les congés et  
**les** vacances ne sont pas l'exclusive propriété des  
**écoliers**, qui sont d'ailleurs des travailleurs de  
**l'esprit** (quand ils travaillent et qu'ils ont de l'es-  
**prit**). Les professeurs, cela va sans dire, les  
**avocats**, les magistrats, et tant d'autres, ont aussi  
**leurs** congés et leurs vacances, dont on ne voit  
**pas** qu'ils fassent peu de cas. Eh bien ! cela étant,  
**je** demande : pourquoi cette disproportion dans  
**le** repos ?

Messieurs, cette question-là, si vous l'adressiez  
**à** un paysan. à un ouvrier, il ne serait pas em-  
**barrassé** d'y répondre. Il vous aurait bientôt dit :  
**parce** que le peuple est fait pour être foulé,  
**accablé** ; parce que les beaux Messieurs sont faits  
pour jouir de la vie. Aux uns, le travail sans  
repos ; aux autres, le repos sans travail. Ainsi le  
vent votre admirable dispensation sociale. Voilà à  
peu près le sentiment de la multitude. — C'est  
que le travail de l'esprit est singulièrement mé-  
connu de ceux qui ne le pratiquent pas. Travailler  
de l'esprit, ils ne savent ce que c'est. Travailler  
de l'esprit, à leurs yeux, c'est se jouer, c'est  
révasser, et, à vrai dire, c'est ne rien faire. Allez  
donc persuader à l'artisan, qui fait retentir le  
marteau et crier la scie du matin au soir, allez  
lui persuader que cet homme qui passe, le front  
pensif, la tête inclinée, regardant en soi et ne  
voyant rien de ce qui l'entoure, est lui aussi un  
travailleur, et peut-être le plus occupé des deux,



l'a dit quelqu'un, ou d'ajouter une nouvelle assise aux assises déjà construites ! Newton n'a pas travaillé ! Leibnitz n'a pas travaillé ! Descartes n'a pas travaillé ! Leurs découvertes leur sont tombées du ciel ! Leurs livres immortels se sont écrits tout seuls ! — Et ce qui est vrai des grands hommes ne l'est pas moins des hommes ordinaires : les résultats sont différents, la poursuite est la même, les efforts sont les mêmes. Ce physicien, ce chimiste, ce philosophe, qui sortent le soir de leur laboratoire ou de leur cabinet, où ils sont entrés au lever du soleil, et qui en sortent sans avoir

rien trouvé, n'en ont pas moins cherché tout le jour, et la vanité de leur recherche, loin d'en diminuer la fatigue, l'aggrave au contraire du chagrin de la déception. — Et l'avocat, qui sue sang et eau à débrouiller une affaire compliquée de mille intérêts contraires, de mille passions rivales, il ne travaille pas ! Et le magistrat qui cherche la lumière dans la nuit qu'on fait à dessein autour de son intelligence, la vérité parmi les sophismes de l'éloquence et de la mauvaise foi, avec la conscience de tenir dans ses mains la fortune, l'honneur et peut-être la vie de son semblable, il ne travaille pas ! Et tous ces fonctionnaires qui font partie du gouvernement, qui gouvernent plus ou moins dans leur sphère et leur mesure, dont chaque détermination importe à des milliers ou à des centaines de milliers de leurs concitoyens, ils ne travaillent pas !! Tous ces hommes-là, croyez-le, Messieurs les ouvriers, Messieurs les laboureurs, ils travaillent comme vous, aussi réellement, aussi effectivement, aussi péniblement, et vous pourrez vous en apercevoir, si vous avez des yeux pour regarder, à leurs épaules voûtées, à leurs fronts ridés, à leurs cheveux blanchis ou absents avant le temps.

Le travail de l'esprit est donc un vrai travail, aussi bien que celui des mains et du corps. J'ajoute qu'il pèse mille fois plus lourdement sur celui qui le supporte. Comprenez bien en effet, Messieurs, qu'une chose rend le travail de l'esprit singulièrement terrible ; c'est la difficulté de l'in-

dire, et va son train sans vous, malgré vous. Un savant, un écrivain, un magistrat, un fonctionnaire sortent de leur cabinet, sentant le besoin de respirer le grand air, et de se soulager de la réflexion par la distraction ; mais ils emportent avec eux l'idée, le type, la grave affaire qui les préoccupent, et, quoi qu'ils en aient, ils demeurent aux prises avec leur souci, leur tourment et peut-être leur angoisse. A table, dans un cercle, vous les trouvez distraits : c'est qu'ils poursuivent leur recherche, c'est qu'ils luttent avec cet ennemi intime. Si vous restiez près d'eux la nuit, vous seriez effrayé du nombre et de la longueur de

leurs insomnies ; et si vous étiez dans le secret de leurs rêves, vous constateriez avec terreur que l'homme endormi est encore attelé à la tâche de l'homme éveillé, s'efforçant de la pousser plus avant et y réussissant quelquefois. Messieurs, j'admire très-fort et très-classiquement les douze travaux d'Hercule, mais je les trouve mesquins en comparaison de ce travail incessant, invinciblement attaché à sa proie, qui est celui de tout homme voué aux professions intellectuelles.

A cette considération tirée de la psychologie, la physiologie en ajoute une autre, qui nous fait comprendre encore comment et pourquoi le travail de l'esprit est infiniment plus fatigant et plus pénible que l'autre. Le travail corporel, mettant en œuvre les organes du mouvement, et leur demandant simplement de se mouvoir, ne compromet rien, puisque c'est là proprement leur fonction, et qu'ils n'en ont pas d'autre. Mais le travail de l'esprit a pour instrument le cerveau. Or le cerveau, ce maître organe, n'a pas comme les muscles une fonction unique, il en a deux. D'une part il préside à la vie, et d'autre part il préside à la pensée. Que suit-il de là ? Il suit de là qu'on ne peut exagérer la vie sans faire tort à la pensée, qu'on ne peut exagérer la pensée sans faire tort à la vie. Or le propre du travail de l'esprit, c'est précisément d'exagérer la pensée ; c'est, si je puis ainsi dire, d'accaparer le cerveau au profit de la pensée, et par conséquent au détriment de la vie. Le cerveau, pris tout entier, ou

échapper à la tyrannie de ses préoccupations assez prolongées pour que le cerveau, laissé à lui-même, puisse vaquer efficacement aux offices de la vie, et lui rendre ce qui lui a été indûment retranché ? D'où vous voyez la nécessité, et par conséquent la légitimité des congés et des vacances ; et c'est ce que je voulais démontrer, *quod erat demonstrandum*.

Donc, d'une manière générale, si le travail est un devoir, le repos est un droit, un droit pour tous les travailleurs, pour ceux de l'esprit comme pour ceux de la main, et encore plus pour les

premiers que pour les seconds. — Mais ce repos nécessaire, ce repos légitime, comment doit-il être employé pour être bien employé, c'est-à-dire d'une manière utile et honorable ?

Messieurs, le repos ne peut être une oisiveté complète, absolue. Un oisif de ce genre, s'il pouvait exister, serait moins un homme qu'une chose. Immobile de corps, immobile d'esprit ; inerte physiquement, inerte moralement, il serait comme la pierre du chemin que nous foulons sans y prendre garde. Le repos du travailleur ne doit donc être qu'un repos relatif. Le repos digne de ce nom, et digne d'un homme, doit être un repos occupé. Occupé de quoi ?

Il est facile de répondre à cette question d'une manière très-générale, et malgré cela très-claire et très-nette. Il y a les travailleurs du corps et les travailleurs de l'âme : eh bien ! le repos des travailleurs du corps doit être occupé de quelque exercice se rapportant à l'âme ; le repos des travailleurs de l'âme doit être occupé de quelque exercice se rapportant au corps. C'est-là, de part et d'autre, le vrai délassement, à la fois agréable et profitable. Agréable, parce que c'est un plaisir pour l'homme dont l'esprit est fatigué de développer, en se jouant, quelque activité corporelle ; parce que c'est un plaisir pour l'homme dont les muscles sont fatigués de développer, en se jouant, quelque activité intellectuelle. Rien ne recrée mieux, plus doucement. Mais il y a profit aussi, puisque de cette façon l'ouvrier cultive en une

attrayants. J'estime fort les cercles d'ouvriers, quand ils sont désintéressés, quand ils n'ont pas en vue une certaine propagande dans l'intérêt d'un certain parti. Ils ont cependant un tort, c'est de séparer de la famille l'ouvrier que le travail en éloigne déjà. Les vrais cercles d'ouvriers seraient ceux qui se composeraient, non d'individus, mais de familles ouvrières, volontairement rassemblées au domicile de l'une d'entre elles, où l'on ferait en commun quelque bonne lecture, avec le commentaire d'une judicieuse causerie et l'assaisonnement de quelques plaisirs simples.

Donc, d'un autre côté, des délassements corporels pour le professeur, l'artiste, le magistrat, le fonctionnaire, pour tous les hommes de cabinet et d'étude. Un métier, où l'on n'a pas la prétention d'exceller, où l'on ne s'applique pas trop, que l'on prend et que l'on laisse selon que la tête chante, est une très-précieuse ressource pour un penseur à bout d'haleine. On peut imiter l'*Émile* de Rousseau, et pousser joyeusement le rabot sur l'établi, mais chez soi et à ses heures, non chez un maître menuisier et à la journée. On peut fabriquer des serrures, et comme l'honnête et triste Louis XVI, faire grincer la lime sur l'acier. On peut, plus utilement peut-être et plus sainement, s'armer de la bêche et du râteau, et se livrer aux exercices variés du jardinage. Il est permis de préférer la promenade, soit la promenade à plusieurs avec un but déterminé, soit la promenade solitaire, à bâtons rompus, qui s'inspire du hasard seulement, et que j'appellerais volontiers la *flânerie ambulante*. Messieurs, ne parlons pas légèrement de la flânerie, bien que ce soit chose légère. La flânerie, quand on sait la pratiquer, est un délassement exquis. Mais il y a deux sortes de flânerie. Il y a la flânerie sédentaire, à la fenêtre par exemple, le regard errant du ciel à la terre, et de la maison qui fait face aux profondeurs de la rue bruyante. C'est celle que Topfer décrit avec tant d'esprit et de grâce au commencement du second chapitre de la piquante nouvelle qu'il a intitulée : *La biblio-*





Messieurs , le repos dont je viens de vous entretenir , un peu longuement , c'est le repos ordinaire , celui du train habituel de la vie courante. Il est un autre repos dont je me reprocherais de ne vous point parler , au moins pendant quelques instants. C'est ce repos , grave et mélancolique , qui doit clore une carrière bien remplie , et qui a un nom , sinistre à bien des oreilles , la *retraite*.

Le repos de la retraite n'est pas moins naturel , n'est pas moins nécessaire que l'autre. En vain voudrait-on se faire illusion , une chose est évidente : c'est que , à une certaine heure de la vie , il y a un épuisement qu'on ne répare plus , une fatigue dont on ne se délasse plus. On devient impropre au travail , du moins à un travail fructueux. Que faire alors ? Le bon sens le dit : il faut se retirer , céder la place aux jeunes , aux vaillants , et , faisant bon visage à la vieillesse , s'enfermer en tête à tête avec elle.

Beaucoup de travailleurs , dans les professions libérales , résistent tant qu'ils peuvent aux avertissements de l'âge et de la nature. Il en est qui s'obstinent à rester sur la brèche par dévouement , et je dirais par héroïsme. Ils ont une famille chèrement aimée , et point de fortune , malgré leurs longs et honorables labeurs. Ils se sentent utiles ou même nécessaires à ceux qui les entourent et qui les appellent de ces noms si doux au père de famille. Ils demeurent donc courbés sur leur tâche , rivés à leur chaîne , suppléant par leur grand cœur à leurs forces défaillantes , rallu-



nécessaire pour se recueillir et régler les affaires de leur conscience avec les hommes et Dieu.

Messieurs, je ne me crois pas plus sentimental qu'un autre, et je ne suis pas ici pour me livrer à des démonstrations de religiosité inconsidérée, mais je le dirai comme je le pense : je ne comprends pas qu'un honnête homme, quelles que soient ses certitudes ou ses doutes, n'éprouve pas le besoin, quand la Providence le lui permet, de faire avant de mourir un sérieux retour sur lui-même. Je ne comprends pas, en d'autres termes, que l'on consente à se laisser surprendre par la mort, à mourir enfin sans y avoir pensé, sans s'y être préparé par de graves et austères méditations. Ces méditations, nécessaires selon moi, sont le propre emploi de la retraite, et l'on s'y refuse en se refusant à la retraite, quand l'heure en a sonné.

Je dis que la pensée de la mort doit hanter le vieillard, et qu'il doit prendre congé de ce monde avant de le quitter, saluer l'autre avant d'y aborder. Certes, je ne suis pas de ceux qui veulent ôter à la mort ce qu'elle a d'affreux. La mort est ce qu'il y a de plus terrible en ce monde. Bien qu'elle soit la fin naturelle d'une vie qui doit nécessairement finir, elle fait horreur à la nature. Les beaux raisonnements de Montaigne, empruntés de Sénèque, sont de purs sophismes dont il est impossible d'être touché. Aussi ne suis-je pas de l'avis de Platon, qui voulait que la vie fût une continuelle méditation de la mort. Aussi ne le manderaï-je pas qu'on imite les Égyptiens, qui

le plus sont partis les premiers, quand on a st

ceux qui devaient nous survivre, quand  
enterré et scellé sous la pierre le meilleur de  
nous, que reste-t-il, si ce n'est de mourir  
seul ? Et s'il y a encore des séparations à  
faire, n'y a-t-il pas d'éternelles réunions à es-  
pérer ? La mort, autrefois redoutée, nous apparaît  
alors comme une amie, à laquelle on se  
rapproche mélancoliquement. Non, au soir des jours,  
il n'est pas trop difficile de faire de la mort la  
terminaison de ses pensées, de dire à la vie : adieu,  
adieu, au revoir !

Le repos après le travail de chaque jour  
est le travail de toute la vie : dans le premier  
c'est une halte pour refaire ses forces, dans le  
second un temps de recueillement pour orienter  
la vie ; également nécessaire dans l'un et l'autre,  
il est salutaire.

---

De Lhomond et de Haüy, amis intimes, élèves au même collège, dans l'ancienne université, on a vu peu de prose épistolaire et encore de poésie. Des lettres d'eux, et surtout des vers, sont donc une heureuse et rare trouvaille. Or, ce sont des lettres et des vers qu'une bonne fortune nous permet d'offrir à nos lecteurs.

Chez tous les hommes de la génération de la première moitié du siècle, sortis des collèges de l'Université restaurée par l'Empire, le nom de Lhomond doit évoquer le souvenir des premières années, des premières études et des premiers succès.

Appuyée sur sept ou huit petits volumes, la réputation du modeste humaniste est plus solide et durera plus longtemps que celle de maints auteurs de nombreux et gros in-octavo. Quel écolier, s'il n'est ingrat, aurait pu oublier le régent de sixième du collège du Cardinal Lemoine, l'auteur des *Éléments de la grammaire latine*, l'ami et le conseiller de la jeunesse, l'homme qui lui a appris à bégayer les premiers mots latins, le bon Lhomond enfin ?...

I. Picard d'origine, Charles-François LHOMOND, né à Chaulnes en 1727, était le fils d'un notaire de village, sans fortune, qui avait quatre enfants, de petits bénéfices et d'assez lourdes charges.

Élevé par un oncle, curé de la pauvre commune de Miséry, qui l'avait initié aux premiers éléments du latin, il fut assez heureux pour obtenir une bourse dans le petit collège de Dainville, où il se fut bientôt fait remarquer par sa conduite, son amour du travail et ses rapides progrès (1).

Sa vocation l'appelait à la prêtrise ; mais la maison Dainville n'étant pas un collège de plein exercice, n'ayant pas dès lors de cours de théologie, il la quitta pour la Sorbonne.

(1) C'est par erreur que les biographies, et notamment celles de Michaud, Didot, Rabbe et Bouillet, ont écrit *d'Inville* au lieu de *Dainville*, véritable orthographe du nom de Michel de Dainville, fondateur de ce collège, en 1380.

Celui du Cardinal Lemoine datait de 1302.



titulaire d'une chaire au collège du Cardinal Lemoine, il s'empressa d'y renoncer. Son désintéressement, peu contagieux dans tous les temps, ne se fût pas accommodé du cumul de deux traitements, l'un de retraite, l'autre d'activité : « Si la pauvreté, disait-il gaiement, ne voulait pas faire fortune. »

Le même désintéressement lui fit employer la publication de sa *Grammaire* la gratification que le Clergé lui avait votée, comme récompense de son zèle, de son dévouement à ses devoirs et de ses travaux.

Ce fut au Cardinal Lemoine qu'il connut Haüy son compatriote, comme lui, né de pauvres pa-

rents, et ancien boursier, comme lui, prêtre et professeur du même collège, et qui devait devenir chanoine honoraire de Notre-Dame, membre de l'Académie des sciences, directeur du Muséum et l'un de nos premiers minéralogistes.

Ces deux hommes ne tardèrent pas à se lier d'une amitié qui ne cessa qu'à la mort.

Lhomond était plus âgé que Haüy de seize ans. Leur affection l'un pour l'autre était vive et profonde ; mais elle semblait d'un côté paternelle et protectrice, de l'autre filiale et presque respectueuse.

Tout était commun entre eux, biens, travaux, joies et tristesses.

II. Lhomond avait l'habitude, — c'était pour lui une mesure d'hygiène, — de faire chaque jour, par beau ou mauvais temps, deux ou trois lieues à pied, et Sceaux ou Fontenay était presque toujours le but de ses courses. Il visitait aussi fréquemment le Jardin des Plantes, et consacrait volontiers chaque semaine une ou deux excursions à l'herborisation. Haüy, malgré la faiblesse de sa constitution, ne manquait jamais d'accompagner son ami dans ses courses, dans ses promenades, dans ses herborisations, pendant lesquelles il reçut de lui ses premières leçons de botanique. Lhomond fut donc l'initiateur de Haüy à la science qui devait l'illustrer et nous valoir plus tard le grand *Traité de minéralogie*.

Les deux amis, pendant l'année scolaire, ne

Dans cette campagne charmante  
Où tout vous rit, tout vous enchante ,  
Vous reste-t-il quelques moments  
Pour songer à ce pauvre ermite ,  
A ce moricaud de Loulou (1) ,  
Plus sauvage que le hibou  
Du sombre désert qu'il habite ?  
Le volage essaim des plaisirs  
Près de vous folâtre sans cesse ;  
Tour à tour chacun d'eux s'empresse  
De venir charmer vos loisirs... »

(1) *Loulou* et *Fanfan* étaient deux termes de tendre que Lhomond et Haüy se donnaient mutuellement. La grande différence d'âge avait fait de leurs rapports des rapports père à fils.

Les plaisirs qui se succèdent pour Haüy sont la musique , la botanique et la physique , entre lesquels il partage ses journées de vacances. Lhomond , après les avoir assez péniblement retracés dans des vers qui sont bien plutôt d'un grammairien que d'un poète, finit ainsi sa lettre :

« Faut-il qu'à ce tableau j'oppose  
Celui de ma vie en ces lieux ?  
Mon sujet le veut , mais je n'ose ;  
Il n'offre rien de gracieux.  
Tout est sombre , et j'en sais la cause.  
Vous le savez , le soleil fuit  
Quand Loulou paraît ; sa personne  
Répand sur ce qui l'environne  
Les noires ombres de la nuit.....  
Il faut donc terminer ma lettre ,  
Quoiqu'à peine faite à demi.  
Hélas ! dès le milieu peut-être ,  
Déjà vous a-t-elle endormi !...  
Je n'ajoute plus qu'une chose ,  
C'est qu'en vers , de même qu'en prose ,  
Je suis votre meilleur ami. »

L.....

Ainsi que Lhomond eût écrit une page de grammaire ou d'histoire avec plus de facilité et de succès qu'une page de poésie , de même Haüy eût fait plus volontiers une leçon de botanique ou de physique qu'une cinquantaine de vers ; mais vis-à-vis de son meilleur ami , qui lui avait écrit dans la langue des dieux . . . , des petits dieux

Des fleurs le brillant coloris ,  
Des oiseaux le tendre ramage ,  
Tout , dans cet asile enchanté ,  
Pour vous , empruntant un langage ,  
Vous offre une société.  
O Roi de la nature entière ,  
Avec elle vous conversez ,  
Et l'autre le plus solitaire  
Se penche quand vous paraissez. »

Après cet effort poétique , qui évidemment lui avait coûté, Haüy s'arrêtait et reprenait en prose :  
« Vous me permettrez , mon cher Loulou , de reprendre haleine après ce court début. Il ne

n'appartient pas de créer, comme vous, d'un seul jet, une centaine de beaux vers. Fanfan (1), sur le Parnasse comme ailleurs, n'est qu'un marmot : il faut qu'il se repose après avoir fait quatre pas.

« Vous avez peint mes plaisirs avec cette touche délicate qui n'est qu'à vous. Vous en avez compté trois, si je ne me trompe ; il en est arrivé un quatrième depuis votre charmante épître, c'est celui de la relire tous les jours.

« Je m'occupe peu de musique ; on ne m'en laisse pas le temps. La machine électrique anglaise, qui produit de très-grands effets, a le premier rang. Je suis continuellement obsédé de spectateurs ; il tonne à chaque instant chez moi. Heureusement, ce n'est que la foudre en miniature !... »

Revenant alors à la poésie, Haüy rend compte à son ami d'une séance d'électricité et de ses herborisations :

« Que de merveilles surprenantes  
Pour nos Picards qui n'ont rien vu !  
On vient, on se range à la file :  
Au signal, la flamme subtile  
Sort et frappe un coup imprévu  
Sur la troupe qui l'environne,  
Et qui, reculant quatre pas,  
Ouvre de grands yeux, et s'étonne  
De retrouver encor ses bras. »

Voir la note précédente.



e, Lhomond, à l'occasion de la fête de son  
lui adressait encore une pièce de vers. C'était  
portrait de Haüy, peut-être un peu flatté ;  
qui oserait reprocher à l'amitié un peu  
agération ?  
voici ce portrait :

« De te peindre d'après nature ,  
C'est trop pour mon faible pinceau ;  
Je veux , du moins en miniature ,  
Esquisser ce rare tableau.

Pour que le portrait te ressemble ,  
Et que les traits en soient parlants ,  
A toutes les vertus ensemble  
Il faut joindre tous les talents.

Non , la vertu n'est point sauvage ,  
Elle se prête à la gaieté ;  
Son air est riant , son visage  
N'affecte pas la gravité.

Je l'admire avec complaisance  
Dans une âme simple et sans fard ,  
Qui joint la candeur de l'enfance  
A la sagesse du vieillard.

Rarement les grâces légères  
D'un esprit délicat , charmant ,  
Embellissent les traits austères  
D'un géomètre , d'un savant.

Qu'on est heureux quand l'on possède  
Comme toi le précieux don



*avant la venue de Jésus-Christ.*

Dans la préface qui sert d'introduction aux deux grammaires latine et française, le préfacier a indiqué avec une paternelle bonté le plan qu'il s'est tracé, le but qu'il s'est proposé d'atteindre :

(1) Ces pièces, qui appartiennent à ma collection d'autographes, n'ont jamais, que je sache, été imprimées.

Les autographes de Lhomond sont fort rares, et fort recherchés. Je n'ai vu depuis 50 ans qu'une lettre toujours la même, passer dans les ventes. Elle a été successivement à MM. Feuillet de Conches, Gillebrouste et Gauthier-Lachapelle, était adressée à M. le procureur au Parlement, et signée LHOMOND, *prof. collége du Cardinal Lemoine, rue Saint-Victor.*

« Nous avons de bonnes grammaires françaises, écrit-il, mais je doute que l'on puisse porter un jugement aussi favorable des abrégés qui ont été faits pour les commençants.

« Les premiers éléments ne sauraient être trop simplifiés. Quand on parle à des enfants, il y a une mesure de connaissances à laquelle on doit se borner, parce qu'ils ne sont pas capables d'en recevoir davantage.

« Il est surtout important de ne pas leur présenter plusieurs objets à la fois. Il faut, pour ainsi dire, faire entrer dans leur esprit les idées une à une, comme on introduit une liqueur goutte à goutte dans un vase dont l'embouchure est étroite; si vous en versez trop en même temps, la liqueur se répand, et n'entre point dans le vase.

« Il y a aussi un ordre à garder; cet ordre consiste principalement à ne pas supposer des choses que vous n'avez pas encore dites, et à commencer par les connaissances qui ne dépendent point de celles qui suivent. Enfin, il y a une manière de s'énoncer, accommodée à leur faiblesse : ce n'est point par des définitions abstraites qu'on leur fera connaître les objets dont on leur parle, mais par des caractères sensibles, et qui les rendent faciles à distinguer.

« On sent que pour exécuter ce plan, il faut connaître les enfants. Appliqué pendant vingt années aux fonctions de l'instruction publique, j'ai été à portée de les observer de près, de mesurer leurs forces, de sentir ce qui leur convient : c'est cette connaissance, que l'expérience seule peut donner, qui m'a déterminé à composer des livres élémentaires.

« Puisse l'exécution remplir l'unique but que je me propose. celui d'être utile, et d'épargner à cet âge aimable une partie des larmes que les premières études font couler !... »

ques de Noël , de Burnouf , de Dutrey et de nos modernes universitaires.

Parlant de ces œuvres et de leur auteur , un professeur de l'Université , juge très-compétent M. Ch. Du Rozoir , a formulé ainsi son opinion « Grammaire , a-t-il dit , histoire sainte , histoire romaine , histoire ecclésiastique , morale religieuse , Lhomond a , dans ses livres si courts et si substantiels , embrassé tout ce qui peut former le cœur et l'esprit de la jeunesse. On a pu faire autrement que lui , on a même fait plus savamment , personne n'a surpassé la clarté concise de ses grammaires latine et française. »

« Lhomond , a ajouté un collègue de M. Du

**Rozoir**, n'est pas encore détrôné et ne le sera pas de sitôt. Il y a nombre de vies plus glorieuses ; aucune n'a été plus utile et plus honorable. »

V. Tout entier à ses travaux, Lhomond (1) avait traversé sans trouble les premières années de la Révolution, mais il était prêtre, et 1792 lui demanda son adhésion à la constitution civile du clergé. Il la refusa, fut arrêté et enfermé dans le séminaire de Saint-Firmin, changé en prison.

Il y retrouva son vieil ami, Haüy, qui n'avait pas voulu non plus prêter le serment constitutionnel.

Le séjour de la prison n'était pas à cette époque sans dangers ; heureusement que des amis veillaient sur eux. L'Académie des sciences intervint en faveur de Haüy, Tallien en faveur de Lhomond, son ancien maître, et les deux prisonniers furent rendus à la liberté quelques jours avant les exécutions de septembre.

Lhomond, au dire des contemporains qui l'ont connu, était « un homme simple dans ses ma-

(1) *La Grammaire* de Lhomond, a dit M. J. Tell, juge sévère du mérite de nos grammairiens, destinée aux enfants du premier âge, a été bonne ; on y trouve une préface admirable par la simplicité et la vérité.

« Ensuite nous lui devons la distinction, dans l'oraison, du nom et de l'adjectif, par laquelle il a considérablement simplifié l'étude des parties du discours. » — J. TELL, *Les Grammairiens français depuis l'origine de la grammaire en France jusqu'aux dernières œuvres connues*, 1520-1874.

l'un de ses compatriotes les meilleurs et les plus méritants. Paris pouvait-il rester en arrière des honneurs rendus à cette mémoire ? Il a joint sa reconnaissance à celle de Chaulnes et d'Amiens, en donnant à l'une de ses rues, dans le quartier latin, le nom de son cher universitaire.

Puissions-nous, par la manie de statues qui envahit le siècle, n'en voir jamais élever à des hommes moins utiles et moins vertueux ! !..



**L'ORDRE**  
**SOUS**  
**LE PREMIER EMPIRE**  
**MEURTRE DU BARON D'ACHÉ**

**Par M. Gaston LAVALLEY**

---

I.

On croit généralement que la France ne commença à se détacher de Napoléon I<sup>er</sup> qu'après les désastres de Russie et les revers de 1813. Suivant la plupart des historiens, l'opposition se serait jusque-là recrutée parmi les partisans des Bourbons, les républicains incorrigibles, les ambitieux déçus, et les esprits naturellement frondeurs qui refusent de se laisser éblouir par ce qui fait l'admiration des autres. En un mot le mécontentement n'aurait pas encore gagné les masses profondes du peuple, qui, amoureux de la force triomphante, subissait sans réserve l'ascendant du vainqueur d'Austerlitz.

Nous pensons que cette opinion est absolument

Dès l'année 1800, au moment même où la gloire de Napoléon était dans tout son éclat, cet esprit de rébellion se manifeste dans un des départements les plus calmes de l'empire. Le Calvados peut cependant passer, à bon droit, pour une des régions de France les plus rétives à toute révolutionnaire. Même en 93, on cherche vainement dans son histoire quelque trace éclatante de nos discordes civiles. C'est un pays essentiellement modéré, où règne la plus complète indifférence en matière politique. Malgré les échos judiciaires du temps ne nous mettent plus de douter que la révolte n'y soit l'état latent dans les esprits.

En effet, il n'est guère de numéro du *Journal du département du Calvados* où il ne soit question de *fameux fabricateurs* de faux titres, favorables à la désertion, et condamnés à plusieurs années de fers par arrêt de la Cour de justice criminelle spéciale. La célébrité de ces escrocs témoigne suffisamment du nombre important de leur clientèle. Ce n'est pas tout; les faussaires trouvaient souvent un appui matériel dans les populations qui profitaient de leur coupable industrie. Le paysan bas-normand, si lent à s'émouvoir, si respectueux envers l'autorité, qui craint de se compromettre et, dans ses querelles particulières, parlemente et injurie longtemps avant de se décider à en venir aux mains, n'hésitait plus à se faire ouvertement le défenseur des malfaiteurs qui l'aidaient à violer la loi sur la conscription. L'exemple vaut la peine d'être cité. Il nous montrera quelle était la profondeur du mal qui commençait à miner la puissance colossale du despote.

A la date du 25 mai 1806 deux gendarmes sont chargés d'arrêter, aux environs de Vire, un individu soupçonné de délivrer de faux papiers aux conscrits réfractaires. « Vêtus de leur uniforme, » dit naïvement le *Journal du Calvados* dans son « numéro du 1<sup>er</sup> juin, ils n'auraient pu réussir » dans un canton où l'on *protège* la désertion. » Ils se déguisent donc et, après mille précautions, ils parviennent à arrêter le faussaire. Mais celui-ci, très-robuste, se défend en désespéré. « Les deux » gendarmes ont été extrêmement maltraités,



avait rétabli l'ordre, se voyaient non-seulement délaissés, quand ils faisaient un appel au nom de la loi, mais menacés d'être brûlés vifs dans un four à chaux !

Jusqu'où ira donc l'audace de ces mêmes paysans lorsque l'étoile du grand capitaine aura commencé à pâlir, après la bataille douteuse d'Essling et le débarquement des Anglais à Walcheren ? Nous allons bientôt le voir.

Au mois d'août 1809, lorsque l'Empereur apprit la nouvelle de l'expédition dirigée par l'Angleterre contre l'île de Walcheren, il avait trois cent mille

hommes en Espagne, autant en Allemagne, cent mille en Italie, et, en France, pas un soldat pour protéger les côtes et garder Paris ! Devant cette situation qui révélait les dangers d'une politique belliqueuse à outrance, Napoléon ne montra pas le moindre trouble. Il ne vit, au contraire, dans cette crise, qu'un moyen de faire sortir, d'une forte commotion, la matière du recrutement qui commençait à lui manquer. La France était lasse, épuisée par d'incessantes conscriptions ; il le savait, et il espérait qu'à la première apparition des Anglais sur le sol de l'Empire, la nation s'armerait avec enthousiasme, comme en 1792, pour repousser l'étranger. Toutefois, pour venir en aide à cet élan patriotique, il jugea bon d'envoyer sa complète adhésion aux projets de Fouché qui avait déjà procédé, de sa propre autorité, à la levée des gardes nationales.

Les préfets aussitôt convoquent les maires et organisent une espèce de conscription, volontaire en apparence, mais en réalité forcée. Devant cette ressource inespérée, la joie de Napoléon éclate dans toute sa correspondance. « C'est, écrit-il au commencement de septembre (1), une suite du bonheur attaché aux circonstances actuelles que cette expédition qui réduit à rien le plus grand effort de l'Angleterre, et nous procure une armée de 80.000 hommes *que nous n'aurions pas pu nous*

(1) THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, tome II, page 245.



Douvres. Les garçons et veufs sans enfants, convoqués ce jour-là à la mairie pour fournir des hommes destinés à former trois bataillons de la garde nationale, demandent au maire qu'il soit sursis au tirage jusqu'à ce que le préfet ait statué sur leurs réclamations. Voici ces observations, dont nous transcrivons fidèlement la rédaction et l'orthographe (1).

« 1° Que lenemy peut menaser nos costes à  
« chaque instant et qu'il n'y a que cette jeunesse  
« qui peut le repousser ; 2° que des meurtres  
« arrivent malheureusement trop souvent dans  
« ces contrées, tels que cette nuit, et qu'il serait  
« à désirer qu'il fussent armés pour faire des  
« patrouilles et empêcher le brigandage ; 3° qu'ils  
« s'obligent de monter la garde soit au poste de  
« Luc ou autrement pour maintenir l'ordre et la  
« tranquillité publique ; 4° enfain qu'ils s'obligent  
« d'aller tous indistinctement au *service de ces*  
« *contrées* où la chose requerera célérité... »

Un meurtre, dont nous allons étudier les circonstances mystérieuses, avait été commis en effet, dans la nuit même sur le territoire de Douvres. Et nous pouvons remarquer, en passant, l'étonnante promptitude avec laquelle ces paysans bas-normands s'étaient emparé de ce fait, pour en forger un argument d'avocat dans l'intérêt de la cause qu'ils soutenaient contre l'administration.

(1) Archives du Calvados. Dossiers concernant les gardes nationales en 1809.



pièges que lui tendaient la police et la contre-police de l'empire.

Malgré le refuge qu'il trouvait dans les maisons amies, lorsqu'il était traqué de trop près par les limiers de Fouché, le conspirateur n'aurait pu certainement sauver sa tête, s'il n'avait été soutenu, sinon par la sympathie, au moins par le silence bienveillant des populations au milieu desquelles il faisait ses courses aventureuses. Une similitude de mauvaise fortune devait en effet établir un lien fraternel entre l'émigré et ces autres proscrits de l'intérieur, ces fils de paysans, conscrits réfractaires et déserteurs, que la gendarmerie poursuivait comme des bêtes fauves et qui, chassés des bois, rencontraient dans leur fuite tant de maisons ouvertes, que le Gouvernement fut obligé de prendre des mesures générales de répression contre des communes tout entières (1). Divisés sur le terrain politique, le chef royaliste et les paysans se sentaient rapprochés par leur haine commune du despotisme impérial. En un mot, sans être précisément complices, ils souhaitaient également, avec des visées différentes, la fin d'un régime qui leur était odieux.

(1) Voir dans le *Mémorial administratif du département de l'Orne*, à la date du 20 juillet 1800, une circulaire dans laquelle le préfet adjure les maires, la plupart récalcitrants, de déployer tout leur zèle pour éviter aux communes l'envoi de garnisaires qui n'en sortiront qu'après le retour volontaire ou l'arrestation des réfractaires et des déserteurs.

Lacoudrai et oblige de chercher un refuge en Angleterre.

L'audace et l'activité, dont le baron d'Aché avait donné tant de preuves, semblaient le désigner comme le successeur naturel du conspirateur qui venait d'être exécuté à Paris. La grande guerre vendéenne n'était plus possible. Les princes et le Comité secret de Londres se voyaient réduits à troubler la paix intérieure de la France par des complots, sans cesse renaissants, et par l'organisation de bandes qui enlevaient les deniers publics. On espérait ainsi prendre en quelque sorte le gouvernement par la famine et entretenir un malaise qui entraînerait peu à peu la ruine de

l'Empire, en attendant que quelque désastre militaire lui donnât le coup de grâce.

Pour nouer ces intrigues sur le continent et diriger ces expéditions dangereuses, le Comité de Londres jeta les yeux sur le baron d'Aché. On ne pouvait faire un meilleur choix. D'une stature colossale et d'une force peu commune, l'ancien officier de marine joignait à ces qualités physiques le sang-froid, l'intelligence et la profonde connaissance des hommes, qui font les grands aventuriers. La duchesse d'Abrantès nous trace de lui, dans ses *Mémoires* (1), un portrait qui le transforme en véritable héros de roman. Accompagné seulement d'un ancien matelot de son bord, il aurait, suivant elle, traversé souvent la mer sur un fragile canot, bravant les temps les plus affreux et se mettant, comme pour réaliser le mot de Pitt, *sous la protection des tempêtes*.

Tout en faisant la part de l'exagération chez un auteur qui apporte beaucoup trop de fantaisie dans ses récits, il n'en reste pas moins certain que l'agent royaliste fit de fréquents voyages entre l'Angleterre et la France, avec autant d'intrépidité que de bonheur. Il n'eut que le tort, quoiqu'en dise la duchesse d'Abrantès « qui ne voudrait pas d'ombre à son caractère, » de prendre une part trop active à l'enlèvement des fonds publics portés par la diligence d'Alençon.

Cette expédition à main armée, qui eut lieu près

(1) Tome XVI, chap. iv.



pendant la Révolution. Au bout d'un an environ, la retraite du proscrit fut découverte et fouillée par une troupe nombreuse de gendarmes ; le baron d'Aché dut chercher alors un autre refuge chez des dames Amfrye, qui habitaient une maison isolée à un quart de lieue de Bayeux. Pour dérouter ses ennemis, l'agent royaliste changeait souvent de domicile. Tout en restant dans la même ville et ses environs, il allait tantôt chez une demoiselle Dumesnil, tantôt chez une demoi-

(1) *Journal du département du Calvados*, n° du 22 déc. 1808.

selle Duquesnay de Montfiquet, parente de la famille de Trévières ; quelquefois même il se risquait jusques à Caen, chez une dame de Vaubadon, depuis longtemps séparée de son mari, et qui était comme le centre d'une association, où l'on faisait de la politique sous le couvert de la fraude avec l'Angleterre. On se procurait ainsi l'avantage de gagner quelque argent, tout en échangeant avec les princes de fréquentes correspondances, dissimulées dans des cartons de dentelles.

Mais le gouvernement fit exercer sur le littoral du Calvados une surveillance si rigoureuse que cette dernière ressource échappa bientôt au proscrit. A cet instant critique, le baron d'Aché, sur certains avis qui lui vinrent de Londres, se persuada que Fouché, ministre de la police, n'était pas éloigné de travailler dans l'intérêt des Bourbons et de trahir Napoléon. Avec la promptitude de décision d'un homme habitué aux aventures les plus périlleuses, il saisit sans hésiter l'occasion d'échapper, par un coup d'audace, à l'état précaire dans lequel il végétait. Il fit donc le voyage de Paris et osa se présenter devant Fouché, pour le conjurer d'abandonner l'Empereur et de prêter son concours au rétablissement des Bourbons.

« Je ne veux pas, aurait répondu le duc  
« d'Otrante, abuser de votre témérité et vous  
« faire arrêter *hic et nunc*. Je vous donne trois  
« jours pour sortir de France ; pendant ce délai  
« je vous ignorerai complètement ; le quatrième

« sont prises. J'ai à ma disposition un petit navire  
« qui, pour 8 à 900 fr., le transporterait en An-  
« gleterre ; j'ai un guide pour le conduire à la  
« mer, et deux marins pour diriger le bateau.  
« Donne-lui au moins un rendez-vous où mon  
« guide le prendrait. Si tu ne le fais pas, la res-  
« ponsabilité de sa mort retombera sur toi. »

M<sup>lle</sup> de Montfiquet accepta, au nom du baron d'Aché, la proposition qu'on lui faisait. Dans la

(1) Mots cités et soulignés par M. Ch. Le Sénécal, qui devait les tenir de M<sup>lle</sup> de Montfiquet elle-même, dans une brochure publiée à Bayeux en 1869. Cette notice, écrite par un contemporain, renferme de précieux renseignements sur le meurtre du baron d'Aché.

nuit du 7, elle conduisit elle-même le proscrit au lieu du rendez-vous, près de l'abbaye de St-Vigor-le-Grand. Après avoir échangé avec le guide, qu'elle y trouva, les mots d'ordre et les signes de reconnaissance convenus entre elle et son amie, elle se sépara du baron, qui s'éloigna avec l'étranger dans la direction de La Délivrande. Elle resta cependant assez de temps pour apercevoir, de loin, deux hommes qui se réunirent aux voyageurs, à l'extrémité du long mur qui fermait, du côté de la route, le parc de l'abbaye.

Tandis que le baron d'Aché suivait, à une heure avancée de la nuit, le guide qu'on avait chargé de le conduire au bord de la mer, à l'endroit où il espérait trouver un bâtiment prêt à mettre à la voile, le maire de Luc, par un singulier jeu des événements et du hasard, veillait dans sa maison avec sa famille et ses domestiques. C'était le lendemain, 8 septembre, qu'il devait procéder au tirage au sort des hommes de sa commune, pour la levée des gardes nationales. Cette nouvelle avait causé dans le pays une violente irritation. Dans la journée il s'était formé des rassemblements, où l'on menaçait d'envahir la mairie, de brûler les papiers, en un mot de s'opposer par la force à une mesure dans laquelle les paysans devinaient, avec la sûreté de l'instinct, une conscription déguisée.

Craignant des troubles sérieux, peut-être même une attaque pendant la nuit, le maire, M. Boullée, avait pris la résolution de rester debout, pour se tenir prêt à tout événement. Vers une heure du

avaient entendu tout récemment plusieurs coups de feu, dans la direction du petit vallon que traverse, à la sortie du bourg de La Délivrande, le chemin de Luc à la mer.

Accompagné de ses domestiques, et des garde-côtes, le maire se dirigea aussitôt vers le lieu indiqué. Comme on explorait les chemins sans résultat, un paysan, qui venait à travers champs, appela tout à coup le maire et son escorte, pour leur montrer un cadavre qu'il venait de découvrir derrière des meules de paille. On aperçut alors, gisant près d'un cheval, qui paraissait mort, le corps d'un homme couvert de blessures horribles.

L'homme assassiné était vêtu d'une veste de

chasse en drap bleu, d'un pantalon de velours, et chaussé de bottes à l'écuyère. Il avait les mains liées derrière le dos avec un ruban de fil bleu. Deux pistolets de poche anglais, restés chargés, une canne à épée et la crosse brisée d'un fusil à deux coups furent trouvés auprès du cadavre.

A la vue de ce malheureux, qui était à peu près de sa taille et presque vêtu comme lui, le maire, qui venait lui-même d'être l'objet d'une tentative de meurtre, montra une vive impression. Il supposa, non sans quelque raison, que la victime, par suite d'une méprise, avait été frappée à sa place. L'état de surexcitation des esprits, à la veille du tirage au sort, pouvait d'ailleurs lui faire craindre que quelque désespéré n'eût voulu donner un sinistre avertissement au pouvoir, en tuant un des fonctionnaires chargés d'appliquer une mesure qui indignait la conscience publique.

Le maire n'en procéda pas moins au triste inventaire du cadavre, sur lequel on ne trouva aucuns papiers, mais seulement une montre, une trentaine de francs et un petit livre intitulé *Pensées chrétiennes*, dont l'un des feuillets portait le nom de M<sup>lle</sup> de Montfiquet.

Le jour qui grandissait permit bientôt d'apercevoir une traînée de sang qu'on suivit, depuis l'endroit où gisait le cadavre, jusqu'à l'embranchement des trois chemins, d'où les garde-côtes avaient entendu partir plusieurs coups de feu. Cette circonstance et l'état du cheval, qui n'était que blessé et qu'on put faire marcher, prouvait jusqu'à

l'audace d'arrêter deux garde-côtes pour leur demander leurs papiers ; qu'enfin les mêmes hommes marchaient la nuit avec une lanterne sourde, qu'ils portaient subitement sous le visage des passants. Un paysan, venu de Mathieu, racontait que le matin, au point du jour, quatre gendarmes déguisés s'étaient arrêtés dans un cabaret du village et que pendant leur déjeuner, un enfant de six ans, blotti dans une alcôve fermée, aurait vu *les messieurs tirer d'une boîte de fer blanc des liards jaunes qu'ils partagèrent entre eux* (1).

(1) Brochure de M. Le Sénécal, p. 15.

Était-ce le prix du sang ? La foule le crut, vivement impressionnée par ce naïf et fidèle témoignage d'un enfant.

Un employé de la préfecture du Calvados, M. Marie, qui avait été invité à passer la journée du dimanche à La Délivrande, très-préoccupé de l'évènement et des commentaires auxquels il donnait lieu, voulut vérifier lui-même l'état du cadavre, dont l'autopsie ne fut faite qu'à quatre heures de l'après-midi. Ce témoin, digne de foi, nous a conservé la description suivante des blessures (1). « Les sinus frontaux, brisés et rabattus sur les yeux, rendaient ceux-ci invisibles. Aux cuisses, les blessures avaient été fouillées, agrandies, et, à la face interne de l'une d'elles, une tranche de chair soigneusement découpée, pour faire, selon toute apparence, disparaître un signe trop visible. »

Le soin que les assassins avaient pris de mutiler le cadavre, pour le rendre méconnaissable, ne fit que surexciter davantage la curiosité publique. Comme il arrive souvent en pareil cas, les précautions sur lesquelles les meurtriers avaient compté pour entourer leur crime de mystère, servirent au contraire à découvrir plus tôt l'identité de la victime. Parmi les curieux, accourus de tous côtés

(1) Note manuscrite qui nous a été communiquée par le fils de M. Marie, représentant du peuple en 1848 et ancien colonel de la garde nationale de Caen. Une copie de cette note, que nous avons annexée à la brochure de M. Le Sénécal, est conservée à la Bibliothèque municipale de Caen.



Il termina en conseillant au préfet de s'abstenir lui-même et d'imiter sa prudence. « Non, non, « Monsieur! s'écria (1) M. Caffarelli, il ne sera pas « dit que dans mon département, sous mes yeux, « pour ainsi dire, un homme aura été assassiné, « et que personne n'aura recherché l'assassin. Si « vous ne faites pas d'enquête, je vais commencer « la mienne, et je la poursuivrai comme un devoir « à remplir! »

Pour la première fois peut-être, sous ce régime du sabre, où les fonctionnaires étaient embrigadés et soumis à la discipline la plus rigoureuse, le

(1) Note de M. Marie.

avoir allait se trouver en face d'un homme indépendant. Toutes les précautions cependant nient été prises pour faire le silence sur le meurtre du baron d'Aché. On ne s'était pas contenté de défigurer le cadavre, pour le rendre reconnaissable; dès le lendemain de l'assassinat, fut-êtré même pendant qu'il se commettait, l'ense était faite aux magistrats de rechercher les vrais coupables. Même démarche auprès des maux du département, assez friands pourtant de faits divers, à une époque où il leur était interdit de servir à leurs abonnés des discussions politiques. Grâce à ces précautions, on espérait tirer tout aliment à la curiosité publique et réter, dès son début, l'émotion qui suit inévitablement la découverte d'un crime, accompli dans des circonstances mystérieuses. Mais il suffit de la sistance inattendue d'un homme de cœur pour jouer tous ces calculs.

L'homme qui allait entreprendre cette noble lutte contre les abus d'un pouvoir despotique, mérite de fixer un instant notre attention. Charles-antoine Caffarelli, né en 1758, descendait d'une ancienne famille, italienne d'origine, qui était établie depuis près de deux siècles dans le Haut-Languedoc. S'il se montra plus tard humain, plein de zèle pour l'accomplissement de ses devoirs, modeste et simple dans ses goûts, il ne dut pas seulement à son naturel heureux toutes ces qualités, qui font l'homme de bien. Outre les traditions d'honneur que lui avaient léguées ses



et même l'affection de ses administrés. Au mois d'avril 1804, il fut élu candidat au Sénat conservateur par le collège électoral du département et, peu de temps après, décoré de la croix de la Légion d'Honneur.

Très-sincèrement dévoué au gouvernement qui l'avait placé à la tête d'un des plus riches départements de l'empire, il ne négligeait aucune occasion d'affirmer son zèle et de manifester sa reconnaissance pour le chef de l'État. A propos de fêtes données à Caen pour célébrer la victoire d'Austerlitz, le *Journal du Calvados* écrivait :

« On nous ferait un reproche mérité de passer  
 « sous silence le *décor* ingénieux et expressif qu'a  
 « conçu M. Caffarelli, préfet, qui, dans toutes les  
 « circonstances, manifeste son attachement pour  
 « le gouvernement. Sur la principale porte de son  
 « hôtel était en transparent cette inscription aussi  
 « vraie que sublime :

« CEDITE, ROMANI, VICTORES, CEDITE, GRAII,

« NESCIO QUID MAJUS NAPOLEONTE DATUR. »

Et c'était ce fonctionnaire, dont l'attachement à la personne de l'Empereur ne pouvait être mis en doute, c'était ce loyal et fidèle serviteur du gouvernement qui osait protester contre l'inertie commandée de la justice, qui ne craignait pas de parler hautement qu'il commencerait une enquête personnelle et ferait la lumière sur un



compli par ses hommes, avait été la conséquence d'une agression de la victime. *Mais il avait les mains liées !* s'écria M. Boullée avec indignation et en présentant les ligatures qu'on avait trouvées aux poignets de l'homme tué ; *et ce sont bien des ligatures de gendarmes (1) !*

A travers les mensonges de procès-verbaux rédigés par des agents intéressés à dénaturer les faits, la vérité commençait à se faire jour. Avec une obstination d'honnête homme décidé à rechercher les vrais coupables, le préfet Caffarelli ne se contentait pas de transmettre les procès-verbaux et rapports officiels au conseiller d'État, comte Réal, chargé du premier arrondissement de la police générale ; il entretenait avec ce haut personnage une correspondance suivie, dans laquelle il exprimait, sur un ton indigné, les soupçons qui lui venaient à l'esprit au fur et à mesure qu'il instruisait l'affaire.

« Le 11 du courant, écrivait-il, le 14 septembre, « au comte Réal (2), j'ai eu l'honneur de vous

(1) Brochure de M. Le Sénécals, p. 15.

(2) Cette lettre, dont nous donnons un fragment, a été reproduite dans la brochure de M. Le Sénécals, avec quelques autres du préfet Caffarelli et de M. Réal, publiées aussi *in extenso* ou par extraits. C'est tout ce qui nous reste aujourd'hui de documents officiels sur le meurtre du baron d'Aché. Tous les papiers relatifs à cette affaire avaient été déjà détruits sous le premier Empire. La correspondance dont M. Le Sénécals a pu nous conserver quelques fragments a depuis disparu avec le dossier concernant l'affaire d'Aché, que l'on conservait aux Archives du Calvados.

« la place, percé de plusieurs coups.

« Comment se fait-il que quatre gendarmes  
« n'aient pas saisi un homme, qui était fortement  
« tenu par les cheveux, et a lutté longtemps ? —  
« Qui lui a donné le coup dont il a été percé ?

« Comment se fait-il qu'il ait été en quelque  
« sorte mutilé ? — Comment, dans le second  
« procès-verbal, fait par M. Mancel, est-il dit que  
« la plaie existant sous le sein gauche a été faite  
« par un instrument tranchant, tandis qu'elle a  
« été faite évidemment par une balle dont la bête  
« telle porte la marque ? — Comment les gen  
« darmes, après avoir tué cet homme, l'ont-il  
« laissé sur le lieu du combat, et s'en sont-il

: allés, sans s'inquiéter de remplir aucune des formalités voulues en pareil cas, ou de l'effet que la vue du cadavre ferait sur le peuple? — Faites ces questions, Monsieur le comte; le public en fait et n'y peut trouver de solution; que répondre surtout, si, comme on le dit, l'individu a été saisi, attaché fortement les mains derrière le dos, et ensuite fusillé? — Quelles terribles conséquences tirer de ces faits s'ils sont vrais? — Comment les gendarmes pourront-ils s'occuper de leurs fonctions, sans crainte d'être traités comme des assassins ou des bêtes féroces? »

Le comte Réal, directeur de la police, qui connaissait depuis longtemps toute l'affaire par le menu, commença par feindre la plus complète ignorance sur l'identité de la victime, dont il avait pourtant reçu les papiers dès le lendemain du meurtre.

« ....Un homme aussi complètement armé, écrivait-il le 15 septembre au préfet Caffarelli, qui se défend avec tant d'audace contre cinq gendarmes, un homme qui n'a que des armes anglaises, paraissant à deux heures du matin sur le bord de la mer, porteur de renseignements assez précis sur la situation militaire et politique de la côte et de l'intérieur, n'est pas un espion dont on doive ignorer le nom. Ne négligez rien pour le trouver, mais en prenant vos informations, évitez le bruit et l'éclat qui vous empêcheraient d'arriver au but qu'il faut



parence de satisfaction à cet honnête homme importun, à cet enfant terrible d'une administration habituée à se taire, quand on lui commandait le silence. Pour avoir l'air de faire quelque chose, M. Réal imagina même d'ordonner à un certain M. Liquet, commissaire de police à Rouen, de se transporter, accompagné de témoins, ayant comme lui parfaitement connu d'Aché, dans le département du Calvados, pour y vérifier, sur le lieu du meurtre, l'identité de la victime. L'opération eut lieu le 23 septembre, en présence et par les soins des gendarmes qui avaient vu le corps avant l'inhumation.

Cependant, l'obstiné préfet ne se laissa pas détourner du but qu'il poursuivait, par une formalité dont l'utilité lui paraissait contestable. Ce n'était plus, pour lui, l'identité de la victime qu'il fallait constater; ce qu'on devait rechercher, c'était le nom des véritables assassins.

Se défiant des rapports des agents, il voulut faire son enquête lui-même, et, tandis qu'on se préparait à exhumer le cadavre à La Délivrande, il se rendait à Bayeux, dans la ville où le mort avait trouvé, aux heures de danger, les dévouements les plus désintéressés et les asiles les plus sûrs. A son retour à Caen, le 22 septembre, le courageux ami de la vérité écrit à M. Réal « qu'il  
« arrive de Bayeux, qu'il est certain que l'homme  
« tué est d'Aché, qu'il connaît tous ses rapports,  
« sa retraite, ses liaisons, ses projets, l'argent  
« qu'il emportait, et quels sont ceux qui l'ont  
« conduit à la boucherie; qu'il n'avait pas depuis  
« longtemps de rapports avec l'Angleterre; que  
« M. Réal apprendra comment on s'y est pris pour  
« le livrer (1). »

Le naïf honnête homme ne se doutait guère que le directeur de la police n'avait plus rien à apprendre depuis longtemps sur toute cette affaire. Très-alarmé par l'attitude du préfet du Calvados, qui devenait décidément dangereux, le comte Réal s'empressa de porter les dernières lettres reçues à Fouché, qui réunissait alors entre ses

(1) Extrait donné par M. Le Sénécal dans sa brochure.

« tion et la suppression des poursuites, qui sont  
« sans but aujourd'hui que d'Aché est bien  
« reconnu, et qui pourraient nuire. »

Comme il savait le préfet Caffarelli trop courageux pour se laisser intimider et trop honnête pour vendre son silence, M. Réal, avec une véritable habileté de policier, imagina de lui représenter comme un devoir la nécessité de se taire et d'interrompre ses poursuites. L'affaire d'Aché avait mis sur les traces d'un vaste complot. Dans l'intérêt de la sûreté de l'État, il fallait savoir attendre, montrer de la prudence ; l'heure de la justice viendrait plus tard.

Incapables de mentir, les honnêtes gens croient

tout d'abord à la bonne foi chez les autres. Ayant pleine confiance d'ailleurs en la parole d'un haut fonctionnaire, le préfet Caffarelli consentit à attendre cette heure de réparation qu'on lui promettait, tardive il est vrai, mais sûre. Quelle ne fut pas sa surprise, ou pour mieux dire son indignation, lorsqu'il lut, dans le *Journal du département du Calvados*, un entrefilet où l'on représentait la mort du baron d'Aché comme le résultat d'une agression, dont le proscrit aurait été l'auteur.

« Dans la nuit du 9 au 10 septembre, disait le  
« journal dans son numéro du 5 octobre, sur les  
« deux heures du matin, une patrouille, composée  
« de cinq gendarmes, commandés par le sous-  
« lieutenant Foison, faisant sa ronde sur le bord  
« de la mer, entre Luc et La Délivrande, à trois  
« lieues au nord de Caen, rencontra deux cavaliers  
« armés, qui se portaient vers le rivage.

« Sommés de dire qui ils étoient et d'exhiber  
« leurs papiers, ils répondirent par une décharge  
« de pistolets. Le cheval du sous-lieutenant fut  
« tué. Le combat s'engagea, l'obscurité étoit  
« profonde, un des deux individus parvint à  
« s'échapper ; l'autre, arrêté par le gendarme  
« Poulain, le saisit par les cheveux et le terrassa.  
« Le gendarme eût été infailliblement poignardé,  
« si ses camarades ne fussent arrivés à son secours.  
« L'inconnu, continuant à se défendre, fut frappé  
« à la tête d'un coup de crosse de fusil qui le  
« laissa sans vie.

« Rouen comme étant l'un des chefs du vol de la diligence d'Alençon. »

Ainsi, de par l'autorité d'un article officieux (1), publié sous les auspices de l'administration supérieure, dans le drame qui s'était passé la nuit

(1) Pour se faire une idée de ce qu'était la presse sous le premier Empire, il suffit de lire l'un des considérants du décret du 18 février 1811, qui confisqua purement et simplement la propriété du *Journal des Débats* : « Considérant d'ailleurs que non-seulement la censure, mais même tous moyens d'influence sur la rédaction d'un journal ne doivent appartenir qu'à des hommes sûrs, connus par leur attachement à notre personne et par leur éloignement de toute correspondance et influence étrangère... »

auprès du bourg de La Délivrande , il n'y avait eu ni assassinat, ni meurtre, mais simplement mort d'homme occasionnée par la résistance légale des gendarmes. Ceux-ci, attaqués à l'improviste dans l'exercice de leurs fonctions, n'avaient fait que se servir du droit de légitime défense. L'opinion, égarée trop longtemps par de faux bruits, devait se rassurer. Il n'y avait pas eu de crime ; il n'y avait donc pas d'assassins à poursuivre. Les gendarmes, ayant fait leur devoir, ne méritaient que des éloges. Quant à la victime, ce n'était qu'un vulgaire brigand, indigne de toute compassion.

Ce récit mensonger, mis en circulation par l'autorité, fut reproduit fidèlement le même jour, dans plusieurs journaux du département, entre autres dans le *Mémorial de la ville de Bayeux*. Devant cette publication uniforme et obligatoire, le préfet Caffarelli ne pouvait plus douter des intentions du pouvoir. Malgré les promesses qu'on lui avait faites, il était clair maintenant que le Gouvernement refuserait de donner suite à l'affaire. Ce fut un instant cruel dans la vie de ce fonctionnaire loyal, dévoué sincèrement à la personne de l'Empereur. S'il conserva quelque illusion sur le chef de l'État, il ne cacha pas les sentiments que lui inspirait la politique odieuse des ministres.

« Au temps où nous vivons, s'écria-t-il (1), un fonctionnaire doit avoir sa démission écrite sur son bureau ! »

(1) Note de M. Marie.

au moment de l'évacuation du chef-lieu de son département par l'ennemi ; nous avons décrété ce qui suit : Art. 1<sup>er</sup>. Le baron Caffarelli, préfet du département de l'Aube, est destitué. »

On a prétendu à ce sujet, pour justifier la sévérité de l'Empereur, que Caffarelli déploya peu de zèle pour seconder le gouvernement impérial qui penchait vers sa chute. Si cet honnête homme montra quelque froideur pour un régime qu'il savait capable de commander à ses gendarmes l'assassinat d'un adversaire, il resta du moins pour ses administrés de l'Aube le fonctionnaire dévoué et humain qu'il avait été pour le département du Calvados. Et la preuve, c'est qu'après la Restau-

ration, une députation du département de l'Aube vint demander au roi son ancien préfet. Le vœu de ces braves gens ne fut pas exaucé; mais leur échec est peut-être le plus bel éloge que l'on puisse faire du caractère de M. Caffarelli. Ce fonctionnaire, que l'on voudrait représenter comme prêt à trahir l'empire à son déclin, ne sollicita jamais les faveurs du pouvoir nouveau. Il passa ses dernières années dans la retraite, après avoir repris l'habit et les pratiques de son premier état. Le cœur attristé par ce qu'il avait vu, désillusionné, mais fidèle à ses anciennes convictions, il n'accepta d'autres fonctions que celles qui lui furent accordées spontanément par l'estime des électeurs du département, où il acheva sa vie laborieuse et méritante.

#### IV.

On peut suspendre l'action de la justice, on peut commander le silence aux journaux ou leur imposer la publication d'un récit mensonger; mais, quelle que soit la force d'un gouvernement absolu, il ne réussira jamais à empêcher les arrêts de l'opinion publique. Ce tribunal échappe à l'arbitraire, parce qu'il a mille moyens d'atteindre les coupables, à travers les précautions prises par la police pour les protéger.

Dès le lendemain du meurtre du baron d'Aché, le lieutenant de gendarmerie Foison s'était vu l'objet des soupçons les plus graves. Douze jours



arrivé dans la salle, au milieu des jeunes gens qu'il connaissait, il vit toutes les mains se retirer quand il avança la sienne. Il comprit, et demanda du service actif en Espagne, où il eut le bonheur d'être tué (1).

M<sup>me</sup> de Vaubadon partageait avec le lieutenant de gendarmerie la réprobation universelle. On savait, de source certaine, que la veille du crime, dans la soirée, elle avait reçu à Caen en audience particulière, très-mystérieuse, le lieutenant de

(1) Note de M. Marie.

gendarmerie, qui devait le lendemain servir de guide au baron d'Aché (1). Personne ne doutait qu'elle n'eût livré le proscrit et profité de ses anciennes relations avec lui pour assurer le succès du guet-apens, où le malheureux trouva la mort. Comme son complice, elle essaya de tâter l'opinion et vint hardiment, un soir, au théâtre de Caen. Au moment où elle s'asseyait, après avoir étalé son châle de mérinos rouge sur le devant de la loge, le parterre indigné se leva en criant : « A bas le châle rouge ! à bas le sang ! » Il lui fallut sortir. C'était une exécution prononcée sans appel par la conscience publique.

On le voit : à défaut de poursuites judiciaires, les contemporains essayèrent de flétrir ceux dont la participation au meurtre du baron d'Aché ne paraissait pas douteuse. Mais cette justice sommaire n'atteignit que les auteurs directs du crime. Ceux qui l'avaient voulu, inspiré, payé, les vrais coupables, en un mot, étaient trop haut placés pour que l'éclaboussure du sang versé rejaillît sur leur renommée. Les contemporains, dans leur œuvre de justiciers, ne pouvaient rien faire de plus : c'est à l'histoire de rechercher les responsabilités, qui doivent comparaître à sa barre.

De la correspondance qui fut échangée entre le préfet Caffarelli et le comte Réal, il résulte que celui-ci, dans tout ce qui concerne l'affaire d'Aché, ne fit rien sans consulter Fouché, ministre de la

(1) Brochure de M. Le Sénécal, page 9.



l'enlèvement des fonds publics de la diligence d'Alençon, n'avait-il pas à son dossier plus de charges qu'il n'en fallait à une commission militaire pour envoyer un émigré à l'échafaud ou devant un peloton d'exécution? Était-il dans les habitudes de Fouché de prendre tant de précautions pour sacrifier un ennemi du Gouvernement à ce qu'on appelait la raison d'État? L'exemple tout récent du jeune et malheureux Vitel, livré à la police par une suite incroyable de perfidies et fusillé publiquement à Paris en 1807, ne prouve-t-il pas avec évidence que Fouché ne répugnait pas à employer au grand jour les moyens sommaires, dès qu'il avait, pour justifier une répression, la moindre apparence de légalité?

Il faut donc chercher ailleurs, et plus haut, la pensée qui regarda comme une nécessité politique la suppression d'un ennemi qu'il importait de faire disparaître sans bruit.

« Le gouvernement, dit la duchesse d'Abrantès dans ses *Mémoires* (1), connaissait les principaux chefs du parti royaliste, et particulièrement le vicomte d'Aché. On en parla à l'Empereur, dont l'attention était particulièrement dirigée sur le Calvados, la Seine-Inférieure et le département de l'Eure; il n'en parlait pas, mais il s'en occupait avec une extrême sollicitude. Les détails qui lui furent donnés sur le vicomte d'Aché le frappèrent.

(1) Tome XVI, page 112.



d'Aché, fidèle à son drapeau, dut recevoir la proposition comme une insulte. On croyait acheter un aventurier, et l'on se trouvait en face d'un gentilhomme, qui souffletait le corrupteur d'un refus méprisant !

C'est ainsi que nous comprenons la scène qui se passa dans le cabinet du ministre de la police. Et la suite semble nous donner raison ; car Fouché, habitué à acheter des consciences, se trouva si décontenancé par l'attitude du proscrit, qu'il n'osa l'arrêter sur l'heure, et lui accorda quelques jours de répit, pour se procurer le temps d'écrire à l'Empereur et de lui demander son avis.

« Napoléon, à qui il ne put se dispenser de faire connaître cette singulière entrevue, dit la *Biographie universelle* de Michaud, à l'article Fouché, donna à toutes ses polices des ordres rigoureux qui ne furent que trop bien exécutés. »

La trace de ces ordres rigoureux se trouvait sans doute dans cette correspondance secrète que Napoléon entretenait avec son ministre de la police. On sait, en effet, que d'efforts et de peines il fallut à l'Empereur pour arracher à Fouché, qu'il venait de disgracier en 1810, les pièces compromettantes, que le duc d'Otrante s'obstinait à garder, soit comme moyen de défense, soit comme moyen comminatoire pour forcer son ancien maître à le ménager.

Lorsqu'il fut rentré en possession de ces papiers, en échange desquels il dut délivrer à Fouché un titre d'irresponsabilité que celui-ci exigeait comme



rayé que par mon ordre. Croyez-vous que je suis tombé en quenouille ?... Je ne sais, mais il me semble que vous connaissez bien peu mon caractère et mes principes ! »

Le même principe, puisque Napoléon appelait cela des principes, est affirmé non moins péremptoirement dans une lettre à Savary. « Tous les citoyens français, lui écrit-il le 20 novembre 1811, ont le droit de réclamer à moi contre qui que ce soit ; et aucun ne doit être arrêté, lorsque c'est par l'ordre du ministère, qu'après qu'il m'en a été rendu compte et que j'ai donné mon approbation ! »

Qui pourrait supposer qu'avec un tel maître, un homme aussi souple que Fouché se fût permis non-seulement d'arrêter, mais de faire *disparaître*, par les procédés que nous connaissons, un conspirateur que Napoléon avait eu un instant l'espoir d'attacher à sa fortune ? Le duc d'Otrante se savait d'ailleurs si bien surveillé qu'il n'aurait jamais osé, même pour venger une injure personnelle, commettre un acte illégal sans l'approbation de l'Empereur. Celui-ci ne cessait, en effet, de lui rappeler qu'il ne le perdait jamais de vue, et qu'il connaissait mieux que lui ce qui se passait en France. « Je vois dans votre bulletin du 27 avril, écrit-il à Fouché du camp de Finkenstein le 7 mai 1807, que M<sup>me</sup> de Staël était partie le 21 pour Genève ; je suis fâché que vous soyez si mal informé. M<sup>me</sup> de Staël était, les 24, 25, 26, 27, 28, et probablement est encore à Paris. Elle a fait beaucoup de dîners avec des gens de lettres. Je





officier tué à la bataille. Il s'approcha d'eux avec intérêt. Sa contenance changea quand il apprit qu'elle amenait ces enfants de Caen en Normandie pour solliciter de l'Empereur la grâce de leur mère... Cette dame n'était munie d'aucune lettre de recommandation ; elle venait absolument surprendre un mouvement de sensibilité à l'Empereur, qui lui demanda le nom de la personne en faveur de laquelle elle intercédait. C'est alors qu'elle nomma M<sup>me</sup> de D\*\*\* ; ce nom rappelle à l'Empereur *toute l'affaire* et il répondit à cette dame qu'il était fâché de ne pouvoir la dédommager d'un aussi pénible voyage que celui qu'elle venait de faire,... qu'il ne croyait pas pouvoir user du droit de faire grâce dans cette occasion... Il était fort en colère contre le ministre de la police, qui, après avoir fait un grand éclat de cette affaire et s'en être fait un mérite, donnait ensuite des passeports pour que l'on vint lui demander grâce... »

Ce passage des mémoires du duc de Rovigo a pour nous l'importance d'un document ; il ne prouve pas seulement que Napoléon connaissait toute l'affaire à la suite de laquelle la jeune M<sup>me</sup> Acquet, fille de la marquise de Combray, porta sa tête sur l'échafaud ; il nous montre encore l'Empereur profondément irrité de tout le bruit qu'avait fait le procès de la diligence d'Alençon, et bien décidé, si le baron d'Aché et les autres accusés par contumace tombaient en son pouvoir, à s'en débarrasser par un moyen sommaire et silencieux.

Le silence, en effet, était devenu la règle de con-



avait menti à ses promesses et cachait des plaies secrètes ? Un gouvernement démocratique, qui s'inspire en tout des grands principes de liberté, a l'autorité qu'il faut pour montrer au grand jour, sans honte et sans peur, ses émeutes, ses crises, ses troubles passagers, petites misères de la vie que les sociétés subissent comme les particuliers. Mais un despote, pour se tenir debout, a besoin d'en imposer par une grandeur factice. S'il avouait une faiblesse, il préparerait sa chute de ses propres mains. A tout prix, il fallait donc que la France impériale, toute glorieuse au dehors, eût au moins au dedans l'apparence d'être calme.

Napoléon sentait si bien cette nécessité que, dans toutes les circonstances critiques, il commençait par commander un silence absolu à ceux de ses agents qui pouvaient avoir le plus d'influence sur l'opinion publique.

Le 12 octobre 1809, au moment même où un jeune fanatique allemand, Staaps, venait d'essayer de le poignarder à une parade, il s'empressa d'écrire, de Schœnbrunn, au ministre de la police, pour lui ordonner d'amortir en France l'écho de cette fâcheuse affaire. « J'ai voulu vous informer de cet événement, lui dit-il, afin qu'on ne le fasse pas plus considérable qu'il ne paraît l'être. J'espère qu'il ne pénétrera pas. S'il en était question, il faudrait faire passer cet individu pour fou. Gardez cela pour vous secrètement, si l'on n'en parle pas... »

Et il ajoute en *post-scriptum* cet ordre formel : « Je vous répète de nouveau, et vous comprendrez

désormais à l'abri de pareilles surprises et commanda au Conseil d'État un projet de loi qui lui permit de se débarrasser légalement des ennemis de l'empire. A partir du décret, publié le 5 mars 1810, dans le *Moniteur*, il y eut huit prisons d'État, où les gens dangereux ne devaient être renfermés qu'en vertu d'une « décision du Conseil privé, rendue sur le rapport du grand juge ou du ministre de la police. »

Après la manière de supprimer les conspirateurs, dont le baron d'Aché avait été victime, la création de ces oubliettes pouvait passer pour un progrès.

# LA QUESTION SOCIALE

## ET

### L'ENQUÊTE SUR LA CRISE INDUSTRIELLE

Par **M. Edmond VILLEY,**

Membre titulaire.



Il y a une quarantaine d'années, Bastiat, dans la préface de son admirable livre sur *Les Harmonies économiques*, écrivait ceci : « Il a pu être de mode pendant un temps de rire de ce qu'on appelle le problème social, et, il faut le dire, quelques-unes des solutions proposées ne justifiaient que trop cette hilarité. Mais quant au problème lui-même, il n'a certes rien de risible. C'est l'ombre de Banquo au banquet de Macbeth ; seulement, ce n'est pas une ombre muette, et, d'une voix formidable, elle crie à la société épouvantée : Une solution ou la mort ! »

Je ne sais s'il y a aujourd'hui beaucoup de gens auxquels la *question sociale* prête à rire ; ils seraient, en tous cas, bien téméraires ou bien légers ; car, si le problème n'était pas risible en 1848, il l'est aujourd'hui moins que jamais.

de ne considérer que comme un phénomène social négligeable. Question autrement grave et importante que les questions politiques qui nous divisent tant !

Je ne crois pas que les rapports entre le capital et le travail, les patrons et les ouvriers, ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas, aient été, à aucune autre époque, plus mauvais qu'ils ne le sont aujourd'hui. Voici, à cet égard, le témoignage d'un homme très-compétent, qui a suivi de près, depuis longtemps et avec intérêt, le mouvement socialiste, M. le sénateur Corbon :

« L'ouvrier aujourd'hui montre beaucoup plus

« d'aigreur qu'en 1848; l'antagonisme entre patrons et ouvriers est arrivé maintenant à l'état aigu; il existait déjà en 1848, mais à un degré bien moindre. »

Ces paroles sont extraites de l'*Enquête sur la situation des ouvriers de l'industrie*. C'est dans ce document, en effet, que je me propose d'étudier la question sociale.

Cette enquête était-elle opportune? Les esprits ont été, à cet égard, très-partagés. Beaucoup la considéraient comme inutile ou comme mauvaise. M. Dietz-Monnin a été jusqu'à dire, au nom de la Chambre de Commerce de Paris, que « la publicité qui a été donnée à certaines dépositions équivaut pour nous, par le préjudice causé à notre industrie, à la perte d'un sixième milliard. » Il y a bien là quelque exagération; mais il est vrai de reconnaître, d'une part, que le gouvernement ne peut rien à la crise, si crise il y a; et, d'autre part, que les divers représentants de notre industrie sont venus à l'envi se dire malades ou mourants, ce qui n'est peut-être pas d'un excellent effet à l'étranger. Heureusement, tous les esprits judicieux feront la part de l'intérêt personnel, toujours porté à se plaindre, alors surtout qu'on a l'air de le plaindre. Quoi qu'il en soit, l'enquête aura, à notre avis, un résultat utile, et très-utile : c'est de nous permettre d'apprécier aussi exactement que possible la situation matérielle et morale des classes laborieuses. Nous avons là, sur les salaires, sur le coût de la vie, la durée de la journée de



Paris, l'association syndicale ait groupé, dans le passé, la majeure partie des forces industrielles. On est frappé, au contraire, en lisant cette enquête, du nombre relativement très-restreint des syndiqués dans chaque profession. Quelques exemples : le syndicat des ouvriers charpentiers compte 200 membres sur 4 à 5,000 ouvriers ; celui des ouvriers en voitures, 300 sur 22,000 environ ; la société professionnelle des ouvriers mécaniciens, 100 sur 20,000 ; la chambre syndicale des scieurs à la mécanique, 200 sur 4,000 ; celle des ouvriers boulangers, 450 sur 11,000 : celle des graveurs, 250 sur 20,000. Dans quelques corps, l'association est plus développée ; cependant j'ai été très-étonné

d'entendre M. le préfet de police donner le chiffre de 50,000 adhérents à des chambres syndicales sur 250 à 300,000 ouvriers ; et je taxerais ce chiffre de très-exagéré, sans la compétence incontestable de l'autorité dont il émane. Nous n'oublierons pas, au reste, que les syndicats comprennent la partie, souvent la plus intelligente, mais à coup sûr la plus remuante et la plus avancée de la population ouvrière.

Je me propose d'étudier la question sociale dans l'enquête sur la crise industrielle ; et dans cette enquête je trouve, d'une part, des faits, et, d'autre part, des idées, des appréciations, des aspirations.

J'étudierai d'abord les faits et ensuite les idées, après quoi j'essaierai d'en tirer les conclusions.

## § 1.

Rappelons tout d'abord qu'il n'est question ici que de l'ouvrier parisien. Nous aurons, ce semble, suffisamment caractérisé sa situation économique, quand nous aurons répondu aux questions suivantes : Que travaille-t-il ? Que gagne-t-il ? Que consomme-t-il ? Qu'épargne-t-il ?

### Première Question.

Combien l'ouvrier parisien travaille-t-il ?

Presque tous les ouvriers déposants ont demandé

de pierre, carreleurs, puisatiers, marbriers, terrassiers, fondeurs, imprimeurs. . . . .	10	
Peintres, colleurs de papier. . .	10	8 à 10
Tapissiers . . . . .	9	
Couvreurs, plombiers, zingueurs, gaziers. . . . .	9	8

La journée normale est donc de 10 heures à l'été plus et elle s'abaisse souvent à 8 ou 9 heures en hiver ; il n'y a que quelques professions où elle se prolonge jusqu'à 11 heures. Quelquefois, il est vrai, des heures supplémentaires sont faites, mais souvent, quoique pas toujours, à la demande de

ouvriers eux-mêmes ; car les ouvriers sont presque toujours payés à l'heure.

Une durée moyenne de 10 heures de travail par journée n'est pas physiquement exagérée ; d'autant qu'on ne doit pas oublier que cela ne représente jamais 10 heures de travail effectif. En retranchant 10 heures par jour pour le sommeil et les repas (M. Paul Leroy-Beaulieu (1) n'en compte que 9 ; 10 me paraissent une moyenne plus juste), il reste 4 heures par jour à l'ouvrier pour consacrer à ses loisirs et aux occupations intellectuelles et morales. De la sorte, l'ouvrier (quand il ne fait pas le lundi, déplorable habitude qui ne s'est que trop répandue dans la classe ouvrière) travaille 60 heures par semaine. En Angleterre, les Trade's Unions ont, en fait, réduit le travail à 54 et même à 51 heures par semaine : 9 heures par jour, 6 heures seulement le samedi, pour vaquer aux soins du ménage. Les ouvriers américains ont des prétentions encore plus élevées : ils voudraient réduire la journée à 8 heures, comme du reste ne craignent pas de le demander beaucoup d'ouvriers français en pleine crise et comme remède à la crise. Je considère la réduction de la journée de travail comme un progrès, à une double condition : 1° que le temps que cette réduction laissera libre à l'ouvrier sera employé à la culture intellectuelle et morale, aux soins du ménage et aux distractions inoffensives et ne sera point une cause de démoralisation ;

(1) *Essai sur la répartition des richesses*, p. 471.

berie, la durée est descendue de 12 à 9 heures depuis 20 ans; chez les carrossiers, la journée, qui était jadis de 12 heures, est aujourd'hui de 10. Ces exemples suffisent à prouver la généralité du fait allégué ; car tout se tient dans l'industrie, et la situation de ses ouvriers tend constamment à s'égaliser par le libre jeu de la concurrence.

#### **Deuxième Question.**

**Combien l'ouvrier parisien gagne-t-il ?**

**Parcourons encore les professions les plus oc-**

(1) *Essai sur la répartition des richesses*, p. 475.

cupées. Les charpentiers et les ébénistes gagnent 0 fr. 80 l'heure, soit 8 fr. en été et 6 fr. 40 dans les journées d'hiver. Les menuisiers 0 fr. 70, soit 7 fr. par jour; les ouvriers parqueteurs, 180 fr. par mois. Dans la maçonnerie, les prix varient de 0 fr. 50 à 0 fr. 60 l'heure; 5 ou 6 fr. par jour au terrassier, jusqu'à 0 fr. 90, ou 9 fr. pour le tailleur de pierre et le maçon; les ouvriers carreleurs gagnent jusqu'à 1 fr. de l'heure; il n'y a que le garçon maçon qui ne reçoive que 0 fr. 50 ou 5 fr. par jour. Les peintres sur porcelaine gagnent : les céramistes, 5 fr. 50, les figuristes jusqu'à 10 fr.; les doreurs gagnent 9 et 10 fr.; les peintres en bâtiment ont 0 fr. 75 par heure. Les fondeurs gagnent 6 fr. 50; les plombiers, 7 fr.; les couvreurs, 7 fr. 50; il n'y a que les aides qui ne reçoivent que 5 fr. Dans l'imprimerie, les salaires sont de : 7 fr. pour les compositeurs, 7 à 8 fr. pour les conducteurs de machines; les pointeurs n'ont que 3 fr. 50 à 5 fr., et les receveurs de feuilles (qui sont des enfants ou des vieillards), de 2 fr. à 3 fr. 50. Dans l'imprimerie des journaux, le salaire va de 9 fr. jusqu'à 12 ou 15 fr. pour certains ouvriers. Chez les imprimeurs lithographes, la moyenne est de 6 fr. pour les hommes (il y en a qui gagnent jusqu'à 15 fr.). 5 fr. pour les marges, 3 fr. pour les femmes. Les ouvriers tapisiers gagnent 9 fr. par jour, à 1 fr. l'heure; les bijoutiers, 7 à 8 fr.; les boulangers, 6 fr. 60.

En parcourant les diverses professions, on arrive aux constatations suivantes : le salaire des ouvriers

recherchons ici le salaire normal. Pour le simple manoeuvre , ce salaire ne tombe guère au-dessous de 1.500 fr. ; et pour certaines professions , telles que celles de maçon ou tailleur de pierre , il va à 2,700 fr.

Un fait qui résulte de l'enquête , à n'en pas douter, c'est que les salaires ont considérablement haussé depuis une vingtaine d'années. Le tableau suivant va nous en donner l'idée :

PROFESSIONS.	SALAIRES ANCIENS.	SALAIRES ACTUELS.	AUGMENTATION.
Peintres en bâtiments . . .	(il y a vingt ans) 0 fr. 50	0 fr. 75	50 %
Couvreurs. . . . .	(1854) 6, (1874) 6,25, (1880) 7	7 50	25 %.
Plombiers-Zingueurs . . .	(1865) 5, (1874) 6, (1880) 6,50	7	40 %.
Menuisiers . . . . .	(1861) 4, (1869) 4,50, (1878) 5	7	75 %.
Fumistes. . . . .	(1862) 4,50	7	55 %.
Compositeurs d'imprimerie .	(1860) 5 à 5,50, (1868) 5,50 à 6	7	27 à 40 %.
Charpentiers. . . . .	(1862) 5, (1876) 6	8	60 %.
Ouvriers boutonniers . . .	(1860) 4,50, (1870) 5,50	6 50	44 % (depuis 1860)
Maçons et Tailleurs de pierre	(1872) 7	9	28 % (depuis 1872)
Ouvriers tapissiers . . . .	(1860) 6, (1870) 7,50	9 .	50 %.



mençant à peupler un grand nombre de nos chantiers. Ainsi, les ouvriers carreleurs, qui gagnent 8 à 10 fr. par jour, reconnaissent que les étrangers travaillent à 5 fr. 50 et même 5 fr. La différence des salaires est d'ailleurs unanimement attestée par les ouvriers eux-mêmes ; et cette différence va quelquefois jusqu'à moitié prix. Les entrepreneurs de peinture reconnaissent qu'ils ont un quart d'ouvriers étrangers, Belges et Suisses ; et les entrepreneurs de fumisterie, que la moitié des leurs est composée de Suisses et d'Italiens. La déposition du préfet de police constate encore, en 1884, et malgré une diminution

sur l'année précédente, la présence de 37,000 étrangers environ logeant en garni. Il y a là un symptôme grave pour les travailleurs français.

Le salaire nominal ne suffit pas à nous rendre compte de la situation des ouvriers ; c'est le salaire réel qu'il faut surtout considérer, c'est-à-dire la somme de jouissances que l'ouvrier est à même de se donner avec son salaire ; et cela dépend évidemment de la puissance d'achat de l'argent, et du coût de la vie. Cela nous amène naturellement à notre troisième question.

### Troisième Question.

Combien l'ouvrier parisien consomme-t-il ?

Il est extrêmement difficile, sinon impossible, de dresser le budget exact d'un ménage d'ouvriers ; car on manque de données précises, et toutes les appréciations qu'on en peut porter sont nécessairement plus ou moins fantaisistes. Un socialiste, M. Lyonnais, a donné dans l'Enquête (J. O., p. 107) un tableau qui fait ressortir la dépense d'un ménage de quatre personnes « *existant dans des conditions normales* » à 2,022 fr. Mais les chiffres de ce tableau sont évidemment arbitraires. Ainsi, il fixe la dépense de pain à 1 fr. par jour, soit, au prix de 0 fr. 40 le kilogr., 5 livres pour quatre personnes dont deux enfants, et dans un tableau précédent il donnait, pour une personne, le chiffre de 0 fr. 18 par jour, au prix de 0 fr. 42 le kilogr. Le chiffre de 0 fr. 40 par jour pour

augmenté, depuis vingt ans, de 40 à 50 % : nous prendrons 40 % pour rester plutôt au-dessous de la vérité. Il s'agit de savoir si le prix des choses que consomme l'ouvrier a augmenté dans la même proportion ou dans une proportion plus considérable.

Ici se place une observation importante. On est heureux de lire dans l'enquête que beaucoup des patrons d'aujourd'hui sont des ouvriers d'hier. Ainsi, les entrepreneurs de couverture et de plomberie nous disent que, de leurs 720 patrons, il y en a au moins les 3/4 qui ont été ouvriers ; les entrepreneurs de fumisterie affirment que les 9/10 des patrons de leur corporation ont été des

ouvriers. Il en est de même pour un grand nombre de charpentiers et de menuisiers. Si l'ouvrier d'hier, avec un salaire notablement inférieur, pouvait s'élever à la dignité de patron, nous n'aurions plus qu'à comparer l'augmentation des salaires avec l'augmentation du coût de la vie pour savoir si l'ouvrier d'aujourd'hui est dans une condition moins bonne ou meilleure.

M. Engel Dollfus, rapporteur de l'enquête décennale de la Société industrielle de Mulhouse, en 1878, après avoir étudié en détail seize familles d'ouvriers avec de nombreux enfants, a constaté qu'en moyenne le logement représente 15 % de la dépense, le vêtement 16 %, la nourriture 61 % (sur lesquels le pain entre de 33 à 50 %, suivant que l'ouvrier est plus ou moins aisé), et enfin les dépenses diverses (instruction, maladies, etc.) 8 %. Or, comme le fait très-bien remarquer M. Leroy-Beaulieu, qui calcule sur ces données (1), il y a deux articles qui n'ont certainement pas augmenté, qui ont même diminué depuis un demi-siècle : ce sont le vêtement et les dépenses diverses ; l'instruction est gratuite et souvent les soins médicaux ; le domaine commun s'agrandit de plus en plus. Le pain, non plus, n'a pas augmenté ; si l'on admet qu'il représente seulement 35 % (et je prends les familles les plus aisées), cela fait 16 % + 8 % + 35 %, soit en tout 59 % des dépenses de l'ouvrier, plus de la moitié, qui

1) *Essai sur la répartition des richesses*, p. 453.

sulte de ces différentes statistiques que moins de la moitié des dépenses d'un ménage ouvrier, 41 %., aurait subi depuis vingt ans une augmentation variant de 20 à 29 %., mettons de 30 %.. Si les salaires ont augmenté de 40 % depuis vingt ans, tandis que moins de la moitié des dépenses de l'ouvrier a augmenté dans une proportion de 30 %., la position des salariés s'est évidemment améliorée. Et je ne crois pas que, abstraction faite de la crise actuelle, cette proposition puisse être contestée. M. Lyonnais dit qu'elle s'est empirée, parce qu'il n'estime l'augmentation des salaires depuis 1866 qu'à 23,80 %., le coût de la vie ayant augmenté, d'après lui-même, de 29 %.; mais il se trompe

certainement sur l'augmentation des salaires, et tous les chiffres produits dans l'enquête, tant par les ouvriers que par les patrons, nous permettent d'affirmer que l'augmentation des salaires n'a pas été moindre de 40 %.

Un fait qui<sup>9</sup> tend encore à démontrer l'amélioration de la situation matérielle de l'ouvrier, c'est le développement de certaines consommations de luxe dans la classe ouvrière. Il en est une dont il est impossible de nier et dont on ne saurait trop déplorer les progrès, c'est le cabaret. Ainsi, « les ouvriers couvreurs et plombiers ont, nous disent les entrepreneurs, leur lieu de réunion habituelle chez le marchand de vin, et ils nous ont fait savoir par lettre que c'était là que nous devions les embaucher ; aussi nous arrivent-ils souvent dans de mauvaises conditions. » Le représentant de la chambre syndicale des entrepreneurs de démolition estime à 33 % le montant des salaires qui passe chez le marchand de vin, en dehors de la nourriture : admettons qu'il y ait quelque exagération, n'en reste-t-il pas moins la constatation d'un fait lamentable ? Le préfet de police nous apprend qu'il y avait, en 1880, 21,000 débitants, et qu'il a reçu, en 1881, 6,282 déclarations nouvelles ; en 1882, 6,366 ; en 1883, 6,060. Sauf à déduire le nombre des débits qui ont fermé dans le même temps, le nombre des débitants aurait augmenté de plus de 18,000 en trois ans ! Il y a, comme le disait très-bien le représentant de la chambre syndicale des produits chi-

augmente chez l'ouvrier comme dans toutes les classes sociales », et il reconnaît qu'« il n'y a qu'à voir le nombre considérable d'écailles qui sont à la porte des marchands de vin pour être frappé de la quantité d'huitres qui sont mangées chez le marchand de vin » ; il nous apprend que « les cafés-concert, qui sont, dit-il, un des principaux éléments de distraction pour l'ouvrier de Paris, se sont développés en très-grand nombre, font beaucoup de recettes et sont toujours pleins. » Enfin, le préfet de police signale un phénomène social grave et douloureux, mais dont la classe ouvrière n'est pas seule responsable, c'est le développement considérable de la prostitution, en

même temps que l'abaissement de l'âge auquel les jeunes filles se livrent à ce triste métier.

En présence de tous ces faits, on est fondé à se demander, quand on entend les représentants des chambres syndicales d'ouvriers déclarer à l'envi que l'ouvrier ne peut pas épargner, si la principale raison n'en est pas qu'il a développé outre mesure ses besoins et ses consommations de luxe. Cette dernière considération nous amène à notre quatrième question.

#### **Quatrième Question.**

**Combien l'ouvrier parisien épargne-t-il ?**

Sur ce point, les constatations de l'enquête sont profondément tristes pour ceux qui pensent que la prévoyance et l'association sont les seuls moyens pratiques à l'aide desquels les classes laborieuses puissent améliorer leur sort.

La Commission d'enquête a entendu les représentants des chambres syndicales d'ouvriers appartenant à une cinquantaine de professions différentes. On n'en compte pas 15 qui aient des caisses de secours, et 6 à 7 seulement ont déclaré avoir une caisse de retraite. Mais il faut ajouter que ces sociétés de prévoyance comptent un nombre d'adhérents dérisoire. Prenons les professions les plus importantes par le nombre. Les peintres en bâtiment sont évalués au nombre de 10,000 ; il existe dans la corporation deux sociétés de secours mutuels, l'une datant de 1811 et l'autre



mécaniciens sont 20,000 à Paris, et il y a une société de secours mutuels créée par la chambre syndicale, qui comprend 100 membres ! Les graveurs sont 20,000, et ils ont une société de secours mutuels qui comprend 200 membres !

Nous ne multiplierons pas ces chiffres : ils suffisent amplement à prouver que la prévoyance est encore chez nous à l'état embryonnaire. La faute n'en est pas aux classes laborieuses seules, et il n'en saurait guère être autrement dans un pays où la législation s'est appliquée depuis un siècle à paralyser, à étouffer l'association, l'âme de la prévoyance !

§ 2.

Ce qui me paraît particulièrement intéressant dans l'enquête sur la situation des ouvriers de l'industrie, c'est la révélation des sentiments, des idées, des aspirations de la classe ouvrière : la vérité m'oblige à dire que cette révélation est aussi triste qu'elle est intéressante. Absence totale des notions économiques les plus élémentaires, absence de toute pensée de prévoyance ou répugnance systématique à cet égard, tendance générale à tourner les regards vers l'État et à attendre de lui son salut ; voilà le résumé exact de la situation morale des ouvriers telle qu'elle nous est révélée par l'enquête.

Écoutons les propositions de la réunion de quarante-cinq chambres syndicales ouvrières :

1° Vote d'un crédit pour distribuer aux ouvriers sans travail ;

2° Remise d'un terme de loyer aux locataires ouvriers ;

3° Degrèvement des impôts sur les matières premières et sur les denrées alimentaires ;

4° Obligation pour les propriétaires de faire exécuter immédiatement les réparations de salubrité et d'hygiène ;

5° Irréductibilité des salaires fixés par la Série de la ville de Paris ;

6° Réduction de la journée de travail à huit heures, sans diminution de salaire ;

que d'insanités ? Voilà ce que de prétendus amis du peuple prêchent aux ouvriers ; voilà les idées que l'on retrouve dans un très-grand nombre de dépositions émanant des Chambres syndicales ; voilà ce qui autorisait un homme sincèrement dévoué aux classes ouvrières, M. le sénateur Corbon, à dire dans l'enquête : « Il y a chez les ouvriers une ignorance complète de l'économie politique. » Ce ne sont pas les ouvriers anglais qui s'aviseraient jamais de demander au gouvernement de réduire la journée de travail sans diminution des salaires. Ils savent assez d'économie politique pour comprendre que la fixation d'un minimum de salaire par l'État serait une chose aussi absurde

qu'inique ; que l'État n'a ni le droit, ni le pouvoir d'obliger les patrons à payer leurs ouvriers un prix de... ; qu'il devrait, après avoir fixé d'autorité les prix de revient, fixer d'autorité les prix de vente ; car, il est bien impossible d'obliger les gens à travailler à perte, et enfin qu'il faudrait aussi obliger les consommateurs à acheter, et à acheter au prix fixé par l'autorité ! Les ouvriers anglais ne demanderaient pas non plus l'ouverture d'ateliers nationaux, et les nôtres devraient moins encore le demander ; car l'expérience a été faite chez nous ! Quant à la réduction du service des rentes, on sait de quel nom cela s'appelle. Que penser encore de la demande de réquisition des logements non loués pour les donner aux ouvriers, ou du vœu émis par la Chambre syndicale des charpentiers tendant à l'établissement d'un impôt de 40 % sur les logements inoccupés ? L'idée est originale. Vous n'avez pas trouvé de locataire, attendez ; on va vous prendre votre maison pour la donner à des gens dont cela fera l'affaire, ou bien, pour vous punir, on va vous frapper d'un petit impôt de 40 %, et ne vous y faites plus reprendre.

Tout cela est pitoyable. Les idées économiques sont à ce point faussées dans la classe ouvrière que, dans nombre d'industries, ce que j'appellerai la sous-production, c'est-à-dire la production inférieure à ce que l'ouvrier pourrait donner est élevée à la hauteur d'un système. Je ne m'arrête pas à ce fait, affirmé par un grand nombre de patrons, jadis

« fournit le double, et dans la suite on é  
« une perte. »

Voici un fait caractéristique. Les ouvriers  
meurs-lithographes produisent chez nous  
moins qu'à l'étranger. Les machines pou  
produire, comme en Hollande et en Bel  
3,000 de tirage par jour et elles ne pro  
que 1,500. Le représentant de la Chambre  
cale des patrons affirme le fait et voici l'exp.  
qu'il en donne : « Les ouvriers pourraient  
« produire aux machines moitié plus. Je  
« demandé de me faire ce que l'on fait à  
« ger ; ils m'ont répondu : Mettez-vous à  
« place. Vous avez actuellement du trava

« 10 machines, à condition que vos machines ne  
 « produisent que 1,500 de tirage par jour. Le jour  
 « où elles produiront 3,000, la moitié du personnel  
 « sera à pied ; par conséquent, nous ne pouvons  
 « pas faire ce que vous nous demandez. »

M. le sénateur Corbon avait bien raison de dire que les ouvriers ne veulent pas se rendre compte des nécessités de la concurrence. Ils ne comprennent pas que le taux des salaires dépend essentiellement de la productivité du travail. Mais, avec tout cela, l'industrie française périclité ! Un danger non moins grand la menace d'un autre côté, c'est la suppression presque complète de l'apprentissage. Écoutons, sur ce point, la déposition de M. Dubuisson, inspecteur du travail des enfants dans les manufactures :

« Une cause des plus graves du malaise de l'in-  
 « dustrie, et qui ne tend qu'à s'aggraver, c'est la  
 « décadence de plus en plus marquée de l'appren-  
 « tissage dans l'industrie parisienne.

« On accuse les patrons de ne plus vouloir  
 « d'apprentis. La vérité est qu'il y a beaucoup  
 « plus de patrons demandant des apprentis que  
 « de patrons refusant d'en prendre. L'Assistance  
 « publique et les Sociétés diverses qui se chargent  
 « du placement des enfants n'en ont jamais assez  
 « pour satisfaire à toutes les demandes. Mais  
 « beaucoup de parents, plus soucieux de tirer  
 « immédiatement parti de leur enfant que d'as-  
 « surer son avenir, le placent dans des industries  
 « où il gagne presque sa vie dès l'entrée... Mais

qu'ils détournent au contraire tous leurs efforts  
d'y participer. Et pourquoi? « Parce que, disent-ils,  
« ils, ces caisses ont pour résultat qu'on se  
« dispense de toutes relations avec ses voisins,  
« qu'on n'aide plus les vieillards, que l'unique  
« préoccupation de l'existence est de s'assurer  
« une retraite et qu'on se dispense de toute con-  
« fraternité. » — Peut-on imaginer des idées plus  
fausses, et n'est-il pas triste qu'on nourrisse le  
peuple de pareils sophismes? Comme si la pré-

voyance , si répandue soit-elle , devait jamais tarir la charité et faire tort à la confraternité.

La participation aux bénéfices, qui est, de l'aveu de tous les gens compétents , le remède le plus pratique et le plus efficace , et que nous entendions condamner tout à l'heure parce qu'elle fait produire plus à l'ouvrier , est repoussée par d'autres , parce que « si le système se généralisait, on ne songerait pas à faire augmenter son salaire, on compterait sur la compensation de 3 ou 400 fr. de bénéfice à toucher à la fin de l'année et l'on attendrait. » Ailleurs encore : « Nous considérons la participation aux bénéfices comme une mauvaise chose. Quand nous serons dans cette situation-là, nous aurons toujours une tendance à devenir patrons. Alors nous nous ferions concurrence, et il n'y aurait aucune solidarité entre nous. Cela ne profiterait qu'aux propriétaires auxquels nous nous offririons en concurrence les uns aux autres. »

Voilà les idées économiques qui ont généralement cours. La conséquence toute naturelle est que l'ouvrier, désespérant de lui-même pour améliorer sa position, tourne constamment ses regards vers l'État. A chaque page de l'enquête, ce sont des appels à l'État, que l'on s'habitue à considérer comme la Providence, l'arbitre souverain des destinées des citoyens, et que tout naturellement dès lors on rend responsable de ses maux, quand on souffre. Les énergies individuelles s'émoussent, les idées socialistes se répandent, en



est en nous, à un état social évidemment mauvais, et de travailler tous à l'amélioration du sort des classes laborieuses.

Ce devoir, les classes dites dirigeantes l'ont-elles consciencieusement rempli ? Elles ont eu la plus large part dans la confection des lois ; on peut même dire que ce sont elles seules qui les ont

faites ; et ces lois, depuis la Révolution française, ont confisqué le droit le plus précieux de l'homme, celui qui est capable de lui donner le plus de puissance et de lui permettre le plus efficacement d'améliorer son sort, le droit d'association ; elles l'ont confisqué, précisément par crainte qu'il ne donnât à l'individu trop de puissance et qu'il ne fût tenté d'en abuser. Mais c'est là un procédé draconien ! Or si la privation de ce puissant levier a été préjudiciable à toutes les classes sociales, il est évident qu'elle l'a été surtout aux classes laborieuses ; car c'est là que l'individu, dépourvu des moyens que donne la fortune acquise, avait plus particulièrement besoin de l'association, pour se garantir contre tous les risques dont il est environné de toutes parts et pour se protéger contre la domination du capital sous toutes ses formes. Certes le capital et le travail sont deux forces très-capables de s'équilibrer, et il serait puéril de rechercher laquelle est supérieure ; car il est évident que le capital n'a pas moins besoin du travail dans son ensemble que le travail n'a besoin du capital ; mais il n'en résulte pas que le travailleur isolé soit aussi fort que le capitaliste isolé : l'un peut généralement attendre, tandis que l'autre ne le peut pas. Ce n'est pas au reste pour la lutte que le droit d'association est surtout utile à l'individu ; ce n'est là, Dieu merci ! qu'un tout petit côté de la question, quoique ce soit celui qu'on a toujours particulièrement en vue ; c'est surtout pour augmenter sa force productive, pour dimi-

lutte ouverte et antagonisme déclaré entre les classes sociales, il y a séparation marquée et absence de toute fusion. Notre société est généralement charitable, généreuse même ; mais elle ne pratique guère l'assistance, qui est bien plus large et bien plus efficace que la charité : l'assistance, qui enseigne et moralise, reconforte et se dévoue.

Un homme qui a bien mérité de l'humanité, M. Schulze-Delitsch, a prêché aux ouvriers allemands l'assistance par soi-même. C'est là sans doute le véritable principe économique, celui qu'on ne doit se lasser d'enseigner ; mais ce principe n'exclut pas nécessairement l'assistance don-

née par les autres, en tant que cette assistance est volontaire et libre et qu'elle ne revêt pas une forme socialiste et destructive de la responsabilité individuelle. C'est ce qui arrive lorsque l'assistance vient de l'État. C'est celle-là que demandent nos ouvriers, et c'est celle-là qu'il faut courageusement leur refuser, en remontant un courant auquel on n'a que trop cédé jusqu'ici. Mais il faut que l'assistance privée se montre, se développe, se multiplie en s'associant. C'est là le remède qui me paraît le plus nécessaire à une situation qui appelle surtout des remèdes moraux.

Les classes laborieuses souffrent aujourd'hui d'une crise industrielle et commerciale : cela est incontestable. Mais c'est là un mal transitoire, et, quand ce mal n'existerait pas, notre situation sociale n'en serait pas moins inquiétante. Nous avons constaté dans les classes laborieuses une perversion des idées économiques, une absence de prévoyance, une tendance au luxe qui dénotent une véritable crise morale, dont les effets sont plus à redouter que ceux de la crise économique. Or, ceux qui souffrent d'un mal moral sont généralement incapables de trouver en eux-mêmes les remèdes. Je crois que les classes dirigeantes ont le devoir de faire un sérieux effort pour remédier à un état de choses gros de menaces pour notre société, si l'on n'y prend garde.

Il faudrait que dans chaque commune, dans chaque quartier, tous les citoyens capables d'exercer quelque influence sociale, se réunissent en

cendante, mais de faire comprendre aux ouvriers ces vérités essentielles et fondamentales de l'économie sociale que le seul bon sens révèle et qui suffit à enseigner : que l'État n'est pas une Providence qui puisse par sa seule volonté faire le bonheur des individus ; que le taux des salaires dépend pas de lui, mais qu'il est réglé par des lois supérieures et naturelles qui s'imposent aux patrons comme aux ouvriers ; que ce taux dépend principalement de la productivité du travail, et que plus les ouvriers produiront, plus ils pourront obtenir des salaires élevés ; que la grève est une arme dangereuse et qui demande à être maniée avec la plus grande prudence parce qu'elle blesse

souvent et plus profondément celui qui s'en sert que celui contre qui elle est dirigée. Il faudrait aussi travailler sans trêve ni relâche à faire comprendre aux ouvriers la nécessité de l'épargne et de la prévoyance, et la puissance à cet égard de l'association : il faudrait leur expliquer à satiété le mécanisme et le fonctionnement de la société de secours mutuels et des caisses de retraites, en accepter la direction quand ils le voudraient et s'y mêler à eux.

La Société philanthropique devrait créer dans son sein, dans chaque commune, dans chaque quartier, un bureau général de placement pour les travailleurs ; elle supprimerait par là bien des hommages individuels, en même temps qu'elle rendrait un signalé service à l'industrie. Elle devrait travailler à rétablir l'apprentissage, dont la diminution lamentable met l'industrie française et par suite les travailleurs français en péril. Elle devrait faire une guerre acharnée à l'alcoolisme, qui est sans contredit la plaie la plus profonde des masses laborieuses, instituer et développer par les moyens des sociétés de tempérance.

En même temps qu'on travaillerait au relèvement intellectuel et moral des ouvriers, il faudrait occuper activement de l'amélioration de leur condition matérielle : cette dernière réforme est la condition même du succès de la première. Or, elle peut être obtenue de deux manières : soit par l'augmentation des salaires, soit par une diminution du coût de la vie. Il ne faut guère compter,

bénéfices n'est pas moins profitable à ceux qui ~~la~~ ,  
donnent qu'à ceux qui la reçoivent, parce que ~~le~~ le  
prélèvement sur les bénéfices du patron est ~~bien~~  
plus que compensé par l'augmentation de la pro-  
ductivité du travail.

Il est peut-être encore plus facile d'améliorer ~~la~~  
condition des classes laborieuses par la diminution ~~de~~  
du coût de la vie ; car ici leur sort est entre leurs ~~mains~~  
mains et il n'est pas besoin de faire appel à la ~~la~~  
bienveillance d'autrui ; il suffit de faire comprendre  
aux masses la puissance de l'association. La mul-  
tiplicité des intermédiaires augmente d'une ma-  
nière factice et souvent énorme la valeur des con-  
somptions : il faut les supprimer, ou du moins

les réduire au strict nécessaire. Il faut apprendre au peuple à former des sociétés de consommation, qui lui donneront des denrées meilleures et à bien meilleur marché. Voilà la forme première et vraiment pratique des sociétés coopératives, une forme qui a fait ses preuves, qui s'est largement répandue dans d'autres pays et qui y a rendu des services incalculables. Qui ne connaît l'histoire des équitables pionniers de Rochdale? — Qui? Ceux-là précisément qui ont le plus d'intérêt à la connaître et à s'en inspirer! Nos ouvriers, qui, avec le tempérament national que l'on sait, ont voulu tout d'abord entreprendre l'association pour la production et qui y ont échoué, qui semblent tout disposés aujourd'hui à tenter de nouveau l'expérience probablement avec les mêmes chances d'insuccès, apprendraient peut-être avec étonnement et avec profit que sept pauvres tisserands anglais s'étant associés, en 1844, dans le but d'acheter en gros pour se vendre mutuellement en détail les choses nécessaires à la vie, et ayant réuni l'année suivante 40 sociétaires avec un petit capital de 700 francs, sont devenus une immense association qui comptait, il y a dix ans déjà, 7,000 membres et possédait un capital social de 4 millions! Les sociétés de consommation, les sociétés de crédit pourraient rendre les plus grands services aux classes laborieuses, et elles les connaissent moins encore que les sociétés de secours mutuels. Pourquoi ce qui a très-bien réussi à l'étranger ne réussirait-il pas en France? Sous ce rapport,





# NOTICE

SUR

# PIERRE DU BUAT

COLONEL DU GÉNIE  
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE (1)

Par M. de SAINT-VENANT

Membre de l'Institut, et des Académies de Caen, Rouen, Lille, etc.

---

1. Aucun biographe n'avait enregistré dans ses colonnes le nom de l'ingénieur français qui a opéré dans l'hydraulique, tant scientifique qu'usuelle, une véritable révolution, notamment en y faisant entrer un élément essentiel, souvent souverain, mais semblant avoir été à peine soupçonné par d'Alembert, Euler, même Lagrange, quoiqu'il ait été entrevu par Descartes et Mariotte, savoir le *frottement* des couches fluides, tant entre elles que sur le fond des rivières, ainsi que contre les parois des conduites et des canaux à eau courante.

Désirant réparer ce regrettable oubli, j'ai, en

(1) Né le 23 avril 1734, à Tortizambert, canton de Livarot, en sorte qu'il appartient bien au département du Calvados, quoique ayant passé dans celui du Nord, où l'appela son service d'ingénieur militaire, la plus grande partie de sa vie.

de Versailles , se trouvaient, au XVIII<sup>e</sup> siècle, , leur modique fortune, destinés à continuer l'existence honorable, mais ignorée, de leurs derniers ancêtres , dont l'un , leur aïeul, Louis-François seigneur de la petite paroisse de St-Denis-de-Augerons, fut sénéchal et juge de police au bailliage de Vimoutiers, après avoir servi militairement.

Une longue maladie de leur mère avait porté leurs ressources une dernière atteinte. Mais le père, Louis-Jean , une fois veuf, devinant sans doute les précieuses dispositions de ses fils, ,

(1) Né aussi à Tortizambert, 2 mars 1732.

l'héroïque parti de tout sacrifier pour leur procurer une éducation distinguée.

Un document récemment et fortuitement rencontré a mis à jour l'embarrassant mystère du subit et complet abandon, pour Paris, du modeste manoir de cette famille, et a ainsi révélé la cause première de la célébrité qu'ont su conquérir deux de ses membres. Cette intéressante explication résulte d'un manuscrit in-folio de la bibliothèque du presbytère de St-Himer ou Imer, paroisse située à peu de distance de *Pont-l'Évêque* (Calvados), et qui possédait au dernier siècle un prieuré. Ce manuscrit est de la main de l'abbé de Roquette, avant-dernier prieur, né en 1699 et qui vivait encore en 1787 (1). Je ne crois mieux faire que d'en extraire ce qui suit :

« Il arriva à Paris, le 30 mars 1742, un gentilhomme de la paroisse de Tortizambert. Il se nommait Louis du Buat. C'était un homme de probité, aimé et estimé dans son pays. Il était veuf et avait deux filles de 15 et 14 ans, avec trois fils de 12, de 10 et de 8 ans. Après avoir mis ordre à son bien et s'être défait de tous ses meubles, il se mit en chemin avec ses cinq enfants dans une charrette,

(1) La découverte en a été faite en 1874 par un proche parent des du Buat du Perche, M. Henri Le Court, notaire à Deauville-sur-Mer, membre de la Société historique de Lisieux, fils d'un érudit mort à Pont-l'Évêque en 1870 environné de l'estime de tout le pays. Une notice sur celui-ci a été publiée alors par M. Taillefer, bâtonnier des avocats de cette dernière ville.

3. Cet abbé de Roquette s'était mis dans le



être exilé de son prieuré et du diocèse de Lioux, à cause de ses chaudes manifestations et marches jansénistes, et de sa correspondance avec le fameux évêque appelant, Jean Soanen, de Metz. Il fut donc accusé de n'avoir recueilli chez ces trois jeunes gens que dans une vue de propagande sectaire. C'est pour se laver de ce soupçon évidemment mérité qu'il écrivit le récit qu'on vient de lire, et c'est, à quelque temps de là, pendant son second exil, et encore comme apologie, qu'il y joignit, vers 1774, un supplément inséré au même volume manuscrit, où il prouve, par les hautes positions que ses élèves d'adoption avaient conquises, les brillants résultats de l'éducation aussi élevée que pure dont il a payé tous les frais.

Les trois frères du Buat étaient encore, en 1749, avec leur précepteur, à Orival en Normandie, chez M. de Roquette. Mais, à partir de là, sans doute à cause du besoin d'études désormais plus spéciales ne pouvant se faire qu'à Paris, ils passèrent de ses mains dans celles du célèbre tacticien chevalier de Folard, qui a dû être son ami; et c'est à quoi le biographe de Folard fait sans doute allusion lorsqu'il dit qu'en 1749 ce vieux guerrier prit chez lui trois jeunes gentilshommes ayant peu de bien, et les plaça suivant leurs aptitudes.

L'aîné des trois, Louis-Paul du Buat, officier de marine, mourut en 1751, à la suite d'un long voyage sur mer.

4. Quant au second, Louis-Gabriel, d'un carac-

l'abbé de Roquette a été prieur.

Paris, où, sous la bienveillante direction de M. de Mauvelin, il étudia à fond les affaires du Nord pendant trois années, au bout desquelles il fut envoyé à Munich ; résidence où en 1757, à peine âgé de vingt-quatre ans, il négocia et signa, comme nipotentiaire, deux traités avantageux. Nommé fin ministre du roi près la Diète de l'Empire, puis (1772) près de l'Électeur de Saxe, il prit sa retraite en 1775, pour pouvoir donner plus de soin à la santé de sa femme, née baronne de Crass, mariée en 1765 auprès de Ratisbonne, et à laquelle s'est souvent sacrifié. Ce mariage fut sans doute pour lui le commencement d'une ère passagère de fortune ; car, en 1766, il acquit la belle terre de Lançay non loin de Vierzon, et aussi, auprès de Laigle, le petit château du Buat, bâti sans doute et nommé par un de ses ascendants, car le nom des diverses branches paraît être celui d'un domaine plus ancien, le grand Buat, aujourd'hui ferme voisine de Mortagne (Orne).

Le titre de comte, qui lui avait été donné par le roi, passa à son frère après sa mort, arrivée en 1787, année où il perdit l'unique enfant née de son second mariage contracté à Rouen l'année précédente.

Il s'était fait recevoir, à l'âge de 24 ans, en même temps que son jeune frère, âgé de 22, et sur preuves surabondantes, chevalier de Malte, afin « d'être plus en état de servir le roi dans les cours de l'Allemagne », et, ajoutait-il, « pour imposer silence à ses détracteurs, qui lui disputaient jusqu'à sa naissance. »



Omer, il fut employé, en 1754 et 1755, aux travaux du canal dit *la Basse-Meldick*, joignant la Lys et l'Aa, et chargé de calculs des vitesses de l'eau, ce qui sans doute commença à le faire réfléchir sur leurs lois.

Occupé au port du Havre, il en fut détaché pour faire la campagne de 1756 contre les Anglais sur les côtes environnantes.

6. Nommé en 1757 pour résider dans la place forte de Condé-sur-Escaut, il s'y fit bientôt connaître et rechercher de la société pour sa conversation intelligente, ses manières franches et polies, son air avenant. Mais, homme d'intérieur et

d'étude, aussi sérieux dans ses habitudes qu'agréable dans ses relations, il voulut avoir une famille à lui : et, le 6 août 1756, âgé de vingt-quatre ans, il épousa, dans cette ville, la fille de Gérard Bosquet, seigneur du Hameau, âgée de dix-sept ans. Bosquet du Hameau, d'une famille originaire du pays de Namur, habitait Fresnes-sur-Escaut, et était l'un des quatre fondateurs de la Compagnie des mines de charbon de terre d'Anzin, dont il fut plus tard directeur.

Des onze enfants issus de ce mariage, les deux premiers et les cinq derniers naquirent à Condé, et les quatre autres à Valenciennes (1766-1771) qui en est peu éloignée. C'est, en effet, dans cette dernière ville que P. du Buat prit résidence en 1763, à son retour des campagnes sur le Rhin, de 1759 à 1762, où il eut part aux affaires de Kamen et Schneidengen ainsi qu'au siège de Meppen, ce qui lui valut la commission de capitaine en 1761.

A Valenciennes, il conduisit les travaux de la porte de Tournay, en faisant fonction d'ingénieur en chef.

7. C'est de là qu'il adressa au ministre, le 11 mai 1768, son premier et très-remarquable ouvrage : *Sur le relief et le défilement des fortifications, où l'on indique une méthode nouvelle pour en déterminer le tracé, relativement aux divers terrains irréguliers qui peuvent s'offrir.*

Les deux copies qui s'en trouvent au Dépôt des Fortifications ne sont point signées ; mais le savant

•  
•  
•  
•  
•  
•

Aussi cette méthode est-elle devenue usuelle, et les *plans cotés*, qui s'y rattachent, sont aujourd'hui partout enseignés et exigés aux examens.

8. Promu, en 1771, au grade d'ingénieur en chef, du Buat, après une courte résidence au Quesnoy vers 1773, revint à Condé, sa seconde patrie, et s'y fixa tout à fait.

Cette ville avait pour gouverneur, dès 1763, un homme non moins laborieux, et digne de l'apprécier. Le Haynaut français et le pays environnant ont gardé le reconnaissant souvenir de ce qu'a fait pour eux le prince Emmanuel de Croy-Solre, depuis duc de Croy (1767) et maréchal de France (1783), né à Condé en 1718, qui, après avoir fait la guerre d'une manière brillante, avait été nommé commandant militaire du pays. La paix n'était jamais, pour cet homme utile, le signal du repos, car il était stratégiste, ingénieur et architecte amateur, et, aussi, historien archéologue. On doit entre autres choses, à son intelligente administration, le canal d'assainissement du Jard, qui prend le trop plein de l'Escaut, et la construction, sur les plans de du Buat, du bel hôtel de ville qui orne la place principale de Condé. Et c'est lui qui a été, en 1757, le conciliateur et le véritable fondateur de l'association des riches mines de charbon d'Anzin.

La tradition porte qu'il était constamment secondé dans ses vues larges par du Buat, et aussi par M. de Gheugnies de Quiévy, grand bailli de

1. The first part of the text is a list of names.

2. The second part of the text is a list of names.

3. The third part of the text is a list of names.

*tance à la navigation dans les canaux étroits, avec cette épigraphe : Quando librabat Dominus fontes aquarum....., et legem ponebat aquis, ego ( sapientia Dei ) aderam (Livre des Proverbes, VIII, 27, 28, 29 ).*

Dans son épître dédicatoire, il dit que moins **s**avant, mais peut-être plus heureux que ceux qui **l'**ont précédé, il a trouvé un principe simple mais **f**écond, dont dérivent les lois des eaux courantes; **e**t, dans son Discours préliminaire (presque entièrement reproduit dans les éditions ultérieures), pour **m**otiver le programme de ce qu'il désire entre-**p**rendre, il expose que tout ce qui concerne le **c**ours des eaux nous est encore inconnu. Faut-il, **e**n effet, apprécier la vitesse qu'elles prennent **d**ans un fleuve dont on connaît la largeur, la **p**ro-**f**ondeur et la pente, fixer la pente qu'il convient de **d**onner à un aqueduc pour conserver à ses eaux **u**ne vitesse voulue, ou la capacité du lit qui **p**uisse amener dans une ville, avec la pente qu'**o**ffrent les lieux, une quantité d'eau pouvant suffire à **s**es besoins, calculer la dépense d'un tuyau de con-**d**uite, prévenir l'effet d'un redressement, d'une **c**oupure opérée dans une rivière....., déterminer **d**e combien un pont, une retenue, une vanne, feront hausser ses eaux, marquer jusqu'à quelle **d**istance ce *remous* sera sensible, et prévoir si le **p**ays n'en sera pas sujet aux inondations; déter-**m**iner la figure la plus avantageuse à donner aux **r**aisseaux et aux bateaux pour fendre l'eau avec le **m**oindre effort..... ; toutes ces questions, dit-il, et

sans doute empêche la force accélératrice de lui imprimer de nouveaux degrés de vitesse. En quoi peut consister cet obstacle, sinon dans le frottement que l'eau essuie de la part des parois du lit ? »

C'est donc un principe évident que quand l'eau coule uniformément dans un lit quelconque, la force qui l'oblige à couler, c'est-à-dire la pesanteur décomposée suivant sa pente, est égale à la résistance de ses parois, transmise dans toute sa masse par les frottements mutuels de ses filets ou couches.

10. Du Buat peut ainsi être considéré comme ayant le premier, docile à l'évidence, substitué

d'une manière nette la vérité aux abstractions par une mise en compte hardie de ce frottement des fluides, négligé par les savants de son époque, même les plus illustres, ou écarté comme un déréglé perturbateur de ce qui devrait être ; bien que le frottement constitue, à y regarder de près, une propriété aussi essentielle des fluides, visqueux ou non visqueux, que la pression, d'après la constitution de la matière ; car tout prouve, aujourd'hui, qu'elle se compose de molécules disjointes, ne pouvant point passer les unes devant les autres sans une certaine résistance due à la génération de petits mouvements transversaux étrangers à la translation visible et longitudinale de leurs parties.

Dans ce livre de 1779, qui n'existe pas dans les bibliothèques de Paris et dont je n'ai pu prendre lecture que dans celle de Valenciennes, du Buat supposait le frottement des parois sensiblement proportionnel au carré de la vitesse moyenne ou d'écoulement (1); et en se servant, pour en déterminer le coefficient numérique, des expériences de l'abbé Bossut sur les tuyaux, il en tirait déjà la solution approchée d'un certain nombre de problèmes. Puis il donnait sur les sinuosités des rivières, leurs redressements, leurs crues, leur régime et la stabilité de leur lit, les remous, etc., des considérations ultérieurement reproduites. Déjà aussi il faisait entrer dans ses équations ce

(1) Il est juste de dire que, vers le même temps, un ingénieur des ponts et chaussées, Chézy, qui est mort inspecteur général en 1798, émettait la même idée, dans un Rapport resté inédit.



l'instaurateur de la science expérimentale.

Il y démontre très-bien, d'abord, ce qu'il avait simplement avancé en 1779, à savoir que si le fond d'une rivière n'a pas partout une pente égale à celle de la surface de l'eau, c'est toujours de cette seule pente superficielle que vient la force motrice. Il y établit aussi, irréfutablement, que pour évaluer ce qui, dans les tuyaux, constitue analogiquement la *pente motrice*, il faut prendre le quotient, par leur longueur développée, non pas de la charge d'eau totale, ou de la différence des niveaux de l'eau dans les réservoirs d'alimentation et d'arrivée, mais bien de cette charge *diminuée de la per-*

*tion qui en est nécessaire*, d'après la théorie de l'écoulement par des orifices, *pour imprimer initialement au fluide*, à l'entrée généralement non évasée du tuyau, la vitesse qu'il devra prendre dans celui-ci et y conserver sur toute sa longueur (1).

On s'étonne de voir Prony, en 1804 et encore en 1825, négliger cette diminution ou déduction, qui est considérablement influente dans les cas des nombreuses expériences invoquées, où les tuyaux n'avaient pas une longueur très-grande. Aussi la formule Prony pour les tuyaux se trouve entachée d'une grave erreur (2).

En faisant d'abord osciller de l'eau dans des syphons renversés offrant des profondeurs maxima très-différentes avec même développement et même diamètre, du Buat a très-bien établi que le frottement des liquides est, à l'opposé de celui des solides, indépendant de la pression.

Les expériences relatives aux lits découverts ont

(1) Une autre édition en a paru en 1816 chez Firmin-Didot. Elle fut la suite d'un arrangement fait avec l'éditeur par du Buat lui-même, en 1809, année de sa mort. Elle est intitulée : *Principes d'hydraulique et de pyrodynamique*, parce que du Buat a ajouté un troisième volume, résultat de quelques recherches qu'il fit à Dusseldorf, pendant son émigration, sur l'action de la chaleur, ainsi que sur des ventilateurs, des appareils hydrauliques, etc., sans avoir à sa disposition, comme à Condé, des moyens d'expérimentation.

(2) On peut consulter, à cet égard, aux *Annales des Mines*, volume de 1851, les pages 253 à 259, et la planche II, d'un mémoire *Formules et Tables nouvelles pour les eaux courantes*, publié avant que Darcy eût fait de nouvelles expériences sur les tuyaux.



ont déterminé, depuis 1866, à adopter des formules différentes de celles de Prony; et, ce qui est à remarquer, si l'on en tire le carré de la vitesse, on a une expression qui se trouve être le produit de la pente et du rayon moyen, multiplié par une quantité qui augmente avec ce rayon, *comme dans la formule de du Buat*.

Au moyen de son même canal en madriers, il a fait des observations fournissant un premier document sur la loi du décroissement de la vitesse des couches fluides de la surface au fond. Il en a déduit, entre la vitesse moyenne (qu'il mesurait par le jaugeage des quantités reçues dans un vase), et les vitesses aux milieux de la surface et du fond, une formule à laquelle Prony en a substitué une autre plus simple. Mais les résultats sont tout aussi approximativement représentés en prenant, pour la vitesse moyenne, les quatre cinquièmes de celle de la surface, et les trois cinquièmes pour celle du fond (1).

Il s'est servi des mêmes appareils pour déterminer les petites chutes qui se forment soit à l'entrée non évasée de l'eau dans un canal, soit en amont d'un rétrécissement, soit au passage des ponts, et la forme à donner aux avant-becs de leurs piles. Il les a fait servir aussi à obtenir la

(1) Au reste, MM. Darcy et Bazin, disposant d'instruments précis, ont, depuis, mesuré les rapports des vitesses aux divers points des sections fluides, et M. Boussinesq a ingénieusement déduit les valeurs très-approchées que ces vitesses doivent avoir quand les courants ne sont point uniformes.

genre de résistance, donne une expression proportionnelle au carré de la vitesse d'arrivée, au carré du sinus d'incidence du filet, et au nombre de ses bricoles; et cette formule représente assez convenablement ses expériences sur les coudes arrondis des tuyaux. Ce mouvement discontinu n'est cependant point ce qui s'observe, et d'ailleurs le nombre de ces bricoles fictives ne peut pas toujours être entier. Aussi Navier avait proposé une autre formule. Mais, chose à noter: suffit de remplacer simplement, dans celle de Buat, le nombre en question, supposé entier,

sa valeur en fonction de la longueur, de la largeur et du rayon de courbure de la partie courbe, et à faire subir à cette formule une autre transformation légère qui la simplifie (1), pour la rendre conforme à ce qu'a rationnellement trouvé, sans supposer de bricoles, en 1873, M. Boussinerq, qui, pour les lits découverts et larges, en a tiré le coefficient, ou la constante numérique, d'observations faites dans notre siècle sur des rivières de l'Allemagne (2).

Pour l'important problème du remous, car c'est ainsi qu'il appelle le gonflement produit jusqu'à de grandes distances en amont des barrages, du Buat le premier a très-bien reconnu qu'on pouvait le résoudre approximativement en appliquant de proche en proche la formule des eaux courantes, sauf, pour abréger, à en remplacer les résultats par une courbe dont il sentit très-bien que la tangente initiale doit avoir une certaine inclinaison qu'il calcule, ce que n'ont pas compris des auteurs qui la font horizontale.

(1) Ainsi que je l'ai fait au *Compte-rendu*, Séance du 6 janvier 1862, p. 38.

(2) Voyez fin du n° 221, page 605, de son *Essai sur les eaux courantes*, occupant le volume XXIII, imprimé en 1877, du *Recueil des Savants étrangers*. Ces deux formules simples et satisfaisantes, donnant la hauteur de chute motrice ou la pente complémentaire pour chaque mètre de longueur, sont

$0,005 \frac{U^3}{r} \sqrt{\frac{D}{r}}$  et  $0,0003 \frac{U^3}{h} \sqrt{\frac{a}{r}}$ ,  $U$  étant la vitesse moyenne d'arrivée,  $D$  le diamètre du tuyau,  $a$  la largeur et  $h$  la profondeur du courant découvert, enfin  $r$  le rayon de courbure du filet du milieu.

d'élévation et de frottement, celui qu'il faut pour imprimer à l'eau sa vitesse à chaque pulsation.

13. Mais un sujet auquel du Buat a voué de longues méditations et un immense travail expérimental, suivi de considérations rectificatives de ce qui avait été dit jusqu'alors, est la *Résistance des fluides* au mouvement des corps solides qui y sont plongés ou flottants, ou l'*impulsion* qu'ils

(1) On peut voir, la-dessus, des calculs étendus, et des formules variées, au *Bulletin de la Société philomathique*, 6 mai 1854 (ou journal *L'Institut*, 24 mai, p. 1061).

exercent sur ces mêmes solides si ceux-ci sont en repos pendant que le fluide environnant se meut.

On sait que la théorie de cet important phénomène a été l'objet de tentatives réitérées et infructueuses de la part des plus grands génies. On connaît l'hypothèse que le *choc* du fluide s'exerce comme ferait celui de corpuscules isolés, s'échappant aussitôt ensuite, sans frottement, dans des directions parallèles à la surface heurtée ; ce qui fut l'origine de la théorie dite *vulgaire*, née en France, quoiqu'on l'attribue à Newton qui ne s'y arrête qu'en passant pour la remplacer par sa *deuxième théorie*, bizarrement motivée et de tous points inacceptable.

A ces chocs de corpuscules, Euler avait substitué la pression que doivent exercer par des forces centrifuges, en sus de la pression statique, sur les parties antérieures du corps plongé, les filets fluides qui, en se déviant, tournent vers ce corps leur convexité. Mais, comme ils tournent leur concavité ensuite, et comme la même double incurvation se répète à l'arrière, on sait qu'Euler, et après lui d'Alembert, Bossut, Borda, reconnaissaient que cette manière d'envisager l'action mutuelle du fluide et du corps solide donnait *zéro* pour résultat, paradoxe dont ils laissaient, en désespoir de cause, la solution à leurs successeurs (1).

(1) On peut voir au *Compte-rendu*, 15 février 1841, p. 243, qu'une solution de ce paradoxe, ou l'obtention d'un résultat non nul, ressort naturellement, dans la même hypothèse de mouvements réguliers ou non tourbillonnants, de la mise



exposée directement à l'action de l'eau, supportait une pression supérieure à la pression régnant au même niveau dans le courant à de certaines distances du corps solide, et qu'en même temps l'arrière éprouvait une pression constamment inférieure à celle-ci ; en sorte que le mouvement relatif du fluide et du solide engendre, sur ce côté postérieur, une *non-pression* (comme il l'appelle),

en compte des frottements des filets fluides entre eux et sur le corps plonge, négligés par les grands géomètres cités, qui ne raisonnaient que sur les fluides dits *parfaits*, ou n'exerçant de pression que dans des directions exclusivement normales, même à l'état de mouvement ; comme si de tels fluides pouvaient exister dans la nature.

c'est-à-dire une sorte de succion ou d'attraction, laquelle agit sur lui dans le même sens que la pression supportée par l'avant.

La résistance ou l'impulsion totale est une somme de ces deux forces. Il les mesure, comme on voit, séparément, et il vérifie que leur résultante générale concorde à peu près avec ce que donne le mesurage de l'impulsion totale, fait au moyen d'une balance dont il repliait d'équerre le fléau du côté du corps opposé au côté du plateau portant les poids.

Il en tire plusieurs lois intéressantes pour des cas variés et divers résultats applicables à la pratique.

Se servant, au reste, comme il fait toujours concurremment à ses expériences propres, de celles qui ont été faites par d'autres auteurs qu'il cite et discute, il déduit de celles de Bossut, d'Alembert, Condorcet, une formule simple et utile, propre à donner l'excédant de résistance qu'il montre s'exercer lorsqu'un bateau est traîné *dans un canal étroit*, et cela lui fournit, sur ce qui se passe à des distances limitées, autour d'un corps se mouvant *dans un fluide indéfini*, une induction qui a beaucoup servi à Poncelet pour établir sa théorie nouvelle de 1839, donnée à la fin de l'*Introduction à la Mécanique industrielle*.

14. Désirant élucider de plus en plus cette matière difficile, du Buat a entrepris et rapporté à la fin de son livre de 1786, une longue série d'expé-

tats déduits de son principe hypothétique. Il appelle des investigations nouvelles, quoique les siennes soient restées classiques.

Ces nombreux et importants travaux déterminèrent l'Académie des sciences à inscrire du Buat, le 23 août 1786, au nombre de ses membres correspondants. Il lui fallut, après 1802, se présenter de nouveau aux suffrages du premier corps savant de France, et il fut, le 16 janvier 1804, à l'unanimité, élu correspondant de l'Institut.

(1) On peut voir dans ma Notice de 1866, petite note de page 46 (ou 651 du volume), une exposition simplifiée calcul que du Buat fait de ce volume.

15. Nous n'avons plus guère, à partir de 1787, à enregistrer que les faits de sa vie privée. Ils ne sont pas moins honorables que ses services comme officier et comme savant, et nous verrons ses courts loisirs suivis de douloureuses vicissitudes, qui mirent en lumière la noblesse et la placide bonté de son caractère.

De ses onze enfants, le premier des fils, né en 1761, était mort en bas âge.

L'aînée et la troisième de ses filles, nées en 1759 et 1763, moururent célibataires en 1810.

La seconde, née en 1760, aussi à Condé, fut mariée à Benezech de Saint-Honoré, cet intelligent officier du génie, collaborateur de son père, qu'il aidait dans ses calculs et établissements de formules.

Le second des fils, Pierre-Désiré, né à Condé en 1765, fit, avant 1791, plusieurs campagnes comme officier dans le corps de la marine, où il fut réintégré en 1815, après avoir été, depuis 1802, occupé au cadastre du Nord. Mort en 1834, à Mouchain, sans avoir été marié.

Le troisième, Louis-Joseph, né à Valenciennes en 1767, reçu élève sous-lieutenant du génie en 1786, à l'école de Mézières, fit quelques campagnes et des constructions de forts à Cherbourg et Brest avant 1791. Il partit en 1802 pour St-Domingue, avec sa sœur aînée et son beau-frère, pour y chercher de l'emploi auprès du frère de celui-ci, Pierre Benezech, ministre sous le Directoire, et alors préfet colonial de cette île, occupée par le général

gage peu mesuré de surveillants inférieurs avec les élèves. — On lui doit quelques opuscules mathématiques dans l'un desquels (Mouvement d'un pendule à point de suspension mobile) se trouvent des calculs qui, ainsi que l'a jugé M. Bertrand (*Des progrès récents de la mécanique, Revue des Deux-Mondes*, 1851), auraient pu donner un pressentiment de la plus brillante découverte de Léon Foucault.

Il a publié aussi des *Mémoires sur la Mécanique*, prouvant un talent qu'Ampère appréciait, et des idées métaphysiques paraissant saines. Des savants devenus illustres, qui étaient sur les bancs en 1810 et 1816, ont conservé pour leur ancien et

bienveillant professeur ou inspecteur, des sentiments d'affection et d'estime, malgré sa disposition à la taciturnité. — Et, surtout, les pauvres d'Hellesme (Nord), village où il avait acheté une petite propriété dans laquelle il finit sa vie en 1839, l'ont regretté comme un père ayant *passé en faisant le bien*, ainsi qu'il a été gravé sur sa tombe (1).

16. Son père, dont nous écrivons la vie, lui avait en cela donné des exemples qu'il n'avait qu'à continuer. De nombreux passages de son hydraulique, sur l'ordre providentiel qui règne dans les œuvres de la création, font apercevoir en lui, avec une candeur qui inspire la confiance, le sentiment d'une foi profonde; et la sienne fut pratique de tout point. La ville de Condé a gardé le souvenir de sa charité inépuisable. Il visitait surtout les

(1) Du Buat eut trois autres fils : Louis-Jacques-Joseph, né en 1769, adjudant du génie, ayant longtemps fait fonction de chef à Condé; homme simple dans ses habitudes, à la fois économe pour lui-même et généreux pour les autres. — André-Augustin, qui, né en 1773, émigra, fut blessé et fait prisonnier à Quiberon, et dont on n'entendit plus parler. — Enfin, Louis-François-de-Sales, né à Condé en 1776; esprit brillant, cœur bon et généreux, mais imagination excentrique; publia en 1823 un mémoire sur le cadastre, et, en 1836, un recueil de cantiques, ainsi que de psaumes et hymnes traduits en vers français. Mort célibataire après avoir légué toute sa petite fortune au supérieur du séminaire de Lisieux, qui en a donné la moitié à ses frères et sœurs survivants.

belle-sœur ).

Bien que ce fussent des pays neutres, il fut porté, le 20 août 1793, sur la liste des émigrés, et tous ses biens furent confisqués.

C'est dans cet exil que, sans abandonner les sciences comme on a vu, il fit une traduction vers du *Livre de la sagesse*, et écrivit, en prose, la vie du monarque inspiré qui en a été l'auteur, en la faisant précéder d'un résumé de l'histoire du monde jusqu'à lui. Ces deux œuvres inédites, où l'on trouve beaucoup de beaux passages, respirent un parfum d'antique simplicité.

Rentré en France le 17 juin 1802, il acheta à Vieux-Condé (distant d'un kilomètre et demi de

Condé), une modeste maison alors couverte en chaume, avec jardin de six ares sous le clocher. Il l'occupa jusqu'à la fin de sa vie.

Sa détresse fut grande jusqu'à ce que ses enfants eussent trouvé de l'emploi. Il la supporta avec une résignation douce et calme, et l'on a remarqué que jamais, dans ses relations même intimes, il ne lui arriva de se plaindre, ni des événements, ni de l'ingratitude de beaucoup de personnes qu'il avait obligées dans des temps meilleurs.

Une lettre, dont j'ai joint le *fac-simile* à ma Notice plus étendue, de 1865-66, à M. Jean du Buat, son parent au vingtième degré, respire ce sentiment et ce calme. Il y dit que, vu la circonstance, ses enfants l'ont peu quitté, et il s'en félicite dans leur intérêt moral, le plus essentiel de tous.

La partie récupérée de ses biens immeubles, par des transactions alors possibles avec les acquéreurs, fut médiocre, car la terre de Nançay, au lieu d'avoir été mise en vente par l'État, fut presque toute accaparée par des gens du pays. Mais, à la suite d'autres démarches, et grâce surtout à MM. Périer, les possesseurs d'actions ou *deniers* des mines d'Anzin eurent, de la Compagnie, le quart de ce dont ils avaient été dépossédés, ce qui leur rendit une aisance relative, légèrement augmentée par l'héritage d'un cousin-germain de leur père, Jacques-Laurent du Buat, aussi officier du génie, mort célibataire en 1819.

Du Buat, dans sa retraite de Vieux-Condé, con-



muniqué depuis : c'est une claire et instructive relation d'un voyage d'un mois qu'il fit en 1785 dans la Hollande et la Zélande avec la fille et le petit-fils du duc de Croy ; écrit où on ne lit pas une seule critique , mais qui porte le cachet de son caractère agréable, et où, avec les solides institutions municipales des gens de ces pays , il décrit , avec une gaieté douce et spirituelle , les singulières exagérations de netteté et de soins methodiques qui se voient dans leurs habitations, leurs rues, même leurs chemins, pavés en briques de champ faisant mosaïques , etc.

(2) Ces papiers de du Buat sont entre les mains de M. Dorzé , neveu de la femme de Joseph-Marie-Georges Benezech de Saint-Honoré, mort le 17 avril 1850 , et qui était , comme on l'a vu , fils de la seconde fille de du Buat. J'ai exprimé , dans mon écrit de 1865-66, que cet homme honorable , à qui j'en ai dû la précieuse communication , avait l'intention de les leguer à la bibliothèque de la ville de

J'ai cru devoir donner, en 1865, avec tous les détails qu'il m'a été possible de recueillir sur lui et sa famille (1), la vie de cet homme éminent et bon. Orphelin en bas âge, presque sans ressources, mais inspiré par le souvenir du dévouement paternel, et aidé de généreux soins, on voit qu'il a pu, par un courageux labeur, venant en aide à d'heureux dons, raviver, comme son frère, un nom respecté.

Mais ce fut surtout, et dès le commencement de

Valenciennes, à qui son oncle a déjà fait don, par testament du 20 juillet 1849, sous la dénomination de musée Benezech, de ses propres livres, des médailles qu'il a collectionnées et du procès-verbal, avec blasons coloriés, de la réception des deux frères du Buat dans l'ordre de St-Jean de Jérusalem (ou de Malte).

Mais, récemment, pour agrandir le Lycée, le local de cette bibliothèque de Valenciennes a été diminué, en sorte, dit-on, qu'il a fallu reléguer le musée Benezech dans les combles, où personne probablement n'irait chercher et étudier, si on les y mettait aussi, les papiers de du Buat, dans un chef-lieu d'arrondissement, où il n'a fait que passer, d'un département où il n'est point né.

Il est donc bien à désirer que ce soit à l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen, qui possède déjà les portraits que j'ai pu faire faire des illustres frères, que M. Dorzé fasse le legs espéré de sa générosité.

(1) J'ai cru devoir aussi, à la fin de mon même écrit de 1865, répondre au vœu des honorables membres des diverses branches de sa famille qui ont bien voulu m'y aider, en donnant ce que j'ai pu, par des rapprochements, déterminer de leurs généalogies. Mais M. Henri Le Court, que j'ai cité ci-dessus (note du n° 1), en a récemment dressé l'arbre complet et rectifié, avec notes historiques, qu'il se propose de publier.

.

— 44 —

# POÉSIES



# VARIA

**Par M. Paul BLIER**

Membre correspondant

---

## I.

CÆRULA PONTI.

**A \*\*\***

Là-bas, par delà la plaine  
Qui se déroule à nos piés,  
De bois verts, de champs rayés  
Et d'eaux vives toute pleine, —  
Cette ligne d'un bleu clair  
Qui tremble et s'indique à peine  
Sur l'azur foncé de l'air,  
Regarde ! elle en vaut la peine :  
C'est la mer !

— A présent que notre course  
De la plaine aux frais abris  
A franchi les champs fleuris  
Où frissonne mainte source, —

**sur la mer.**

Mais cet éternel sourire  
T'éblouirait : gravissons  
La dune aux maigres buissons , —  
Et d'ici contemple , admire ! . .  
Sens-tu ce grand souffle amer ?  
Vois-tu ce saphir immense  
Serti dans l'azur de l'air ?  
C'est l'infini qui commence , —  
C'est la mer !

---

## II.

## DULCE RIDENTEM.

**N**argue des ans ! Si leur affront  
**S'imprime en rides sur mon front,  
**S**ur mon cœur il n'a point de prise ;  
**E**t dans ce cœur, comme à vingt ans,  
**L'**amour fait fleurir un printemps  
Qu'il éternise.**

**C**e que j'aimais, je l'aime encor.  
**E**t de leurs belles coupes d'or  
**A**mour, Liberté, Poésie,  
**P**our réchauffer mes sens glacés,  
**M**e versent comme aux jours passés  
Leur ambroisie.

**M**ais si puissantes sur mon cœur  
**Q**ue soient la Muse au chant vainqueur  
**E**t la Liberté qui l'inspire ,  
**P**lus puissant encore est cent fois  
**L**e philtre d'amour que je bois  
Dans ton sourire.



Oh ! tant que tu me souriras ,  
Tant que sur ton cœur tes beaux bras  
M'enfermeront dans leur cresse , —  
Le temps peut blanchir mes cheveux .  
Je resterai jeune en mes vœux .  
Jeune en tendresse !

---

## III.

## LA COLOMBE.

— Anacr., O. IX. —

Blanche colombe , oiseau fidèle ,  
 D'où viens-tu donc à tire-d'aile ;  
 Et d'où vient ce parfum si doux  
 Dont l'air s'embaume à ton passage ?  
 Vas-tu porter quelque message ?  
 Quel soin t'amène parmi nous ?

— C'est Anacréon qui m'envoie  
 Vers Damalis qui fait sa joie ,  
 Et règne aujourd'hui sur son cœur.  
 Cypris m'a donnée au poëte :  
 Je suis le prix d'une odelette  
 Qu'il a rythmée en son honneur.

Du chanteur à la voix légère  
 Je suis servante et messagère.  
 Il m'a promis ma liberté ;  
 Mais s'il veut un jour me la rendre ,  
 Moi je prétends , fidèle et tendre ,  
 Rester esclave à son côté.

— Mais c'est trop causer. Je te quitte.  
Adieu , passant , va-t-en bien vite.  
Tu m'as rendue , en vérité ,  
Plus indiscrete et plus bavarde  
Qu'une corneille , qui s'attarde  
A jaser , tout un soir d'été.

---

## IV.

## APOLOGIE DU SERIN.

Biscuit, millet — provende exquise, —  
Os de sèche où mon bec s'aiguise,  
Mouron en fleurs, plantin en grains :  
J'ai tous les biens en abondance,  
Et je bénis la Providence  
Vraiment maternelle aux serins.

Qu'importe qu'entre humains l'on donne  
A maint lourdaud qui déraisonne,  
Notre nom, pour lui trop flatteur !  
Nous sommes assez fins, pour faire  
Du maître à qui nous savons plaire,  
Notre humble et constant serviteur.

L'un de nous est par un vieux couple  
Que charma sa voix juste et souple,  
Choyé, fêté pour son talent.  
A le styler leur soin s'applique ;  
Et la tabatière à musique  
En fait un artiste excellent.

Si tôt que le jour vient de naître ,  
Jenny suspend à sa fenêtre  
Mon toit fleuri de sénéçon ;  
Et , tandis que l'aimable fille  
Pousse et tire , en chantant , l'aiguille ,  
Ma voix répond à sa chanson.

Quand , par moments , quittant l'ouvrage  
Son œil se lève et m'encourage ,  
Mon chant redouble en son honneur :  
Et le chat noir de la fruitière  
Toujours tapi dans la gouttière .  
Met seul une ombre à mon bonheur.

Mais au rebord de la mansarde  
Je ne crains pas qu'il se hasarde ;  
Jenny saurait me protéger.  
Aussi, du surnois je me raille ,  
Et, tandis qu'il s'étire et bâille ,  
Je chante , sans croire au danger.

La **liberté** n'est pas mon rêve.  
Maint oiseau s'en targue , qui crève  
De **froid** et de faim dans les bois.  
Sans **souci** du libre bocage ,  
Moi **je** vis et me plais en cage :  
Je **suis** un rossignol bourgeois.

---

## V.

## LA TOUFFE D'ACANTHE.

émo vient **de** mourir. La vierge de Corinthe ,  
L'enfant aux **grands** yeux doux , au sourire joyeux ,  
Au **souffle** du Trépas comme une lampe éteinte ,  
A voilé son sourire et fermé ses doux yeux.

— Cependant sur le seuil de sa demeure vide  
La nourrice est assise ; et sanglotant tout bas,  
Elle songe à l'enfant qui dans l'ombre livide  
Dort, et qui s'endormait hier entre ses bras.

Oh ! sous la froide terre aux profondeurs funebres  
Quel étouffant ennui doit peser sur son cœur !  
Comme son doux regard , levé dans les ténèbres ,  
Y doit éperdument chercher quelque lueur !..

« Ah ! pour qu'un doux rayon pénètre encore et br—  
« O ma colombe aimée , en tes yeux assombris , —

« Tout ce qui te charmait, enfant et jeune fille,  
« J'en veux faire une offrande à tes mânes chéris ! »

C'est ainsi qu'en songeant, son amour la conseille.  
Docile, elle recueille avec un soin jaloux,  
Elle range et dispose au fond d'une corbeille  
Les jouets de la morte et ses humbles bijoux.

Aussitôt elle court, sous l'orme au vaste ombrage,  
Déposer la corbeille aux fragiles trésors :  
Et pour mieux l'abriter du vent et de l'orage,  
Sous une large tuile elle en couvre les bords.

. . . . .

Sans souci de l'enfant, sans souci de la mère,  
L'année a déroulé les mois et les saisons ;  
Et du tiède printemps le sourire éphémère  
Rend aux champs leur verdure et leurs fleurs aux gazons.

Au souffle du printemps la tombe aussi s'éveille.  
Voici que sur le tertre où dort l'aimable enfant,  
Un hasard gracieux a fait, sous la corbeille,  
Déborder une acanthe au pampre triomphant.

Sous l'écrin de jouets qui lui pèse, l'acanthé  
S'évase, et contournant son flexible réseau,



L'acanthé qui suspend ses pampres fléchissants,  
Et grave en son esprit de l'agreste merveille,  
Attentif et charme, les détails ravissants.

— Bientôt du groupe heureux admiré dans Corinthe  
L'artiste couronna le fût ionien :  
L'acanthé de Dèmo s'enroula sous la plinthe :  
Et l'Art inaugura l'Ordre Corinthien.

---

## VI.

## ANTITHÈSE.

—

## PREMIER VIEILLARD

Contemporain d'Alcée.

Poète et soldat tour à tour,  
Citoyen de la libre Athènes,  
J'ai des tyrans brisé les chaînes  
Et j'ai porté celles d'Amour.

Ma vie a coulé douce et pure  
Comme les flots de l'Illissus ;  
Et des présents que j'ai reçus,  
Vieux, je rends grâce à la nature.

Je suis vieux ; mais le Temps vainqueur,  
Par qui tout se fane et s'altère,  
N'a touché d'une aile légère  
Et n'a pas refroidi mon cœur.

Vieillard, j'ai ce rare bonheur  
Que la jeunesse m'idolâtre.  
Le peuple, quand j'entre au théâtre,  
Se lève pour me faire honneur.

Ma vieillesse n'est point à plaindre !  
Mon soir ressemble à mon matin :  
Et j'attends l'heure du destin ,  
Sans la souhaiter ni la craindre.

## SECOND VIEILLARD

Contemporain de Schopenhauer.

Triste et vieux, je me rends cette justice amère,  
Que de tous mes devoirs il n'en est presque aucun  
Que je n'aie à mes pieds foulé comme importun,  
Pour suivre en m'essoufflant quelque absurde chimère.  
La raison protestait; mais, tout en l'écoutant,  
Je cédaï à l'Instinct qui s'imposait en maître.  
Hélas! quelle misère!.. Et je passe pourtant  
Pour être un honnête homme,— et j'en suis un peut-être.

Des rêves impuissants que mon cœur caressa,  
La plupart, sans fleurir, se sont fanés dans l'ombre.  
Et j'en rends grâce à Dieu, — car c'est du petit nombre  
De ceux que le destin ironique exauça,  
Qu'il est tombé sur moi, je dois le reconnaître,  
Le plus d'ennuis, le plus de peine et de dégoûts :  
Et cependant je passe, au jugement de tous,  
Pour être un homme heureux, — et j'en suis un peut-être.

Ah! si de tant d'erreurs et de torts si nombreux  
Le total écœurant compose un honnête homme ;

—

—

# CHOSSES D'ESPAGNE

Par **M. Émile TRAVERS**

Membre titulaire

---

CELUI QUI TUA LES COMMANDEURS

A M<sup>me</sup> la Comtesse de La S.

El que mato a los condeadores.  
(*Généalogie des Fernandez de Cordova.*)

**V**ous m'avez demandé ce qu'on fait en Espagne ?  
**C**omme partout ailleurs, on y bat la campagne ;  
**O**n cause politique, ou femmes ou chevaux ;  
**O**n fume, on aime, on dort et c'est tout. La montagne  
**O**ffre encor des bandits et d'antiques châteaux.

**J**e ne vous ferai point un récit de voyage ,  
**D**écrivant pas à pas l'auberge, un paysage ,  
**D**es temples, des palais, un musée en entier  
**R**empli de Velasquez, car je trouve plus sage  
**D**e vous prier de lire un livre de Gautier.

**J**'ai couru l'Aragon, j'ai couru la Castille ;  
**J**'ai visité Tolède, et Grenade, et Séville :

Or, dans le plus poudreux, j'ai trouvé cette histoire  
Que je vais vous conter — et que vous pouvez croire  
Si jamais je me range au nombre des auteurs,  
Je mettrai dans un drame une action si noire  
Et ferai — si je puis — pleurer les spectateurs.

En l'an quatorze cent cinquante, un gentilhomme  
Vivait dans Cordova, dit la chronique ; et, comme  
Je veux de mon récit prouver la vérité,  
J'ajouterai de plus que l'histoire le nomme  
Don Fernan Alfonso, seigneur de Belmonte.

**N**oble comme le Roi , regorgeant de richesses ,  
**A** tous ceux qui souffraient il faisait des largesses.  
**L'**écu des Fernandez , héritage d'honneur ,  
**D**écorait ses châteaux. Jamais de ses caresses  
**L**a Fortune n'avait bercé plus grand seigneur.

**S**a femme Beatriz , que , dans l'Andalousie ,  
**O**n acclamait partout comme la plus jolie ,  
**A**vait , pour l'épouser , chassé vingt amoureux :  
**F**ernan n'avait jamais connu la jalousie ;  
**I**l adorait la dame et se croyait heureux.

**I**l avait deux cousins. — Oh ! la fatale engeance  
**P**our les pauvres maris trop pleins de confiance ! —  
**C**ommandeurs de Saint-Jacque ou de Calatrava ,  
**C**hacon d'eux unissait par le droit de naissance  
**A**u grand nom de Solier celui de Cordova.

**T**ous les deux étaient beaux et braves. Dès l'enfance ,  
**I**ls avaient dans les camps déployé leur vaillance ;  
**L**e Roi les avait vus combattre avec ardeur  
**E**t contre l'ennemi briser plus d'une lance.  
**C'**étaient des cavaliers sans reproche et sans peur.

**L'**ainé — Jorge — trouva sa cousine charmante.  
**B**eatriz , qui n'était rien moins qu'une innocente ,  
**S'**empressa de céder à ce coupable amour.



Il s'en fut à Cordoue et, la face sereine ,  
Embrassa ses cousins , dissimula sa haine ,  
Puis dit qu'il s'en allait chasser aux alentours  
Et qu'il ne rentrerait qu'au bout de la semaine.  
C'est un très-vieux moyen qui réussit toujours.

A minuit il revint , pénétra chez sa femme ,  
Ensemble il aperçut le galant et la dame  
Et bondit rugissant sur le couple amoureux.  
Jorge n'eut pas le temps de dire un mot. La lame  
De l'époux outragé perça le malheureux.

Ce n'était pas assez pour apaiser la rage  
De Fernan. Il courut avec un cri sauvage  
Égorger la suivante et l'autre commandeur.  
Celui-ci défendit sa vie avec courage,  
Mais il tomba frappé d'un coup de dague au cœur.

Fernan, couvert de sang, retourna chez sa femme.  
« A genoux ! cria-t-il, tu vas périr, infâme ! »  
— « J'ai mérité la mort, ô mon noble seigneur,  
Répondit Beatriz ; mais épargnez mon âme.  
Par pitié, faites-moi venir un confesseur. »

Dans le couvent prochain, sur l'ordre de son maître,  
Le nègre Rodrigo s'en fut quérir un prêtre,  
Tandis que Beatriz, n'osant lever les yeux,  
A genoux et tremblant jusqu'au fond de son être,  
Implorait vainement l'époux silencieux.

Le prêtre tout en pleurs remplit son ministère.  
Il imposa les mains à la femme adultère,  
Comme au Temple avait fait notre divin Sauveur.  
Il jura sur les Saints de garder le mystère ;  
Mais il ne put fléchir le farouche seigneur.

« Maintenant que je t'ai laissé sauver ton âme,  
Dit Fernan Alphonso, c'est à ton tour, ô femme ! »  
Alors il lui plongea son poignard dans le cœur ;  
Vingt fois dans la blessure il retourna sa lame  
Et s'enfuit, frémissant de colère et d'horreur.

un pauvre perroquet, dans sa cage immense ,  
« Quand tu savais parler , tu gardais le silence ,  
Traître , s'écria-t-il. Meurs , maudit animal ! »  
C'est ainsi que chacun reçut sa récompense  
Et que le dénouement , Madame , fut moral.

---

# SOUS LA CÔTE

IDYLLE

**Par M. Paul HAREL**

Membre correspondant

---

C'est comme un nid fait dans les herbes ;  
Du seuil de la vieille maison ,  
A travers des arbres superbes ,  
On voit miroiter l'horizon.

Du logis que le chaume couvre ,  
Sous la côte , à l'abri du vent ,  
Tous les matins la porte s'ouvre  
En face du soleil levant.

Les premiers rayons qui paraissent  
Disent bonjour à la maison ,  
Et de leurs lèvres d'or caressent  
Les marguerites du gazon.

Premier baiser ! dernier , sans doute ,  
La génisse du Cotentin

Suivi de ses poules fidèles  
Qui picorent en caquetant.

Un lapin narquois qui s'éveille ,  
Met le nez hors de sa prison  
Et convoite , en dressant l'oreille ,  
Un chou qui pousse à l'horizon.

Une source coule et murmure  
Pres de la haie , à fleur de sol ,  
Un gros pommier de sa ramure  
Fait à la source un parasol.

**C**herchant sa pâture avant l'aube  
**E**t troublant le petit flot clair,  
**U**n canard y lustre sa robe,  
**L**e ventre à l'eau, le dos à l'air.

**L**'oiseau du pays perche et couve  
**A** l'aise dans le gros pommier ;  
**I**ci l'hirondelle retrouve  
**S**on nid d'antan sous le larmier,

**D**es moucheron de toute espèce  
**E**t des insectes familiers  
**Q**ui dans l'air chaud et l'herbe épaisse  
**V**iennent s'ébattre par milliers.

**D**ans le sein de cette chaumière  
**E**t sous ces feuillages épais,  
**L**a Vie entre avec la Lumière,  
**A**vec l'Ombre descend la Paix.

**O** Destin que tout bas j'envie !  
**D**oucement, au fond de ce nid,  
**R**eposent, au soir de la vie,  
**D**eux cœurs qu'un tendre amour unit.

**L'**homme et la femme ont le même âge,  
**P**as chancelants et blancs cheveux,  
**M**ais ce serait vraiment dommage  
**Q**u'ils ne fussent pas aussi vieux.

Puis, revenus dans leur demeure ,  
Sous la côte , à l'abri du vent ,  
Ils attendent la dernière heure  
En face du soleil levant.

Et vers la Fortune qui passe  
Ils regardent les gens courir ,  
En sachant ce qu'il faut d'espace  
Pour aimer , prier et mourir.

---

# STANCES

A L'OCCASION DU 2<sup>e</sup> CENTENAIRE DE LA MORT DE PIERRE

CORNEILLE

Par **M. Julien TRAVERS**

Membre titulaire

---

L'École de Ronsard semblait une merveille ;  
La Pléiade inondait la France de ses vers ;  
*Enfin Malherbe vint*, aube du grand Corneille  
Dont le Cid immortel étonna l'univers.

•

Richelieu fut jaloux de cette œuvre sublime  
Et, voulant de l'auteur abaisser les héros,  
Guida de Scudéry le compas et la lime,  
Taupe pour les beautés et lynx pour les défauts.

Le Ministre hautain rougit... — il devint juste :  
Son admiration au succès pardonna  
Quand le théâtre offrit la clémence d'Auguste  
Comblant de ses faveurs le coupable Cinna ,



\_\_\_\_\_



# LA TACHE

Par M. Adolphe FAUVEL

Membre titulaire

---

Yet here's a spot.

Il y a toujours là une tache.

Lady MACBETH (*Macbeth*).

Oui ; toujours elle est là , la tache , et j'ai beau faire ,  
A mon remords cuisant rien ne peut me soustraire.  
Contre ma conscience en vain je veux lutter ...  
Que d'excuses pourtant je pourrais apporter :  
Le profond abandon où j'étais délaissée ;  
Le mal dont j'ignorais jusques à la pensée ;  
Mes quinze ans qui sonnaient à peine ; l'amitié  
D'un enfant à mes jeux toujours associé ;  
De mère à garer mes pas du précipice ,  
Garer de moi mon innocent complice ...  
Ent ! Il l'était et naïf comme moi ,  
L'autre à tous deux nous causa même effroi.  
Depuis ce jour éviter sa présence ;  
Jamais revu mon compagnon d'enfance ;

Chacun autour de moi cherche à semer la joie ;  
Pour m'accompagner même en mon rude chemin  
Un être généreux ose m'offrir sa main . . .  
Oh ! combien son amour eût dû me rendre heureuse  
Mais , je le sais trop bien , si de ma chute affreuse  
Le plus léger soupçon jusqu'à lui pénétrait ,  
Il me plaindrait , sans doute , et pourtant me fuirait.  
Ah ! s'il faut à jamais ou tromper ou tout dire ,  
Pour moi seule gardons mon douloureux martyre ;  
L'estime imméritée au moins conservons-la . . .  
Mais la tache . . . pour moi , la tache est toujours là.

# ACRIS HIEMS

Par M. Charles CANIVET

Membre correspondant

---

Il pleut des feuilles sur la route ,  
Il pleut des feuilles dans les bois ;  
La campagne , inquiète , écoute  
L'hiver qui souffle dans ses doigts.

Au moindre vent qui les détache ,  
Elles roulent sur les chemins ;  
Et Novembre remplit sa tâche ,  
En les cueillant à pleines mains.

Il les pousse et les entremêle ,  
Les fait tourner en tourbillons ,  
Et tout à coup les amoncelle ,  
Pour que les pauvres en haillons ,

Sans feu , dans leur triste demeure ,  
Quand le froid durcit les guérets ,  
Puissent faire un brasier d'une heure  
Avec les feuilles des forêts.

A travers les arbres chenus ,  
Roulent les notes désolées  
D'un concert qui n'en finit plus.

C'est le sol durci qui crépète  
Sous les averses de verglas ,  
Et, dans la forêt décrépète ,  
Le vent qui sonne comme un glas

Il siffle et gémit dans l'espace ,  
Halete comme un vagabond ;  
On dirait un sanglot qui passe ,  
Ou les plaintes d'un moribond.

En s'acharnant, il se lamente,  
Il hurle, devient plus fougueux,  
Et l'on entend, dans la tourmente,  
La voix rauque du triple gueux

Grondant après les pauvres diables,  
Gelant dans leurs haillons percés,  
Que les jours irrémédiables  
Tueront sous les toits défoncés.

Et lorsque la lune blafarde,  
Se trainant dans le ciel d'hiver,  
Ouvre sa prunelle hagarde  
Sur le sol de neige couvert,

Les ancêtres, autour de l'âtre,  
Tendent, au feu, leurs vieux doigts gourds,  
Les yeux sur ce rideau d'albâtre :  
La neige qui tombe toujours.

Et les enfants, race peureuse,  
Les fronts sur les vitres collés,  
Voyant la campagne frileuse,  
Sous les flocons amoncelés,

Se parlent tout bas à l'oreille,  
Et se demandent, en tremblant,  
Quel est ce spectre qui sommeille,  
Énorme, dans son linceul blanc.

Le soleil rit sur la campagne  
Où mûrissent les moissons d'or.  
C'est tribord qui gagne , qui gagne ,  
C'est tribord qui gagne bâbord.

Nageons dur et gagnons la terre ,  
Nous sommes attendus là-bas . . .  
En sac , six mois de solde entière ,  
De quoi faire le branle-bas !  
Les Mathurins ont leur compagne  
Qui les attend toujours au port.  
C'est bâbord qui gagne , qui gagne .  
C'est bâbord qui gagne tribord.

**En** avons-nous fait des corvées,  
**Du** Ponant jusques au Levant !  
**Blanches**, noires, jaunes, cuivrées...  
**On** n'y voit guère en arrivant :  
**Après** une longue campagne,  
**Les** moins belles n'ont jamais tort.  
**C'est** tribord qui gagne, qui gagne,  
**C'est** tribord qui gagne bâbord.

**Halî** ! halo ! penchons-nous ferme,  
**Lascars**, la terre n'est pas loin ;  
**On a** soif, quand on touche au terme,  
**Et nous** connaissons le bon coin.  
**Il en** est jusques en Espagne,  
**Où le** Xérès coule à plein bord.  
**C'est** bâbord qui gagne, qui gagne,  
**C'est** bâbord qui gagne tribord.

**Vive** Brest et vive la France !  
**Par** escouade ou par bataillon,  
**Des** Vosges aux bords de la Rance,  
**On veut** garder son pavillon.  
**Ceux** de Bourgogne et de Champagne  
**savent** découdre qui les mord.  
**C'est** tribord qui gagne, qui gagne,  
**C'est** tribord qui gagne bâbord.





## OUVRAGES OFFERTS A L'ACADÉMIE.

(1883-84).

---

**ANQUETIL** — Une page d'histoire bayeusaine, **Philippe de Delleville**. — Les francs-bouchers de **Bayeux**.

**BEAUREPAIRE** (Ch. de). — Notice sur Gréard, ancien avocat au Parlement de Normandie.

**BERTOLOTI**. — La prigiona di Ascanio Colonna (1553-57).

**BOURGEON**. — La réforme à Nérac. — Recherches sur le péché, la nature et la liberté.

**CALIGNY** (de). — Recherches théoriques et expérimentales sur les oscillations de l'eau et les machines hydrauliques à colonnes liquides oscillantes.

**CARLEZ** (J.). — La musique et la Société caennaise au XVIII<sup>e</sup> siècle.

**CHARENCEY** (C<sup>te</sup> de). — Vocabulaire français-maya. — Des âges ou soleils d'après la mythologie des peuples de la Nouvelle-Espagne.

**CHATEL** (Eug.) — Statistique de l'enseignement supérieur à Caen, de 1786 à 1791.

**COUGNY**. — Le Roman de Trubert.

**COURTONE**. — Langue internationale néo-latine.

SIVE. — DU MAL DE POUX CHEZ LES ENFANTS.

JOBET (Ch.). — Des rapports intellectuels et littéraires de la France avec l'Allemagne avant 1789. — La littérature allemande au XVIII<sup>e</sup> siècle, etc.

JOUAUST. — Les satires de Louis Petit.

LECORNU (Léon). — Notice sur la feuille géolo-

**gique de Coutances.** — Les gisements métallifères de la Basse-Normandie. — Le congrès d'Alger et l'oasis de Biskra. — Excursion de la Société Linéenne à Isigny (1882) ; allocution de M. Lecornu. — Sur la composition de certains sables et de certaines alluvions. — Notice sur M. Hérault, ingénieur en chef des mines. — Sur les surfaces à pente uniforme et les réseaux proportionnels. — Sur la métallurgie du fer en Basse-Normandie.

**LE REBOULLET.** — Manuel du microscope dans ses applications au diagnostic et à la clinique.

**LE TELLIER (C. A.)** — Théorie des langues maternelles et du langage international.

**MALLEN (R.)**. — Nuevos metodos astronomicos, etc.

**MOXOD (H.)**. — La jeunesse d'Agrippa d'Aubigné.

**NEYRENEUF.** — Recherches sur l'harmonica chimique.

**PONTGIBAUD (de)**. -- Normandises ou le décaméron normand.

**ROUSSET.** — Voyage en express dans la douzaine de républiques, royautes et empires qui se sont succédé en France au XIX<sup>e</sup> siècle, etc. — Mélanges littéraires et historiques, publiés en autographes.

**TESNIÈRE (V.)** — Notice sur les peintures de l'ancien couvent des Carmes. — Notice sur M. Julien, peintre à Caen. — Notice biographique sur Félix Thorigny. — Notice sur A. Guillard, peintre, conservateur du musée de Caen.

**TRAVERS (Julien)**. — Troisièmes regains. — An-

— — — — —

— — — — —

## SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

---

### PARIS.

Académie française.

Académie des sciences morales et politiques.

Académie nationale, etc., et Société française de statistique universelle, rue de Châteaudun, 41 bis.

Association scientifique de France, fondée par Le Verrier.

Société philotechnique, rue de la Banque, 8.

Société de géographie, boulevard St-Germain, 184.

Société des antiquaires de France.

Société de l'histoire de France.

Société française de numismatique et d'archéologie.

Société des études historiques (rue Gay-Lussac, 40).

Société académique indo-chinoise (rue de Rennes, 44).

Société philologique, quai d'Orléans, 6.

Observatoire de Paris.

### DÉPARTEMENTS.

*Abberille.* Société d'émulation.

*Agen.* Annales de l'Académie Jasmin.

*Aiz.* Académie des sc., agric., arts et belles-lettres.

**Béziers.** Société archéologique.

— Société d'étude des sciences naturelles.

**Blois.** Société des sciences et belles-lettres.

**Bône** (Algérie). Académie d'Hippone.

**Bordeaux.** Académie des sc., belles-lettres et arts.

— Société des sc. physiques et naturelles.

— Commission des monuments historiques.

**Boulogne-sur-Mer.** Société d'agriculture, etc.

— Société académique de l'arrondissement.

**Bourg.** Société d'émulation et d'agric. de l'Ain.

**Bourges.** Société des Antiquaires du Centre.

**Brest.** Société académique.

**Caen.** Société d'agriculture et de commerce.

— Société de médecine.

**Caen.** Société Linnéenne de Normandie.

- Société des Antiquaires de Normandie.
- Société des Beaux-Arts.
- Société d'horticulture.
- Association normande.
- Société française d'Archéologie.
- Soc. vétérinaire de la Manche et du Calvados.

**Cambrai.** Société d'émulation.

**Châlons.** Société d'agricult., etc., de la Marne.

**Châlon-sur-Saône.** Société d'hist. et d'archéologie.

**Chambéry.** Académie des sciences, etc., de Savoie.

**Cherbourg.** Société académique.

- Société des sciences naturelles.

**Clermont-Ferrand.** Académie des sciences, etc.

**Compiègne.** Société historique.

**Coutances.** Société académique du Cotentin.

**Dijon.** Académie des sciences, arts et belles-lettres.

- Société médicale.

**Douai.** Société d'agriculture, sciences et arts.

**Draguignan.** Société d'études scientifiques et arch.

**Dunkerque.** Société des lettres, sciences et arts.

**Épinal.** Société d'émulation du dép. des Vosges.

**Évreux.** Société libre d'agricult., etc., de l'Eure.

**Falaise.** Société académique, agricole, etc.

**Grenoble.** Académie Delphinale.

**Guéret.** Société des sc. naturelles et d'antiquités.

**Havre.** Société havraise d'études diverses.

- Société géologique de Normandie.
- Société des sciences et arts, agric. et hort.

**Laon.** Société académique.

**La Roche-sur-Yon.** Soc. d'émulation de la Vendée.



*Montpellier.* Académie des sciences et lettres.  
*Moulins.* Société d'émulation de l'Allier.  
*Nancy.* Société des sciences ancienne Société des sciences naturelles de Strasbourg).  
— Académie de Stanislas.  
*Nantes.* Société académique de la Loire-Inférieure.  
*Nîmes.* Académie du Gard.  
— Société d'études des sciences naturelles.  
*Orléans.* Société d'agriculture , etc.  
*Pau.* Société des sciences , lettres et arts.  
*Périgueux.* Société hist. et archéol. du Périgord.  
*Perpignan.* Société agricole , scientifique , etc.  
*Poitiers.* Société d'agriculture , sciences et arts.  
*Pont-à-Mousson.* Société philotechnique.

**Puy (Le).** Société d'agriculture de la Haute-Loire.

**Reims.** Académie.

**Rochefort.** Société d'agriculture, etc.

**Rodez.** Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron.

**Rouen.** Société libre d'émulation, etc.

- Académie des sciences, etc.
- Société centrale d'agriculture.
- Société des amis des sciences naturelles.
- Société de l'histoire de Normandie.
- Société industrielle.

**Romans (Drôme).** Bulletin de l'histoire ecclésiastique des diocèses de Valence, etc.

**Saintes.** Soc. des Archives hist. de la Saintonge et de l'Aunis.

**St-Étienne.** Société d'agriculture, etc., de la Loire.

**St-Lo.** Société d'agriculture, d'archéologie, etc.

**St-Omer.** Société des Antiquaires de la Morinie.

**St-Quentin.** Société des sciences, etc., de l'Aisne.

**Senlis.** Comité archéologique.

**Toulon.** Société académique du Var.

**Toulouse.** Académie des Jeux-Floraux.

- Académie des sciences, etc.
- Société d'histoire naturelle.
- Société des sciences phys. et naturelles.
- Société académique hispano-portugaise.

**Tours.** Société d'agriculture.

**Valognes.** Société d'archéologie, etc.

**Versailles.** Société des sciences morales, etc.

**Vire.** Société Viroise d'émulation.

*Brinn.* Société des sciences naturelles.  
*Bruzelles* Académie royale des sciences, des lettres  
et des beaux-arts de Belgique  
Société malacologique.  
*Buffalo.* Société des sciences naturelles.  
*Caire (Le).* Société khédiviale de géographie.  
*Christiania.* Université royale de Norwège  
*Colombie.* Société de médecine.  
*Columbus.* Société d'agriculture de l'Ohio.  
*Copenhague.* Académie royale Danoise des sciences  
et des lettres.  
*Cordoba* (République Argentine). Académie nationale des sciences.  
*Essex.* Institut d'Essex.

**Gand.** Société royale des beaux-arts et de littérat.

**Harlem.** Fondation Tayler.

**Manchester.** Société littéraire et philosophique.

**Milan.** Institut lombard.

**New-York.** Lycée d'histoire naturelle.

**Palerme.** Académie des sciences naturelles et économiques.

**Philadelphie.** Académie des sciences naturelles.

**Pise.** Institut libre des sciences.

— Société toscane des sciences naturelles.

**Portland.** Société d'histoire naturelle.

**Rio de Janeiro.** Bulletin astronom. de l'Observat.

**Rome.** Académie royale dei Lincei.

**St-Louis.** Académie des sciences.

**St-Petersbourg.** Société d'archéol. et de numism.

**Stockholm.** Académie royale des belles-lettres,  
d'histoire et des antiq. de Suède.

**Sydney.** Société royale de la Nouvelle-Galles du  
Sud.

**Trieste.** Société adriatique des sciences naturelles.

**Washington.** Institut Smithsonian.

**Wisconsin.** Société d'agriculture.



**GIRAULT, *trésorier.***

**TRAVERS (J. ), *secrétaire honoraire.***

### **COMMISSION D'IMPRESSION.**

**MM.**

**CHATEL, *président.***

**GASTÉ, *secrétaire.***

**CARLEZ, *vice-secrétaire.***

**DENIS,**

**MORIÈRE,**

**DE SAINT-GERMAIN,**

**LAVALLEY,**

**DUPONT,**

**GUILLOUARD,**

**} membres de**

**} membres él**

**MEMBRES TITULAIRES <sup>(1)</sup>.****Date de l'élection.****MM.**

- 1839 28 juin. TRAVERS (Julien), prof. hon. à la Fac. des lettres.
- 1849 26 janv. DESBORDEAUX, de la Société d'agriculture.
- 1852 24 déc. MORIÈRE, doyen de la Fac. des sciences.
- 1853 25 nov. GIRAULT, prof. hon. à la Fac. des sciences.
- 1861 26 avril. CHATEL (Eug.), archiviste du Calvados.
- 1862 26 déc. JOLY, doyen de la Fac. des lettres.
- 1866 26 mai. BUCHNER, prof. de litt. étrang. à la Fac. des lettres.
- 1866 24 juin. FAYEL, prof. à l'École de médecine.
- 1866 24 juin. DENIS, prof. à la Fac. des lettres.
- 1866 23 nov. DUPRAY DE LA MAHÉRIE, anc. conseiller à la Cour d'appel.
- 1869 27 mai. DE BEAUREPAIRE, id.
- 1869 24 déc. LE GENTIL, anc. prof. au Lycée.
- 1869 24 déc. DENIS-DUMONT, prof. à l'École de médecine.

<sup>(1)</sup> Quelques membres, déjà titulaires, appelés par leurs fonctions dans une autre ville, ont dû, à leur retour à Caen, se soumettre à une seconde élection. Nous ne donnons ici que la dernière date.

- 1877 28 déc. GUILLOUARD , prof. à la Fac. de  
droit.
- 1878 22 févr. DE SAINT-GERMAIN , prof. à la  
Fac. des sciences.
- 1878 22 mars. BERJOT, chimiste.
- 1878 24 mai. BEAUJOUR (S.), notaire honoraire.
- 1879 28 févr. FAUVEL (A.), juge de paix.
- 1879 28 nov. LANFRANC DE PANTHOU , anc.  
proc. général.
- 1880 27 févr. NEYRENEUF, prof. à la Fac. des  
sciences.

**Date de l'élection.**

- 1881 24 juin. HOUYVET, premier président à la Cour d'appel.
- 1881 24 juin. GUERLIN DE GUER, chef de la 1<sup>re</sup> division à la Préfecture.
- 1881 22 juill. LECORNU, ing. des Mines, maître de conf. à la Fac. des sciences.
- 1881 23 déc. MONOD, préfet du Calvados.
- 1882 28 déc. VILLEY (Edm.), prof. à la Faculté de droit.
- 1884 22 févr. TESNIÈRE, artiste peintre, à Caen.
- 1884 25 avril. BOURGEON, pasteur protestant.
- 1884 25 avril. LEMAITRE (Raoul), substitut du procureur de la République.

**MEMBRES HONORAIRES.****Date de la nomination.**

MM.

- 1840 22 mai. BONNAIRE (1), prof. hon. à la Fac. des sciences.
- 1849 23 fév. BOUET (2), peintre, à Caen.
- 1850 25 nov. LE BOUCHER (3), prof. hon. de la Fac. des sciences.

(1) Date de l'élection de M. Bonnaire, comme membre titulaire.

(2) Date de la nomination de M. Bouet, comme membre associé résidant.

(3) Date de l'élection de M. Le Boucher, comme membre titulaire.



1864 25 nov. BEAUNE, anc. proc. gén. à la Cour  
de Lyon.

(1) Date de la nomination de M. Le Tellier, comme membre associé résidant (Cette catégorie de membres n'existe plus).

(2) Un assez grand nombre de membres, élus titulaires, sont devenus, par suite de leur départ de Caen, membres associés correspondants. La date indique toujours, pour les anciens membres titulaires, la séance dans laquelle a eu lieu leur élection — De même pour les anciens membres associés résidants, devenus membres associés correspondants, la date indiquera le jour de leur nomination comme membres résidants.

**Date de la nomination.**

- 1861** 26 avril. DE BEAUREPAIRE (Ch.), archiviste  
de la Seine-Inférieure.
- 1842** 28 janv. BELLIN (G.), avocat, à Lyon.
- 1862** 25 juill. BERTHIER (J.), homme de lettres,  
à Paris.
- 1884** 22 févr. BERTOLOTI, archiv., à Mantoue.
- 1879** 28 nov. M<sup>e</sup> DE BESNERAY (Marie), à Lisieux.
- 1840** 27 nov. BEUZEVILLE, homme de lettres,  
à Rouen.
- 1862** 28 nov. BIGOT, homme de lettres, à Nîmes.
- 1865** 28 juill. BLIER (Paul), prof. au Lycée de  
Coutances.
- 1843** 24 mars. BOCHER, sénateur, à Paris.
- 1861** 28 juin. BOITEAU (Paul), homme de lettres,  
à Paris.
- 1867** 28 juin. BOIVIN-CHAMPEAUX, anc. prem.  
prés., à Bourges.
- 1851** 25 juill. M<sup>lle</sup> BOSQUET, femme de lettres,  
à Paris.
- 1840** 27 mars. BOULATIGNIER, anc. prés. de la  
sect. du Cotentieux au Conseil  
d'État, à Paris.
- 1872** 22 nov. BOUTMY, direct. de l'École libre  
des sciences polit., à Paris.
- 1852** 27 févr. BOVET, anc. biblioth., à Neuchâtel  
(Suisse).
- 1873** 25 avril. BRÉAL (Michel), prof. au Collège  
de France, à Paris.
- 1853** 22 juill. DU BREIL DE MARZAN, littérateur,  
à Marzan.

1864

- 1882 23 juin. CHAUMELIN, direc-  
à Paris.  
1881 27 mai CHEVALIER (l'abbé Ulysse), à V  
lence.  
1851 23 mai. DE CHENNEVIÈRES, anc. direct  
des Beaux-Arts.  
1849 23 nov CHERUEL, recteur honor., à P  
1871 28 juill. CLAYE (J.), homme de lettre  
Paris.  
1875 23 juill. CLOUET, prof. à l'École de  
cine de Rouen.  
1872 22 nov. COPPÉE (Fr.), de l'Académ  
saise, à Paris.

*Date de la nomination.*

- 1833 19** juill. M<sup>me</sup> COUEFFIN, poëte, à Bayeux.
- 1862 25** juill. COUGNY, insp. gén. de l'Enseign. second., à Paris.
- 1884 22** févr. DE CRÈVECOEUR (Robert), à Paris.
- 1853 23** déc. CUSSON, secrét. de la mairie de Rouen.
- 1865 27** janv. DE CUYPER, insp. de l'École des mines, à Liège.
- 1868 25** nov. M<sup>me</sup> DACHÉ, poëte, à Bayeux.
- 1853 25** nov. DARU, anc. ministre des affaires étrangères, à Paris.
- 1866 23** nov. DAUSSE, anc. ingénieur en chef, à Paris.
- 1851 28** nov. DAVID (Jules), orientaliste, à Langrune.
- 1860 26** déc. DECORDE, anc. secr. de l'Acad. de Rouen.
- 1844 23** févr. DELAVIGNE, doyen hon. de la Fac. des lettres, à Toulouse.
- 1872 23** févr. DELISE, cons. à la Cour de Cassation.
- 1849 23** nov. DELISLE (Léopold), administr. gén. de la Biblioth. nat., à Paris.
- 1870 23** déc. DELORME (Ach.), ancien préfet du Calvados.
- 1871 24** févr. DELORME (René), lauréat de l'Académie, à Paris.
- 1840 28** févr. DESAINS, membre de l'Institut, à Paris.

- à Paris.
- 1847 26 nov. ENDRÈS, ingén. gén. hon. des  
ponts et chaussées, à Paris.
- 1853 25 nov. ENGELSTORFF, évêque de Fionie.
- 1859 27 mai. d'ESTAINOT (Robert), avocat, à  
Rouen.
- 
- 1856 25 janv. FABRICIUS (Adam), prof. d'hist., à  
Copenhague.
- 1871 24 mai. FERRAND, anc. préfet, à Amiens.
- 1856 25 janv. DE LA FERRIÈRE (Hect.), littéra-  
teur, à Paris.
- 1858 22 janv. FEUILLET (Oct.), de l'Acad. fran-  
çaise, à Paris.

de la nomination.

- 365 28 juill. FIERVILLE, censeur du Lycée de Versailles.
- 383 25 mai. FINOT, archiv. du départ. du Nord.
- 367 22 fév. FLAMMARION (Camille), astronome, à Paris.
- 357 23 janv. FOUCHER DE CAREIL, ambassadeur, à Vienne.
- 468 26 juin. FRIGOULT, prof. au Collège de Cherbourg.
- 384 28 mars. GALUSKI, helléniste, à Créances, (Manche).
- 372 26 juill. GARNIER (Georges), avocat, à Bayeux.
- 352 24 déc. GARNIER, secrétaire de la Soc. des Antiq. de Picardie.
- 359 25 déc. GAUCHER, prof. de rhétorique au Lycée Condorcet, à Paris.
- 1853 27 mai. DE GENS, professeur à l'Athénée d'Anvers.
- 1870 25 fév. GIMET, anc. préfet du Calvados.
- 1850 27 déc. DE GIRARDOT, antiq., à Bourges.
- 1862 25 juill. GOMARD, antiq., à St-Quentin.
- 1883 25 mai. GUÉRIN, bibliothécaire, au Mans.
- 1860 23 nov. GUISLAIN-LEMALE, historien, au Havre.
- 1850 28 juin. GURNEY (Daniel), à Nort-Runcton (Norfolk).
- 849 23 nov. HALLIWELL (J.-O.), antiquaire, à Londres.

- 1846 26 juin. JAMES (Constantin), docteur  
médecine, à Paris.
- 1843 28 avril. JAMIN, membre de l'Institut  
Paris.
- 1856 28 nov. JARDIN, insp. des services ac  
de la marine, à Rochefort.
- 1884 25 avril. JORET, prof. à la Faculté  
lettres d'Aix.
- 1878 22 mars. JORET-DESCLOSIÈRES, litt  
à Paris.
- 1883 23 nov. JOCAUST, éditeur, à Paris.
- 1858 24 dec. LAIR Jules, de l'École des Ch  
à Paris.

## Date de la nomination.

- 1842 24 juin. LALOUEL, anc. prof., à Sourdeval.  
1877 23 mars. LAUNAY, professeur d'histoire, à Paris.  
1866 26 déc. LEBEURRIER (l'abbé), anc. arch., à Évreux.  
1869 23 juill. LEBRETON, proviseur du Lycée de St-Brieuc.  
1871 24 fév. LECACHEUX (l'abbé), lauréat de l'Académie, à Coutances.  
1871 26 mai. LECERF, antiquaire, à Paris.  
1875 28 mai. LECESNE, cons. de préfecture, à Arras.  
1847 26 nov. LE CHANTEUR DE PONTAUMONT, à Cherbourg.  
1846 26 juin. LE HÉRICHER, anc. prof. de rhét., à Avranches.  
1853 27 mai. LE JOLIS (Aug.), naturaliste, à Cherbourg.  
1861 29 nov. LENOEL, sénateur, à Paris.  
1852 23 janv. LEPELLETIER, conseiller à la Cour de Cassation.  
1861 22 mai. LE PROVOST DE LAUNAY, ancien préfet du Calvados.  
1884 28 mars. LE REBOULLET, docteur, à Paris.  
1872 26 janv. LE ROY-BEAULIEU, de l'Institut, à Paris.  
1855 27 juill. LE VAVASSEUR, homme de lettres, à Argentan.  
1858 26 nov. LE VÉEL, sculpteur, à Cherbourg.



- 1861 27 déc. MAREY, prof. au Collège de France,  
à Paris.
- 1868 27 nov. MARIE, prof. à l'École de droit de  
Rennes.
- 1871 24 nov. DE MARSY, conservateur du musée  
de Compiègne.
- 1851 28 nov. MAURY, directeur des Archives  
nationales, à Paris.
- 1856 25 janv. MAYER, de la Soc. des Antiq. de  
Londres, à Liverpool.
- 1848 22 déc. MÉNANT, vice-président du Tri-  
bunal civil de Rouen.
- 1844 23 juill. MERGET, anc. prof. à la Fac. des  
sciences de Lyon.

## Date de la nomination.

- 1869 24 déc. MÉTIVIER, anc. prof. d'hist., à La Flèche.
- 1865 27 janv. MILLIEN, à Beaumont-la-Ferrière (Nièvre).
- 1840 24 janv. MOLCHNETT (Dominique), sculpteur, à Paris.
- 1882 24 nov. MONOD (Théodore), pasteur, id.
- 1879 28 nov. MOULIN (H.), ancien magistrat, id.
- 1856 26 mai. NICOT, recteur honor., à Nîmes.
- 
- 1859 26 nov. OLIVIER, insp. gén. des ponts et chaussées, à Brix (Manche).
- 
- 1874 26 juin. PARROT, antiquaire, à Angers.
- 1863 19 déc. PELLERIN, avocat, anc. proc. de la République, au Havre.
- 1860 23 nov. PERIN (Jules), avocat, à Paris.
- 1853 25 nov. PETIT (J.-L.), antiq., à Londres.
- 1871 28 juill. PEZERIL, intendant militaire, à Besançon.
- 1872 24 mai. PIEDAGNEL (Alex.), homme de lettres, à Passy.
- 1850 27 déc. M<sup>me</sup> PIGAULT, peintre, à Paris.
- 1882 28 juin. PINEL (Hon.), anc. officier supér., à Paris.
- 1868 27 nov. PIQUET, conseiller à la Cour d'appel, à Paris.
- 1853 25 nov. POGODINE (Michel), à Moscou.
- 1881 24 juin. POINCARRÉ, maître de conf. à la Fac. des sciences, à Paris.

à Paris.

1854 28 avril. REINVILLIER, doct. en mée  
à Paris.

1866 23 nov. RENAULT, cons. hon. de la  
d'appel de Caen, à Falaise.

1862 25 juill. RIBEYRE (Félix), homme de l  
à Paris.

1849 23 nov. ROACK-SMITH, antiq., à Lo

1861 27 déc. DE ROBERT DE LATOUR, de  
méd., à Paris.

1867 22 nov. ROBINOT-BERTRAND, avo  
Nantes.

1869 21 déc. ROSSIGNOL (Céphas), à Fal

1842 23 déc. ROUSSET, h. de lettres, à Ly

## Date de la nomination.

- 1851 25 juill. DE ROZIÈRE, sénateur, à Paris.  
1866 23 nov. DE SAINT-VENANT, anc. ingén.  
en chef, à Vendôme.  
1863 23 janv. SAUVAGE, anc. juge de paix, à Paris.  
1875 24 déc. SÉGUIN, anc. recteur de l'Acad.  
de Caen, à Paris.  
1825 10 juin. SERRURIER, doct. en médecine,  
à Paris.  
1878 27 déc. SERVOIS, insp. gén. des Archives,  
à Paris.  
1860 28 déc. M<sup>me</sup> SEZZI (Esther), à Paris.  
1840 26 déc. DE LA SICOTIÈRE, sénateur, à  
Alençon.  
1840 28 févr. SIMON (Jules), membre de l'Acad.  
française, à Paris.  
1872 22 mars. SOREL (Albert), économ., à Paris.  
1851 23 mai. DE SOULTRAIT, trésorier-payeur,  
à Besançon.  
  
1851 23 mai. TARDIF (A.), conseiller d'État hon.,  
à Paris.  
1866 24 juin. THEUREAU, homme de lettres, à  
Paris.  
1860 23 avril. THIELENS, naturaliste, à Tirle-  
mont.  
1867 22 févr. TISSOT (Amédée), bibliothécaire,  
à Lisieux.  
1835 24 avril. TOLLEMER (l'abbé), à Valognes.  
1860 27 févr. TROCHON, ancien magistrat, à  
Tours.

## NÉCROLOGIE (1884).

### *Membres titulaires.*

Date de la nomination.

1855 25 mai. CAUVET, prof. à la Fac. de ~~droit~~ **droit**.

1866 26 janv. COLLAS, prés. de Chambre ~~hon.~~ **hon.** à  
la Cour d'appel.

1862 25 juill. MELON, président du Consistoire.

1856 27 juin. DU MONCEL, de l'Institut de France.

### *Membres correspondants.*

1828 22 févr. COUEFFIN, anc. ingén. géographe,  
à Bayeux.

**Date de la nomination.**

**1834 28 fév. GIRARDIN, anc. recteur, à Rouen.**

**1838 20 janv. LEBRETHON, sous-bibliothécaire,  
à Rouen.**

**1853 16 juill. LECADRE, doc. en méd., au Havre.**

**1851 23 mai. LOUANDRE (Charles), homme de  
lettres, à Paris.**

**1842 23 déc. MAIGNEN, ancien doyen de la Fac.  
des lettres de Grenoble.**

**1836 24 juill. MARTIN, doyen hon. de la Fac. des  
lettres de Rennes.**





---

---

## TABLE DES MATIÈRES.

---

	Pages.
MÉMOIRES . . . . .	1
DE L'ELLIPSE ET DE L'ELLIPSOÏDE INSCRITS, par M. Ch. GIRAULT . . . . .	3
RECHERCHES SUR L'HARMONICA CHIMIQUE, par M. V. NEYRENEUF. . . . .	37
SUR LES SURFACES A PENTE UNIFORME ET LES RÉ- SEAUX PROPORTIONNELS, par M. L. LECORNU. .	65
SUR LA MÉTALLURGIE DU FER EN BASSE-NORMANDIE, par le Même. . . . .	88
LA MUSIQUE ET LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU XVIII <sup>e</sup> SIÈCLE. — LE PÈRE ANDRÉ. — LE CONCERT A CAEN, par M. J. CARLEZ. . . . .	109
PORTRAITS D'ARTISTES. — MEISSONIER, par M. CHAU- MELIN. . . . .	133
NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR M. ERNEST COLLAS, par M. HOCYVET. . . . .	164
SCEPTIQUES OU LIBERTINS DE LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVII <sup>e</sup> SIÈCLE : GASSENDI, GABRIEL NAUDÉ, GUI- PATIN, LAMOTHE-LEVAYER, CYRANO DE BERGERAC, par M. Jacques DENIS . . . . .	175
LA JEUNESSE D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ, par M. Henri- Ch. MONOD . . . . .	255
LE TRAVAIL, ÉTUDES MORALES, par M. E. CHAUVET.	361



OUVRAGES OFFERTS ..  
SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES. . . .  
LISTE DES MEMBRES AU 1<sup>er</sup> NOVEMBRE 1884. 605

~~1884~~  
C. B. - 1884 r. de la rue-Hart

**MÉMOIRES**  
**DE L'ACADÉMIE NATIONALE**  
**DE CAEN**



# MÉMOIRES

DE

## L'ACADÉMIE NATIONALE

/

DES

SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES

DE CAEN

• • •

CAEN

CHEZ F. LE BLANC-HARDEL, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE

RUE FROIDE, 2 ET 4

—  
1885



# RÈGLEMENT

DE

## L'ACADÉMIE DES SCIENCES

### ARTS ET BELLES-LETTRES

### DE CAEN

---

**ART. 1** — L'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen se compose de *membres titulaires*, de *membres honoraires* et d'*associés correspondants*.

Le nombre des membres titulaires est de *quarante-cinq*.

Celui des membres honoraires n'est pas limité. Ils jouissent des mêmes droits que les membres titulaires.

Le nombre des associés correspondants est illimité. Si, parfois, ils viennent à Caen, ils prennent place parmi les membres titulaires, dans les séances publiques ou particulières, mais sans avoir voix délibérative.



correspondant, il est voté par *oui* ou par *non* sur chaque candidat proposé.

Pour être élu ou nommé, il faut avoir obtenu la majorité absolue des suffrages exprimés et le tiers au moins des voix des membres titulaires composant l'Académie.

Si des membres honoraires prennent part au scrutin, il faut, pour être élu ou nommé, obtenir, en sus du nombre de suffrages qui vient d'être exprimé, un nombre de voix égal à la moitié au moins de celui des membres honoraires ayant pris part au scrutin.

En cas d'élection d'un membre titulaire, si le premier tour de scrutin ne donne pas de résultat, immédiatement l'Académie procède à de nouveaux scrutins ou renvoie à une séance ultérieure qu'elle détermine.

En cas de nomination d'un associé correspondant, il faut, pour qu'il y ait lieu à un second tour de scrutin, que le candidat ait obtenu la majorité des suffrages exprimés.

**ART. 5.** — Les officiers de l'Académie sont : un **Président**, un **Vice-Président**, un **Secrétaire**, un **Vice-Secrétaire** et un **Trésorier**.

Ces dignitaires sont indéfiniment rééligibles, à l'exception du **Président**, qui ne peut être réélu **qu'après** un an d'intervalle; il devient de droit **Vice-Président**.

**ART. 6.** -- La Commission d'impression est



la bibliothèque de la Compagnie un exemplaire ~~de~~  
chaque ouvrage qu'ils ont publié ou qu'ils p-  
blieront. Aucun rapport ne sera fait, dans l-  
séances, sur les travaux, imprimés ou manuscri-  
offerts par les membres titulaires ou honoraires.

ART. 7. — De nouveaux membres pourront ~~être~~  
temporairement adjoints à la Commission d'im-  
pression, et des Commissions spéciales être créées  
toutes les fois que l'Académie le jugera convenable.

ART. 8. — Les membres du Bureau sont renou-  
velés chaque année, dans la séance de novembre,

à la majorité absolue des suffrages des membres présents. Si la majorité n'est pas acquise aux deux premiers tours de scrutin, il est procédé à un scrutin de ballottage entre les deux membres qui ont obtenu le plus de voix au second tour. En cas de partage égal des voix, le plus âgé obtient la préférence.

Les six membres de la Commission d'impression sont nommés pour deux ans, au scrutin, par bulletins de liste, à la majorité absolue des suffrages des membres présents; et, dans le cas de non-élection au premier tour de scrutin, la pluralité des suffrages décide au second. Ils sont renouvelés par moitié tous les ans, à la première séance de novembre. Les membres sortants ne sont rééligibles qu'après un an d'intervalle.

**Art. 9.** — Toutes les nominations se font au scrutin; les autres délibérations se prennent de la même manière, à moins que le Président ne propose d'y procéder à haute voix, sans qu'il y ait réclamation.

**Art. 10.** — L'Académie tient ses séances le quatrième vendredi de chaque mois, à sept heures et demie précises du soir; le jour et l'heure des séances peuvent être changés. Elle prend vacances pendant les mois d'août, de septembre et d'octobre.

**Art 11.** — L'Académie tient, quand elle le juge

à une Commission spéciale de trois membres  
nommée dans la séance de rentrée et qui rend  
son rapport sur l'état de la caisse dans la séance  
suivante.

ART. 13. — Une cotisation annuelle est imposée  
aux membres titulaires et aux membres hono-  
raires. Elle est de dix francs et se paie dans le  
mois de janvier.

A quelque époque de l'année qu'un membre soit  
élu, il doit immédiatement la cotisation imposée  
à son titre et la paie en recevant son diplôme.

ART. 14. — Tous les membres titulaires sont

tenus d'assister au moins à cinq séances dans l'année.

Il est distribué des jetons de présence, dont l'Académie détermine la forme et la valeur. Le prix en est perçu, indépendamment de la cotisation fixée par l'art. 13.

Les membres honoraires n'encourent aucune amende pour leur absence.

ART. 15. — L'Académie laisse aux auteurs des travaux qu'elle imprime la responsabilité des opinions qu'ils y soutiennent.





# MÉMOIRES

---

## I. — PARTIE SCIENTIFIQUE



**ÉTUDE**  
**SUR**  
**LA DATE DE LA FÊTE DE PAQUES**  
**POUR**  
**LES DIVERSES ANNÉES DU CALENDRIER GRÉGORIEN**

**Par A. de SAINT-GERMAIN**

Membre titulaire

---

**On** sait que, parmi les fêtes instituées par l'Église, les unes, comme la Toussaint ou Noël, reviennent tous les ans à la même date, tandis que les autres se célèbrent à des époques qui varient suivant les années, et dont la détermination exige quelques calculs. Toutefois, le problème se simplifie tout d'abord parce que, sans parler de l'Avent, dont la date est très-facile à trouver, les intervalles de temps qui séparent les principales fêtes mobiles d'une année sont fixes et bien connus : le jour des Cendres arrive 46 jours avant Pâques, l'Ascension et la Pentecôte 39 et 49 jours après; il sera donc très-facile de déterminer, pour une année quelconque, les dates de ces fêtes si



après la pleine lune  
jour de l'équinoxe du printemps  
été conservée dans le calendrier grégorien,  
jourd'hui en usage dans toute l'Europe occidentale  
Pour appliquer en toute rigueur la règle édictée  
par le concile de Nicée, il faudrait se servir de  
tables astronomiques donnant pour la suite de  
temps les dates précises des équinoxes et de  
pleines lunes, tables dont la construction est  
un travail immense; mais, pour fixer l'épo-  
d'une fête, il n'est évidemment pas indispens

de s'appuyer sur des données mathématiquement exactes, d'autant moins que celui qui voudrait appliquer rigoureusement la règle fondamentale se heurterait à une difficulté dont il faut bien se rendre compte : supposons qu'une année la lune soit pleine le samedi 26 mars, à onze heures et demie du soir, heure de Paris; en France, on prendra le dimanche 27 mars pour le jour de Pâques; mais à Rome, où l'heure est en avance de 47 minutes sur celle de Paris, on comptera dimanche 27 mars, minuit 17 minutes, au moment de la pleine lune, et on reportera Pâques au dimanche suivant, huit jours plus tard qu'en France. Appliquée aux choses de la vie, la rigueur absolue des formules mathématiques peut avoir des inconvénients; c'est ainsi que la Convention a eu tort de décréter que l'année commencerait le jour de l'équinoxe vrai d'automne : deux localités voisines, ayant des heures peu différentes, auraient parfois été forcées par cette règle de commencer certaines années, et non toutes, à des jours différents.

Pour déterminer le jour de Pâques, on s'est décidé à ne calculer qu'approximativement les dates des équinoxes et des pleines lunes, à condition de s'entendre sur la manière dont se ferait le calcul. On a adopté le 20 mars pour le jour de l'équinoxe du printemps et on a supposé le soleil et la lune animés de mouvements uniformes dont la vitesse serait égale à leur vitesse moyenne. Ces simplifications ont conduit à des calculs peu com-

c'est-à-dire pour la dernière année du XVIII<sup>e</sup> siècle et les 99 premières du XIX<sup>e</sup> :

1<sup>o</sup> On divise par 10 le millésime de l'année proposée, et, sans tenir compte du quotient, on note le reste, que j'appellerai le *premier reste* ;

2<sup>o</sup> On multiplie le premier reste par 10, et on divise par 30 le produit augmenté de 23 ; j'appelle *deuxième reste* le reste de cette division ;

3<sup>o</sup> On divise par 4 et par 7 le millésime proposé et on n'a encore égard qu'aux restes de ces divisions, que j'appelle *troisième et quatrième restes* ;

4° On ajoute ensemble six fois le deuxième reste, deux fois le troisième, quatre fois le quatrième, plus encore quatre unités, et on divise la somme par 7 ; le reste de cette division sera notre *cinquième reste* ;

5° On fait la somme du deuxième et du cinquième reste ; cette somme exprime le nombre de jours dont Pâques est en retard sur un jour déterminé, qui est le 22 mars : je l'appellerai, pour abrégé, le *retard* de Pâques ; il est évident que la connaissance de ce nombre donne la solution du problème. Quand le retard trouvé ne dépasse pas 9 unités, Pâques tombe en mars, le jour dont le quantième est égal à 22 augmenté du retard ; quand le retard surpasse 9, la formule précédente donnerait un quantième supérieur à 31 ; cela veut dire que Pâques tombe alors en avril au jour dont le quantième s'obtient en diminuant de 31 unités le nombre trouvé supérieur à 31, ou, ce qui revient au même, en diminuant le *retard* de 9 unités.

Appliquons tout de suite les règles précédentes à l'année 1886. Je commence par diviser 1886 par 19, j'obtiens un certain quotient auquel je n'ai pas égard, et un reste égal à 5 ; c'est le *premier reste* ;

2° Je forme le produit de 5 par 19, soit 95, auquel j'ajoute 23, la somme 118, divisée par 30, donne pour reste 28 ; c'est le *deuxième reste* ;

3° Je divise tour à tour 1886 par 4 et par 7 ; les restes de ces divisions, 2 et 3, constituent le *troisième* et le *quatrième restes* ;

est dit un.  
additionne le double  
duple du quatrième, plus encore  
somme obtenue on ajoute ou on retranche, su-  
vant les cas, un multiple de 7 tel que le résultat  
de l'addition ou de la soustraction soit au moins  
égal au deuxième reste, mais ne le dépasse pas d  
plus de 6 unités; ce résultat est précisément éq

au *retard*. On voit de suite s'il faut faire une addition ou une soustraction ; quant au multiple de 7 à employer, un peu d'habitude permet de l'apercevoir sans calcul, et on se convaincra bien vite que si notre règle est un peu moins précise que celle de Gauss, elle est plus avantageuse dans la pratique. Pour 1886, la somme à former, 2 fois 2, plus 4 fois 3, plus 4, est 20 ; pour avoir un nombre égal ou supérieur au deuxième reste 28 sans le dépasser de 7 unités, il faut augmenter 20, et on voit bien que le multiple de 7 à ajouter est 14 ; le résultat de l'addition, 34, est égal au retard obtenu précédemment. Pour 1885, le deuxième reste est 9 et la somme dont je prescris le calcul est 14 ; comme elle n'est pas inférieure à 9 et ne le surpasse pas de plus de 6 unités, le multiple de 7 à ajouter est zéro, et 14 est justement le *retard*.

Si un ou plusieurs des restes auxquels on est conduit sont nuls, il n'y a rien à changer aux règles que j'ai exposées ; on se rappellera que le produit d'un nombre par zéro est lui-même nul. Soit l'année 1804 ; le reste de la division de 1804 par 19 est 18 ; le produit de 18 par 19, augmenté de 23, donne 365, qui, divisé par 30, laisse pour reste 5 ; c'est le *deuxième reste* ; le *troisième reste*, celui de la division de 1804 par 4, est zéro ; le *quatrième* est 5. Appliquons la méthode abrégée : on additionne 2 fois 0, 4 fois 5, et 4 unités, c'est-à-dire zéro, 20 et 4 : la somme 24 est supérieure au 2<sup>e</sup> reste et on voit qu'il faut la diminuer de 2 fois 7 pour avoir un nombre 10 qui soit, par



divisant par 30 la quantité  $15 + C - E\left(\frac{C}{3}\right) - E\left(\frac{C}{4}\right)$ , ces deux symboles désignant les parties entières des quotients de C par 3 et par 4; on remplace 4 par le reste Q de la division de  $4 + C - E\left(\frac{C}{4}\right)$  par 7.

Sauf ces substitutions, toutes nos règles subsistent.

Soit l'année 5487 : les parties entières du quotient de 54 par 3 et par 4 sont respectivement 18 et 13; P sera le reste de la division par 30 de la quantité  $15 + 54 - 18 - 13 = 38$ , c'est-à-dire 8; Q est le reste de la division par 7 de  $4 + 54 - 13 = 45$ , soit 3. Appliquons maintenant les règles analogues à celles qui nous ont servi pour 1886 : le reste de la division de 5487 par 19 est 15 dont le produit par 19 doit être augmenté, non plus de 23, mais de P ou de 8 : la somme 293 divisée par 30 donne pour le *deuxième reste* 23 ; en divisant 5487 par 4 et par 7, on trouve pour restes 3 et 6. On ajoute alors le double de 3, le quadruple de 6, et Q = 3, au lieu de 4; la somme 33 surpasse le deuxième reste de 10 ; en la diminuant de une fois 7, le résultat 26 ne dépasse plus 23 que de 3 unités; c'est le retard cherché; donc, en 5487, Pâques tombera le 26 — 9 ou le 17 avril.

Les règles précédentes comportent seulement deux exceptions : 1° quand le deuxième reste est égal à 29 et le cinquième à 6, le retard calculé aurait sa valeur maximum 35 et Pâques serait le 26 avril; on l'avance d'une semaine en le plaçant au 19 avril (cette exception se présentera en 1981) :



ANNÉES.	RETRARD.	DATE DE PAQUES.	ANNÉES.	RETRARD.	DATE DE P.
1801	14	5 avril.	1817	13	6 avri
1802	27	18 avril.	1818	0	23 mar
1803	19	10 avril.	1819	20	11 avril
1804	10	1 avril.	1820	11	2 avril
1805	23	14 avril.	1821	31	22 avri.
1806	15	6 avril.	1822	16	7 avri
1807	7	20 mars.	1823	8	30 mar
1808	26	17 avril.	1824	27	18 avri
1809	11	2 avril.	1825	12	3 avri
1810	31	22 avri.	1826	4	26 mar
1811	23	14 avril.	1827	24	15 avri
1812	7	20 mars.	1828	15	6 avri
1813	27	18 avril.	1829	28	19 avri
1814	19	10 avril.	1830	20	11 avri
1815	4	20 mars.	1831	12	3 avri
1816	23	14 avril.	1832	31	22 avri

ANNÉES.	RETARD.	DATE DE PAQUES.	ANNÉES.	RETARD.	DATE DE PAQUES.
1833	16	7 avril.	1875	6	28 mars.
1834	8	30 mars.	1876	25	16 avril
1835	28	19 avril.	1877	10	1 avril.
1836	12	3 avril.	1878	30	21 avril.
1837	4	26 mars.	1879	22	13 avril.
1838	24	15 avril.	1880	6	28 mars.
1839	9	31 mars.	1881	26	17 avril.
1840	28	19 avril.	1882	18	9 avril.
1841	20	11 avril.	1883	3	25 mars.
1842	5	27 mars.	1884	22	13 avril.
1843	25	16 avril.	1885	14	5 avril.
1844	16	7 avril.	1886	34	25 avril.
1845	1	23 mars.	1887	19	10 avril.
1846	21	12 avril.	1888	10	1 avril.
1847	13	4 avril.	1889	30	21 avril.
1848	32	23 avril.	1890	15	6 avril.
1849	17	8 avril.	1891	7	29 mars.
1850	9	31 mars.	1892	26	17 avril.
1851	29	20 avril.	1893	11	2 avril.
1852	20	11 avril.	1894	3	25 mars.
1853	5	27 mars.	1895	23	14 avril.
1854	25	16 avril.	1896	14	5 avril.
1855	17	8 avril.	1897	27	18 avril.
1856	1	23 mars.	1898	19	10 avril.
1857	21	12 avril.	1899	11	2 avril.
1858	13	4 avril.	1900	24	15 avril.
1859	33	24 avril.	1901	16	7 avril.
1860	17	8 avril.	1902	8	30 mars.
1861	9	31 mars.	1903	21	12 avril.
1862	29	20 avril.	1904	12	3 avril.
1863	14	5 avril.	1905	32	23 avril.
1864	5	27 mars.	1906	24	15 avril.
1865	25	16 avril.	1907	9	31 mars.
1866	10	1 avril.	1908	28	19 avril.
1867	30	21 avril.	1909	20	11 avril.
1868	21	12 avril.	1910	5	27 mars.
1869	6	28 mars.	1911	25	16 avril.
1870	26	17 avril.	1912	16	7 avril.
1871	18	9 avril.	1913	1	23 mars.
1872	9	31 mars.	1914	21	12 avril.
1873	22	13 avril.	1915	13	14 avril.
1874	14	5 avril.	1916	32	23 avril.



On peut remarquer que, dans la période considérée, Pâques tombe une seule fois le 22 mars, en 1818 ; une fois le 24 mars, en 1940 ; une fois le 24 avril, en 1859 ; deux fois le 25 avril, en 1886 et 1943 ; trois fois le 23 mars, en 1845, 1856 et 1913 ; trois fois le 25 mars, en 1883, 1894 et 1951 ; les dates comprises entre le 25 mars et le 24 avril reviennent un nombre de fois qui varie de quatre à huit inclusivement. Pâques est dans le mois de mars pour 45 années, dans le mois d'avril pour les 155 autres.

La suite des nombres qui mesurent les retards présente quelques traces de périodicité, mais avec de très-nombreux écarts ; quant à exprimer les nombres au moyen d'une fonction entière et de degré simple du millésime, on reconnaît que c'est impossible, parce que les différences des ordres successifs augmentent de plus en plus en valeur absolue.

Nous allons montrer que les formules de Gauss traduisent, aussi bien que le permet leur simplicité relative, l'idée qui a présidé à la fixation du jour de Pâques : ce jour doit être un dimanche, et le premier après la pleine lune qui suit l'équinoxe du printemps. Un choix convenable des deux nombres dont la somme exprime le retard de Pâques sur le 22 mars permet de satisfaire aux deux conditions ; on remarquera d'ailleurs que la première de ces conditions a seule besoin d'être rigoureusement remplie ; la même rigueur n'est

comptés de ce lendemain jusqu'au dimanche de Pâques. Nous allons montrer qu'il est naturel de prendre  $A = a$ , et ensuite nécessaire de faire  $B = b$ .

La détermination de  $A$  est bien simplifiée par cette remarque, due à l'athénien Méton, que 235 lunaisons équivalent sensiblement à 19 années ; je prendrai des années juliennes de 365 jours un quart ; j'adopterai provisoirement le calendrier julien qui fait bissextiles toutes les années dont

le millésime est divisible par 4 ; enfin je négligerai l'écart, toujours inférieur à un jour, entre le commencement de l'année julienne et celui de l'année civile. En vertu de ces conventions, du théorème de Méton et de l'invariabilité admise pour le temps qui s'écoule entre deux pleines lunes consécutives, on peut dire que les pleines lunes reviennent tous les 19 ans aux mêmes dates , et on est amené à partager le temps en cycles successifs de 19 années chacun. Nous prendrons pour premières années de ces divers cycles celles dont les millésimes sont divisibles par 19 ; pour chacune d'elles, la pleine lune pascalle suivra le 21 mars d'un même nombre de jours, que je désigne par  $p$  ; en 1805, dont le millésime est un multiple de 19, la lune a été pleine le 13 avril ; nous sommes donc amenés à prendre  $p = 23$ .

Remarquons maintenant que 13 lunaisons surpassent une année julienne de 18,648 ; nous dirons 19 jours en nombre rond, puisque nous en sommes aux approximations ; si donc, une année, la lune est pleine à une certaine date, elle le sera 19 jours plus tard l'année suivante, et ainsi de suite. On voit que si, au millésime de l'année considérée correspond le *premier reste*  $r$ , cette année sera la  $r - 1^{\text{ème}}$  de son cycle, et la lune sera pleine  $23 + 19 r$  jours après le 21 mars de cette année ; en général,  $23 + 19 r$  sera supérieur à 30, c'est-à-dire sensiblement au nombre des jours d'une lunaison ; la pleine lune dont il s'agit

donnent pour A la valeur  $23 + 19 \times 16 - 30 \times 10 = 27$ ; en reprenant notre raisonnement, mais employant des nombres exacts, on aurait eu

$$A = 23 + 18,648 \times 16 - 29,531 \times 10 = 26,06,$$

c'est près d'un jour de moins que la première évaluation.

L'erreur due à l'inexactitude du théorème de Méton est bien plus faible que celles que je viens de considérer : les 19 années juliennes surpassent seulement de 0,046 les 235 lunaisons du cycle; mais les effets de cette différence s'ajoutent indé-

finiment dans la suite des siècles et finiraient par amener un écart inacceptable entre l'époque vraie et l'époque supposée des pleines lunes. Quand on passe d'un cycle au suivant, la pleine lune d'un rang déterminé dans le cycle avance de 0,0616; au bout de 63 cycles ou 1197 ans, l'avance est de 3,88, soit 4 jours pour 1200 ans, 1 jour pour 300 ans. Pour exprimer le retard de la première pleine lune pascalle des différents cycles sur le 21 mars, on ne doit donc pas prendre un nombre constant tel que 23, mais un nombre qui, tout en restant entier, diminue d'une unité tous les 300 ans; une expression de la forme  $H - E \left( \frac{C}{3} \right)$ , dans laquelle  $H$  est un entier fixe,  $C$  le nombre de centaines du millésime, satisfait à la double condition, et nous l'adopterons pour représenter  $p$ .

Il s'agit maintenant de voir comment les résultats se modifient quand on passe du calendrier julien au calendrier grégorien, qui ne fait plus bissextiles les années centenaires, à moins que leur millésime ne soit divisible par 400 : quand on passe par une des années qui cessent ainsi d'être bissextiles, les dates grégoriennes prennent un jour d'avance sur les dates juliennes correspondantes, et, par conséquent, il faut augmenter d'une unité la valeur de  $p$  qui convient au calendrier julien; on y parviendra en remplaçant, dans l'expression adoptée il n'y a qu'un instant,  $H$  par une quantité de la forme  $H' + C - E \left( \frac{C}{4} \right)$ ,  $H'$  étant



$$10r + 15 + C - E\left(\frac{C}{3}\right) - E\left(\frac{C}{4}\right).$$

ou de  $10r + P$ , c'est-à-dire la valeur générale de  $\alpha$ . Nous laissons encore subsister quelques causes d'erreur, mais leur effet ne deviendra sensible que dans un temps très-éloigné, quelque dix mille ans; il serait peu judicieux de s'en préoccuper.

Une fois adoptée la valeur  $A$  du nombre de jours qui s'écoulent depuis le 22 mars de l'année considérée jusqu'au lendemain de la pleine lune

**pascale**, il faut trouver le nombre complémentaire **B** de jours qui s'écoulent depuis ce lendemain jusqu'au dimanche suivant; dans l'évaluation des nombres définis comme je viens de le faire ou d'une manière analogue, il sera toujours entendu que le terme de départ ne compte pas, mais qu'on a égard à celui d'arrivée : ainsi nous dirons que du dimanche au mardi suivant il s'écoule deux jours. Si **B** était nul, c'est que le lendemain de la pleine lune serait lui-même le dimanche cherché.

On trouve dans l'almanach que le 22 mars 1801 a été un dimanche; nous allons chercher le nombre **D** de jours qui doivent s'écouler depuis ce dimanche jusqu'au  $A^{\text{ième}}$  jour après le 22 mars de l'année considérée, dont le millésime est **M**; **B** sera le plus petit des nombres qu'il faut ajouter à **D** pour former un multiple de 7; il sera toujours inférieur à 7. Je représenterai d'une manière générale par  $[7]$  un multiple quelconque de 7; ce symbole pourra représenter des multiples bien différents dans les diverses expressions où il figurera.

Le nombre de jours d'une année commune est  $365 = [7] + 1$ ; celui d'une année bissextile,  $366 = [7] + 2$ ; donc le nombre de jours qui s'écoulent du 22 mars 1801 au 22 mars de l'an **M** est un multiple de 7 augmenté du nombre  $M - 1801$  des années écoulées d'une date à l'autre, plus encore du nombre de celles de ces années qui sont bissextiles. Soit  $M = 4m + s$ ,  $s$  étant le *troisième reste*, et supposons que nous adoptions le calen-

ou immédiatement supérieur, nous trouverons

$$B = [7] + 4 - 5m - s - A,$$

$[7]$  étant ici tel que le second membre soit inférieur à 7 sans être négatif; on peut à ce second membre ajouter  $21m + 7s + 7A$ , à condition de retrancher un multiple équivalent de 7, et la valeur de  $B$  pourra s'écrire, en remarquant que le multiple de 7 à retrancher l'emporte nécessairement sur le multiple additif,

$$\begin{aligned} B &= 4 + 16m + 6s + 6A - [7] \\ &= 4 + 2s + 4(4m + s) + 6A - [7]; \end{aligned}$$

mais  $4m + s$  est de la forme  $[7] + t$ ,  $t$  étant le *quatrième reste* ; en réduisant les multiples de 7, il vient

$$B = 4 + 2s + 4t + 6A - [7] ;$$

comme  $B$  est inférieur à 7, cette égalité exprime que  $B$  est le résidu par rapport à 7 de  $2s + 4t + 6A + 4$  ; c'est précisément ce que nous avons appelé le cinquième reste  $b$ . On remarquera que maintenant nous n'admettons plus d'à peu près, parce qu'il faut absolument trouver pour le jour de Pâques un dimanche.

Quand on se sert du calendrier grégorien et que  $M$  dépasse 1899, il faut diminuer  $D$  d'autant d'unités qu'il y a, depuis 1801 jusqu'à l'an  $M$ , d'années centenaires dont le millésime n'est pas divisible par 400, puisque ces années ne sont pas bissextiles comme dans le calendrier julien ; en se reportant à un résultat précédemment obtenu, on trouve que le nombre de ces années est

$$C - 18 - \left[ E\left(\frac{C}{4}\right) - E\left(\frac{18}{4}\right) \right] = C - E\left(\frac{C}{4}\right) - 14.$$

Si nous retranchons cette quantité du second membre de l'équation (1), en réduisant 14 avec  $[7]$ , nous aurons pour l'expression générale de  $D$  :

$$D = [7] + 5m + s + A - \left[ 4 + C - E\left(\frac{C}{4}\right) \right].$$

l'équation (2) ; le second membre contient alors  $7A - [7]$ , mais on ne peut savoir *a priori* si la somme algébrique de ces deux termes est positive, nulle ou négative ; on écrira donc

$$A + B = Q + 2s + u \pm [7] :$$

les limites imposées à B montrent qu'il faut choisir [7] et son signe de façon que le second membre soit au moins égal à A, et au plus à  $A + 6$  : le *retard* sera exprimé au moyen de la formule que j'ai indiquée.

Il reste à expliquer comment on a été conduit à

admettre deux exceptions à la règle générale ; le peu de rigueur des calculs à l'aide desquels on a déterminé la valeur de  $A$  laissait une certaine liberté. En premier lieu, on n'a pas accepté pour  $A$  la valeur 29, qui remet la pleine lune pascalle au 19 avril, 30 jours après le 20 mars ; en effet cette pleine lune est censée la première après l'équinoxe du printemps et cet équinoxe peut avoir lieu le 20 mars au matin ; dans ce cas, comme la lunaison est en réalité de  $29^{\frac{1}{2}}$ , 53, la pleine lune pascalle aura lieu le 18 avril, 29 jours après le 20 mars, ou 28 jours après le 21, ce qui revient à réduire  $A$  d'une unité. Si avec  $A = 20$ , on a  $B < 6$ , c'est qu'il y a un dimanche entre le 19 et le 26 avril ; ce sera le premier aussi bien après le 18 qu'après le 19, et la réduction opérée sur  $A$  ne change rien à la date de Pâques ; mais si  $B = U$ , le 26 avril, et aussi le 19, sont des dimanches ; mais nous sommes convenus de prendre le 18 et non le 19 pour la pleine lune ; le dimanche après cette pleine lune devient le 19, et ce sera ce jour-là, au lieu du 26, qu'on célébrera la fête de Pâques : telle est la première des exceptions signalées.

Venons à la seconde : j'ai remarqué que la valeur adoptée pour  $A$  donne pour la pleine lune pascalle une date trop éloignée ; pour  $p = 23$ ,  $r = 16$ , j'ai calculé l'écart, qui était près d'un jour ; quand  $p < 12$ , un calcul identique montrerait que l'écart atteint aussi un jour si  $r > 11$  ; on serait autorisé à diminuer  $A$  d'une unité dès que  $r$  surpasserait 11 ; on ne le fait que si, en même temps,

— — — — —

— — — — —

# LES ACCIDENTS

DE

## CHEMINS DE FER

Par M. Léon LECORNU

Ingenieur des Mines

---

### AVANT-PROPOS.

Nous ne sommes plus au temps où les personnes prudentes s'abstenaient soigneusement de voyager en chemin de fer, et où les autres, avant d'affronter un pareil danger, commençaient par écrire leur testament. Néanmoins, on accuse encore volontiers les grandes compagnies de ne pas faire tout ce qui serait désirable pour la sécurité des voyageurs, et de s'endormir dans leur routine, sans souci du progrès qui doit être la loi de toute entreprise humaine.

Ces accusations n'ont rien de fondé, et elles montrent à quel point le public ignore ce qui se passe, depuis quelques années, dans le monde spécial des chemins de fer. Il nous semble donc utile de vulgariser, autant qu'il dépend de nous,



res cas, responsable d'un accident.

Le service de l'entretien et de la surveillance est chargé d'assurer le bon état de la voie, le gardiennage des passages à niveau, la solidité des clôtures. Les clôtures sont indispensables pour écarter les malfaiteurs et surtout les animaux qui pourraient s'introduire dans l'enceinte du chemin de fer. Un train qui rencontre un bœuf peut le couper sans éprouver lui-même de graves dommages ; mais il ne faut pas s'y fier, et le mieux est d'avoir partout des clôtures infranchissables. Les chemins de fer d'intérêt local sont seuls, de par la loi, dispensés de cette obligation.

Les passages à niveau constituent des interruptions de clôture qu'il est impossible d'éviter. Ces

passages doivent être gardés avec un soin tout particulier, par des agents placés en permanence et chargés de fermer les barrières en temps utile, avant le passage des trains. Pour les trains réguliers, la chose est assez aisée ; mais les trains facultatifs, les machines isolées qui circulent à l'insu des gardes-barrières, peuvent causer de graves dangers. On est obligé de s'en rapporter à l'appréciation de ces agents, et il faut bien avouer qu'une telle garantie est insuffisante.

Quant au bon état de la voie, il constitue l'un des éléments principaux de la sécurité : le moindre défaut peut avoir ici des conséquences funestes. Les rails doivent présenter une résistance suffisante et être fabriqués avec du fer ou de l'acier de première qualité. Les traverses de bois qui les supportent doivent être solides et non pourries, elles doivent être assises avec soin dans le ballast, qui lui-même doit satisfaire à de nombreuses conditions, indiquées par la pratique. Quand il survient un déraillement en pleine voie, l'état de celle-ci est examiné de très-près, non-seulement par les représentants de l'État, mais aussi par ceux de la Compagnie. Les ingénieurs chargés de l'entretien de la voie tâchent naturellement de démontrer qu'elle était excellente, et que le matériel roulant doit seul être mis en cause. Ceux qui ont pour mission de veiller au bon état du matériel roulant cherchent, de leur côté, à faire retomber sur leurs collègues de la voie toute la responsabilité de l'accident. De cette discussion contradic-

pas non plus tout à fait tort, car la statistique démontre qu'en somme, avec des voies solides et du matériel parfaitement entretenu, les déraillements en pleine voie sont chose exceptionnelle.

Les inondations, les éboulements de tunnels ou de tranchées sont des événements qu'on peut généralement prévoir et qui n'entraînent, par suite, d'autres inconvénients pour les voyageurs que celui de se trouver arrêtés en route : ils ne compromettent pas, à vrai dire, la sécurité. Il en est de même des encombrements par la neige. D'ailleurs, dans les pays de plaines, ces encombre-

ments interceptent rarement la circulation. On peut toutefois rappeler la tourmente survenue dans la nuit du 4 au 5 décembre 1879, grâce à laquelle le train-poste de Paris parvint à Caen à 6 heures du soir au lieu de 2 heures du matin, c'est-à-dire avec 16 heures de retard.

Pour en finir avec le chapitre de la voie, mentionnons encore certains accidents extraordinaires, au moins en Europe, comme celui qui survint en Écosse, le 28 décembre 1879, trois semaines après la tourmente dont il vient d'être question. Ce jour-là, à sept heures un quart du soir, pendant une effroyable tempête de vent, au moment où l'express se rendant d'Édimbourg à Dundee traversait la Tay, à 27 mètres de hauteur, sur un pont de trois kilomètres de long livré à la circulation depuis un an seulement, le pont se rompit et fut en partie précipité dans l'abîme, avec la totalité du train. Cet accident, qui occasionna la mort de quatre-vingts personnes, donna lieu à une grande enquête dont les conclusions furent les suivantes : « Ce pont a été mal conçu, mal construit et mal entretenu. Sa chute est due à des défauts inhérents à sa construction, qui, tôt ou tard, devaient conduire à sa destruction. »

Les variétés d'accidents qui se rapportent à l'état du matériel roulant sont presque aussi nombreuses que les pièces diverses dont se composent les locomotives et les wagons : leur énumération serait donc aussi longue que fastidieuse. Le plus souvent, du reste, leur seul résultat est de faire

qu'on puisse offrir aux voyageurs, c'est de les assurer que si la moindre faute est reconnue imputable au mécanicien, si l'organe avarié montre des traces de cassure ancienne qui n'ont pas été aperçues en temps utile, le malheureux agent ne s'en tire pas à moins de 10 ou 20 fr. d'amende.

Les détresses ordinaires ne présentent aucune espèce de danger, pourvu que le train arrêté en pleine voie soit protégé suivant les règles. Certaines avaries de matériel sont plus graves à cause des accidents de personnes qui peuvent en résulter : telles sont les explosions de chaudières et les ruptures de bandages ou d'essieux. Les explosions

sont devenues tout à fait exceptionnelles, malgré la haute pression de la vapeur, à cause de l'excellente construction des chaudières, à cause du soin avec lequel les machines sont constamment surveillées et entretenues, à cause aussi du bon fonctionnement des appareils de sûreté : soupapes, manomètres, niveaux d'eau. etc.

A l'encontre des maîtres de danse, les constructeurs de locomotives ont trouvé l'art de *ne pas sauter*.

La vapeur est réellement subjuguée, elle se fait l'esclave docile de l'homme et, comme l'a si bien dit le poète de Coutances, M. Paul Blier (1) :

Cette ardente vapeur, l'homme à son char l'attelle,  
Il supprime l'espace et le temps avec elle ;

Et, sur l'hippogriffe d'acier,  
Libre et fier il parcourt son sentier métallique  
D'un élan que jamais, dans le stade olympique,  
N'égalerent char ni coursier.

Les ruptures d'essieux et de bandages deviennent aussi de plus en plus rares, à mesure que se perfectionnent les procédés de fabrication, et à mesure que les épreuves de réception deviennent plus sévères.

C'est la rupture d'essieu d'une locomotive qui occasionna le légendaire accident de la rive gauche. Cette catastrophe, survenue le 8 mai 1842, a l'importance d'un fait historique, puisque l'amiral

(1) *Bulletin de la Société Linnéenne de Normandie*, 1880 :  
« La poésie de la science. »

feu, s'étant empilés les uns sur les autres, il fut impossible aux malheureuses victimes, emprisonnées de cette façon, d'échapper à leur sort. Depuis cette époque, l'usage d'enfermer à clef les voyageurs a disparu des chemins de fer français. Mais, dans d'autres pays, en Angleterre notamment, les portières sont encore fermées à clef, au moins du côté de la contre-voie.

Les grands accidents provoquent toujours les grandes réformes. A la suite de la catastrophe de 1842, une commission, dite des accidents, fut créée par le ministre pour rechercher les causes de cet événement et les moyens de prévenir le retour de semblables malheurs. Ce fut le point de départ

d'une longue enquête qui aboutit à la loi de 1845 et à l'ordonnance de 1846 sur la police, la sûreté et l'exploitation des chemins de fer. Cette loi et cette ordonnance nous régissent encore aujourd'hui, leur texte est affiché dans toutes les gares. Il est fort remarquable qu'à une époque où les chemins de fer étaient encore si peu connus, on ait réussi à constituer un ensemble de règles aussi satisfaisant.

La sécurité d'un train en marche repose avant tout sur le mécanicien. Celui-ci ne doit pas seulement veiller au bon état du matériel et maintenir la vitesse de marche dans les limites réglementaires, il doit rester debout, avoir l'œil ouvert sur les signaux de toute nature qui peuvent lui être faits. Il doit, comme le marin, avoir bonne vue et distinguer nettement, de loin, non-seulement la forme, mais encore la couleur des signaux. Le daltonisme, cette affection de la vue qui empêche la perception de certaines couleurs, le rouge principalement, est une maladie plus fréquente qu'on ne le supposait autrefois. On trouve, en moyenne, un individu sur soixante-quinze ne possédant pas la notion du rouge, et pour lequel, ainsi que le disait Arago, les cerises ne sont jamais mûres. Aussi les Compagnies se préoccupent-elles aujourd'hui, avec juste raison, de refuser les candidats mécaniciens affectés de cette infirmité.

Le brouillard, qui aveugle les plus clairvoyants, est l'un des dangers les plus graves que rencontre la circulation des trains, d'autant plus que le





avisé de toucher au mécanisme. Et alors, cette locomotive s'élance comme un animal furieux, aussi puissant à lui seul qu'une charge de cavalerie, capable de renverser tous les obstacles. Le seul remède, en pareil cas, est d'aviser par télégraphe la gare vers laquelle se précipite la machine. Cette gare la dirige, par une manœuvre d'aiguilles, vers une voie secondaire où elle va se briser, sans occasionner d'autres dégâts, pourvu, bien entendu, qu'elle n'ait pas rencontré d'autres trains sur son parcours. C'est principalement pour éviter de pareils dangers qu'il est interdit au mécanicien et au chauffeur de jamais quitter en même temps la machine.

Des wagons isolés peuvent aussi se mettre en mouvement sur les voies principales, au risque de produire des collisions. On les appelle, dans le langage du métier, des *wagons en dérive*. Ce sont, par exemple, des wagons détachés d'un train par une rupture d'attelage ou bien mis en mouvement par le vent à l'origine d'une pente sur laquelle la vitesse va constamment en s'accroissant. Si la pente n'est pas trop longue, les wagons ne tardent pas à s'arrêter. Sinon on opère avec eux comme pour la locomotive déchaînée. On peut aussi se mettre à leur poursuite avec une locomotive qui ne tarde pas à les rattraper, les accoste avec précaution et les ramène en gare.

Nous arrivons aux accidents provenant du seul fait de l'exploitation. Les plus ordinaires sont dus à de fausses manœuvres d'aiguilles. Une aiguille

d'une erreur de direction. En réalité cette sa-  
prescription est parfois violée, soit que l'aiguille-  
guilleur perde la tête, soit que sa main faiblisse  
malgré lui : bref, les déraillements sur les aiguil-  
les sont assez fréquents. Heureusement ils n'en-  
trainent guère de danger pour les voyageurs à  
cause de la faible vitesse que possèdent les trains  
au passage de ces points difficiles ; leur plus  
grand inconvénient est d'obstruer les voies prin-

cipales, et d'interrompre ainsi, pendant quelque temps, la circulation. Quant aux erreurs de direction commises par les aiguilleurs, elles peuvent amener des collisions désastreuses : raison de plus pour que les aiguilles prises en pointe soient toujours abordées avec une vitesse réduite. Hâtons-nous d'ajouter que les hommes de choix, chargés de ce service, ne sont guère exposés à de pareilles méprises.

Les erreurs de signaux peuvent, comme les erreurs d'aiguille, donner lieu à des collisions. Il existe dans l'exploitation des chemins de fer une très-grande variété de signaux. La description des signaux français suffit à remplir un volume in-8° de 650 pages auquel nous devons renvoyer (1).

Les manœuvres de gare s'effectuent toujours sous la protection de certains signaux qui doivent être tournés à l'arrêt en temps utile, et la position des signaux avancés, qui ne peuvent être aperçus de la gare, est contrôlée au moyen de sonneries électriques. Il arrive rarement que les signaux ne soient pas convenablement faits. On peut craindre, la nuit, que la lampe d'un signal avancé ne se trouve éteinte à l'insu des agents ; mais le fait ne se présente guère dans la pratique.

Tout employé, quel que soit son grade, doit *obéissance passive* aux signaux ; c'est la première règle de discipline en matière de chemins de fer. La seconde est qu'à toute heure, les dispositions

(1) Brame et Aguilhon, *Étude sur les signaux*, Dunod, 1883.

les résultats de ce grand mouvement. Les exemples que nous citerons seront, pour la plupart

empruntés à la Compagnie de l'Ouest, parce que c'est elle qui dessert la Normandie, et aussi parce que, dans ces questions de sécurité, elle se montre toujours, nous sommes heureux de le reconnaître ici, l'une des Compagnies le plus résolûment progressives.

## II. — MESURES DE SÉCURITÉ.

Un perfectionnement capital a été réalisé par l'adoption des freins continus, qui nous viennent en droite ligne d'Amérique. Jadis, pour faire arrêter le train, le mécanicien, après avoir supprimé l'action motrice de la vapeur, donnait un coup de sifflet particulier. A ce signal, les conducteurs, placés dans les postes de vigie, tournaient la manivelle de leurs freins, disposés à peu près comme ceux d'une voiture ordinaire, manœuvre longue et peu active pendant laquelle le train parcourait, en se ralentissant, un espace considérable. Il fallait, en effet, plusieurs secondes pour serrer les freins, et, lorsque ceux-ci étaient serrés à fond, leur résistance était insuffisante, parce qu'ils n'agissaient que sur un petit nombre de roues. Aujourd'hui, le mécanicien n'a besoin d'aucun aide : par une simple manœuvre de robinet, il met en mouvement l'air comprimé qui remplit un tuyau disposé dans toute la longueur du train. Aussitôt, sous chaque voiture, l'air vient presser un piston qui serre les freins avec énergie ; en un clin d'œil, toutes les roues sont enrayées. On voit sans peine

tages presque aussi importants. Tous les conducteurs ont sous la main un robinet qui leur permet, en cas d'urgence, d'arrêter eux-mêmes le train. Dès-lors, les voyageurs ne sont plus à la merci d'un mécanicien qui peut soudain perdre la raison ou franchir, à son insu, un signal mis à l'arrêt. Il n'y a plus à craindre non plus qu'un wagon prenne feu sans que le mécanicien s'en aperçoive ; il suffit que l'incendie soit découvert par l'un des agents. Enfin, d'ingénieuses dispositions, imaginées par l'inventeur des freins à air comprimé, M. Westinghouse, ont permis de rendre ces freins *automatiques* : cela veut dire qu'en cas de rupture d'attelage, les freins agissent d'eux-mêmes.

obligeant les deux parties du train à s'arrêter immédiatement. L'avantage est surtout précieux à la montée des longues rampes, sur lesquelles la queue du train ne pourrait plus, comme autrefois, se détacher et s'en aller à la dérive.

Les freins continus ne sont encore appliqués qu'aux trains express. Il est à souhaiter que leur emploi soit étendu à tous les trains de voyageurs.

La Compagnie de l'Ouest a demandé à l'air comprimé un dernier service. Chaque voiture des trains express a été pourvue d'un signal d'alarme dont voici en deux mots le mécanisme. Un voyageur s'aperçoit-il que son wagon prend feu, qu'un essieu est brisé, ou bien encore qu'un voisin en veut à sa bourse ou à sa vie ? il lui suffit de tirer sur la poignée fixée au plafond, près de la lanterne. Cette manœuvre fait jouer un sifflet d'alarme placé sur la locomotive ; le mécanicien, ainsi averti, prévient le conducteur par deux coups d'un timbre spécial, et celui-ci recherche la cause de l'alarme.

Voilà donc une garantie fort précieuse offerte aux voyageurs. Mais surtout que ceux-ci n'aillent pas tenter l'expérience sans nécessité, elle pourrait leur coûter cher ; car la poignée, une fois tirée, ne pourrait plus être remise en place ; elle resterait pendante, pour indiquer au conducteur la voiture d'où l'appel est venu et les mauvais plaisants seraient exposés à tous les désagréments d'un procès-verbal avec ses conséquences.

Les appareils fixes ont été l'objet de perfection-



destement la *consigne*. Cette consigne, il est inutile de le dire, doit être observée avec une rigueur toute militaire. Mais hélas ! les aiguilleurs ne sont pas infailibles. Et comment espérer que l'agent chargé d'appliquer un règlement aussi compliqué ne fera jamais de fausses manœuvres ?

La difficulté a été vaincue, grâce à une idée que nous oserions presque qualifier d'idée de génie, car elle est simple comme toute idée de génie, et qui constitue le principe des *enclenchements*. L'invention fut faite, il y a trente ans, par M. Vignier, employé de la Compagnie de l'Ouest, et celle-ci eut l'honneur de le mettre la première en pratique. Mais, comme il arrive pour beaucoup

d'inventions, on n'en saisit pas dès le début l'immense portée, et c'est seulement de nos jours qu'elle est devenue d'une application universelle. Les enclenchements sont des liaisons mécaniques établies entre les aiguilles et les signaux, de manière à faire en sorte que toute combinaison dangereuse soit rendue matériellement impossible. Ainsi, un train venant de Bayeux et arrivant à Caen, au poste de la prairie, trouve devant lui un signal d'arrêt. Or, ce signal ne peut être effacé sans que les autres signaux soient tournés à l'arrêt, de façon à arrêter les trains qui viendraient soit de Flers, soit de Caen, soit de l'embranchement de Courseulles et qui pourraient rencontrer le premier ; sans que, de plus, toutes les aiguilles soient disposées dans la direction voulue. Entrez dans l'une de ces cabines d'observation où se tiennent les aiguilleurs, vous y verrez une sorte de clavier formé par des leviers qui servent à manœuvrer, ceux-ci les aiguilles, ceux-là les signaux de protection. Le nombre de ces leviers s'élève parfois à cent et même davantage. Amusez-vous, si le gardien vous le permet, ce qui est au moins douteux, à déranger au hasard la position de ces leviers. Les uns obéiront à la pression de votre main, les autres résisteront par le fait d'enclenchements invisibles. Supposez maintenant que de tous les côtés, de dix lignes, de vingt lignes si vous le voulez, aboutissant au poste que vous occupez, surgissent des trains se croisant en tous sens et à toute vitesse, votre fantaisie aura

tretenus, donnent des résultats excellents ; néanmoins, ils sont de nature à faire naître une nouvelle inquiétude. Car enfin, lorsque l'aiguilleur est auprès de l'aiguille, il s'assure, de ses propres yeux, qu'elle est bien placée et qu'elle ne reste pas à moitié entrebaillée. A 3 ou 400 mètres de distance, l'aiguilleur ne voit plus rien et n'est plus averti des déraillements possibles. Heureusement, on a paré à ce danger par divers moyens, entre autres par l'emploi des *contrôleurs d'aiguilles*. Ces appareils consistent essentiellement dans une sonnerie électrique, qui fait entendre son tintement tant que la pointe d'aiguille n'est pas rigoureusement appliquée contre le rail. Des leviers

spéciaux permettent, en outre, de verrouiller l'aiguille dans la position voulue.

Une chose manque encore pour que la sécurité soit complète. Les signaux sont des obstacles purement moraux ; ils agissent uniquement sur l'esprit du mécanicien. Ici encore, nous nous trouvons en présence de la faiblesse humaine, et il importerait de s'en affranchir. Des essais ont été faits dans ce but : on a imaginé ce qu'on appelle, dans le langage du métier, un *crocodile*. C'est un appareil ressemblant, assez vaguement du reste, à ce genre d'animal, placé au milieu de la voie, à peu de distance du signal. Un balai métallique porté par la locomotive caresse, en passant, le dos de l'animal. Si le signal est ouvert, rien ne se produit. S'il est fermé, un courant électrique s'élance dans le balai métallique et va manœuvrer les freins continus : le train s'arrête donc immédiatement, sans aucune intervention des agents. Ce dispositif ingénieux n'est pas encore entré dans la pratique courante ; d'ailleurs, le danger auquel il s'adresse est réellement minime.

Nous venons de citer un appareil placé sur la voie et agissant, à un moment donné, sur le train en mouvement. Inversement, il existe des systèmes dans lesquels le train, en passant, presse une pédale et fait ainsi marcher une sonnerie qui avertit de son arrivée soit une gare, soit un passage à niveau important. On a pu également, au moyen de pédales manœuvrées de la même façon, faire en sorte qu'un train, au moment d'aborder

utiles sur les longues pentes, que les mécaniciens sont portés à parcourir trop vite, parce que, de cette façon, ils gagnent du temps sans brûler de charbon. En réalité, la présence du mouchard est bien vite éventée ; mais ce n'est pas un mal, au contraire, car le mécanicien, se sachant surveillé, évite avec soin de se mettre en faute ; de répressive, la surveillance devient préventive.

Les applications de l'électricité que nous avons rencontrées jusqu'ici sont bien secondaires ; elles donneraient à elles seules une faible idée du rôle que joue et que jouera de plus en plus ce mer-

(1) Le nom technique est *dromoscope*.

veilleux agent dans l'exploitation des chemins de fer. L'Exposition d'électricité de Paris, en 1881, ne présentait pas moins de soixante-quatre appareils électriques pour la sécurité des chemins de fer.

« Sans attribuer, écrivait à cette occasion, en 1882, le Ministre des Travaux publics aux Compagnies, sans attribuer à l'électricité, dans l'exploitation de nos voies ferrées, une prépondérance exclusive, il faut lui accorder largement la part que la science moderne lui assigne déjà, et s'en servir comme d'un auxiliaire puissant, éminemment propre à seconder l'action intelligente de l'homme, à le préserver des défaillances et des oublis, et à réparer autant que possible, dans certains cas, la faute qu'il aurait pu commettre. »

Tout le monde sait que, grâce à l'électricité, les chefs de gare, communiquant à grande distance, peuvent se concerter pour toutes les mesures de sécurité, demander au besoin les machines de secours, s'avertir des dangers de toute nature. On peut dire hardiment que, sans l'électricité, l'exploitation régulière des chemins de fer serait chose impossible, et l'on ne s'en aperçoit que trop lorsqu'il arrive un dérangement quelconque des appareils télégraphiques. Cependant ceux-ci sont évidemment appelés à céder, un jour ou l'autre, une partie de leur rôle aux appareils téléphoniques, qui commencent déjà à faire leur apparition dans quelques haltes. La téléphonie est à la télégraphie ce que la conversation ordinaire est à celle de

sine de Montsecret, il se dirige sur Flers, et, comme la voie est unique, une collision est inévitable. S'il y avait eu un moyen quelconque d'avertir les gardes-barrières échelonnés sur le parcours, les quelques minutes écoulées entre l'ordre fatal et la catastrophe n'eussent pas été perdues en angoisses stériles; mais ce moyen faisait alors complètement défaut. Aujourd'hui, le moyen existe. Sur toutes les voies uniques un peu fréquentées, des cloches électriques de forte dimension, grosses à peu près comme des cloches à melon, sont placées au voisinage des gares et des maisons de gardes-barrières. On les appelle les *cloches allemandes*, parce que les Allemands nous

ont donné l'exemple de leur emploi, et il faut avouer que, cette fois, ils nous ont rendu service. Supposons, pour fixer les idées, qu'un train soit sur le point de quitter la gare de Bayeux pour aller à celle d'Audrieu. Le chef de gare de Bayeux presse un bouton et sonne trois fois deux coups. C'est le signal convenu pour annoncer le départ d'un train montant, c'est-à-dire d'un train qui se dirige vers Paris. La sonnerie se répète bruyamment à Audrieu et à tous les postes intermédiaires ; tout le monde est averti, et tous les gardes ferment leurs barrières en temps utile. Inversement, si un train part d'Audrieu pour se rendre à Bayeux, le chef de gare d'Audrieu sonne trois fois trois coups, et tout le monde sait, jusqu'à Bayeux, qu'un train va circuler dans le sens descendant, c'est-à-dire d'Audrieu vers Bayeux. Supposons maintenant qu'après avoir été averti par la gare de Bayeux du départ d'un train montant, le chef de gare d'Audrieu, par erreur ou par distraction, annonce le départ d'un train descendant : les deux sonneries contradictoires vont avertir tous les gardes-barrières du danger qui se prépare ; dans ce cas, tous ont l'ordre formel de placer des pétards sur la voie et d'arrêter tout mouvement jusqu'à ce que l'entente soit rétablie. Les cloches servent aussi dans le cas où un garde s'aperçoit de toute autre cause de danger qu'il est impossible de faire disparaître en temps utile, telle que wagons en dérive, rails cassés, animaux circulant sur la voie, etc. A cet effet, chaque garde a la possibilité de



nos voisins.

Le point de départ de l'emploi du bâton-pilote est ce qu'on nomme le service en navette, organisé encore aujourd'hui sur les lignes très-peu fréquentées ou bien sur les lignes très-courtes, comme l'embranchement de sept kilomètres qui réunit Isigny à la grande ligne de Paris à Cherbourg. Dans ce cas, une seule locomotive suffit à tous les besoins, hormis les détresses, qui sont prévues par des règlements spéciaux. En temps normal, une seule locomotive est affectée au service de la ligne : elle va dans un sens, revient dans l'autre, se déplace librement dans son petit domaine ; et, comme l'accès en est rigoureusement interdit à toute au-

tre machine, les rencontres de train sont par cela même impossibles. Maintenant, il est bien clair que, si nous avons un nombre quelconque de machines, mais un seul mécanicien, le même résultat serait obtenu au point de vue de la sécurité. Supposons encore qu'il y ait autant de mécaniciens que de machines, mais qu'aucune d'elles ne puisse se mettre en route sans emmener avec elle un agent déterminé, toujours le même ; les collisions sont encore rendues impossibles. Cet agent, qui prend le nom de pilote, existe en effet dans certains cas, par exemple, lorsqu'à la suite d'un accident survenu sur une ligne à double voie, on est obligé d'organiser temporairement la voie unique. Mais les Anglais ont remarqué qu'il n'était pas du tout nécessaire d'entretenir un agent pour se promener ainsi sur la ligne, et qu'un simple bâton ferait tout aussi bien l'affaire. De là l'idée du bâton-pilote, qui fait songer au roi Soliveau de la fable.

Pour la mettre en pratique, on divise la ligne en un certain nombre de sections. Chacune d'elles est pourvue d'un bâton-pilote de forme ou de couleur distincte, portant une plaque, et sur cette plaque est indiquée la section à laquelle le bâton est affecté. Aucune machine ne doit, en principe, quitter une gare si le bâton correspondant à la section sur laquelle la machine doit s'engager n'a pas été remis au mécanicien par le chef de gare.

L'observation rigoureuse de cette prescription

de bulletins.

L'idée est à coup sûr ingénieuse ; mais il n'est pas difficile d'apercevoir ses inconvénients. Rien n'empêche, en effet, le chef de gare de prendre à la fois plusieurs bulletins, et, par conséquent, le principe même du système se trouve violé. Aussi la Compagnie de l'Ouest a-t-elle trouvé plus simple et plus sûr de prescrire qu'en pareil cas, le chef de gare, avant d'expédier le premier train, doit faire constater la présence du bâton par le conducteur chef et le mécanicien, puis remettre à chacun d'eux un bulletin, détaché d'un livre à souche, mentionnant que le bâton reste à sa gare. Un bulletin du même genre est employé lorsque,

par suite de retard d'un train, il est nécessaire de changer le croisement avec un train marchant en sens contraire. Le bulletin est alors accompagné d'un certificat constatant que les dépêches réglementaires de sécurité ont été échangées avec la gare suivante.

En un mot, dans aucun cas, un train ou une machine ne peut quitter une gare sans être porteur du bâton, ou d'une pièce qui explique et justifie son absence.

Pour diminuer encore, s'il est possible, les chances de collision sur la voie unique, la Compagnie de l'Ouest a mis en pratique ce qu'elle appelle le *Journal du Train*. Chaque train est accompagné d'une sorte de feuille de route, sur laquelle ont été indiqués à l'avance tous les croisements qui doivent être effectués. Lorsque le train arrive à une gare de croisement, le chef de gare, avant de donner le signal du départ, doit remplir une case blanche du journal réservée à cet effet, en mentionnant exactement à quelle heure est arrivé le train attendu en sens contraire. Notons cette prescription. Si l'on avait exigé seulement que le chef de gare affirmât l'arrivée de ce train, une erreur serait à craindre; mais, pour indiquer l'heure et la minute de l'arrivée, il faut l'avoir notée, car il n'est pas admissible que le chef de gare soit assez coupable pour inventer un renseignement qu'il doit faire suivre de sa signature. Mais, il faut prévoir le cas où, par suite de retard, le croisement serait reporté à une autre

On a donc imaginé de doubler la voie, sur une longueur de quelques kilomètres, aux abords des grandes gares, et de reporter les têtes de voies uniques en rase campagne, en concentrant le service de sécurité dans un de ces postes détachés dont nous avons déjà parlé. C'est ce qui arrive pour Caen au poste de la prairie. Le chef de gare de Caen expédie, à l'heure voulue, les trains qui se dirigent sur Flers, sur Cherbourg, sur Courseulles, sans s'inquiéter, en aucune façon, de savoir quels trains ils vont croiser. Au poste de la prairie cesse la double voie. Mais là tous les trains s'arrêtent. Le chef de poste, bien tranquille dans son observatoire, ayant sous la main les leviers qui com-

mandent les aiguilles et les signaux, avec la garantie que donnent les enclenchements, vise les journaux de train, sonne les cloches électriques ou délivre le bâton-pilote, et ne laisse partir un train que lorsqu'il peut le faire sans danger. Il semble impossible d'obtenir un plus haut degré de sécurité.

Ainsi se trouve réglée la redoutable question de la voie unique, et l'on peut admettre aujourd'hui que, si la voie unique est incommode, elle n'est pas plus dangereuse que la double voie. Mais celle-ci exige elle-même des moyens de protection plus efficaces que ceux dont on s'est longtemps contenté. Plus la vitesse des trains express devient considérable, plus les trains de marchandises deviennent nombreux, plus on doit craindre qu'une fausse manœuvre, une infraction au règlement, un malentendu quelconque ne jettent deux trains l'un sur l'autre, et, bien qu'ils marchent alors dans le même sens, il suffit que le premier soit un lourd et lent train de marchandises, que le second possède une marche rapide, pour que le choc demeure redoutable. Les freins continus offrent déjà, à cet égard, de précieuses garanties; mais l'administration n'a pas jugé que ce fût assez, et, pour les lignes les plus fréquentées, elle a prescrit le *block system*.

Le mot, d'aspect barbare, est d'importation anglaise. Il signifie que chaque train est protégé par une sorte de blocus. En France, on dit aussi le *système du cantonnement*.

marche, les rencontres deviennent possibles. Le système du cantonnement substitue à l'intervalle de temps un intervalle de distance, et fait en quelque sorte le vide autour de chaque train. Il dit : lorsqu'un train est engagé sur telle section, par exemple , entre Mantes et Épône , aucun train ne peut partir de Mantes avant l'arrivée du premier à Épône. Chaque train est donc bloqué sur sa section ; de là le nom du système.

Mais la rigueur d'une telle prescription, très-satisfaisante en théorie, aurait le grave inconvénient que tout retard d'un train ferait sentir son effet sur l'ensemble du service, et l'on a été obligé de tempérer l'état de blocus par certains adoucissements.

sements qui ont conduit à ce que l'on nomme le *block system permissif*. Voici, en résumé, comment les choses se passent aujourd'hui sur le réseau de l'Ouest. Au moment où le train s'engage sur une section, le chef de gare presse un bouton sur lequel est écrit le mot : *départ*. Au-dessus du bouton, une petite aiguille, qui était verticale, s'incline dans le sens de la marche du train ; à la station d'arrivée, la communication électrique fait incliner dans le même sens une aiguille semblable. Quand le train est arrivé à l'autre gare, le chef de celle-ci presse un bouton qui porte le mot : *arrivée*. Immédiatement, les deux aiguilles se relèvent, et la voie est libre pour un nouveau train. On a même proposé de perfectionner le procédé en reliant ces petits signaux avec les grands signaux, seuls visibles du mécanicien, de telle façon que celui-ci se trouve arrêté tant que la voie n'est pas libre. Maintenant, pour rendre le système permissif, pour lui donner cette élasticité jugée indispensable, on admet qu'au bout de cinq minutes, un nouveau train peut être autorisé à partir, lors même que la voie ne serait pas libre, pourvu que le chef de gare remette au mécanicien un bulletin écrit lui prescrivant de marcher lentement jusqu'à la gare suivante. S'il y a dix minutes écoulées, on ne remet plus de bulletin au mécanicien ; mais un petit signal, sur lequel est écrit le mot *attention*, est présenté à la vue de cet agent tant que le train précédent n'a pas encore quitté la section.



Nous connaissons maintenant la nature et la portée des réformes introduites depuis cinq ans pour augmenter cette sécurité, qui est le premier droit des voyageurs. On vient de voir que les grandes Compagnies, stimulées par l'État, ne reculent devant aucune dépense, devant aucune complication de service pour diminuer de plus en plus le nombre et la gravité des accidents. Il serait fort intéressant de connaître les résultats pratiques de toutes ces améliorations; malheureusement, les dernières statistiques officielles s'arrêtent à l'année 1881, et, à cette époque, la plupart des réformes étaient encore à l'état de projet.

D'ailleurs, pour obtenir des conclusions de quelque portée, il faudrait pouvoir opérer sur une période de dix années au moins. Quoi qu'il en soit, en 1881, l'exploitation des chemins de fer français d'intérêt général a causé la mort de 512 personnes et occasionné des blessures à 1,348. Sur les 512 personnes tuées, 468 l'ont été par le fait de leur propre imprudence et 44 seulement par des causes auxquelles elles ne pouvaient se soustraire. La foudre fait plus de victimes dans le même temps : car, de 1835 à 1863, elle a tué en France 2,238 personnes, soit en moyenne 77 par an.

Les chiffres qui précèdent s'appliquent aux victimes de toute catégorie : voyageurs, agents des chemins de fer et autres personnes, comme celles qui se font écraser en traversant des passages à niveau. En ce qui concerne spécialement les voyageurs, on compte 59 tués et 346 blessés. Pour bien apprécier la valeur de ces chiffres, il convient de les comparer au nombre de voyageurs transportés. On trouve ainsi que, pour trois millions de voyageurs, il y a eu à peu près un voyageur tué et six voyageurs blessés (1).

(1) Le nombre total des accidents, en 1881, a été de 2,064, se décomposant ainsi :

Déraillements. . . . .	185
Collisions . . . . .	190
Accidents divers sur la ligne. . . . .	692
Accidents divers dans les stations . . . . .	997

Le nombre des kilomètres exploités s'élevait à 24,249. Il y a donc eu environ 1 accident pour 12 kilomètres.

Si quelque voyageur, éprouvant encore un reste d'inquiétude, nous demandait des conseils pratiques sur l'art de se conserver intact, nous lui dirions : « Placez-vous, autant que possible, vers le milieu du train, et dans le milieu d'un wagon ; vous aurez moins de chances d'être écrasé par les wagons voisins. Voyagez à reculons, de peur qu'une collision ne vous projette contre la paroi opposée. Si vos moyens vous le permettent, préférez les premières classes, dont les ressorts sont meilleurs et dont le capitonnage adoucira les chocs ; mais ne voyagez pas dans les coupés, ces soi-disant places de luxe, dont les tablettes saillantes, les glaces nombreuses, sont autant d'engins

capables de vous blesser. La nuit, gardez-vous de dormir ; soyez armé jusqu'aux dents, et, s'il survient un individu suspect, tenez-vous prêt à sauter sur le bouton d'alarme. Fuyez les trains rapides, qui vont trop vite et se jettent sur les autres ; fuyez les trains de plaisir, qui font trop durer le plaisir, et se font tamponner par les trains rapides. Enfin, dès que vous verrez paraître le brouillard, descendez à la première station et restez-y jusqu'à ce qu'il soit dissipé. »

Voilà les conseils dictés par la prudence. Je dois avouer que je ne les suis jamais, et que bien d'autres personnes font comme moi.

#### IV. RESPONSABILITÉ.

En réalité, on s'occupe fort peu, dans la vie courante, du danger des accidents de chemins de fer, pas plus qu'on ne s'inquiète de celui des tremblements de terre qui peuvent venir à l'improviste, comme à Ischia ou en Espagne, ruiner les édifices et faire des milliers de victimes.

Mais, par exemple, lorsqu'une catastrophe se produit, les esprits s'émeuvent, et passent de l'excès de tranquillité à l'excès d'inquiétude. C'est alors que les gens les plus débonnaires enverraient volontiers, sans enquête, le directeur de la Compagnie répondre en personne, en cour d'assises, comme un vulgaire criminel, de la vie de ceux qu'il n'a pas su protéger. Ceci prouve quelles

nécessaire pour l'achat des traverses et que Le directeur a refusé le crédit, ordonnant de laisser les pièces mauvaises en service jusqu'à nouvel ordre, c'est lui le vrai coupable, et il l'est à haut degré, parce que, soit par négligence, soit par un esprit d'économie des plus condamnables, il a exposé la vie des voyageurs. Si, au contraire, le directeur a fourni au chef du service de l'entretien tous les moyens d'entretenir la voie, le directeur, lui, est hors de cause. Le même raisonnement s'applique au chef du service de l'entretien qui est ou n'est pas responsable, suivant qu'il a ou non rempli le devoir qui lui incombe en vertu de sa position ; il est évident qu'un pareil agent, dans

un réseau de deux, trois ou quatre mille kilomètres et plus, ne peut être tenu de vérifier par lui-même l'état des traverses sur tous les points des lignes. — L'ingénieur de section qui, lui, n'a que 60 ou 80 kilomètres à entretenir, a déjà des devoirs tout autres. Il doit savoir que sur tel ou tel point les traverses sont à changer. Il a dû faire approvisionner les matériaux nécessaires et donner des ordres précis. S'il ne l'a pas fait, il est responsable. S'il l'a fait, si, par exemple, il a ordonné qu'à telle date, tel travail d'entretien soit fait, et si le chef poseur ou tout autre agent de la voie sous ses ordres ne l'a pas fait, c'est sur ce dernier que pèse la responsabilité.

« Considérons, dit encore M. Bontoux, un accident des plus graves en général, le tamponnement ou la prise en écharpe d'un train par un autre, soit dans une gare, soit dans une bifurcation. L'accident a eu pour cause immédiate une violation des règlements; le second train n'a pas été arrêté par un signal comme il aurait dû l'être. L'agent qui devait faire et n'a pas fait le signal est coupable. L'employé de la station peut l'être aussi, voilà le premier degré épuisé sans conteste. Mais au-dessus ? — Eh bien, s'il est établi par une enquête : que la distribution du service dans la gare est mal faite et que l'agent préposé à la manœuvre du signal ne pouvait y suffire ; que le chef de gare, ayant un personnel insuffisant, a vainement demandé à son chef de service du personnel supplémentaire ; que l'itinéraire des trains a été

de 1,000 fr. par jour de retard, et, en cas d'accident, rendaient le directeur et les administrateurs solidairement responsables vis-à-vis des victimes et de leurs familles. — Le travail des agents des Compagnies était limité à douze heures par jour dans le service sédentaire, et à dix heures dans le service actif, sous peine d'une amende de 100 à 500 fr. pour leur chef direct, sauf le cas de force majeure judiciairement établi.

Ces dispositions étaient sévères mais justes. Par une circulaire du 17 avril 1883, le ministre des Travaux publics a lui-même insisté auprès des Compagnies sur la nécessité de ne pas imposer de fatigues excessives aux agents. Si le reste du projet de M. de Janzé avait été aussi raisonnable, il est probable qu'il ne fût pas tombé dans l'oubli. Quoi qu'il en soit, il ne semble pas que l'avortement de ce projet doive être regretté. Les hauts fonctionnaires des Compagnies ont un sentiment assez vif de leur responsabilité morale, pour donner au public des garanties suffisantes.

Les Compagnies françaises, proclamons-le hardiment, comprennent toute la grandeur de leur rôle. Elles savent qu'elles ne représentent pas seulement des entreprises financières, que l'État leur a délégué une partie de sa propre mission, et jamais celui-ci n'est mieux écouté par elles que lorsqu'il parle au nom de la sécurité publique.

---





# MÉMOIRES



## II. — PARTIE LITTÉRAIRE



.

# QUATRIÈME CROISADE

---

## LA DIVERSION

SUR

# ZARA & CONSTANTINOPLE

Par M. Jules TESSIER

Membre titulaire

---

### INTRODUCTION.

M. Geffroy, avec l'autorité qui lui appartient, **r**appelait naguère, dans *la Revue des Deux-Mondes* (1), tout ce que l'histoire des Croisades **d**oit depuis tantôt trois siècles à l'érudition française.

On peut dire en effet que l'impulsion féconde, **d**onnée dès 1611 par le calviniste Bongars, ne s'est **g**uère arrêtée ni ralentie chez nous un seul instant. **P**eut-être même le mouvement, qui semble **e**ntraîner la science française vers l'Orient Latin,

(1) *Revue des Deux-Mondes*, du 1<sup>er</sup> décembre 1883 : *Une enquête française sur les Croisades et l'Orient Latin.*

encore un sérieux intérêt? Et sans compter les *Scriptores minores* des Guerres saintes, qui restent à publier ou à découvrir, combien de secrets, l'iconographie, l'épigraphie, la numismatique, la sigillographie, ne nous gardent-elles pas?

Le nombre et l'importance des travaux de ce genre, déjà publiés ou annoncés par la Société de l'Orient Latin, nous promet une ample moisson pour l'avenir; et nous pouvons regarder sans envie ce qui se passe chez nos voisins et rivaux de l'autre côté du Rhin.

Certes, nous applaudissons volontiers aux savantes publications de MM. de Sybel, Hopf et Prutz; mais il n'en est pas moins vrai, comme le

dit si bien M. Geffroy, que l'étude des croisades demeure et doit demeurer pour ainsi dire notre domaine propre ; il n'en est pas moins vrai que la tâche, entreprise par nous, présente chaque jour, en grandissant, « *un caractère de plus en plus scientifique et national ; et il convient que Paris en ait l'honneur plutôt que Berlin.* » Oui, l'enquête ouverte sur les croisades est bien par excellence une *enquête française* ; et si le dernier mot doit être jamais dit sur les *Gesta Dei per Francos*, il faut qu'il le soit par des Français.

Nous ne devons pas nous dissimuler que la tâche est immense ; pour la mener à bonne fin, ce n'est pas trop du concours de toutes les bonnes volontés. Voilà pourquoi, sans doute, l'illustre membre de l'Institut, président du jury d'agrégation d'histoire, avait désigné l'année dernière comme thèse du moyen âge le sujet suivant : « Étudier, d'après les documents originaux, les événements qui ont amené l'établissement de l'empire Latin de Constantinople » ; en d'autres termes, chercher les raisons qui ont détourné de sa route la quatrième croisade.

En s'adressant à l'Université de France, M. Geffroy devait être sûr que sa pensée serait comprise, l'appel entendu, et que, parmi les maîtres de l'Enseignement supérieur, les plus modestes voudraient à honneur d'apporter leur obole au trésor amassé, sans relâche, par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et la Société de l'Étude du Moyen Âge.



# PREMIÈRE PARTIE.

---

## I.

### ÉTAT DE LA QUESTION.

On sait que la quatrième croisade, au lieu de se diriger sur l'Égypte, se détourna sur Zara d'abord pour s'arrêter ensuite à Constantinople.

Villehardouin raconte à ce sujet que les croisés, ses compagnons, arrivés à Venise dans l'été de 1202, s'étaient trouvés hors d'état de parfaire la somme stipulée pour leur transport, et que la République alors leur proposa de proroger le terme du paiement, s'ils voulaient l'aider à conquérir Zara. Premier *accident tout fortuit*, qui aurait amené nos croisés sur les côtes de Dalmatie.

Là, les instances et les promesses du jeune Alexis vinrent modifier une seconde fois leur itinéraire. Pour prix de leur concours contre l'usurpateur, son oncle, le Prétendant à l'Empire grec devait, non-seulement acquitter la créance vénitienne, mais aider plus tard nos croisés à délivrer la Terre-Sainte : second *accident, non moins prévu*, qui aurait, après maintes péripéties,



quiemment sur le point de savoir qui, dans ~~les~~ <sup>ces</sup> intrigues ou complots, a joué le rôle prépondérant,

(1) M. Streit, dans sa brochure sur *Venise et la diversion de la 4<sup>e</sup> croisade*, dont nous allons parler tout à l'heure, n'hésite pas à le reconnaître ; il dit, p. 2 . « Die wissenschaftliche Forschung unseres Jahrhunderts hat sich desselben geachtet und trotz des gewichtigen Zeugnisses des *Marchalls von Champagne*, auf welches *Wilken* und *Fr. von Raumer* sich stützen mussten . »

Venise ou l'Allemagne, le doge Dandolo ou Philippe de Souabe.

Toute la polémique, engagée à ce sujet des deux côtés du Rhin, se trouve à peu près résumée, d'une part dans une *Brochure* de M. Streit (1), de l'autre dans deux *Mémoires* du comte Riant (2).

Nous ne pouvons songer à donner ici, desdits *Mémoires* ou de ladite *Brochure*, une analyse même sommaire. Nous nous contenterons d'en indiquer les conclusions et l'esprit.

La brochure de M. Streit n'est en réalité qu'un long historique, trop long peut-être, des rapports de Venise avec l'empire de Byzance. On ne voit pas bien, par exemple, le lien étroit qui rattache à la quatrième croisade l'alliance contractée par les Vénitiens avec Alexis Commène, au temps de Robert Guiscard. Toutefois, autant que nous avons pu démêler la pensée maîtresse de l'érudit allemand, le moyen âge aurait eu sa *question d'Orient byzantine*, comme le nôtre a sa *question d'Orient turque* ; et Venise aurait mis à surveiller l'*homme malade* d'alors le même soin, le même intérêt jaloux que peuvent mettre l'Angleterre ou la Russie actuelles à surveiller l'homme malade d'aujourd'hui. La quatrième croisade serait donc un

(1) *Venedig und die Wendung des vierten Kreuzzuges gegen Konstantinopel*, von Ludwig Streit, Anklam, 1877.

(2) *Revue des questions historiques* : Innocent III, Philippe le Souabe, et Boniface de Montferrat, t. XVII et XVIII ; et le *changement de direction de la 4<sup>e</sup> croisade*, t. XXIII.

l'érudit français. Si le doge Dandolo est pour M. Streit le héros de la croisade, pour M. Riant Philippe de Souabe en est le mauvais génie. Comme Dandolo dans la thèse allemande, Philippe de Souabe joue dans la thèse française le principal rôle ; c'est lui qui, de loin, dans l'ombre, prépare tout, dirige tout ; c'est lui qui suggère à Philippe-Auguste l'idée d'imposer pour chef, à nos croisés de France, le marquis de Montferrat ; c'est lui qui, par l'intermédiaire du marquis, son agent, essaie d'entraîner ou de duper Vénitiens et Français, et

(1) Voir notamment tout le dernier paragraphe de la brochure *Venedig und die Wendung...*, p. 33-34.

jusqu'au pape lui-même. Si bien que la conquête de Constantinople n'est plus ici *affaire vénitienne*, mais « *au premier chef, une œuvre germanique.* »

On voit combien MM. Streit et Riant sont loin l'un de l'autre. Ils le sont encore, et à un autre point de vue que nous ne saurions négliger.

L'érudit allemand (sans vouloir en rien diminuer son mérite) n'a guère fait, en somme, que reprendre, en la complétant, l'œuvre de ses devanciers, MM. Taffel et Thomas, Heyd et Hopf; et on ne peut vraiment dire qu'il ait jeté sur la question la moindre lumière nouvelle.

M. Riant, au contraire, aura contribué plus que personne à l'éclairer dans l'avenir, sinon par ses articles de la *Revue des Questions historiques*, du moins par son excellente édition de Gunther (1), par son importante publication des *Exuviae sacræ Constantinopolitanæ* (2), qui s'ouvrent par une étude si vraiment magistrale des sources de la quatrième croisade.

Que M. Riant ait pu se tromper sur le rôle joué dans la quatrième croisade par Innocent III, Philippe de Souabe et le marquis de Montferrat, il est permis

(1) *Guntheri... historia Constantinopolitana*, Genève, 1875.

L'*Historia Constantinopolitana* a été insérée aussi dans le premier volume des *Exuviae sacræ*, p. 57-126. C'est à cette dernière que nous renverrons toujours le lecteur, l'édition de 1875 étant presque introuvable; nous ne devons qu'à la précieuse libéralité de M. Riant d'avoir pu la consulter.

(2) *Exuviae sacræ Constantinopolitanæ*, 2 vol. in-8°, Genève, 1877.

gnifiant ou misérable que leur assigne la critique contemporaine. Ils ne figurent, en effet, dans les thèses *vénitienne* ou *allemande* qu'à l'état de simples comparses. Instruments inconscients d'ambitions étrangères, il semble que leur destinée soit d'aller où on les mène, sans savoir, sans se demander pourquoi. A peine si deux ou trois d'entre eux, les grands chefs, sont dans le secret des meneurs, dont ils servent les desseins, sans qu'on en voie, ni qu'on nous en donne la raison.

Est-il donc vrai que nos croisés aient été à ce point les dupes ou les complices aveugles des intrigues vénitiennes ou allemandes ?

Est-il vrai, d'autre part, que Villehardouin ait

ignoré ou caché lesdites intrigues, et qu'il nous faille, par conséquent, révoquer en doute, soit sa clairvoyance, soit sa bonne foi ?

Tel est le double problème aujourd'hui posé. On voit quel intérêt spécial il présente pour nous autres Français.

Afin d'avoir quelque chance de le résoudre, nous avons pensé qu'il fallait, avant d'aborder la question vénitienne ou allemande, étudier d'abord la quatrième croisade dans ses origines françaises, dans ses préliminaires français, ce qu'ont peut-être trop négligé de faire MM. Streit et Riant.

Comment se vanter, par exemple, de connaître les raisons multiples qui ont détourné nos croisés de l'Égypte, si l'on ne connaît d'abord l'esprit qui les animait, puis et surtout les difficultés ou les discussions qu'a pu et dû soulever parmi eux le choix de cette route nouvelle d'Égypte ?

Les deux points, une fois élucidés, contribueront peut-être à éclairer tout le reste.

C'est donc par là que nous commencerons, après avoir toutefois dit quelques mots des sources de la quatrième croisade.

---

Après les *Préfaces*, *Éclaircissements* moires de MM. P. Paris, de Wailly, de Ma Léopold Delisle, Riant et Rambaud, il rest chose à dire sur Villehardouin, Ernoul, Innocent III, Gunther, l'anonyme d'Halberstadt et Robert de Clari (1).

(1) 1° *De la conquête de Constantinople*, édition citée de l'*Histoire de France*, par M. Paulin Paris, t. I.

2° *La conquête de Constantinople*, de Geoffroi Villehardouin, par N. de Wailly, Paris, Didot, 1873. Voir la *Préface* et surtout les *Éclaircissements*, tirage à part. Toutes nos citations de Villehardouin seront empruntées à l'édition de Wailly.

3° *Chronique d'Ernoul...*, par M. de Mas-Latrie, la *Société de l'Histoire de France*, Paris, 1871. Voir la *Préface*, placée en tête du volume, et surtout l'*Essai de classification*, p. 491 et suivantes.

4° *Mémoire sur les actes d'Innocent III*, par M. Paris, Durand, 1868.

5° *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, déjà citées. I° toute la *Préface*, et en particulier pour les pages LXXV-XCIV, pour l'anonyme d'Halberstadt, p. 1.

6° *Robert de Clari, guerrier et historien de la 4<sup>e</sup> croisade*, par Alf. Rambaud, publié dans les *Mémoires de la Société de Caen*, année 1873.

Mais nous demanderons la permission d'insister, après MM. Pertz et Hopf (1), sur la *Devastatio Constantinopolitana*, ayant été amené, en l'étudiant de près, à une découverte assez inattendue, qui ne paraîtra peut-être pas sans importance à nos lecteurs.

On s'était souvent étonné que l'Italie, en dehors des quelques lignes de Sicardi de Crémone, n'eût à citer aucune chronique originale de la quatrième croisade. Il y avait là, en effet, une lacune vraiment étrange, si l'on songe au grand rôle joué dans l'expédition par la république *Italienne* de Venise, si l'on songe surtout que ladite expédition a eu pour chef un *Italien*, le marquis de Montferrat.

Or cette lacune, qui, depuis quelques années, a singulièrement intrigué et préoccupé la critique contemporaine (2), va se trouver comblée, en partie du moins, par la découverte dont nous parlons. Non que nous ayons eu la bonne fortune de découvrir aucun texte nouveau ; mais nous croyons pouvoir affirmer que la *Devastatio Constantinopolitana*, attribuée jusqu'à ce jour à un Allemand, est l'œuvre d'un Italien, et d'un Italien attaché à la personne du marquis de Montferrat.

On sait que, parmi les sources de la quatrième

(1) 1° Pertz, *Monumenta historię Germanicę*, t. XIV des *Scriptores*, p. 1.

2° K. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, Berlin, 1873, p. XIV

(2) Voir ce qu'en dit M. Riant dans les *Exuvie sacrę Constantinopolitanę*, t. I, p. XXXIV.





En revanche, lors du second siège de Constantinople, les expressions dont se sert l'auteur nous laisseraient plutôt croire qu'il figurait parmi les combattants : « *Nos iterum naves ad muros applicavimus, et cum Græcis dimicavimus, et a muris eos repulimus* (1). »

On nous observera, il est vrai, que le *clerc* Meaume, frère de Robert de Clari, aurait eu le droit d'employer des expressions analogues, lui qui, si volontiers, son couteau à la main, courait aux Grecs et les faisait fuir devant lui « comme bestes (2). »

Notre pèlerin serait donc au moins un *clerc* baillieur. Mais décidément nous le croyons laïque, quand nous rapprochons du passage précité le passage suivant, relatif aux prétentions de Venise sur le patriarcat : *Factum est scisma inter clericum nostrum et Venetos; clericus noster appellavit* (3).

N'est-il pas évident, en effet, qu'au lieu d'écrire : *Nous* avons combattu avec les Grecs » ; et « la vision se mit entre *nos* prêtres et les Vénitiens », *clerc* eût été bien plus naturellement tenté

opi, Basilensis, Halverstatensis, abbas Parisiensis, et Bertoldus; et infinita multitudo tam clericorum quam laycorum... ». (*Chroniques gréco-romanes*, p. 86.)

*Chroniques gréco-romanes*, p. 92. Et plus loin, même « Qui cum importune nobis instarent, ignem misimus in ignem eos repulimus a nobis. »

Robert de Clari, *Chroniques gréco-romanes*, ch. LXXVI,

*vastatio Constantinopolitana, Ibid.*, p. 92.

...bitur. »

**rétablir le texte, d'après les règles de la critique historique (1).**

M. Karl Kopf, qui se montre si sévère à autrui, aurait dû se rappeler peut-être qu'une des *premières règles de la critique historique*, lorsqu'on se trouve en présence d'un auteur anonyme, est **de donner les raisons sur lesquelles on s'appuie, pour attribuer audit auteur telle ou telle nationalité plutôt que telle ou telle autre.** Sous ce rapport il n'est pas moins répréhensible que Pertz, dont il s'est contenté de reproduire l'affirmation, sans l'avoir ni contrôlée ni discutée.

Pertz a très-bien établi, il est vrai, que les *Annales Herbipolenses* sont l'œuvre d'un Allemand, habitant de Wurzburg et contemporain de la seconde croisade (2). Il affirme, en outre, que le manuscrit de Venise, d'où il a tiré les *Annales* et la *Devastatio* est un manuscrit d'origine allemande. Soit; mais, de ce que la *Devastatio* figure dans un manuscrit allemand, à la suite des *Annales Herbipolenses*, œuvre évidente d'un Allemand, il ne s'ensuit pas nécessairement que la *Devastatio* soit, elle aussi, d'origine allemande. Ce ne serait, à la rigueur, qu'une simple présomption, en supposant toutefois que nous nous trouvions ici en présence de l'original et non d'une copie.

(1) *Chroniques gréco-romanes*, p. XIV.

(2) *Monumenta Germaniæ historica...*, t. XVI, p. 1 : « Ipse clericus vel monachus Wirzeburgensis... testis oculatus persecutionis Judæorum Wirceburgi a. 1147... »

qui à lui seul suffirait, nous en pouvons ajouter un autre, non moins significatif, à propos de l'élection de l'empereur (2) : « *Constituti sunt sex ex parte nostrâ, sex ex parte Venetorum, quibus data est potestas eligendi imperatorem.* »

La nationalité vénitienne écartée, restent les trois autres, représentées à la croisade dans des proportions diverses : française, allemande, italo-

(1) *Monumenta Germaniæ historica*, t. XVI, p. 1 : « *Postea* in codice, scriptura simillima sæculi XIII ineuntis, *sed orthographia diversa* .. *captio urbis Constantinopolitanæ* describitur. »

(2) *Chroniques greco-romanes*, p. 92

lombarde. Par ce dernier terme, nous désignons tous les Italiens en dehors de Venise.

Il est peu vraisemblable que l'auteur ait appartenu à notre pays : un Français, en effet, ayant, par exemple, à parler d'Étienne du Perche, l'eût certainement appelé *Stephanus de Pertico*, et non *Stephanus de Perchâ*. Le *de Perchâ* de la *Devas-tatio* (1) ne peut guère être que le fait d'un étranger trompé par la prononciation française. La question se réduit donc à savoir si ledit étranger est italien ou allemand.

Nous n'oserions pas prétendre que le ton assez coulant et facile de la latinité décèlerait plutôt une origine italienne qu'une origine germanique.

Toutefois, certaines locutions, surtout certains détails spéciaux sur les affaires italiennes, feraient plus volontiers déjà pencher vers cette première hypothèse.

Ainsi, lors de l'envoi du légat Pierre Capuano en France, notre anonyme écrit : « *Magister Petrus cardinalis transalpinavit in Burgundiam...* (2). » Il serait puéril, à coup sûr, d'attacher au mot *transalpinavit* plus d'importance qu'il ne faut ; il est pourtant incontestable qu'il sent étrangement son italien.

Un peu plus loin, parlant du passage des croisés à travers la Lombardie, l'auteur constate les mauvaises dispositions des Lombards ; il cite même un

(1) *Chroniques gréco-romanes*, p. 86-87.

(2) *Ibid.*, p. 86.

Il peut être ici coupable de quelque exagération, nous le croyons volontiers, mais le fonds doit être vrai.

Notons, d'ailleurs, que les mesures en question ne visaient évidemment que les bandes désordonnées des pauvres *pèlerins*, lesquels précédaient ou suivaient toujours les troupes régulières de chaque croisade, et dont le passage était pour les pays traversés un véritable fléau. Il est clair que les Lombards ne se seraient pas exposés à traiter de la sorte nos barons ou chevaliers croisés. Voilà pour quoi nous ne trouvons nulle trace du décret Lom

(1) *Chroniques gréco-romanes*, p. 87.

bard et de son exécution, ni dans Villehardouin, ni dans Robert de Clari (1).

Selon toute probabilité, notre anonyme n'a pas dû souffrir davantage des mesures rigoureuses dont il parle ; les chroniqueurs étant d'habitude gens de quelque importance, ou marchant à la suite de quelque grand personnage. Le nôtre, sans doute, ne faisait pas exception à la règle. Dès lors, pour qu'il se soit donné la peine de noter un détail, ignoré ou dédaigné des autres chroniqueurs, ses confrères, il faut qu'il ait été bien au courant de ce qui se passait en Lombardie ; il faut qu'il ait pris aux choses lombardes un intérêt tout particulier ; et nous serions très-disposé à le croire fort proche voisin des Lombards.

Il devait être, en effet, si nous ne nous trompons, originaire du Montferrat, ou tout au moins, lors de la croisade, attaché à la personne du marquis Boniface. Voici les raisons sur lesquelles nous appuyons notre hypothèse :

(1) La question des vivres, visée dans le décret lombard, fait aussi l'objet d'une clause spéciale dans le traité franco-vénitien d'avril 1201 : « Nec est prætermittendum quod victualia comparare non debetis, a Cremona et infra versus Venetiam et a Bononia, Imola, Faventia et infra versus Venetiam, nisi verbo nostro. » (Muratori, *Scriptores rerum Italicarum*, t. XII, col. 324.)

Notre anonyme étant, selon toute vraisemblance, un Italien du Montferrat, n'a pas pu confondre les deux décrets, comme le suppose le Dr Klimke, p. 62 de sa brochure déjà citée.



par la *Devastatio*, pour peu que le marquis s'y soit trouvé mêlé : « *Sequenti die post Epiphaniam, Greci in equis exeunt de civitate; marchio cum paucis illis occurrit;... duo milites et unus scutifer ex parte marchionis cadunt* (3). »

Ce dernier petit détail, dans une chronique si sobre de détails, suffirait presque à nous prouver que l'anonyme est lui aussi *ex parte marchionis*, un homme du marquis.

Nous en avons, du reste, une autre preuve, e<sup>st</sup> 

(1) *Chroniques gréco-romanes*, p. 87-88.

(2) *Ibid.*, p. 87.

(3) *Ibid.*, p. 91.

bien autrement décisive : Ayant à nous parler *pour la première fois* de Boniface, au moment où il est appelé à prendre la succession du comte de Champagne, la *Devastatio* le désigne par ce seul titre *marchio* : « *Comes Campaniæ, cum omnia necessaria præparasset ad eundum, defunctus est, cujus marchio accepit pecuniam et totum apparatus viæ illius...* (1). »

Pourquoi la *Devastatio*, qui n'avait pas encore eu l'occasion de nous parler de Boniface, ne précise-t-elle pas davantage ? De quel marquis s'agit-il ? Pourquoi ne dit-elle pas le marquis de *Monterrat*, comme elle dit deux lignes plus haut les comtes de *Champagne*, de *Saint-Paul*, de *Blois* ; ou encore le marquis *Boniface*, comme elle dit le comte *Bertold*, le seigneur *Odon*, le seigneur *Étienne*, le seigneur *Henri...*, etc. ? Notons que ce n'est pas là oubli ou simple inadvertance, laquelle sera réparée plus tard. Dans tout le cours du récit, le chef de l'armée n'est jamais appelé autrement que *marchio*.

Il y a là, à coup sûr, quelque chose d'étrange, d'absolument inexplicable, si l'on ne se range pas à notre opinion, à savoir que l'auteur de la *Devastatio* vivait dans l'entourage, dans l'intimité du marquis. Il est tout naturel, dès-lors, qu'il lui ait conservé dans son œuvre le titre sous lequel il l'entendait journellement désigner autour de lui, sans éprouver une seule fois la tentation de pré-

(1) *Chroniques gréco-romanes*, p. 86.

découvertes ultérieures, affirmée et démontrée par des témoignages irrécusables, nous nous croirions encore le droit de conclure que ledit Allemand était attaché à la personne du marquis de Mezzanotte. Et, en somme, cela est d'un tout autre intérêt que la question même de nationalité. Il n'est pas indifférent, sans doute, de savoir si la *Declaratio Constantinopolitana* est l'œuvre d'un Lombard ou d'un Allemand ; mais combien n'est-il pas plus important de pouvoir établir qu'elle fut rédigée pour ainsi dire sous les yeux, par les ordres de Boniface, le chef de la croisade ?

On avait toujours pensé, et avec raison, qu'il devait exister quelque part une chronique du Montferrat racontant l'expédition de Constantinople, et les exploits du marquis Boniface. On voit que, sans nous en douter, nous possédions le texte ou le résumé de ces fameux *Gesta marchionis Montisferrati*, vainement cherchés jusqu'à ce jour, et dont M. Dove croyait retrouver naguère les restes dans la Chronique de Sicardi de Crémone (1).

La *Devastatio Constantinopolitana* doit donc être regardée désormais comme une sorte de journal officiel de la quatrième croisade, ce qui augmente, dans une proportion singulière, la valeur, incontestable déjà, de ce curieux document.

---

(1) Voir à ce propos le passage déjà cité des *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, t. I, p. xxxiv.



**S**ous aucun prétexte, s'arrêter, se fixer quelque **P**art, soit à Constantinople, soit ailleurs.

En était-il tout à fait de même de nos croisés de 1202 ? Dans un sujet comme le nôtre, c'est évidemment la première question à se poser. Sans doute, l'esprit des croisades ne devait s'éteindre que soixante-dix ans plus tard, avec saint Louis ; mais qui oserait soutenir sérieusement que les compagnons de saint Louis ressemblaient aux compagnons de Godefroi ? Combien suivront le pieux roi à regret, à contre cœur, par pur dévouement personnel, ou par sentiment d'amour-propre chevaleresque, sans que la foi religieuse entre pour rien dans leur détermination ? Les meilleurs d'entre eux peut-être, du moins les plus habiles à ruser avec leur conscience, trouveront, comme Joinville, que c'est faire œuvre plus agréable à Dieu de rester chez soi « pour son peuple aidier et deffendre ». C'est même imiter Dieu « qui mist son cors pour son peuple sauver » ; et ils n'hésiteront pas à conclure « que touz ceulz qui firent péché mortel » qui conseillèrent au roi la Croisade (1).

On n'en était pas encore là sans doute au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle ; mais qu'on était loin déjà de l'enthousiasme, de l'élan spontané, irrésistible, de la première croisade !

Le succès pourtant des premières prédications de Foulques rappelle à certains égards les temps de

(1) Joinville, p. 488 ; édit. de Wailly, Paris, 1877.

(1) « Multi in Gallia prædicatione Fulconis sacerdotis cruce  
« signati, cum multis laboribus venerunt Venetias, sed  
« quia inordinati venerunt, nihil profecerunt. » (Muratori,  
*Scriptores rerum Italicarum*, t. XII, col. 319.)

(2) « Anno Domini MCXCVIII, sepe dictus Fulco alium sibi  
« sacerdotem nomine Petrum de Rossiaco..... ad officium  
« prædicationis associavit..... Præter hos duos Herlunus  
« monachus beati Dionysii Parisiensis... versus marinas  
« Britanniam prædicavit, per cuius ministerium et prædica-  
« tions officium Britonum innumera multitudo cruces  
« manu ejus assumpserunt et subito cum aliis peregrinis m-  
« transito, apud Aechon, ductore monacho jam dicto per-  
« nerunt, sed ibi in multis partibus divisi, rectorem non-  
« bentes, nihil ad perfectum duxerunt. » (*Recueil des histo-*  
*riens des Gaules...* t. XVII, p. 48.)

toutefois, se hâter d'en conclure que l'enthousiasme pour la croisade n'eût rien perdu depuis la fin du onzième siècle. L'élan des Bretons ne semble pas, en effet, avoir gagné vite le reste du royaume.

Tous les chroniqueurs sont unanimes à constater combien dura peu la popularité de Foulques, le grand prédicateur de la croisade : Rigord n'ose raconter tous les miracles opérés par lui ; on ne le croirait pas, dit-il, tant est devenue grande *l'incrédulité* des hommes (1). Nous savons qu'il ne faut pas toujours prendre à la lettre les plaintes et les lamentations de ce genre. Si nous n'avions à invoquer ici que le témoignage isolé de Rigord, nous n'y attacherions pas grande importance ; mais les révélations ou les insinuations de Robert Abolant, d'Albéric de Trois-Fontaines, de Jacques de Vitry, sont autrement décisives.

Robert Abolant avoue qu'on se lassa vite d'entendre Foulques : « *Desideratissime concurrebat ad auditum verbi populi multitudo ; verum non diu perstitit illa fervens audiendi frequentia, sed processu temporis cito deferbuit* (2). »

(1) « Eodem anno (1198) Dominus Jesus Christus multa miracula per prædictum (Fulconem) sacerdotem operari cœpit : cæcis visum, surdis auditum, mutis loquelam, claudis gressum per orationem et manus ipsius sacerdotis impositionem restituit, et alia multa quæ... prætermittimus propter hominum nimiam incredulitatem. » (*Recueil des historiens des Gaules*, t. XVII, p. 48.)

(2) *Recueil des historiens des Gaules*, t. XVIII, p. 263.



naïves, afin de le distribuer aux pauvres croisés, tant chevaliers qu'à tous autres. Et quoiqu'il ne fit point ces collectes dans une vue de cupidité..., cependant, dès ce moment, son autorité et sa prédication commencèrent à diminuer parmi les hommes; et à mesure que son argent allait croissant, la crainte et le respect qu'il avait inspirés décroissaient (2). »

De pareils soupçons, à coup sûr, ne seraient ja-

(1) *Recueil des historiens des Gaules*, t. XVIII, p. 762.

(2) *Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, t. XXII, p. 302.

mais venus à l'esprit des contemporains de Pierre l'Ermite ; et ce qui est grave ici, c'est qu'ils ne s'adressent pas à un homme en particulier, à tel ou tel prédicateur ; ils remontent plus haut que Foulques ; ils atteignent le clergé tout entier, la cour de Rome elle-même. Un peu plus, on lui reprocherait de ne voir dans la croisade qu'un moyen d'exploiter les fidèles, de s'enrichir à leurs dépens. Innocent III s'en rend bien compte, lui, si sincèrement dévoué à la cause de la Terre-Sainte ; il ne peut s'empêcher de constater avec tristesse combien l'esprit de croisade s'en va, combien est devenu général, au contraire, cet esprit de dénigrement, de défiance qui a remplacé la foi ardente et naïve du siècle précédent.

Aussi, pour ôter toute excuse, tout prétexte, non-seulement à l'indifférence, mais à la malveillance, aux calomnies, aux soupçons, il voudrait que le clergé tout le premier donnât d'abord l'exemple du sacrifice, qu'il s'imposât lui-même, et dans une large mesure, avant de demander pour la guerre sainte de l'argent au peuple.

Il exige que les clercs de toute la chrétienté consacrent à la Terre-Sainte la quarantième partie de leurs revenus, tandis que ses cardinaux et lui en consacreront le dixième : « *Quia vero detrahendo dicitur nonnulli quod Ecclesia Romana imponebat onera gravia et importabilia, digito autem suo non movebat illa movere...*, cardinales elegit... ut tam bonum quam exemplo invitarent alios ;.... constituit ut universi clerici... *de proventibus eccle-*

« ventre... » (Migne, t. 1, col. 310.)

**T**ous plus ou moins directement engagés dans la rivalité d'Othon de Brunswick et de Philippe de Souabe ; ceux de France et d'Angleterre dans les guerres de Philippe Auguste et de Richard Cœur de Lion.

Pourtant, de l'avent de 1199 au carême de 1200, maints hauts hommes de France se décidèrent à prendre la croix : les comtes de Champagne, de Blois, de Flandre, de St-Paul, et beaucoup d'autres (1).

Or, ce qui nous frappe et ce qui corrobore étrangement notre thèse, c'est que les chroniqueurs du temps ont vu, dans cette détermination des comtes ou barons de France, un pur calcul politique, bien plus qu'une pensée religieuse.

Tous ou presque tous nos croisés avaient été les alliés de Richard, et Richard venait de mourir. Ils se trouvaient donc sans secours, sans appui contre le roi de France ; et c'est pour échapper aux vengeances de Philippe Auguste qu'ils auraient pris la croix, mettant ainsi leur personne et leurs biens sous la protection, sous la sauvegarde du St-Siège. Telle est l'opinion de Guillaume le Breton (2), opi-

(1) « En l'autre an après que cil preudon Folques parla  
« ainsi de Deu..., si avint que Tibauz, quenz de Champaigne  
« et de Brie, prist la croiz, et li quens Loeys de Blois et de  
« Chartein : et ce fu à l'entrée des avenz... »

« A l'entrée de la quaresme apres... se croisa li quens  
« Baudoins de Flandres... » (Villehardouin, par. 3 et 8, p. 4  
et 6.)

(2) « Flandrensis, Blesensis... comites..., videntes se per

re détourner de toute pensée de représailles.

Nous n'allons pas, d'ailleurs, aussi loin que Guillaume le Breton; nous admettons volontiers qu'en se croisant nos barons cédaient à d'autres considérations, que des considérations purement égoïstes et politiques. Ils entendaient remplir

« mortem Ricardi regis auxilio et consilio destitutos, cruci assumpta, venerunt in civitatem Venetiarum... » (*Recueil des historiens des Gaules*, t. XVII, p. 76.)

(1) « Dont aucunes gens disent qu'il se croisierent pour le dote don) roi de France, qu'il ne les grevast por çon que contre lui avoient este. » (*Chronique d'Ernoul*, p. 337.)

**L**eur devoir, sinon de chrétiens fervents, du moins de loyaux chevaliers ; car l'expédition de Terre-Sainte peut n'être plus, pour beaucoup, affaire de conscience et de piété, elle reste pour tous affaire de mode, d'amour-propre chevaleresque. Le lieu même où se décide notre croisade dit bien le caractère mi-mondain, mi-religieux de l'entreprise. C'est au *tournoi* d'Ecry-sur-Aisne que les comtes Thibaut et Louis prennent la croix (1), et c'est leur exemple, hautement approuvé sans doute des nobles dames, qui entraînera le reste de leurs compagnons.

Il est incontestable que la troisième croisade avait eu déjà ce caractère *chevaleresque* très-prononcé. Nous le retrouvons ici, mais combiné cette fois peut-être avec d'autres sentiments d'ordre moins élevé, moins généreux, qui tendent à prédominer chaque jour davantage. La preuve, c'est que les prédicateurs eux-mêmes ne manquent pas d'y faire appel.

Ouvrons l'*Historia Constantinopolitana* de Gunther ; écoutons le sermon de son abbé Martin dans la cathédrale de Bâle : l'abbé commence, il est vrai, par promettre, à qui prendra la croix, la vie et la gloire éternelles ; mais il a soin bientôt de faire toucher du doigt à ses auditeurs les avantages

(1) « En l'autre an, après que cil preudon Folques parla ainsi de Deu, ot un *tornoi en Champaigne, a un chastel qui ot nom Aicris* ; et par la grâce de Deu si avint que Tibauz, quenz de Champaigne et de Brie, prist la croiz... » (Villehardouin, par. 3 déjà cité, p. 4.)

compromis : surtout qu'il sera prouvé que :

Et quand nous parlons ici des Allemands, nous ne voulons pas dire que nos Français aient été indifférents à toute considération de ce genre. A la vérité, le jour où ils se détourneront de leur route pour marcher sur Constantinople, nous les verrons bien mettre en avant les grands avantages qu'ils en

(1) *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*. t. I, p. 64.

(2) *Ibid*, t. I, p. 64.

doivent retirer plus tard et l'église romaine et les chrétiens de Palestine. Mais il faut avouer qu'une fois la ville prise, dans l'enivrement du triomphe, ils ne songeront plus guère ni à l'union des deux églises, ni à la délivrance de Jérusalem.

Ce qui frappe tout d'abord Villehardouin et ses compagnons, c'est la richesse du butin : « et fu si granz le gaaienz faiz que nus ne vos en sauroit dire la fin, d'or et d'argent, et de vasselement et de pierres précieuses, et de samiz et de dras de soie, et de robes vaires et grises et hermines, et toz les chiers avoirs qui onques furent trové en terre. Et bien tesmoigne Joffrois de Vilehardoin li mareschaus de Champaigne, à son escient par verté, que puis que li siècles fu estorez, ne fu tant gaainié en une vile.

« Chascuns prist ostel tel com lui plot, et il en i avoit assez... ; et fu granz la joie de l'onor et de la victoire que Diex lor ot donée ; que cil qui avoient esté en poverté, estoient en richece et en delit (1). »

Ce n'est pas là tout à fait le genre d'enthousiasme qu'on rencontre chez les vainqueurs de Jérusalem en 1099 ; bien qu'eux non plus ne se soient pas fait faute de piller à l'occasion. Il y a donc ici, ce nous semble, une note toute nouvelle, qu'il ne faudrait pas exagérer, mais dont il serait à coup sûr injuste de ne tenir aucun compte.

Quand le sentiment religieux se trouve combiné de la sorte avec l'esprit d'aventures, avec l'amour

(1) Villehardouin, par. 250-251, p. 146.



et s'il ne le faisoit, il l'escilleroit. Li chevaliers...  
vuida le tiere, et s'en ala en le tiere le roi d'Er-  
ménie (2). »

Soyons certains que s'il eût été soutenu de ses  
compagnons ou des chrétiens de Syrie, il n'eût

(1) *Histoire de l'île de Chypre*, par M. de Mas-Latrie, 3 t.  
Paris, 1851-1855. Voir t. I, p. 159.

(2) *Chronique d'Ernoul*, p. 353.

éprouvé nul scrupule, nulle hésitation à guerroyer contre ce roi Amaury, pour le plus grand profit duquel il avait naguère pris la croix.

Plus étrange et plus significative encore est l'histoire du croisé Gautier de Brienne.

Vers la fin d'avril 1201, comme Villehardouin revenait de Venise, il trouva au passage du mont Cenis le comte Gautier qui s'en allait en Pouille. Celui-ci venait d'épouser une fille de l'ex-roi des Deux-Sicules, Guillaume, l'infortuné rival d'Henri VI. Or, l'empereur avait promis jadis de laisser à Guillaume et à ses héritiers le comté de Lecce avec la principauté de Tarente, en échange du royaume dont il les avait dépouillés. C'était précisément cet héritage que venait réclamer le comte Gautier. Avec lui « s'en aloit Gautiers de Monbeliard et Eustaices de Conflans, Roberz de Joinville et granz partie de la bone gent de Champagne qui croisié estoient. »

Ce n'est pas qu'ils eussent oublié leur vœu de croisade, ils comptaient bien l'accomplir plus tard ; ils donnèrent même, pour l'année suivante, rendez-vous à Villehardouin et à ses compagnons. Mais les aventures adviennent « ensi com Dieu plaist » ; et nos Champenois ne devaient jamais rejoindre les autres croisés : « Ce fu mult granz domaiges ; que mult estoient preu et vaillant (1). »

Le plus grand dommage en l'affaire, fut que le

(1) Villehardouin, par. 33-34, p. 20.



Remarquons, en passant, que le pape est ou paraît convaincu que nos croisés de France abandonneraient volontiers, pour un temps au moins, la cause de la Terre-Sainte, afin d'aller défendre, dans l'Italie méridionale, les droits de Gautier de Brienne. On ne nous accusera donc pas de les avoir calomniés tout à l'heure, quand nous disions que le moindre prétexte suffirait à les détourner de leur route.

Toutefois, nous ne voulons triompher ni de ce passage des *Gesta* ni de la *Lettre* même du pape; les sentiments qui s'y trouvent exprimés nous paraissant quelque peu suspects.

Le pape n'était certainement pas aussi inquiet, aussi troublé qu'il voulait bien le dire. Nous sommes, au contraire, convaincu que, du premier jour, il fut enchanté de la venue des « bonnes gens de Champagne ». En voici la raison : le parti allemand, tant détesté d'Innocent III, dominait alors dans l'Italie méridionale, ayant à sa tête, avec l'aventurier Diephold, et le chancelier Gautier de Paléare, un ancien sénéchal d'Henri VI, Markwald.

En de telles circonstances, la venue de nos

« attendentes, cum etiam cum multi sequantur, et plures  
 « sint in proximo... in terræ sanctæ succursum et ipsius  
 « comitis subsidium profecturi...; cognoscentes petitionem  
 « ipsius... esse justam, favorem ei apostolicum... duximus  
 « impendendum, ne si ei forsitan justa negaremus, quasi  
 « desperans, regni hostibus adderetur. » (*Lettre* du pape, citée  
 « ch. xxv des *Gesta*, col. XLVII-XLVIII.)

(2) Migne, t. 1, *Lettre citée au ch. XXXIII des Gestæ*, co. ~~101~~ 101. 100

*liam et Terram Laboris*, præciens comitibus et baronibus, castellanis et civibus, ut ad mandatum legati, *cum dicto comite* contra Diupuldum et cancellarium exsurgerent universi (1). »

C'est au nom de saint Pierre que Gautier livre sa première bataille, et Dieu s'empresse de faire un *miracle* en sa faveur : une croix d'or lumineuse le précède au combat, et les ennemis terrifiés prennent la fuite : « *Comes alta voce sanctum Petrum invocans adiutorem* processit ad pugnam. Et cum acriter dimicare cœpissent, adversarii terga verterunt... *videbant enim plerique crucem auream splendidissimam ante comitem miraculose deferri* (2). »

Les détails qui précèdent ne permettent pas de mettre en doute l'étroite union du pape et du comte Gautier. C'est donc bien avec l'autorisation papale que le comte ajourne d'année en année son projet de croisade ; ou plutôt, de la croisade il ne sera plus question pour lui ; car jusqu'à sa mort, survenue en 1205, nous ne voyons pas que le pape ait jamais songé à lui rappeler son vœu.

La chose était de fâcheux exemple, il faut le reconnaître, et il est surprenant qu'Innocent III n'en ait pas mieux pesé les conséquences. Parmi nos croisés de 1202, qui gagneront les ports de Pouille pour passer en Syrie, combien pourront être tentés de rester avec le comte Gautier ? Et

(1) Migne, t. I, ch. xxxiv des *Gesta*, col. LXI.

(2) Id., *Ibid.*, col. LXII.



## IV.

### L'OBJECTIF DE LA CROISADE.

troisième croisade avait surabondamment les avantages de la route de mer. Aussi, lorsque la quatrième fut résolue, les comtes de Flandre, de Flandre et de Blois envoyèrent des messagers à Venise, afin de s'entendre avec la République pour le transport des croisés outre-mer. Un traité d'avril 1201 fut conclu, et l'on convint d'aller, par l'Égypte et le Caire, attaquer les Sarrasins au cœur même de leur puissance : « Fu se devisée à conseil, dit Villehardouin, que soit en Babiloine, porce que par Babiloine ont miels les Turs destruire que par altre (1). »

*Historia Constantinopolitana* constate de son côté la résolution de marcher sur l'Égypte : « *Misereregrini... Venetiam petierunt; ibi naves se decreverant, et inde versus Alexandriam, item Egipciam, recto impetu navigare* (2). » Guillelme le Breton semble même affirmer que ladite résolution avait été prise d'un accord unanime; car il le dit presque immédiatement : « *Hii quidem*

Villehardouin, par. 30, page 18. — Il va sans dire qu'il s'agit ici de la *Babylone* d'Égypte, le Caire.

*Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, t. I, p. 70.



qu'un tel état, si misérable, du pays à envahir, eût été peu de nature à séduire, à déterminer nos croisés.

Gunther allègue, d'autre part, qu'on ne pouvait songer à aller en Syrie, parce que les chrétiens du pays avaient conclu avec les Infidèles des trêves

(1) *Exuvie sacræ Constantinopolitanæ*, t. I, p. 70-71  
«... Sperabile satis erat tam ipsam magnificam civitatem quam et maximam ipsius totius Egypti partem, facili compendio, in eorum potestatem posse transferri, eo quod totus fere populus terre vel consumptus fame perierat vel squalebat penuria, propter sterilitatem ejusdem videlicet terre, cui Nilus frugiferas aquas, quibus eam rigare solet, annis ut aunt jam quinque subtraxerat. »

que la bonne foi n'eût pas permis de rompre (1). Ce second motif, pour être plus sérieux, ne nous paraît pas suffisant encore.

Il est incontestable que les chrétiens de Syrie n'étaient pour l'instant nullement disposés à reprendre les hostilités, ainsi qu'en témoigne l'histoire du comte de Dampierre, racontée par Ernoul (2). Ledit comte, qui s'était rendu directement en Syrie, ne put jamais décider le roi de Jérusalem à rompre ces trêves. Mais si le roi de Jérusalem, en agissant de la sorte, n'avait eu d'autre souci que de rester fidèle à la foi jurée, nos croisés d'Occident n'auraient eu, de leur côté, qu'à attendre l'expiration desdites trêves pour commencer leur entreprise.

Malheureusement, ils savaient trop, les plus perspicaces du moins, combien peu, même alors, ils pourraient compter sur le concours des chrétiens de Syrie. Entre ceux-ci et les croisés d'Occident, toute entente devenait de jour en jour plus difficile. Nous parlions tout à l'heure de la déca-

(1) *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, t. I, p. 70 : « Pro eo quod tempore illo in partibus transmarinis inter nostros et barbaros inducie pacis erant, quas nostris, salva fide quam interposuerant, solvere non liceret. »

(2) *Chronique d'Ernoul*, p. 340 : « Uns chevalier i ot arivé de France qui se faisoit apeler li quens Regnars de Dampierre. Cil quens vint al roi Haimeri et se li dist qu'il voloît les treves brisier. — Li rois li respondi que il n'estoit mie bons qui deust les treves brisier... Cil quens fut mout dolans de ce que li rois ot si faitement parlé à lui et qu'il ne li laissoit les treves brisier. »

(1) Muratori, *Scriptores rerum Italicarum*, t. VI, col. 800:  
« ... sicut ab his qui eidem expeditioni interfuerunt, audivi-  
mus, plus eorum industriam quam paganorum malitiam  
metuentes, insidias parant, peregrinosque omnes de

Que le fait, d'ailleurs, soit vrai ou faux, la question n'est pas là. Ce qui est certain, c'est que les croisés allemands l'ont cru, l'ont dit. Othon de Saint-Blaise n'est évidemment que l'écho de leurs soupçons, de leurs accusations; et ces soupçons, fondés ou non, ces accusations plus ou moins étouffées, plus ou moins exagérées, suffisent à montrer ce que nous affirmions plus haut, à savoir que l'entente n'est guère possible désormais entre les chrétiens d'Orient et les croisés d'Europe.

Voilà pourquoi l'idée d'attaquer les musulmans en Égypte, non en Syrie, était une idée très-heureuse, très-politique. Il ne saurait donc être indifférent de rechercher d'abord à qui en revient l'honneur.

D'après Gunther, ce serait au pape Innocent III : *Erat autem de consilio et sententia ejusdem pontificis, qui de crucis negotio maxime anxius, ut nostri recto cursu versus Alexandriam progredient (1). »* L'assertion ne saurait être plus nette, plus catégorique; et nous comprenons à peine que le savant éditeur de l'*Historia Constantinopolitana* n'ait pas hésité à croire

« *... quodammodo conspiratione cum paganis habita deliberant, et rege eorum in id ipsum consentiente. Verebantur ne si peregrini paganis praevalerent, eos patria pulsos, eamque vi obtinentes possiderent. Hacque de causa vel captivitatem eorum machinati sunt. »*

*vias sacræ Constantinopolitanæ*, t. I, p. 78.



*lio...; in defensionem orientalis provinciæ...; succursu hierosolymitanæ provinciæ...; super interventione hierosol. provinciæ...; pro subsidio ræ sanctæ...; ad terræ sanctæ succursum...* (1).

Nous ne voyons pas que le nom de l'Égypte y figure une seule fois. On objectera que le vrai but de la croisade restait toujours la délivrance de la Terre-Sainte, la conquête de l'Égypte n'étant que le moyen ; qu'il était inutile, dès lors, de discuter avec les fidèles les voies et moyens, et qu'il suffisait de leur faire entrevoir le but suprême. Soit. On pourrait même, à la rigueur, prétendre qu'il aurait été imprudent d'indiquer par avance aux musulmans le point précis où l'on comptait les attaquer. Bien que des préoccupations de ce genre aient peu dans le caractère de l'époque, admettons-les pour un instant ; et ne tenons, si l'on veut, nul compte des *Lettres* qui ont précédé le départ des croisés.

Mais celles qui suivent, celles que le pape leur adresse, lorsqu'ils sont en route déjà, lorsqu'il leur faut d'arriver au *terme* de leur voyage, celles-là doivent devraient être plus précises. Or, il n'en est rien. Ainsi, après l'expédition de Zara, entre autres, malgré sa défense, les chefs des croisés ont imploré leur pardon, Innocent III leur écrit qu'il consent à pardonner, mais à la condition qu'ils partiront sans retard ; et où leur ordonne-t-il

Migne, t. I, *Lettres*, col. 308, 318, 319, 326, 329, 338, 828, 835, 935 et *passim*.

on va voir en quels termes : les Vénitiens, à qui incombait plus particulièrement la responsabilité de l'affaire de Zara, et qui d'ailleurs avaient négligé ou dédaigné d'implorer la clémence du pape, étaient demeurés sous le coup de l'anathème. Les croisés devaient donc se demander s'il leur était permis de rester en contact avec des excommuniés et de continuer à faire route avec eux.

Innocent III les rassure à cet égard. Comme il y a cas de force majeure, il les autorise à naviguer avec les Vénitiens : « *Permittimus vobis ut cum ipsis in terram Sarracenorum, vel Hierosoly-*

(1) Migne, t. II, col. 106; Lettre 101 du liv. VI.

« *mitanam provinciam, juxta quod inter vos et ipsos convenit, vel honestè convenerit, navigio transeat* (1). »

Il va de soi que le *terram Sarracenorum*, mis en opposition avec la *province de Jérusalem*, doit s'entendre ici de l'*Égypte*; mais qu'on remarque la façon significative dont s'exprime le pape dans la phrase précitée. Dit-il aux croisés : « Nous vous permettons d'aller avec les Vénitiens jusqu'en *Égypte*, ainsi que nous vous l'avons *ordonné* ou *conseillé*? » En aucune façon. Et pourtant il n'est pas douteux que tel aurait dû être son langage, si la route d'Alexandrie avait été réellement imposée ou conseillée par lui. Au lieu de cela, il leur dit : « Nous vous permettons d'aller avec eux, soit en *Égypte*, soit en *Syrie*, ainsi qu'il *a été* ou qu'il sera convenu entre eux et vous. »

De cette alternative laissée aux croisés, de cette inclusion aussi à des conventions antérieures, passées entre Français et Vénitiens, et qu'ils pourraient modifier ou confirmer à leur gré, comme bon leur semblera, n'avons-nous pas le droit rigoureux de conclure qu'Innocent III est demeuré absolument étranger au choix de la route? La question semble le laisser fort indifférent. Égypte ou Syrie, peu lui importe, pourvu que la Terre-Sainte soit délivrée. Aussi retrouvons-nous quelques lignes plus loin, dans la même Lettre, cette même formule, preuve irrécusable de l'indifférence



nes, *sicque terra sancta liberaretur facilius* • = de  
*manibus paganorum* (1). »

D'après les *Gesta*, comme d'après les *Lettr.* res,  
l'objectif de la croisade a donc été réglé d'un  
commun accord entre nos croisés et les Vénitiens,  
sans que le pape s'en soit mêlé en rien. C'est là  
un premier point qui nous semble acquis désormais.  
Il nous reste maintenant à montrer les  
discussions passionnées auxquelles donna lieu,  
parmi nos croisés, cette grave question de la route  
d'Alexandrie, soulevée par les plus intelligents  
d'entre eux.

(1) Migne, t. I, ch. LXXXIII des *Gesta*, col. CXXXI.

Le consentement unanime dont parle Gunther n'a jamais existé en réalité; il suffit de lire avec un peu d'attention Villehardouin pour constater, dès l'origine, l'existence d'un double courant d'opinion chez nos croisés, les uns partisans décidés de la route directe de Syrie, les autres partisans non moins résolus de la diversion sur l'Égypte.

De cette divergence de vues devaient naître des querelles sans fin, au moins jusqu'au milieu de l'année 1203, querelles qui ont été l'un des grands malheurs de la croisade, et dont il importe de se bien pénétrer. Elles nous donneront, en effet, l'explication naturelle, la solution facile de plus d'une difficulté sérieuse qui avait arrêté jusqu'à ce jour les meilleurs commentateurs de notre grand historien.

Villehardouin nous apprend qu'en l'an 1200 nos bons croisés tinrent un premier parlement à Soissons « por savoir quant ils voldroient movoir, et *l part il voldroient torner* (1). » Il s'agissait, on voit, de fixer et la date du départ, et l'itinéraire à suivre. Mais l'assemblée se sépara sans avoir décidé, le chiffre des croisés, ajoute Villehardouin, n'étant pas encore assez considérable : « *cele foiz ne se porent acorder, porce que il sembla que il n'avoient mie encor assez gens* » (2). »

l'insuffisance du nombre des croisés ait

Villehardouin, par. 11, p. 8.

*Ibid.*

L'attaque et la conquête de l'Égypte, c'était donc, en 1200, l'inconnu pour tous, et l'inconnu effraie toujours. D'ailleurs, pour la majeure partie des pèlerins ou des croisés, forcément étrangers aux considérations politiques qui pouvaient guider les chefs, Jérusalem devait sembler l'objectif naturel de toute croisade. Les plus religieux mêmes furent à coup sûr scandalisés à la seule pensée qu'on n'irait pas droit vers la Ville Sainte. Il n'est donc pas étrange que l'assemblée de Soissons n'ait rien pu ou rien voulu décider à cet égard. Ce qui serait inexplicable, c'est qu'on se fût, au pre-

(1. *Revue des Questions historiques*, t. XVII, p. 322.

mier jour, trouvé d'accord sur une pareille question. L'accord n'était pas près de se faire.

Au parlement de Compiègne, qui suit de près celui de Soissons, mêmes discussions, même absence de résolution. C'est du moins ce qu'il est permis d'inférer du silence de Villehardouin : « Maint conseil y ot pris et doné ; mais la fins du conseil si fu tels que il envoieroient messages **les meilleurs** que il poroient trover , et donroient **pleins** pouvoirs à aux de faire toutes choses (1). »

On ne paraît s'être entendu que sur un point, **qu'on** ira par mer ; pour le reste , on s'en remet **aux** six délégués des grands comtes de tout régler **au mieux** , et ils partent à cet effet pour Venise.

Là, dit Villehardouin , « fu la chose devisée a **conseil** que on iroit en Babiloine (2) », c'est-à-dire **en Égypte**. La question semble donc vidée ; et **pourtant** il s'en faut qu'elle le soit. La preuve en **est** dans le mystère étrange dont demeure **entourée** la résolution prise. Nos messagers n'en ont **traité** qu'avec le grand conseil de Venise ; le **public** ne sera pas mis dans la confidence ; on se **contente** de dire tout haut qu'on ira *outre-mer* (3).

Chose plus curieuse encore , le texte du contrat *de nolis*, que nous a conservé Muratori, ne **contient** aucune allusion à la route choisie. Il y est **dit** simplement que les croisés et les Véniti-

(1) Villehardouin, par. 11, p. 10.

(2) Id., par 30, p. 18.

(3) Id., *Ibid.* : « En oïance fu devisé que il en iroient outre-  
mer »



nous croyons, d'autre part, que nul n'eût été assez hardi parmi eux d'oser faire pareille ouverture à nos messagers. Ceux-ci n'auraient pas manqué de considérer la chose comme une véritable injure.

Qu'on lise le fier défi adressé plus tard par nos croisés au jeune Alexis IV. Malgré les justes griefs qu'ils ont contre lui, ils rougiraient, disent-ils, de l'attaquer sans l'en avoir loyalement prévenu : « que il ne firent onques traison, ne en lor terre n'est-il mie costume que il le facent (1). »

Or, le héraut, porteur de ces fières paroles, n'était autre qu'un de nos six messagers de Venise, Quesnes de Béthune. Ses cinq compagnons, d'ailleurs, en même circonstance, auraient pensé et parlé comme lui. Dans le cas présent qui nous occupe, ils n'auraient jamais consenti à dérober au Soudan le secret de leur route, afin de l'attaquer à l'improviste et comme par trahison. La seule idée de procédés aussi peu chevaleresques les eût indignés ; ils ne l'auraient certainement ni acceptée ni même discutée un instant.

Donc, si le traité de 1201 n'a rien dit de l'itinéraire à suivre, la faute n'en doit pas être aux Vénitiens qui n'auraient trouvé aucune bonne raison, aucun prétexte spécieux pour réclamer et justifier un pareil silence. Elle est toute à nos croisés qui avaient intérêt, un intérêt majeur, à ce que le traité ne se prononçât pas sur ce point.

(1) Villehardouin, par. 214, p. 124.

partisans de la route d'Alexandrie.

Voyons, d'ailleurs, comme cette explication, si vraisemblable, répond à toutes les données du texte, comme elle en élucide tous les côtés obscurs :

Nous sommes à l'été de 1202, et nos croisés commencent à se mettre en route. En vertu des engagements pris au mois d'avril de l'année précédente, tous devraient se rendre à Venise, où est le rendez-vous général de l'armée.

Si

—

3

Or, voici d'abord des Flamands qui s'embarquent aux ports de leur pays, jurant, il est vrai, au comte Baudouin « que il iroient par les destroiz de Maroc et assembleroient à l'ost de Venise et a lui, *en quelque lieu que il oroient dire que il torneroit* (1). » Nous verrons tout à l'heure qu'ils n'ont pas tenu parole. Constatons seulement en passant que, de l'aveu même de notre chroniqueur, au moment où les Flamands se mettent en route, rien n'est encore arrêté sur l'endroit où *tournera* l'ost de Venise (2), ce qui vient tout à fait à l'appui de notre thèse.

Après les Flamands, voici maintenant des Bourguignons, des gens du Forez, des *Français*, c'est-à-dire des gens du duché de France, qui, au lieu de se rendre, eux aussi, à Venise, s'en vont « passer à Marseille (3). »

D'autres, qui ont gagné l'Italie, se dispersent avant d'arriver au rendez-vous convenu : De Plaisance, « se partirent mult bones genz qui s'en alerent par autres chemins en Puille (4). »

Le comte Louis semble quasi décidé à les suivre. Pour l'en détourner, à grande peine, il faut toutes les prières d'Hugues de Saint-Paul et de Villehardouin, délégués à cet effet par les autres chefs, déjà rendus à Venise (5).

(1) Villehardouin, par. 48, p. 28-30.

(2) Id., par. 49, p. 30.

(3) Id., par. 50, p. 30.

(4) Id., par. 54, p. 32.

(5) Id., par. 53, p. 32 : « A cel message fu esliz li cuens Hues



M. de Wailly, du reste, dans les deux cas, s'en rapporte à Villehardouin, dont le texte, à la rigueur, semble autoriser ladite supposition ; car il dit des Flamands, qu'ils : « douterent le grant peril que cil de Venise avoient emprís (3) » ; des

de St-Pol, et Joffrois .., et chevaucherent tresci que à P...  
 En qui troverent le conte de Loëys a grant plenté de...  
 chevaliers et de bones genz. Par lor confort et par lor...  
 guenchirent genz assez en Venise, qui s'en alassent as...  
 porz par autres chemins. »

(1) Villehardouin, par. 50, p. 30.

(2) De Wailly, *Éclaircissements*, p. 29.

(3) Villehardouin, par. 49, p. 30.

autres, qu'ils « eschiverent le passage de Venise por le grant peril qui i ere (1). »

Pourtant il se présente ici une première difficulté, au moins en ce qui concerne nos gens de Bourgogne, du Forez et de l'Île-de-France; lesquels s'étaient mis en route pour Marseille avant qu'il fût question de Constantinople. En supposant que la nouvelle y soit parvenue avant leur départ, ce qui est loin d'être prouvé, *le péril* de Constantinople n'explique pas pourquoi ils se sont, dès le premier jour, séparés de leurs compagnons. Que les Flamands de la côte, ayant des ports à eux, des vaisseaux à eux, n'aillent pas payer leur passage à Venise, cela se comprend; mais pourquoi les autres se rendent-ils à Marseille, non à Venise, comme ils devraient le faire, comme Villehardouin leur reproche si amèrement de ne l'avoir pas fait? Il y a donc là une première trace de mésintelligence, de brouille, que l'affaire de Constantinople ne saurait expliquer.

Elle n'explique pas davantage les désertions de Plaisance et les hésitations du comte Louis. M. de Wailly s'en est d'ailleurs ici bien rendu compte. Faute de pouvoir invoquer *le péril* de Constantinople, il s'est, en désespoir de cause, rejeté sur le dépit qu'auraient éprouvé nos croisés de voir mettre à leur tête, à la tête d'une croisade française, Boniface de Montferrat, « un prince étran-

(1) Villehardouin, par. 50, p. 30.

année déjà. Est-il admissible que cette prétendue susceptibilité nationale, pour se manifester d'une façon si brusque, si inopinée, ait attendu juste le moment où nos croisés ont déjà franchi les Alpes, le moment, pour ainsi dire, d'entrer dans Venise?

Admettons, d'ailleurs, qu'il y ait eu mécontentement sérieux causé, soit par l'affaire de Constantinople, soit par le choix de Boniface. Que serait-il arrivé en pareil cas ? C'est que bon nombre

(1) De Wailly, *Éclaircissements*, p. 30. — Bonifacio était beaucoup plus connu de nos croisés, et son election est bien moins étrange que ne l'a suppose M. de Wailly, et avec lui M. Riant. Nous le démontrerons amplement au chapitre suivant de notre *Memoire*.

parmi les mécontents en auraient pris occasion ou prétexte pour retourner ou rester chez eux. Or, nous ne voyons rien de pareil se produire.

Tous ces mécontents, ces dissidents dont nous parle Villehardouin, restent fidèles à la pensée de la croisade. S'ils se séparent de leurs compagnons, s'ils esquivent le rendez-vous de Venise pour s'embarquer, qui en Flandre, qui à Marseille, qui dans les ports de Pouille, c'est à seule fin d'aller *en Syrie*, et parce qu'ils veulent être sûrs d'aller *en Syrie*, où tous se rendent en effet.

Les signataires du traité *de nolis*, dans une pensée de conciliation ou de duperie, ont eu beau laisser en blanc le nom de la terre ou du port visé par l'expédition, l'armée sait que la majorité des grands chefs veut se diriger sur l'Égypte, sur Alexandrie. Et alors, parmi ces partisans de la route de Syrie, les plus avisés ou les plus résolus n'ont pas hésité à prendre les devants ; sans scrupule, ils ont, dès le premier jour, rompu avec leurs compagnons, refusant de prendre avec eux la route d'Italie, la route de Venise.

D'autres, plus naïfs, se sont laissés entraîner jusqu'en Lombardie ; mais arrivés là, ils flairent le piège, et brusquement, eux aussi, se décident à fausser compagnie.

Les derniers enfin, plus faibles ou plus honnêtes, iront jusqu'au bout, comme le comte de Blois et ses compagnons, mais après quelles hésitations, on le sait. Il a fallu leur rappeler les engagements pris, la parole donnée ; il a fallu leur crier merci

comme n'a cessé de l'espérer, de le demander le  
parti des *Syriens*.

Ceux qui ont cru que les adversaires du projet  
de Constantinople le repoussaient par la seule  
crainte de désobéir au pape, ceux-là se sont étran-  
gement trompés. L'erreur, il est vrai, était toute  
naturelle ; comme à la tête des opposants figurait  
l'abbé de Cîteaux, lequel, au nom du pape, s'était  
opposé à l'attaque de Zara, on a pu croire qu'il  
agissait encore au nom du pape, en combattant la  
marche sur l'empire grec. Mais alors, et pourvu  
que la route de Constantinople fût abandonnée, il

(1) Villehardouin, par. 52, p. 32.

est clair qu'il eût dû être fort indifférent à l'abbé de Cîteaux que l'expédition se dirigeât ensuite sur l'Égypte ou sur la Syrie ; ou plutôt, il eût de préférence réclamé la marche sur Alexandrie, puisque ceux qui veulent voir en lui un simple agent du pape, sont ceux-là mêmes qui font honneur au pape du projet d'attaquer par l'Égypte.

Or, lisons dans Villehardouin la réponse faite à l'abbé de Cîteaux et à ses partisans ; le passage est absolument décisif : « Bel seignor, *en Surie* ne poez vos rien faire ; et si le verroez bien à cels meismes qui nos ont deguerpiz..... Et sachiez que par la terre de *Babiloine* ou par *Grece* iert recovrée la terre d'Oltremer, s'ele jamais est recovrée (1). »

Ainsi nous retrouvons donc bien là en présence les deux partis que nous signalions dès la première heure ; car Babylone ou la Grèce, Constantinople ou l'Égypte, c'est tout un pour ceux qui sont convaincus qu'on ne peut rien tenter d'utile en Syrie. Mais, ils ont beau dire, les autres, les *Syriens* ne veulent rien entendre, et les déflections recommencent. Afin d'empêcher qu'elles deviennent plus nombreuses, il faut donner à ces obstinés une demi-satisfaction, permettre à quelques-uns d'entre eux d'aller s'assurer par eux-mêmes s'il est bien vrai qu'il n'y ait rien à faire en Syrie.

De là sans doute le départ de ce Renaud de Montmirail, envoyé en Terre-Sainte par l'inter-

(1) Villehardouin, par. 96, p. 54.

(2) Voir la *Devastatio*, dans les *Chroniques gréco-romanes*, p. 88 : « in *Palmis* Ramaldus de Monmiral in legatione, in *Syriam* missus est. »

(3. Nous avons établi ces chiffres d'après Gunther (*Eruvæ sacræ Constantinopolitanæ*, t. I, p. 79-80). Gunther nous apprend en effet que l'abbé Martin quitta Bénévent, le 4 avril, pour aller s'embarquer à Siponto, et qu'il arriva, le 25, à Acre. En supposant qu'il n'ait mis qu'un jour pour se rendre de Bénévent à Siponto, et qu'il ait pu s'embarquer dès le lendemain, chose assez peu vraisemblable, c'est donc notre maximum de 20 jours.

D'autre part, M. Rey, dans ses *Colonies franques de Syrie*, (p. 162), établit que la durée moyenne du trajet de Messine à Acre était de quatorze jours. En évaluant donc à quarante jours le temps nécessaire pour aller de Zara à Acre, et revenir d'Acre à Corfou, nous ne devons pas nous éloigner beaucoup de la vérité.

côte au plus tard. Or, il est à remarquer que l'armée ne se décidera pas à quitter Corfou avant cette date (1).

Il est présumable qu'on attendait là le retour de Renaud de Montmirail. Toujours est-il qu'il ne revint pas, et que, lorsqu'il fallut quitter Corfou, une nouvelle révolte éclata « de cels qui voloient l'ost depecier (2). » Lisons *des Syriens*; cela est si vrai que, si les révoltés se calment, s'ils cèdent une dernière fois aux prières de leurs compagnons, s'ils consentent à rester avec eux jusqu'à la St-Michel, c'est sous la condition formelle, jurée « sor sainz loialement », que dans les quinze jours suivant ladite fête de St-Michel, on leur donnera « navie a bone foi, sans mal engin, dont il porroient aler en Surie (3). »

Il ne s'agit donc pas, comme Villehardouin le donnerait volontiers à entendre, de déserteurs vulgaires que l'entreprise rebute ou que le péril effraie. La vérité, et nous croyons l'avoir surabondamment établie, la vérité est que nos croisés, dès le premier jour, en dehors de toute ingérence étrangère, n'avaient pu se mettre d'accord entre eux sur l'itinéraire à suivre; la majeure partie de l'armée (4), contrairement à l'opinion des plus in-

(1) *Chroniques gréco-romanes*, p. 88 : « in Pentecosten a Corfu recessit (exercitus) », dit la *Devastatio*.

(2) Villehardouin, par. 113, p. 64.

(3) Id., par. 117, p. 66.

(4) S'il faut en croire en effet Villehardouin, les *Syriens* (par. 114, p. 66), même en dehors de tous ceux qui avaient





## V.

### THIBAUT DE CHAMPAGNE ET BONIFACE DE MONTFERRAT.

Pour compléter notre démonstration du chapitre précédent, et prouver combien peu l'élection du marquis de Monferrat dut influencer sur la *dispersion* de l'armée, il nous reste à rappeler les titres très sérieux qui recommandaient Boniface au choix des croisés; mais il ne sera peut-être pas inutile de dire auparavant quelques mots du comte de Champagne, Thibaut, qu'à tort ou à raison on s'est habitué à regarder comme le premier chef de la croisade.

Nous avons montré plus haut que la quatrième croisade était, pour ainsi dire, d'origine champenoise. C'est sur terre de Champagne, non loin de Reims, au tournoi d'Ecry-sur-Aisne, que les premiers barons français se sont décidés à prendre la croix. Nul doute que l'assemblée d'Ecry ne fût en majeure partie composée de Champenois, dont l'exemple entraîna par la suite le reste du baronnage français.

Leur comte Thibaut était d'ailleurs frère du roi de Jérusalem, Henri de Champagne, qui venait de mourir à la fin de l'année 1197. Thibaut avait donc des raisons toutes particulières de s'intéresser aux choses de Terre-Sainte. Il commença par y envoyer

avoir .. Et si comanda, si con chascuns recevroit son avoir, que il jureroit sor sains l'ost de Venise à tenir, ensi con il l'avoit promis. Une autre partie comanda li cuens de son avoir a retenir por porter en l'ost et por departir là ou en verroit que il seroit mieux emploie. »

(3) Rigord, *Recueil des historiens des Gaules*, t. XVII, p. 53: « Eodem anno (1201), ix kalend. juna, obiit Theobaldus Comes Trecentis, a tate viginti quinque annorum. »

Alberic, *Ibid*, t. XVIII, p. 763. « Anno MCCI, mortuus est in Campania, circa Pentecosten Theobaldus comes anno aetatis suae vigesimo quinto. »

(4) D'après les passages de Rigord et d'Alberic, cités plus haut, il aurait eu vingt-cinq ans, ce qui concorde, du reste, avec le témoignage de Villehardouin, lequel lui donne vingt-deux ans lors du tournoi d'Ecri, en novembre 1199. « Or sachiez que cil queus Tibauz ere jones hom, et n'avoit pas plus de vint deus ans. » (Villehardouin, par. 3, p. 4.)

En réalité, a-t-il jamais reçu et porté ce titre d'une façon officielle, il est permis d'en douter, malgré l'affirmation très nette de Robert de Clari à cet égard : « Tout li conte et li haut baron... prisent conseil entr'aus de qu'il feroient chievetaine et seigneur ; tant qu'il prisent le conte Thiebaut de Champagne ; si en fisent lor seigneur (1). »

N'est-il pas étrange que Villehardouin, l'homme de Thibaut, son vassal dévoué, ait laissé à d'autres le soin de nous renseigner sur un détail qui devait avoir pour lui une importance particulière, étant tout à l'honneur et à la gloire de son maître ? Or, nous ne voyons pas que Villehardouin ait fait nulle part allusion à l'élection de Thibaut, ni lors du Parlement de Soissons, ni lors du Parlement de Compiègne.

Nous ne voyons pas, en outre, que, dans son récit de l'ambassade de Venise, le comte de Champagne tienne une place à part, ait joué un rôle prépondérant. Il envoie des messagers au même titre et en même nombre que les autres grands comtes, Baudouin de Flandre, Louis de Blois (2).

Villehardouin le nomme bien en première ligne ; mais de sa part la chose est si naturelle, qu'on n'en saurait tirer aucun argument décisif. La preuve, au contraire et selon nous convaincante,

(1) Robert de Clari, dans les *Chroniques gréco-romanes*, ch. II, p. 3.

(2) Villehardouin, par. 12, page 10 : « De ces messages envoia Thiebaut... deus ; et Baudoins... deus ; et Loys... deus. »

rieurement reconnu. Son élection, en supposant qu'elle ait jamais eu lieu, serait donc postérieure au traité d'avril 1201. On ne pourrait la dater par conséquent que de l'assemblée de Corbie ; c'est là en effet qu'il aurait été élu, d'après Ernoul (2), lequel place ladite assemblée aussitôt après le retour des messagers de Venise, c'est-à-dire vraisemblablement en mai 1201.

(1) Muratori, *Scriptores rerum Italicarum*, t. XII, col. 323-326.

(2) *Chronique d'Ernoul*, p. 340. « Là (à Corbie), esgarderent li conte et li baron li conte Tiebaut de Campaigne, si en fisent seignour. Atant se departirent. Ne demora gueres apriès que li quens Tiebaus fu mors. »

A cette date, le comte Thibaut « malade et deshaitié », aurait-il eu même la force de se rendre à l'assemblée de Corbie ! Serait-ce là cette dernière *chevauchée*, dont parle Villehardouin (1) ? Il est difficile de rien affirmer à cet égard, bien que le silence absolu gardé par Villehardouin sur l'assemblée de Corbie nous autorise à pencher pour la négative. Toujours est-il qu'on devait considérer le comte de Champagne comme perdu à cette époque ; et si, présent ou absent, la réunion l'acclama comme son chef, l'élection ne saurait avoir d'autre caractère que celui d'une simple marque de sympathie donnée au mourant.

Il nous paraît plus vraisemblable d'en revenir à notre première hypothèse, à savoir que le comte Thibaut, tout en ayant les titres les plus sérieux au commandement de la croisade, n'en a jamais été le *chef officiel*.

Ajoutons que jusque-là le choix, toujours si délicat, si difficile, d'un chef, avait pu être ajourné sans trop d'inconvénient. Maintenant au contraire que le traité avec Venise était conclu, qu'il fallait songer à partir, les atermoiements n'étaient plus de saison. En admettant que Thibaut eût été élu à

(1) Villehardouin, par. 35, p. 22 : « Tant chevaucha Joffrois li mareschaus que il vint à Troies en Champaigne, et trova son seignor malade et deshaitié ; et si fu mult liez de sa venue. Et quant cil li ot contée la novele coment il avoient exploité, si fu si liez qu'il dist qu'il chevaucheroit, ce qu'il n'avoit pièce fait, et leva sus et chevalcha. Alas ! con grantz damages ! car onques puis ne chevaucha que cele foiz. »

sans doute, parmi nos petits seigneurs français, de vaillants et expérimentés capitaines, mais tous de trop mince puissance et seigneurie pour être mis au-dessus ou au rang des grands comtes. En désespoir de cause, et sur la proposition de

(1) Guillaume I<sup>er</sup> Breton, *Recueil des historiens des Gaules*, t. XVII, p. 74 : « Vires Ricardi, et audacia creverant quidem maxime defectione comitis Flandriae et comitis Boloniae qui non soli Philippo regi .. immo et Ludovicus comes, et fere alii omnes proceres regni defecerant. »

(2) Villehardouin, par 38-39, p. 24 : « Telx fu sa volentés que il refusa. Sachez que il peüst bien mieulz faire. Joffroi de Joinville chargierent li messago que altretel offre feist al conte de Bar .. qui ere cosins al conte qui morz estoit; et refusa le autresi. »

Villehardouin, on s'adressa au marquis Boniface de Montferrat.

Si regrettables que soient toujours ces sortes de candidatures étrangères, celle-ci avait pourtant sa raison d'être, raison sérieuse qui nous semble avoir échappé aussi bien à M. de Wailly qu'à M. Riant.

M. de Wailly, nous l'avons vu, semble s'étonner qu'on eût mis à la tête de nos croisés français, « un marquis Lombard, dont *ils n'avaient jamais peut-être entendu prononcer le nom.* »

M. Riant s'en est étonné de même. « Comment expliquer, dit-il, que des princes comme Baudouin de Flandre, Hugues de Saint-Paul, Louis de Blois et Simon de Montfort, se soient vu préférer un seigneur étranger, fils du vieux *gibelin*, Guillaume de Montferrat (1). »

Et M. Riant ne s'explique la chose qu'en faisant de l'élection de Boniface l'œuvre personnelle du roi de France; ou plutôt, l'idée première de cette candidature *gibeline* aurait été suggérée par Philippe de Souabe à Philippe-Auguste, qui l'aurait *lui-même imposée* aux barons français.

L'idée de l'intervention allemande n'est à vrai dire qu'une simple hypothèse; et l'éminent érudit n'a pu la donner que comme telle, puisqu'elle ne repose ni ne s'appuie sur aucun texte. L'intervention de Philippe-Auguste a pour elle au moins une courte phrase des *Gesta* : « *Barones et comites,*

(1) *Revue des questions historiques*, t. XVII, p. 348-351.



ans à l'histoire des croisades, était alors un des noms les plus populaires en Orient, où l'on n'avait pas encore eu le temps d'oublier le grand rôle joué, les services rendus, par quelques-uns des membres de cette illustre famille.

En 1176, un frère de Boniface, Guillaume-Longue-Épée, était arrivé en Palestine : « Cil estoit boins chevaliers et gentils hom... Le roi Bauduins de Jherusalem... oï dire tant de bien de lui qu'il li donna si suer a femme qui avoit non Sebille, et li dona le conté de Jaffe et d'Escalonne (2). »

(1) Migne, t. I, cli lxxviii, *des Gesta*, col. cxxx1-cxxxii.

(2) *Chronique d'Ernoul*, p. 48.

En 1183, le fils né de ce mariage fut, tout enfant encore, proclamé roi, sous le nom de Baudouin V. Guillaume-Longue-Épée était mort à cette date. Mais le père de Longue-Épée, Guillaume-le-Vieux, à la nouvelle que son petit-fils était roi de Jérusalem, quitta à son tour son marquisat de Lombardie pour passer en Terre-Sainte. Un an après la mort du jeune Baudouin V, Guillaume-le-Vieux assistait au désastre de Tibériade, et restait aux mains de Saladin en compagnie du nouveau roi Guy de Lusignan, et de maints autres chevaliers.

On sait combien furent désastreuses, pour les chrétiens de Syrie, les conséquences de la journée de Tibériade. Elles l'eussent été bien davantage encore, s'il n'était arrivé devant Tyr, à ce moment, un second fils de Guillaume-le-Vieux, Conrad de Montferrat, le héros de la famille : « Quant cil de la cité sorent qu'il estoit fils le marcis de Monferat, si en furent moult lié, et issirent encontre lui, à pourcession, et se li rendirent Sur et le misent dedens le castiel lui et ses chevaliers (1). »

Il était, s'il en faut croire Ernoul, grand temps que le marquis arrivât, car ceux qui tenaient le château de Tyr avaient déjà promis de le livrer à Saladin. Le lendemain, en effet, celui-ci se présentait aux portes de la ville espérant qu'elles lui seraient ouvertes. Averti du contre-temps survenu, il crut néanmoins qu'il aurait bon marché de Conrad, ayant entre ses mains la vie du vieux

(1) *Chronique d'Ernoul*, p. 182.

de Conrad, sorte de vaisseaux au pont couvert de cuir, causèrent le plus grand mal à la flotte ennemie (2), et Saladin fut contraint de s'éloigner à nouveau, dans les premiers jours de janvier 1188. Au cours de la même année, Tripoli assiégée, à son tour, était de même sauvée par les galères et les chevaliers de Conrad (3).

(1) *Chronique d'Ernoul*, p. 183

(2) *Ibid.*, p. 278 : « La marchis fist faire vaissiaus couviers de cuir en tel maniere q'on les menoit bien priés de tiere; et si avoit arbalestriers dedens, et si estoient les fenestres par où il traioient hors. Cil vaissiel fissent moult de mal as Sarrasins, que galyes ne autre vaissiel nes pooient apros-mier. Ces vaissiaus apeloit on *Barbotes*. »

(3) *Ibid.*, p. 251-252 : « En cel point que Salehadins ot

On peut dire, sans exagération, que ce sont les exploits du marquis de Montferrat qui sauvèrent la Terre-Sainte avant l'arrivée de Philippe-Auguste et de Richard-Cœur-de-Lion. Il n'est donc pas surprenant qu'en retour de pareils services les évêques et prélats, aussi bien ceux de l'armée que ceux de Palestine, se soient entremis pour faire épouser au marquis Conrad la princesse Isabelle, devenue, par la mort récente de sa sœur Sybille, héritière du royaume de Jérusalem (1).

Malgré les prétentions et les droits de Guy de Lusignan, troisième mari de Sibylle, et associé par elle au trône, malgré la protection ouverte accordée à Guy par le roi Richard, l'immense majorité des croisés d'occident comme des chrétiens de Syrie, n'hésita pas à se prononcer en faveur du marquis de Montferrat (2). Conrad venait d'être proclamé roi quand il fut assassiné (1192).

On nous pardonnera ces détails un peu longs ; mais, devant le complet silence gardé sur ce point par MM. de Wailly et Riant, ils n'étaient peut-être

**Triple assegie**, ariverent les nes et les galies le roy Guillaume à Sur... Dont vint li marchis Conras, si fist armer de ses galyes pour aler secourre Triple, et commanda des chevaliers le roy Guillaume qu'il alaissent secourre Triple, et il i alerent... Quant Salehadins vist qu'il avoit tant de nés arivées à Triple, et de galyes et de gent crestiens pour secorre Triple, et il vit qu'il n'i poroit noient faire, si se partit. »

(1) *Chronique d'Ernoul*, p. 267-268.

(2) M. de Mas-Latrie, dans son excellente *Histoire de l'île de Chypre* (t. I, p. 25), a très-bien indiqué le grand rôle et la popularité de Conrad.

importante mission en Allemagne, mission qui touchait à la fois aux intérêts de l'Empire et aux intérêts de la Terre-Sainte. Il devait s'efforcer de réconcilier les deux prétendants à la couronne impériale, Othon de Brunswick et Philippe de Souabe, ou tout au moins tâcher de leur faire signer une trêve de cinq années, laquelle permettrait aux princes allemands de prendre part à la croisade <sup>2</sup>.

(1) Migne, t. I, ch. XLVI, *des gesta*, col. xc. : « *Marchio .. Montisferrati, episcopus Cremonensis, et abbas de Lucedio, multique alii nobiles . devoverunt se ad obsequium crucifixi* ».

(2) *Monumenta Germaniarum historica*, t. XVII, p. 809. *Annales Colon. max.*, an. 1190 : « *Eodem anno, descendit*

Il ne put. il est vrai, réussir dans cette délicate et difficile entreprise ; mais le fait seul d'avoir été choisi pour une négociation de ce genre n'est pas sans donner une assez haute idée de son mérite et de son crédit personnels. Ajoutons que, par sa haute situation en Italie, par ses relations avec les princes allemands, par ses liens de parenté et d'amitié avec Philippe-Auguste (1), il se trouvait mieux que personne peut-être en mesure de commander une armée, qui compterait dans ses rangs, avec une grande majorité de Français, bon nombre encore d'Italiens et d'Allemands.

Que nos barons de France, si turbulents d'ordinaire, si peu dociles même à leurs chefs nationaux, ne se soient pas toujours montrés pleins de déférence pour leur chef *étranger*, nous l'admettons volontiers ; mais il n'en est pas moins indiscutable que cet étranger n'était ni ne pouvait être un *inconnu* pour la plupart d'entre eux. Son choix, sans être de ceux qui s'imposent, n'est pas de ceux non plus dont on doive s'étonner. On peut même affirmer qu'il était, dans les circon-

**Conradus** Moguntinus archiepiscopus ab Italia, et cum eo *Bonifacius de Monte-Ferreo*, ut discordiam que in regno orta fuerat... sedarent, et si nequirent istud efficere, ut alteruter eorum cessaret, ex consilio principum per quinquennium pax firmaretur. Sed quid intenderint, vel quid contulerint cum Philippo, licet non innotuerit, rex Otto invitatus a marchione ut Bobardiam veniret, renuit. »

(1) Villehardouin, par. 42, p. 24-26 : « Il (Boniface) vint, alor que il li orent mis, par Champaigne et parmi France, où il fu mult honorez, et par le roi de France, cui cosins il ere. »

... nous avons cherché à empêcher ce qui  
penser au juste des machinations allemandes  
comme aussi des trahisons vénitiennes.

---

# DEUXIÈME PARTIE

---

## I.

### VENISE, JUSQU'AU TRAITÉ D'AVRIL 1201.

Un contemporain de la quatrième croisade, le franco-syrien Ernoul, est le premier qui ait nettement accusé Venise de trahison. D'après Ernoul, ou plutôt d'après les *on-dit* recueillis par lui et auxquels il ajoute une entière créance, les Vénitiens se seraient engagés vis-à-vis du sultan d'Égypte à détourner les croisés de la route d'Alexandrie (1).

L'accusation est-elle justifiée ? En d'autres termes, y a-t-il eu un traité de ce genre conclu entre Venise et l'Égypte au moment de la

(1) *Chronique d'Ernoul*, p. 344-345 : « Adont s'en ala li sultan de Babilone en Egypte... Puis si fist apparellier messages, si lor carja grant avoir, puis les envia en Venisse ; et si envia au duc de Venisse et as Venissiens grans presens, et si lor manda salus et amistés. Et si lor manda que se il pooient tant faire que il destournaissent les Crestiens qu'il n'alaissent en le tiere d'Egypte, il lor donroit grant frankise el port d'Alixandre et grant avoir. Li message alerent en Venisse, et fissent bien ce (qu'il durent et ce) qu'il quisent, et puis s'en retournerent. »



fait particulier du *traité Egypto-Vénitien*, nous sommes juste aussi avancés que le jour où Ernoul lançait, pour la première fois, contre la république vénitienne, son accusation directe de haute trahison.

M. Hanoteaux, en effet, avec son argumentation si vigoureuse et si serrée, n'a en réalité prouvé qu'une seule chose, à savoir que, à l'heure actuelle, il n'a pas été découvert de document confirmant l'accusation d'Ernoul.

Ses adversaires sont donc, dans une certaine

(1) *Revue des Questions historiques*, t. XVII, p. 324-329, t. XVIII, p. 69-75; t. XXIII, p. 89-106. — *Revue historique*, quatrième année, mai-juin 1877, p. 74-102. — *Revue critique*, 1877, t. I, p. 318.

mesure, fondés à lui répondre : le traité auquel nous avons cru, d'après Hopf, n'existe pas, ou du moins est encore à découvrir, soit; mais l'accusation d'Ernoul demeure, et la trahison, non prouvée, reste probable, ne serait-ce que par le commerce que Venise, « *avant, pendant et après la quatrième croisade, a entretenu, de l'aveu de tous, avec les Infidèles, leur fournissant les armes qu'ils devaient retourner ensuite contre les croisés* (1). »

La *probabilité* résulterait encore pour M. Riant, du mauvais état des relations entretenues par Venise avec le Saint-Siège à cette époque : « Le pape n'aime point ces gens absorbés par les soins de leur marine et de leur commerce, *navigiis et mercimoniis solum intenti*, et sourds à toutes les exhortations du Saint-Siège en faveur des chrétiens d'Orient... ; et ce n'est *qu'à son corps défendant, et seulement après le refus formel des Génois et des Pisans*, dont il eût *de beaucoup préféré le concours*... qu'il consent à se servir de ces dangereux auxiliaires (2). »

Sans être aussi sévère que M. Riant, M. Hanoteaux n'hésite pas à reconnaître, lui aussi, que la conduite de Venise, dans ses rapports avec les Croisés comme avec les Infidèles, était *non moins tolérante qu'avide*, et qu'Innocent III *ne cachait pas sa défiance pour eux* (3). M. Hanoteaux lui-

(1) *Revue des Questions historiques*, t. XXIII, p. 89.

(2) *Ibid.*, t. XVII, p. 335-336.

(3) *Revue historique*, mai-juin 1877, p. 99-100.

Infidèles. Heyd constate qu'il se trouvait, en 1215, plus de trois mille négociants Européens fixés à Alexandrie, où ils avaient, comme nos négociants modernes, leur quartier, leurs bains, leurs églises. Assurément les Vénitiens figuraient dans le nombre ; mais *avant* la croisade, la seule époque dont nous ayons le droit de nous occuper, nous ne voyons pas que leur situation y soit le moins du monde *privilégiée*.

On remarquera que nous consultons ici de préférence le témoignage le moins suspect de partialité pour Venise, le témoignage de Heyd. Heyd est un des savants modernes qui ont cru à la trahison de Venise, à son traité de 1202 avec le

soudan d'Égypte. Il n'a donc pas manqué de relever tout ce qui pouvait être à la charge des Vénitiens. Il note, par exemple, un certain nombre de privilèges accordés par Malek-Adel à Venise de 1205 à 1218 ; ce sont les fameux traités discutés par M. Hanoteaux, et que tous les partisans de la trahison vénitienne s'accordent à regarder comme le prix, soit du grand service rendu à l'Égypte en 1202, soit de services antérieurs, d'une nature particulièrement suspecte et compromettante.

Les documents précis faisant défaut pour la date de 1202, nous nous en tiendrons donc aux relations antérieures de l'Égypte avec Venise. Heyd, qui a consulté tant de chroniques, compulsé tant de chartes, n'a presque rien trouvé concernant les Vénitiens. Les *actes d'association* les plus nombreux, pour le voyage d'Alexandrie, avant Saladin, sont des *actes Génois* (1). Dans les premières années de Saladin, Venise n'est même pas citée par Benjamin de Tudela parmi les villes italiennes qui sont en relations constantes avec l'Égypte. Il met en première ligne Amalfi, Pise, Gênes (2). Les Pisans paraissent être, dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, les plus favorisés de tous à Alexandrie (3).

De ces assertions, non suspectes de Heyd, nous

(1) Heyd, *Le colonie commerciali degli Italiani in Oriente, nel medio evo*, 2 vol. in-12, Venezia, 1866-68 ; t. II, p. 171.

(2) Id., *Ibid.*, p. 181.

(3) Id., *Ibid.*, p. 178.

pourrait être jugée que de la façon la plus sévère ; il est certain qu'elle justifierait, dans une certaine mesure, les soupçons, les accusations de trahison.

C'est donc bien là qu'est le nœud de la question, l'intérêt du débat. M. Riant, à l'appui de son opinion, a cru devoir citer des Lettres et documents de 1209, 1213, 1246, même de 1295 et de 1315 (2) ; il nous paraît inutile de le suivre sur ce terrain. Il s'agit en effet de savoir ce que Venise a pu faire, non à ces diverses époques, mais à l'époque de la quatrième croisade. Or, nous avons la bonne

(1) *Revue des Questions historiques*, t. XXIII, p. 405.

(2) *Ibid.*, p. 90, note 1, p. 114, note complémentaire.

fortune de posséder un document contemporain, d'une haute importance, d'une incontestable autorité, M. Riant ne nous contredira pas : c'est la Lettre d'Innocent III aux Vénitiens, du 3 décembre 1198.

Dès la première année de son pontificat, et en vue de la croisade qu'il préparait, Innocent III avait renouvelé les décrets de ses prédécesseurs, les papes Alexandre III et Grégoire VIII, décrets qui interdisaient, sous peine d'excommunication, non-seulement toute vente d'armes ou d'objets de guerre aux Infidèles, mais même toute espèce de rapports, de relations commerciales avec eux : « *Ad exemplar felicis recordationis Gregorii papæ... omnes illos excommunicationis sententie supposuimus qui cum eis (Sarracenis), de cætero habere consortium... attentaverint, quandiu inter nos et illos guerra durarit (1).* »

Sous cette forme absolue, rigoureuse, il était à peu près certain que le décret d'Innocent III resterait lettre morte, et que les intéressés n'en tiendraient nul compte. Supposons nos Vénitiens en aussi mauvais termes qu'on le prétend avec le Saint-Siège ; ils ne se gêneront guère pour passer outre, et continuer leur contrebande ou leur commerce comme par le passé. Au lieu de cela, que voyons-nous ? Les Vénitiens essaient de s'entendre avec le pape, ils appellent son attention sur les inconvénients d'une pareille interdiction, le sup-

(1) Migne, t. I, col, 493 ; Lettre 539 du liv. I.

prend leur demande en considération ; il leur permet provisoirement de commercer, au moins avec le royaume d'Égypte, ne leur interdisant d'une façon absolue que le trafic des différentes choses pouvant servir à la guerre : « *Nos igitur paterno dilectionis affectu quem ad vos specialiter habemus inducti, sub districtione anathematis prohibentes ne in ferro, stupa, pice... vendendo, donando, vel commutando Sarracenis ministrare subsidium præsumatis, sustinemus ad tempus, donec super hoc aliud dederimus vobis in mandatis, ut in regnum Ægypti vel Babylonis* (1)

1 Cette autorisation de commerce général avec les

*alia inituri commercia , cum necesse fuerit , transfretetis. »*

La Lettre est d'une importance si capitale que nous avons tenu à en citer le texte. presque en entier, afin qu'il ne reste aucun doute, aucune hésitation dans l'esprit de nos lecteurs. On voit qu'il s'agit bien ici, comme nous le disions plus haut, d'une véritable faveur accordée par le pape aux Vénitiens. M. Hanoteaux, du reste, le reconnaît en passant ; s'il s'y fût arrêté davantage, il est fort probable qu'il y eût vu, comme nous, la preuve, une preuve irrécusable des excellents rapports entretenus à cette époque par Venise avec le Saint-Siège.

Le pape ne se dissimule pas combien la tentation pourra être grande d'abuser parfois de la permission octroyée ; mais il s'en rapporte à la bonne foi des Vénitiens, et il espère que ces marques de la bienveillance, de la confiance papale les rendront plus *ardents encore* à secourir la Terre-Sainte : « *Provisuri ne quid in fraudem circa statutum apostolicum præsumatis... , sperantes quod propter hanc gratiam in subsidium Hierosolymitanæ provinciæ debeatis fortius animari. »*

En traduisant *fortius animari*, par *plus ardents encore*, nous croyons traduire bien réellement ici la pensée du pape. Car nous espérons prouver, sans peine, par les *Gesta*, par les *Lettres*, que Venise était à cette époque la seule des grandes

**palens d'Égypte** est une nouvelle preuve qu'en 1198 le pape ne songeait nullement à diriger la croisade sur l'Égypte.



à lui, pour l'ordre et la date des événements. D'après notre chroniqueur Champenois, plus exact et mieux informé à coup sûr, les six messagers de 1201 se rendirent droit à Venise. Au retour seulement, quatre d'entre eux passèrent par Pise et Gênes; les deux autres, dont Villehardouin, s'étaient dispensés de les y accompagner, jugeant sans doute qu'on n'y trouverait pas l'aide espérée (2).

(1) *Chroniques greco-romanes*, p. 5.

(2) Villehardouin, par. 32, p. 20 : « Joffrois li mareschaus de Champaigne et Alarz Makernaus si s'en alerent droit en France, et li aultre s'en alerent à Genne et à Pise, por savoir quelle aïe il feroient à la terre d'Outremer. »

Ces deux derniers avaient-ils tort? Oui, s'il faut en croire M. Riant qui cite, à preuve des bonnes dispositions des Génois vis-à-vis de la croisade, à preuve aussi des bonnes dispositions du pape à l'égard des Génois, la *Lettre* 198 du livre IX, adressée par Innocent III à l'évêque de Soissons (1). Notons d'abord que la Lettre est de 1206, ce qui lui enlève déjà singulièrement de sa valeur. Elle nous paraît très-loin, d'ailleurs, d'avoir le caractère que lui attribue M. Riant. Les pèlerins de 1206 annoncent au pape qu'ils se sont entendus avec Gênes : toutefois, avant de s'y aller embarquer, ils ont voulu prendre son avis, « *Super hoc nostram voluntatem requirere studuerunt.* » Le pape les y autorise, puisqu'ils ne peuvent trouver mieux : « *Quum vix magis compendiosum et securum transitum invenire possitis.* » Si pourtant ils changeaient d'avis, s'ils ne pouvaient s'embarquer à Gênes, et qu'ils voulussent pousser jusqu'à Brindes, le pape leur faciliterait, leur assurerait la route jusque là : « *Si vero per Januam nequiveritis proficisci, et .... ad portum Brundusii properetis... navigium conducturi, nos usque Brundusium securum vobis transitum, dante Deo, concedemus.* »

Il nous est vraiment impossible de voir dans ladite Lettre la preuve d'une confiance illimitée

(1) Migne, t. II, col. 1036. *Lettre* datée de St-Pierre de Rome, le 4 des Ides de décembre, neuvième année du Pontificat (10 décembre 1206).

connus, mais dont l'un des plus sérieux devait être le mauvais vouloir témoigné par les Génois en faveur de la croisade.

Dès la première année de son pontificat, voyant les Génois en lutte avec les Pisans, Innocent III s'était efforcé de rétablir la paix entre eux, en vue de l'expédition de Terre-Sainte; il leur avait même envoyé à cette occasion deux cardinaux, lesquels ne purent rien obtenir: « *Duos cardinales... Pisas et Januam destinavit, ut inter Pisanos et Januenses, pro Terræ sanctæ succursu, pacis fœdera*

(1) Migne, t. II, c. d. 433; *Lettre 147* du liv. VII, datée de St-Pierre de Rome, le 2 des Nones de novembre.

reformarent ; sed quia *filii pacis non erant, verbum pacis minime receperunt* (1). »

Pise, en 1198, ne semblait donc pas mieux disposée que Gênes à servir les projets du pontife ; et nous la verrons, elle aussi, jusqu'au départ de la croisade, rester dans les plus mauvais termes avec le Saint-Siège.

Dès cette même année 1198, Pise refusait d'entrer dans la ligue anti-allemande, formée par les villes de Toscane : « *Civitates autem Tusciae.... propter importabilem Alemannorum tyrannidem..., societatem inierunt, præter civitatem Pisanam, quæ nunquam potuit ad hanc societatem induci* (2). » Or, cette ligue de Toscane s'était, sinon constituée à l'instigation d'Innocent III, du moins ouvertement placée sous son protectorat, les confédérés jurant de défendre les droits de l'Église, et de ne recevoir d'empereur ou roi que de l'assentiment du pontife romain : « *Juraverunt quod societatem servarent ad honorem et exaltationem apostolicæ sedis, et quod possessiones et jura sacrosanctæ Romanæ Ecclesiæ bona fide defenderent, et quod nullum in regem vel imperatorem reciperent, nisi quem Romanus pontifex approbaret* (3). »

Le refus d'adhésion de Pise était donc une

(1) Migne, t. I, chap. XLVI des *Gesta*, col. xci. — L'envoi des deux cardinaux à Pise et à Gênes est attesté par la *Lettre 343* du liv. I, col. 318, datée de Spolète, le 3 des Calendes de septembre (30 août 1198).

(2) Migne, t. I, ch. XI des *Gesta*, col. xxvi.

(3) Id., *Ibid.*, col. xxvii.

Il ne paraît pas que l'espoir du pape se soit réalisé, que son appel ait été entendu ; loin de là, car nous retrouvons bientôt, dans les Deux-Siciles, les Pisans alliés déclarés des Allemands, en particulier de Markwald, cet intraitable ennemi du Saint-Siège.

En l'an 1200, une bande de cinq cents Pisans et plus combattent près de Palerme pour le compte de Markwald, et conjointement avec les Sarrasins : « *Quidam autem Pisani, ut dictum est, numero quingenti vel amplius ...., et infinita multitudo Saracenorum erat ibi cum eis ad custodienda loca debilia, constituti* » (2). »

(1) Migne, t. I, *Lettre* 555, du liv. I, col. 508-509

(2) Migne, t. I, ch. XXVI des *Gesta*, col. 111.

Jusqu'en 1202, c'est-à-dire jusqu'à l'époque qui nous occupe, cette complicité des Pisans avec Markwald est l'objet des récriminations constantes du pontife. La Commune de Pise déclare bien, il est vrai, qu'elle n'est *officiellement* pour rien dans l'appui prêté par les siens aux ennemis de l'Église. Elle prétend même leur avoir défendu toute im-mixtion dans les querelles des Deux-Sicules, mais elle ne peut faire plus; et de peur de compro-mettre, dit-elle, les personnes et les biens de ses nationaux en Sicile, elle se refuse nettement à rappeler, comme le voudrait le pape, les complices de Markwald : « *Præmisso, quod communitatis nomine nullum præstitissetis auxilium Mark-waldo, nec proposuissetis ulterius... permittere quod ei à Pisanis subveniretur..., protinus subdi-distis quod... eos non potestis revocare præsertim sine periculo personarum et rerum illorum* (1). »

On comprend que le pape soit plus satisfait de la forme que du fond de pareilles excuses; il somme les Pisans de lui donner, de leur bonne vo-lonté, une preuve plus manifeste, la seule qu'il réclame et qu'il exige, le rappel de ceux qui com-battent contre lui : « *Licet per litteras vestras satis respondisse videamini humiliter et devote, minus tamen sufficienter et plane, sicut credi-dimus, respondistis;... monemus igitur universi-tatem vestram... Pisanos, qui in Sicilia commo-*

(1) Migne, t. I, *Lettre 4* du liv. V, col. 951, datée de Latran, 1<sup>er</sup> 4 des Nones de mars (4 mars 1202).

Praxedis presbyt. card *Venetias pro Terræ sanctæ subsidio destinamus* (2). » Nous savons par les *Gesta* que cette mission de Soffredo fut couronnée d'un plein succès ; plus heureux que ses collègues, les cardinaux Pierre et Gratien, envoyés à Pise et à Gênes, il décida le doge et bon nombre de Vénitiens à prendre la croix : « *Misit... Soffredum... ad ducem et populum Venetorum, ad cujus exhortationem ipse dux et multi de populo crucis characterem assumpserunt* (3). »

(1) Migne, t. I, *Lettre* 4 du liv. V, col. 951.

(2) Id., *Ibid.*, col. 341. *Lettre* 336, du liv. I, datée de Reate, le 18 des Calendes de septembre (15 août 1198).

(3) Id., *Ibid.*, ch. XLVI des *Gesta*, col. XC.

Ces bonnes dispositions que les Vénitiens avaient montrées en 1198, s'étaient-elles modifiées en 1201? Nous ne connaissons aucun texte qui nous autorise à le supposer. Au contraire, si nous en croyons Villehardouin, le doge et les siens s'applaudissent fort d'avoir à faire *compagnie* avec les croisés pour « chose aussi grande que la délivrance de Notre Seigneur (1). »

Notons que ces paroles, mises par le chroniqueur dans la bouche du doge, sont pour ainsi dire les termes mêmes dont le doge s'est servi dans son traité d'avril 1201. Si l'on veut se donner la peine de le lire avec attention, on reconnaîtra qu'il y a là autre chose qu'une simple convention *marchande*; en même temps qu'une entreprise de transport, c'est un acte d'association politique et religieuse : « *Quos nos Enricus Dandulus... audientes*, dit le doge, parlant de nos messagers, *ex intimo fuimus nostræ mente gavis...*, prædecessorum nostrorum memoriam facientes, qui Hierosolymitano regno tempore opportunitatis magnifice succurrerunt, unde adepti fuerunt, volente Domino, gloriam et honorem. *Ad exhortationem Summi Pontificis qui ad hoc nos sæpius paterna sollicitatione commonuit... preces vestras in honore Domini admisimus affectu cordis et totius animi.....* Et nos propria voluntate nostra *quingenta galeas armatas dare debemus in Dei servitium*, quæ similiter erunt *in servitium Domini* per annum (2). »

(1) Villehardouin, par. 18, p. 29.

(2) Muratori, *Scriptores rerum Italicarum*, t. XII, col. 323-324.



pouvait leur paraître assez séduisante pour qu'il n'y ait pas lieu, en la circonstance, de suspecter leur bonne foi.

Si les Vénitiens n'avaient pas été, à ce moment, pour une raison ou une autre, sincèrement partisans de la croisade, à quoi bon de leur part cette solennelle promesse de coopération que nul ne leur demandait ? L'hypocrisie serait ici vraiment

(1) Villehardouin, par. 68, p. 38-40.

(2) Muratori, *Scriptores rerum Italicarum*, t. XII, col. 324 :

« debet inter nos et vos firmi societas, et talis esse, quod . . . si deo favente . . . aliquid fuerimus acquisiti, communiter vestris dividimus, nos ex eo omni medietatem habere debemus, et vos aliam medietatem. »

par trop odieuse, d'autant qu'on n'en voit en aucune façon la raison ni l'utilité.

Qu'on pense des Vénitiens et de leur égoïsme habituel tout ce qu'on voudra, peu importe; ce que nous constatons, d'après les textes, c'est que les promesses vénitiennes de 1201-1202 sont en parfait accord avec celles de 1198. Ce que nous affirmons, en outre et à nouveau, connaissant les dispositions contraires de Pise et de Gênes à cette époque, c'est que nos croisés ne pouvaient s'adresser ailleurs qu'à Venise, et que le pape, loin d'en prendre ombrage, dut tout le premier les y encourager.

Ici encore, nous ne supposons ni n'inventons rien, nous avons un texte formel, texte non pris au hasard, mais tiré de l'une des sources les plus autorisées, les plus sûres de la quatrième croisade, la *Devastatio Constantinopolitana*. D'après la *Devastatio*, nos croisés ne se seraient rendus à Venise que sur les conseils, mieux encore, sur les ordres du pape : « *Præceperat quoque dominus papa passagium apud Venetias fieri* (1). » Le témoignage ici a d'autant plus de poids que l'auteur anonyme de la *Devastatio* ne montre, nous le verrons, aucune espèce de sympathie pour les Vénitiens.

Toutefois, nous nous empressons de le reconnaître, à notre texte si formel, si catégorique, les partisans de la trahison Vénitienne peuvent

(1) *Chroniques gréco-romanes*, p. 87.

italiennes, on se soit hâté d'en conclure à de profonds dissentiments entre Innocent III et Venise.

Mais après l'analyse scrupuleuse que nous avons faite desdites relations, après tant de témoignages décisifs, fournis par la *Devastatio*, par les *Gesta* mêmes, par les *Lettres* d'Innocent III, on nous accordera bien au moins que le susdit passage arrive ici de la façon la plus inattendue, la plus inexpliquée. Il vaut donc aujourd'hui la peine

(1) Migne, t. I, ch. LXXXIII des *Gesta*, col. CXXXI.

On le discute, puisqu'on ne saurait plus l'accepter aveuglément.

Nous avons dit plus haut que nous ne connaissions aucun texte, permettant de supposer que les bonnes dispositions de Venise à l'égard de la croisade, comme à l'égard du Saint-Siège, se fussent modifiées de 1198 à 1201. Notons d'abord que le fameux passage des *Gesta*, relatif au traité franco-vénitien, confirme de tout point notre opinion. Si Venise, en effet, eût donné le moindre grief, le moindre sujet de plainte au pape depuis 1198, l'auteur des *Gesta* n'aurait pas manqué de le rappeler en la circonstance; l'occasion était trop naturelle. Mais rien de pareil; aucune allusion au passé. Il n'y a donc rien dans le passé qui soit de nature à éveiller l'inquiétude, la défiance d'Innocent III. De quoi se défie-t-il alors? De l'avenir, et de l'avenir seul, parce qu'il a le *pressentiment*, la *prescience* de ce qui arrivera « *quod futurorum esset præsagiens.* »

Il nous semble que ce mot des *Gesta* est toute une révélation. L'auteur écrit sous l'impression évidente de l'expédition de Zara, de l'expédition de Constantinople. Il s'étonne que cette croisade, dont on attendait la conquête de l'Égypte et la délivrance de la Terre-Sainte, ait pu tromper ainsi toutes les espérances, toutes les prévisions de la sagesse humaine. Toutes, non. Le pape n'a pu se tromper, lui, comme le commun des mortels; seul, il a vu clair dans l'avenir; et l'auteur des *Gesta* est si bien convaincu de cette perspicacité du

tification du traité d'avril, et qui inter-  
croisés toute attaque contre des États  
à moins de cause légitime, reconnue  
légal apostolique : « *Ut ipsi christianos*  
*rent, nisi forsan iter eorum illi nequ*  
*rent, vel alia causa justa vel necessari*  
*cederet, propter quam aliud agere n*  
*apostolicæ sedis legati consilio acceden*  
termes-là sont empruntés textuellement  
papale qui fut lue aux croisés devant  
qu'en témoigne la *Lettre* 161 du livre V  
après la prise de la ville (1).

On comprend dès lors comment la  
pu se faire dans l'esprit et dans les s  
l'auteur des *Gesta*. Qu'on veuille bien  
réfléchir, et l'on reconnaîtra, par le  
sens, que la convention d'avril 1201  
donner prétexte à aucune difficulté sé  
le pape et Venise. Alors même que Ve

(1) Migne, t. I, col. 1179. — A la suite de  
plus haut, on lit en effet : « *Licet dilectus m*  
*trus... legatus, prohibitionis nostræ tenorem*  
*vobis exponere curavisset, et tandem littera*

dès cette époque, songé aux expéditions de Constantinople ou de Zara, elle n'eût pas commis la maladresse de dévoiler par avance ses projets perfides, en rompant si ouvertement en visière au pape.

Elle songeait si peu, en cette occasion, à rompre avec lui, que c'est elle qui avait demandé, exigé la ratification papale, comme elle demandait aussi, en tant que faire se pourrait, la ratification du roi de France : « ... *de concordia ita simul facta a D. Papa exscriptum pariter fieri facietis, ut si qua partium a conservatione pactionis hujus discederet, id ei gravaminis quod recte sustinere debeat imponatur* (1). » Venise, en insérant cette clause dans le traité d'avril 1201, montrait par là même combien elle était assurée des excellentes dispositions du pape à son égard.

La ratification ne pouvait être dès lors qu'une simple formalité, remplie avec empressement par le pontife ; et c'est bien en effet le caractère que lui attribue Villehardouin : « Et maintenant envoierent lor messages l'une partie et l'autre à Rome, à l'apostoile Innocent, pour confermer ceste convenance ; et il le fist mult volentiers (2). »

Nous avons du reste à invoquer ici un témoignage bien autrement précieux que celui de Villehardouin, que celui de la *Devastatio*, une autorité bien supérieure à celles des *Gesta*, le témoignage, l'autorité d'Innocent III lui-même.

(1) Muratori, *Scriptores rerum Italicarum*, t. XII, col. 325.

(2) Villehardouin, par. 31, p. 20.

Sans doute, cela ne prouve pas à la rigueur q  
 Venise n'ait pu avoir postérieurement la pens  
 la tentation de trahir la cause de la chrétien  
 Il est toujours téméraire, en histoire, d'affir  
 quoi que ce soit, nous disons seulement c  
 jusqu'à découverte de textes nouveaux, forr  
 il n'est plus permis de parler désormais de trah  
*préméditée*, de trahison *probable*, tout soupç  
 ce genre, au moins pour la période qui préc  
 8 mai 1201, étant absolument inadmissible.

(1) *Archives de l'Orient latin*, t. I, p. 388.

## II.

### LE PACTE D'AVRIL 1201, ET LES PRÉLIMINAIRES DE ZARA.

Par le pacte d'avril 1201, les Vénitiens, nous l'avons vu, s'étaient engagés à conduire les croisés *outre-mer*, pour *la délivrance de la Terre-Sainte*. Nous croyons avoir prouvé que ledit engagement avait été pris de bonne foi, sans arrière-pensée de trahison de la part de Venise. Pourquoi n'a-t-il pas été tenu, et à qui en incombe la responsabilité ? Voilà ce qu'il importe d'examiner maintenant.

Pour ce faire, il est indispensable de préciser d'abord les clauses et conditions du traité :

Venise devait fournir des vaisseaux en nombre suffisant pour transporter quatre mille cinq cents chevaliers, neuf mille écuyers, vingt mille sergents de pied, en tout trente-trois mille cinq cents combattants, plus quatre mille cinq cents chevaux, avec vivres et provisions nécessaires pour une année, la nature et quantité des dites provisions étant d'ailleurs strictement déterminées par homme et par cheval. Le tout devait être prêt « à la fête des saints apôtres Pierre et Paul, » c'est-à-dire le 29 juin 1202, à partir de laquelle date la flotte resterait pour une année à la disposition des croisés.



négociant ainsi « *un transport en bloc pour un contingent militaire énorme, et encore hypothétique, au lieu d'exiger un prix à tant par lance, conduite en Égypte* (2). »

Le reproche nous paraît peu fondé. Le prix avait été stipulé dans les conditions requises plus haut, *deux mares par homme, quatre par cheval*. Villehardouin a pris soin de nous en avertir (3) ; et

(1) Muratori, *Scriptores rerum Italicarum*, t. XII, col. 324.

(2) *Revue des Questions historiques* t. XVII, p. 361.

(3) Villehardouin, par. 21, p. 14 : « Nos ferons vuissiers à passer quatre mille et cinc cenx chevaus, et neuf mille escuiers, et es nos quatre mille et cinc cenx chevaliers et

trente-trois mille cinq cents hommes à deux marcs, quatre mille cinq cents chevaux à quatre marcs, donnent bien en effet la somme totale des quatre-vingt-cinq mille marcs convenus. D'autre part, on voudra bien en convenir, il était absolument indispensable de fixer par avance un contingent *minimum* approximatif, afin que Venise pût évaluer de son côté le *minimum* de vaisseaux nécessaires à l'expédition.

Nous ne pensons pas enfin qu'un contingent de trente-trois mille cinq cents hommes, et quatre mille cinq cents chevaux ait vraiment rien *d'énorme* pour une croisade ; mais laissons de côté la teneur même du traité, pour examiner surtout la façon dont les engagements pris ont été tenus.

A l'époque arrêtée, la flotte vénitienne était prête ; tous les chroniqueurs, même les moins suspects de partialité pour Venise, sont unanimes sur ce point, comme sur le bel aspect, et le bon aménagement des vaisseaux : « *Termino constituto... Veneti tam magnifica navigia præparaverant, ut a longis retro temporibus nedum visus, sed nec auditus fuerit tantus navalium apparatus* (1). »

Ce témoignage décisif des *Gesta* nous dispense de toute autre citation. Ce n'est pas d'ailleurs sur ce point que portent les accusations dirigées

vint mille sergenz à pié....., en tel forme que on donra por le cheval quatre mars, et por l'ome deus. »

(1) Migne, t. I, ch. LXXXV des *Gesta*, col. CXXXVIII.

Constantinople.

Il est donc du plus haut intérêt d'étudier de près la fameuse question de la *détention* du Lido, afin de s'assurer si l'ajournement du départ des croisés, qui devait avoir pour eux de si fâcheuses conséquences, est bien réellement le fait de la duplicité vénitienne.

D'après les termes du traité cité plus haut, l'armée aurait dû se mettre en marche au mois d'avril, afin que le départ de Venise pût s'effectuer dans les derniers jours de juin : « *Per totum eundem mensem apriles; et homines et equi, cum omnibus*

(1) Voir la *Revue des Questions historiques*, t. XVII, p. 361.

*necessariis inveniri... debeant ad transfretandum et debeant ire... Navigium dari debet a Festo Sanctorum Apostolorum Petri et Pauli.* » Or, Villehardouin nous apprend que les croisés commencèrent seulement au mois de juin « entor la Pentecoste... a movoir... de lor païs (1). » Nous savons de plus quelles hésitations, quels tiraillements arrêtaient et retardèrent bon nombre d'entre eux dans leur marche. Il est peu croyable que les premiers arrivés à Venise y soient parvenus avant le commencement de juillet; et il leur fallut y attendre combien de temps les hésitants, les retardataires, renvoyer même au devant d'eux. On peut calculer par là quel temps précieux dut être perdu.

Nous ne saurions préciser sans doute le moment où l'armée entière se trouva réunie; mais ce ne fut guère, selon toute probabilité, avant le milieu d'août. Autrement, le chef de l'expédition n'eût pas attendu si tard pour s'y rendre; et nous savons par la *Devastatio* que le marquis arriva précisément le 15 août (2). On pourrait objecter, il est vrai, qu'étant d'accord peut-être avec Venise, il avait à dessein retardé son arrivée. Bien que nous ayons d'excellentes raisons de ne pas croire à cet accord, on le verra plus loin, admettons-le;

(1) Villehardouin, par. 47, p. 28. — La Pentecôte se trouvait cette année-là le 2 juin.

(2) *Chroniques gréco-romanes*, p. 87 : « In Assumptione Beatae Mariæ marchio ad exercitum venit. »

utile, en mai et juin, ne commencèrent que fin août (2), pour se terminer au commencement d'octobre. La faute en était, il faut en convenir, bien plus à nos croisés qu'à Venise.

Voyons maintenant si celle-ci mérite mieux les reproches de rapacité, de cruauté qu'elle a encourus en la même occasion ? Au premier abord, il faut en convenir, l'autorité particulière de la *Decastatio* donne une certaine apparence de fon-

(1) *Chroniques greco-romaines*, p. 87. « In festo beatae Mariae-Magdalene et minus Petrus cardinalis Venetias venit.

(2) *Voiehardum*, t. I, p. 68, p. 40. « Lors commença-en a lyrer les nos et les galles et les vissiers as barons por mo-voir, et d'Uerra ne faja tant ale que li septembres *aprocha*. »

dement aux accusations lancées contre la république.

D'après la *Devastatio*, les croisés, entassés dans l'île St-Nicolas, auraient été parqués et traités comme de véritables prisonniers : « *Quotiescunque Venetis placuit, præceperunt ut nullus de præfata insula extraheret aliquem peregrinorum, et quasi captivis per omnia eis dominantur.* » Il est vrai qu'après avoir mentionné cette interdiction absolue aux pèlerins de sortir de l'île, l'auteur ajoute immédiatement : « *Unde multi in patriam redierunt* ; minima pars ibi remansit, *inter quos adhuc crevit mortalitas mirabilis ita ut a vivis vix possent mortui sepeliri* (1). » Le *multi in patriam redierunt* est en si complète contradiction avec la phrase précédente, que l'on est tenté de se demander si l'auteur de la *Devastatio* ne s'est pas ici quelque peu départi de sa modération et de son impartialité ordinaires (2).

L'exagération évidente des détails qui suivent sur le nombre des morts est encore de nature à confirmer cette supposition. Toutefois, il est certain que la mortalité dut être grande parmi les pauvres pèlerins arrivés des premiers, et qui furent obligés de séjourner, par les terribles chaleurs de la mi-juillet à la mi-août, au milieu des

(1) *Chroniques gréco-romanes*, p. 87.

(2) Ce nous serait déjà un premier motif de révoquer en doute la prétendue entente de Boniface avec Venise. L'auteur de la *Devastatio*, un suivant de Boniface, n'eût pas été si dur pour les alliés ou complices de son maître.

sement rempli toutes les charges du contrat *de nolis*, les croisés au contraire ne tenaient aucun des engagements contractés en leur nom.

Des cinquante mille mares qui devaient être payés dans le courant d'avril, les Vénitiens n'avaient encore, à coup sûr, rien touché au commencement de juillet; et nous avons même de fortes raisons de croire qu'il restait dû, à cette époque, une bonne partie des versements anté-

(1) *Chroniques gréco-romanes* p. 8 : « Sachies que vos ne vos moveres de cheste isle devant la que nous serons paie. ne ne troveres qui vos porte ne que boire ne que menger. Li dux fu moult preudoms; si ne laissa mie pour chou que on ne leur portast assez a boire et a menger. »

rieurs. Nous avons le regret de ne pas nous trouver d'accord sur ce point avec M. de Wailly, qui a, du reste, fort bien montré avec quelle réserve il faut accepter ici le témoignage de Robert de Clari (1).

Celui-ci raconte, en effet, qu'un envoyé de Venise ayant accompagné nos messagers à leur retour, vingt-cinq mille marcs lui furent remis *à titre d'arrhes*, lors de l'assemblée de Corbie (2). Qu'une somme quelconque ait été payée à Corbie, nous ne saurions le mettre en doute devant l'affirmation si catégorique du chroniqueur Picard. Il n'aurait pas *imaginé* de toutes pièces un pareil détail, et nous devons l'en croire, si peu de créance qu'il mérite d'ailleurs en fait de chiffres comme en fait de dates. Il n'a pu et dû se tromper que sur la somme ; il nous sera facile à cet égard de rétablir la vérité en rapprochant son texte de celui de Villehardouin.

Il est bien question d'*arrhes* aussi dans Villehardouin, mais de cinq mille marcs seulement, que

(1) *Éclaircissements*, p. 23-26.

(2) *Chroniques gréco-romanes*, p. 6 : « Après dist li dux qu'il voloit avoir xxv m marcs d'eres a comenchier le navie : Et li dux envia avec aus un haut homme de Venise pour recevoir les heres. Quant li message vinrent en Franche, si menda on tous les barons croisiés qu'il venissent tot à Corbie... et fisent moult honneur as message et se leur bailla on des deniers le conte de Champaigne et des deniers que maistre Foukes avoit pourchacie et si i mist li quens de Flandres de ses deniers tant qu'il en i eut xxv m marcs. »



de Venise, pour les banquiers de son pays, les cinq mille marcs que leur avaient naguère empruntés nos messagers. Quant à admettre qu'on leur aurait versé en outre une somme de vingt mille marcs, c'est-à-dire le montant intégral des deux premiers versements, l'hypothèse n'est pas admissible. Il faut se rappeler en effet que l'assemblée de Corbie se tint dans le courant de mai, et que les deux premiers versements n'étaient pas exigibles avant le 1<sup>er</sup> août et le 1<sup>er</sup> novembre. Il est

(1) Villehardouin, par 32 p. 20. « Et alors emprunterent li messagers une mil mars d'argent en la vile, et si les baillerent le duc por commencer le navile ».

peu probable que nos barons, toujours besogneux, aient devancé de la sorte les échéances convenues.

Nous serions plutôt tenté de croire, comme nous l'avons dit, qu'à leur arrivée à Venise, vers juillet de l'année suivante, ils devaient encore, avec le dernier versement, une bonne partie des versements antérieurs. Voyons en effet ce qui se passe à Venise, une fois l'armée réunie : on commence par réclamer le prix du passage, c'est-à-dire les deux marcs par homme, et quatre par cheval ; mais on n'arrive ainsi « ne en mi ne a som (1) », ni à moitié ni au bout. Force est de faire une collecte, une quête, afin de suppléer à l'insuffisance des cotisations. Bon nombre se montrent généreux, portant au palais du doge leur belle vaisselle d'or et d'argent (2) ; et en dépit de cette générosité, qu'arrive-t-il ? Qu'on se trouve encore en déficit de trente-quatre mille marcs (3).

Si nous admettons donc que nos croisés, à cette époque, ne devaient rien en sus des cinquante mille marcs du dernier versement, il nous faut du même coup admettre que le double produit des cotisations régulières et de la collecte n'aurait pas dépassé la somme de seize mille marcs. Notons

(1) Villehardouin, par. 58, p. 34.

(2) Id., par. 61, p. 36 : » Lors peussiez veoir tante bele vaissellemente d'or et d'argent porter à l'ostel le duc por faire paiement. »

(3) Id., *Ibid.* : « Et quant il orent païe, si failli de la convenance trente quatre mil mars d'argent. »

réserve il faut invoquer son témoignage en pareille matière ; toutefois nous ne pouvons nous empêcher de constater combien il semble nous donner raison, quand il affirme qu'après les cotisations recueillies il restait encore à payer *cinquante mille* mares, et *trente-six mille* après la collecte (2). S'il

(1) Villehardouin, par 60, p. 24.

(2) *Chroniques gréco-romanes*, p. 7-8 : Quant il eurent ches deniers cueillis, si les paierent as Veniciens ; si remesent encore L milc mars a puer... Si reisent une autre cueillote et emprunterent tant de deniers comme ils peurent, à chax qu'il quidoent qui en eussent. Si les paierent as Veniciens, et quant il les eurent paies, si demorerent encore a puer XXXVI M mars. »

ne s'est pas plus éloigné de la vérité pour le premier chiffre que pour le second, il faut convenir que son texte vient tout à fait à l'appui de notre thèse.

Nous n'insistons pas, d'ailleurs, n'attachant pas autrement d'importance à notre supposition, si fondée pourtant qu'elle nous paraisse. Tenons pour acquis, si l'on veut, que nos croisés aient pleinement satisfait aux échéances d'août et novembre 1201, comme à celle de février 1202, il n'en reste pas moins à leur charge :

1° Qu'ils ont laissé passer d'environ trois mois l'époque du dernier versement, le plus considérable de tous, puisqu'il représentait à lui seul les trois cinquièmes de la somme totale ;

2° Qu'il n'ont pu en payer qu'une très-minime partie, seize mille marcs sur cinquante mille, c'est à dire à peine un tiers.

Croit-on qu'en vérité Venise n'avait pas lieu de se plaindre ? Le rassemblement d'une flotte aussi considérable ne s'était pas opéré sans grands frais pour la république, sans grands dommages pour le commerce vénitien. Les marchands avaient dû suspendre leurs voyages, leurs vaisseaux ayant été réquisitionnés pour le service de la croisade (1). En droit rigoureux, Venise eût pu considérer le traité comme rompu, et garder, à titre d'indemnité, tout ou partie des sommes versées déjà. Elle n'y eût pas manqué, comme l'a si judicieusement fait observer M. de Wailly, si elle avait été à cette époque l'al-

(1) Robert de Clari, *Chroniques gréco-romanes*, ch. VII,

pour déjouer le mauvais vouloir de Venise ; ou, ou alors l'hypothèse de M. Riant, si on pouvait l'admettre, conduirait fatalement à cette autre, que les hauts barons de la croisade étaient secrètement d'accord avec le gouvernement vénitien. Afin de se libérer, sans bourse délier, ils auraient ac-

p. 6 : « Si list li dux crier sen ban par tote Venice, que nus Veniciens ne fust si hardis qu'il alast en nule markaandise use, ains aidassent tout a faire le navie ; et il si fissent »

(1) Voir les *Éclaircissements*, p. 5.

(2) *Revue des Questions historiques*, t. XVII, p. 363.

quiescé aux entreprises de Zara et de Constantinople ; afin d'assurer le succès des machinations vénitiennes ils auraient, eux aussi, amusé, dupé le reste de l'armée, trainé les choses en longueur, c'est-à-dire exposé sans pitié leurs malheureux compagnons à mourir de maladie ou de faim.

Cette seconde hypothèse, conséquence rigoureuse et logique de la première, et qui serait plus déshonorante encore pour nos barons que pour Venise, M. Riant n'a pas osé la formuler nettement, mais on n'a qu'à relire avec attention le passage auquel nous renvoyons en note, on verra que l'insinuation s'y trouve, que le doute s'est glissé dans l'esprit de l'érudit français (1), et il n'en pouvait être autrement. Sans la complicité des chefs croisés, la duplicité vénitienne n'aurait pu parvenir à ses fins. Qui suppose l'une doit donc

(1) *Revue des Questions historiques*, t. XVII, p. 362-363 : « Cette **âpreté** du côté de Venise pour une somme relativement peu importante, cette impuissance du côté des croisés à parfaire cette somme, soit en espèces, soit par voie d'emprunt, sont au moins extraordinaires ; et si, du conseil de la République, *avec ou sans le consentement tacite des hauts barons de la croisade*, n'est pas parti un mot d'ordre destiné à tromper l'armée sur la véritable cause de sa détention, mot d'ordre interdisant aux mêmes banquiers qui avaient, en 1201, si facilement prêté 5,000 marcs à Villehardouin et à ses compagnons, de renouveler désormais ce genre de contrat à quelque condition que ce fût, — il faut se résoudre à admettre qu'il y eut là, de la part des marchands, aussi soigneux de leurs finances, une singulière infraction à leurs règles commerciales habituelles. »

indiscutable que la croisade s'offrait à elle sous les plus fâcheux auspices. Quelle confiance avoir en cette armée, hors d'état de payer le prix de son passage, incapable même de dire et de savoir où elle voulait aller ? En vérité, si Venise, en de telles conditions, eût rompu tout pacte avec les croisés, nul ne lui en pourrait faire un crime. Si elle ne l'a pas voulu ; si, par peur du scandale (1), elle

(1) Villehardouin, par. 62, p. 36 : « Lors parla li dux à sa gent et lor dist : Seignor, ceste genz ne pos puent plus paier ; et quanque il nos ont paie, nos l'avons tot gaaigne por la convenance que il ne nos puent mie teur. Mais *nostre droiz ne seroit mie par lor contez ; si en recevriens grant blasme et nos et nostre terre*. Or lor querons un plait. »

est restée fidèle à l'association jurée, comment s'étonner qu'elle ait tenu à s'assurer par avance d'un gage solide, à réclamer des garanties immédiates ? Avec l'opposition du parti *Syrien* à la marche sur Alexandrie, la conquête de l'Égypte, un instant rêvée, devait lui paraître maintenant plus que problématique. Elle songea alors à une conquête plus facile, surtout plus avantageuse pour elle, la conquête du littoral de l'Adriatique. Elle proposa donc aux croisés de leur laisser tous délais nécessaires pour acquitter leur dette, s'ils consentaient, de leur côté, à lui soumettre la Dalmatie.

Que Venise ait saisi avec empressement l'occasion inespérée qui s'offrait ainsi à elle, qu'elle s'en soit réjouie peut-être, nous le concédons volontiers. Encore une fois, nous sommes convaincu qu'en promettant son concours à la croisade, elle cédait moins à des considérations d'ordre religieux qu'à des préoccupations d'ordre politique et d'intérêt matériel. Le jour où elle vit que ses griefs *très légitimes* contre les croisés lui permettraient de détourner, au moins momentanément, pour son plus grand profit, la croisade de son but, il est fort présumable qu'elle en dut être enchantée.

Au point de vue purement chrétien, une telle conduite peut être fort blâmable ; il est permis de trouver que Venise eut tort d'*exploiter* de la sorte la situation. Encore est-il juste de reconnaître que cette situation, ce n'est pas elle qui l'avait créée, et qu'elle a commencé par en souffrir.



de sortir du mauvais pas où les avait conduits leur imprévoyance. Toute la nuit, le camp fut en joie ; on mit des torches au bout des lances, et il n'y eut si pauvre qui ne prît part à l'illumination, « qui ne fesist grant luminaire..., que che sanloit que tote l'ost fust esprise (1 . »

(1) Robert de Clari, *Chroniques gréco-romanes*, ch. xii, p. 8-9 : « Quant li croisie orent che que li dux leur avoit dit et monstre, si en furent moult lie et se li caurent as pies de goie et se li creanterent loiaument, qu'il feroient moult volentiers chon que li dux avoit devise. Si fissent si grant goie le nuit, qu'il n'i eut si poure qui ne fesist grant luminaire, et portorent ensou les lanches grans torkes de candelles entor leur loges et par dedens, que che sanloit que tote l'ost fust esprise. »

Il serait difficile de trouver un passage plus significatif que ce passage de Robert de Clari. Aucun autre, du moins, ne montre mieux l'intérêt spécial que présente notre chroniqueur picard. Peu scrupuleux à respecter l'ordre des faits et des dates, il n'est, en somme, qu'un guide assez peu sûr pour les historiens. Ce n'est pas comme Villehardouin, un politique, mêlé aux secrets des négociations, et qui nous apprend ou nous laisse deviner le *pourquoi* des choses. C'est un simple soldat de fortune, un coureur d'aventures, aimant les aventures, un peu sans doute pour le profit qu'elles rapportent, beaucoup aussi pour le plaisir qu'elles donnent, les émotions, les impressions qu'elles causent.

Or, les impressions ont dû être si vives chez lui qu'à distance des événements, elles se retrouvent sous sa plume aussi fraîches, aussi vivantes qu'au moment même où il les a ressenties. De là, sur ses propres sentiments, comme sur ceux de l'armée, de curieuses révélations qui ont parfois une véritable valeur *historique*. L'illumination, par exemple, du camp du Lido n'aide-t-elle pas à comprendre l'affaire de Zara? Dans cette foule enthousiaste, presque en délire, pouvons-nous reconnaître les malheureux qu'aurait aigris une dure captivité de cinq mois, et qui, pendant ces cinq mois, n'auraient pas manqué de se sentir, chaque jour, indignement dupés et trahis?

Venise savait bien qu'à la réflexion, et surtout devant l'opposition inévitable du légat, devant les

vembre, devant Zara. Elle était loin toutefois d'avoir perdu son temps : elle avait longé et soumis toute la côte, depuis le fond du golfe de Venise jusqu'à Zara, ainsi qu'en témoigne la *Devastatio* : « *Tries-tum et Muglam ad dedicionem compulerunt, totam Ystriam, Dalmatiam, Slaviniam tributa reddere coegerunt* <sup>2</sup> ».

Une telle *promenade*, il faut le reconnaître, n'était pas sans intérêt ni profit pour Venise. L'avantage considérable qu'elle devait en retirer suffit amplement à expliquer sa conduite, sans

(1) *Revue des Études historiques*, t. XVII, p. 369.

(2) *Chroniques vénitienues*, p. 87.

qu'il soit le moins du monde nécessaire de recourir à l'hypothèse de mystérieux complots tramés, soit avec le Soudan, soit avec l'Allemagne.

Nous n'avons pas à revenir sur les intrigues égyptiennes ; il ne nous reste donc à étudier que la question des premières intrigues allemandes, dont l'agent principal aurait été le marquis de Montferrat.

Dans le cas spécial qui nous occupe, est-il vrai que Boniface et le doge fussent d'accord, le premier ayant donné son adhésion à l'entreprise de Zara, afin que l'autre consentît à l'expédition de Constantinople, et que ladite expédition fût déjà chose conclue, arrêtée entre eux, le tout combiné dans le plus grand secret avec les trois grands comtes « assistés de quelques fidèles discrets comme Villehardouin (1). »

Nous n'avons trouvé nulle part, dans les documents originaux, trace de cette entente prétendue. Loin de là, les textes nous prouveraient plutôt qu'il y eut mésintelligence complète entre Boniface et le doge à propos de Zara.

Le marquis, en effet, s'étant rendu à Rome avant le départ de l'expédition, le pape lui avait enjoint de n'y prendre aucune part, et Boniface, nous disent les *Gesta*, s'était empressé d'obéir au pape, s'abstenant *prudemment* de rejoindre les croisés (2). Le témoignage de Villehardouin con-

(1) *Revue des Questions historiques*, t. XVII, p. 365.

(2) Migne, t. I, ch. LXXXV des *Gesta*, col. CXXXIX : « Mar-

que le légat leur ordonnât de rester dans l'intérêt de la croisade, de ne pas se séparer de leurs compagnons, qui se seraient inquiétés de les voir partir (2). Si l'on eût donc appris à ces clercs, au

clmo Montisferrati, qui fuerat super hoc a Domino papa circa hoc prohibitus, se prudenter absentans, non processit cum illis ad Iadaram expugnandam »

1) Villehardouin, par. 79, p. 44. « A cele foiz ne furent mie venuz tuit li baron; car encore n'ere mie venuz li marchis de Monferat qui ere remés arriere por afaire que il avoit. »

(2) Voir, dans les *Œuvres sacræ Constantinopolitane* (t. I, p. 42 et 73), les détails fournis à ce sujet par l'*Anonyme d'Halberstadt* et par l'*Historia Constantinopolitana*, de Gunther.

reste des croisés, que le marquis de Montferrat, le chef de l'armée, ne voulait pas aller à Zara parce que le pape le lui avait défendu, parce que le pape blâmait et condamnait l'expédition, on voit quelle eût été la conséquence d'une pareille nouvelle, et quelles désertions nombreuses elle aurait entraînées peut-être.

Or, nous le demandons, est-il possible que Venise n'ait pas su le plus mauvais gré au marquis d'une absence qui pouvait compromettre d'une façon si grave ses plus chers intérêts, d'une absence qui semblait la condamnation même de son expédition ? Cela seul suffit donc à écarter toute idée d'une prétendue alliance mystérieuse entre Boniface et la République, à la veille de Zara.

Nous ne prétendons pas par là que Venise ne fût pas sympathique, en principe, à l'idée de la restauration du jeune Alexis. Nous disons seulement qu'il n'y a nulle connexité à établir entre l'affaire de Zara et celle de Constantinople, que la première s'explique très bien sans la seconde, et qu'il faut y voir, avec Villehardouin, une entreprise purement *vénitienne*, due, nous le répétons, à une cause purement *fortuite* (1).

(1) Nous croyons devoir reproduire ici l'opinion de Hurter, qu'on s'est habitué, nous ne savons trop pourquoi, à regarder comme un des champions de la thèse de la *préméditation vénitienne*. On verra, au contraire, combien Hurter, qui croit pourtant la *détention* des croisés, trouve cette détention

ments à un but aussi étrange et aussi cache. Cependant nous croirions encore plutôt cette assertion que ce qui est avancé par quelques historiens, savoir que le sultan Salfedin, père de Saladin, avant entendu parler des préparatifs qui se faisaient en Occident, promit aux Vénitiens de riches présents et de grandes franchises dans le port d'Alexandrie, s'ils réussissaient à détourner les barons de se rendre en Égypte » (Hurter, *Innocent III*, trad. Saint-Chéron, t. I, p. 307.)

---

### III.

#### LE JEUNE ALEXIS ET LES OUVERTURES DE VÉRONE.

Toute la théorie des premières machinations allemandes, relatives à la restauration du jeune Alexis, repose sur un *on-dit* des *Gesta*.

On sait que le marquis de Montferrat, après son élection et son voyage en France, passa par l'Allemagne avant de rentrer en Italie. C'est pendant ce séjour en Allemagne, vers décembre 1201, qu'il aurait promis à Philippe de Souabe de replacer son beau-frère, le jeune Alexis, sur le trône de Constantinople, avec l'aide des croisés : « *Ipsē... de Francia per Alemanniam transitum fecit ubi cum Philippo duce Sueviæ qui se regem gerebat, dicebatur habuisse tractatum ut Alexium... reduci faceret ad Constantinopolim ab exercitu christiano, ad obtinendum imperium Romanicæ* (1). »

Il s'agit donc bien, ainsi que nous le prétendions plus haut, d'une simple rumeur, d'un bruit en l'air, d'un *on-dit* « *dicebatur* » ; et ce bruit d'un *traité* entre Philippe de Souabe et Boniface n'emprunte un semblant de crédit qu'au fait du voyage de ce dernier en Allemagne. Les partisans de la *préméditation* allemande n'ont pas manqué de se

(1) Migne, t. I, ch. LXXXIII des *Gesta*, col. CXXXII.



et son voyage au-delà du Rhin s'explique sans la moindre difficulté, par ses seuls devoirs, ses seules préoccupations de *chef* des croisés. Ce fut même là évidemment le caractère que dut avoir, au moment présent, aux yeux des contemporains, ledit voyage d'Allemagne. Boniface n'eût pas été si maladroit d'afficher une amitié sans bornes pour Philippe de Souabe, et de compromettre ainsi de gaité de cœur ses bonnes relations nécessaires soit avec les croisés, soit avec le pape.

La rumeur, dont s'est fait l'écho l'auteur des *Gesta*, n'a certainement dû naître, se propager

1) *Revue des Questions historiques*, t. XVII, p. 352-358

qu'après coup, à la suite et sous l'influence des événements accomplis. Ceux qui l'ont accueillie n'ont pas assez réfléchi, peut-être, qu'en 1201 l'idée d'un pareil traité, d'une pareille combinaison, n'aurait pu venir ni à Philippe de Souabe, ni à Boniface.

Rappelons-nous combien il a été difficile, en 1203, d'obtenir le consentement des croisés à la marche sur Constantinople. A Zara, à Corfou, la majorité de l'armée s'y montrait absolument hostile ; peu s'en fallut même qu'en ce dernier endroit, l'expédition ne manquât. Et pourtant, par leur imprévoyance, par leurs divisions, par leur dénuement, les croisés se trouvaient alors pour ainsi dire à la discrétion, à la merci du jeune Alexis, qui seul pouvait leur fournir les moyens de continuer leur voyage. L'expédition de Constantinople, par un concours de circonstances inouïes que nul n'eût pu prévoir, était peut-être devenue le seul projet raisonnable, pratique, par où l'on pût espérer délivrer plus tard la Terre-Sainte, ce qui n'empêchait pas la majeure partie de l'armée de n'en pas vouloir entendre parler. Et l'on veut qu'en 1201 Boniface se soit flatté d'entraîner à sa fantaisie, à sa volonté, les croisés sur Constantinople ! Ce serait lui supposer en vérité une confiance en lui-même qui dépasserait les dernières limites de la fatuité humaine, ou une intuition des événements à venir qui atteindrait presque aux confins de la prescience divine.

Ce que Hurter disait de Venise, avec tant de bon

la justice que nous reclamons pour eux. Il ne les croit pas forcément et en toute occasion, destines a ce rôle perpétuel de *dupes*, auquel les con-

(1) Voir plus haut, p. 133, note 1.

(2) *Philipp von Schwaben und Otto von Braunschweig*, Leipzig, 1873, Vor U I, pag. 525. — Aber mochte der Markgraf sich einen so grossen Einfluss auf die Kreuzfahrer zutragen dass er sie vom heiligen Lande ab gegen Konstantinopel glauben zu können, die Hauptfrage blieb noch zu lösen, ob denn der Papst in eine solche Veränderung des Kreuzzugsplanes willigen werde, und in eine Veränderung welche abgesehen vom allem Uebrigen, mittelbar doch auch den Interessen des von ihm bekämpften Philipp von Schwaben zu dienen bestimmt war. »

damnent si volontiers la plupart des érudits contemporains.

Le scrupule de l'historien allemand, outre qu'il est fort honorable pour nos barons, est ici d'autant plus favorable à notre thèse que, nous le répétons, M. Winkelmann ne met pas un seul instant en doute le dévouement de Boniface aux projets de Philippe de Souabe, pas plus qu'il ne met en doute la présence du jeune Alexis en Allemagne, vers le milieu de 1201 (1).

Or c'est là, on le comprendra sans peine, un autre point d'importance capitale. La présence d'Alexis, dûment constatée, ne prouverait pas sans doute l'existence du traité en question ; mais son absence serait peut-être une grave présomption contre ; et nous avons des raisons de croire qu'à la date indiquée, Alexis ne s'était pas encore échappé de Constantinople, pour venir implorer en Allemagne l'appui de son beau-frère Philippe.

Il existe, il est vrai, deux textes qui semblent condamner notre opinion. Nous nous empressons, suivant notre habitude, de les mettre sous les yeux de nos lecteurs, afin qu'ils puissent juger en parfaite connaissance de cause :

Robert de Clari, dans l'assemblée de Zara, où se

(1) *Philipp von Schwaben und Otto von Braunschweig*, t. I, p. 524 : « Ich glaube seinen Aufenthalt in Rom ans Ende des Jahres 1200, oder in den Anfang 1201, setzen zu dürfen, weil die An. Col. max. sein Eintreffen bei Philipp unmittelbar nach der am 3 Juli 1201 zu Köln geschehenen Bestätigung Ottos IV melden. »

question de date. Toutefois, dans le cas présent, le renseignement donné par lui emprunte une valeur particulière au texte des *Annales* de Cologne.

C'est en réalité ce dernier texte qui fait foi. C'est celui qu'ont invoqué de préférence les critiques modernes pour affirmer la présence du jeune Alexis en Allemagne dans le courant de l'année 1201. Il importe donc de contrôler, avant tout, le renseignement fourni par les *Annales* de Cologne.

On remarquera tout d'abord que, sous la ru-

1) *Chroniques byzantino-romanes*, p. 12

(2) *Monumenta Germaniae historica*, t. XVII, p. 810

brique de 1201, les *Annales* mentionnent, avec les préparatifs de la croisade, le départ des croisés et même la prise de Zara. Or, comme ces derniers événements devraient figurer à l'année 1202, on voit qu'il ne faut pas prendre non plus trop rigoureusement à la lettre les indications chronologiques de l'*annaliste* allemand.

Nous remarquons, en outre, que le « *per idem tempus, Alexius* » vient immédiatement après la mention du voyage fait à Rome par l'archevêque de Mayence, Sigefried, pour y recevoir le *pallium* des mains du pape : « *Sifridus Romam progressus ab Innocentio papa, accepto pallio, confirmatur. Per idem tempus, Alexius...* »

La phrase, ainsi construite, ne permet guère de placer la venue d'Alexis qu'après le voyage de l'archevêque Sigefried. Or, nous savons, par une *Lettre* d'Innocent III, que le *pallium* fut conféré à l'archevêque dans le courant de mars 1202; du moins la *Lettre* par laquelle le pape notifie la chose aux chanoines de Mayence, est datée de Latran, le dix des Calendes d'avril, c'est-à-dire le 23 mars (1).

L'arrivée du jeune Alexis en Allemagne devrait donc, selon toute vraisemblance, être reportée de

(1) Migne, t. I; *Lettre* 14 du liv. V, col. 968 : « Super his... cum fratribus nostris habito diligenter tractatu... electionem archiepiscopi memorati auctoritate apostolica duximus confirmandum.... et pallium videlicet insigne plenitudinis pontificalis officii ipsi duximus concedendum. »

un prince allié. Toutefois, ne pouvant prendre au sérieux les paroles et les promesses du prince fugitif, ils voulurent en conférer d'abord avec Philippe de Souabe; ils renvoyèrent donc au Prétendant leurs députés qui devaient l'accompagner ou le rejoindre en Allemagne : « Nos envoirons al roi Philipe *avec lui, ou il s'en va*. Si cil nos vielt aider la Terre-d'Oltremer a recovrer, nos li aiderons la soe terre a conquerre » (1) . \*

(1) Villehardouin, par. 70-72, p. 40-42. — Ici le fils d'Isaac, si eschapa de la prison et si s'enfuit en un vassel tresque une cite sor mer qui a nom Ancone. Denqui sen ala al roi Phelipe d'Alemagne qui avoit sa seror a fame; si vint a

De cette simple citation, comme de tout le reste du récit, d'ailleurs, il semblerait bien résulter que le jeune Alexis n'avait pas encore vu son beau-frère au moment où il traversa Vérone; et son passage en cette ville coïncidant avec le passage des croisés, il faudrait placer sa fuite ou du moins son arrivée en Italie à l'été de 1202.

La *Correspondance* d'Innocent III, sans nous fournir un renseignement aussi précis, autoriserait pourtant la même conclusion. Elle nous apprend de plus que le jeune Alexis, avant d'aller en Allemagne, était venu à Rome implorer la protection du Saint-Siège. C'est du moins ce que le pape déclare dans une *Lettre* datée du 16 des Calendes de décembre (16 novembre 1202), et adressée à l'empereur Alexis Comnène : « *Olim ad præsentiam nostram accedens, asserens quod. .ei justitiam*

Verone en Lombardie, et heberja en la ville et trova des pelerins assez et des gens qui s'en aloient en l'ost.

« Et cil qui l'avoient aidie à eschaper, qui estoient avec lui, li distrent : Sire, véez-ci un ost en Venise près de nos, de la meillor gent et des meillors chevaliers del monde qui vont oltre mer; quar lor crie merci; que il aient de toi pitié et de ton père, qui à tel tort estes deserité. Et se il te volent aidier, tu feras quanque il deviserunt de bouche. Espoir il lor en prendra pitié — Et il dist que il le fera mult volentiers, et que cis conseils est bons.

« Ensi prist ses messages; si les envoia al marchis Boniface de Monferrat qui sires ere de l'ost, et as autres barons. Et quant li barons les virent, si se merveillerent fort, et respondirent as messages : nos entendons bien que vos dites; nos envoirons al roi Phelipe... »



un peu suspectes de Robert de Clari, et au texte assez vague des *Annales* de Cologne.

Du reste, la question de l'itinéraire ou de la *fuite* d'Alexis est ici tout à fait secondaire. Supposons, si l'on veut, que le Prétendant ait quitté Constantinople dès l'année 1200 ou 1201; supposons, ce qui à la rigueur est possible, qu'il revenait déjà d'Allemagne, lorsque nous le voyons à Rome. Une telle supposition, loin de détruire nos objections au traité de décembre 1201, leur

(1) Migne, t. I, col. 1123-1125, *Lettre* 112 du liv. V. -- Nous aurons l'occasion de revenir sur cette *Lettre*, quand nous étudierons plus loin le rôle d'Innocent III dans les affaires de Zara et de Constantinople.

prêterait au contraire une force nouvelle. Si, en effet, l'expédition de Constantinople avait pu être projetée, *préméditée* à cette époque, si le Prétendant s'était entendu à cet égard avec Boniface et Philippe de Souabe, il est de toute évidence qu'il serait venu à Rome, dans la seule intention, avec le seul espoir de convertir le pape audit projet d'expédition. Or, nous ne voyons pas qu'il y ait été fait la moindre allusion lors de l'entrevue papale, dont nous parle la Lettre précitée.

Dira-t-on que, connaissant les mauvaises dispositions d'Innocent III à l'égard de Philippe de Souabe, Alexis n'a pas voulu prononcer le nom de son beau-frère ? Soit. Mais, sans mettre en avant ni Philippe ni Boniface, il est clair qu'il aurait parlé au pape de la croisade, de l'aide possible à tirer des croisés, surtout des avantages que l'Église et la Terre-Sainte pourraient retirer un jour de sa restauration sur le trône de Constantinople.

Qu'on relise la *Lettre* du 16 novembre (1), on n'y trouvera pas un mot de toutes ces choses. Il semble que le jeune Alexis ne songe en aucune façon à la croisade, à la possibilité du moins d'en tirer parti pour lui-même. Il s'est adressé au pape comme au protecteur naturel des opprimés, des affligés. Il s'est contenté de signaler à sa justice les mauvais traitements infligés à son père et à lui-même par un odieux usurpateur. Quant aux moyens matériels de détrôner ledit usurpateur,

(1) Voir aux *Pièces justificatives*,

filial. Il commence par rappeler à Innocent III l'audience que celui-ci a bien voulu lui accorder jadis : « *Novit Sanctitas Vestra .. me ipsum felici exsilio detestabilem evasisse tyrannidem, in quo et mihi corlitus datum est vestram apostolicam videre personam.* » Après quoi, il mentionne immédiatement l'aide que lui ont prêtée les croisés, aide inespérée dont le pape n'a pas été *sans entendre parler* : « *Nec illud vestrum effugit auditum quod peregrinorum beata societas... causam iustissimam quidem sed apud homines desperatam tam misericorditer quam viriliter adorsa fuerit sublevare* (1). »

(1) *Migne*, t. III, col 236; *Lettre* 210 d't livre VI, datée de

Ainsi, les démarches faites auprès des croisés par le jeune Alexis, Innocent III les a connues, cela va sans dire, mais non par le jeune Alexis lui-même. Voilà qui ressort aussi nettement que possible du passage ci-dessus. Le Prétendant n'en avait donc pas dit mot au pape, d'où nous devons conclure qu'il n'y songeait pas encore lui-même, et qu'à plus forte raison il n'y avait rien eu de concerté entre lui, son beau-frère et Boniface, dans l'hiver de 1201-1202.

Nous avons vu que le récit de Villehardouin nous conduisait à la même conclusion rigoureuse. Toutefois nous devons signaler ici, entre les deux textes, une notable divergence. D'après Villehardouin, les ouvertures de Vérone auraient été faites, à l'instigation des Pisans, par le jeune Alexis lui-même et en son nom personnel, avant toute entente avec Philippe de Souabe. Au contraire, d'après la *Lettre* du 16 novembre, ce serait le prince allemand qui, dès l'arrivée de son beau-frère, dans l'été de 1202, aurait pris l'initiative des premières négociations et envoyé *ses messagers* aux chefs des croisés « *cum quo deliberato consilio sic effecit, quod idem Philippus nuntios suos ad principes exercitus christiani... transmisit.* » La négociation aurait eu ainsi, dès l'été de 1202, c'est-à-dire avant le départ des croisés de Venise, un caractère beaucoup plus sérieux que

Constantinople, le 8 des Calendes de septembre (25 août 1203).

lions on se heurte, dès qu'on refuse d'admettre ~~en~~  
en son intégrité absolue, le témoignage de notre ~~un~~  
vieux chroniqueur.

A moins qu'il n'ait menti pour le simple plaisir ~~de~~ <sup>de</sup>  
de mentir, on nous accordera bien que le fait ~~ait~~ <sup>ait</sup>  
même des pourparlers de Verone n'est pas un fait ~~ait~~ <sup>ait</sup>

(1) Voir au t. I des *Erreurs sacrées Constantinopolitaines* ~~de~~  
*l'Anonyme de Soissons*, p. 5, *l'Anonyme d'Halberstadt*, p. 17 ~~3~~  
*l'Historia Constantinopolitana*, p. 76; et dans les *Chroniques* ~~et~~  
*greco-romaines* Robert de Clari, ch. XVII, p. 12, ch. XVI ~~5~~  
XXXI, p. 22-23, et la *Devastatio Constantinopolitana*, p. 8 ~~8~~

purement imaginaire. La seule question est de savoir si ces premiers pourparlers ont été engagés avec la participation de Philippe de Souabe. Si nous l'admettons, il nous faut admettre du même coup que le jeune Alexis, à peine arrivé en Allemagne, serait immédiatement revenu sur ses pas, afin de diriger et surveiller lui-même les négociations concertées avec son beau-frère. Mais alors, pourquoi s'arrêter à Vérone, au lieu de pousser droit à Venise ?

On dira peut-être que la négociation avait besoin d'être menée dans le plus grand secret, que mieux valait, pour le Prétendant, laisser ses agents travailler sous main à Venise auprès des grands chefs, tandis que lui profiterait de son séjour à Vérone, pour intéresser la masse des croisés à sa cause. Sans leur rien révéler de ses projets, de ses espérances à venir, il pouvait les apitoyer sur son sort, se montrer à eux, se faire connaître, les disposer favorablement, en attendant l'heure où il jugerait convenable de réclamer sans détour leur concours effectif. Ce serait en effet un moyen, le seul, d'expliquer ce séjour voulu, *prémédité* du Prétendant à Vérone ; et il faut reconnaître que dans ce cas le lieu eût été merveilleusement choisi, Vérone se trouvant à l'intersection des routes de l'Allemagne et de la Haute-Italie, sur le passage, en quelque sorte obligé, de presque tous les pèlerins Italiens, Français ou Allemands.

Mais alors comment se fait-il que la présence du

Il serait dès lors bien étrange, ou plutôt inexplicable, que l'abbé Martin n'en ait pas entendu parler, et que nous n'en trouvions aucune trace dans l'*Historia Constantinopolitana*.

Comment expliquer, en outre, avec la théorie de la *préméditation allemande*, de la participation

(1) *Erucius sacre Constantinopolitane*, t. I, p. 70 : « Vementes itaque Veronam milites peregrini cum duce suo, tam a populo civitatis quam ab alia multitudine maxima signatorum, que illos de diversis mundi partibus ad eundem locum convenerat letissime suscepti sunt. Nam et ipsius urbis episcopus Martinum in domum suam devote ac reverenter assumpsit, cujus per octo fere hebdomadas sumptus et obsequium benevole ministravit. »

allemande aux ouvertures de Vérone, comment expliquer que l'*Anonyme* d'Halberstadt au moins n'ait pas connu les projets concertés entre Alexis et Philippe de Souabe ?

On sait que la chronique d'Halberstadt a été écrite sur les indications, peut-être sous la dictée de l'évêque Conrad (1), et que ledit évêque était l'un des partisans les plus dévoués de Philippe. Il ne se serait même décidé à partir pour la croisade qu'afin d'échapper aux sollicitations, aux instances du pape et de son légat, qui le pressaient de prendre parti pour Othon (2).

Nous le demandons, est-il admissible que Philippe de Souabe, décidé, sinon dès l'hiver de 1201, au moins dès l'été de 1202, à l'expédition de Constantinople, n'ait pas initié à ses plans, et l'évêque d'Halberstadt, et ceux des croisés qu'il savait tout dévoués, comme l'évêque, à ses intérêts ? Est-ce qu'il n'aurait pas dû compter sur eux et sur eux seuls pour la réussite de l'entreprise préméditée par lui ? Est-ce qu'il ne leur aurait pas demandé, avant leur départ d'Allemagne, le concours qu'il réclamera, qu'il exigera d'eux plus tard, en janvier 1203, après l'affaire de Zara (3).

(1) C'est ce que M. Riant a parfaitement établi dans sa remarquable *Préface* des *Exuviae sacræ Constantinopolitanæ*, t. I, p. LVI.

(2) Nous reproduisons ici l'opinion de Hurter, t. I, p. 403.

(3) *Exuviae sacræ Constantinopolitanæ*, t. I, p. 77 : « Audiens (Philippus) exercitum nostrum, Jazira expugnata, circa fines Grecie conversari, sepredictum juvenem cum nunciis et



remplir en faveur du jeune Alexis.

En vérité, la discrétion ou l'incurie du gibelin, en pareille circonstance, serait tout invraisemblable. Et cela seul suffirait à ruiner la théorie de la *Préméditation* allemande.

Laissons aux ouvertures de Vérone le caractère accidentel, inattendu, que leur attribue Vidouin ; on verra comme les difficultés s'évanouissent, comme les invraisemblances disparaissent. le Prétendant rencontre *par hasard* sur sa route des pèlerins armés qui se rendent à Venise ; il peut s'entendre avec leurs chefs ! C'est une chance à courir, une négociation à tenter. Il envoie donc ses messagers à Venise, tandis qu'il lui-même continuera sans retard son chemin.

epistolis suis direxit ad principes ut eum, si fieri posset, ad regnum patris sui reducere molirentur. *Theotonicus* pro eo quod sui juris esse videbatur, hanc rem secretius et imperiosius injungebat. »

(1) *Exercitæ sacræ Constantinopolitanæ*, t. I, p. 12 : « cardinalis episcopus, cum fuisset ab his conditionibus abbas Petri Capuani, quid et foret in tali articulo faciendum solum requisivit. Qui cum optime dedit consilium, aliquo modo ab exercitu recederet.

l'Allemagne, où il se croit sûr de trouver d'autres appuis, d'autres alliés.

C'est alors seulement que Philippe de Souabe, mis par son beau-frère au courant des ouvertures déjà faites, *averti sans doute aussi des embarras financiers des croisés*, songera pour la première fois à l'expédition de Constantinople, et se mettra en demeure d'en traiter, soit avec le pape, soit avec les chefs de la croisade.

Nous comprenons ainsi que le *passage* d'Alexis à Vérone n'ait pas causé grand émoi; nous comprenons surtout que les croisés allemands n'aient **reçu**, et pour cause, avant leur départ, aucune **confiance** de Philippe.

Quand nous disons que ce dernier n'a *songé* ou **ne s'est décidé** que si tard à intervenir, ce n'est **pas** là, qu'on veuille bien le remarquer, une pure **hypothèse** sortie de notre imagination. Elle **s'appuie** sur un texte précis, formel, le plus **autorisé** de tous en la circonstance, le texte de l'*Anonyme d'Halberstadt*. Nous rappelions tout à l'**heure** que si quelqu'un eût dû être initié aux plus **se**crètes pensées de Philippe de Souabe, c'était **sa**ns contredit l'évêque d'Halberstadt.

Or, voici ce que nous lisons dans sa chronique :

« *Per hiemem... penes Jadheram commorantibus peregrinis, serenissimus rex Philippus, intelligens eorumdem necessitatem, et a rebus exhaustos esse, et pecunie Venetis persolvende maximam adhuc partem restare...*, prudenter animadvertit, quam plurimum terre sancte consultum esse, si socer

Dans ce-  
 l'hypothèse de mystère  
 tant d'objections sérieuses, qui se  
 d'impossibilités de tout genre, combien ne  
 pas plus sage de nous en tenir, ici encore, au  
 texte de Villehardouin, le seul qui permette d'ex-  
 pliquer les choses de la façon la plus simple, la  
 plus naturelle, la plus vraisemblable?

(1) *Excursus sacre Constantinopolitana*, t. 1, p. 43

## IV.

### PHILIPPE DE SOUABE ET BONIFACE, APRÈS ZARA.

Si la main de Philippe de Souabe, dans les affaires de la croisade, n'apparaît pas avant l'hiver de 1202-1203, en revanche, il semble à cette époque prendre l'intérêt le plus vif à la question de Constantinople.

Le grand mérite de M. Riant sera d'avoir appelé l'attention sur le rôle joué en la circonstance par le prince allemand, rôle que la critique avait trop laissé dans l'ombre jusqu'à ce jour.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1203, les messagers du roi Philippe, dit la *Devastatio*, arrivaient au camp de Zara, priant le marquis et les barons de prêter leur aide à son beau-frère Alexis (1). Il prenait, d'après Gunther, résolument en main les intérêts de ce dernier, et semblait disposé à faire, en quelque sorte, de sa cause la sienne propre. Outre les ordres *formels* auxquels nous avons déjà fait allusion, adressés à ce sujet aux croisés allemands, Philippe prodiguait les instances et les promesses

(1) *Chroniques gréco-romanes*, p. 88 : « In Circumcisione venit nuntius regis Phylippi, cum litteris, rogans marchionem et barones, ut sororium suum Alexim imperatorem in negotio suo adjuvarent »

pouvait manquer de mettre le pape dans un cruel embarras. « Si le pape, en effet, dit M. Riant, accepte (la marche sur Constantinople, il se voit obligé d'abandonner Othon et de se réconcilier avec Philippe .. Si au contraire Innocent repousse les propositions d'Alevis, on parvient, malgré le

(1) *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, t. I, p. 77. « Theotoniciis .... injungebat, marchionem cognatum suum ejusque inter eos erat commonebat propinquitatis; Flandrenses atque Francigenas et Venetos et aliarum regionum homines, omni precum molimine sedulus exorabat, certissime promittens si ille, auxilio ipsorum sedem suam recuperet, peregrinis omnibus, tam per Theotoniam, quam per totam Greciam, tutam ac liberam in perpetuum. » (Lettre viii).

pape, à *s'emparer de l'empire grec, dont l'occupation militaire absorbe pour longtemps toutes les forces de la croisade* » ; et Philippe trouve ainsi sa vengeance dans « le discrédit jeté sur Innocent III par l'échec de ses projets favoris (1). »

Se réconcilier avec Innocent III, afin d'avoir l'empire, ou se venger de lui, en faisant échouer la croisade, tel serait donc, d'après M. Riant, le double but poursuivi par Philippe de Souabe.

Autant la première supposition nous semble raisonnable et fondée, autant la seconde nous paraît peu admissible. L'éminent érudit prête encore ici peut-être à Philippe une clairvoyance, une perspicacité par trop grande. Admettons d'ailleurs que Philippe ait pu prévoir ou espérer l'*occupation indéfinie* de l'empire grec par nos barons, c'est à dire l'ajournement indéfini de la croisade, nous ne voyons pas bien en quoi ce résultat de l'expédition diminuerait le prestige ou la puissance d'Innocent III. Le pape, sans nul doute, pourrait en éprouver des regrets, mais il trouverait, d'autre part, dans la prise de possession de l'empire grec par les Latins, une large compensation à la non-délivrance de la Terre-Sainte.

Il ne faut pas oublier que Philippe et Alexis, en promettant leur concours pour la croisade, s'étaient engagés de plus à opérer la réunion des deux Églises grecque et latine. Ils pourront oublier la croisade ; nos barons, de leur côté, pourront l'ou-

(1) *Revue des Questions historiques*, t. XVII, p. 356.

Faire d'Innocent III son obligé, quoi qu'il en eût, et quoi qu'il arrivât, le contraindre par là, bon gré mal gré, à se reconcilier avec lui et à abandonner son rival, c'était là, de la part de Philippe, un véritable coup de maître; et nous ne voyons pas l'utilité de lui prêter d'autres combinaisons. Celle-là suffit à montrer, ce que M. Riant a d'ailleurs si bien vu, le lien étroit qui rattache, à l'histoire de la quatrième croisade, les démêlés du sacerdoce et de l'empire.

A la fin de 1202, la cause de Philippe de Souabe était presque désespérée en Allemagne; les defections se multipliaient autour de lui, et son rival gagnait chaque jour du terrain, grâce surtout aux

efforts incessants, aux sollicitations pressantes du pape auprès des princes et des évêques de l'empire (1).

Il était donc du plus haut intérêt pour Philippe d'arrêter cette propagande active d'Innocent III en Allemagne, de se rapprocher du pape, ou tout au moins de faire croire à un rapprochement possible, prochain, qui alarmerait ses adversaires et rassurerait ses partisans.

Les ouvertures de Vérone, surtout les difficultés survenues entre les croisés et Venise, parurent à Philippe une occasion excellente. Il vit à merveille tout le parti à tirer de la situation, et prit ostensiblement en main la cause de son neveu, à seule fin de forcer le pape de renouer avec lui.

Que le pape fût ou non favorable à l'expédition de Constantinople, du moment où cette expédition se trouvait intimement liée à la question de la Terre-Sainte, et devait d'ailleurs amener, comme premier résultat immédiat, la réunion des deux Églises, Innocent III ne pouvait s'en désintéresser. Il se trouvait en quelque sorte forcé de subir les avances de Philippe, d'écouter ses propositions, en un mot, d'entrer en négociation avec lui, ce qui serait déjà comme un premier triomphe pour le prince excommunié.

Le pape n'était pas sans deviner la secrète pensée

(1) On peut se rendre compte du zèle déployé par Innocent III en faveur d'Othon, en parcourant le *Registrum de negotio romani imperii*, inséré par Migne dans le tome III de la *Correspondance* d'Innocent III.



l'Église étant toujours prête à recevoir dans son giron ses fils repentants, Philippe y serait reçu au même titre que tout autre (2) ; » et il affecta de rester étranger aux pourparlers qui s'engageaient entre Philippe et l'abbé Martin, le prieur de Camaldoli (3).

(1) *Philipp von Schwaben und Otto von Braunschweig* : p. 205-208.

(2) Migne, t.III, col. 1095-1096, n° xc du *Registrum*. *romane imperii* : « A nobis non potuit responsum aliud extorqueri nisi quod, cum redeuntibus ad Ecclesie gremium nolimus aditum veni » denegare, prompti eramus eum recipere si cum quolibet penitentem ».

(3) Id., *Ibid.* : « ... Coram Deo sub testimonio conscientie ».

Le prieur Martin était un homme sage et honnête, qui possédait toute la confiance du pape ; en 1201, chargé de rétablir la paix entre Pavie et Milan, il s'était acquitté avec succès de cette tâche délicate (1) ; plus récemment encore, il avait reçu mission de travailler à la réforme des couvents de Toscane (2). Il est donc bien difficile d'admettre qu'un tel homme se soit fait l'intermédiaire du pape auprès de Philippe de Souabe, sans en avoir reçu, sinon la mission officielle, du moins l'autorisation tacite. Le prieur jouait là évidemment le rôle d'un de ces agents officieux que les gouvernements se réservent toujours la ressource de désavouer au besoin. Sur ce point, nous ne saurions que partager l'avis de M. Winkelmann (3).

Il faut reconnaître toutefois que ces précautions étranges d'Innocent III étaient en partie justifiées par la défiance que lui inspirait à bon droit son adversaire. Si vague et si peu compromettante que fût la réponse faite à ses premières propositions, Philippe s'était hâté de l'exploiter avec une rare perfidie. Il faisait répandre en Allemagne le

*nostræ... nec priorem prædictum nec alium ad ducem ipsum duximus destinandum. »*

(1) Migne, t. I, ch. CXXVIII des *Gesta*, col. CLXVIII-IX.

(2) C'est du moins ce qu'on peut inférer de la *Lettre 159* du liv. V, publiée par Migne, t. I, col. 1173.

(3) *Philipp von Schwaben und Otto von Braunschweig*, p. 296. — D'après M. Winkelmann (note 2, même page), ce serait de la part d'Innocent III « eine Wortklauberei », de prétendre qu'il n'avait pas envoyé le prieur Martin.

à abandonner tous droits, toutes prétentions sur les domaines italiens, que se disputaient depuis si longtemps l'Empire et la Papauté, il est fort possible qu'une négociation sérieuse se fût entamée. Entre deux Prétendants qui lui auraient donné même satisfaction au point de vue italien et allemand, le pape n'eût pas dû hésiter à choisir

(1) Migne, t. III, col. 4002. « Ipsi autem volentes auctoritati sedis apostolice derogare ac in dubium revocare quod fecimus, super imperio romani negotio...., falsas praesumpserunt litteras exhibere. » — La *Lettre* adressée « Universis tam ecclesiasticis quam saecularibus principibus Alemannie », est datée de Latran, le jour des Nones d'avril, c'est-à-dire le 5 avril (1203).

celui qui pouvait lui prêter en outre le plus utile concours pour la soumission de l'Église grecque et la délivrance de la Terre-Sainte.

Philippe, dans ses *Promissa* (1), s'engagea bien, s'il devenait jamais, lui ou son beau-frère, maître de l'empire grec, à opérer la réunion des deux Églises : « *Si omnipotens Deus regnum Græcorum mihi vel leviro meo subdiderit, Ecclesiam Constantinopolitanam Romanæ Ecclesiæ, bona fide et sine fraude, faciam fore subjectam.* »

Sur le chapitre de la croisade, il était déjà moins précis, moins affirmatif ; il rappelait il est vrai, qu'il avait toujours eu le désir d'y prendre part ; il comptait même, avec l'aide de Dieu, délivrer un jour la Terre-Sainte des mains des Infidèles. Mais il se réservait de choisir son heure et son temps : « *Voveram Deo et sanctis ejus me iturum ultra mare, ad liberandum Terram promissionis a gentium feritate ; et iterum... vovi et promisi Deo... me opportuno tempore illuc iturum et opitulante Deo terram illam pro posse meo liberaturum.* »

Enfin, en ce qui concernait les territoires italiens réclamés par le Saint-Siège, Philippe se contentait de dire qu'il restituerait tout ce que ses prédécesseurs avaient *injustement* enlevé ou détenu : « *Omnia bona tam Romanæ Ecclesiæ quam aliarum Ecclesiarum quæ antecessores*

(1) Migne, t. IV, p. 295-296.

avec le Saint-Siège (2). Cette date du 9 septembre

(1) Voir dans Migne, t. III, le n° LXXVII du *Registrum... romani imperii*. — Othon V. énumère nominativement tous les territoires auxquels il renonce en faveur du Saint-Siège.

(2) Migne, t. III, n° XC du *Registrum... romani imperii*. — La *Lettre*, adressée à l'archevêque de Salzbourg, est datée de Ferentinum, le 5 des Ides de septembre (9 septembre).

« Sane ad nostram noveris audientiam pervenisse quod Suevie dux Philippus, ut corda principum charissimo in Christo filio nostro, illustri regi Ottom in Romanorum imperatorem electo faventium infirmaret, .. fecit per Teutonicam divulgari quod dilectum filium priorem Camaldulensem ad ejus presentiam miseramus, eum ad coronam imperii evocantes. Ceterum, ut coram Deo .. loquamur, nec priorem .. duximus destinandum, sed priorem eundem ab eo missum

peut donc être considérée comme la rupture de l'étrange négociation que nous venons de résumer. A cette époque, Innocent III devait connaître la première prise de Constantinople et le succès des croisés. Croyait-il avoir moins besoin dès lors de ménager Philippe de Souabe ? Était-il simplement las de se sentir amusé et joué depuis trop longtemps ? Toujours est-il que Philippe ne pourra plus, comme il l'a fait depuis cinq ou six mois, exploiter l'expédition de Constantinople pour faire croire à sa réconciliation imminente avec le pape.

Nous sommes en effet convaincu que le prince allemand n'a jamais vu autre chose dans ladite expédition ; nous ne croyons guère de sa part à des visées ambitieuses sur l'Orient. Sans doute, les empereurs d'Allemagne ont pu, à maintes reprises, élever des prétentions à l'empire de Constantinople. Henri VI a même songé sérieusement à réunir sur sa tête les deux couronnes ; mais Philippe n'était pas dans la même situation que son frère ; il avait assez à faire en Allemagne, sans s'occuper de l'Orient. Qu'il ait conservé pourtant et affiché au besoin les espérances ou les prétentions de ses devanciers ; qu'il ait, dans ses *Promissa*, exprimé la pensée qu'un jour la Grèce pourrait lui être soumise, il n'y a rien là qui doive

recepimus offerentem plura et plurima referentem... ; cumque idem prior ex ejus parte proposuerit coram nobis quod paratus erat ad mandatum Ecclesiæ romanæ redire, a nobis non potuit responsum aliud extorquere... »

nulle part. Nous voyons bien que les croisés tiennent à avoir, en garantie des promesses d'Alexis, la parole de Philippe; c'est quelque chose, sans aucun doute; mais croit-on que les promesses mêmes de Philippe ou ses instances, dont nous parle Gunther, aient pu peser d'un poids bien lourd sur la décision, prise par l'armée, d'aller à Constantinople?

Il ne paraît pas que les *injonctions* du prince gibelin aient fait grande impression même sur les Allemands. Elles n'ont pas empêché des clercs, comme l'abbé Martin (1), des barons, comme Gar-

(1) *Excursus sacre Constantinopolitane*, t. I, p. 79-80:

nier de Borlande (1), de déguerpir et quitter « l'ost. »

En ce qui concerne les Vénitiens, nous ne reviendrons pas, après tant d'autres, sur les raisons multiples qui faisaient d'eux les alliés naturels du jeune Alexis. L'intérêt de Venise, à voir sur le trône de Constantinople un prince restauré par elle, était trop évident pour que le doge n'ait pas poussé de toutes ses forces à l'expédition. Pas n'est besoin à coup sûr d'expliquer, par l'intervention allemande, son adhésion à l'entreprise grecque.

Restent donc nos Français. Ceux-ci, il faut le reconnaître, étaient en immense majorité hostiles au projet, et même lorsqu'il fut discuté dans le conseil des barons, il n'y en eut que douze qui s'y rattachèrent franchement (2). Les *douze* eurent donc à entraîner les autres; mais quelle raison les avait décidés eux-mêmes?

Les théories récentes ne veulent voir en eux que les instruments dociles des ambitions vénitiennes ou allemandes. L'explication, sans doute,

« Egressus itaque de curia Martinus, Beneventum petiit, reperitque ibi Petrum Capuanum..... Deindè apud Syguntem ingressi, post laborem diuturni temporis portum Achonis tenuerunt. »

(1) Villehardouin, par. 101, p. 56: « En cel termine se travailla tant uns halz hom de l'ost qui ere d'Alemaigne, qui avoit non Garniers de Borlande, que il s'en ala en une nef de marcheans, et guerpi l'ost, dont il reçust grant blasme. »

(2) Villehardouin, par. 99, p. 56: « Il ne furent que doze qui les sairemenz jurerent de la partie des François; ne plus n'en pooient avoir. »



devaient avoir un motif sérieux de le faire ; et ce motif n'est pas difficile à deviner , si l'on veut bien se rappeler ce que nous avons dit plus haut des discussions soulevées , au milieu de nos croisés , par la grave question de la route à suivre.

Rappelons tout d'abord que les *douze* partisans de la diversion sur Constantinople sont précisément les grands chefs , jusque-là partisans de la route d'Alexandrie (1).

Convaincus , avec raison , qu'il n'y a rien à

(1) Villehardouin, par 90, p. 56. « De cels si fu li uns li marchis de Monferrat, li cuens Baudous de Flandres, li cuens Loeys de Blois et de Chartem, et li cuens de Saint-Pol, et huit altre qui à elx se tenoient. »

tenter en Syrie, ils ont pu, en outre, mieux comprendre de jour en jour combien, grâce à l'obstination des *Syriens*, l'expédition d'Égypte est devenue presque impossible. Pour peu que les défections recommencent ou continuent, il leur faudra même peut-être rebrousser chemin, sans avoir rien fait, sans avoir pu s'acquitter envers les Vénitiens. En de telles circonstances, les propositions du jeune Alexis étaient pour eux un véritable coup de fortune. La marche sur Constantinople ne pouvait manquer, il est vrai, de provoquer une opposition aussi furieuse que la marche sur Alexandrie. Dans l'un comme dans l'autre cas, il fallait s'attendre à voir l'armée « se depecier » à nouveau. Mais qu'il restât seulement, autour des grands chefs, quelques milliers de fidèles, l'entreprise grecque offrait encore, à la rigueur, certaines chances de succès qu'on n'eût pas trouvées en Égypte. A Constantinople, le jeune Alexis promettait le concours de ses partisans, concours très problématique, nous le voulons bien; encore valait-il la peine qu'on allât s'en assurer, puisque rien n'était possible ailleurs. De plus, en cas de succès, le Prétendant se chargeait d'acquitter la dette vénitienne, sans compter l'appui précieux qu'il s'engageait à prêter plus tard pour la délivrance de la Terre-Sainte (1).

(1) Villehardouin, par. 94, p. 52: « Seignor, de ce avons-nos plain pooir, font li message, d'asseurer ceste convenance se vos la volez asseurer devers vos. Et sachiez que si halte con-

jeune Alexis, entré en partage de l'empire avec son père, s'en ira par les provinces recevoir la soumission des villes, nous retrouverons encore et toujours auprès de lui le marquis de Montferrat (4).

venance ne fu onques mais offerte à gent, ne n'a mie grant talent de conquerre, qui cestu refusera. »

(1) Villehardouin, par. 112, p. 64. « Li marchis de Montferrat », en cui garde li rois Phelipes l'avout commande. »

(2) Id., *Ibid.*, v. « Et il fist son tre tendre enmi l'est, et li marchis de Montferrat le suen delez. »

(3) Id., par. 123, p. 70. « Si s'en ala li marchis Boniface de Montferrat », a grant partie de vassiers et de gables, avec le fil l'empereor Sursu, ce a une yste que l'on apelle Anbro. »

(4) Id., par. 231, p. 116. « Apres, par le conseil des Graus et des François, issi l'empereres Alexis, à mult grant com-

Nous reconnaissons donc volontiers que Boniface a scrupuleusement rempli la tâche que lui avait confiée Philippe de Souabe ; mais il nous semble que cette tâche ne pouvait être confiée à aucun autre, que la garde et la tutelle du jeune prince, le premier rang, la première place à ses côtés, revenait de droit au chef *officiel* de l'armée, à lui seul.

Le rôle tout naturel de Boniface auprès d'Alexis ne prouve donc en rien que le marquis soit l'agent, le complice de Philippe de Souabe ; et c'est là ce qu'il faudrait d'abord établir de la façon la plus solide, la plus irréfutable, nous ne dirons pas pour prouver l'*intervention allemande* dans la croisade, mais au moins pour la rendre vraisemblable et acceptable.

En dehors de la *parenté* alléguée par Gunther, et qui n'est pas une *preuve*, la théorie de la *complicité* repose tout entière sur les anciennes relations *gibelines* qui unissaient Boniface et les siens aux empereurs de la maison de Souabe. L'argument, sans contredit, est sérieux, et nous nous reprocherions de ne pas le mentionner.

Il existe, dans une chronique italienne du Montferrat, conservée par Muratori, deux chartes de l'empereur Henri VI, conférant au marquis Boniface des privilèges et des territoires dans la Haute-Italie, en reconnaissance de sa fidélité,

paignie, de Constantinople, por l'empire aquiter et metre à sa volenté... Li marchis Bonifaces de Monferrat ala avec lui... »

sement avec l'Allemagne, il est certain qu'il y a eu à cette époque, de la part des Montferrat, une tentative de rapprochement avec la papauté. On ne s'expliquerait pas autrement que le pape, en 1199, eût choisi le marquis Boniface, pour remplir en Allemagne la mission importante à laquelle nous avons déjà fait allusion. De l'échec de cette mission, conclure que Boniface aurait trahi, au profit de Philippe de Souabe, la confiance

(1) Muratori, *Scriptores rerum Italicarum*, t. XXIII, col. 356-357 et 360-361 — La première des deux chartes concède à Boniface « . . . loca Gamundi et Marengi... et locum Fori », la seconde, la ville de Cesareo ou Alexandrie.

(2) Hurter, *Innocent III*, t. I, p. 127.

mise en lui par Innocent III, nous paraît vraiment trop rigoureux ; d'autant que nous ne trouvons par la suite nulle trace de brouille ouverte ou apparente entre le marquis et le pape.

Boniface se prononcera, il est vrai, pour l'expédition de Constantinople, laquelle est désirée par Philippe de Souabe, et désapprouvée d'Innocent III. Mais nos grands chefs aussi en sont partisans, sans qu'on ait le droit pour cela de voir en eux des adversaires du pape et des complices de Philippe ; ou il faudrait alors convenir qu'ils le sont, à un bien autre degré que Boniface ; car ils ont, dans l'affaire de Zara, passé outre aux anathèmes du pontife, tandis que le marquis s'inclinait devant sa volonté. Déférence singulièrement étrange, on l'avouera, de la part d'un homme qui aurait été mis à la tête de la croisade, grâce à l'influence occulte d'un adversaire acharné du pape, et dans le seul but de faire échec au pape !

En admettant que le marquis ait tenu, par hypocrisie, à dissimuler, pendant la durée de la croisade, son hostilité vis à vis du pape, sa complicité avec Philippe de Souabe, il n'aurait pas manqué de jeter le masque, une fois la croisade terminée. Or, les deux documents les plus importants que nous possédions sur les rapports du marquis avec le Saint-Siège, sont de nature, au contraire, à nous donner la meilleure et la plus favorable idée desdits rapports.

Ils figurent dans la *Correspondance* inédite d'Innocent III, retrouvée grâce aux savantes recherches

*Ecclesiae filium honorare.* »

Nous ne voulons pas attacher plus d'importance qu'il ne convient à des formules de ce genre. Nous disons seulement que rien n'y saurait dénoter ni un complice de Philippe de Souabe, ni un adversaire de la papauté.

Nous sommes très-disposé à admettre, contrairement même à l'opinion de Hurter, que l'ancien gibelin Boniface n'a jamais renoncé à ses attaches allemandes, à ses affections allemandes. Son retour par l'Allemagne, au lendemain de son election

(1) Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, t. XXXIV, année 1873, p. 407-408.

de France, en fait foi. Mais nous le voyons d'autre part, avant, pendant et après la croisade, entretenir avec le pape les meilleures relations. Nous sommes donc obligé d'en conclure que, s'il est resté l'ami de Philippe de Souabe, il n'a jamais dû être ni son agent, ni son complice contre Innocent III.

Eût-il eu, d'ailleurs, l'imprudence ou la maladresse d'accepter un pareil rôle, que Philippe de Souabe n'en eût guère été plus avancé. Pour admettre que l'expédition de Constantinople soit l'œuvre personnelle de Boniface et de Philippe, c'est à dire « une œuvre germanique au premier chef », il faudrait admettre que Boniface a exercé une influence souveraine autour de lui, qu'il a joué dans la croisade un rôle capital et prépondérant.

A quoi devrait-il cette influence? Est-ce à ses qualités, à son mérite personnel? Nous croyons qu'il en avait, et nous avons été des premiers à signaler les titres sérieux qui pouvaient le désigner au choix des croisés, comme chef de la croisade; mais il ne faut rien exagérer ni dans un sens ni dans l'autre. Si Boniface n'est pas le premier venu, un inconnu vulgaire dont l'élection ne s'expliquerait que par l'intrigue, il n'est pas davantage une de ces notoriétés éclatantes qui commandent l'admiration et le respect. Aucune chronique ne le donne comme le plus sage dans les conseils ou le plus brave dans les combats. Il ne pourrait disputer ni le prix de la sagesse au



Nous n'essaierons pas de fixer, même approximativement, le chiffre des croisés fournis par l'Italie, la France et l'Allemagne ; les éléments précis font défaut. Toutefois, quand il s'agit de former sous les murs de Constantinople les corps de bataille, nous remarquons qu'Italiens et Allemands n'en forment qu'un seul, à eux tous réunis, contre six formés par nos Français. Villehardouin nous avertit, il est vrai, que ce septième corps du

(1) Voir, sur les exploits de ce géant, qui inspirait une si grande terreur aux Grecs : Robert de Clari, dans les *Chroniques greco-romanes*, p. 3 ; Villehardouin, par 100, p. 94, et surtout Nicetas, dans les *Historiens grecs des Croisades*, t. I, p. 392

marquis de Montferrat « mult fu grans (1). » Mais il était à coup sûr moins grand et moins fort que le seul corps de Baudouin, à qui fut donnée l'avant-garde « por ce qu'il avoit mult grant plenté de bones genz et d'archiers et d'arbalestiers, *plus que nuls qui en l'ost fust* (2). »

Que l'on songe maintenant combien même nos barons ont peine à se faire obéir de leurs hommes, à leur imposer leur volonté, et l'on comprendra mieux encore combien devait être médiocre en somme l'influence du marquis. Soutiendra-t-on sérieusement qu'à Corfou, par exemple, ce sont les prières ou les promesses de Boniface qui ont eu raison de nos mutins français? Ils n'ont cédé à la fin, à grand'peine, qu'en voyant « lor *seignors* et lor *parenz* et lor *amis* chaoir à lor piez (3). » C'est pour ne pas abandonner leurs compatriotes et amis qu'ils consentent à pousser jusqu'à Constantinople.

Sans ce bon mouvement de nos Français, on ne peut disconvenir que l'expédition de Grèce se trouvait gravement compromise, et avec elle le succès des soi-disant combinaisons allemandes du marquis de Montferrat.

Boniface, jusqu'à la première prise de Constantinople, a joué, en somme, un rôle assez insignifiant; il n'a réellement pu se prendre au sérieux

(1) Villehardouin, par. 153, p. 84.

(2) Id., par. 147, p. 84.

(3) Id., par. 117, p. 66.

et Vénitiens s'étaient entendus par avance sur le partage de l'empire et sur le mode d'élection du futur empereur. Six hommes devaient être choisis du côté des Vénitiens, six autres parmi les croisés français, allemands et italo-lombards : « et cil jureroient sor sains que il esliroient à empereor celui cui il cuideroient que fust plus à profit de la terre (1) . »

(1) Villehardouin, par. 234, p. 136. — Si l'on veut se convaincre combien soient sûres les informations de notre chroniqueur, on n'a qu'à comparer tout ce qu'il dit ici de cette convention de mars 1204, avec le texte même de ladite convention, tel qu'il figure dans la *Correspondance* d'Innocent III (Migne, t. II, p. 295 du t. IV, col. 517-519).

Les trois seuls candidats possibles étaient sans contredit : le doge, le marquis Boniface et le comte Baudouin. Mais du simple énoncé de la clause ci-dessus il semble déjà ressortir que le doge avait dû décliner toute candidature. Autrement les croisés n'auraient pas été si maladroits d'attribuer à Venise seule la moitié du chiffre des électeurs.

En réalité, il ne se trouva donc en présence, une fois la ville prise et le jour de l'élection arrivé, que le comte de Flandre et le marquis de Montferrat.

On a expliqué, par les intrigues vénitiennes, l'échec de Boniface au moment de l'élection. Il est assez difficile de savoir au juste ce qui s'est passé dans le conseil des douze Électeurs. Il est pourtant permis de supposer que nos évêques français, tout en discutant les mérites respectifs des deux candidats, n'oublièrent pas de faire valoir les droits de la France. Nivelon, l'évêque de Soissons, qui nous paraît avoir joué dans le conseil le rôle principal, qui du moins fut de l'aveu de tous « par le créant de toz les autres (1) » le porte-paroles des électeurs auprès de l'armée, Nivelon n'avait pas manqué sans doute de placer ainsi la question sur son véritable terrain, le seul du reste où l'on eût chance de se trouver tous d'accord.

Il ne dut pas lui être difficile de prouver que

(1) Villehardouin, par. 260, p. 162.

significatif que le *vir quidam*, rapproché du *famosus Francigena*, sous la plume du moine de Pairis ?

Les autres Allemands ne connaissent même pas l'abbé Martin ou ne lui font pas l'honneur de le citer. L'*Anonyme* d'Halberstadt ne mentionne que le nom de Foulques, comme il ne nommera, parmi les chefs croisés, que les prélats et les barons de France « *Dominus Nivclungus Suessionum et dominus Henricus Trecentis episcopi, comes quoque Theobaldus de Campaniâ, et comes Lodevicus, cum fratre suo, Blesenses,*

1, *Exercit. sacrae Constantinopolitane*, t. 1, p. 60.

*comes etiam Baldwinus, et Henricus frater ejus de Flandria, comes quoque de S. Paulo, et comes de Percis, ceterique nobiles* (1). »

A la suite de cette longue énumération de noms *français*, le chroniqueur allemand ne citera pas un seul nom *allemand*, si ce n'est celui de son héros, l'évêque Conrad.

Pour cinq ou six noms de comtes ou barons *français*, nous ne trouverons dans la *Devastatio* qu'un seul nom de seigneur *allemand*, le comte Bertold (2).

En dehors de nos grands chefs français, le seul qui soit mentionné d'ordinaire, qui compte aux yeux des étrangers eux-mêmes, c'est le chef nominal *choisi par les Français*, le marquis de Montferrat : « *Ecce eorum nomina qui Francis præerant* » (3), dit la *Chronique* de Novogorod ; et elle nomme au premier rang le marquis Boniface : « *Primus erat marchio (markos) Romanus, urbe oriundus Verona.* »

Le chroniqueur russe parle ici comme les historiens grecs, dont il n'est évidemment qu'un écho. Partout ailleurs, dans toutes les chroniques d'Occident, sauf bien entendu la *Devastatio*, le marquis *italien*, en dépit de son titre, ne vient qu'en seconde ligne, après les *Français*.

L'Anonyme d'Halberstadt ne le cite qu'après

(1) *Excursus sacræ Constantinopolitanæ*, t. I, p. 10.

(2) *Chroniques gréco-romanes*, p. 86.

(3) *Ibid.*, p. 97.

*Français*. Sicardi de Crémone, tout dévoué au marquis de Montferrat, ne parlera pas autrement que Gunther, quand il donnera la liste des grands chefs : « *Inter quos fuere præcipui Baldricus..., Ludovicus et Bonifacius* » 3 . » Sur les trois noms qu'il juge à propos de rapporter, deux, et les deux premiers, appartiennent à la France.

On remarquera que nous citons ici, comme à notre habitude d'ailleurs, les seuls chroniqueurs contemporains, témoins oculaires des événements

1) *Exuvie sacre Constantinopolitane*, t. I, p. 11.

(2) *Ibid* , t. I, p. 70.

(3) Muratori, *Scriptores rerum Italicarum*, t. VII, p. 619.

ou écrivant sous la dictée de témoins oculaires, et par suite seuls échos fidèles et sûrs des paroles, des pensées, des sentiments des croisés.

Or, on a pu le voir, pour les Allemands comme pour les Italiens de la croisade, cette même croisade est et demeure par excellence une croisade *française*. En dépit de l'ingérence allemande, en dépit du grand rôle incontestablement joué par Venise dans l'expédition, nul parmi les compagnons du comte Baudouin, comme parmi ceux du comte Bertold ou du marquis Boniface, ne se serait avisé de considérer la conquête de Constantinople comme étant, au premier chef, une œuvre *germanique* ou *vénitienne*.

Nous sommes en ceci de l'avis de nos vieux chroniqueurs, en particulier de Villehardouin, qui reste pour nous le plus illustre, le plus remarquable de tous. A coup sûr, il est bon de contrôler, de compléter, de rectifier au besoin son témoignage par le témoignage des autres. Sans doute il a pu se tromper parfois sur certains points de détail ; il est certain en outre qu'il n'a pas toujours tout dit, ni tout voulu dire ; mais il nous a paru être, de tous encore, le seul qui permît de saisir ou de deviner la vérité sur les origines, la marche et les résultats de la quatrième croisade.

Nous sommes d'autant plus heureux de le constater que, nous devons en faire l'aveu, notre confiance en Villehardouin avait été un moment ébranlée. Nous nous étions laissé, nous aussi, et comme à notre insu, séduire aux hypothèses ingé-





# VOLTAIRE

ET

## LE P<sup>R</sup> P<sup>T</sup> FYOT DE LA MARCHE.

---

LA MARQUISE DU CHATELET.  
LE PRÉSIDENT DE BROSSES. LES CALAS. MARIE CORNEILLE.  
LES P. P. FYOT DE LA MARCHE PÈRE ET FILS.

*(15 Lettres inédites.)*

**Par M. Henri MOULIN**

Ancien magistrat, membre correspondant.

---

Voltaire a beaucoup écrit en prose et en vers ; qui pourrait s'en plaindre ? Le roi littéraire de son siècle a tenté à peu près tous les genres de composition, et a réussi, dans presque tous, tour à tour tragique et historien, pamphlétaire et romancier, annaliste et épistolaire, critique et philosophe.

Ses œuvres ne forment pas moins de soixante-dix, quatre-vingts ou même cent volumes, dont douze à quinze consacrés à la correspondance. Ses lettres sont nombreuses ; mais on ne s'avise pas de les compter, car on ne se lasse pas de les lire ; beaucoup ont été retrouvées postérieurement aux premières éditions, et MM. Beuchot, de Cayrol, Ev. Bavoux et Alph. François, H. Beaune, Th.

(d) Nous devons à M. Beuchot, le savant bibliographe, l'édition la plus complète et la plus correcte de Voltaire, 1828-1834, 70 vol. in-8° ;

A M. de Cayrol *Lettres inédites de Voltaire*, avec une introduction de M. de Saint-Marc de Girardin, 1857, 2 vol. in-8° ;

A MM. Bayoux et François : *Voltaire à Ferney*, 1865, in-8° ;

A M. H. Beaune *Voltaire au collège*, 1867, in-8° ;

A M. Th. Foisset *Voltaire et le Président de Brosses*, 1858, in-8° ;

A M. Desnoiresterres *Voltaire et la société française au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1867-1876, 8 vol. in-8° ;

A M. Moland : *Les œuvres complètes de Voltaire*, édit. Garnier, en cours de publication, conforme à l'édit. Beuchot, et qui s'est enrichie de tous les travaux antérieurs, et des découvertes les plus récentes.

Dans tous ces ouvrages on trouve des pièces nouvelles qui avaient échappé aux précédents éditeurs.

néanmoins à ceux qui savent les préparer, ou qui ont la patience de les attendre.

Celle que je dois à la bienveillance d'un ami a mis entre mes mains vingt-cinq lettres du seigneur de Ferney, dont quinze *inédites*, toutes, sauf une, adressées au même correspondant, le P<sup>r</sup> P<sup>r</sup> Fyot de La Marche, toutes intéressantes, toutes se rattachant à des évènements qui ont marqué dans la vie de celui qui les a écrites.

Elles rappellent le souvenir de l'accouchement et de la mort de M<sup>me</sup> la marquise du Châtelet, — de la querelle avec le P<sup>r</sup> de Brosses, — du procès des Calas, — de l'adoption, de l'éducation et du mariage de la petite-nièce de Corneille, — du Commentaire du théâtre du grand-oncle, des travaux, des embarras, même des ennuis du commentateur, — des relations avec les deux P<sup>rs</sup> P<sup>rs</sup> Fyot de La Marche, père et fils.

Voltaire était lié avec le père, son camarade du collège Louis-le-Grand, et n'avait connu le fils que parce qu'il était intervenu entr'eux, à l'occasion de débats de famille, pour les rapprocher.

I. Claude-Philibert Fyot de La Marche, fils d'un président à mortier du Parlement de Dijon, était né dans cette ville, en 1694, la même année que Voltaire, et il fut envoyé pour ses études classiques chez les Jésuites de Paris, au collège de Clermont. Il y rencontra, comme condisciples, les Pont de Veyle, Cideville, Le Gouz-de-Gerland, d'Argental, les d'Argenson, le jeune Arouet, et,

« Chacun se dispute en ce pays-ci et l'honneur

(1) Le P. Polon ou Pollon, ou Paillon, jésuite, professa la rhétorique à Louis-le-Grand, puis à Rennes, et peut-être à Caen. C'était un érudit fort versé dans la connaissance des langues orientales, et dont on a : « *Reponse du P. Paillon, recteur du collège de Caen, à M... sur un article des nouvelles ecclésiastiques du 11 mai 1737*, in-4°, 15 pages.

Les P. Porée et Lejay se partageaient la chaire de rhétorique de Louis-le-Grand, « l'un faisant le latin, l'autre le français. »

Voltaire avait pour le P. Porée de l'affection, et pour le P. Lejay des railleries.

N'est-ce pas ce dernier qui dit un jour à l'écolier qui s'était émancipé : « *Malheureux enfant ! vous serez le coryphée du deisme !* »

« d'avoir perdu le plus, en vous perdant, et l'avantage  
« d'être le premier à vous écrire.

« Je finirois en vers, mais le chagrin n'est point un  
« Apollon pour moi, et j'aime autant dire la vérité en  
« prose. Je vous assure sans fiction que je m'aperçois  
« bien que vous n'êtes plus icy : toutes les fois que  
« je regarde par la fenestre, je vois votre chambre  
« vuide ; je ne vous entends plus rire en classe ; je  
« vous trouve de manque partout, et il ne reste plus  
« que le plaisir de vous écrire, et de m'entretenir de  
« vous avec le P. Polou et vos autres amis.....

« Cette lettre-cy n'est que la préface des autres, et  
« je prétends vous écrire toutes les semaines sur un  
« ton un peu plus guay que celui-cy. En attendant, je  
« suis et seray toujours, avec un profond respect et  
« toute l'amitié possible, votre très-humble et très-  
« obéissant serviteur.

« AROUET. »

Cette lettre-préface fut suivie d'une seconde du  
23 mai, dans laquelle il lui disait :

« Que tout le collège avoit fait en luy une grande  
« perte ; qu'il n'y avoit personne qui ne l'estimât et ne  
« l'aimât, enfin, que tout le monde étoit dans les  
« mêmes sentiments pour luy.

« Je vous prie, ajoutait-il, que notre commerce de  
« lettres ne soit point interrompu, puisque l'amitié  
« dont vous m'honorez ne l'a jamais été. »

D'une troisième et d'une quatrième des 3 juin  
et 23 juillet, je ne veux rappeler que ces phrases :

« Si vous êtes épicurien, vous ne mettez la volupté  
« que dans la sagesse et la vertu.....

suivit la carrière des lettres. La diversité des carrières, l'éloignement, l'absence, les études juridiques de l'un et ses fonctions au Parlement de Bourgogne, la vie mondaine et aventureuse de l'autre, ses luttes avec le pouvoir, sa détention à la Bastille, ses voyages et son séjour à l'étranger avaient rendu plus rare, puis tout à fait suspendu la correspondance des deux camarades de collège, qui ne fut reprise qu'à cinquante ans de là, en 1761, à l'occasion de la querelle du seigneur de Ferney avec le président de Brosses.

Nous les retrouverons alors tous les deux, l'un, marquis de La Marche, comte de Bosjan, baron de Montpont, premier président honoraire du Parle-

ment de Bourgogne ; l'autre, gentilhomme de la chambre du roi, seigneur de Ferney, comte de Tournay, historiographe de France, l'un des quarante de l'Académie, et le roi littéraire du siècle.

#### VOLTAIRE ET LA MARQUISE DU CHATELET.

IL La liaison de Voltaire et de M<sup>me</sup> du Châtelet n'était dans le monde un secret pour personne ; n'était-elle pas d'ailleurs assez en rapport avec les mœurs du temps ?

« Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'amour excusait tout ; il était roi, il était dieu, et lorsqu'une femme conservait le même amant pendant toute sa vie, on ne parlait d'elle qu'avec respect. Quant aux maris, ils ne demandaient à leurs femmes que de la décence dans leur conduite, de ne pas afficher leurs liaisons et d'en changer le moins possible. Eux-mêmes avaient un trop grand besoin d'indulgence pour se montrer bien sévères (1). »

M<sup>me</sup> du Châtelet, en devenant la maîtresse de Voltaire, le marquis, son mari, en le tolérant par son silence, et acceptant ce ménage à trois, étaient donc bien l'un et l'autre de leur temps et dans leur rôle de l'époque.

C'est à Cirey que Voltaire trouvait un port de refuge contre les orages qu'il avait soulevés, et

(1) MM. Percy et Maugars, *la Jeunesse de M<sup>me</sup> d'Épinay*.  
Ed. Meaume, *la Mère du chevalier de Boufflers*.



« il de Lunéville, m'ordonne de vous mander sa petite  
« aventure.

• Elle était à son sécrétaire à deux heures après  
« minuit, selon sa louable coutume. Elle dit, en grif-  
« fonnant du Newton: *Mais je sens quelque chose* '  
• Ce quelque chose était une petite fille, qui vint au  
• monde beaucoup plus aisément qu'un problème. On  
• la reçut dans une serviette; on la déposa sur un  
• gros m-4, et on fit coucher la mère pour la forme, et  
• pour la forme aussi elle ne vous écrit point.

• Pour moi, Madame, qui ai accouché de *Catiline*,  
• je voudrais bien porter mon enfant à Son Altesse  
• Sérénissime, et la supplier d'être la marraine, mais  
• il n'est pas, je crois, digne encore d'être baptisé par  
• elle.

« Je pourrai bien, à mon retour, avoir l'honneur de  
 « lui montrer non seulement *Catilina*, mais encore  
 « une *Electre*. Je veux sous ses auspices venger Ci-  
 « céron et Sophocle.

« M<sup>me</sup> Du Châtelet vous prie, Madame, de présenter  
 « ses profonds respects à M<sup>me</sup> la duchesse du Maine.  
 « Je vous supplie de me mettre à ses pieds, moi,  
 « Cicéron et Clytemnestre; tout cela ne vaudra que  
 « quand j'aurai raffiné l'or des anciens dans le creuset  
 « de Sceaux ou d'Anet.

« Je vous supplie, Madame, de recevoir, avec votre  
 « indulgence ordinaire, les nouvelles de mes rêveries,  
 « et les protestations réelles de mon respectueux atta-  
 « chement.

« VOLTAIRE. »

Le même jour, presque à la même heure, et, à peu près dans les mêmes termes, le secrétaire de M<sup>me</sup> Du Châtelet annonçait au marquis d'Argenson et à l'abbé de Voisenon le même évènement.

Au premier :

« M<sup>me</sup> Du Châtelet vous mande, M., que cette nuit,  
 « étant à son secrétaire, et griffonnant quelque pan-  
 « carte newtonnienne, elle a eu un petit besoin. Ce  
 « petit besoin était une fille qui a paru sur le champ.  
 « On l'a étendue sur un livre de géométrie in-4°. La  
 « mère est allée se coucher, parce qu'il faut bien se  
 « coucher; et, si elle ne dormait pas, elle vous écrirait.

« Pour moi qui ai accouché d'une tragédie de *Cati-  
 « lina*, je suis cent fois plus fatigué qu'elle. Elle n'a  
 « mis au monde qu'une petite fille qui ne dit mot; et

• voulu que je fisse en une semaine ce que Crébillon  
• avait été trente ans à faire. Je suis émerveillé des  
• couches de M<sup>me</sup> Du Châtelet, et épouvanté des  
• miennes.

• Je ne sais si M<sup>me</sup> Du Châtelet m'imitera, si elle  
• sera grosse encore; mais, pour moi, dès que j'ai été  
• délivré de *Catiline*, j'ai eu une nouvelle grossesse,  
• et j'ai fait sur le champ *Electre*. Me voilà avec la  
• charge de raccommodeur de moules dans la maison  
• de Crébillon.

• Il y a vingt ans que je suis indigné de voir le  
• plus beaux sujet de l'antiquité avili par un misérable  
• amour, par un pacte carré et par des vers ostro-  
• goths. L'injustice cruelle qu'on a faite à Cécéron ne  
• m'a pas moins affligé. En un mot, j'ai cru que ma

- « vocation m'appelait à venger Cicéron et Sophocle,
- « Rome et la Grèce des attentats d'un barbare.
- « Et vous, que faites-vous ?
- « Mille respects, je vous prie, à M<sup>me</sup> de Voisenon. »

Au ton de ces lettres de part, comment douter que Voltaire ne se crût de moitié dans l'œuvre de la marquise ? Entre elles, toutes trois charmantes, et dont la première seule était jusqu'ici restée inédite, les délicats choisiront. Ce ne sera pas chose sans intérêt pour eux que d'étudier et de comparer Voltaire avec lui-même, traitant presque à la même heure le même sujet.

Six jours après, M<sup>me</sup> Du Châtelet était morte, et Voltaire annonçait, en termes d'une douleur poignante, à ses amis d'Argental, d'Argenson et de Voisenon, cette mort inattendue.

- « Ah ! mon cher ami, écrivait-il au premier, le
- « 10 septembre, je n'ai plus que vous sur la terre.
- « Quel coup épouvantable ! Je vous avais mandé le
- « plus heureux et le plus singulier accouchement ;
- « une mort affreuse l'a suivi ! Et pour comble de dou-
- « leur, il faut encore rester un jour dans cet abomi-
- « nable Lunéville qui a causé sa mort.

- « Je vais à Cirey avec M. Du Châtelet ; de là je
- « reviens pleurer entre vos bras, le reste de ma mal-
- « heureuse vie.

- « Conservez-nous M<sup>me</sup> d'Argental. Écrivez-moi par
- « Vassi à Cirey. Ayez pitié de moi, mon cher et res-
- « pectable ami. Écrivez-moi à Cirey ; voilà la seule
- « consolation dont je sois capable. »

**Enfin, à l'abbé de Voisenon, le 14 septembre :**

« Mon cher abbé, mon cher ami, que vous avais-je  
« écrit ! quelle joie malheureuse ! quelle suite funeste !  
« quelle complication de malheurs, qui rendraient  
« encore mon état plus affreux, s'il pouvait l'être !  
« Conservez-vous, vivez, et si je suis en vie, je  
« viendrai bientôt verser dans votre sein des larmes  
« qui ne tariront jamais...  
« Ah ! cher abbé, quelle perte ! »

**Ces accents sont vrais et partent du cœur.**

(1) Ces deux lettres ont été publiées pour la première fois  
en 1857, par M. de Carrol *Lettres inédites de Voltaire*.

Voltaire pouvait-il ne pas être cruellement frappé par la perte d'une femme avec laquelle il avait vécu quinze ans, qui l'avait soutenu dans ses défaillances, défendu contre ses ennemis et contre lui-même, qui avait été son Égérie des bons et des mauvais jours ?

Tout d'abord, son chagrin fut vif, sa douleur profonde, mais ils s'adoucirent bientôt, et nous sommes obligé de reconnaître que le voyage à Postdam, l'intimité avec Frédéric, le souvenir de la passion de M<sup>me</sup> Du Châtelet pour Saint-Lambert, la découverte d'un chaton de bague d'où le portrait de ce nouvel amant avait chassé celui de son prédécesseur, et de certaines lettres dans lesquelles l'amour de la marquise avait trop, et trop tôt sacrifié l'ancienne idole à la nouvelle, les calmèrent assez vite, et séchèrent assez promptement des larmes qui devaient ne jamais tarir.

L'amour-propre blessé pardonna moins facilement que l'amour délaissé. Il était, du reste, dans la destinée de Voltaire d'éprouver plus d'une déception dans ses amours comme dans ses amitiés.

#### VOLTAIRE ET LE PRÉSIDENT DE BROSSES.

III. Depuis longtemps déjà en correspondance avec le roi de Prusse, et pressé par lui de venir à Berlin, Voltaire, aussi longtemps qu'avait vécu M<sup>me</sup> Du Châtelet, avait résisté aux sollicitations du prince. « Je ne demande qu'à vivre enseveli dans les montagnes de Cirey, » lui avait-il répondu ;

— ce fut sa résidence d'hiver, — et à ces deux domaines il eut l'ambition d'en joindre un troisième, celui de Tournay.

A ce domaine seigneurial, qui appartenait au président de Brosses, étaient attachés le titre de comte, et des droits de haute et de basse justice,

(1) Il y avait alors trois Tronchin, tous trois liés avec Voltaire ; Tronchin, Theodore, medecin, le plus celebre de tous ; — Tronchin, François, conseiller d'Etat de Geneve, — et Tronchin, X., banquier à Lyon, chargé des affaires d'argent de Voltaire, et son intermédiaire avec le cardinal de Tournon. Ce fut François qui vendit à Voltaire, en 1755, le château de St-Jean, que l'acquéreur appela *les Délices*, et qu'il lui racheta quelques années plus tard.

qui avaient quelque peu séduit peut-être le seigneur de Ferney. Toujours est-il qu'il écrivit au propriétaire : « Voulez-vous me vendre votre terre à vie ? » et sur la réponse affirmative du président, intervint entre les deux parties, le 11 décembre 1758, un acte de cession, contrat mixte tenant tout à la fois du bail et de la rente viagère.

IV. Ce fut un motif des plus futiles qui donna naissance à une querelle entre l'acheteur et le vendeur. Il s'agissait de quatorze moules de bois, valant bien 250 à 300 livres, que Voltaire prétendait obtenir gratuitement du président, pour se chauffer, et que le président refusait de lui abandonner, les ayant vendus antérieurement à un autre.

Y avait-il là de quoi se fâcher et menacer d'un procès ? Voltaire n'était pas accoutumé à rencontrer des résistances ; il eut le tort de s'emporter, de crier, de faire beaucoup trop de bruit pour pareille misère. « Qu'il tremble, écrivait-il à M. le « président de Ruffey, en parlant de son adversaire, il ne s'agit pas de le rendre ridicule, il « s'agit de le déshonorer ! » Et M. de Ruffey, qui connaissait son collègue, se contentait de répondre : « L'enchanteur qui écrira votre vie apprendra-t-il à la postérité que vous avez plaidé pour des « moules de bois ? Vous êtes mécontent du président ; vous savez de quel bois il se chauffe ; « payez-le et ne vous chauffez plus à son feu. ».

Le président de Brosse, justement considéré



(1) Charles de Brosses, né à Dijon, en 1700, mort à Paris en 1777, fut d'abord pendant près de vingt ans président à mortier, puis, après la chute du chancelier Maupeou, premier président du parlement de Bourgogne.

On lui doit : *Lettres sur l'Italie*, — *Histoire des navigations aux terres australes*. — *Du culte des Dieux-fétiches*. — *Traité de la formation mécanique des langues*. — *Histoire du VII<sup>e</sup> siècle de la République romaine*, — beaucoup d'articles pour l'*Encyclopédie*, et de *Mémoires* pour le Recueil de l'Académie des Inscriptions.

2<sup>e</sup> Th. Foissot, *Voltaire et le président de Brosses*.

(3) Quand Voltaire crut que le président de Brosses, déjà membre correspondant de l'Académie des Inscriptions, avait des chances d'arriver à l'Académie française, il s'empressa d'écrire au doyen, le maréchal de Richelieu, dont il connaissait l'influence sur les élections : « J'ai à peine le temps de

ne put toutefois empêcher l'auteur du *Traité de la formation des Langues et des Lettres sur l'Italie*, d'arriver à l'estime du monde lettré, ni le savant magistrat, à la première présidence du parlement de sa province.

V. N'est-ce pas cette misérable querelle qui renoua, grâce à M. de Ruffey, entre le P. P. Fyot de La Marche et Voltaire, une correspondance interrompue depuis cinquante ans ?

« M. de Ruffey, Monsieur, écrivait Voltaire à son ancien camarade de collège, m'a fait verser des larmes de joie en m'apprenant que vous vouliez bien vous ressouvenir de moi, et que vous vous rendiez à la société, dont vous avez toujours fait le charme. Mon cœur est encore tout ému en vous écrivant. Songez-vous bien qu'il y a près de 60 ans que je vous suis attaché ? Mes cheveux ont blanchi, mes dents sont tombées, mais mon cœur est jeune ; je suis tenté de franchir les monts et les neiges qui nous séparent, et de venir vous embrasser. »

Voltaire l'entretient ensuite beaucoup de sa personne, au physique et au moral, de sa situation de fortune, de sa célébrité littéraire, et termine par :

« vous dire, Monseigneur, que la plus grande grâce que vous  
« me puissiez faire est de ne point me donner pour confrère  
« un homme dont j'ai à me plaindre si cruellement....

« Jugez quelle douleur ce serait pour moi de me voir à  
« son côté, et s'il est digne d'être au vôtre ! » *Lettre au maréchal de Richelieu, du 14 janvier 1771.*

descendrai sûrement chez vous du haut du Mont-Jura, pourvu que je puisse jouir de vos bontés et de votre charmant commerce dans une de vos campagnes; et, sans haïr les hommes, je hais les villes. On n'y est point libre, on n'y jouit point de ses amis, ni de soi-même. C'est vous et non Dijon que je veux voir. I suis à la porte de Genève, et je n'y entre jamais.

« Mille tendres respects,

« Votre contemporain,

« VOLTAIRE (2) »

1, « Mon contemporain, le président de La Marche, m'a écrit une lettre pleine d'esprit. » *Lettre de Voltaire au comte d'Argental, du 2 février 1761*

(2) De ces deux lettres, la première a été publiée par MM. Beuchot et Moland, la seconde par M. Th. Foisset et par

Voilà les relations rétablies et la correspondance reprise entre les deux anciens condisciples de Louis-le-Grand, devenus deux vieillards.

Ils s'écriront désormais assez régulièrement, feront des vers l'un pour l'autre, se raconteront leurs affaires de famille, et iront se visiter dans leurs châteaux. Voltaire recevra à Ferney en septembre 1761 son cher président, et écrira à d'Argental :

« M. de La Marche, qui arrive, m'empêchera de tra-  
« vailler. Je l'ai trouvé en très-bonne santé. Il est gai,  
« et il ne paraît pas qu'il ait jamais souffert. Nous  
« avons commencé par parler de vous, et j'interromps  
« le torrent de nos paroles pour vous le mander. »

Et à quelques jours de là, probablement au moment du départ du visiteur :

« M. de La Marche a été d'une humeur charmante.  
« C'est de plus une belle âme : c'est dommage qu'il  
« ait certains préjugés de bonne femme. »

Rentré dans son domaine, le président, à son tour, presse Voltaire de venir l'y trouver. « Oui,  
« sans doute, lui répond celui-ci, j'irai à La Mar-  
« che, je verrai votre labyrinthe et je voudrais ne  
« point trouver de fil pour en sortir (1).

M. Moland, qui, dernier éditeur de Voltaire, profite naturellement de toutes les éditions antérieures, et donne notamment un assez grand nombre de lettres jusqu'ici inédites.

(1) Le château de La Marche était dans le village de ce nom, près de Châlon-sur-Saône, où était né, en 1422, le poète chroniqueur Olivier de La Marche.

quoy il se trompe, je respecte trop votre auguste compagnie pour la craindre.

• Je lui ay écrit à luy-même une lettre très-ample dans laquelle je luy mets devant les yeux tous ses procez et je finis par luy dire que s'il y a un seul homme dans Dijon qui l'approuve, je me condamne.

• Ah! Monsieur, vous riez de ce petit Fétiche! Je ne ris pas. S'il a un visage de singe, il a un cœur de bon.

• J'aurai l'honneur de vous envoyer copie de ma lettre. Elle répond à tout ce que vous me faites l'honneur de me dire. Tout y est expliqué. C'est un factum adressé à luy-même. Vous me jugez.

• J'aimerais mieux vous envoyer ma tragédie (*Olympie*), mais venez la voir sur mon théâtre. Il est joli, nous y avons représenté *Mérope*, nous avons fait

pleurer jusqu'à des Anglais. Oh que le cher Ruffey aurait dormi (1) !

Vous ne pouvez savoir à quel point je vous respecte et je vous aime. — V.

Dans une autre lettre de Ferney du 4 novembre 1761 :

*Inédite.* — « Je sors de la fièvre, mon respectable et digne appuy, mon maître dans le chemin de la vertu et des arts, mais mon sang n'est allumé que par le plaisir que me fait votre lettre du 30 octobre, je voudrais vous entendre dans ce beau jour où vous prononcerez, sans le savoir, votre éloge, en faisant celui de votre prédécesseur.

« Je vous remercie tendrement de la bonté que vous avez de permettre que vos graveurs travaillent pour Corneille. Quoy votre amitié va même jusqu'à souffrir que jaye l'honneur de vous envoyer le portrait d'un

(1) M. de Ruffey, premier président de la Cour des Monnaies, assistant à Ferney, avec quelques invités, à une lecture de *Zulime*, eut le malheur de s'endormir, « comme s'il avait été au sermon ou à l'audience », disait Voltaire, en signalant à M. d'Argental ce sommeil intempestif. *Lettre du 14 septembre 1761.*

Le même accident était arrivé au président de Montesquieu à une représentation de l'*Orphelin de la Chine*, et comme un ronflement avait trahi le sommeil du président, Voltaire, moins tolérant pour lui que pour M. de Ruffey, lui avait jeté son bonnet à la tête, avec ces mots irrités : « *Se croit-il donc à l'audience ?* »

Entre le cas des deux magistrats, il y avait la différence d'une simple lecture à une représentation.

comment peut-il rester dans le Parlement ?

« Mon affaire ne doit pas contourner deux lignes. Si vous avez fait une vente réelle, je l'ave. Si vous m'avez trompé, faites vite une vraie vente, vendez votre charge. Voilà un plaisant premier président de Besançon !

(b) M. le président de La Marche était le beau-frère de M. de Courteilles, ambassadeur en Suisse, et le père 1<sup>o</sup> de Jean-Philippe Fyot, marquis de La Marche, qui lui succéda dans sa charge de premier président (1757-1775) ; 2<sup>o</sup> de M<sup>me</sup> Madeleine Barberie de Courteilles ; 3<sup>o</sup> de M<sup>me</sup> la marquise Suzanne de Paulmy, dont le mari Antoine-René de Voyer-d'Argenson-de-Paulmy (1722-1787), était ambassadeur à Venise, membre de trois académies, et créateur de la Bibliothèque de l'Arsenal.

« Oui, Monsieur, je m'en rapporte à M. votre frère, et je suis très sûr qu'il sera indigné comme l'est toute la province et tout Genève. Pour moy, je ne sens que vos bontez, et c'est avec le plus tendre respect. — V. (1).

Probablement le président, qui dans l'intervalle avait visité les hôtes de Ferney, était revenu à Dijon, et avait, en novembre, à la rentrée du Parlement, prononcé l'éloge de Jean de Berbisey, baron de Vantoux, son prédécesseur, car le 21 novembre suivant Voltaire lui écrivait encore (2) :

(1) J'ai dans ma collection d'autographes les originaux de la main de Voltaire de ces deux lettres, et la copie aussi de sa main, de celle, fort longue, qu'il adressa au président de Brosses.

De ces deux lettres, celle du 4 novembre 1761 est complètement inédite; quant à celle du 20 octobre, M. Moland, qui en a eu communication, m'a devancé de vitesse et vient de la publier dans l'édition du Voltaire-Garnier, mais je la publie plus exactement que lui, en lui restituant l'orthographe, la ponctuation et jusqu'aux fautes du maître.

Il prenait assez peu de souci de l'accentuation, de la ponctuation et même de l'orthographe. Ses fautes étaient assez nombreuses, fautes d'inattention, pour la plupart, mais certaines aussi d'habitude. Ainsi, il écrivait : *teâtre, teme, anticrese, toutte, mauditte, failles, suite, retraite*, etc., etc. C'était le tribut payé à la faillibilité humaine, mais quand Voltaire fait des fautes d'orthographe, ne sommes-nous pas bien excusables, nous, *vulgum pecus*, d'en commettre après lui?

Je n'ai, du reste, reproduit ces deux lettres, telles que Voltaire les a écrites, que comme spécimen de sa manière ordinaire, conformant toutes les autres à l'orthographe de nos jours.

(2) M. Th. Foisset, et M. Moland qui la lui a empruntée, n'ont donné de cette lettre que douze ou quinze lignes, et



c'était vous. L'enthousiasme me saisit Esdras n'a jamais dicté si vite. Enfin, en six jours de temps j'ai fait ce que je vous envoie. Lisez, jugez, mais pleurez...

« J'ai imaginé comme un éclair et j'ai écrit avec la rapidité de la foudre. Je tomberai peut-être comme la grêle. Lisez, vous dis-je, divins anges, et décidez ..

« Donnez la veuve d'Alexandre à Dumesnil, la fille d'Alexandre à Clairon, et allez. »

L'œuvre des six jours était donc bien la tragédie d'*Olympie*

Elle fut jouée d'abord sur le petit théâtre de Ferney, le 24 mars 1762, à la cour de l'Electeur-Palatin, les 30 septembre et 7 octobre suivants; à la Comédie-Française, le 30 septembre 1764.

Les deux actrices désignées par Voltaire y représenterent M<sup>lle</sup> Clairon, *Olympie*, M<sup>lle</sup> Dumesnil, *Statira*.

La pièce fut imprimée d'abord à Francfort et à Leipsick, en 1763. et à Paris, en 1764.

« Allez-vous à Paris? Restez-vous à La Marche, séjournez-vous à Dijon? Aurez-vous la bonté de me faire part du discours que vous devez avoir prononcé? Vous vous immortalisez, en immortalisant votre prédécesseur. Je ne sais si ma tendre amitié, jointe à l'honneur d'avoir été élevé avec vous, me fascine les yeux, mais je vous mets fort au-dessus de ce chancelier Daguesseau que les Jansénistes nous prônent tant! Que votre cœur est au-dessus du sien! Il me semble que vous êtes éloquent par le cœur, et lui par des phrases. Il était jurisconsulte et rhéteur; vous êtes magistrat et philosophe. Il était homme de parti, avec de la faiblesse; et vous, avec de la sensibilité, vous n'êtes d'aucun parti. Vous conserverez toujours la première place, quoique vous ayez résigné la première présidence.

« J'ai chez moi un parent du Fétiche, encore plus petit que lui. C'est M. Fargès, maître des requêtes. Je crois qu'il n'approuve pas son Fétiche plus que vous, et qu'à la fin cette ridicule affaire sera abandonnée.

« Adieu, Monsieur; M<sup>mo</sup> Denis et M<sup>lle</sup> Corneille sont remplies de sensibilité pour vous. M<sup>lle</sup> Corneille vous regarde comme un de ses plus grands bienfaiteurs, et moi je suis pénétré pour vous du plus tendre respect. — V.

L'affaire des quatorze moules de bois, « si elle ne fut pas abandonnée, » ne fut pas non plus poursuivie en justice, et Charles Baudy, auquel le président de Brosses les avait vendus, en prit livraison ou en reçut le prix. Quant à la réclamation principale, après la mort du Président et celle de Voltaire, qui arrivèrent à un an de distance

nées de sa vie.

Qui ne connaît le nom, les malheurs et le procès de la famille Calas ?

Les hommes de palais les ont appris dans les recueils de causes célèbres, dans les *Mémoires* de P. Mariette, d'Élie de Beaumont et de Loiseau de Mauléon ; les hommes du monde, dans la correspondance de Voltaire et dans les nombreux récits qui en ont été faits. J'en ai moi-même autrefois écrit l'histoire, et je ne veux pas la recommencer (1). Qu'il me suffise de rappeler qu'en 1761

(1) ELIE DE BEAUMONT, LOISEAU DE MAULÉON et PIERRE MARIETTE, défenseurs des Calas. 1763, in-8°. Cette brochure,

vivait à Toulouse, depuis longues années déjà, une famille protestante de commerçants, entourée d'estime et de considération ; qu'elle se composait de six membres, le père et la mère, avancés en âge, deux fils et deux filles, et que cette famille était la famille Calas.

Le fils aîné, Marc-Antoine, auquel sa religion avait fermé la carrière du barreau à laquelle il aspirait, et qui avait fait des pertes au jeu qu'il ne pouvait payer, s'était pendu.

Au lieu d'admettre le suicide, si naturel dans de telles circonstances, le fanatisme religieux cria à l'assassinat. Le père fut accusé, de complicité avec sa femme, ses enfants, même une vieille servante catholique à son service, et un ami que le hasard avait amené chez lui, de l'avoir étranglé, pour l'empêcher d'abjurer le protestantisme au profit du catholicisme.

Le père condamné expira sur la roue, en appelant le ciel à témoin de son innocence ; le fils fut banni à perpétuité, et les deux filles renfermées dans un couvent.

Après quelques mois de silence et de stupeur, la mère et le fils vinrent frapper à la porte du châ-

tirée à 100 exemplaires, n'a point été mise dans le commerce et a été réservée aux amis de l'auteur.

Voir encore sur le procès des Calas : Ath<sup>te</sup> Coquerel, *Jean Calas et sa famille*, 1869. — l'abbé Salvan, *Histoire du procès de Jean Calas à Toulouse*, 1863. — d'Aldéguier, *Histoire de Toulouse*. — de Bastard-d'Estang, *Les Parlements de France*, 1857.

**et le 25 mars 1762 il lui écrit de Ferney :**

- Il y a longtemps que je n'ai eu l'honneur d'écrire à celui qui sera toujours mon premier président. J'ai bien des choses à lui dire

- Premièrement , Son Parlement m'afflige. Le roi se soucie fort peu qu'on juge ou non les procès auxquels je m'intéresse ; mais moi je m'en soucie. Voilà une plaisante vengeance d'écolier de dire , je ne ferai pas mon thème, parce que je suis mécontent de mon régent. C'est pour cela même, au contraire, qu'il faut bien faire son thème. J'apprends que vous faites tous vos efforts pour parvenir à une conciliation. Qui peut y réussir mieux que vous ? Vous serez le bienfaiteur de votre Compagnie, c'est un rôle que vous êtes accoutumé à jouer.

- Je vous demande pardon de donner des fêtes

quand la province souffre ; mais il est bon d'égayer les affligés. Il y en a de plus d'une sorte.

« Il vient de se passer au Parlement de Toulouse une scène qui fait dresser les cheveux à la tête. On l'ignore peut-être à Paris ; mais si on en est informé, je défie Paris, tout frivole, tout opéra-comique qu'il est, de n'être pas pénétré d'horreur. Il n'est pas vraisemblable que vous n'ayez appris qu'un vieux huguenot de Toulouse nommé *Calas*, père de cinq enfants, ayant averti la justice que son fils aîné, garçon très-mélancolique, s'était pendu, a été accusé de l'avoir pendu lui-même, en haine du papisme, pour lequel ce malheureux avait, dit-on, quelque penchant secret. Enfin le père a été roué, et le pendu, tout huguenot qu'il était, a été regardé comme un martyr, et le Parlement a assisté pieds nuds à des processions en l'honneur du nouveau saint. Trois juges ont protesté contre l'arrêt ; le père a pris Dieu à témoin de son innocence en expirant, a cité ses juges au jugement de Dieu, et a pleuré son fils, sur la roue.

« Il y a deux de ses enfants dans mon voisinage qui remplissent le pays de leurs cris. J'en suis hors de moi. Je m'y intéresse comme homme, un peu même comme philosophe. Je veux savoir de quel côté est l'horreur du fanatisme.

« L'Intendant de Languedoc est à Paris. Je vous conjure de lui parler ou de lui faire parler. Il est au fait de cette aventure épouvantable. Ayez la bonté, je vous en supplie, de me faire savoir ce que j'en dois penser. Voilà un abominable siècle. Des *Calas*, des *Malagrida*, des *Damien*, la perte de toutes nos colonies, des billets de confession et l'opéra-comique.

« Mon cher et respectable ami, ayez pitié de ma juste curiosité. Je soupçonne que c'est vous qui m'avez

### **A Damilaville :**

« Il est avéré que les juges toulousains ont roué le plus innocent des hommes. Presque tout le Languedoc en gémit avec horreur. Les nations étrangères, qui nous haïssent et qui nous battent, sont saisies d'indignation. Jamais, depuis le jour de la St-Barthelemy, rien n'a tant déshonoré la nature humaine.

« Criez et qu'on crie. »

Pour Voltaire, le jugement qui avait condamné Calas était « un assassinat fait en robe et en bonnet carré » ; aussi s'efforça-t-il d'ameuter la foule contre les Capitouls toulousains.

Il ne se lassa pas d'en écrire à tous ses amis, et deux fois encore au P. Président de La Marche.

*Inédite.* — « Je vois bien, mon respectable et vertueux magistrat, lui disait-il le 30 juillet 1762, que la Bourgogne n'est pas une province de la Chine. Si Confucius et Mencius avaient fait vos lois, les fils liraient au moins les *mémoires* de leur père. Je veux croire que s'il n'a pas voulu voir vos raisons, c'est qu'il s'en rapporte à vous et aux arbitres que vous avez choisis l'un et l'autre. Autrement, il faudrait gémir sur la nature humaine (1).

« Je pleure quelquefois sur elle, et vous verrez bien, par les nouveaux *mémoires* sur l'horrible aventure des Calas, qu'il y a de quoi pleurer. Il est malheureusement plus aisé d'être roué que d'obtenir une révision du Conseil. Mais que dites-vous des pénitents blancs et des deux trous de leur masque ? C'est pourtant cette mascarade qui a mis sur la roue un père de famille vertueux. J'ai vu son fils qui a partagé ses fers, et je l'ai vu fondre en larmes. Les fanatiques et les paricides ne pleurent point. Si je voulais peindre l'innocence, je peindrais ce jeune homme.

« Les tragédies de Corneille me consolent un peu de celle de Calas.... »

Et le 25 août :

« J'ai l'honneur de vous envoyer encore par M. de Villeneuve un *mémoire* sur les Calas. Cette affaire va

(1) Cette première partie de la lettre est relative à des discussions d'intérêt entre le père et le fils, sur lesquelles il nous faudra revenir plus tard.



**IX. Défenseur de la famille Calas, Voltaire va devenir le protecteur de la famille Corneille, et le commentateur, dans l'intérêt de la petite nièce, du théâtre du grand oncle. Défenseur des Calas par amour de l'humanité et par haine du fanatisme, il sera protecteur des Corneille par respect pour le**

(1) Cette lettre, dont je ne donne que les cinq ou six lignes qui ont trait au procès de Calas, est du 25 août 1762. J'en ai l'original entre les mains, mais il m'est arrivé pour elle, comme pour celles du 20 octobre 1761, du 25 mars 1762, et pour dix autres, que le scrupuleux et savant éditeur M. Moland, auquel, d'ailleurs, je n'en fais pas un reproche, m'a devancé. Nous les retrouvons dans son excellente édition, non encore terminée.

nom, par reconnaissance pour le premier qui l'a illustré, par un sentiment de noble générosité.

Dans un coin de Paris vivait, dans l'oubli et la misère, une petite nièce de Corneille.

Titon-du-Tillet, riche alors, lui avait ouvert sa maison, et l'avait prise chez lui. Mais des revers de fortune l'ayant forcé de renoncer à ce paternel patronage, il sollicita pour elle celui de Voltaire, qui s'empressa de l'accepter. « C'est à un vieux soldat, lui répondit-il, à nourrir la fille de son général », et Marie Corneille fut reçue à Ferney (1).

Elle y trouva, avec les soins et les tendresses de la famille, le maître de la maison et sa nièce, M<sup>me</sup> Denis, pour diriger son éducation (2). « Nous  
« avons avec nous, écrivait Voltaire à M. Bagieux,  
« un cœur de dix-sept ans qui se forme : c'est l'hé-  
« ritière du nom du grand Corneille. »

A M. d'Argental : « Nous lui apprenons à lire, à  
« écrire, à chiffrer, et dans un an, nous lui ferons  
« lire le *Cid*. »

A M. Dumolard :

« Nous ne montrons encore que le français à Cornélie; si vous étiez ici, vous lui montreriez le grec...

(1) J'ai déjà raconté cette adoption dans TITON-DU-TILLET ET SON PARNASSE, 1883, broch. in-8°, tirée à 100 exempl. et non mise dans le commerce.

(2) Dans son épître sur l'Agriculture, Voltaire, faisant allusion aux soins donnés par M<sup>me</sup> Denis à l'éducation de M<sup>lle</sup> Corneille, lui dit :

- Le sang du grand Corneille, élevé sous vos yeux,
- Apprend par vos leçons à mériter d'en être. •

au milieu des applaudissements, Isménie de *Mérope*, Colette du *Droit du Seigneur*, et Chimène du *Cid*. « N'était-il pas juste qu'il y eût une actrice dans la maison de Corneille ? »

Cependant elle approchait de ses vingt ans, et

(1) Les lettres auxquelles sont empruntés ces extraits portent les dates des 11-15 janvier et 1<sup>er</sup> mai 1761

« La nécessité de remplir tous les devoirs de la religion  
« chez moi m'est d'autant plus sévèrement imposée, que je  
« suis comptable de l'éducation que je donne à M<sup>lle</sup> Cor-  
« nelle. » *Lett. à Thieriot, 31 janv. 1762.*

« L'article du culte et des devoirs de la religion est essen-  
« tiel. Je dois parler de ces devoirs, parce que je les ai rem-  
« plis, et que surtout j'en dois l'exemple à M<sup>lle</sup> Corneille que  
« j'élève » *Lett. à Damilaville, 2 fév. 1761.*

Voltaire « qui l'avait élevée comme sa fille », songeait pour elle à un mari et à une dot. Il en tira le premier fonds de sa fortune personnelle, auquel il voulut ajouter les produits de son travail ; ce fut pour l'augmenter, qu'il entreprit la belle édition, avec commentaires, des œuvres de Corneille.

X. En 1761, l'Académie avait eu la pensée, qui ne devait se réaliser que de nos jours, de publier le recueil des auteurs français classiques, avec des notes destinées à fixer la langue et le goût, « deux choses assez inconstantes dans notre volage patrie (1). »

A peine instruit de ce projet, Voltaire s'empressa d'écrire à Duclos, alors secrétaire perpétuel, lui demandant de lui réserver Corneille :

« Il me semble, lui disait-il, que M<sup>lle</sup> Corneillo aurait droit de me boudier, si je ne retenais pas le grand Corneille pour ma part. Je demande donc à l'Académie la permission de prendre cette tâche, en cas que personne ne s'en soit emparé. »

(1) Lettre de Voltaire à Duclos, *du 10 avril 1761*. En avril 1762, il écrivait à l'abbé d'Olivet : « Conseillez, pressez ces éditions de nos auteurs classiques. »

Malgré tout son désir, et le bon vouloir de Voltaire, de l'abbé d'Olivet, de Duclos et de quelques autres membres, l'Académie ne put exécuter le projet qu'elle avait formé. C'est à la maison Hachette, et à 125 ans de là, que la réalisation en était réservée. La publication des *Grands écrivains de France*, acclamée par tous les amis des lettres, répond au vœu de l'Académie de 1761.

qui n'étaient pas alors sans réputation dans leur province (1).

XI. Les deux présidents de La Marche, le fils comme le père, « grands seigneurs plutôt que  
« magistrats, Mécènes bourguignons, aussi supé-  
« rieurs par leur esprit que généreux dans l'em-  
« ploi de leur grande fortune, critiques érudits,

(1) MM. De Vosge et Le Monnier, qui ont travaillé pour le Corneille-Voltaire, étaient deux artistes de mérite. François de Vosge, né à Gray, en 1732, mourut à Dijon, en 1811, et L.-G. Le Monnier, ou Monnier, né à Besançon en 1733, mourut aussi à Dijon en l'an XII.

« hommes de lettres, auteurs, artistes mêmes, et  
« liés, le père surtout, avec toutes les célébrités  
« contemporaines, tenaient à Dijon et à La Marche  
« une sorte de petite cour, ouverte au monde des  
« lettres, des sciences et des arts (1). »

Dès le 20 mai 1761, Voltaire annonçait donc à son cher président son projet de l'édition des œuvres de Corneille, appuyé par l'Académie, « au profit de l'héritière de ce grand nom, qui est dans la misère. »

Le 26 juin, il lui écrivait de nouveau sur le même sujet :

« Il faut, Monsieur, que je vous serve suivant votre goût. Il faut que je prenne la liberté de vous mettre à la tête d'une bonne action qui se fera dans votre Bourgogne.

« J'étais à Londres, quand on apprit qu'il y avait une fille de Milton qui était dans la dernière pauvreté, et incontinent elle fut riche. J'ai mis dans ma tête de faire voir aux Anglais que nous savons comme eux honorer les beaux-arts et le sang des grands hommes. J'ai imaginé de faire une magnifique édition des tragédies de Pierre Corneille, avec des notes qui seront peut-être utiles aux étrangers et même aux Français. Je finirai ma carrière en élevant un monument à mon maître, et en procurant un établissement à sa petite fille. Le profit de l'édition sera pour elle et pour son père.

« Je n'ai pas beaucoup de bien libre; mon malheu-

(1) Le président de la Cuisine. *Le Parlement de Bourgogne*, 1864, 3 vol. in-8°.

justice aux chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV.

« Permettez-moi la liberté de vous embrasser et de vous assurer de mon tendre respect.—VOLTAIRE (2). »

(1) Le prélat Allobroge était Mgr Biot, évêque de Genève, dont le P. Bigex fit l'oraison funèbre, imprimée à Auncy en 1785; in-4°.

(2) J'ai l'original de cette lettre, écrite par un secrétaire, mais signée de Voltaire.

Elle a été publiée en 1858, par Th. Foisset, *Voltaire et le président de Brosses*, et est reproduite par M. Moland, *Voltaire-Garnier*.

La veille, le 25 juin, Voltaire en avait écrit une autre presque dans les mêmes termes au président Henault.

« Mon cher et respectable confrère, lui disait-il, je crois  
« qu'il s'agit de l'honneur de l'Académie et de la France ! »

Voltaire se met à son œuvre et commence son *Commentaire* avec juillet 1761, et il entretient fréquemment ses correspondants de ses travaux, de leur avancement, des joies qu'il éprouve, des ennuis et des obstacles qu'il rencontre.

« Je suis bien aise, dit-il à de Cideville, que l'indifférent Fontenelle m'ait laissé le soin de Pierre et de sa nièce; l'un et l'autre amusent beaucoup ma vieillesse.

« Mon commentaire pourra être à la fois un art poétique et une grammaire au bas des pages de Corneille.

« Il ne s'agit pas seulement de louer Corneille, écrit-il à d'Alembert, il faut dire la vérité. Je la dirai à « genoux et l'encensoir à la main. »

#### A Saurin :

« Je la dirai hardiment, mais modestement.

« Je l'ai dite sur Louis XIV, je ne la tairai pas sur Corneille.

« faut fixer la langue que vingt mille brochures corrompent;  
« il faut imprimer, avec des notes utiles, les grands auteurs  
« du siècle de Louis XIV, et qu'on sache à Pétersbourg et en  
« Ukraine, en quoi Corneille fut grand et en quoi il est dé-  
« fectueux. Vous encouragez cette entreprise, qui ne réussira  
« pas, si vous ne permettez pas que je vous consulte sou-  
« vent. Je pense qu'il sera honorable pour la France de  
« relever le nom de Corneille dans ses descendants....

« Nous travaillons donc pour le nom de Corneille, pour  
« l'Académie, pour la France. C'est par là que je veux finir  
« ma carrière, etc., etc. »



à M. d'Argental : « Quelles pauvres *observations* que ses *observations* sur mes *observations* concernant Polyeucte (1) ! »

Voltaire, sa tâche commencée, la poursuit avec opiniâtreté, s'entourant de conseils, les demandant à ses anges, M. et M<sup>me</sup> d'Argental, au duc de Villars, « qui connaît le théâtre mieux que personne », à l'abbé d'Olivet, à Duclos, au cardinal de Bernis, à l'Académie en corps, lui envoyant ses cahiers au fur et à mesure qu'il les écrivait, et les corrigeant le plus souvent sur ses observations.

(1) Cette lettre faisait partie de la collection Dubrunfault, et a été vendue le 22 décembre 1884.

Il avait accepté sa chaîne pour deux ans au moins, mais la sympathie publique soutenait son courage. « L'empressement pour son commentaire était sans exemple. » Louis XV et l'Impératrice de Russie se faisaient inscrire en tête de la liste des souscripteurs pour 200 exemplaires, chacun ; l'Empereur et l'Impératrice d'Autriche, pour 100, chacun ; la marquise de Pompadour en prenait 50, le duc de Parme 30, M. de Choiseul, 20, les ducs de Nivernois, de Richelieu et le cardinal de Bernis, 12 chacun ; M<sup>me</sup> Geoffrin 6 ; puis venaient les noms de Watelet, de Duclos, de d'Olivet, du P. Hénault, des de La Marche, de Ruffey, etc., etc.

XII. Voltaire ambitionnait pour la gloire de Corneille et pour la fortune de la petite nièce, pour le succès de la souscription et pour l'honneur de son nom un monument digne du père de la tragédie en France. Il voulait pour son commentaire le concours de l'art du typographe et du talent du dessinateur, et personne dans cette tâche ne pouvait lui être plus utile que son vieil ami, le président de La Marche, le Mécène des artistes de Dijon. C'est, en effet, à son goût et à son expérience qu'il fait appel, et la correspondance qui s'établit entre eux à ce sujet va nous révéler des détails curieux et peu connus.

Déjà, le 14 septembre 1761, Voltaire lui avait écrit :

« Si vous êtes dans votre royaume à la réception

« beau château, avec vous et quelques adeptes ' Le  
« commentaire serait le résultat de nos conférences. »

Le 4 novembre, il lui écrit de nouveau :

*Inédite.* — « Mon corps est malade, Monsieur, mon  
« âme se porte bien, car elle est pleine de vous. Je ne  
« sais où vous êtes, et j'ignore si M<sup>lle</sup> votre Fille est  
« auprès de vous

« Je suis en peine d'un gros paquet que je vous ai  
« adressé concernant les Fétiches. Mais comptez que  
« le grand Corneille m'est encore plus précieux que  
« le petit président de Brosses

« Je vous avais supplié de me faire savoir si votre gra-  
« vure pouvait entreprendre une douzaine d'estampes

« la moitié du monument serait érigée sous vos aus-  
« pices. Je vous demande en grâce de me dire si vous  
« avez approuvé ma témérité.

« Il ne faut pas que vous vous contentiez de m'être  
« apparu dans ma retraite; vous avez réveillé mon  
« ancienne passion pour vous, et vous ne me laisserez  
« pas là après m'avoir tourné la tête. Quelque part  
« que vous soyez, daignez me donner vos ordres, et  
« agréez le tendre respect du malade.

« VOLTAIRE. »

Le 19 décembre :

« Vous m'avez bien échauffé l'âme par votre appari-  
« tion à Ferney. Et puis vous voilà de moitié avec  
« moi dans le monument que j'élève à Corneille. Vous  
« ne sauriez croire à quel point je suis enchanté de  
« tant de bontés.

« Je suis bien homme à vous rendre mes hommages  
« les étés à La Marche. Mais je ne prévois pas que je  
« puisse jouir de ce bonheur longtemps. Je pourrai  
« tout au plus m'échapper quelques jours. Ce ne  
« seront pas mes travaux champêtres, mon église et  
« mon théâtre qui me retiendront, ce sera Corneille.  
« Nous allons commencer l'édition, et il n'y aura pas  
« moyen de quitter. Je vous remercie encore une fois  
« de la bonté que vous avez de permettre que vos pro-  
« tégés embellissent cette édition... — V. »

Le 19 mai 1762 :

*Inédite.* — « J'ai été sur le point, Monsieur, d'aller  
« voir le Pierre que je commente; car pour le Pierre  
« aux filets et aux deux clefs, il n'y a pas d'apparence

• **vosre complaisance et à vosre bonté.**

• Je doute fort que Dieu se mêle des jésuites, attendu  
• qu'ils ne se sont jamais mêlés de lui, et que, s'il se  
• mêlant de pareilles affaires, il nous delivrerait de  
• tous les monnes, d'ailleurs, la Providence particu-  
• liere est, entre nous, une chimère absurde. La chaîne  
• des evenements est immense, eternelle, les accep-  
• tions de personnes, les faveurs et les disgrâces par-  
• ticulières ne sont pas faites pour une cause intinie :  
• et dans la quantité prodigieuse de globes qui rou-  
• lent les uns autour des autres par des lois generales,  
• il serait trop ridicule que l'eternel architecte chan-  
• geât et rechangeât continuellement les petits évène-  
• mens de notre petit globule. Il ne s'occupe ni de  
• nos souris, ni de nos chats, ni de nos jésuites, ni  
• de nos flottes, ni même des tracasseries de vosre

« Parlement. Vous me feriez grand plaisir de me  
« mander si vous espérez qu'elles finiront.

« Je me flatte que M. Tronchin aura fini de rape-  
« tasser ma détestable machine quand il faudra venir  
« vous faire ma cour au mois de juillet ; mais si les  
« lois éternelles de ce monde dérangent toujours ma  
« poitrine et mes entrailles, si je ne peux me trans-  
« planter, vous ne feriez pas mal de passer par Ferney  
« en allant à Lyon. J'ai un des plus jolis théâtres,  
« d'assez bons acteurs, et une mauvaise pièce nou-  
« velle, qui forme, toute mauvaise qu'elle est, le spec-  
« tacle le plus pittoresque et le plus beau que vous  
« ayez jamais vu. Bouchez-vous les oreilles si vous  
« voulez, mais ouvrez les yeux, et vous aurez beau-  
« coup de plaisir. Il y a même par ci par là des mor-  
« ceaux qui ne vous déplairont pas.

« J'espère encore venir à La Marche, et de là vous  
« conduire à Ferney ; laissez-moi me bercer de mes  
« chimères. Qu'avons-nous autre chose de bon dans  
« cette vie ?

« Mon cher et illustre magistrat, je vous respecte  
« et je vous aime bien tendrement. — V. »

Dans sa lettre du 30 juillet, Voltaire, après avoir entretenu son correspondant de l'affaire Calas, arrive à celle de Corneille : l'une et l'autre se partagent ses veilles et ses préoccupations.

*Inédite.* — « Les tragédies de Corneille, dit-il, me  
« consolent un peu de celle de Calas. Elles sont pour-  
« tant bien remplies de boue. Je plains surtout votre  
« dessinateur s'il est obligé de lire les pièces sur les-  
« quelles il travaille. C'est un cruel emploi de lire

nées à son édition de Corneille, et pour les artistes qui les exécutent.

Ainsi, le 25 août 1762, il écrit :

« Vous voilà donc, mon illustre magistrat, le protecteur de Pertharite, d'Agésilas, d'Attila, de Suréna, de Pulchérie, etc. Vous êtes fait pour ne protéger que les *Cinna* et les *Polycrète* »

La meilleure part n'est pas tombée à votre dessinateur. Je lui salue bon gre de mettre du génie dans ses dessins, puisque ce Corneille en a mis si peu dans la moitié de ses pièces. Il eût fallu plutôt les supprimer que les décorer par des estampes. Mais le public, qui n'a jamais entendu ses intérêts, veut avoir toutes les sottises d'un grand homme. »

**Le 8 septembre :**

« Je suis fort content, malgré les critiques, de l'estampe d'Othon que M. Lemonnier m'envoie. »

**Le 18 décembre :**

« Il y a une terrible tracasserie à l'Académie de  
« peinture de Paris au sujet de votre dessinateur. Je  
« lui avais bien dit qu'il fallait que toutes les estampes  
« fussent de la même dimension. On ne veut point de  
« cette bigarrure. On a soulevé des souscripteurs;  
« on prétend que les figures de M. Vosge sont trop  
« grandes, qu'elles doivent être de la même proportion  
« que celles de Paris. Enfin c'est un schisme. Vous  
« sentez bien que je suis pour la tolérance. Je crois  
« qu'il importe peu que les Attila, les Pertharite, les  
« Pulchéries, les Suréna, les Agésilas, les Don Sanche-  
« d'Arragon soient grands ou petits. Mais j'ai affaire à  
« des gens têtus, et me voilà, *si parva fas est com-  
« ponere magnis*, comme le Roy entre les Jansénistes  
« et les Molinistes (1). »

**XIII.** Tandis que Voltaire, attaché à son labeur, commentait Corneille, que De Vosge et Lemonnier l'illustraient, que les Cramer l'imprimaient, un

(1) De toutes les lettres citées jusqu'ici, et dont les originaux font partie de ma collection d'autographes, les unes, celles des 9 juin, 16 et 30 juillet, 25 août et 18 décembre 1762, sont tout entières de la main de Voltaire, et signées de son initiale V; les autres, celles des 19 mai et 8 septembre de la même année, sont écrites par un secrétaire, et signées par Voltaire, l'une, de son initiale. l'autre, de son nom.



Voltaire, ami des deux parties, s'efforçait de les calmer et de les rapprocher, et il est probable que ses conseils, ses supplications ne contribuèrent pas peu à les réconcilier, et à étouffer un procès qui, entre ses deux Premiers Présidents, eût été, pour la Bourgogne, un affligeant scandale.

#### XIV. VOLTAIRE ET MM. DE LA MARCHE PÈRE ET FILS.

Voltaire, le 18 décembre 1762, annonce à son vieil ami et à son débiteur, M. de La Marche, le mariage de M<sup>lle</sup> Corneille, et son désir d'obtenir, pour la constitution de la dot, le remboursement de la somme qu'il lui a prêtée, ou du moins une





garantie, comme une hypothèque, pour la sécurité de ce prêt.

« Je suis sur le point, lui écrit-il, de marier la nièce  
« de ce Corneille dont je suis le commentateur, et je  
« ne la marie pas avec la raison *sans dot*. Outre ce  
« que je lui ai assuré, il faut lui donner 20,000 fr., et  
« je n'ai presque point de bien libre. J'ai compté que  
« ces 20,000 fr. seraient hypothéqués sur la terre de  
« La Marche; vous deviendrez avec moi le bienfaiteur  
« de M<sup>lle</sup> Corneille. Vous me ferez donc un plaisir  
« extrême, mon digne magistrat, de m'envoyer une  
« procuration en blanc par laquelle vous donnerez  
« commission et pouvoir de stipuler en votre nom la  
« reconnaissance d'une somme de 20,000 fr. à vous  
« prêtée par moi au pays de Gex, le 13 septembre  
« 1761, portant intérêt de 1,000 livres, et hypothéquée  
« sur la terre libre de La Marche.

« C'est dommage qu'on ne puisse marier des filles  
« sans passer par ces tristes formalités.

« Hymen qui marchait seul,  
« Mène à présent à sa suite un notaire.

« Les uns disent ici que M. votre Fils vous fait de  
« nouvelles difficultés, d'autres disent que tout est  
« aplani. Voilà qui s'éloigne encore plus de l'âge d'or  
« que les contrats de mariage. Il me semble que si  
« quelqu'un était fait pour ramener ce bel âge sur la  
« terre, c'était vous.

« Je l'ai trouvé jusqu'à présent dans ma retraite,  
« mais la mauvaise santé m'en ferait un siècle de fer  
« sans un peu de philosophie.

« Votre amitié est un baume plus souverain pour

« Mais en attendant, le cœur me saigne. Je vous suis  
« très-obligé de vouloir bien m'envoyer votre me-  
« moire. Mais prenez garde que je ne pleure en le  
« lisant.

« Au reste, vous devez être averti que Messieurs des  
« postes ont decacheté plusieurs paquets adressés à  
« M. d'Argental, sous l'enveloppe de M. de Courville.  
« Si vous m'adressez quelque chose par cette voie, ne  
« mettez point de cachet au paquet qui m'est destiné.  
« C'est le cachet senti par les mains funestes des  
« commis qui autorise leur insolence. Il faut donc  
« passer sa vie à se précautionner contre des ennemis !

« . . . . . Terras Astræa reliquit.

« Je vois toujours avec la même douleur cette fer-

« meté de votre Parlement, qu'on appelle sans doute  
« opiniâtreté à la cour. Je ne vois pas pourquoi des  
« juges refusent de juger mon procès sur le prétexte  
« qu'ils en ont perdu un au conseil. Un régiment re-  
« fuse-t-il de servir parce qu'il croira avoir à se plaindre  
« de la Cour? Comment une telle réflexion est-elle  
« sans aucun poids dans des têtes sages? Je vous dis  
« ma pensée avec une naïveté que vos bontés auto-  
« risent.

« Vivent La Marche et les Délices. Pour moi, qui  
« n'ai été heureux que dans ma retraite, je vous crois  
« encore plus heureux dans la vôtre, parce que vous  
« méritez mieux de l'être, et que votre retraite est plus  
« belle; mais, vous excepté, je ne troquerais pas mon  
« sort contre aucun autre.

« Je ferai l'impossible pour venir vous faire ma  
« cour à La Marche. Il faudra demander permission  
« à Tronchin et à Corneille, et la permission est diffi-  
« cile à obtenir.

« Permettez que je mette ici ce petit billet pour  
« M. de Vosge. Adieu, Monsieur, je vous aimerai, je  
« vous révérai jusqu'au dernier moment de ma  
« vie. — V. »

Le 16 juillet, autre lettre, toute relative aux discussions d'intérieur de la famille de La Marche :

*Inédite.* — « J'ai reçu, mon respectable magistrat,  
« le mémoire que vous avez bien voulu me confier. Je  
« ne veux pas douter que vos arbitres ne fassent  
« rendre ce qui est dû à un père et à un bienfaiteur.  
« Il me paraît qu'entre un père et un fils *summum*  
« *jus, summa injuria*.

« Vous avez pris tous deux le parti de la concilia-

« d'argent comptant à vous donner, vous souffrirez  
« des délais. Que ne puis-je venir à présent avec l'ar-  
gent à la main entre le père et le fils ! Des deniers  
« comptants sont les premiers des arbitres. Peut-être  
« serai-je assez heureux, au mois de septembre, pour  
« venir vous offrir mes services. Je n'en désespère pas,  
« ce serait pour moi le comble du bonheur de pouvoir  
« vous prouver alors, dans les derniers jours de ma  
vie, combien je vous respecte et je vous aime.

« Vos médailles sont très-joliment gravées, les le-  
gendes simples et nobles, l'institution utile et digne  
de vous. Je vous remercie avec tendresse de ce mo-  
« nument de votre cœur et de votre esprit.

« Je me flatte que vous avez toujours auprès de  
« vous M<sup>me</sup> la marquise de Paulmy. Elle doit vous  
donner autant de consolation que vous avez éprouvé

« de chagrin. Je partage l'un et l'autre du fond de  
« mon cœur. Comptez, je vous en conjure, sur mon  
« respect, sur mon zèle, sur une amitié inviola-  
« ble. — V. »

XVI. 3 janvier 1763, longue épître de 12 pages in-4°, l'une des plus longues et des plus curieuses que Voltaire ait écrites, qui prouve qu'il était homme d'affaires non moins qu'homme de lettres, qu'il savait sauvegarder ses intérêts et allier la science du juriste au talent de l'écrivain. Nous voyons presque l'homme de lettres donner une leçon de droit et de pratique à l'homme de palais, à un premier président de cour souveraine.

*Inédite.* — « Mon illustre magistrat, mon respec-  
« table ami, j'ai le cœur serré de la lecture de votre  
« second mémoire. Que je vous plains ! Que les der-  
« niers pas de votre belle carrière sont pénibles ! Mais  
« enfin vous êtes sage. Tâchez de finir cette affaire à  
« quelque prix que ce soit, et ménagez-vous des heures  
« heureuses sur la fin de ce jour d'orages qu'on ap-  
« pelle la vie.

« Je voudrais voir le mémoire de votre adverse  
« partie ; et quand je songe que cette adverse partie  
« est un fils, un premier président qui vous doit ce  
« qu'il a et ce qu'il est, je suis bien affligé.

« Je vous promets de venir vous voir l'année pro-  
« chaine, si je suis en vie. Vous savez que jusqu'ici je  
« n'ai pas eu un moment dont je pusse disposer.

« Je me flatte que votre procès contre M. votre Fils  
« vaut mieux que celui que vous entreprenez pour  
« votre dessinateur. Vous en appelez à M. de Caylus,



« seraient en droit de ne le pas payer à M<sup>lle</sup> Cornuille  
« ou à mes héritiers, après que notre corps serait rendu  
« aux quatre éléments »

« La procuration que vous avez en la bonte de  
« m'envoyer ne peut suffire, parce qu'elle ne spécifi-  
« point le temps où je vous ai prêté la somme de  
« 20.000 livres, et qu'elle ne dit pas même que cet  
« argent vous a été prêté.

De plus, vous marquez par un petit billet separé  
« que la date du prêt est omise pour éviter le contrôle.  
« Mais vous savez que les fermiers du domaine exigent  
« toujours les droits de contrôle en province, soit  
« que le contrat soit en règle, soit qu'il paraisse  
« defectueux, et l'acte est nul quand il n'a pas été  
« contrôlé »

« Observons encore que la date du prêt étant omise,  
« l'intérêt de la somme hypothéquée ne pourrait courir  
« que du jour du contrat; et que, s'il arrivait ce qu'on  
« appelle un malheur, par courtoisie, à vous et à moi,  
« ce qui peut très-bien arriver, quinze ou seize mois  
« d'arrérages seraient infailliblement perdus pour  
« M<sup>lle</sup> Corneille ou pour mes héritiers, lesquels ne  
« seront pas riches, attendu que je n'ai presque que  
« du viager, et ma terre de Ferney, qui est plus agréable  
« qu'utile.

« Je soumets toutes ces raisons à votre prudence et  
« à votre amitié, et je vous supplie de vouloir bien  
« faire un acte légal à Paris, où l'on ne paye point de  
« droits de contrôle. Je vous envoie le modèle de cet  
« acte qui peut être dressé entre vous et le notaire,  
« sans qu'il soit besoin de ma procuration. Et si on  
« en voulait absolument une, je l'enverrais sur le  
« champ, à la réception de vos ordres.

« Il faut que je vous dise tout, pardonnez-le moi,  
« mon respectable ami. Il me revient de plusieurs en-  
« droits que votre terre de La Marche ne suffit pas  
« pour remplir les droits prétendus ou à prétendre de  
« M. votre Fils et de Mesdames vos Filles. On affecte  
« de répandre que vous vous êtes fait un peu d'illu-  
« sion dans vos espérances, et qu'on peut abuser de  
« votre facilité. Je ne peux croire qu'ayant si long-  
« temps et si bien décidé des affaires des autres, vous  
« n'ayez pas mis dans les vôtres propres toute la  
« clarté et toute la sûreté qui doivent y être.

« Je m'en rapporte, mon digne magistrat, à votre  
« sagesse, à la connaissance parfaite que vous devez  
« avoir des affaires, à votre intégrité et à votre com-  
« passion pour l'héritière de Corneille, qui n'a de  
« fortune que ces 20,000 livres et l'espérance vague du

« signature ? Encore une fois il ne m'appartient pas  
« de m'ingérer dans vos affaires et d'oser vous donner  
« un conseil. Je me borne à des souhaits, au vif intérêt  
« que je prends à tout ce qui vous touche, et au tendre  
« et respectueux dévouement que je conserverai pour  
« vous toute ma vie

« Je vous proteste que je ne crois aucun des bruits  
« qu'on sème malignement à Dijon. Mais encore une  
« fois j'ai cru qu'il était du devoir de ma respectueuse  
« et tendre amitié de vous en donner avis. On dit que  
« vous avez mis La Marche en vente, et que ces fausses  
« rumeurs ont été répandues exprès pour empêcher  
« l'acquisition.

« Votre ville de Dijon ne vaut pas grand'chose, à  
« ce que les bonnes gens assurent, mais vous n'êtes  
« que plus respectable pour moi, qui vous adore. — V. »

« Le diable est dans les Parlements d'Aix et de  
« Dijon ; mais où n'est-il pas ? »

XVII. A quelques jours de cette lettre, les arbitres choisis par MM. de La Marche, pour statuer sur leur différend, rendaient leur sentence, et Voltaire, presque immédiatement, le 21 janvier, écrivait à l'ancien premier président pour le prier, dans l'intérêt de son repos, de l'accepter.

Il revenait en même temps sur le prêt de 20,000 livres pour lequel il demandait une reconnaissance régulière, et se plaint de l'inaction du parlement de Dijon, qui laisse, au grand détriment des plaideurs, dormir les procès soumis à sa juridiction.

*Inédite.* — « Mon cher et respectable magistrat, lui  
« dit-il, j'ai été instruit en détail du jugement de vos  
« arbitres. Bien des gens trouvent qu'ils ont passé  
« leur pouvoir, en stipulant l'emploi que vous devez  
« faire de l'argent qu'ils ont décidé vous appartenir.  
« Aussi, je ne regarde point cette sentence arbitrale  
« comme un jugement, je la regarde seulement comme  
« une médiation amicale. On vous adjuge 15,000 livres  
« reversibles à M. votre Fils. C'est un mince objet, et  
« c'est à vous à voir si vous voulez vous assujétir  
« vous-même à cette condition.

« Si vous permettiez à ma tendre et respectueuse  
« amitié de vous dire mon avis, je vous conjurerais  
« de ne faire aucune difficulté de signer, parce que,  
« d'un trait de plume, vous mettez fin à l'affaire la  
« plus désagréable ; parce que vous montrez par là  
« une magnanimité supérieure au mauvais procédé  
« qu'on a eu avec vous ; parce que vous ne laissez

« ils conviennent. Votre billet, dont un double est  
« entre mes mains, et dont l'autre est probablement  
« resté, à Lyon, entre celles de M. Camp, associé de  
« M. Tronchin, porte . *J'ai reçu, par les mains et*  
« *des deniers de M. Tronchin, 20,000 livres de*  
« *M. de Voltaire, dont je lui tiendrai compte. Fait*  
« *double, ne servant que d'un seul et même acquit,*  
« *13 septembre 1761.*

« Ce billet est proprement une quittance : le mot  
« *d'acquit* le dit expressément, *les deniers de M. Tron-*  
« *chin* le confirment encore, et il est sûr que vos héri-  
« tiers pourraient contester le paiement aux miens.

« Je vous ai déjà mandé que la procuration pour  
« Gex n'obvialt point au paiement du contrôle, que,  
« d'ailleurs, la date de l'emprunt était omise : ainsi,  
« vous avez trouvé bon que je vous proposasse un

« acte à Paris, attendu que le contrôle n'y est pas en  
« usage. J'aurai l'honneur de vous renvoyer la procu-  
« ration de Gex, non remplie, et le double de votre  
« billet, avec annulation motivée au bas, et je rede-  
« manderai l'autre double à M. Camp, que je vous  
« adresserai à l'instant que je l'aurai reçu. Vous pou-  
« vez, en attendant, pour plus grande sûreté, rappeler  
« le billet et l'annuler dans le contrat.

« Je suis toujours émerveillé du long loisir de votre  
« Parlement. J'avais en main la cause de six frères  
« auxquels on a ravi leur bien par une antichrèse  
« odieuse ? J'avais obtenu pour eux une sentence dans  
« la caverne de Gex nommée bailliage ; l'oisiveté du  
« Parlement ôte ainsi le pain à six orphelins. Il y a  
« peut-être cent familles dans le même cas. Vous  
« m'avouerez que cela n'est pas juste, et que ce n'est  
« pas la peine d'avoir fait serment de rendre la justice  
« pour ne la pas rendre. Ce délai m'afflige extrême-  
« ment. La plupart des choses que je vois n'ont point  
« d'exemple ; il est vrai que ce ne sont que des épines,  
« des tracasseries plus ridicules que dangereuses, mais  
« elles sont désagréables et nous avilissent aux yeux  
« des étrangers.

« J'ai lu le réquisitoire du procureur général de  
« Provence contre les Jésuites. Je trouve qu'on est  
« beaucoup plus éloquent en province qu'à Paris. La  
« capitale ne se signale que par l'opéra-comique.

« Adieu, mon illustre magistrat, mon respectable  
« ami ; continuez-moi des bontés qui me sont si  
« chères. — V.

« Je serais enchanté que M. de Caylus voulût ap-  
« prouver votre dessinateur, et qu'il vous donnât une  
« attestation que je pusse montrer à Crammer. Pour  
« moi, je suis très-content, quoique les figures ne  
« soient pas toujours correctement dessinées, et je

« Marche, si j'avais de la santé et des yeux.

« De quel neveu me parlez-vous, s'il vous plaît, car  
« il me semble que vous en avez plusieurs ? Tout ce  
« que je souhaite à vos neveux, à vos fils, à vos petits-  
« fils, c'est qu'ils vous ressemblent tous.

« M. le Premier Président actuel du Parlement de  
« Bourgogne parait imiter vos bontés pour moi. Il  
« daigne prendre le parti de mon petit pays de Gex,  
« celui de M<sup>me</sup> Deuss et le mien, contre la rapacité des  
« gens d'église. Il se prête aux vœux de M. le duc de  
« Praslin, qui veut bien soutenir nos droits : ainsi, je  
« suis fait pour avoir obligation à tout ce qui porte  
« votre nom.

« Que je vous loue, mon respectable magistrat, de  
« passer vos jours à La Marche ! Est-ce dans votre  
« belle maison que se fera le mariage ? Vous faites

« de si jolis vers pour le roi de Pologne, que sûrement  
« vous ferez l'épithalame (1). Vous n'aurez chez vous  
« que des occupations agréables, tandis que dans Paris  
« tout est en rumeur à l'occasion des jésuites. On  
« emprisonne, on exile ; c'est le revers de ce qui se  
« passait du temps de frère Le Tellier, confesseur de  
« Louis XIV. Ce maraud prodiguait les lettres de  
« cachet contre les ennemis des jésuites, et aujourd'hui  
« on les prodigue contre leurs partisans.

« Je crois vous avoir dit plus d'une fois qu'on fini-  
« rait par lapider ces bons frères avec les décombres  
« de Port-Royal, le cas est arrivé. Il faut dans ce  
« monde que chacun ait son tour. On dit que M. le  
« duc de La Vauguyon est exilé ; la cour n'a que des  
« orages ; la paix et le bonheur sont chez vous.

« Vous avez la bonté de me parler de cette petite  
« rente ; je l'ai payée à M<sup>me</sup> Dupuits, et puisque vous  
« voulez me rembourser, je vous supplie de faire tenir  
« à votre loisir cette somme à M. Propiac, receveur  
« général du domaine à Dijon, pour la faire parvenir

(1) Il s'agissait du mariage de l'un des neveux de M. de La Marche, qui fit certainement l'épithalame, car Voltaire lui écrivait le 4 mai suivant : « Je vous loue surtout de faire  
« des chansons, il est vrai qu'elles ne sont ni bachiques, ni  
« grivoises, mais elles sont pleines d'agréments, et je crois  
« que Cicéron en aurait fait de pareilles en mariant son  
« neveu ; car, quoi qu'en dise Juvénal, Cicéron, votre devan-  
« cier, faisait fort bien des vers, et il était réellement le  
« meilleur poète de son temps après Lucrèce. C'est de tous  
« les romains celui que j'aime le mieux avec ses défauts... »

Dans cette lettre, on trouve cette phrase sur la mort récente de M<sup>me</sup> de Pompadour : « Savez-vous que M<sup>me</sup> de  
« Pompadour est morte en philosophe, sans aucun préjugé,  
« sans aucun trouble, pendant que tant de vieux barbons  
« meurent comme des sots. »



**La même année, il écrivait encore :**

« Mon Dieu que j'ai envie de venir philosopher à La Marche ! J'ai trois jours à vivre : que j'en passe un avec vous, et je suis content... »

**XIX.** Mais les voyages étaient devenus pour lui une fatigue. Il touchait, comme M. de La Marche, à ses soixante-dix ans ; la vieillesse et les infirmités qu'elle traîne à sa suite avaient ralenti entre les deux amis la correspondance, et c'est à peine si de 1764 au jour de la mort du président on trouverait trois ou quatre lettres. La dernière est, croyons-nous, du 3 mars 1766, écrite de Ferney.

Mon cher et respectable magistrat, je ne vous

« écris jamais, parce qu'ayant enterré ma vieillesse et  
« mes maladies dans une retraite profonde, je n'aurais  
« à vous parler que de mon tendre attachement, dont  
« vous ne doutez pas. Mais j'ai appris dans mes dé-  
« serts que vous aviez été malade il y a deux mois  
« dans votre beau château de La Marche. M. d'Ar-  
« gental ne m'en avait rien dit. Le danger que vous  
« avez couru rompt mon silence et me ranime. Je suis  
« tout étonné d'être en vie, mais je veux que vous  
« viviez. Je suis un peu votre aîné, et je n'ai pas  
« votre vigoureuse constitution. C'est à vous qu'il  
« appartient d'étendre votre belle carrière. Je sais que  
« votre philosophie vous fait regarder la fin de la vie  
« avec la résignation qui doit nous soumettre tous  
« aux lois de la nature, mais enfin vous ne pouvez  
« vous empêcher d'aimer une vie dans laquelle vous  
« n'avez donné que des exemples de vertu.

« Pour moi, je crois, avec mon ami Pont-de-Veyle,  
« qu'il faut s'amuser jusqu'au dernier moment.

« Avez-vous encore vos artistes auprès de vous, et  
« ce graveur dont j'ai oublié le nom et dont j'aimais  
« les dessins, malgré les dégoûts de Paris qui n'en  
« ont pas voulu ? Je voudrais qu'à votre recomman-  
« dation il me dessinât et me gravât une planche  
« assez bizarre, destinée à un petit in-8°. Il s'agit de  
« représenter trois aveugles qui cherchent à tâtons  
« un âne qui s'enfuit : c'est l'emblème de tous les phi-  
« losophes qui courent après la vérité. Je me tiens un  
« des plus aveugles, et j'ai toujours couru après mon  
« âne. C'est donc mon portrait que je vous demande.  
« ne me refusez pas, et aimez toujours le plus vieux,  
« le plus tendre et le plus respectueux de vos anciens  
« camarades. — V. (1). »

(1) Cette lettre faisait partie de la collection de feu M. La-

XX. Moins infatigable et plus âgé que Voltaire, nous avions espéré de pouvoir nous arrêter ici ; mais, au milieu de ses lettres inédites, nous en trouvons encore une assez piquante, dont nous ne

brouste, directeur de Ste-Barbe, qui avait bien voulu m'en laisser prendre copie, quand elle était encore inédite

Elle a été publiée pour la première fois par MM. Ev. Bavoux et Alph. François, en 1865, dans leur *Voltaire à Ferney*, répétée par M. H. Beaune, en 1867, dans son *Voltaire au col-lege*, et tout récemment par M. Moland, *Voltaire-Garnier*.

(1) A l'époque du mariage de M<sup>lle</sup> Cornille . « que je voudrais, avait écrit Voltaire à son ami Cideville, que le bonhomme Pierre revint au monde pour être témoin de tout cela, et qu'il vit le bonhomme Voltaire menant à l'église la seule personne qui reste de son nom! » *Lettre du 26 janvier 1763*

voulons pas priver nos lecteurs. Elle n'a trait à aucun des personnages ou des événements précédents ; elle parle de Fréron, l'ennemi intime de l'écrivain, du *Manuel des Inquisiteurs*, de l'abbé Morellet, ou *Mords-les*, comme l'appelait Voltaire, de l'abbé de Cîteaux et de ses moines qu'il déteste et qu'il injurie.

La voici, datée des Délices, le 26 janvier 1762.

*Inédite.* — « Fréron ne sera pas fâché : j'ai la fièvre.

« C'est ce qui fait, mon digne magistrat, mon respectable ami, que je ne peux avoir l'honneur et la consolation de vous remercier de ma main.

« Je vous assure que je ne m'attendais pas à une si belle pancarte ; elle est trop belle, trop honorable ; vos bontés vont trop loin, et je suis confus.

« Maître Clément disait à François I<sup>er</sup> :

« Car depuis peu j'ai bâti à Clément,  
« Et à Marot, qui est un peu plus loin.

« Je dirai donc, grâce à vos bontés :

« Car depuis peu j'ai bâti à Voltaire.

« Tout le mal est que Voltaire ne soit pas dans votre censive. J'aimerais mieux vous avoir pour seigneur Faramont qu'un autre La Marche, quoiqu'il descend de Hugues-Capet.

« Je vous exhorte à lire *Le Manuel des Inquisiteurs*, si vous ne l'avez pas lu, et, si vous l'avez lu, je ne vous exhorte à rien. Vous sentez sans doute combien les Anglais, les Écossais, les Suédois, les Russes, les Grecs, la moitié de l'Allemagne, la Hollande et la Suisse ont raison d'avoir en horreur une secte qui a produit des inquisiteurs, des Châtelains, des Ravallacs et des abbés de Caveyrac.

quinze.

J'en trouve bien vingt-cinq dans ma collection, mais de complaisantes communications, faites avant ma possession, ont permis à d'autres de me devancer et de diminuer mon trésor. Quoi qu'il en soit, et tout diminué qu'il est, il a encore sa valeur. Je regrette, sans doute, une publicité hâtée qui a enlevé à mes confrères de Caen la primeur, — vrai régal des délicats, qu'ils auraient si bien savouré, — de dix lettres du philosophe de Ferney. Je me console, toutefois, de ma déconvenue par l'espoir que leur bienveillance me tiendra compte de mon bon vouloir, et qu'ils sauront jouir d'une bonne fortune que leur envierait encore plus d'une savante Compagnie.

# VOCABULAIRE

DE

## LA LANGUE TZOTZIL

Par le comte de CHARENCEY,

Membre correspondant.

---

Le Tzotzil, parlé dans une partie du Chiapas, peut-être considéré comme un simple dialecte du Quelène, dont le Tzendale constituait l'autre dialecte. Les Indiens Tzotzils, litt. « Chauve-Souris » habitaient les environs de l'antique et célèbre *Tula* de la légende Votanide, qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom de Ciudad-réal de Chiapas. Leur métropole *Zotzil-ha* ou « maison des Chauve-Souris » n'est autre chose que le *Cinacantan* des géographes modernes. Les Tzotzils semblent avoir été vassaux de l'ancien royaume de *Xibalba*, dont la métropole pourrait bien être identique à la ville de *Xicalanco*, sise près de la lagune de Terminos.

Rien ou à peu près, à notre connaissance, n'a encore été publié sur la langue et le vocabulaire

Abarcada (Cosa ; <i>Mophil,</i> <i>michbil.</i>	La Aber
Abarcador ; <i>Mopoghet,</i> <i>michoghet.</i>	Abie Gh
Abarcadura ; <i>Michogrelal.</i>	Abie
Abarcar ; <i>Ghnop; ghnuch.</i>	Abla
— Otra cosa, que es traiendo; <i>Ghghapui</i> (ac- tivo).	(ne tiv alç
Abatido (hombre); <i>Olon- tezbil ruinic.</i>	<i>Pr</i> Aboç
Abatido ; <i>Ghitzintezbil</i>	ab

abog : <i>Avuaghcop.</i> —	Acabada (cosa); <i>Laghel.</i>
Abog : de aquel : <i>Yaghcop.</i>	Acarrear ; <i>Ghquichai.</i> —
Abrazado ( luchando ) ;	Acarrea miento; <i>Ghquichtalel.</i>
<i>Meybil, Petbil.</i> — (Con	Acechador ; <i>Pacultavuanegh, Pacubtavuanegh.</i>
fuego); <i>Chicbil, cacbil.</i>	Acechar ; <i>Ghpacubtay.</i>
Abrazamiento; <i>Petbil.</i>	Acercado; <i>Nopoghezbil.</i>
Abrazar (amorosamente);	Acercarse; <i>Nopogh; No-</i>
<i>Ghmey</i> (activo) — lu-	<i>chogh.</i> — Acercar a
chando ; <i>Ghpet</i> (ac-	otro ; <i>Ghnopoghpez ,</i>
tivo).	<i>Ghnochoghez.</i>
Abrir; <i>Gham</i> (activo). —	Achicado ; <i>Bictaghezbil.</i>
(Se, hendiendo como la	Achicarse; <i>Bictagh</i> (neu-
madera o la tierra ) ;	tro); <i>Bictaghez</i> (activo).
<i>Ghat.</i>	Achiote; <i>Hoox.</i>
Abuela; <i>Chichil</i> — Mia	Aclarar (el dia en la ma-
ab. <i>Ghchich</i> — Tuya ab.	drugada ); <i>Zacubotzil.</i>
<i>Achich.</i> — Suyá ab.	— (En tal tiempo);
<i>Zchich.</i>	<i>Ta zacubotzil.</i>
Abuelo; <i>Moltotil</i> — Mi	Acompanar ; <i>Ghxupay.</i>
ab. <i>Ghmoltot</i> — Tu ab	(Neutro o activo).
<i>Amoltot</i> — Su ab.	Acordar (a otro); <i>Ghna-</i>
<i>Zmoltot.</i>	<i>vey.</i> — Acord. se; <i>Ghna</i>
Acà, alli, allà ; <i>Tey</i> —	(activo); <i>Xultacolondon; Ghnatacolondon.</i>
Llega aqui; <i>Laliy</i> —	Acostado; <i>Tzeel; Chotoh;</i>
Alla voy; <i>Tey Xibat.</i>	<i>Metzel.</i>
Acabamiento ; <i>Laghem ,</i>	Acosado ( cansando a
<i>Laghobil – Taz laghem</i>	otro ); <i>Lubiezbil.</i>
Acabarse; <i>Lagh</i> (neutro)	Acosar (cansando a otro);
— Acabar a otro; <i>Laghez</i> (activo).	<i>Ghnubez.</i> (Activo).
Acabarse; <i>voy.</i> Agotarse.	





Ahumado; <i>Chailtic</i> .	Alcanzar; <i>Ghtoy; Ghtoyez</i> (activo).
Ahumarse; <i>Chailub</i> (neutro)—el humo; <i>Chayel</i> .	Alegrarse; <i>Nichimag; Muibag</i> (neutro) — à otro; <i>Gnichintaz; Gmuibaghez</i> (activo).
Airado (hombre); <i>Ipcacal vuinic</i> .	Alegremente; <i>Nichimil</i> .
Aire; <i>Hic, ich.</i> — del Oriente; <i>Anebal ich.</i> — del poniente; <i>Mucbal ich.</i> — del norte; <i>Quinabal ich, quinubal ich</i> .	Alegria; <i>Nichimaghel</i> .
Ajuntado; <i>voy.</i> Junto.	Alisada (cosa); <i>Chulul</i> .
Ajuntamiento; <i>Tzoblegh, tzoblagh</i> .	Alisar; <i>Gchululay</i> (activo).
Ajuntarse; <i>Tzobog</i> (neutro); <i>Tzoboghez</i> (activo).	Allanar; <i>Gpacham</i> (activo) — allanarse; <i>Xipachagh</i> (neutro).
Ala (de ave); <i>Xicmut</i> .	Alli; <i>voy.</i> Acà.
Alabado; <i>Utzilabil</i> .	Alma; <i>Chulelil</i> .
Alabanza; <i>Utzilal</i> .	Almohada; <i>Tzanghol</i> .
Alabar; <i>Utzilaal</i> .	Almuaza; <i>Ghachomchigh</i> .
Alacran; <i>Tzecchon</i> .	Almorzar; <i>Quinoghelxivuc</i> .
Alargarse; <i>Natigh</i> (neutro); <i>Natighez</i> (activo).	Almuerzo; <i>Quinoghelvucil</i> .
Alboreada; <i>Zacubel ozil</i> .	Allà, <i>voy.</i> Acà.
Alborear (el dias); <i>Zacumozil</i> .	Allegados, <i>voy.</i> Amigos.
Alborotador (Hombre); <i>Cuculvuanegh</i> .	Allegarse; <i>Xitaltal</i> .
Alborotar; <i>Cululez</i> (activo).	Alterarse; <i>Xitoy colondon</i> — el miembro, <i>Xbal yat; Xlic yat</i> .
Alboroto; <i>Culul</i> .	Altura; <i>Natil; Natiquil</i> — de monte; <i>Bauitz; Natiluitz</i> .
Alcanzado; <i>Tabil</i> .	Amanecer (el dia); <i>Xpatag</i>



Arder; <i>Tzan, Til</i> (activo).	Asi; <i>Ech; Echiuc</i> (adver-
Ardor; <i>Tzunel; Tilel</i> .	bio). — Asi quiza es;
Ardido; <i>Tilbil</i> .	<i>Ehc vuan</i> . — No se
Arena; <i>Ghiy</i> .	si es; <i>Mugna me ech</i> .
Arenal; <i>Ghitiquil</i> .	Asiento; <i>Naclebal</i> .
Argamasa; <i>Captan; cap-</i>	Atado; <i>Chucbil</i> .
<i>tabiltan</i> .	Atadura; <i>Chuquil</i> .
Arrancar; <i>Gbul</i> .	Atajada; <i>Cupenal, gho-</i>
Arrasado; <i>Pitzbil; Bulbil</i> .	<i>zebal, emcuc</i> .
Arrasar; <i>Pitz</i> (activo).	Atar; <i>Gchuc; gchuquez</i>
Arrebatado; <i>Pogbil</i> .	(activo).
Arrebatarse; <i>Gpog</i> (activo).	Atencion; <i>Cail</i> .
Arrepentirse; <i>Zutyolon-</i>	Atender; <i>Gicay</i> (activo);
<i>don</i> (Es el modo de ex-	<i>Xay</i> .
plicar esto).	Atole; <i>Iil</i> . — A. de pan;
Arriba; <i>Acol</i> . — Esta a...	<i>Caxlan iil</i> .
<i>Oyta acol</i> . — Voy a...	Atropellado; <i>Netbil</i> .
<i>Xi bat ta acol</i> .	Atropellar; <i>Gnet</i> .
Arrimado; <i>Calabil</i> .	Aunque; <i>Picil</i> . — Aunque
Arrimarse; <i>Xican</i> (neu-	Ballas o no ballas; <i>Me</i>
tro). — <i>Ghcalandez</i>	<i>xabat, me mu xabat</i>
(activo).	<i>picil</i> .
Arrodillado; <i>Queghel</i> .	Avaricia; <i>Tuhtilal</i> .
Arrodillarse; <i>Queglay</i>	Avariento (Hombre); <i>Tuh-</i>
(neutro). — <i>Queglayez</i>	<i>tilvuiuc</i> .
(activo).	Ave (generico); <i>Mut</i> .
Asaeta; <i>Yalbayel</i> .	Avergonzado; <i>Quexbil</i> .
Asaeteado; <i>Yalbaibil</i> .	Avergonzarse; <i>Xiquexau,</i>
Asaetear; <i>Yalbay</i> (ac-	<i>N. ghaquexalez</i> (ac-
tivo).	tivo).
Asi; <i>d; ta</i> (preposicion	Avergonzarse; <i>Quexau</i>
= asi).	(neutro).

Bacín; <i>Tzanebal pim.</i>	Bañado; <i>Tintezbal.</i>
Bailador; <i>Acotruaneg.</i>	Bañarse; <i>Natin.</i> — B a otro; <i>Tintez.</i>
Bailar; <i>Acotag, acotagez</i>	Bañarse; <i>Ghcatintez</i> (ac- tivo); <i>Xcantim. N.</i>
Baile (hacer bailar.); <i>Acot.</i>	Banco; <i>Naclebal.</i>
Baja (tierra); <i>Olontic lum, olontic otzil.</i>	Banco; <i>Naclebalté.</i>
Bajarse; <i>Yal, Yalez</i> (ac- tivo).	Bano; <i>Puz.</i>
Bajo; <i>Olon.</i>	Barba; <i>Yzim</i> — Mi barba. <i>Quizim.</i>
Baldonar; <i>Gent</i> (activo).	Barbadura; <i>Zotzilzim.</i>
Bambalearse; <i>Nic.</i> — hacer bambalear, tem- blar. <i>Niquez.</i>	Barbero, <i>roy.</i> Afeitador Barredor (Hombre); <i>Me- zoyel cuinic.</i>

Barrer; <i>Mez</i> (activo).	Bobo; <i>Bol</i> .
Barrido; <i>Mezbil</i> .	Bola; <i>Bolbol</i> .
Basta; <i>Anox</i> .	Bolza; <i>Chuieb</i> .
Batida (cosa); <i>Pucbil</i> ; <i>Butzbiloy</i> .	Bondad; <i>Utzilal</i> .
Batir; <i>Ghpuc</i> (activo). — <i>Xabutz</i> .	Bordon; <i>Namtè</i> .
Beber; <i>Uch</i> (activo).	Borrachera; <i>Yacubel</i> .
Bebida; <i>Uchulil</i> — de a- gua; <i>Uchum hoo</i> .	Borracho (hombre); <i>Ya- cubvuinic</i> .
Bendecir; <i>Chulelay</i> (ac- tivo).	Borrado; <i>Tupbil</i> .
Bendicion; <i>Chulel</i> , <i>Chu- yel</i> .	Borrarse; <i>Xitup</i> (neutro). B. a otro; <i>Ghtupez</i> (activo).
Bendito; <i>Chulbil</i> .	Brevemente; <i>Comzom</i> .
Besar; <i>Cutzi</i> . — Besale los pies; <i>Butzò zyoc</i> .	Brotar; <i>Lup</i> (activo).
Beso; <i>Cutzilel</i> ; <i>Butzil</i> .	Brujeria; <i>Guallagel</i> .
Bien; <i>Utz</i> — Bien està; <i>Utzucoy</i> .	Brujo; <i>Guallagh</i> .
Bienaventurado; <i>Utzun- tezbil</i> .	Bueno; <i>Utz</i> .
Bienhecho; <i>Utzpazbil</i> .	Buba; <i>Xuil</i> .
Bienhechor; <i>Utzucpazo- ghel</i> .	Buboso (hombre); <i>Xuil vuinic</i> .
Blancura; <i>Zaquilal</i> .	Bulto; <i>Coghol</i> .
Blanco; <i>Zac</i> — Hombre bl... <i>Zaquilvuinic</i> .	Burla; <i>Taghimol</i> .
	Burlar; <i>Tagim</i> (activo).
	Burlon; <i>Lolo</i> , <i>lolovui- nic</i> .
	Buscada; <i>Zacbil</i> .
	Buscar; <i>Ghza</i> (activo).

## C.

Cabal; *Tzacal*.| Cabello; *Tzotz*.



Cera; <i>Chab.</i>	Comida; <i>Vuclil</i> — de
Cerca; <i>Noch.</i>	carne; <i>Vuclil bequet.</i>
Cercana (cosa); <i>Napal</i> ; <i>Nochol.</i>	Comienzo, <i>voy.</i> Princi-
Cercano; <i>Nochbil.</i>	pio.
Cerco; <i>Mactè.</i>	Como; <i>Cuzi.</i> — Asi como;
Cerrado; <i>Macal.</i>	<i>Cuzi chalibil.</i>
Cerrar; <i>Gmac.</i>	Companero; <i>Chiyl.</i>
Chico; <i>Biquit</i> ; <i>Chincheuc.</i>	Companero (va conmigo
Chupada (cosa); <i>Zupal.</i> — Caña chup. <i>Tsupil-</i>	de); <i>Xbatghchiuc.</i>
<i>vuanel.</i>	Compañon; <i>Tonil.</i>
Chupar; <i>Gtzip</i> (activo).	Comprado; <i>Manbil.</i>
Ciego; <i>Mazat.</i>	Comprar; <i>Ghman.</i>
Ciertamente; <i>Melel.</i> —	Comprar; <i>Polman.</i>
Muy ciert <sup>te</sup> <i>Togmelel.</i>	Con; <i>Chuic.</i> — Con Juan;
Ciervo; <i>Chig.</i>	<i>Zchuic Juan.</i>
Ciudad; <i>Muctalumal.</i>	Condenado (a azotes);
Claridad; <i>Zacubel.</i>	<i>Chaquezbil ta maghel.</i>
Clavar; <i>Gbag</i> ; <i>Bagbil.</i>	Condenar; <i>Gchaquez</i> (ac-
Codo; <i>Xucubil.</i>	tivo).
Codicia; <i>Cupinel.</i>	Confiado; <i>Cubambil.</i>
Coger; <i>Ghtam.</i>	Confianza; <i>Cubanel.</i>
Cogido; <i>Tambil.</i>	Confiar; <i>Ghcuban</i> (ac-
Cola; <i>Nec.</i>	tivo).
Coladera; <i>Chichimboch.</i>	Congregacion (de los fle-
Colar; <i>Chichinam</i> (ac-	les); <i>voy.</i> Ayuntamiento.
tivo).	Contra; <i>Naquel.</i>
Colgar; <i>Ghipam</i> , <i>Glican.</i>	Contrario; <i>Nacmal.</i>
Comer; <i>Xivuc.</i>	Convertirse (una cosa en
Comenzar; <i>Xlic</i> (neutro).	otra, como el pan en el
<i>Gliquez</i> (activo).	cuerpo del Christo); <i>Ca-</i>
	<i>tag.</i> — Convertirse (a
	Dios); <i>Zut yodon taz</i>



Dadiva; <i>Achilal</i> .	Decir; <i>Chi</i> (neutro) .
Dado; <i>Achil</i> .	<i>Zheal</i> (activo).
Dado (para Jugar); <i>Bacbal</i> .	Defender; <i>Colday</i> ; <i>Coldez</i>
Dañado; <i>Colaghezbil</i> .	(activo).
Dañarse; <i>Colag</i> (neutro).	Defender; <i>roy</i> Amparar.
— D. a otro; <i>Colaghez</i>	Defensa; <i>Coldayel</i> .
(activo).	Defensor; <i>Coldavuanegh</i> .
Daño; <i>Colalil</i>	Dejar; <i>Quiquictay</i> (activo)
Dar; <i>Gicac</i> (activo).	Delgado; <i>Ghichil</i> .
Debiendo, <i>roy</i> . Adeu-	Demanda; <i>Canoghel</i> .
dado.	Dentro; <i>Tayut</i> .
De donde; <i>Buy</i> .	Derecho (Poner el Palo);
Dedos (en dos hombres);	<i>Tecan</i> (activo). — Voy
<i>Chacaruo</i> — en mu-	d. <i>Tuc xibat</i> .
chos; <i>Chachacot</i> .	Derecho (cosa); <i>Tuhuc</i> .

Derramado; <i>Malbil</i> .	Dios(falso); <i>Pactayez Dios</i> —(de burla); <i>Taghimol</i> .
Derramarse; <i>Ximal</i> (neutro), — <i>Ghmal</i> (activo).	Disciplina; <i>Cheghon</i> .
Derribar; <i>Gchay</i> , <i>Ghyalez</i> (activo)—d. se; <i>Chay</i> .	Doctrinar; <i>Gchanundaz</i> (activo).
Desatado, voy. Suelto.	Doncella; <i>Tzeum</i> ; <i>Batziltzeum</i> .
Desatar; <i>Ghcolèz</i> (activo).	Donde; <i>Buy</i> .
Deseado; <i>Cupimbil</i> .	Doler; <i>Ghcux</i> .
Desear; <i>Ghcupin</i> ; <i>Ghcan</i> (activo).	Dolor; <i>Cuxlel</i> . — D. interno; <i>Cux colondon</i> .
Desear, voy. Antojarse.	Dormido; <i>Buaibil</i> .
Deseo; <i>Cupinel</i> .	Dormir; <i>Buay</i> .
Desmotar; voy. Cargar.	Dormitorio; <i>Buayabal</i> .
Despacio; <i>Cumcum</i> .	Dueño; <i>Vuinquilel</i> .
Despues; <i>Patil</i> . — D. (deindè); <i>Teiliquel</i> .	Dulce; <i>Chi</i> .
Dias; <i>Cacal</i> .	Dulzura; <i>Chihilal</i> .
Diablo; <i>Pucugh</i> .	Durar (para siempre); <i>Mubaquin xlagh</i> ; <i>Tatzbatelozil xcom</i> .
Diabolico (hombre); <i>Pucughil vuinic</i> .	Dureza; <i>Taquinal</i> .
Diferente; <i>Yam</i> .	Duro; <i>Taquin</i> . — Pan d. <i>Taquin vuag</i> .
Diente; <i>Guez</i> .	
Difficill; <i>Zoz</i> .	
Dinero; <i>Taquin</i> .	

**E.**

Echado; <i>Metzanbil</i> .	— Retono las plantas o flor, <i>Xlocyabenal</i> ; <i>Xlocznich</i> .
Echarse; <i>Metzey</i> (neutro); <i>Gmezan</i> (activo), E. fuera a otro; <i>Gloquez</i> (activo). — Echarse con huevos; <i>Laghllapacay</i> .	Echarse (de espaldas); <i>Chai tavualapat</i> ; <i>Batezta vualapat</i> .



Engañarse ; ( activo ) <i>gzucumghti</i> .	Envuelto ; <i>Bolbil, lotzbil, Unontapoc</i> .
Enojado ( hombre ) ; <i>Ilinelbil ruinic</i> .	Escalera ; <i>tecobal</i>
Enojarse ; <i>Gquilin</i> ( activo ).	Escasamente : <i>tutil</i> . — Comita corta ; <i>tutilvuel</i> .
Enojo ; <i>Ilinel</i> .	Escasés o miseria ; <i>tutilal</i> .
Enojoso ; <i>Ilimbil</i> .	Escaso ( o misero hombre ) ; <i>tutilalvuinic</i> .
Enseñado ; <i>Chanundazbil</i> .	Escaño ; <i>naclebalnat</i> .
Entrar ; <i>Och</i> . ( neutro ) ; <i>Ochez</i> ( activo ).	Escribano ; <i>tzibaghem</i> .
Entender ; <i>Gcay</i> , ( activo ) ; <i>Gnà</i> .	Escribir ; <i>tzibagh</i> , ( activo ),
Entender, voy. Atender.	Escrita ; <i>tzibabil</i> .
Entendido ; <i>Noaghibal cayel</i> ; <i>Nabil</i> .	Escritura ; <i>tzibal</i> .
Enterrar, <i>Muquey</i> , ( activo ).	Espalda ; <i>patil</i> .
Entrañas ; <i>Caret</i> — ( Propio ) ; <i>Bocab</i> ; <i>Chutul</i> ; <i>Chut</i> .	Esperanza ; <i>malayel</i> .
Envidiar ; <i>Xitilagh</i> ; <i>Ghexoghan</i> , ( activo ).	Esperar ; <i>gmalay</i> .
Envidioso ( hombre ) ; <i>Gexoghruinic</i> .	Espejo ; <i>nem</i> .
Envolver ; <i>Gbol, Glotz</i> , ( activo ).	Espiador ; <i>pacumvuaneg</i> .
	Espiadura ; <i>pacumal</i> .
	Espiar ; <i>pacuiam</i> ( activo ).
	Estiercol ; <i>Tzò, tzoal</i> .
	Estivar ; <i>ghnit</i> ( activo ).
	Evacuacion, voy. Camara.

## F.

Falceada ( cosa ) ; <i>pactabil</i> .	Falcedad ; <i>pactayel</i> .
	Falcear ; <i>pacay</i> ( activo ).

fiesta; *quin.*  
Flor; *Nichim.*

fuego; *Conoc.*  
Fuera. *Ta amac,*

## G.

Galgo : *Bactsi.*  
Gallina; *Mut.*  
Gallo; *Quelenmut.* — (De  
la tierra); *tuluc.*  
Garganta; *nuquil.*  
Guargüero; *Zuceic.*  
Garrapata; *Cip.*  
Gente; *Vuinic.*  
Gigante; *Natilruinic.*  
Gloria; *Nichimagel, mui-*  
*bagel.*  
Gloriarse; *Nichimag. ,*  
*muibag.*  
Glorificar; *Gnichintez.*  
(activo).  
Golondrina; *Ulich.*  
Golpe; *tighel.*  
Golpear; *Gitigh.*

Goma; *Xuch.*  
Gomitar; *Xizeem. N.*  
Gomito; *Xeel.*  
Gordo; *Ghupem.*  
Gorgojo; *Ghoch ixim.*  
Gracia; *Utzilal.*  
Gracias (dar) *vuocolx*  
como : *vuocolxalbe*  
*Dios.*  
Granizo; *Bot.*  
Grano (de semilla  
mais); *Zbeel ix*  
Grande; *Muc.*  
Gritador (hombre) *au*  
*namvuinic.*  
Gritar; *N. Aruam.*  
Crito; *Aruanel.*  
Guallava; *poto.*

Guardador; (de dinero) <i>Chavitaquin.</i>	Gula; <i>Tziil vueel.</i> — Ham- bre canina; <i>ipcupinel</i> <i>vuel.</i>
Guardar; <i>Gchavi</i> (activo).	
Guirnalda; (de flores) <i>Pocolnichim.</i>	Gusano; <i>Tzucum.</i>

## H

Habil (hombre); <i>Pighil- vuinic.</i> — Ser; <i>Ghpizh</i> (activo).	Halagado; <i>Cutzinbil.</i>
Habilidad; <i>Pighilal.</i>	Halagar; <i>Cutzin</i> (acti- vo).
Habilitado; <i>Pighimbil.</i>	Halagüeño; <i>Cutzivua- negh.</i>
Habilitar (a otro); <i>Ghpig- hotez, Ghcaitez.</i>	Hablar (bien o mal); se distingue: — bien, <i>Ut- zilal</i> ; mal, <i>Colal.</i>
Habito; <i>Cuul, Pocal</i> — Mi hab. <i>Cuu ghpoc.</i>	Hallar lo que se busca; <i>Gza.</i>
Hablador; <i>Coponel.</i>	Hallar; <i>Gtam, Gtd.</i>
Hablar; <i>Copog</i> (activo); — Palabra; <i>Cop.</i>	Hambre; <i>Meanal.</i>
Hablar (o decir); <i>Aal</i> (ac- tivo), <i>chi. N.</i>	Hambriento (hombre); <i>Meonvuinic.</i>
Hacedor; <i>Pazvuaneg.</i>	Hartarse; <i>Ghnogh; chutil.</i>
Hacer; <i>Ghpaz</i> (activo).	Harto; <i>Nogbil.</i>
Hacer ir a otro; <i>Batez,</i> <i>Ghpoc</i> (activo).	Hartura; <i>Noghelal; yuun- chutil.</i>
Hacia tras; <i>Ta patil</i> ; — a dentro; <i>tayutil</i> ; — a mí; <i>tagtaghol.</i>	Hasta cuando; <i>Baquin?</i> <i>calal?</i>
Hallado; <i>Tabil</i> (verbal).	Hasta (preposicion); <i>Ca- lal.</i>
Hablado; <i>Abbil</i> (verbal)	Hasta ahora; <i>Calal taná.</i>





27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

dr,  
:lc.  
:cal-  
:bal.



**L.**

Labio : *Tiil*.

Ladrido ; *Vuocutonel*.

Ladrar ; *Vuocoy* (activo).

Ladrillo ; *Chichul*, *amut*.

Ladron ; <i>Elec.</i>	Levantarse ; <i>Ghtetamgbà.</i>
Lagarto ; <i>Ahin.</i>	Ley ; <i>Taquiegh.</i>
Lagartija ; <i>Ocotz.</i>	Libra ; <i>piz libra</i> — media ; <i>Ololpiz libra.</i>
Lagrima ; <i>Yalelzatil.</i>	Libre ; <i>Cuxul, ghochoh,</i> <i>yaxal.</i>
Laguna ; <i>Nabil.</i>	Liendre ; <i>Tonuch.</i>
Lamer ; <i>Ghleec</i> (activo).	Ligar o atar ; <i>Ghchuc,</i> <i>ghchuquez</i> (activo).
Largo ; <i>Nat, Natil.</i>	Ligereza ; <i>Cobal.</i>
Lanzeta ; <i>Ghulobal.</i>	Ligero ; <i>Cobol.</i>
Larga	Limosna ; <i>Canoghel.</i>
Latrocinio ; <i>Vuelcanel.</i>	Limpio ; <i>Gcuz.</i>
Laurel ; <i>Tzitzuc.</i>	Llaga ; <i>Ya.</i>
Lavar ; <i>Zuc, zuquilan</i> (activo).	Llagado ; <i>Yaghel.</i>
Lavar ropa ; <i>Gzacum</i> (ac- tivo).	Llamar ; <i>Ich</i> (activo), <i>Gh-</i> <i>quich vuinic, yich,</i> etc.
Laso ; <i>Chogon.</i>	Llama de fuego ; <i>Yalcoc.</i>
Leal ; <i>Togholruinic, utzil.</i>	Llamar ; <i>Icoo.</i>
Lebrel ; <i>Baczi.</i>	Llamar ; <i>Nichuum. N.</i>
Leche ; <i>Chuil.</i> — L. caldo ; <i>Yabel chuil.</i>	Llanto <i>Oquel.</i>
Lejos ; <i>Nom, ghatal, namal</i>	Llana (tierra) ; <i>Pachulum.</i>
Lejos (de) ; <i>Caghal nom ;</i> <i>Caghal nomol.</i>	Llegada, traída ; <i>Talezbil.</i>
Leña ; <i>Ci.</i>	Llego ; <i>Xicot, N.</i>
Leon ; <i>Chogh.</i>	Llego (a la Cumbre del monte) ; <i>Tazbà uitzycot.</i>
Lerdura ; <i>Chaghilal.</i>	Llenar ; <i>Nogh, noghez</i> (act.).
Levantado ; <i>Tequel.</i>	Lleno ; <i>Nog.</i>
Levantado ; <i>Tayol ; Toibil.</i>	Llevar ; <i>Gquixbatel, batez</i> (activo).
Levantar ; <i>Ghtoy, ghtoyez</i> (activo).	Llorar ; <i>Xioc. N.</i>
Levantar(locaído). <i>Gteclà</i> (activo).	







Mudez; <i>humail</i> .	Muger; <i>Antz</i> .
Mudo; <i>humd</i> , <i>macaltic</i> , <i>macop</i> .	Mundano; <i>valumilalvui-</i> <i>nic</i> .
Muela; <i>chom</i> .	Mundo; <i>valumil</i> , <i>bahemil</i> .
Muerte; <i>Leghel</i> .	Murmullo; <i>bulbunel</i> .

## N.

Nacer; <i>Vuiniquilay</i> . — El maiz ô plantas; <i>Xi-</i> <i>chxloc</i> , <i>loquel gchiel</i> .	Negociar; <i>voy</i> . Comprar, Vender.
Nacido; <i>vuiniquilabil</i> . — Recien; <i>Achunem</i> .	Negro (color y hombre); <i>Ic</i> . — <i>Ical</i> , <i>Icalvuinic</i> , <i>Ical-</i> <i>poc</i> , <i>Icalum</i> , <i>Icalacabal</i> .
Nacimiento; <i>Vuiniqui-</i> <i>layel</i> .	Nervio; <i>Chuxuil</i> .
Nada; <i>Munuzcuxi</i> .	Nevar; <i>Xyaltaib</i> .
Nadie; <i>voy</i> . Ninguno.	Nido (de aves); <i>Ztaxmut</i> .
Naguas; <i>voy</i> . Enaguas.	Niebla; <i>Tocal</i> .
Naipes; <i>Vulinhum</i> .	Niña (de ojo); <i>Xatilchulel</i> . — <i>Beczat</i> , <i>Veczat</i> .
Nano; <i>voy</i> . Enano.	Niño (de pecho; <i>Unemo-</i> <i>lol</i> .
Nariz; <i>Ni</i> . — Roma; <i>Pe-</i> <i>chini</i> . — Larga; <i>Natibni</i> .	Ninguno; <i>Munuzmuchui</i> .
Aquilena; <i>Teezelni</i> .	No; <i>Mu</i> .
Nave, navio; <i>Cazlan-</i> <i>ghucum</i> .	Noble; <i>Aghau</i> .
Naveta; <i>Zyavuilpom</i> .	Nobleza; <i>Aghaulel</i> .
Necedad; <i>Tenquexcop</i> .	Noche; <i>Acabal</i> .
Necio; <i>Pocolvuinic</i> , <i>Bol-</i> <i>vuinic</i> ; <i>Hontolvuinic</i> .	Nodo (de Caña); <i>Acan-</i> <i>ghelal</i> , <i>Yacanvualè</i> .
Negar; <i>Muxal</i> ; <i>Mux-</i> <i>gham</i> ; <i>Muzvuinaghez</i> .	Nombre; <i>Biyl</i> .
Negligencia; <i>Chagilal</i> .	Norte; <i>Quinobalhoo</i> .
	Novedad; <i>Achcop</i> .
	Noventa; <i>Valumgüinic</i> .



Padrasto ; <i>Chultotil</i> .	Pastar ; <i>voy.</i> Pacer.
Padre ; <i>Totil</i> . — Bueno ; <i>Utziltotil</i> .	Pajaro (generico) ; <i>Mut</i> .
Paga ; <i>Togholil, toghol</i> .	Pacificar ; <i>Lantèz, La-</i> <i>hantex</i> (activo).
Pagado ; <i>Toghbil</i> .	Pacífico ; <i>voy.</i> Paso.
Pagador ; <i>Togholvuinic</i> .	Paraque , porque ; <i>Cu-</i> <i>ziyum</i> .
Pagar ; <i>Ghtogh</i> .	Para siempre ; <i>Taz batel-</i> <i>ozil</i> .
Paja ; <i>Ac; ghovel</i> . — para casas ; <i>chic ac; zagh ac</i> .	Parados ; <i>Tequel</i> .
Palisada ; <i>Tetic</i> .	Parar ; <i>Ghtecam</i> (activo).
Palito ; <i>Bictaltè</i> .	Pared ; <i>Pac</i> .
Palma ; <i>Xam, nap</i> .	Parentela ; <i>Chogholal</i> .
Palmito ; <i>Ztonxam, Yo-</i> <i>london-xam</i> .	Parentesco ; <i>Tagh</i> .
Palo ; <i>Tee, teel</i> .	Pariente ; <i>Molol</i> .
Paloma ; <i>Ucutzmut</i> .	Parir ; <i>Ololag</i> .
Pan ; <i>Vuag, Vuagh</i> . — De trigo ; <i>Caxlanvuag</i> . — De maiz ; <i>Iximvuag</i> .	Parlar ; <i>Copogh</i> (activo).
Paño ; <i>Poc</i> .	Parpado (del ojo) ; <i>Zu-</i> <i>zatil; Zpaczat</i> .
Pañuelo ; <i>Biquitpoç, cu-</i> <i>cobilpac</i> .	Partido ; <i>Pucbil</i> .
Pañales (de Niño) ; <i>Pixi-</i> <i>lolol</i> .	Partir ; <i>Gcap</i> . — Hondien- do ; <i>Gham</i> (activo),
Papel ; <i>Hum</i> — blanco ; <i>Saquilhum, Zaquil-</i> <i>hum</i> . — Escrito ; <i>Ziba-</i> <i>quilhum</i> .	Partirse (de un lugar) ; <i>Xilic batel</i> .
Parte (de la otra) ; <i>Ta-</i> <i>ghech</i> .	Parva (cosa) ; <i>Paghal</i> .
Partes (Pudendas de la Muguer) ; <i>Chù, Aquex</i> .	Pasagero ; <i>Caxalbèvuinic</i> .
	Pasar ; <i>Gcax</i> .
	Pasmado ; <i>Tupalpich vui-</i> <i>nic</i> .
	Pasmo ; <i>Tupelic</i> .
	Paso , pacífico ; <i>Lohom,</i> <i>laman</i> .



100

100

100

Plaza ; <i>Xiquit</i> .	Prender ; <i>Gchuc</i> .
Plegar ; <i>Pux</i> .	Presentar ; <i>Ghmotonèz</i> (activo).
Pluma ; <i>Cucum</i> .	Presente ; <i>Moton</i> .
Pobre ; <i>Mean</i> .	Preso ; <i>Chucbil</i> .
Pobreza ; <i>Meanal</i> .	Prestar ; <i>Chamon</i> .
Poco ; <i>Ghutuc</i> ; ( Jo solo ) —mas ; <i>Ghutuxoc</i> , <i>ghu-</i> <i>tuxan</i> — a poco ; <i>Cum-</i> <i>cun</i> . — De agua ; <i>Che-</i> <i>nalho</i> .	Presto (adverbio) ; <i>Zom-</i> <i>zom</i> .
Poder ; <i>Xuu</i> ( neutro ).	Presumir ; <i>Ghtoibagh</i> (ac- tivo).
Poderoso, <i>voy</i> . Potente.	Presuncion, <i>voy</i> . Soberbia
Podre ; <i>Pocoghil</i> .	Priesas (darse), <i>voy</i> . Apre- surarse.
Podrirse ; <i>Xichab</i> .	Prieto ; <i>Ical</i> .
Poner ; <i>Gcac</i> (activo). — Se el sol ; <i>Xmalicacal</i> .	Principio ; <i>Liquil</i> .
Por donde ; <i>Buy</i> .	Prohijado , <i>voy</i> . Ahijado.
Porque ; <i>Cuziyuum</i> .	Proximo ; <i>Napal</i> , <i>Nochol</i> .
Potente ; <i>Ghuezal</i> , <i>ghue-</i> <i>zagh</i> .	Pueblo ; <i>Teclum</i> .
Potroso ; <i>Tzutonil</i> , <i>Xu-</i> <i>lumtonil</i> .	Puerca ; <i>Antzilal chitom</i> .
Precio ; <i>Toghol</i> .	Puerco ; <i>Chitom</i> .
Preguntar ( a otro ) ; <i>Ghacbey</i> (activo).	Puerta ; <i>Tinà</i> .
Premio ; <i>Togholil</i> .	Pulga ; <i>Chac</i> .
	Punta ; <i>Ni</i> , <i>nial</i> .
	Purga ; <i>Pox</i> .
	Purgado ; <i>Poxbil</i> .
	Putá ; <i>Mulabilantz</i> .

## Q.

Qual ; <i>Muchui</i> .	Quando ; <i>Baquin</i> .
Qualquiera ; <i>Muchuyuc</i> . — Cosa ; <i>Cuziuc</i> .	Quantas (veces) ; <i>Ghaim</i> <i>liquel</i> .

Rabo de animal; *nee*—de  
hombre; *chac*.

Raer; *ghyoz* (activo).

Raído; *ghozbil*.

Raíz de árbol; *yibelté*.

Rajar; *glox*, *gham*; *toto-  
xel*, abrirlo rajando.

Ralea o genealogia;  
*tazal*.

Rala cosa; *cucul*.

Rana; *lutelpococ*, *zanna  
chinin*.

Rascar; *ghot* (activo). —  
*Gothol* (verba).

Rasgado; *ghathil*.

Rasgar; *ghat* (activo).

Rasgar con Cuchillo; *Guip-  
ta cuchillo*.

Raton; *cho*; — grande:  
*Cocolcho*, *tagpezat*.

Ratonera; *Petz*, *hobilziz*.

Raya; *Polol*.

Rayo del sol; *Xoghoria-  
nel*.

Rayo de tormenta; *Chanc*.

Razon; *Coghol*.

Real, dinero; *Taquin*.

Recordador; *Naoghibal*.

Reino ; <i>Aghualel</i> .	Reñir ; <i>xicut</i> N.
Rebatar ; <i>ghpogh</i> .	Repartir ; <i>ghpuc, ghpucbil</i> .
Rebusnarel burro ; <i>Xghi-glunet burro</i> .	Reprender ; <i>ghtzitz</i> (activo).
Recibir ; <i>ghquich</i> (activo).	Resfriarse ; <i>gsicubdez</i> (activo).
Recibir al que viene ; <i>gnup</i> (activo).	Resistir ; <i>ghaac</i> (activo).
Reclamo (para beneficios) ; <i>iquimchigh</i> . — Para aves ; <i>ghicmut</i> .	Resina ; <i>Xuch</i> .
Recoger ; <i>glzob</i> (activo).	Respectar ; <i>gquez</i> .
Recompensar ; <i>ghzutez</i> (activo).	Resplandecer ; <i>xoghovian</i> (activo).
Recordar al que duerme ; <i>ghulandaz</i> (activo).	Resplandor ; <i>xoghovianel</i> .
Red ; <i>Nuti</i> .	Responder ; <i>voy</i> . Bal-donar.
Redondo ; <i>bolbol</i> .	Resucitar ; <i>xicux</i> . N.
Refregar ; <i>ghcup</i> , (activo).	Resurreccion ; <i>Cuxel</i> .
Regalar ; <i>ghmaclin</i> , (activo),	Retonar ; <i>glup</i> .
Regalo ; <i>Batezmoton</i> ; <i>Ghcacbeymoton cuum</i> .	Retono ; <i>lupel</i> .
Reganar ; <i>Xhailin</i> , <i>chi-vuivuet</i> (activo).	Retorcer ; <i>gtotz</i> .
Reirse ; <i>Gtzen</i> . — Hombre risueño ; <i>tzechgvuinic</i> .	Retozar ; <i>taghin</i> .
Relampaguear ; <i>lemlaghe<sup>t</sup></i> (activo).	Retozo ; <i>taghimol</i> .
Rempujar ; <i>ghtacoltay</i> (activo).	Reverenciar, voy. Adorar.
Remudarse ; <i>ghgheltay</i> (activo).	Reventar ; <i>xituc, xighat</i> . N.
	Revolcar ; <i>gbalelan, balalip</i> .
	Revolver ; <i>ghuy, gcapulan</i> . N.
	Rey ; <i>Aghau, Rey</i> .
	Rico ; <i>Culegh</i> .
	Rio ; <i>ucum</i> .
	Ripio ; <i>Chuchul</i> . — Astilla — <i>chuchulté</i> .



Saltar ; <i>ghilpug</i> .	Seguir ; <i>tzacpati</i> .
Saltar ; <i>xilut</i> N.	Sequedad ; <i>taquimal ozil</i> , (tiempo seco),
Salto ; <i>lutel</i> .	Seis ; <i>vuaquim</i> .
Salud ; <i>Cuzel, utzilal</i> .	Sellar ; <i>guetaldez</i> (ac- tivo).
Saludar ; <i>gchandez</i> (ac- tivo).	Sello o señal ; <i>netalil</i> .
Salutacim ; <i>Chandezil</i> .	Semblante ; <i>zeltil coghól</i> .
Salvacion ; <i>Coldayel</i> .	Sembrador ; <i>Tzumbag-</i> <i>hon</i> .
Salvar ; <i>Colez, gcolday</i> .	Sembrar ; <i>gtzun</i> (activo).
Sangrador ; <i>ghulogelvua-</i> <i>neg</i> .	Sementera ; <i>Tzunubil</i> .
Sangrar ; <i>ghul</i> .	Seña o muestra ; <i>vuina-</i> <i>ghem, vuinag</i> .
Sangre ; <i>Chichel</i> .	Señalar (o mostar) ; <i>vui-</i> <i>naghez</i> (activo).
Sangria ; <i>ghulogel</i> .	Señor ; <i>Aghau</i> .
Santa cosa , <i>Chul, utz</i> .	Señorio ; <i>Aghaulel</i> .
Santidad ; <i>utziial</i> .	Sentado ; <i>nacal, nacbil</i> .
Santiguarse ; <i>gpizazat</i> .	Sentarse ; <i>Macay, gnaqui</i> .
Sapo ; <i>pococ</i> .	Sentencia ; <i>Chaquelcop</i> . — il que sentencia ; <i>chaquelvuinic</i> .
Sastre ; <i>tzizom</i> .	Sentenciar ; <i>Gchaquix</i> .
Sastreria ; <i>tzicomoghel</i> .	Sepultura ; <i>muquenál</i> .
Sauce ; <i>yocol</i> .	Sereno (tiempo) ; <i>quepe-</i> <i>lozil</i> .
Sahumar ; <i>Chailtez</i> (ac- tivo).	Sermon ; <i>tzitzocop chulcop</i> .
Sahumerio ; <i>Chaiyel</i> .	Serpiente (Especie de) ; <i>tente pococ</i> .
Sazon ; <i>zoquel</i> .	Sesenta ; <i>Oxvuinic</i> .
Secreto ; <i>Macalcop</i> .	Sesos ; <i>Chinam</i> .
Segador ; <i>lucoghel</i> .	
Seca cosa ; <i>taquin, ghobin,</i> <i>hutul</i> .	
Secarse ; <i>Xlaquigh</i> . N.	
Segar ; <i>gluc</i> .	
Seguimiento <i>zacpatil</i> .	

1

2

3

4

5

Suave (al gusto); <i>butzan tagti</i> .	Sudor; <i>chiquil</i> .
Suavidad; <i>butzanib</i> . — al olfato; <i>butzan yutziel</i> .	Suelto; <i>Colezbil</i> .
Subida; <i>muyel</i> .	Sueño <i>buagel</i> .
Subir; <i>ximui</i> . — hacer subir; <i>gmuyez</i> (activo).	Sufrimiento; <i>cuchlicti</i> .
Suciedad; <i>papazil</i> .	Sufrir; <i>cuchvuocol</i> .
Sucio; <i>papaz</i> .	Suegro o suegra; <i>nidl</i> .
Sudar; <i>chican</i> .	Suelto; <i>tilpughem</i> .
	Sueño; <i>vuayel</i> .
	Suerte; <i>chulel</i> .

## T.

Tabla; <i>tenatè</i> .	Tela de manta; <i>olonil</i> .
Tacha; <i>paghenal</i> .	Temblar; <i>ghnic</i> .
Tachar; <i>pagh</i> (activo).	Temblor; <i>niquel</i> , <i>tini-</i> <i>nel</i> .
Tajar; <i>gcup</i> , <i>ghghoz</i> (activo).	Temer; <i>ghxi</i> .
Talega; <i>Chui</i> .	Temor; <i>xiel</i> .
Tambien; <i>icho talel</i> .	Templo; <i>zna Dios</i> .
Tañer instrumento; <i>ghtig</i> .	Tendero; <i>Chompolmal</i> .
Tan solamente; <i>tuquelnox</i> .	Tendré; <i>Oyto cum</i> .
Tapar; <i>gmac</i> (activo).	Tener; <i>ghapuy</i> , <i>ghquich</i> .
Tardauza; <i>aleghel</i> .	Tenerse para no caer; <i>Xipagh</i> (N.); <i>Ghpagham</i> (activo).
Tardarse; <i>xialeg</i> . N.	Tengo; <i>Oy cum</i> .
Tarde del dia; <i>tibiltic</i> , <i>tatibiltic</i> .	Teniente de Alcalde; <i>Zlocom Alcalde</i> .
Tartamudo; <i>chonti</i> . Tea; <i>togh</i> , <i>zaghal togh</i> .	Termino o fin; <i>laghem</i> .
Taza; <i>boch</i> .	Ternura; <i>Cunil</i> .
Tejer; <i>ghalam</i> .	Teta; <i>chuul</i> .
Tela de araña; <i>znom</i> .	



Tienda donde se vende; *Chonobalpolmal*.  
 Tiene oficio; *oy amtel*.  
 Tierra; *lum*.—Llana; *pu-chulum*.  
 Tinta; *Zibac*.  
 Tintero; *Yabuilzibac*.  
 Tirar saetas; *Gyabay*.  
 Tocar algo; *Ghpic, ghtig* (A.).  
 Tocino; *patchitom*.  
 Todo; *Zcotol*.  
 Todos los anos; *Zcotol avil*.  
 Todos los dias; *Zcotol cacal*.  
 Todo tiempo; *Zcotol ozil*.  
 Tomado de vino; *yacubel*.  
 Tomar; *Ghquich* (activo).  
 Tomarse las aves; *Zte-canzbà*.  
 Tomarse o Cargarse los burros, perros o toros; *Niuchzba*.

Torpe; *bol, bolbil*.  
 Torpeza; *bolbilal, bal*.  
 Tostar; *ghvugh, ghghbacumtes*.  
 Trabajar; *Xiamtè*.  
 Trabajo; *amtel*.  
 Traduccion; *zute*.  
 Traducido; *zutez*.  
 Traducir; *Nopez*.  
 Traer; *talez* (activo).  
 Traer per fuerza; *g*.  
 Tragar; *gbic*.  
 Tragar agna; *gch*.  
 Traidor; *ghotzcop*.  
 Trastornar; *ghvuc*.  
 Trasera; *pat, pati*.  
 Travesura; *ovil*.  
 Travieso; *ovilvuir*.  
 Traza; *nopel*.  
 Trazar en el e miento; *ghnop*.  
 Trazegar; *ghouts*.

Treinta; <i>laghunemzcha-vuinic</i> .	Tronido; <i>chauc</i> .
Trementina; <i>xuch</i> .	Tropezon; <i>tzuculinel, pozinel</i> .
Tres; <i>oxim</i> .	Tropezar; <i>ghetzuculin, ghpozin</i> (activo).
Tributario; <i>patanighel vuinic</i> .	Trueque; <i>ghelol</i> .
Tributo; <i>patan</i> .	Tuerto; <i>tzetsezat, maczat</i> .
Trigo; <i>caxlanixim</i> .	Tuetano; <i>chinbac</i> .
Trillar; <i>tecixim</i> .	Tupir la tela; <i>ghzec</i> .
Tripas; <i>biquil</i> .	Turbar; <i>ghzoc</i> .
Tristeza; <i>meanalaghel</i> .	Turbacion; <i>baquel</i> .
Trocar; <i>ghghelan</i> (activo).	Turbia (agua); <i>totol hoo</i> .
Troje de maiz; <i>tenal ixim</i> .	Turma (de animal); <i>tonil</i> .
Trompeta; <i>oquez — tocarla; coquezam</i> .	

## U.

Una cosa; <i>ghuntèc, ghun-ycpal</i> .	Un poco mas; <i>ghutucxam</i> .
Una vez; <i>ghunliquel, ghuntec, ghunyepal</i> .	Untar; <i>ghbon</i> .
Una vez sola; <i>liquel nox</i> . — Dos; <i>chaliquel</i> .	Urdir; <i>ghteomagh</i> .
Uncion; <i>ghuel, bonel</i> .	Urdiembre; <i>temalholonil</i> .
Unguento; <i>bompox</i> .	Usada (Cosa); <i>picbil</i> . — No la uses; <i>muxapic</i> .
Uno; <i>ghum</i> .	Usar; <i>gpic</i> .
Un par; <i>ghuchop</i> . — Dos; <i>chachop</i> . — Tres; <i>oxchop</i> .	Usura; <i>zgholtaquin</i> .
Un poco; <i>ghutuc</i> .	Uva (verde); <i>Tzehel Tzutzu</i> . — Uva de montes; <i>vuomol tzutzu</i> .



Virginidad; <i>tzeubal</i> .	espaldas ; <i>Ghvualac pati</i> .
Virtud; <i>utzubal</i> .	
Virtuoso; <i>utzubil</i> .	Vomitar; <i>Xehen</i> , (activo).
Viscocho; <i>Coxaxvuagh</i> .	Vomito; <i>Xehel</i> .
Voluntaria cosa; <i>Canoghel</i> , <i>Canoghibal</i> .	Voto ; <i>apcop</i> , <i>ghaccop</i> (vover).
Voluntad; <i>canoghel</i> .	Vuelta ; <i>lel</i> .
Volverse; <i>Xizut</i> ; (neutro) — <i>Gzutez</i> , (activo). —	Vuestro; <i>Avum</i> , <i>avunic</i> .
Volverla de dentro afuera; <i>Gbot</i> — V. las	Vuelta (cosa); <i>Tzutbil Zutezgezbilcop</i> .

## Y.

Ya (preposicion), ya viene; <i>taxtal</i> .	Ya quiere obras bien <i>tazcan lecpa</i> .
Ya va; <i>taxbat</i> .	Yelo ; <i>tail</i> .

## Z.

Zacate, voy. Paja.	Zancudo o moscardon ; <i>xenem</i> .
--------------------	--------------------------------------



les seuls qui aient pour but de satisfaire à des besoins imposés par la nature, — sont aussi les plus dignes et les plus nobles. Accomplis en plein soleil, au milieu des splendeurs de la création, ils ont quelque chose de sacré.

Ces occupations saintes, sortes de rites d'une religion universelle, se transmettent sans s'altérer, à travers les âges, à travers les révolutions : l'humanité y puise une jeunesse immortelle.

La civilisation, — œuvre des politiques, — a eu beau renverser le primitif ordre social, le travailleur rustique, descendu du sommet où la Justice avait marqué sa place, a conservé du moins les

prérogatives de la dignité morale , de la vigueur physique et de la pureté de race ; par lui se régénèrent les classes étiolées dans l'oisiveté et l'opulence.

C'est aux champs aussi qu'est la source de beauté où l'Art , affadi par les mièvreries mondaines , épuisé par des productions difformes , vient se retremper et se renouveler.

Au point de vue purement pittoresque, les gens livrés aux travaux de la campagne ont des expressions , des attitudes et des allures d'un caractère simple et fort , grave et presque majestueux , qui tient à la nature même de leurs occupations.

Le berger qui , un bâton à la main , rassemble son troupeau et lui commande de la voix et du geste ; le laboureur qui creuse un sillon profond dans la terre rebelle ; le semeur qui , les yeux fixés sur le sol entr'ouvert , y lance les germes de la moisson prochaine ; le moissonneur , armé d'une faucille , qui s'incline vers les épis dorés ; le faucheur qui , d'un bras agile , fait tournoyer sa faux ; le bûcheron qui brandit sa hache contre les colosses de la forêt ; la vanneuse qui crible le grain ; la jeune fille qui porte sur sa tête une gerbe blonde comme sa chevelure , et celle qui revient de la fontaine avec un vase sur l'épaule , ont une noblesse de mouvement , une fierté et une grandeur d'attitude qui en imposent et qui charment.

Ces figures-là ne cherchent pas à nous séduire par une élégance conventionnelle et apprêtée ;

siècle : chacun sait que les bergers enrubannés et les bergères vêtues de satin, qui folâtraient dans les compositions de Boucher, n'ont jamais connu d'autres champs que les pelouses royales de Marly et de Trianon. Les vrais paysans de ce temps-là ont été peints par La Bruyère .

« L'on voit certains animaux farouches , des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont hommes. Ils se retirent, la nuit, dans des

tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent aussi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

Ce sombre tableau a cessé d'être vrai depuis la Révolution française : nos paysans, devenus les égaux de ceux pour qui ils sèment et labourent, ont perdu les habitudes farouches des temps d'oppression ; ils n'inspirent plus le dégoût, et il est enfin permis de les peindre.....

Parmi les nombreux artistes que cette « nouveauté » a attirés, il en est trois qui se sont fait, en les traitant, une réputation hors ligne : ce sont MM. Courbet, François Millet et Jules Breton.

Courbet a peint les paysans avec une sincérité brutale ; Millet, avec une sorte de mélancolie sauvage et d'âpreté farouche ; Breton, avec une grâce sérieuse, une tendresse émue, une poésie grave, recueillie, presque solennelle.

## II.

*Misère et Désespoir, — La Faim, —* tels sont les titres des deux premiers tableaux exposés par Jules Breton, l'un en 1849, l'autre en 1850. Je n'ai pas vu ces peintures, mais je suppose qu'elles représentaient de petits drames intimes dans le genre des œuvres de Tassaert qui, à la même époque, obtenait un assez grand succès de larmes avec sa *Famille malheureuse*.



L'exposition universelle de 1855 fut favorable à Breton : les trois tableaux qu'il y fit admettre lui valurent une médaille et eurent les honneurs de la critique. Dans le *Lendemain de la Saint-Sébastien*, sorte de mascarade du moyen âge, on loua l'accentuation comique des physionomies et le pittoresque des costumes. Mais les deux autres compositions plurent tout particulièrement : les *Petites paysannes consultant des épis* furent admirées pour leur grâce naïve ; les *Glaneuses*, pour leur élégance rustique et pour la belle lumière dorée dont les enveloppait le soleil couchant.

Le succès qu'obtinent ces fidèles et poétiques reproductions de la nature indiquait à l'auteur la

voie qu'il devait suivre. Jules Breton se voua, dès lors, à peu près exclusivement, à la peinture des scènes villageoises. Toutefois, il hésita quelque temps encore dans la manière de les interpréter : il se demanda s'il devait en élaguer soigneusement tous les détails vulgaires et n'en reproduire que les côtés nobles et poétiques, ou bien s'il valait mieux pousser la sincérité jusqu'au bout, et copier la réalité telle quelle, sans autre réserve que de la choisir intéressante et pittoresque.

Il inclina d'abord vers ce dernier système et peignit, en s'y conformant, la *Bénédiction des blés* qui, du Salon de 1857, est passé au musée du Luxembourg.

### III.

C'est en Artois, dans sa province natale, que Jules Breton nous fait assister à la *Bénédiction des blés* : mais la scène se passe à peu près de la même façon dans toutes nos campagnes, et chacun de nous peut contrôler l'exactitude du tableau.

La procession se déroule en pleins champs, dans un sentier qui serpente à travers les moissons jaunissantes.

En tête, les jeunes filles, parées de la robe blanche et du voile des congréganistes, portent les unes des bannières, les autres des brancards surmontés de statues vénérées.

On voit venir ensuite des chantres en surplis sans manches, des diacres en dalmatiques, et des

le garde champêtre, tricorné en tête et sabre au poing, ainsi qu'il sied au représentant de la Force armée, écarte de la main gauche les enfants turbulents et le menu peuple qui suit sans ordre, comme un troupeau.

Le long du chemin, sur le passage du Bon Dieu, les femmes se prosternent en joignant les mains, les hommes mettent un genou en terre et baissent la tête. Seuls, les petits-enfants restent debout, comme si leur innocence leur en donnait le droit; ils lèvent les yeux vers le Saint Sacrement, lui tendent les bras et lui sourient.

Un soleil splendide éclaire cette solennité rustique et dore le paysage au fond duquel on aper-

çoit, au milieu des arbres, les premières maisons et le clocher du village.

#### IV.

La *Bénédiction des blés* est loin d'être une peinture irréprochable : la touche a quelque sécheresse et la couleur quelque monotonie, par suite sans doute de l'extrême diffusion de la lumière ; les têtes ne se modèlent pas toutes avec une fermeté suffisante et ne se détachent pas assez du fond ; le dessin, expressif et juste, manque de ce qu'on est convenu d'appeler le style.

Mais, cette part faite au feu de la critique, comment ne pas admirer l'ingénieuse et pittoresque distribution de la scène, l'extraordinaire variété des types, le caractère profondément individuel de chacun des nombreux personnages, et, par-dessus tout, la justesse des mouvements et la vérité pour ainsi dire parlante des physionomies ? On n'est sérieux, on n'est dévot, on ne s'agenouille, on ne s'incline, on ne se redresse, on ne marche de cette façon-là qu'au village.

C'est la nature même que l'artiste a prise pour modèle, et il l'a transportée sur la toile, sans songer le moins du monde à l'arranger et à l'idéaliser ; il a copié tout simplement ce qu'il a vu ; mais on remarque dans cette simplicité une telle force, une telle sincérité et une telle candeur d'observation, qu'on est ému et charmé comme par tout ce qui est naïf et honnête.

lièrement dans la jeune femme, coiffée d'un fichu rouge , qui tient par la main deux petits enfants , et dans les vierges vêtues de blanc qui , les cheveux tombants, les yeux baissés , portent sur des coussins de velours les instruments de la Passion.

Le *Rappel des Gilmanes* , expose la même année que la *Plantation du Culvaire* , accuse plus nettement encore ces tendances nouvelles. Cette œuvre capitale fut le point de départ d'une évolution définitive du talent de l'auteur.

Désormais , sans cesser d'être vrai , Jules Breton s'efforcera de dégager la poésie de la réalité ; il ne se contentera plus de satisfaire la raison et de rejouer les yeux , il aspirera à charmer les plus

déliçats et les plus nobles instincts de l'âme ; il visera , sans préméditation classique , à la beauté pure ; il s'élèvera insensiblement vers les sommets de l'Art.

## V.

Le *Rappel des Glaneuses* est une des compositions les plus vraies et les plus poétiques de Jules Breton.

C'est le soir : le soleil vient de disparaître derrière les arbres d'un grand bois ; une bande d'or marque sa trace lumineuse au-dessus de l'horizon et des lueurs roses , tendres et fugitives , embellissent d'un dernier éclat le ciel où apparaît le disque argenté de la lune.

L'heure est venue pour les pauvres glaneuses de suspendre leur maigre récolte. Le garde-champêtre , adossé à une borne de séparation , se fait un porte-voix de ses deux mains et hôte les retardataires. Les plus diligentes se mettent en route pour regagner leur chaumière , heureuses du chétif butin de la journée. En avant , se présente une belle fille , à l'air pensif , à la démarche lente et grave , portant une gerbe sur sa tête : les canéphores antiques n'étaient ni plus élégantes , ni plus fières.

Les figures de Breton n'ont , assurément , aucune prétention à rappeler les chefs-d'œuvre de l'art ancien ; elles sont d'une réalité toute moderne , quant aux costumes et quant aux types ; mais elles

figures de lueurs chaudes et flottantes, accentue les contours, simplifie les milieux et agrandit ainsi l'aspect général.

## VI

Tel est le premier feuillet, tel est le premier chant du poème dans lequel Breton a célébré, avec une émotion presque religieuse, les travaux des champs. A fort peu d'exceptions près, les tableaux qu'il a exposés depuis sont conçus dans le même sentiment grave et recueilli. A la noblesse de style des *Géorgiques*, ils joignent le caractère

tendre, mystérieux et profondément humain de la *Mare au Diable* et de la *Petite Fadette*.

La femme joue le principal rôle dans ces compositions qui, généralement, tendent plus à exprimer la grâce que la force.

Ce sont d'humbles villageoises qui sont les héroïnes de cette épopée de la vie rurale. Elles accomplissent leur labeur quotidien avec une rigidité silencieuse et pensive, avec une placidité mélancolique. Elles ont la chasteté, la santé et la sérénité. Elles sont gracieuses sans mièvrerie et portent leurs pauvres vêtements, leurs robes raccommodées, leurs fichus étroits et leurs capelines d'indienne avec une sorte de dignité naïve qui n'est dépourvue ni d'élégance, ni de grandeur.

Dans toutes les actions où l'artiste nous les représente, elles ont le geste si vrai, l'attitude si simple, le type si rustique et si local, qu'elles semblent fixées sur la toile sans le secours du pinceau et qu'on croit assister à la scène même.

Et telle est la poésie répandue par Breton dans ces peintures champêtres, qu'il nous intéresse aux actions les plus humbles et les plus vulgaires.

Il nous intéresse aux *Sarcleuses* (salon de 1861), qui se courbent vers le champ pour en arracher les mauvaises herbes ; à la jeune fille qui met en gerbe les tiges de *Colza* (1861) et à celle qui en crible la graine ; — à la robuste paysanne, en cotillon simple et grosse chemise de toile blanche, qui ramasse les épis de la *Moisson* (1867) ; — aux faneuses qui, à la *Fin de la Journée* (1865), se



crépuscule : — aux villageoises bretonnes qui , par un escalier creusé dans le roc , descendent vers une *Source , au bord de la mer* (1877) , et à celles qui lavent et jasant , accroupies autour du bassin de cette même source (les *Lavandières*, Salon de 1870 .

Il n'est pas une de ces compositions où l'on ne trouve quelque figure traitée par l'artiste avec un soin amoureux , quelque robuste paysanne plus belle que ses compagnes , et qui , sans affectation d'ailleurs , a , dans son attitude et son geste , quelque chose de sculptural.

Nous citerons , par exemple , la vanneuse de la *Recolte du colza* ; la jeune fille qui , dans le ta-

bleau de la *Source*, soutient, d'une main, une cruche sur sa tête et appuie l'autre main sur sa hanche; la faneuse qui, dans la *Fin de la journée*, s'appuie sur son râleau, et celle des *Sarcleuses*, qui est debout, la main derrière la taille, les yeux fixés vers le couchant, « semblable », a dit Maxime Du Camp, à une prêtresse du travail, disant sa prière intérieure au soleil, père de toute fécondité. »

Il faut signaler encore, pour l'austère fierté de la pose, la *Gardeuse de dindons* et la *Fileuse*, et aussi le paysan qui, dans le tableau intitulé les *Mauvaises herbes* (1869), soulève, au bout d'une fourche, un paquet d'herbes sèches auxquelles il a mis le feu.

## VII.

Breton n'a pas seulement traduit les côtés graves et solennels de l'existence agricole. Si, dans ses derniers ouvrages, il a évité les types comiques qu'il avait introduits dans la *Bénédiction des blés* et dans la *Plantation d'un Calvaire*, il a pris plaisir plus d'une fois à rendre l'animation joyeuse de certaines scènes champêtres : les *Vendanges à Château-Lagrange*, la *Source* et les *Lavandières* peuvent être citées, sous ce rapport, pour le mouvement et la gaîté de la composition.

Il s'est essayé aussi à retracer des épisodes dramatiques : l'*Incendie*, du Salon de 1861, est peint avec beaucoup d'énergie. L'empressement, l'acti-

de 1865, est un chef-d'œuvre d'exécution et de sentiment. Dans la grande salle d'une ferme, près d'une haute cheminée où flambent quelques tisons, une jeune fille tient un gros livre posé sur ses genoux ; elle fait la lecture à son aïeul, qui écoute attentivement, assis dans un vieux fauteuil vert, les yeux presque fermés, les deux mains appuyées sur son bâton. Comme toute la personne de ce vieillard respire l'honnêteté ! Et quelle grâce, quelle gentillesse, quelle candeur dans l'attitude de cette jeune fille, dans l'expression de son délicieux visage !

*Le Grand-Pardon breton*, exposé au salon de 1869, est une composition originale et savante.

Les diverses nuances de dévotion villageoise ont été saisies par l'artiste avec une rare finesse d'observation. La première fois que je vis cette peinture je traduisis en ces termes l'impression qu'elle me causa :

« Les paysans qui , nu-tête , un cierge d'une main, un chapelet de l'autre, défilent processionnellement entre deux haies compactes de villageoises en coiffes blanches, ont des airs de componction , des attitudes de recueillement admirablement rendus. On croirait assister à une fête du Moyen-Age, tant il y a de foi naïve et de ferveur chez ces braves gens. Il semble aussi que pour l'exécution de cette peinture, M. Breton se soit inspiré des tableaux que M. Leys, le célèbre artiste belge, a faits des mœurs et des types du XV<sup>e</sup> siècle. Le dessin a beaucoup de fermeté; la couleur est claire, tranquille, quelque peu monotone et grisâtre, surtout dans le fond, qui manque de profondeur. Les physionomies ont un caractère bien individuel, les vieillards qui ouvrent la marche ont une sorte de majesté patriarcale. Ça et là on aperçoit de charmants visages de femmes et des têtes d'enfants très-naïves. »

## VIII.

Ainsi, sans s'écarter de la réalité, sans abstraire ses idées dans de vagues généralisations, Jules Breton est parvenu, à force de volonté, à force d'esprit droit et ferme, à traduire l'austère poésie

toiles.

A ce compte, la peinture serait un bien petit art, et j'imagine que le grand peintre, le grand artiste célèbre, qui faisait part à admirer, dans les tableaux, quelque chose que leur taille inaccoutumée.

Examinons donc en quoi ces toiles se distinguent de celles qui les ont précédées.

## IX.

Deux jeunes villageoises sont allées, ce matin, puiser de l'eau à la Fontaine, au milieu des prés et qu'entourent

L'une d'elles, accroupie dans une attitude très-vraie, sinon très-académique, incline sa cruche de grès sous l'eau qui tombe. Ses mains, crispées par un mouvement d'une grande justesse, n'ont aucune prétention classique. Sa chevelure disparaît sous un serre-tête blanc. Son profil, à la fois malicieux et naïf, se renverse en arrière. Elle lève les yeux vers sa compagne et semble lui adresser la parole.

Celle-ci est debout et se présente de face, le bras gauche appuyé sur le haut de la tête, la main saisissant l'anse d'une cruche que le bras gauche replié soutient en équilibre sur l'épaule. Elle incline légèrement son visage doux et pensif; elle écoute. Une coiffe blanche, d'où s'échappent de petites boucles de cheveux châtons, un fichu jaunâtre, un corsage noir emprisonnant une taille svelte et chaste, une jupe bleue, d'étoffe grossière, ramassée autour des jambes, — tel est le costume de cette vierge bretonne, belle de sa jeunesse et de sa candeur, gracieuse sans afféterie, agreste sans trivialité! Elle a les bras et les pieds nus; les formes en sont fermes et robustes, et en même temps pleines de délicatesse.

La *Jeune fille gardant des vaches* a le même costume, la même gracilité juvénile, le même air sérieux que la précédente. Elle est assise sur l'herbe, à l'ombre d'un gros arbre, la main droite appuyée à terre et soutenant le poids du corps qui s'incline de ce côté, la main gauche, sur les genoux, tenant une baguette. Elle paraît peu

agrandi ses pensées. On peut l  
leurs , de n'avoir fait aucu  
vieux errements de l'école, d'a  
modèles toute leur rusticité,  
le profil d'une vachère bretonn  
caractère tout opposé à celui  
n'est pas indigne de la grande

X.

A la différence de tant d'a  
lorsqu'ils ont trouvé une not  
pètent indéfiniment, M. Bre  
quête de sujets nouveaux. Son

*Saint-Jean*, qui a figuré au salon de 1875, ne rappelle en rien ses œuvres précédentes; il représente, enveloppée des ombres diaphanes d'un crépuscule d'été, une scène des plus animées et des plus joyeuses.

Sept jeunes paysannes dansent, pieds nus, autour d'un feu qui flambe dans un sentier, au milieu des prés. Elles mettent à cette ronde un entrain et une vigueur qu'on ne rencontre qu'aux champs. Les bras se tendent, les pieds rasent la terre; les jupons se gonflent, les fichus se soulèvent, les chemises blanches dessinent les fermes contours de la gorge; les cheveux s'échappent, en mèches folles, des bonnets et des mouchoirs; les visages se colorent et s'épanouissent; les chansons se croisent, les rires éclatent. Une jolie blonde renverse la tête en arrière, comme si elle allait se pâmer; une brune robuste, vue de dos, maintient fermement la régularité de la ronde et semble en être le pivot; d'autres s'abandonnent au tourbillon et nous lancent, de côté, des regards pleins de malice.

Les silhouettes des danseuses se détachent en vigueur sur un ciel marbré de rose, qu'effleurent quelques fugitifs rayons d'or venus de l'horizon et où se dessine le pâle croissant de la lune. La campagne se déroule vers la gauche, pleine de silence et de mystère; les prairies se voilent et les fleurettes s'endorment. Sur la droite, au contraire, on aperçoit d'autres feux et d'autres rondes, et des gars qui soulèvent avec des fourches des



rallinement de poésie un peu trop accentués.

Le premier de ces tableaux représente une paysanne, en jupon rouge et châle noir, montée sur un âne et qui se retourne pour regarder un immense arc-en-ciel dessiné sur le fond lugubre d'un ciel chargé de pluie. Il y a quelque maniérisme dans l'attitude, l'expression et le costume même de cette paysanne.

La jeune villageoise et le gars sentimental qui, dans l'autre tableau, sont arrêtés en face l'un de l'autre, de chaque côté d'un ruisseau, au milieu des vapeurs roses de l'aurore, ne sont pas exempts non plus de maniérisme; mais ici, du moins, — a fait judicieusement observer M. Paul

Mantz, — « la poésie mystérieuse de la lumière hésitante est traduite avec la sincérité d'un observateur qui connaît tous les aspects de la nature et qui volontiers y mêle son âme. »

## XII.

M. Jules Breton a célébré les *Champs et la Mer*, dans un volume de vers, d'un charme très-pénétrant, et qui montre combien est vif son sentiment de la Nature, combien est sincère son amour de la Beauté rustique. Ce poète, ce peintre appartient à la meilleure école : il a pris pour guide la Vérité, mais il ne perd jamais de vue l'Idéal. Les paysans qu'il a pris pour modèles, ils les représente tels qu'ils sont ; mais il sait choisir l'heure et l'action où ils se montrent sous des aspects attrayants et poétiques ; il ne leur prête pas des costumes, des attitudes ou des expressions de fantaisie, mais il sait découvrir et retracer les plis sévères des vêtements de travail et la richesse pittoresque des haillons, la vigueur et la grâce des mouvements ingénus, les joies naïves et les mélancolies inconscientes d'une vie écoulée au sein de la nature. Ses compositions sont toujours empreintes de tendresse et d'émotion : c'est ce qui leur donne un si grand charme et leur assure une place si distinguée parmi les productions de l'école française contemporaine.



acquis, par leur talent ou leur  
réputation plus ou moins et  
rouennais est de beaucoup le  
s'explique sans peine. Ville  
capitale de la province, siè-  
important, Rouen a de long  
son sein des éléments de natu-  
siciens, et à leur permettre  
une action fécondante. La n-  
drale, dont les origines remon-  
le Puy de Sainte-Cécile et  
diques de composition mus-  
Rouen, et enfin le théâtre.  
siècle dernier: voilà autant d'

tribuèrent à doter de chanteurs, d'instrumentistes, et même de compositeurs, la grande cité normande, en même temps qu'à former chez elle un public pour les apprécier.

Un prêtre érudit, l'abbé Langlois, chanoine honoraire de Rouen, a dessiné en traits rapides, il y a de cela une trentaine d'années, l'historique de la maîtrise de la métropole, au relèvement de laquelle il s'était employé avec ardeur. D'actives recherches dans les archives capitulaires lui permirent de dresser la liste complète des maîtres de musique de la cathédrale, et celle, aussi exacte que possible, des organistes. Les faits et gestes de ces artistes, qui constituent en quelque sorte les annales de la musique religieuse à Rouen, fournirent à l'abbé Langlois la matière de son discours de réception à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts, établie dans l'ancienne capitale normande (1). C'est là, sans nul doute, un travail intéressant ; on y constate à la fois le mérite de l'investigateur et le talent du conteur, qui sait dire beaucoup de choses en peu de mots. Ce n'est là, néanmoins, qu'un simple précis historique, un guide sûr pour quiconque voudra reprendre ce sujet, et étudier plus à fond la vie et les œuvres de chacun des musiciens de la métropole rouennaise.

L'intérêt qu'exciterait une semblable étude ne

(1) V. le *Précis analytique* des travaux de l'Académie de Rouen, pour l'année 1850.

rents volumes de son *Recu*  
voici la liste : 1° *Ad plac*  
n° 20, 1642. — 2° *Confundat*  
id. — 3° *Eripe me Domine*,  
1643. — 4° *Domine refugu*  
5° *Verba mea auribus perc*  
id. — 6° *Salvum me fac Dei*  
1645. — 7° *Jubilate Deo*, id.

Voici le titre exact de ce  
quel nous montre Henri Fr  
tions de maître des enfant  
Dame de Paris : « Missa sex  
moduli . *Jubilate Deo*, aut  
presbytero, canonico S. Ar

clesia Parisiensi, et nuper puerorum chori in eadem Ecclesia magistro. »

Les formes du contrepoint n'excluent pas, dans la musique de Frémart, le caractère mélodique des parties; il y a même en certains passages, une expression bien marquée.

### III. — LESUEUR.

Né à Rouen, dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, Jacques Lesueur fit ses études musicales à la maîtrise de la cathédrale, dont la direction lui fut confiée en 1667. Ce fut lui, paraît-il, qui introduisit dans cette église la musique religieuse en style concerté, musique dont l'exécution réclamait l'accompagnement de l'orgue et des violes.

Lesueur ne manquait ni de talent ni de savoir; mais il avait le défaut de trop sacrifier au goût de l'époque. Il fut, en 1683, un des huit musiciens désignés par Louis XIV comme pouvant prétendre à l'une des quatre places de maître de la chapelle royale, nouvellement créées. Castil-Blaze a raconté, avec sa faconde toute méridionale, et en enjolivant quelque peu les faits, la mésaventure qu'essuya le musicien rouennais en cette circonstance (1). J'abrègerai son récit en disant qu'avant de prendre part au concours qui devait déterminer le choix

(1) V. l'ouvrage intitulé : *Chapelle-musique des rois de France*; Paris, Paulin, 1832, in-12.

ALL INFORMATION CONTAINED HEREIN IS UNCLASSIFIED  
DATE 08-22-2001 BY 60322 UCBAW

[illegible]

1. The first step in the process is to identify the problem or issue that needs to be addressed. This involves gathering information and understanding the context of the problem.

donner pour successeur un compositeur d'opéras, François Lalouette, élève et collaborateur de Lully.

Lesueur a publié l'ouvrage suivant, dont le titre est ainsi rapporté par de Beauchamps, dans ses *Recherches sur les théâtres de France* : « *Le mariage de Flore et du Printemps*, comédie en musique, en forme de ballet, dédiée à Mgr Colbert, coadjuteur de Rouen, par Lesueur, maître de musique à Rouen, en cinq actes. 1680, Rouen, Louis Cabut. »

#### IV. — BOYVIN.

Au temps où Lesueur dirigeait la maîtrise de Rouen, c'est-à-dire en 1674, l'orgue de la cathédrale, tenu par Germain Yart, vint à se trouver vacant. Un concours fut ouvert pour la nomination d'un nouvel organiste ; il eut lieu en présence d'une commission de chanoines, qui s'étaient adjoint, comme juge principal, Henri Dumont, le célèbre maître de la chapelle du roi.

Deux concurrents se distinguèrent surtout dans cette lutte : un nommé Maréchal, organiste très-habile, et un artiste du nom de Jacques Boyvin. Ils firent d'abord assaut de virtuosité sur l'orgue, dont chacun d'eux aspirait à devenir titulaire, après quoi le jury s'étant transporté dans la bibliothèque du chapitre, les concurrents se donnèrent réciproquement un sujet de fugue à traiter, sans le secours d'aucun instrument. Cette der-



mois.

Par ses lettres-patentes, datées du 12 décembre 1680, le roi Louis XIV permettait à Jacques Boyvin, organiste de l'église cathédrale de Notre-Dame de Rouen, « de faire graver, imprimer, vendre et débiter les pièces d'orgues et clavesin par lui composées. Boyvin ceda son privilège à Christophe Ballard et lui livra toutes ses compositions pour l'orgue. Elles furent reparties en

(1) Ces deux dates indiquent le temps pendant lequel Radulphe de Saunne a exercé ses fonctions à Rouen. Il en est de même pour les dates qui accompagnent le nom de Titelouze.

deux livres, qui parurent l'un et l'autre en 1700. L'extrait du privilège porte : « Achevé d'imprimer le dernier décembre 1699. C'est donc avec la dernière année du XVII<sup>e</sup> siècle que commençait le maigre délai de six ans imposé aux contrefacteurs par la volonté royale (1).

Il n'avait été publié jusque-là, en France, qu'une faible quantité de musique d'orgue. Aux œuvres de Titelouze, de Nicolas Gigault et de François Couperin (2), qui composaient à peu près tout le bagage imprimé des organistes français, vinrent s'ajouter les pièces d'orgue de Jacques Boyvin, lesquelles ne firent point mauvaise figure vis-à-vis de leurs aînées.

On trouve en tête du I<sup>er</sup> livre une page assez curieuse, au point de vue de l'histoire de l'art : c'est un « Avis au public, concernant le mélange des jeux de l'orgue, les mouvements, agréments et le toucher. » Là reprend vie, à nos yeux, l'orgue du XVII<sup>e</sup> siècle, avec ses sonorités criardes et pointues, avec ses jeux de menue taille, tierce, quarte, nazard, larigot, etc., sorte de piment musical dont l'organiste assaisonnait ses jeux de fonds. Voici, d'autre part, le cromorne, les cornets, si délaissés aujourd'hui ; voici encore la *voix*

(1) Voici l'intitulé de ces publications : 1<sup>o</sup> « *Premier livre d'orgue, contenant les huit tons à l'usage ordinaire de l'Église*, composé par J. Boyvin, organiste de l'église cathédrale de Rouen » ; à Paris, chez Christophe Ballard, etc., 1700 ; in-4<sup>o</sup> obl. — 2<sup>o</sup> « *Second livre d'orgue, contenant*, etc. » id., id.

(2) Oncle de François Couperin, dit *le Grand*.







intérêt, non-seulement à celles de Hændel ou de Jean-Sébastien Bach , mais encore aux fugues de certains maîtres d'ordre secondaire , il ne faut pas s'en étonner , étant donnée l'époque où vécut Boyvin. Mais cela ne prouve pas non plus qu'il ait ignoré , comme le prétend Fétis, le mécanisme propre à ce genre de composition. Il traitait le style fugué à l'instar de ses devanciers, et voilà tout.

Je donne ici , comme spécimen du faire de Boyvin, dans le style lié, un prélude du 7<sup>e</sup> mode, extrait de son second livre d'orgue, et transcrit en notation moderne. On y remarquera certaines dispositions harmoniques en avance sensible sur le goût de l'époque, tandis que la mélodie, surtout dans les dernières mesures , porte visiblement sa date de naissance.

Ce second livre, dédié par l'auteur « à Monsieur Turgot, chevalier-seigneur de La Tillaye », présente un intérêt spécial, en ce qu'il nous fait connaître Boyvin sous un nouveau jour, c'est-à-dire comme écrivain didactique. Ce livre, en effet, est précédé d'un *Traité abrégé de l'Accompagnement pour l'orgue et le clavessin, avec une explication facile des principales règles de la composition, une démonstration des chiffres et de toutes les manières dont on se sert ordinairement pour la basse continue*. Le traité pêche peut-être par excès de concision dans la partie théorique ; mais les exemples en sont parfaitement écrits. Séparé des pièces d'orgue auxquelles on l'avait

temps lui ait manqué pour ajouter  
théoricien à celui que s'étaient  
quis l'organiste et le compositeur

## V. — DAGINCO

A Jacques Boyvin succéda  
court (1). Né à Rouen en 1684  
de la maîtrise de la cathédrale

(1) Fétis lui donne les prénoms de *J*  
*Langlois* y a préféré celui de *François*,  
de la cathédrale de Rouen

ensuite organiste de l'abbaye de St-Ouen. Dagincourt demeura pendant cinquante-deux ans, c'est-à-dire de 1706 à 1758, titulaire de l'orgue métropolitain ; mais comme, à l'exemple de ses principaux confrères, il pratiquait hardiment le cumul, il eut souvent à se faire suppléer dans ses fonctions.

Vers 1720, en effet, il obtint au concours l'orgue de Saint-Merry, à Paris ; et, en 1727, un nouveau concours lui assura une des places d'organiste du roi. Peut-être Dagincourt ne voulut-il pas bénéficier des avantages que lui concédait le premier de ces deux succès ; ce qui est certain, c'est que, publiant en 1733 un livre de pièces de clavecin, et faisant figurer sur le titre, à la suite de son nom, l'énonciation de ses diverses places, il s'abstient de citer celle de St-Merry. Voici, du reste, le titre de cette publication : « Pièces de clavecin, dédiées à la Reine, composées par *M. d'Agincour*, organiste de la chapelle du Roy, de l'église métropolitaine de Rouen et de l'abbaye royale de St-Ouen. Premier livre, gravé par l'r. du Plessy. A Paris, chez Boivin, rue St-Honoré ; Le Clerc, rue du Roule, et à Rouen, chez l'auteur, rue des Chanoines. »

Ce dernier détail dit assez que Dagincourt avait maintenu sa résidence à Rouen ; selon toute probabilité, il n'habitait Versailles que durant le temps où son service l'appelait à la chapelle du roi (1).

(1) En 1727, il fut désigné pour faire son service dans le



## VI. — BROCHE

Laurent Desmasure, de Marseille, occupa après Dagincourt la place d'organiste de la cathédrale. Artiste de talent, il aimait la chasse presque autant que la musique; cette ardeur cynégetique faillit même lui coûter cher; se livrant un jour a

mois d'octobre seulement. *L'État de la France*, pour cette même année, nous apprend que son traitement annuel, comme celui de ses collègues, s'élevait à 600 livres.

(1) *Essai sur la musique, etc.*, t. III, p. 399.

son exercice favori, son fusil vint à éclater et lui enleva trois doigts de la main gauche. Notre organiste voyait sa position fortement compromise ; par bonheur, un habile mécanicien, auquel il eut recours, trouva moyen de lui ajuster de faux doigts, ingénieusement façonnés ; et, le travail aidant, Desmasures parvint à se servir de ses doigts mécaniques avec autant d'aisance et d'agilité qu'il le faisait des autres. L'authenticité du fait est attestée par Laborde (1), qui avait eu l'occasion de voir et d'entendre l'artiste, après son accident.

Desmasures exerçait depuis quelque temps déjà les fonctions d'organiste à la cathédrale de Rouen, lorsqu'arriva à la maîtrise une nouvelle recrue, un jeune garçon dont il allait bientôt faire son élève, et cela sans songer peut-être qu'il travaillait à former son futur successeur.

C'était un enfant du peuple, Charles-François Broche. Son père, un ouvrier, remplissait les fonctions de bedeau à l'église St-Étienne-des-Tonne-liers ; lui-même était né sur cette paroisse, le 20 février 1752.

Les dispositions musicales du nouvel enfant de chœur se manifestèrent très-nettement dès les premiers temps de son séjour à la maîtrise ; ses progrès rapides et la supériorité dont il ne tarda pas à faire preuve vis-à-vis de ses camarades attirèrent l'attention de Desmasures ; il vit là un

(1) *Loc. cit.*, t. III, p. 413.

présenta Broche au P. Martini, dont l'école brillait alors de tout son éclat. Sous la direction de ce savant maître, Broche se rendit familiers les procédés du contre-point et de la fugue ; il couronna ses études en se faisant recevoir, après avoir subi les examens de rigueur, membre de l'Académie philharmonique de Bologne. Il parcourut ensuite l'Italie, visita Rome et Naples, puis rentra en France, fit un nouveau séjour à Lyon, et revint enfin dans sa ville natale, après cinq ans d'absence.

Le moment était bien choisi : Desmasure venait de prendre sa retraite, la place d'organiste de la cathédrale allait être mise au concours ; Broche n'hésita pas à se mettre sur les rangs.

Le concours eut lieu le 18 août 1777 ; malgré le talent déployé par ses adversaires, Montau et Morisset, Broche obtint l'unanimité des suffrages et fut mis en possession de l'orgue qu'avait occupé pendant dix-neuf ans son ancien maître.

Ce fut là pour lui le point de départ d'une réputation sérieuse, justifiée par la valeur de l'artiste. Séjan et Couperin, avec lesquels il était demeuré en relations épistolaires, le tenaient en grande estime ; ce dernier disait de Broche « qu'il écrivait des doigts sur le clavier. » Et, dans une lettre qu'il lui adressait en octobre 1782, il s'exprimait ainsi : « J'ai eu bien du plaisir, il y a « quinze jours, de rencontrer quelqu'un à Ver- « sailles. C'est M. Platel, superbe basse-taille de « la chapelle, qui arrivait de Rouen, encore plein « du plaisir qu'il venait de goûter avec vous. Il « m'a parlé d'un *Inviolata* que vous avez touché « pour lui. Où étais-je ? » Balbastre, l'éminent organiste et claveciniste, tant admiré du public parisien, doit être cité également parmi les correspondants de Broche, lequel ne manqua pas de se créer aussi d'importantes relations dans le monde aristocratique. Le duc de Bouillon le nomma son claveciniste et lui offrit une pension, que Broche, jaloux de conserver son indépendance, ne voulut pas accepter.

Son jeu brillant et la richesse de ses improvisations lui attiraient fréquemment des auditeurs du dehors ; les organistes parisiens, eux-mêmes, faisaient volontiers le voyage de Rouen pour

se livra avec assez d'ardeur au travail de la composition. Il publia successivement trois livres de sonates pour clavecin ; le premier, dont j'ignore la date de publication, fut dédié par lui au cardinal de Frankenberg, archevêque de Malines (1). Le deuxième livre parut en 1782, sous ce titre :

(1) C'est sans doute à propos de cette publication que furent insérés, dans les *Affiches de Normandie*, du 18 février 1780, les vers suivants en l'honneur de Broche

Oui, la touchante harmonie	Mais le Dieu qui te l'inspire
Desertera le céleste séjour	De l'immortelle se rit,
Pour apprendre en cette vie	Si, près d'elle en son empire,
Ton art, seul digne de sa cour :	Lui-même ne te conduit,
	Par M <sup>me</sup> ***

*Sonates pour le clavecin, avec accompagnement de violon, ad libitum, dédiées à S. A. S. Mgr le duc de Bouillon* (Paris, Bignon). Le troisième livre, publié en 1787, est intitulé : *Trois sonates pour le clavecin, violon ad libitum* (Paris, Boyer). Parmi les œuvres de Broche qui n'ont point été gravées, figurent des concertos de clavecin, des trios, quatuors, cantates, etc. Ses canons, composés sur des paroles bachiques, étaient très-prisés des amateurs ; on vantait surtout celui qui commençait par ce vers : *Buvons, amis, et vidons ce flacon*. Tous sont demeurés inédits.

Si bien fondée qu'ait été la réputation acquise à Broche par son talent d'exécutant et par ses œuvres musicales, elle était destinée, comme toutes les réputations secondaires, à s'éteindre avec le temps ; et si le nom de Broche n'est point oublié, s'il a survécu à celui qui le portait, c'est qu'avant tout il nous rappelle le musicien qui fut le premier maître de Boieldieu. Il faut l'avouer pourtant : si le pauvre Broche avait pu prévoir de quelle singulière façon sa mémoire serait transmise à la postérité, il n'eût été que médiocrement flatté de l'honneur que lui faisaient les parents du futur auteur de la *Dame Blanche*, en lui confiant l'éducation musicale de leur fils. En effet, pour quiconque veut bien prendre au pied de la lettre ce qu'ont écrit, au sujet de Broche, la plupart des biographes de Boieldieu, la personnalité artistique de l'organiste rouennais se trouve complètement transfor-

en particulier le pauvre Boieldieu, en qui il n'avait pas su remarquer de dispositions pour la musique, et qui montrait, au contraire, une aversion assez prononcée pour la boisson. Or, comme dans les idées du père Broche, l'un n'allait pas sans l'autre, il en tira une conséquence toute naturelle : c'est qu'un homme qui ne savait pas boire ne saurait jamais composer; aussi ne fonda-t-il pas de grandes espérances sur son élève ».

Assurément, voilà un portrait aussi réussi que peu flatteur; mais que de retouches il aurait dû subir, pour être rendu conforme à l'original! Il eût

(1) Paris, Michel Lévy, 1857, in-18.

fallu d'abord remplacer cette épithète : *assez médiocre musicien*, qui dénote chez Adam une ignorance absolue des faits marquants de la carrière de Broche ; il eût été bon ensuite de consulter les dates, lesquelles auraient démontré qu'à l'époque où Boieldieu devint l'élève de Broche, c'est-à-dire vers 1785, celui-ci n'était âgé que d'environ trente-trois ans, et ne pouvait, par conséquent, être considéré comme un *vieil organiste*, ni mériter d'être appelé ironiquement : *le père Broche*. Ces remarques, seules, prouvent la légèreté et l'injustice du langage tenu par Adam. Mais Broche a eu d'autres détracteurs, plus ou moins bien renseignés, plus ou moins acerbes : Fétis, Jules Janin, J.-A. Délerue (1), G. Héquet, etc., ont raconté, en mainte historiette, les habitudes d'intempérance de l'organiste rouennais, et ses procédés brutaux envers son élève (2).

Est-il besoin de longues réflexions pour arriver à faire la part du vrai et celle du faux dans ces récits ? Je ne le crois pas. Évidemment, ce que l'on a écrit à propos de Broche repose sur un fond

(1) Celui-ci abuse aussi de la ridicule appellation : *le père Broche*. (*Boieldieu et les honneurs rendus à ce célèbre compositeur* ; Rouen, Périaux, 1836, in-8°.)

(2) M. Arthur Pougin a rapporté quelques-unes de ces anecdotes dans son livre, si complet et si intéressant, sur *Boieldieu, sa vie, ses œuvres*, etc. ; mais, en historien impartial, il a eu soin de les faire précéder d'un court exposé biographique, où le talent de Broche et son savoir se trouvent affirmés.



de respect pour la mémoire de son premier maître, et qu'il n'en parlait jamais qu'avec vénération. Mais voici qui n'est pas moins concluant : à une époque très-rapprochée de celle où Boieldieu gémissait sous la ferule de Broche, quatre ans au plus après la fameuse aventure de la tache d'encre sur le clavecin, aventure qui déterminait-on, la fuite de notre écolier vers Paris, le 8 avril 1793 enfin, Boieldieu donnait à Rouen un concert, dans lequel il jouait, avec Broche, un concerto composé par celui-ci. Le 13 mai suivant, le maître et l'élève paraissaient ensemble, dans un autre concert. Enfin, le 20 juin de la même

année, avait lieu un troisième concert, cette fois au bénéfice de Broche ; et le même duo de pianos y fut exécuté de nouveau par le bénéficiaire et le jeune Boieldieu (1). Dira-t-on qu'en ces circonstances le futur grand compositeur montrait une âme bien généreuse et pratiquait à un rare degré l'oubli des injures ? Ou bien n'est-il pas plus logique de croire que ces injures ont été quelque peu exagérées ? C'est ce dont je fais juge le lecteur.

Maintenant, que Broche ait eu un goût prononcé pour la dive bouteille, qu'il se soit montré un des fidèles habitués de la taverne du *Chaudron*, où l'on chantait ses canons bachiques, je veux bien l'admettre, jusqu'à un certain point. Il me semble pourtant que s'il fût devenu ce buveur endurci, ce *biberon*, qu'on s'est plu à nous représenter, il n'eût pas tardé à perdre la considération dont il jouissait parmi ses concitoyens. Or, en 1787, alors qu'il avait Boieldieu pour élève, nous le voyons dédier son troisième livre de sonates à M<sup>me</sup> Le Coulteux de Canteleu, laquelle n'aurait eu garde, assurément, d'accepter pareil hommage de la part d'un suppôt de Bacchus. Après la mort de Broche, survenue le 28 septembre 1803, le secrétaire de correspondance de la Société libre d'Émulation de Rouen, M. de Saint-Victor, s'empessa d'écrire

(1) Parmi les artistes qui se firent entendre dans ce dernier concert, figuraient Garat, le grand chanteur, et le violoniste Rode.

## VII. — RIQUEZ.

Je n'ai qu'un mot à dire au sujet de l'abbé Riquez (Lambert-Ignace-Joseph), qui eut Broche sous ses ordres, à la maîtrise de la cathédrale. Étranger par sa naissance à la Normandie, à la France même, l'abbé Riquez avait quitté le diocèse de Tournay, en Belgique, pour venir prendre à

(1) Elle a été publiée sous ce titre : *Notice historique sur le citoyen Broche, lue dans la séance du 15 frimaire an XII de la Société libre d'Émulation de Rouen, etc.* Rouen, imp. V. Guilbert, an XII, in-8° de 30 pages. Le même Guilbert a consacré à Broche une notice plus courte, dans ses *Mémoires biographiques et littéraires*.

Rouen le poste de maître de chapelle, qu'il occupa de 1764 à 1783.

Il y fit exécuter ses diverses compositions, une entre autres, dont le titre est ainsi libellé dans une sorte de livret imprimé, qui en contient à la fois les paroles latines et la traduction française :

« Motet composé par M. l'abbé Riquez, maître de la musique de l'église métropolitaine, à l'occasion de la rentrée solennelle du Parlement de Rouen, pour être chanté dans la grande salle du Palais par MM. les musiciens de la cathédrale, le lundi 14 novembre 1774 » (1).

On pourrait se demander si l'abbé Riquez n'avait point eu quelque intention maligne, en faisant choix, pour le motet qu'il se proposait de faire exécuter à ladite cérémonie, d'un texte débutant ainsi :

« Quomodo facta est meretrix, civitas fidelis, plena judicii? justitia habitabat in ea. »

La musique de ce motet ne nous est pas parvenue.

#### VIII. — GODEFROY.

La notice de l'abbé Langlois et la double liste par lui dressée s'arrêtent à la Révolution. Urbain Cordonnier, qui compta Boieldieu parmi ses enfants de chœur, y est cité le dernier comme maître

(1) Renseignement fourni par M. E. Thoinan.

demi-succès. En revanche, G se faire entendre à son tour, personnes présentes. Une réaction, ses amis se remuèrent sa place ; l'un d'eux publia, : *à Madame D...*, avec l'épigramme combat, on triomphe sans gloire dans laquelle se trouvaient racontées les péripéties du pseudo-concours. En somme, l'issue de cette

(1) Rouen, imp. Vincent Guilbert. 10 pages, série C. D. Cl... et pour aujourd'hui, m'a été communiquée par

l'avantage de Godefroy, qui cessa dès lors d'être inquiété. Il obtint sa nomination définitive, et il demeura en fonctions jusque vers l'année 1821.

Godefroy, ai-je dit, était élève de Broche ; il convient d'ajouter qu'il avait reçu primitivement des leçons de Desmasures. Cette succession d'artistes, éduqués les uns par les autres, dut créer, et longtemps maintenir, à l'orgue de la cathédrale de Rouen, certaines traditions de style et de goût, aujourd'hui disparues, grâce à l'évolution considérable qu'a subie l'art de l'organiste.

Alors que Boieldieu, son ancien condisciple, volait de succès en succès, ajoutant *Le Nouveau Seigneur à Jean de Paris*, et *Le Petit Chaperon rouge à La Fête du village voisin*, Godefroy poursuivait tranquillement sa modeste carrière, partageant ses instants entre le service de la cathédrale et la tâche trop ingrate du professorat. Il forma cependant quelques bons élèves, parmi lesquels je dois citer Pierre Fallouard, qui fut pendant quarante ans organiste de Ste-Catherine de Honfleur, et qui s'est fait connaître à la fois comme compositeur et comme écrivain musical.

Godefroy eut quatre fils. L'aîné, Adolphe, apprit l'harmonie et la composition sous la direction de Goulé, musicien distingué qui florissait à Rouen sous le premier Empire, et qui s'était formé, lui aussi, à l'école de Broche. Adolphe Godefroy succéda à son père comme organiste de la cathédrale ; il fut chargé, en outre, des fonctions de maître de musique des enfants de chœur. En 1844, il prit

Vers 1710, si l'on en croit Fétis, naissait, dans la capitale de la Normandie, Antoine Exaudet, connu plus tard comme violoniste et compositeur. Cette assertion de l'auteur de la *Biographie universelle des Musiciens* a décidé Theodore Lebrethon à admettre Exaudet dans sa *Biographie normande*(2 : mais il a signalé en même temps les avis contradictoires qui s'étaient produits au sujet du lieu et

(1) Le titulaire actuel du grand orgue de la cathédrale de Rouen est M. Aloys Klem, qui se montre le digne successeur des Lilebouze, des Boyvin et des Broche. C'est à son obligeance que je dois une partie des renseignements consignés dans cette huitième notice.

(2) Rouen, A. Le Brument, 1857-1861, 3 vol. in-8.

de la date de naissance de ce musicien : « Bien que M. Elwart, dit-il, ait écrit sur Exaudet un joli feuilleton anecdotique, dans lequel il fait naître ce personnage à Aix en Provence, en l'année 1735, et mourir en 1760, nous avons cru devoir nous ranger à l'opinion de M. Fétis, à cause de son autorité comme biographe. »

Cette autorité, nous le savons, est sujette aux défaillances ; et précisément, en ce qui concerne Exaudet, entre deux biographes, dont l'un fait du musicien un Normand, tandis que l'autre le tient pour Provençal, n'est-on pas tenté de donner raison au dernier ? Le caractère bien latin du nom, en dépit du barbarisme que crée sa désinence, annonce une origine plutôt méridionale que septentrionale.... Mais ce n'est pas là, je l'avoue, un argument sans réplique. Exaudet, en effet, a bien pu naître, à Rouen, d'un père provençal ou languedocien. Acceptons-le donc, nous aussi, pour Normand.

Quant à la date de sa naissance, on va voir que Fétis est, sous ce rapport, beaucoup plus près de la vérité qu'Elwart. Le *Mercure de France*, de janvier 1744, publiait l'annonce suivante : « On avertit le public que le sieur Exaudet, le fils, 1<sup>er</sup> violon de l'Académie de musique de Rouen, a composé six sonates pour le violon et la basse, dédiées à M. Chartrain de Bourbonne, président à mortier au Parlement de Bourgogne. Le prix est de six livres. Ces sonates se vendent chez Le Clerc, rue du Roule..., chez la v<sup>e</sup> Boivin..., et chez l'auteur,



Cependant, peu d'années devaient s'écouler avant qu'Exaudet abandonnât la position qu'il occupait à Rouen. En 1749, il entra à l'orchestre de l'Opéra : ses appointements, comme 1<sup>er</sup> violon, d'abord fixés à 400 livres, furent portés à 500 livres en 1751. Il devint par la suite violon solo et répétiteur des ballets. Il appartenait en même temps à l'orchestre du Concert spirituel, et figurait aussi parmi les symphonistes du Concert de la Reine.

Les sonates d'Exaudet, ainsi que ses autres compositions, sont oubliées aujourd'hui, ce qui

(1) Le même fait se reproduisit, quelques années plus tard, pour un des successeurs d'Exaudet au Concert de Rouen, le violoniste-compositeur Papavoine.

est resté de lui, ce qui a donné à son nom une sorte de célébrité, c'est un simple menuet, gracieux et franc d'allures. Ce menuet a été utilisé comme timbre par la plupart des faiseurs de couplets de l'époque. Vadé s'en est servi dans le *Suffisant* et dans le *Trompeur trompé*. Mais ce sont principalement les jolis couplets de Favart :

Cet étang  
Qui s'étend  
Dans la plaine,  
etc.

qui ont contribué à populariser le menuet d'Exaudet.

Cet artiste est mort en 1763, au dire de Fétis ; en 1760, si l'on en croit Elwart. *Adhuc sub judice lis est.*

## X. — CHAPELLE.

Chapelle (Pierre-David-Augustin), violoniste et compositeur, naquit à Rouen, non point en 1756, comme l'a écrit Fétis, mais bien en 1750, ainsi qu'il résulte de son acte de baptême, inscrit sur le registre de la paroisse St-Maclou pour ladite année, et dont voici la teneur :

« Le mardy dix-huit aoust a été baptisé par M. Harel, prêtre, sous-vicaire de cette paroisse, soussigné : *Pierre-David-Augustin*, né du légitime

au sujet de musiciens devenus célèbres. Les renseignements nous font défaut à cet égard, et je n'entreprendrai pas d'y suppléer par de longues conjectures. Disons donc tout simplement que le jeune Chapelle reçut à Rouen même ses premières leçons de musique, auxquelles s'ajouta bientôt l'étude du violon. Il apprit également l'harmonie et se livra à des essais de composition, dès qu'il crut pouvoir le faire.

Aussi lorsque, adolescent encore, il eut quitté Rouen pour Paris, où l'entraînait le désir de per-

(1) Je dois la communication de ce document à la sous-obligeance de M. H. Cusson, secrétaire en chef de la mairie de Rouen.

fectionner son instruction musicale ; et lorsqu'il eut obtenu la faveur, très-enviée en ce temps-là, de se faire entendre au Concert spirituel, ce fut à la fois comme virtuose et comme compositeur qu'il s'y produisit, c'est-à-dire en jouant ses premiers concertos de violon.

A peu près à la même époque, vers 1772, Chappelle entra à l'orchestre de la Comédie-Italienne, alors dirigé par Lebel, et prit place à l'un des pupitres de 1<sup>er</sup> violon, qu'il devait occuper pendant vingt ans (1). Sa vie artistique se partagea dès lors entre le service du théâtre, le professorat et la composition. Il écrivait surtout pour son instrument ; mais, désireux de travailler aussi en vue de la scène, il se mit en quête d'un livret d'opéra-comique, et finit par l'obtenir.

Toutefois, il ne pouvait espérer d'aborder, dès le premier pas, la Comédie-Italienne, où brillaient alors Monsigny, Grétry, Dezède, et autres musiciens de valeur. Ce fut donc au petit théâtre des Beaujolais qu'il porta son premier ouvrage, *la Rose*, lequel y fut donné en 1772, et, sans nul doute, avec succès, car le compositeur fut autorisé à tenter une seconde fois la fortune, au même théâtre, avec un nouvel ouvrage. Celui-ci était intitulé : *le Mannequin* ; il fut joué dans la même année que le précédent (2).

(1) Il appartenait également, comme 1<sup>er</sup> violon, à l'orchestre du Concert spirituel, dont il faisait encore partie en 1769.

(2) Le livret avait pour auteur Lieutaud.

1785. Suivirent sur la même scène : *le Double Mariage*, 1786; *les Deux Jardiniers*, 1787; *la Vieillesse d'Annette et Lubin*, paroles de Bertin d'Antilly, 1<sup>er</sup> août 1789; enfin, *la Famille réunie*, paroles de Favart fils, 6 novembre 1790. Ces divers opéras, tous en un acte, furent exécutés sous la direction du violoniste-compositeur La Houssaye, à qui Lebel avait cédé, en 1781, son archet de chef d'orchestre.

Fetis fait peu de cas des opéras de Chapelle : « La musique de tous ces ouvrages, dit-il, est faible et décolorée, celle de *la Vieillesse d'Annette et Lubin* a seule obtenu quelque succès. » Cette partition peut être regardée, en effet,

comme la pièce capitale de l'œuvre dramatique de Chapelle ; le *Mercure de France*, du 15 août 1789, en constatait la réussite en ces termes : « M. Chapelle, musicien de l'orchestre du Théâtre-Italien, a fort bien arrangé pour cet ouvrage des morceaux déjà connus ; ceux de sa composition qu'il y a semés ont été entendus avec plaisir, et font honneur à ses talents. »

Je ne connais qu'un seul des opéras comiques de Chapelle : *l'Heureux dépit*. Il débute par une petite ouverture , assez semblable à celles de Grétry ; c'est également dans la manière du maître liégeois que sont traités les airs et les morceaux d'ensemble, parmi lesquels il en est d'agréables, tels que le duo de Lisette et Frontin, et le quatuor ; mais cette musique, si gaie et si bien appropriée au sujet, pèche malheureusement par l'absence d'originalité. Les morceaux d'ensemble sont convenablement développés, et il en est de même de certains airs ; les autres ne sont guère que des vaudevilles. Les accompagnements ne manquent pas d'intérêt, et l'on y reconnaît la main d'un symphoniste expérimenté.

La partition de *l'Heureux dépit*, dédiée à M<sup>me</sup> de Pontcarré, « première présidente du Parlement de Rouen », et celle de *la Vieillesse d'Annette et Lubin*, ont été publiées à Paris, chez Deslauriers. La partition de *la Famille réunie* a eu pour éditeur Durieu.

Chapelle quitta , en 1792 , l'orchestre de la Comédie-Italienne , pour entrer au théâtre du Vaude-

*la Ruche*, qui fut, je crois, son dernier opéra.

Pour achever l'énumération abrégée des travaux de ce compositeur, il convient de dire qu'il publia, à différentes époques, six concertos de violon, six œuvres de duos pour le même instrument, et un assez grand nombre de sonates, airs variés et rondos.

Tout cela, joint aux œuvres dramatiques dont il a été fait mention, constitue, en somme, un bagage assez respectable, et qui méritait bien qu'on remit en lumière le nom du musicien rouennais, lequel mourut à Paris, en 1821.



PRIX DAN DE LA VAUTERIE

---

DE LA CONSERVATION

DES

SUJETS ET PIÈCES ANATOMIQUES

RAPPORT DU D<sup>r</sup> FAYEL



L'Académie avait mis au concours , pour le prix Dan de La Vauterie, la question suivante :

*De la conservation des sujets et pièces anatomiques.*

Cinq mémoires lui sont parvenus en temps utile, c'est-à-dire avant le 31 décembre 1884. Au nom de la commission chargée de les examiner, je viens vous faire connaître les conclusions que nous croyons devoir soumettre à votre approbation.

Tout d'abord, nous avons dû écarter du concours le mémoire portant cette épigraphe :

« La conservation des corps, *post mortem*, dans toute leur intégrité, est le sentiment le plus noble que nous puissions avoir. »

L'auteur, en effet, s'est fait connaître en le signant de son nom, accompagné de ses titres. Nous n'aurions donc rien à en dire si nous n'y avions



dont quelques unes, employ  
nos prosecteurs, nous per  
sans alteration et sans odeu  
mois d'ete, les cadavres dep  
dissection ou tenus en réserv  
la reprise des cours d'anatom

Ceci dit, moins pour rever  
ce procede que pour signaler  
dans les quatre autres me  
toute experience faite sur les  
trices de l'alcool methylique,  
men, ou plutôt arrivons au  
rapport. Car je ne crois pas d  
vous les quatre memoires qu

entrer, à propos de chacun d'eux, dans des détails spéciaux et arides, que votre Commission avait mission d'étudier, et qu'elle a étudiés consciencieusement. Mais je ne saurais m'empêcher de constater que le concours ouvert par vous sur un sujet qui, ainsi que l'écrit l'un des concurrents, « est non-seulement intéressant par lui-même, mais encore éminemment utile pour l'étude sérieuse de l'anatomie, base de toutes les connaissances biologiques », que ce concours, dis-je, nous a valu quatre très-bons mémoires, et que votre Commission s'est trouvée très-embarrassée pour les classer. Elle l'a surtout été pour déterminer le rang que doit occuper celui qui, d'après son ordre d'inscription, porte le n° 1.

En effet, ce mémoire, qui a pour devise : *Audaces fortuna adjuvat*, et qui nous a été adressé avec une caisse de pièces anatomiques, déposées par moi à l'Institut anatomique, se présente dans des conditions toutes particulières, sur lesquelles nous devons appeler votre attention.

Après quelques mots d'introduction, l'auteur nous dit : Ce travail se composera de trois chapitres. Dans le premier, je parlerai des embaumements, c'est-à-dire de la conservation indéfinie ; dans le second, je m'occuperai de la conservation des sujets destinés aux dissections, ou de la conservation temporaire ; le troisième traitera de la conservation des pièces anatomiques et anatomopathologiques, qui doivent figurer dans les musées et dans les collections.

cédés qui, selon lui, doivent être remplacés par celui qu'il intitule procédé de l'auteur, et que dans la seconde partie de son mémoire, divisée également en trois chapitres ayant la même rubrique que ceux de la première partie, il décrit dans tous ses détails.

Ces trois chapitres nouveaux sont traités de main de maître. Il n'y a rien à y reprendre, rien à y ajouter.

Mais quelque bon que soit ce procédé, sa description méticuleuse suffit-elle pour donner au mémoire une supériorité marquée sur ceux des trois autres concurrents ? Nous ne le croyons pas, et, très-probablement, si nous ne nous étions tenus

qu'à l'appréciation du travail manuscrit, en le comparant aux autres, nous l'aurons peut-être classé après eux. N'est-il pas évident, en effet, qu'en posant sa question, l'Académie demandait l'étude la plus complète que possible de tous les moyens de conservation, que ces moyens fussent connus, ou de nouvelle invention.

C'est ce qu'ont compris les auteurs des trois autres mémoires. Malheureusement pour eux, leur travail, quelque supérieur qu'il paraisse à celui de leur redoutable concurrent, ne peut faire que ce concurrent ne soit l'inventeur bien connu d'un procédé tellement excellent que, avec ou sans quelques modifications plus ou moins heureuses, il est à peu près universellement employé aujourd'hui, comme base des meilleurs liquides conservateurs. Or, comme eux n'apportent rien de nouveau, rien qui ressemble même de loin, et nous croyons que c'était possible, à une découverte si petite qu'elle soit, il nous paraît difficile de les mettre en première ligne, à moins que nous ne déclarions exclu du concours l'auteur du mémoire n° 1, parce qu'il s'est fait connaître.

Mais, en vérité, pouvait-il faire autrement, et est-ce sa faute si le nom du D<sup>r</sup> X., ainsi qu'il se désigne, est inséparable du procédé qu'il décrit comme sien. Peut-être eût-il mieux valu qu'il s'abstînt de citer à l'appui des services rendus par son invention, les récompenses obtenues par le D<sup>r</sup> X, aux expositions de Paris et de Cracovie,

L'idée ne pouvait donc pas nous venir d'exclure du concours le mémoire n° 1, sous prétexte que l'auteur s'était fait connaître malgré lui. Restait, en tenant compte de ce que nous lui avons reproché, à déterminer la récompense que nous devions lui accorder. Nous avons pensé que l'honneur d'avoir introduit dans la science un procédé, qui, de l'avis de tous, a réalisé un véritable progrès propre à faciliter considérablement les études anatomiques, mettait l'auteur du mémoire n° 1 dans des conditions exceptionnelles qui devaient lui mériter une récompense également exceptionnelle. Nous vous proposons donc de placer hors concours, en lui décernant un diplôme

---

d'honneur, le mémoire ayant pour devise : *Audaces fortuna adjuvat* et de nommer son auteur membre correspondant de l'Académie.

Quant aux trois autres mémoires, dont deux surtout sont remarquables, nous vous demanderons également de leur accorder à tous une récompense. C'est dire que nous concluons à diviser le prix de 1,000 francs entre les trois concurrents dans la proportion suivante : 400 fr. au mémoire dont la devise est : *Nihil potentius humores nostros corrumpit quam ipsa putrilago* ; 400 fr. au mémoire portant comme devise : *Ex ordine rerum nascitur cognitio*, et 200 fr. à celui écrit sous cette rubrique : *Labore libertas*. Quelques mots seulement pour justifier ce classement.

Le premier, qu'accompagnent trois aquarelles très-soignées, plus onze figures dans le texte, et dont l'envoi a été suivi de l'expédition de pièces anatomiques conservées par l'auteur, est évidemment l'envoi d'un travailleur, habitué aux préparations anatomiques et aux manipulations de l'amphithéâtre. Très-complet, très-clair, écrit avec une grande facilité, voire même avec une certaine élégance de style et de pensée, ce mémoire, qui ne se compose pas de moins de 113 pages grand in-8°, est subdivisé en dix chapitres très-bien ordonnés, dont le dernier comprend des expériences personnelles et les conclusions. Il se termine par un index bibliographique excessivement complet.

Je vous ai dit que votre Commission ne voulait pas, en faisant son rapport, suivre les auteurs pas à

devoir mettre l'introduction  
le pli cacheté qui renferme  
dant que nous puissions la  
encore une fois que la val  
mémoires ne nous permette  
prix entier. Il n'en reste pas  
*pares.*

L'auteur du mémoire avec  
*rerum nascitur cognitio*, est  
C'est de plus un concurrent  
et auquel très-certainement,  
juge par la texture de sor  
lières les sciences chimiques  
quées à la biologie.

Comme l'auteur du mémoire précédent, il a fait des expériences qui ont porté sur une série de fœtus à terme, immergés, sans injection préalable, dans un bain de glycérine ordinaire. Il décrit bien les phénomènes observés et en fournit une explication rationnelle, mais ces expériences, comme celles de son concurrent, sont trop limitées pour donner au mémoire une valeur intrinsèque. En revanche, l'exposition et la discussion des divers procédés connus est complète, bien faite, et son seul malheur, c'est de rester un peu confuse dans les conclusions. Je serais presque tenté de dire que l'auteur en sait trop sur le sujet qu'il décrit ; et en voulant condenser ses connaissances, il perd de sa netteté et de sa méthode analytique, sans racheter ce défaut par l'indication d'un procédé nouveau.

Ajoutons que pour lui les pièces sèches ne semblent pas devoir entrer en ligne de compte, car c'est à peine s'il en parle dans sa prédilection évidente pour les liquides conservateurs. Quoi qu'il en soit, nous répétons avec plaisir qu'en récompensant ce travail consciencieux, l'Académie fera justice.

Il en sera de même pour le mémoire ayant comme devise : *Labore libertas* : bien qu'il soit inférieur aux deux autres et qu'il partage avec eux le reproche qu'il me reste à leur adresser à tous, celui de n'être pas assez personnel.

La méthode d'exposition, très-claire, très-nette, employée par le dernier concurrent, rendrait



mandions, bien plus qu'une dissertation plus ou moins savante sur des moyens connus. A ce point de vue donc, le résultat du concours laisse à désirer. Mais le regret que nous exprimons, tout en diminuant évidemment la valeur des œuvres soumises à l'Académie, ne saurait nous empêcher de reconnaître une fois de plus que ces œuvres méritent récompense

Au besoin même, il justifierait celle exceptionnelle que nous proposons pour le mémoire n° 1 ; car lui, du moins, a le mérite d'une invention qui, si elle remonte à plusieurs années, possède en sa faveur la sanction d'une longue et fructueuse expérimentation, et qui a donné à son auteur

une célébrité que peut-être ses trois concurrents auraient pu lui disputer par une découverte nouvelle que l'Académie eût été heureuse d'enregistrer.

Les conclusions de ce rapport sont adoptées par l'Académie :

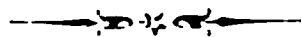
Un diplôme d'honneur (avec le titre de membre correspondant de l'Académie) est accordé au Dr Sigismond Laskowski, professeur à la Faculté de Médecine de Genève, auteur du mémoire n° 1 (*Audaces fortuna adjurat*).

Le prix de *mille francs* est ainsi partagé :

400 fr. à M. Maurice Notta, interne des hôpitaux de Paris, auteur du mémoire dont la devise est : *Nihil potentius humores nostros corrumpit quam ipsa putrilago*. — (N.-B. Une cruelle maladie a récemment enlevé à l'affection de sa famille et à la science ce jeune homme, qui promettait un très-brillant avenir) ;

400 fr. au Dr Delassus, de Lille, auteur du mémoire portant pour devise : *Ex ordine rerum nascitur cognitio* ;

Et 200 fr. au Dr Vigot, de Caen, auteur du mémoire portant pour épigraphe : *Labore libertas*.





# POÉSIES



EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL

DE LA

SÉANCE DU 13 MARS 1885

---

Le Secrétaire lit à la Compagnie le rapport rédigé par lui au nom de la Commission qui avait été chargée d'examiner les dix-neuf pièces envoyées au Concours de Poésie (*Éloge des fleurs*), ouvert par l'Académie de Caen à l'occasion du 50<sup>e</sup> anniversaire de la Société d'Horticulture.

Les trois pièces de vers jugées les meilleures par la Commission sont lues devant la Compagnie.

L'Académie regrette vivement d'être obligée d'écarter la pièce n<sup>o</sup> 5 (*Idylle fleurie*), portant pour épigraphe ce vers d'Eustache Deschamps : « *La fleur des fleurs, c'est madame m'amie* », pièce charmante et qui eût été classée la première, si elle ne se fût trop éloignée du sujet (*Éloge des fleurs*) imposé aux concurrents.

Elle décide ensuite que le prix sera décerné à la pièce n<sup>o</sup> 2, portant pour épigraphe : « *Le printemps revient d'exil* », avec cette réserve que des corrections seront demandées à l'auteur et consenties par lui.

*et mourir* ) est M<sup>re</sup> Madeleine Postel , à Vernon  
(Calvados). L'auteur de la pièce n° 3 est M. Paul  
Labbé , à Thiberville ( Eure )

— — — — —

# L'ÉLOGE DES FLEURS

Par M. Edmond SAUTEREAU.

---

• Le printemps revient d'exil. •

*Rossignol, virtuose  
Qui chantes à nuit close  
Dans l'épaisseur des bois,  
Adieu les jours moroses !  
Chanteur, voici les roses ;  
Fais résonner ta voix !*

*Fleurs des parterres et des plaines,  
Œillets, marguerites, verveines,  
Sœurs des femmes, ces fleurs humaines,  
Par l'amour et par la beauté,  
Bluets, muguets et primevère,  
A vous l'hommage du trouvère,  
Fleurs des halliers et fleurs de serre,  
Camélia, lis argenté.*



*Que papillons , abeille errante  
De nectar viennent se griser.*

*Réséda, lilas et pensée,  
Glycine au treillage enlacée,  
Glâseuls à la tige élancée,  
Jasmin, genêt saupoudré d'or,  
C'est, au printemps, sous les feuill  
Par vos doux trésors émaillées,  
Que l'oiseau, les ailes ployées,  
Sur son nid se couche et s'endort.*

*Par vous tout s'anime et s'égaie,  
Le vieux mur et la jeune haie,  
Landes, sillons, ruisseaux, futaie,  
Et la mansarde et le salon ;  
Et pour la fête d'une mère,  
Grande dame ou simple currière.*

*C'est dans votre grâce idéale,  
D'où le parfum d'avril s'exhale,  
Que l'amour revoit virginale  
La beauté qui charme ses yeux;  
Et ce qu'en mourant l'homme espère  
Pour sa tombe, parmi le lierre,  
C'est vous, ô fleurs, qu'une main chère  
Arrose avec un soin pieux.*

*Rossignol, virtuose  
Qui chantes à nuit close  
Dans l'épaisseur des bois,  
Adieu les jours moroses;  
Chanteur, voici les roses;  
Fais résonner ta voix !*

---

*Vous qui naissiez sous la rosée  
 Oh ! laissez-moi vous respirer !  
 Laissez un moment ma pensée,  
 Sur votre corolle posée,  
 De votre haleine s'enivrer ;  
 Et dans cette coupe éphémère,  
 Où l'oiseau boit les pleurs du ciel  
 J'aspirerai, fleurs de la terre,  
 La Fleur de Poésie au parfum éternel.*

*Sur la jeune et tendre verdure  
 Vous apparaissez au printemps,  
 Et votre éclatante parure  
 S'épanouit dans la nature  
 Sous le souffle amoureux des vent  
 Quand sous les neiges virginales  
 La terre est en deuil du soleil*

*Vous suivez notre destinée  
Dans la joie et dans la douleur :  
Sous une couronne embaumée  
Le front pur de la fiancée  
A plus de grâce et de fraîcheur ;  
Votre encens avec nos prières  
Monte sur les autels sacrés,  
Et dans les tristes cimetières,  
L'aube pleure avec vous sur nos morts adorés.*

*Dieu vous répandit sur la terre  
Pour en voiler la nudité,  
Comme des hauteurs de la sphère  
L'Idéal répand sa lumière  
Sur la sombre Réalité.  
Vous êtes la Grâce et le Rêve,  
Et, quand vous vous ouvrez au jour,  
La pensée humaine s'élève  
Dans une floraison d'espérance et d'amour !*

---

*Te souvient-il, chère  
De nos rêves de l'an 6  
Et de ce roman print  
Qui prit si vite sa fin  
Nous suivîmes, sous  
Un sentier que la côte  
Et ce fut une margue  
Qui me fit ton première*

*Plus tard, en poursuivant l'idylle  
Le long de ce même chemin,  
Un riant berceau de jasmin  
Nous offrit son discret asile ;  
— Et l'oiseau qui vint se poser  
Dans les branches de la tonnelle ,  
En nous effleurant de son aile,  
Entendit le bruit d'un baiser.*

*O le beau temps des fleurs écloses  
Et les merveilleuses moissons ,  
Quand nous allions dans les buissons  
Cueillir des baisers et des roses !  
Nous nous plaisions à saccager  
Les parterres avec furie . . . . .  
Mais à notre gerbe fleurie  
Manqua le bouquet d'oranger.*

*Maintenant que plus rien ne reste  
De ces beaux jours sans lendemain ,  
J'ai délaissé l'étroit chemin  
Qui grimpe sur la côte agreste.  
Mais, pour me rappeler toujours  
Notre idylle mélancolique ,  
Je garde comme une relique  
La chère fleur de nos amours.*

**Par M. Adolphe FAUVEL**

**Membre titulaire.**

---

Tu veux, jeune et follette amie,  
Que, briguant aussi les honneurs  
Du concours de l'Académie,  
J'ose en vers célébrer les fleurs.  
A ton vœu la règle est contraire  
Et je ne puis te contenter ;  
Mais nous allons beaucoup mieux fi  
Avec moi viens en récolter.

Je mets à sac lande boisée,  
Mont, val, bosquet, forêt, buisson  
Fleur sauvage ou civilisée,  
Tout fait nombre dans ma moisson  
Chez un amateur débonnaire  
(Rare oiseau) j'emplis un panier,

Enfin, ma vendange est complète ;  
Va, pour bien célébrer les fleurs,  
Il nous faut un digne poète,  
Il en surgira des meilleurs. . . . .  
Quoi des vers, des chants, des paroles,  
Pour vanter ce présent des cieux ? . . .  
Bois l'haleine de leurs corolles,  
De leur éclat repais tes yeux.

Chanter le lys, chanter la rose,  
Le blanc nénuphar des marais ! . . .  
C'est toujours chanter même chose,  
En grec, en latin, en français.  
Couvrir de noms toute une page,  
N'est-ce pas s'escrimer en vain ?  
Le manuel du jardinage  
D'un bout à l'autre en est tout plein.

Va-t-en chanter ailleurs, Musette,  
La fleur plaît sans ta fiction ;  
Il faut d'une chose parfaite  
Faire l'éloge en action.  
Pour subjuguier l'Aréopage  
Qu'elle aurait vainement tenté  
D'éblouir par son doux langage,  
Phryné dévoila sa beauté.



Taisons nos vaines poesies,  
Un mot en vaut cent : admirez !

Verse à ces fleurs, enfant rieuse,  
L'onde, aliment de leur fraîcheur.  
Mais la fleur la plus précieuse,  
C'est encore ta jeune pudeur.  
Crains qu'un fol amour la moissonne,  
Puis à l'hymen d'un cœur léger  
Livre, un jour, ta belle couronne  
Avec son bouton d'oranger.

---

# VARIA

**Par M. Paul BLIER,**

**Membre correspondant.**

---

## I.

### FRANÇOIS D'ASSISE ET LE ROSSIGNOL

Le frère des oiseaux, des agneaux et des loups,  
Le fakir d'Occident au cœur large, aux yeux doux,  
Que, pour prix de son zèle où la tendresse éclate,  
Jésus marqua cinq fois d'un douloureux stigmaté,  
François, qui voyageait, n'ayant pour compagnon  
Qu'un moine déjà vieux, saint homme un peu grognon,  
Arriva vers le soir dans une solitude,  
Et se mit à prier, selon son habitude.

La campagne, à ses pieds, déroulait ses grands plis  
Qu'effleurent du couchant les rayons affaiblis.  
Un fleuve au cours muet dans la plaine serpente.  
L'eau par places reluit dans l'ombre ; et sur la pente

Tout proche de la grotte où l'ascète à genoux  
Est en prière, un triple appel, puissant et dor  
S'élance, éclate et vibre, — et sous le ciel sans  
Monte un hymne aussi pur que les feux des é  
A ces divins accords, se redressant du sol,  
François a reconnu la voix du rossignol.

Joyeux et tout ému de l'aimable surprise :

• Frère Léon, dit-il au moine à barbe grise,  
• Écoutez cet oiseau qui vous provoque ! Il fa  
• Lui répliquer d'un chant en l'honneur du Très  
— • Je suis très-enroué ; ma fatigue est extrê  
• Et je dors, fit Léon ; répliquez-lui vous-mêm  
— • C'est juste, dit François ; et lui-même en  
En réponse à l'oiseau, le *Salve Regina*.

La nuit, pour écouter, redoubla son silence ;  
Et, sur le rameau frêle où son nid se balance  
Ravi d'aise, l'oiseau se tint silencieux.

Mais, quand l'*Amen* final s'exhala vers les cie

De nouveaux chants, aux chants à peine terminés  
S'enchaînaient sans relâche, en couplets alternés :  
Et d'une voix toujours plus haute et plus hardie  
L'oiseau jetait aux airs sa longue mélodie ;  
Et François, réveillant sa mémoire, en tirait  
D'harmonieux lambeaux où tout son cœur vibrait.  
Les hymnes les plus beaux du psalmiste y passèrent.  
Mais du saint, le premier, les forces se lassèrent,  
Et son chant s'éteignit, — tandis qu'au bord du bois  
L'oiseau, toujours dispos, chantait à pleine voix.

« Puisque tu m'as vaincu, dit François, je t'invite  
« A souper avec moi, mon frère ailé ; viens vite. »  
Le saint tendit la main, et presque au même instant  
Le rossignol s'y vint poser tout palpitant.  
L'ascète alors reprit d'une voix grave et tendre,  
En caressant l'oiseau qui semblait le comprendre :  
« Mon frère, nous avons tous deux, sous le ciel bleu,  
« Chanté de notre mieux, et fait monter vers Dieu  
« L'élan de notre cœur, comme un hymne à sa gloire.  
« Mais c'est toi qui sur moi remportes la victoire !  
« Ton souffle infatigable a des bois et des monts  
« Fatigué les échos et lassé mes poumons,  
« Et tu restes des nuits le chantre et le poète.  
« C'est bien, — et j'applaudis sans honte à ma défaite.  
« J'avais tort d'oublier, moi que le poids du corps  
« Cloue et retient au sol par des liens si forts,

#### HOMMAGE A V

Quand on a, soixante ans,  
Lutté pour rendre à l'art sa  
Quand on a, sans tarir, dà  
Versé toute son âme — annot

Quand on a fait rongir l'i  
Par l'admiration la haine q  
Que l'exil vous sacra propi  
On pégait cette grâce ang

Quand enfin l'on pressent, comblé d'ans et de gloire,  
Qu'un siècle qui fut grand va grandir dans l'histoire,  
Sous votre nom sublime à jamais abrité,

Et qu'entouré d'amis sur qui l'œil se repose,  
On passe de la vie à l'immortalité :

La mort n'est plus la mort, — c'est une apothéose.

---

# MARS

Par M. Paul HAREL.

Membre correspondant.

---

Des almanachs hésitants  
Mars a mis dans tous les temps  
Les pronostics en querelle ;  
Son caprice est sans pareil :  
Pluie ou vent, brouillard, soleil,  
Neige ou grêle.

C'est un mois extravagant ;  
Aujourd'hui, c'est l'ouragan  
Qui hurle dans ses trompettes.

Puis, pendant que le jour croît,  
Tout à coup revient le froid,  
Puis encore la bourrasque.  
Arlequin quotidien,  
Mars est un comédien  
    Bien fantasque,

Qui, dès le premier tableau,  
Se montre et joue avec l'eau  
Qu'il déverse en cataracte,  
Un drame torrentiel,  
Avec un bout d'arc-en-ciel  
    Dans l'entr'acte.

Colombine n'est pas là.  
Bientôt, en gai falbala,  
Du ciel elle va descendre ;  
En attendant, Arlequin  
Taquine ce vieux coquin  
    De Cassandre.

Au premier plan du décor  
L'ajonc montre ses fleurs d'or ;  
Les coudriers dans les haies  
Balancent leurs chatons neufs  
Sur la tête des houx, veufs  
    De leurs haies.



Aux murs servant de portants,  
On peut voir, de temps en temps,  
Des touffes blanches écloses  
Aux abricotiers hardis. —  
Et les pêcheurs étourdis  
Sont tout roses.

Pas de musique d'abord ;  
L'hiver a frappé de mort  
Les gosiers de la nature.  
Le coq chante le premier ;  
Il sonne sur son fumier  
L'ouverture.

Le merle siffle un solo ;  
Miaulant en trémolo,  
Le chat, qu'en vain l'on séquestre,  
Se lamente nuit et jour  
En attendant le retour  
Du printemps.

Fins gymnastes, les pigeons  
Font culbutes et plongeurs  
Dans la brume des aurores,  
Où défilent les vanneaux,  
Pareils à des dominos]  
Bicolores.

Courant du gîte au fourré,  
Le lièvre passe, effaré ;  
C'est le Pierrot de la farce.  
Pressant leur vol alanguï,  
Les grives s'en vont au gui,  
Bande éparse.

Déjà le houvreuil goulu  
Becquète un bourgeon velu,  
Le jette à terre et décampe ;  
Tandis que, danseur falot,  
L'écureuil passe au galop  
Sur la rampe.

La scène change à la fin ;  
Colombine en séraphin,  
Fendant la voûte azurée,  
Vient descendre au dénouement.  
Le Printemps fait brusquement  
Son entrée.

Devant le trou du souffleur,  
L'œil en feu, la joue en fleur,  
Colombine au bon parterre  
Chante le couplet final  
Du mélodrame hivernal  
Qu'on enterre.

C'est un gai *De Profundis*.  
Les violons dégourdis  
Chantent de façon discrète :  
Le bonhomme est trépassé,  
*Requiescat in pace*.

Turlurette !

Le poète émerveillé  
Et juste à point réveillé,  
Accomplit, tout en liesse,  
Son devoir de spectateur

Dans le décor du Printemps  
Il salue, en même temps,  
Le Créateur et l'aurore ;  
Dans les splendeurs du ciel bleu ,  
Il entrevoit le bon Dieu  
Et l'adore.

---

graphique sur Léon Dumont. — Shakespeare ou Bacon.

CHARENCEY (de). — Titre des seigneurs de Totonicapan.

CHATEL (E.). — Archives départementales, rapport du Conservateur.

CHAUVEY (Emm.). — La philosophie des médecins grecs.

COURTONNE. — Langue internationale néo-latine.

DANIE (J.). — Berceuse, pour piano. — Bagatelle, id. — Gavotte, id. — Berceuse, pour violon

Andante appassionato, id. — La dernière rose, id. — L'invitation à la valse, id. — Mazurka de salon, id. — Rêverie, id. — Menuet, id.

DAVID (J.). — Orient, traductions et imitations de poésies arabes et persanes.

DENIS. — Esprit et constitution de la Comédie aristophanesque.

DITTE. — Recherches sur la nature et la composition chimique des eaux potables de Caen.

DUPONT, membre titulaire. — Histoire du Cotentin et de ses îles (tomes III et IV).

DUPONT (E.). — La Chronologie géologique.

ESTAINTOT (C<sup>te</sup> d'). — Saint-Valery-en-Caux et ses capitaines garde-côtes, du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle.

FORMIGNY DE LA LONDE (de). — Rapport sur l'exposition d'horticulture, à Rouen.

GALUSKI. — Schœmann ; Antiquités grecques, tome II, I<sup>re</sup> partie.

GASTÉ (A.). — Alaricus ingreditur Romam, etc. (Carmen ab Academia regia disciplinarum Nearlandica laudatum). — Corneille, Nicomède, édition classique.

GOMART (Ch.). — Louis XI au château de Péronne. — Mémoires divers sur St-Quentin. — Notice sur l'église de St-Quentin. — Origny St-Benoîte. — Siège de Soissons en 1617. — Une excursion à Romorantin.

GUER (de). — Horace Mann : De l'importance de l'éducation dans une république.

GUÉRIN. — Catalogue de la bibliothèque du Mans. Histoire, II<sup>e</sup> partie.

GUILLAUME (Paul). — Essai historique sur l'abbaye de Cava. — Le Mystère de S. Eustache. —

**Trouvères normands.**

HETIER (Ch.) — Relations de la Normandie et de la Bretagne avec les îles normandes pendant l'émigration.

HUGULT-LATOUR (le major) — Dix brochures concernant le Canada.

JACKSON (James) — Tableau des diverses vitesses exprimées en mètres par seconde.

JANVIER (A.) — Boves et ses seigneurs. — Histoire d'Amiens, racontée aux enfants des écoles primaires.

JORET — La crise agricole en Normandie.

LAM (J.) — Louise de La Vallière et la jeunesse de Louis XIV.

**LALLEMAND (Léon).** — Histoire des enfants abandonnés et délaissés.

**LEBRETON (Ch.)**. — La pénitence de Henri II, roi d'Angleterre, et le Concile d'Avranches, en 1172.

**LE BRETHON (Gaston)**. — Céramique espagnole. Le salon de porcelaine du palais royal de Madrid, etc. — La Céramique polychrome à glaçures métalliques dans l'Antiquité. — Collection Spitzer. Les étoffes et les broderies. — Essai iconographique sur saint Louis. — Histoire du tissu ancien. — Inventaire des bijoux et de l'orfèvrerie appartenant à M<sup>me</sup> la comtesse de Sault. — La manufacture de Sèvres, d'après un mémoire inédit du XVIII<sup>e</sup> siècle. — Les médaillons du Musée de Rouen. — Le Musée céramique de Rouen. — Peintures murales de l'École de Fontainebleau, découvertes à Gisors. — Le sculpteur J.-B. Lemoyne et l'Académie de Rouen.

**LECORNU.** — Distance d'un point d'une courbe gauche à la sphère osculatrice au point infiniment voisin.

**LEGRELLE.** — Iphigénie en Tauride de Goethe, trad. en vers français. — Louis XIV et Strasbourg.

**LEGRELLE (A.)**. — L'Orage, drame russe en 5 actes d'Ostrovski. — Voyage en France, 1789-1790, par Karamzine.

**MARLIÈRE.** — Cigales et frelons.

**MARSY (de)**. — Un voyage de Compiègne à Coustances, en 1482. — Voir TRAVERS (Ém.).

**MILLOUÉ (de)**. — Les langues d'Afrique par Robert Cust (trad.). — Essai sur le Jaïnisme (trad. du



SAINT-GERMAIN de . — Étude sur la date de la fête de Pâques pour les diverses années du calendrier Gregorien. — Sur une application des équations de Lagrange.

TARDIEU (A.). — Histoire abrégée et populaire de la ville d'Herment. — Thermes gallo-romains de Royat. — Voyage archéologique en Italie et en Tunisie.

TESSIER. — Quatrième Croisade. La diversion sur Zara et Constantinople.

TRAVERS (J.). — Annuaire du département de la Manche, 1885

TRAVERS (Émile). — Choses d'Espagne. Celui qui tua les Commandeurs. — Le sceau de Loja.

TRAVERS (E.) et de MARSY. — Excursion de la Société française d'Archéologie à Jersey.

VAUGEOIS. — De la distinction des biens en droit romain et en droit français. — De l'inscription des hypothèques judiciaires, etc. — Des conditions d'application de l'article 1318 du Code Napoléon. — Du consentement des époux au mariage, etc. — Du rôle et de la formation du droit international privé. — Du sort des actes sous seing privé, etc. — Étude sur la caducité du legs d'usufruit, etc. — François Guinet, jurisconsulte lorrain. — Rapport à l'Académie de Stanislas (1871-72).

VILLEY (E.). — Traité élémentaire d'économie politique et de législation économique.

VON KLEIN (D<sup>r</sup>). — Jewish hygiene and diet.

ZEVERT (E.). — Histoire de France, classe de 8<sup>e</sup>, classe de 7<sup>e</sup>, cours moyen. — Notions d'histoire générale. — Histoire de Louis-Philippe. — Histoire des temps modernes, t. I et II. — Histoire du Moyen-Age. — Le marquis d'Argenson.

---

**Journal des Savants**

Société de géographie, boulevard St-Germain, 181.

Société des antiquaires de France.

Société de l'histoire de France, rue des Francs-Bourgeois, 60.

Société française de numismatique et d'archéologie, rue de Verneuil, 26.

Société de médecine légale, au Palais-de-Justice.

Société des études historiques, carrefour de l'Odéon, 2.

Soc. académique indo chinoise, r. de Rennes, 11.

Société philologique, rue Molière, 17.

Société philomathique, rue des Grands-Augustins, 7.

Observatoire de Paris.

## DÉPARTEMENTS.

*Abbeville.* Société d'émulation.

*Agen.* Annales de l'Académie Jasmin.

*Aix.* Académie des sc., agric., arts et belles-lettres.

*Alençon.* Société hist. et arch. de l'Orne.

*Amiens.* Société des Antiquaires de Picardie.

— Académie des sciences, etc., de la Somme.

*Angers.* Académie des sciences et belles-lettres.

— Société d'agriculture, sciences et arts.

— Société d'horticulture de Maine-et-Loire.

*Angoulême.* Société d'agric., etc., de la Charente.

*Arras.* Académie des sciences, lettres et arts.

*Autun.* Société Éduenne.

*Auxerre.* Soc. des sciences histor., etc., de l'Yonne.

*Avranches.* Société d'archéologie, etc.

*Bar-le-Duc.* Société des lettres, sciences et arts.

*Bayeux.* Société d'agric., sc., arts et belles-lettres.

*Bayonne.* Société des sciences et arts.

*Beauvais.* Société académique de l'Oise.

*Bernay.* Section de la Société libre de l'Eure.

*Besançon.* Académie des sciences, etc., du Doubs.

— Société d'émulation du Doubs.

*Béziers.* Société archéologique.

— Société d'étude des sciences naturelles.

*Blois.* Société des sciences et lettres.

*Bône.* (Algérie). Académie d'Hippone.

*Bordeaux.* Académie des sc., belles-lettres et arts.

— Société des sc. physiques et naturelles.

*Boulogne-sur-Mer.* Société d'agriculture, etc.

— Société académique de l'arrondissement.

- Société des beaux-arts.
- Société d'horticulture.
- Association normande.
- Société française d'Archéologie.

*Cambrai.* Société d'émulation.

*Châlons.* Société d'agricult., etc., de la Ma

*Châlon-sur-Saône.* Société d'hist. et d'arch

*Chambéry.* Académie des sciences, etc., de

*Cherbourg.* Société académique.

- Société des sciences naturelles.

*Clermont-Ferrand.* Académie des sciences

*Compiègne.* Société historique.

*Coutances.* Société académique du Cotenti

*Dijon.* Académie des sciences, arts et belles

*Douai.* Société d'agriculture, sciences et a

*Draguignan.* Société d'études scientifiques

*Dunkerque.* Société des sciences, lettres et

*Épinal.* Société d'émulation du dép. des

*Évreux.* Société libre d'agricult., etc., de

*Falaise.* Société académique, agricole, etc.

*Gap.* Bull. de la Société d'Études des Haute

*Grenoble.* Académie Delphinale.

*Havre.* Société géologique de Normandie.

— Société des sciences et arts, agric. et hort.

*Laon.* Société académique.

*La Roche-sur-Yon.* Soc. d'émulation de la Vendée.

*Lille.* Société des sciences, etc.

*Limoges.* Société d'agriculture, sciences et arts.

*Lisieux.* Société d'émulation.

— Société historique.

*Lons-le-Saulnier.* Société d'émulation du Jura.

*Lyon.* Académie des sciences, belles-lettres et arts.

— Société d'agriculture, etc.

— Musée Guimet.

*Mâcon.* Acad. des sciences, arts et belles-lettres.

*Mans (Le).* Société d'agriculture, sciences et arts.

— Société historique et archéol. du Maine.

— Société philotechnique du Maine.

*Marseille.* Académie des sc., belles-lettres et arts.

— Société de statistique.

— Société scientifique industrielle.

*Montauban.* Acad. des sc., etc., de Tarn-et-Garonne.

*Montbéliard.* Société d'émulation.

*Montpellier.* Académie des sciences et lettres.

*Moulins.* Société d'émulation de l'Allier.

*Nancy.* Société des sciences (ancienne Société des sciences naturelles de Strasbourg).

— Académie de Stanislas.

*Nantes.* Société académique de la Loire-Inférieure.

*Nice.* Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.

*Nîmes.* Académie du Gard.

— Société d'études des sciences naturelles.

*Reims.* Académie.

*Rochefort.* Société d'agriculture, etc.

*Rodez.* Société des lettres, sciences et arts  
l'Aveyron.

*Rouen.* Société libre d'émulation, etc.

- Académie des sciences, etc.
- Société centrale d'agriculture.
- Société des amis des sciences naturelles
- Société de l'histoire de Normandie.
- Société industrielle.

*Romans (Drôme).* Bulletin de l'histoire ecclésiastique des Diocèses de Valence, et

*Saintes.* Soc. des Archives hist. de la Saintonge  
de l'Aunis.

*St-Étienne.* Société d'agriculture, etc., de la

*St-Lo.* Société d'agriculture, d'archéologie,

*St-Omer.* Société des Antiquaires de la Morinie

*St-Quentin.* Société des sciences, etc., de l'Amiénois

*Senlis.* Comité archéologique.

*Toulon.* Société académique du Var.

*Toulouse.* Académie des Jeux-Floraux.

Académie des sciences, etc.

*Toulouse.* Société académique hispano-portugaise.

*Tours.* Société d'agriculture.

*Valognes.* Société d'archéologie, etc.

*Versailles.* Société des sciences morales, etc.

*Vire.* Société Viroise d'émulation.

#### ALSACE-LORRAINE.

*Colmar.* Société d'histoire naturelle.

*Metz.* Académie.

— Société d'histoire naturelle de la Moselle.

*Mulhouse.* Société industrielle.

*Strasbourg.* Société des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace.

#### ÉTRANGER.

*Amsterdam.* Académie royale des sciences.

— Société royale de zoologie.

*Anvers.* Académie archéologique de Belgique.

*Baltimore.* Johns Hopkins University.

*Boston.* Acad. américaine des arts et des sciences.

*Brunn.* Société des sciences naturelles.

*Bruxelles.* Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.

— Société malacologique.

*Buffalo.* Société des sciences naturelles.

*Caire (Le).* Société khédiviale de géographie.

— Institut égyptien.

*Christiania.* Université royale de Norwège.

*Cincinnati.* Mechanical institut.

*Colombie.* Société de médecine.





*Sydney.* Société royale de la Nouvelle-Galles du Sud.

*Toronto* (Canada). Canadian Institute.

*Trieste.* Société adriatique des sciences naturelles.

*Washington.* Institut Smithsonian.

*Wisconsin.* Société d'agriculture.



## BUREAU

POUR L'ANNÉE 1884-1885

MM.

GIRAULT (Ch.), *président.*

CHATEL, *vice-président.*

GASTÉ (A), *secrétaire.*

CARLEZ (J.), *vice-secrétaire.*

TESNIÈRE, *trésorier.*

TRAVERS (J.), *secrétaire honoraire.*

## COMMISSION D'IMPRESSION

MM.

GIRAULT, *président.*

GASTÉ, *secrétaire.*

CARLEZ, *vice-secrétaire.*

LAVALLEY,

DUPONT,

GUILLOUARD,

FAYEL,

.. . . .

} membres de d

} membres élus

**MEMBRES TITULAIRES <sup>(1)</sup>.**

Date de l'élection.

MM.

- 1839 28 juin. TRAVERS (Julien), prof. hon. à la Fac. des lettres.
- 1849 26 janv. DESBORDEAUX, de la Société d'agriculture.
- 1852 24 déc. MORIÈRE, doyen de la Fac. des sciences.
- 1853 25 nov. GIRAULT, prof. hon. à la Fac. des sciences.
- 1861 26 avril. CHATEL (Eug.), ancien archiviste du Calvados.
- 1862 26 déc. JOLY, doyen hon. de la Fac. des lettres.
- 1866 26 mai. BUCHNER, prof. de litt. étrang. à la Fac. des lettres.
- 1866 24 juin. FAYEL, prof. à l'École de médecine.
- 1866 24 juin. DENIS, doyen de la Fac. des lettres.
- 1866 23 nov. DUPRAY DE LA MAHÉRIE, anc. conseiller à la Cour d'appel.
- 1869 27 mai. DE BEAUREPAIRE, id.
- 1869 24 déc. LE GENTIL, anc. prof. au Lycée.
- 1869 24 déc. DENIS-DUMONT, prof. à l'École de médecine.

(1) Quelques membres, déjà titulaires, appelés par leurs fonctions dans une autre ville, ont dû, à leur retour à Caen, se soumettre à une seconde élection. Nous ne donnons ici que la dernière date.

1876 28 janv. TESSIER, id  
 1877 28 déc. DITTE, prof. à la Fac. des sciences.  
 1877 28 déc. GUILLOUARD, prof. à la F. de droit.  
 1878 22 fév. DE SAINT-GERMAIN, prof. à la Fac.  
                   des sciences.  
 1878 22 mars BERJOT, chimiste.  
 1878 24 mai. BEAUJOUR (S.), notaire honoraire.  
 1879 28 fév. FAUVEL A., juge de paix  
 1879 28 nov. LANFRANC DE PANTHOU, anc.  
                   proc. général  
 1880 27 fév. NEYRENEUF, prof. à la Fac. des  
                   sciences.  
 1881 24 juin. HOUYVET, premier président à la  
                   Cour d'appel.

## Date de l'élection.

- 1881 24 juin. GUERLIN DE GUER , chef de la  
1<sup>re</sup> division à la Préfecture.
- 1881 22 juill. LECORNU, ing. des Mines, maître  
de conf. à la Fac. des sciences.
- 1881 23 déc. MONOD, préfet du Calvados.
- 1882 28 déc. VILLEY (Edm.), prof. à la Faculté  
de droit.
- 1884 22 fév. TESNIÈRE, artiste peintre, à Caen.
- 1884 25 avril. BOURGEON, pasteur protestant.
- 1884 25 avril. LEMAITRE (Raoul), substitut du  
procureur de la République.
- 1884 26 déc. VAUGEOIS, prof. à la Fac. de droit.
- 1884 26 déc. ZEVORT, rect. de l'Acad. de Caen.

## MEMBRES HONORAIRES.

## Date de la nomination.

## MM.

- 1840 22 mai. BONNAIRE (1), prof. hon. à la Fac.  
des sciences.
- 1849 23 fév. BOUET (2), peintre, à Caen.
- 1850 25 nov. LE BOUCHER (3), prof. hon. de la  
Fac. des sciences, à Livry, près  
Caumont.

(1) Date de l'élection de M. Bonnaire, comme membre titulaire.

(2) Date de la nomination de M. Bouet, comme membre associé résidant.

(3) Date de l'élection de M. Le Boucher, comme membre titulaire.

1875 28 mai BAVELIER, a  
seil d'Etat.  
1861 25 nov. BEAUNE, anc  
de Lyon.

(1) Date de la nomination de M. Le  
associé résidant (Cette catégorie de  
2) Un assez grand nombre de  
sont levés par suite de leur c  
associés correspondants. La date m  
anciens membres titulaires, Et s'au  
leur élection → De même pour les a  
résidants, devenus membres associé  
indiquera le jour de leur nominati  
dants.

Date de la nomination.

- 1861 26 avril. DE BEAUREPAIRE (Ch.), archiviste  
de la Seine-Inférieure.
- 1842 28 janv. BELLIN (G.), avocat, à Lyon.
- 1862 25 juill. BERTHIER (J.), homme de lettres,  
à Paris.
- 1884 22 fév. BERTOLOTTI, archiv., à Mantoue.
- 1879 28 nov. M<sup>e</sup> DE BESNERAY (Marie), à Lisieux.
- 1840 27 nov. BEUZEVILLE, homme de lettres,  
à Rouen.
- 1862 28 nov. BIGOT, homme de lettres, à Nîmes.
- 1865 28 juill. BLIER (Paul), prof. honoraire au  
Lycée de Coutances.
- 1843 24 mars. BOCHER, sénateur, à Paris.
- 1861 28 juin. BOITEAU (Paul), homme de lettres,  
à Paris.
- 1867 28 juin. BOIVIN-CHAMPEAUX, anc. prem.  
prés., à Bourges.
- 1851 25 juill. M<sup>lle</sup> BOSQUET, femme de lettres,  
à Paris.
- 1840 27 mars. BOULATIGNIER, anc. prés. de la  
sect. du Contentieux au Conseil  
d'État, à Paris.
- 1872 22 nov. BOUTMY, direct. de l'École libre  
des sciences polit., à Paris.
- 1852 27 fév. BOVET, anc. biblioth., à Neuchâtel  
(Suisse).
- 1873 25 avril. BRÉAL (Michel), prof. au Collège  
de France, à Paris.
- 1853 22 juill. DU BREIL DE MARZAN, littérateur,  
à Marzan.



1864 22 avril. CHARPENTIER  
à Alençon.  
1882 23 juin. CHAUMELIN, c  
à Paris.  
1881 27 mai. CHEVALIER l'  
lence.  
1851 23 mai DE CHENNEVIER  
des Beauv-Ai  
1849 23 nov. CHÉRUEL, rect  
1871 28 juill. CLAYE (J.), ho  
1875 23 juill. CLOUET, prof.  
cine de Roue  
1872 22 nov. COPPÉE (Fr.), c  
cuisse, à Paris

## Date de la nomination.

- 1833 19 juill. M<sup>me</sup> COUEFFIN, poëte, à Bayeux.  
1862 25 juill. COUGNY, insp. gén. de l'Enseign.  
second., à Paris.  
1884 22 fév. DE CRÈVECOEUR (Robert), à Paris.  
1853 23 déc. CUSSON, secrét. de la mairie de  
Rouen.  
1865 27 janv. DE CUYPER, insp. de l'École des  
mines, à Liège.
- 1868 25 nov. M<sup>me</sup> DACHÉ, poëte, à Bayeux.  
1885 27 nov. DANBÉ, chef d'orchestre, à l'Opéra-  
Comique, Paris.  
1853 25 nov. DARU, anc. ministre des affaires  
étrangères, à Paris.  
1866 23 nov. DAUSSE, anc. ingénieur en chef,  
à Paris.  
1851 28 nov. DAVID (Jules), orientaliste, à Lan-  
grune.  
1860 26 déc. DECORDE, anc. secr. de l'Acad. de  
Rouen.  
1844 23 fév. DELA VIGNE, doyen hon. de la Fac.  
des lettres, à Toulouse.  
1872 23 fév. DELISE, cons. à la Cour de Cassa-  
tion.  
1849 23 nov. DELISLE (Léopold), administr. gén.  
de la Biblioth. nat., à Paris.  
1870 23 déc. DELORME (Ach.), ancien préfet du  
Calvados.  
1871 24 fév. DELORME (René), lauréat de l'Aca-  
démie, à Paris.

		ponts et cha
1853	25 nov.	ENGELSTORF
1859	27 mai.	D'ESTAINOT
		Rouen.
1856	25 janv.	FABRICIUS (A
		Copenhague
1884	28 nov.	FÉDÉRIQUE,
		Biblioth. et
1871	24 mai.	FERRAND, au
1856	25 janv.	DE LA FERRI
		teur, à Pari-
1858	22 janv	FEUILLET (Oc
		caise, à Pari

Date de la nomination.

- 1865 28 juill. FIERVILLE, censeur du Lycée de Versailles.
- 1883 25 mai. FINOT, archiviste du département du Nord.
- 1867 22 fév. FLAMMARION (Camille), astronome, à Paris.
- 1857 23 janv. FOUCHER DE CAREIL, ambassadeur, à Vienne.
- 1868 26 juin. FRIGOULT, prof. au Collège de Cherbourg.
- 1884 28 mars. GALUSKI, helléniste, à Créances, (Manche).
- 1872 26 juill. GARNIER (Georges), avocat, à Bayeux.
- 1852 24 déc. GARNIER, secrétaire de la Soc. dès Antiq. de Picardie.
- 1859 25 déc. GAUCHER, prof. de rhétorique au Lycée Condorcet, à Paris.
- 1853 27 mai. DE GENS, professeur à l'Athénée d'Anvers.
- 1870 25 fév. GIMET, anc. préfet du Calvados.
- 1850 27 déc. DE GIRARDOY, antiq., à Bourges.
- 1883 25 mai. GUÉRIN, bibliothécaire, au Mans.
- 1805 27 nov. GUIMET, fondateur du musée Guimet, Lyon.
- 1860 23 nov. GUISLAIN-LEMALE, historien, au Havre.
- 1850 28 juin. GURNEY (Daniel), à Nort-Runcton (Norfolk).

de l'Institut. à  
1883 22 juin. HUGUET-LATOUR  
Montréal Can  
1883 28 déc. JACQUEMART  
1846 26 juin. JAMES (Consta  
médecine, à l  
1843 28 avril. JAMIN, membre  
1884 28 nov. JANVIER, men  
des Antiquair  
1856 28 nov. JARDIN, in-sp. c  
de la marine,  
1884 25 avril JORET, prof.  
lettres d'Aix.

Date de la nomination.

1878 22 mars. JORET-DESCLOSIÈRES, littérat.,  
à Paris.

1883 23 nov. JOUAUST, éditeur, à Paris.

1858 24 déc. LAIR (Jules), de l'École des Chartes,  
à Paris.

1842 24 juin. LALOUEL, ancien professeur, à  
Sourdeval.

1877 23 mars. LAUNAY, professeur d'histoire, à  
Paris.

1866 26 déc. LEBEURRIER (l'abbé), anc. arch.,  
à Évreux.

1884 28 nov. LEBRETON (GASTON), directeur du  
Musée céramique de Rouen.

1869 23 juill. LEBRETON, proviseur du Lycée de  
St-Brieuc.

1871 24 fév. LECACHEUX (l'abbé), lauréat de  
l'Académie, à Coutances.

1871 26 mai. LECERF, antiquaire, à Paris.

1875 28 mai. LECESNE, cons. de préfecture, à  
Arras.

1847 26 nov. LE CHANTEUR DE PONTAUMONT,  
à Cherbourg.

1885 13 mars. LEGRELLE, 11, rue Neuve, Ver-  
sailles.

1846 26 juin. LE HÉRICHER, anc. prof. de rhét.,  
à Avranches.

1853 27 mai. LE JOLIS (Aug.), naturaliste, à  
Cherbourg.

1861 29 nov. LENOEL, sénateur, à Paris.

1877 21 jan. LIVET Charles. homme de lettres.  
à Paris.

1877 28 jan. LOUZ-CORSWAREM. le prince hér.  
à Bruxelles.

1877 28 jan. LOTTIN de LAVAL. homme de  
lettres. prof. à Bernay.

1878 27 avr. LUCE. homme de lettres. à  
Paris.

1878 20 jan. MARCHAND. ph. chim. à Pecamp.

1878 17 jan. MAREY. ph. chim. à l'École de France.  
à Paris.

1878 27 jan. MARIE. prof. à l'École de droit de  
Rennes.

Date de la nomination.

- 1885 13 mars. MARLIÈRE, ancien préfet, rue des Écuyers, à St-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).
- 1871 24 nov. DE MARSY, conservateur du musée de Compiègne.
- 1851 28 nov. MAURY, directeur des Archives nationales, à Paris.
- 1856 25 janv. MAYER, de la Soc. des Antiq. de Londres, à Liverpool.
- 1848 22 déc. MÉNANT, vice-président du Tribunal civil de Rouen.
- 1844 23 juill. MERGET, anc. prof. à la Fac. des sciences de Lyon.
- 1869 24 déc. MÉTIVIER, anc. prof. d'hist., à La Flèche.
- 1865 27 janv. MILLIEN, à Beaumont-la-Ferrière (Nièvre).
- 1885 27 nov. MILLOUÉ (DE), conservateur du musée Guimet, Lyon.
- 1840 24 janv. MOLCHNETT (Dominique), sculpteur, à Paris.
- 1882 24 nov. MONOD (Théodore), pasteur, id.
- 1856 26 mai. NICOT, recteur honor., à Nîmes.
- 1859 26 nov. OLIVIER, insp. gén. des ponts et chaussées, à Brix (Manche).
- 1874 26 juin. PARROT, antiquaire, à Angers.
- 1863 19 déc. PELLERIN, avocat, anc. proc. de la République, au Havre.



- 1832 25 juill. POTIN (Alphonse), homme de lettres, à Paris.
- 1844 23 fev. PUISEUX (Leon), inspect. general hon. de l'Inst. prim., à Paris.
- 1842 24 juin. M. QUATREFAGES, membre de l'Institut, à Paris.
- 1864 22 juill. QUENAULT, ancien sous-préfet, à Combaux.
- 1840 3 août. QUESNAULT-DESRIVIÈRES, anc. proviseur, à Nîmes.
- 1872 26 janv. RAMBAUD, prof. à la Fac. des lettres, à Paris.

## Date de la nomination.

1840 27 nov. RAVAISSON, membre de l'Institut,  
à Paris.

1854 28 avril. REINVILLIER, doct. en médecine,  
à Paris.

1866 23 nov. RENAULT, cons. hon. de la Cour  
d'appel de Caen, à Falaise.

1862 25 juill. RIBEYRE (Félix), homme de lettres,  
à Paris.

1849 23 nov. ROACK-SMITH, antiq., à Londres.

1861 27 déc. DE ROBERT DE LATOUR, doct. en  
méd., à Paris.

1867 22 nov. ROBINOT-BERTRAND, avocat, à  
Nantes.

1869 24 déc. ROSSIGNOL (Céphas), à Falaise.

1851 25 juil. DE ROZIÈRE, sénateur, à Paris.

1866 23 nov. DE SAINT-VENANT, anc. ingén.  
en chef, à Vendôme.

1863 23 janv. SAUVAGE, anc. juge de paix, à Paris.

1875 24 déc. SÉGUIN, anc. recteur de l'Acad.  
de Caen, à Paris.

1825 10 juin. SERRURIER, doct. en médecine, id.

1878 27 déc. SERVOIS, insp. gén. des Archives,  
à Paris.

1860 28 déc. M<sup>me</sup> SEZZI (Esther), à Paris.

1840 26 déc. DE LA SICOTIÈRE, sénateur, à  
Alençon.

1840 28 fév. SIMON (Jules), membre de l'Acad.  
française, à Paris.

1872 22 mars. SOREL (Albert), économ., à Paris.

- et chauss., à Cros (Gard)
- 1809 26 fév. VAN BASTELAER, naturaliste, à  
Charleroy.
- 1865 24 nov. DE VILADE (Léon), juge au Trib.  
de Bayeux.
- 1869 24 déc. WIESENER, anc. prof. au Lycée  
Louis-le-Grand.
- 1862 25 juill. DE WITT (Cornélis), historien, au  
Val-Richer
- 1841 31 juill. WOLF (Ferdinand), à Vienne
- 1851 28 nov. WRIGHT (Thomas), correspondant  
de l'Institut, à Londres

## NÉCROLOGIE (1885).

*Membre titulaire.*

Date de la nomination.

1873 24 juin. WIART, prof. à l'École de Médecine.

*Membres correspondants.*

1840 28 fév. DESAINS, membre de l'Institut.

1846 27 nov. EGGER (Émile), membre de l'Institut.

1862 25 juill. GOMARD, antiquaire, à St-Quentin.

1840 26 déc. HOUEL, ancien inspecteur général  
des Haras, à St-Lo.

1879 28 nov. MOULIN (H.), ancien magistrat, à  
Paris.

1842 23 déc. ROUSSET, homme de lettres, à  
Lyon.

1861 29 nov. VATEL, avocat, à Paris.





---

---

## TABLE DES MATIÈRES.

---

	Pages.
RÈGLEMENT DE L'ACADÉMIE. . . . .	v
MÉMOIRES. — PARTIE SCIENTIFIQUE. .	1
ÉTUDE SUR LA DATE DE LA FÊTE DE PAQUES POUR LES DIVERSES ANNÉES DU CALENDRIER GRÉGORIEN, par M. DE SAINT-GERMAIN. . .	3
LES ACCIDENTS DE CHEMINS DE FER, par M. Léon LECORNU. . . . .	27
MÉMOIRES. — PARTIE LITTÉRAIRE. . .	1
QUATRIÈME CROISADE. — LA DIVERSION SUR ZARA ET CONSTANTINOPLE, par M. Jules TESSIER. . . . .	3
VOLTAIRE ET LE PREMIER PRÉSIDENT FIOT DE LA MARCHE. — LA MARQUISE DU CHATELET, LE PRÉSIDENT DE BROSSES, LES CALAS, MARIE CORNEILLE, LES P. P. FIOT DE LA MARCHE PÈRE ET FILS (15 LETTRES INÉDITES), par M. Henri MOULIN. . . . .	185
VOCABULAIRE DE LA LANGUE TZOTZIL, par le comte DE CHARENCEY. . . . .	251

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES  
LISTE DES MEMBRES AU  
1885 . . . . .

—

—  
188

—









